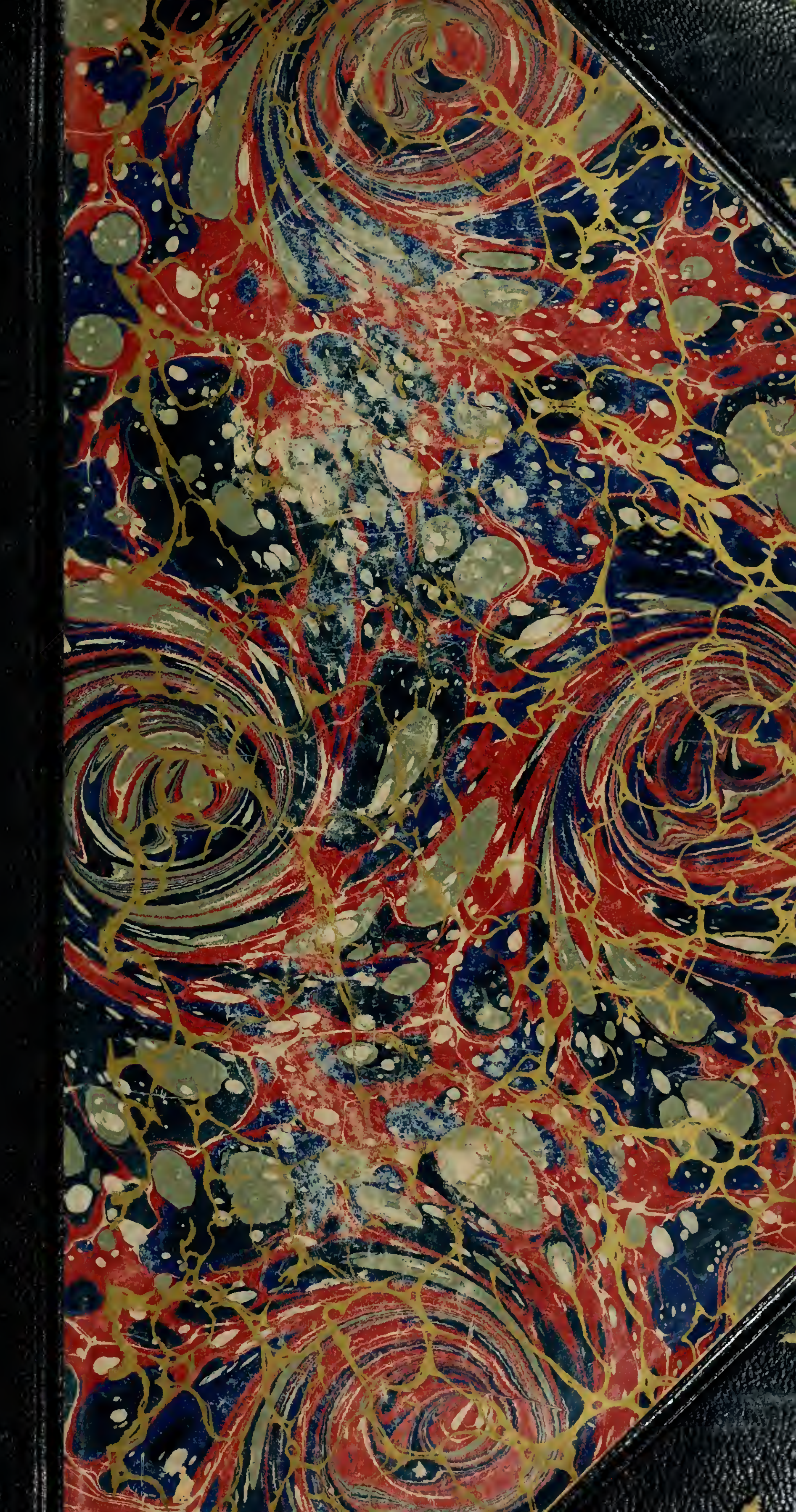
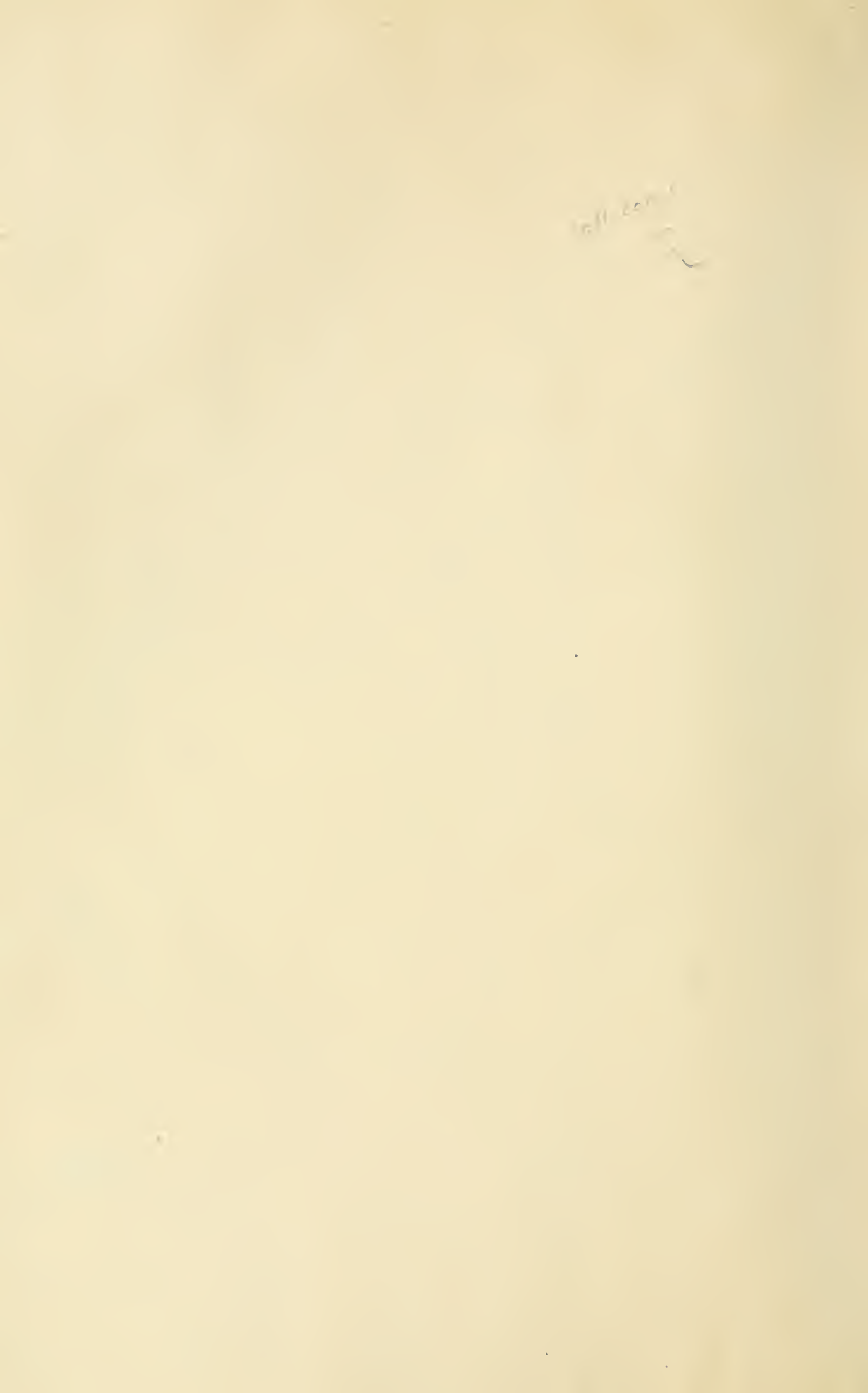






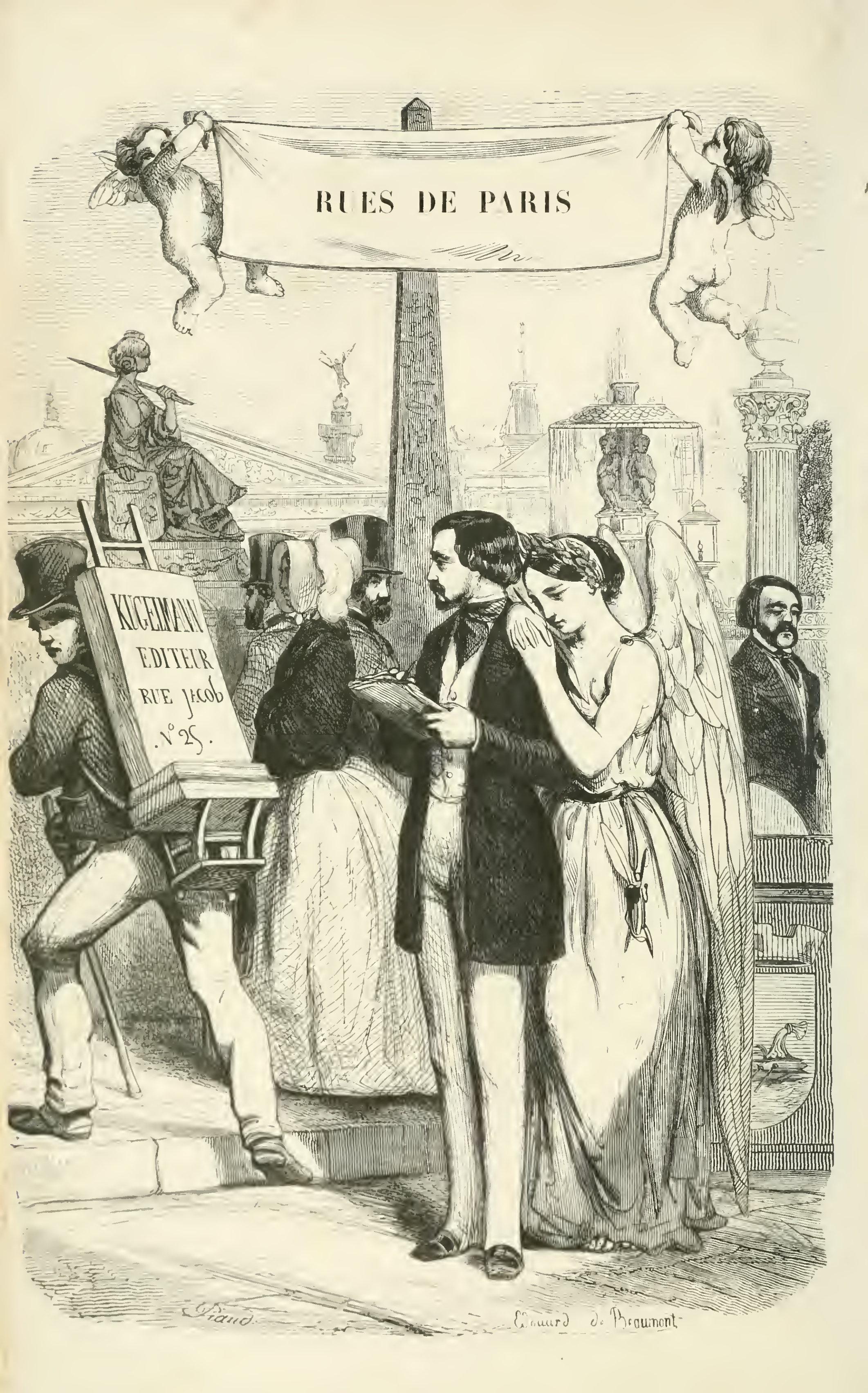


LES

# RUES DE PARIS

PARIS ANCIEN ET MODERNE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE WITTERSHEIM,
RUE MONTMORENCY, N° 8.


RUES DE PARIS
KUGELMANN
EDITEUR
RUE JACOB
N° 25.

LES

# RUES DE PARIS

## PARIS ANCIEN ET MODERNE

### ORIGINES, HISTOIRE

MONUMENTS, COSTUMES, MŒURS, CHRONIQUES ET TRADITIONS

OUVRAGE

RÉDIGÉ PAR L'ÉLITE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

SOUS LA DIRECTION DE

**LOUIS LURINE**

et illustré de 300 dessins exécutés par les artistes les plus distingués

---

TOME SECOND

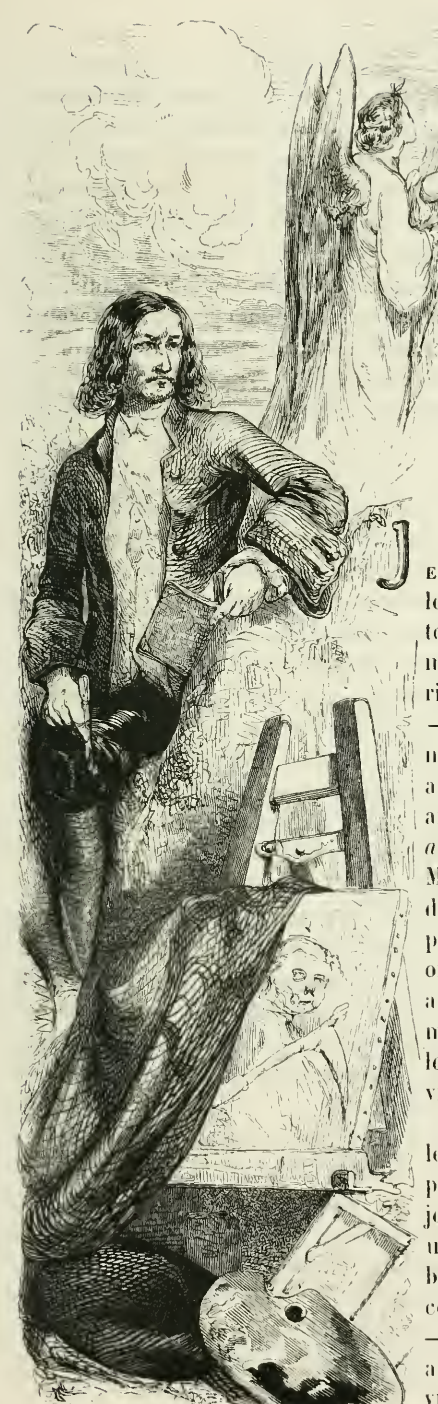


PARIS

G. KUGELMANN, ÉDITEUR, 25, RUE JACOB

1844

Printed in France



## RUE ET FAUBOURG-SAINT-DENIS.

Je vais voyager. — Où irai-je ? — Ailleurs, je ne sais pas où, en vérité ; tous les chemins conduisent à l'ennui ; ô mon Dieu, faites que je n'arrive jamais ! — Pourquoi voyager ? — Le lointain a des prismes sans nombre ; je veux voir un peu mes amis dans le lointain. — Ni mes amis, ni moi, n'y perdrons : *Les absents ont tort*, dit le proverbe. — Mais n'est-il pas bien ennuyeux d'être toujours présent. — Présent pour qui et pourquoi ! Les absents ont tort, dites-vous ; moi je dis : les absents ont tort de revenir. On aime mieux les morts que les absents ; les absents sont des morts qui reviennent.

Avant de prendre la poste, — ou le chemin de fer, si je veux aller un peu moins vite, — ou mon bâton, si je veux voyager, il faut y réfléchir un peu. — Un moyen de faire un beau voyage, voyage d'esprit et de cœur, de souvenir et d'espérance ; — voyage autour du monde, voyage autour de moi-même, ce serait d'ouvrir tout simplement ma fenêtre ;

c'est la vraie route de l'esprit : c'est par là qu'il s'envole pour aller partout, dans le monde où l'on va à pied ou à cheval ; dans le monde où on ne s'élève que sur cette locomotive toute de flamme qui s'appelle *l'imagination*. En route, et bon voyage.—Insensé, est-ce que mon médecin ne m'a pas dit de voyager, d'aller au loin, au bout du monde ; pourquoi ai-je un médecin? Est-ce que vous n'en avez pas plusieurs, madame? aujourd'hui qu'il y a plus de médecins que de malades, le moyen de les fuir, ces messagers de la mort? J'avais juré de vivre et de mourir sans le secours de la faculté ; mais j'ai dans ma famille un pauvre garçon, qui d'avocat, s'est fait médecin, en désespoir de cause : selon les plus strictes convenances, je dois me faire tuer par lui, sous peine de passer pour un homme sans entrailles.

En route donc ; mais où aller? à Vichy, à Spa, aux Pyrennées, à Baden? c'est là et ailleurs encore que coule l'ambroisie du XIX^e^ siècle ; demandez plutôt aux belles dames qui vont prendre les eaux par ennui ; Cupidon s'est mis au régime ; c'est maintenant à Vichy, à Spa, aux Pyrennées, à Baden qu'on trouve l'amour à son gré ; c'est aller un peu loin pour boire de l'eau, même pour boire à la coupe enchantée.

Le dirai-je, oserai-je le dire? depuis longtemps je suis inquiété par une fantaisie bizarre ; pendant que d'autres, plus aventureux, me parlent d'aller à Rome, à Alexandrie, à Constantinople, au Mogol, dans les îles Marquises, je me promets de saisir la première échappée pour faire un voyage dans la rue Saint-Denis. Pourquoi vous étonner tant? Je n'ai jamais vu la rue Saint-Denis ; mais j'en ai beaucoup entendu parler. Ce voyage n'est pas trop long, on peut en revenir. Je vais donc, ne vous déplaise, me hasarder dans ces peuplades inconnues.

S'il faut en croire une vieille histoire de Sauval, la rue Saint-Denis aurait été, même après le déluge, la rue par excellence de la bonne ville de Paris ; mais peut-on ajouter foi à un historien? Si la rue Saint-Denis avait jamais sillonné le vrai Paris, est-ce que depuis plus de dix ans que j'habite cette ville, je n'aurais point traversé cette rue? « inabordable à pied, à cheval ou en carrosse, » disait Voltaire. Voltaire avait bien ses raisons pour avancer un pareil paradoxe.

Un jour qu'il avait touché cent louis, de madame la duchesse de Richelieu, pour avoir corrigé ou loué ses vers, il s'arrêta, tout enivré d'avoir une pareille somme, car il n'était alors âgé que de dix-sept ans ; il s'arrêta dans la rue Saint-Denis pour assister à une vente à l'encan après décès : « Quoi qu'on vende, fussent des vers non corrigés, je veux acheter! » s'écria-t-il gaîment. On vendait un carrosse, des chevaux et des habits de livrée ; il y avait même là un laquais sans place, le laquais du défunt qui demandait à aller où iraient ses habits. Voltaire achète le carrosse et les chevaux ; il ordonne au laquais de reprendre sa place sur le siége ;

lui-même se jette dans le carrosse et déclare qu'il veut aller bon train pour son argent. Il y avait un si grand embarras de voitures dans la rue Saint-Denis, qu'il fut plus d'une demi-heure sans avancer. A la première échappée, le laquais fouette les chevaux de toutes ses forces, mais l'équipage du poète accroche une lourde voiture, et Voltaire verse comme un grand seigneur habitué à cela. Le reste de la journée se passa plus agréablement pour Voltaire. Le lendemain, cependant, ne prenant pas goût à cette vie-là, il retourna dans la rue Saint-Denis, et remit à l'encan son carrosse, ses chevaux et son laquais. Il perdit plus de moitié dans cette affaire, et malgré le piquant souvenir de cette folie d'enfant prodigue ou de poète de dix-sept ans, il en voulut toujours à la rue Saint-Denis.

Je me suis mis en route par une belle matinée de printemps, c'est-à-dire, entre une giboulée et un orage; j'ai suivi les quais, très-surpris de voir des gens de mon âge et de ma tournure se diriger vers le même point. J'ai commencé dès-lors à m'apprivoiser avec la rue Saint-Denis, espérant ne pas m'y trouver tout-à-fait étranger; mais où ne se rencontre-t-on pas, aujourd'hui que le monde est sillonné de chemins de fer et de bâteaux à vapeur? J'avançais donc avec plus de confiance; peu à peu cependant, je voyais disparaître mes compagnons de voyage : l'un, c'était un étudiant, s'éclipsa par le Pont-Neuf; l'autre, c'était un beau du boulevart de Gand, alla fumer son cigarre sur le quai aux Fleurs; ainsi des autres. Je traversai bravement la place du Châtelet, déterminé à tout, comme Lapeyrouse. Je me trouvai bientôt au milieu d'un autre monde, qui n'a de commun avec le nôtre, que les Omnibus. J'avais trop compté sur mes fines semelles; pour marcher dans la rue Saint-Denis, quel que soit le temps et la saison, il faut armer ses pieds de bottes de province. Je fis quelques pas sans pouvoir respirer, tant j'étais ému par les clameurs des indigènes : l'un poursuivait un provincial qui montait une boutique d'épicerie à Noyon; l'autre insultait un charretier qui avait renversé au passage une pyramyde de sucre ou accroché avec son fouet une guirlande de calicot. Le charretier me prit à témoin, je lui répondis en allemand, pour me délivrer de ce mauvais pas; je parvins à passer outre. Parmi toutes les femmes qui semaient la rue, j'en voyais à peine une digne par sa chaussure et sa physionomie du beau nom de Parisienne; toutes les autres étaient des provinciales sans grâce et sans style, mal peignées, mal coiffées, vêtues au hasard, traînant dans la boue des souliers sans forme. Pour les hommes, c'étaient des portefaix, des commis de première année et des gamins. Je fis une halte chez un épicier, pour savoir quelle était la langue des naturels du pays. Il y avait une femme trônant au comptoir. — Monsieur, me dit-elle en français douteux, nous ne vendons rien au détail. — Je le sais, madame, aussi viens-je vous demander mille kilos de thé Pekoa : j'en prends tous les soirs, je voudrais

profiter de l'escompte. — Très-bien, monsieur, asseyez-vous; mais je ne connais pas le Pekoa ; est-ce du sucre de betterave ou du sucre colonial ? — C'est du sucre de pomme, madame. Mais dites-moi, êtes-vous contente du commerce? — Non, monsieur, le commerce ne va pas. A ce mot, je reconnus que j'étais en plein Paris. Quoique le commerce n'aille pas, j'appris pourtant de l'épicière, qu'elle possédait pour cent mille écus d'herbages en Normandie, une maison à la Madeleine, et de quoi marier sa fille *Héloïsa*, qui devait épouser un notaire de Beaugency. La dame du comptoir, qui était femme quoiqu'épicière, me raconta sans se faire prier, comment se faisaient et se défaisaient les fortunes dans la rue Saint-Denis. Voilà toute l'histoire : Ceux qui veulent s'enrichir en dix ans, se ruinent presque toujours; ceux qui ne demandent la richesse qu'après vingt ans de travail, achètent un domaine sur leurs vieux jours. Le secret est dans ce mot *patience ;* mais comment conserver la patience après avoir été en chemin de fer! Du reste, ce n'est point l'épicerie, c'est la *rouennerie* qui abonde dans la rue Saint-Denis. — C'est là véritablement la rue des bonnets de coton.

Je me remis en route plein d'admiration pour le bon sens de l'épicière ! mais déjà passablement ennuyé de ne rien découvrir de plus pittoresque. Des maisons, encore des maisons, toujours des maisons et quelles maisons! pas d'air, pas de soleil, pas même de fleurs sur les fenêtres. A quoi bon des roses ou des pervenches dans une rue où l'on ne prend pas le temps de dormir? D'ailleurs les fleurs sont des choses de luxe ; or, jamais le luxe n'a osé se montrer dans la rue Saint-Denis ; jamais la marchande de violette, cette pauvre créature d'heureux présage, qui vend pour un sou le sourire du printemps, n'a mis le pied dans la rue Saint-Denis. On vend des violettes partout, jusque dans le faubourg Saint-Jacques ; le peuple achète des fleurs et recherche le soleil; mais dans la rue Saint-Denis, on ne vent de fleurs et de soleil que pour les terres qu'on a achetées ou qu'on achètera. Égoïsme, saint Égoïsme ! Économie, sainte Économie ! voilà les saints les plus fêtés du monde que je parcours.

Pourtant cette rue Saint-Denis fut longtemps surnommée la rue par excellence ; son origine est comme celle des Chinois : elle se perd dans la nuit des temps. C'était d'abord une chaussée; une bourgade s'éparpilla sur la chaussée, la chaussée devint une rue, cette rue prit le nom de l'abbaye de Saint-Denis, d'autres disent de saint Denis lui-même, qui avait souvent passé par ce chemin.

A peine le hasard l'eût-il tracée, qu'elle fut surnommée la rue par excellence : en effet, pendant bien des siècles, la rue Saint-Denis fut la première rue de la capitale de France. Les rois et les reines y passaient en triomphe soit au retour du sacre, soit au retour de la guerre. C'était encore par cette rue qu'ils allaient au tombeau. Le grand et le petit commerce de

Paris y ouvrirent des boutiques et y élevèrent des entrepôts; pendant cinq ou six siècles, la bourse, la rue Vivienne et Tortoni, se trouvaient tout simplement rue Saint-Denis.

Enfin, voilà un monument qui m'apparaît: la fontaine des Innocents, dont on a déjà parlé dans ce livre, et dont je veux parler à mon tour. Mais par quel chemin vais-je aller jusques-là? comment traverser cette haie de femmes qui font des bouquets de cerises tout en parlant la langue de Vadé? Cette fontaine est l'œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon; que dire de plus à sa louange, si ce n'est qu'elle est infatigable à désaltérer les indigènes qui l'entourent! Un cimetière a fait place à un marché; cependant le cimetière était plus gai que le marché. En effet, le cimetière des Innocents a été le Palais-Royal de nos aïeux. Ce lieu choisi s'appelait les Charniers. Nicolas Flamel et le maréchal de Boucicaut l'avaient fait bâtir à leurs frais. Les morts étaient abrités par les vivants; sur chaque tombe une marchande de rubans, de dentelles, de colifichets,



de fanfreluches étalait gaîment sa marchandise en souriant au chaland. Jamais on ne s'était si bien familiarisé avec la mort; ces comptoirs d'un nouveau genre étaient sans cesse assiégés par les beaux oisifs du temps. On faisait l'amour aux Charniers comme dans un basar; on s'y donnait rendez-vous comme aux Tuileries. En 1484 les Anglais, maîtres de Paris,

choisirent ce lieu pour y donner une fête ; ils y dansèrent avec fureur la danse macabre : il y a un siècle on y faisait des miracles.

Enfin, en 1785, les idées de Voltaire sur les cimetières hors les villes ayant prévalu, on exhuma douze mille squelettes qui servirent au grand ossuaire des catacombes ; on détruisit l'église, et pour ne pas perdre de place on fit un marché. A Paris, la vie et la mort se touchent toujours ; n'y a-t-il pas un marché à la porte de la Morgue?

Le plus grand poète comique du monde est né à deux pas de la fontaine des Innocents ; c'est là, dans ce coin enfumé de Paris, qu'il a poursuivi ses premiers rêves. Patience ! je croyais voyager dans un monde inconnu, voilà déjà que j'ai salué Pierre Lescot, Jean Goujon, Arouet et Poquelin ! Je vous défie de faire un pas dans cette ville grandiose sans fouler du pied un grand souvenir. Paris, c'est le cœur de la France qui vous bat sous la main

J'ai vu une église, j'y suis entré pendant une averse. J'aime les églises, d'abord parce que Dieu s'y trouve comme ailleurs, ensuite parce que la plus pauvre église renferme un précieux œuvre d'art. L'église de la rue Saint-Denis s'appelle Saint-Leu Saint-Gilles ; elle date du règne de Saint-Louis. Elle est simple et belle, d'un bon style et d'un grâcieux aspect. Le maître-autel est élevé sur une chapelle souterraine ; il est dominé par huit statues d'apôtres et de patriarches. La chapelle souterraine se nomme *Chapelle du Tombeau ;* elle n'est éclairée que par un demi-jour, qui inspire le recueillement. Elle fut construite par les chevaliers du Saint-Sépulcre. Georges Cadoudal s'y cacha durant quelques jours, sous le tombeau du Christ. L'église de Saint-Leu Saint-Gilles est la plus riche en reliques ; elle possède celles de sainte Clotide reine de France et de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin ; en outre, elle possède comme toutes les églises de la chrétienté des morceaux de la vraie Croix, ce qui me fait tristement songer que Jésus-Christ a porté une croix bien lourde. Saint-Leu Saint-Gilles est la seule église de Paris où l'on osa faire un service pour le repos de l'âme de la princesse de Lamballe, au temps même de son horrible mort. Peu de jours après, l'église fut mise à l'encan : deux juifs Ottevairi et Stevens, pourquoi ne pas dire leur nom, l'achetèrent moyennant quelques pièces d'or. Ils en firent un magasin à salpêtre. En 1802, quand les églises furent rouvertes au culte catholique, les deux juifs la louèrent trois mille francs pour l'amour de Dieu. Après un an de bail, voyant que les prêtres y replantaient l'étendard de la foi, ils demandèrent dix mille francs, toujours pour l'amour de Dieu, disant qu'ils ne la voulaient louer à d'autres qu'à Dieu même. Jusqu'en 1811, ils se firent un très-joli revenu aux frais des pêcheurs de la paroisse.

Avant la révolution, l'église de Saint-Leu possédait plus d'un tableau signé d'un grand maître : au-dessus du maître-autel il y avait une cène

de Porbus, qui passait pour son chef-d'œuvre. A l'entrée du chœur, un grand tableau représentait d'après nature Louis XV enfant, sa gouvernante, les ducs d'Orléans et de Bourbon priant Saint-Leu pour la conservation du prince. Aujourd'hui, hormis un Saint-François de Sales sur son lit de mort, de Philippe de Champagne, un Christ de Mignard et une visitation de Boucher, l'église ne renferme que de mauvaises copies et de pauvres originaux.

Le plus curieux tableau de l'église Saint-Leu est une vierge encadrée de cinq médaillons. Cette œuvre n'est pas d'une date fort ancienne, mais elle est précieuse par ce qu'elle représente : c'est l'histoire au pinceau d'un événement qui arriva en 1418 dans la rue aux Ours ; c'est plus qu'un événement, c'est un miracle, un miracle rapporté par les graves historiens du temps, et qui n'a pas été oublié par un de nos collaborateurs dans l'histoire de la rue Saint-Martin.

Les cinq médaillons encadrant la rayonnante image de la Vierge, représentent les diverses scènes de cette histoire. Dans le premier, on voit le soldat au cabaret qui perd avec désespoir ; dans le deuxième, il frappe la statue en blasphémant ; dans le troisième, il est conduit en prison ; dans le quatrième, on le juge solennellement; dans le cinquième, il apparaît sur un bûcher enflammé en face de la statue ; le tableau est en outre parsemé d'inscriptions. Je reproduis la plus curieuse : « Cette image a été faite en 1772, en l'honneur du signalé miracle arrivé à Paris rue aux Ours, paroisse Saint-Leu Saint-Gilles, le 3 juillet 1428, en mémoire de quoi les bourgeois de ladite rue, tous les ans à pareil jour, brûlent l'effigie du malfaiteur, qui *malheureusement* frappa l'image de la sainte Vierge de laquelle sortit du sang, et fut puni, par arrêt de la cour du parlement, comme il est représenté ci-dessus. »

Au-dessous de ce tableau est un bas-relief des plus précieux, qui montre bien tout le génie de la sculpture du moyen-âge. C'est un poème en marbre divisé en trois chants : le premier représente la cène ; le deuxième, la trahison de Juda ; le troisième, la flagellation. C'est un chef-d'œuvre de sculpture naïve dû à un artiste qui avait la foi.

En face, on voit encore les traces d'un beau monument funéraire de Girardon, élevé à la mémoire de madame de Lamoignon, de son fils et de son petit-fils. Les deux premières épitaphes étaient d'une noble simplicité. Pour la mère : « Elle vint au monde le 28 décembre 1576 ; elle mourut le 31 décembre 1651. Le lieu de sa sépulture avait été désigné ailleurs ; mais les pauvres s'emparèrent de son corps et le déposèrent en ce lieu. » Pour celle du fils, qui fut chanté par Boileau : « Le cœur de Guillaume de Lamoignon, par acte de ses dernières volontés, repose en ce lieu, aux pieds de sa mère ; 10 décembre 1677. » Voilà bien le XVII^e siècle, tout y respirait la grandeur, même les épitaphes. Patience,

nous touchons au XVIIIe siècle; voyez plutôt l'épitaphe du petit-fils : « Chrétien-François de Lamoignon, fils de Guillaume, marquis de Basville, baron de Saint-Yon, avocat-général du parlement de Paris durant l'espace de vingt-cinq ans, nommé président à Mortier; il continua encore pendant huit ans à employer ses loisirs de chaque jour à terminer les procès des grands. (Pourquoi pas des petits?) Il fut habile jurisconsulte, célèbre par son éloquence, par la maturité de ses conseils, par l'affabilité de ses manières et par sa piété envers Dieu. Il cessa de vivre le 7 août 1709, âgé de 65 ans. Il ordonna que son corps fut transporté ici par les pauvres. » Que dire de cette épitaphe? Il y aurait là tout une belle page à écrire; mais en disant que c'est l'épitaphe d'un avocat faite par lui-même, n'est-ce pas tout dire? O Marie de Lamoignon, sa noble grand'mère, vous n'avez pas ordonné que votre cœur fût transporté ici par les pauvres! Et vous, illustre Guillaume de Lamoignon, qui fûtes l'ami de Racine et de Boileau, qui êtes mort entre une prière de Bourdalone et une oraison funèbre de Fléchier, vous n'avez ordonné qu'une chose simple et chrétienne : « Que mon cœur repose aux pieds de ma mère! »

N'oublions pas en passant deux églises qui viennent de disparaître; à peine s'il reste, à cette heure où j'écris, un pan de mur et trois fenêtres originales de l'abbaye de Saint-Magloire. L'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins a disparu; mais il n'y a pas quatre ans qu'en fouillant le sol béni pour les fondations d'un magasin qui a pour enseigne aux Statues de Saint-Jacques, on trouva dix statues gothiques en pierres mutilées et noircies; on reconnut encore saint Jacques à son costume de pèlerin. Quelque bon sacristain les avait pieusement ensevelies pour les préserver de la fureur des sans-culottes. Ceci me rappelle qu'une grande dame m'écrivait l'an passé : « Vous ne devineriez pas ce que j'ai fait des mauvais livres et des mauvais portraits de famille qui me prenaient tant de place; ne voulant pas exposer à l'injure des quais ce triste lot de l'héritage, j'ai tout enterré dans le parc. »

« En 1317 dit un historien, sous le règne de Philippe V, dit le Long, plusieurs notables et dévotes personnes qui avaient fait le voyage de Saint-Jacques-de-Compostelle, en Gallicie, mues de dévotion, délibérèrent entre elles d'édifier une église et un hôpital en la rue Saint-Denis, près la porte aux Peintres, à l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Jacques, apôtre, pour loger et héberger les pèlerins passants, allants et retournants de leur voyage. » Voilà l'origine de l'église. Elle avait la forme d'un parallélogramme sans bas-côtés; la voûte était en ogive avec nervures croisées; la nef était éclairée par six grandes fenêtres à meneaux et de style flamboyant; elle était percée d'une grande fenêtre pareillement à meneaux avec l'assis de nervures à point ogival. Outre les pèlerins,




Rue Saint-Denis.

tous les jours la confrérie ouvrait les portes de l'hospice à soixante-dix pauvres, et les *hébergeait*. L'abbaye de Saint-Magloire existait dès le xe siècle, sur la chausséequi conduisait de la Cité à Saint-Denis. En 1572, Marie de Médicis demanda cette abbaye pour en faire une communauté de filles repentantes. Le couvent prit le nom des Filles-Dieu et de Sainte-Marie-Madeleine. Ce couvent fut institué par un religieux de Saint-François. Ce religieux « doué d'une éloquence vive et touchante, convertit, en 1491, dit l'abbé Vacher, un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Parmi celles qui étaient filles ou veuves, plus de deux cents se vouèrent à la pénitence et à la clôture. » Cette communauté subsista jusqu'en 1793, mais non pas grâce aux Madeleines repentantes, car dès 1700 il ne s'y présenta plus que des personnes de bonne vie et mœurs. En effet, au xviiie siècle on ne se repentait pas, on attendait bravement dans toutes les joies enivrantes du carnaval, ce solennel mercredi des cendres, qui s'écrit avec quatre chiffres : 1793. — Avant la révolution, on voyait encore près de la porte de l'église un crucifix devant lequel s'agenouillaient



les coupeurs de bourses et autres honnêtes gens qu'on menait pendre à Montfaucon. Ils baisaient les pieds du Dieu qui s'est fait homme ; ils recevaient l'eau bénite, autre baptême pour la mort, et s'asseyaient un moment à leur dernier banquet. Les Filles-Dieu leur servaient le pain et le vin,

avec de tendres paroles de charité et d'espérance; c'était, dit M. Charles Nodier : « le repas libre des anciens, adouci par les mœurs évangéliques. »

J'allais oublier le couvent du Saint-Sépulcre, ou l'hôtel de la Trinité, bâti en 1325 pour les pèlerins qui allaient en Orient ou qui en revenaient. Bientôt le saint Sépulcre étant tombé au pouvoir des infidèles, les pèlerins ne partirent plus. Que devint le couvent? En 1402, les bourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers, serruriers, marchands ferrants et autres gens de piété bruyante, après avoir, les jours de fête, représenté les scènes les plus dramatiques du Nouveau-Testament, depuis la conception jusqu'après la résurrection, obtinrent du roi Charles VI, à la suite d'un procès avec la prévôté de Paris, des lettres-patentes érigeant leur société en confrérie de la Passion, et lui concédant le privilége de jouer Dieu le Père, Dieu le Fils, l'autre Dieu, la Vierge, les saints, enfin, tous les habitants du paradis, ils s'installèrent vers la seconde porte Saint-Denis, en l'hôtel de la Trinité. Ces grotesques parodies de la divinité étaient recommandées au prône comme de bonnes œuvres. Les fidèles sortant des vêpres se précipitaient vers la Trinité; l'affluence était grande, les théâtres d'aujourd'hui n'offrent pas souvent à leurs portes une queue aussi respectable. Le saint théâtre était de plusieurs étages : au rez-de-chaussée l'enfer, au premier étage la terre, au deuxième étage le paradis. L'orgue et la prose des églises composaient l'orchestre : c'était là l'Opéra du XV^e siècle. Les décors et les vêtements étaient pareillement empruntés aux églises; la plus belle chasuble était pour Dieu le Père, à tout seigneur tout honneur. Le fond du paradis était peint par Guyon-le-Doux; c'était, disait-on, le plus beau paradis du monde; Guyon-le-Doux disait lui-même, dans sa naïve admiration pour son œuvre : « Jamais né verrez un si beau. » Dans ce théâtre, s'il y avait unité de lieu, il n'y avait pas tout-à-fait unité de temps. Le même mystère représentait la nativité de Notre-Seigneur et le martyre de Saint-Denis, qui s'en allait *en chantant jusque dans l'église*, quoiqu'il eût la tête coupée. » Dans le mystère de l'Apocalypse, les agents de Domitien s'embarquent à Rome pour Éphèse, où saint Jean prêche le peuple, *et pendant qu'ils passeront parlera l'enfer*, c'est-à-dire Lucifer, Astaroth, Satan, Burgibus, que l'approche d'une persécution met en gaîté. Dès qu'ils ont pris l'apôtre, les tyrans se rembarquent avec lui pour Rome. *Ici entrent en la nef et pendant leur navigation parlera paradis*, c'est-à-dire Marie, Jésus et Dieu le Père. » (Sainte-Beuve, *Histoire du théâtre français.*)

Durant plus d'un siècle, les confrères de la Passion jouèrent les pieuses farces, les grotesques mystères, en l'hôtel de la Trinité. Ainsi, le premier théâtre français fut ouvert dans la rue Saint-Denis. Plus tard, le berceau de l'opéra-comique et du vaudeville se trouvera à la foire Saint-Laurent, dans la rue du faubourg Saint-Denis; là s'épanouira dans toute

sa sève la vieille et franche gaîté française. Dufresny, Regnard, Lesage, Fuselier, Dancourt, Piron, les rois immortels de l'esprit qui fait la gaîté. En 1775 ils étaient tous morts; on ne riait plus en France que du bout des lèvres, Arlequin ferma pour jamais son théâtre.

Voulez-vous savoir l'*étymologie* de la place Gastine? Au XVIe siècle, Pierre Gastine, riche marchand de la rue Saint-Denis, tenait chez lui une assemblée de huguenots; on le brûla vif et on rasa sa maison. Deux siècles plus tard, on mit sur la place Gastine des catholiques à la lanterne. On changeait de religion et de supplice.

Je n'ai pas, comme Voltaire, dans une vente à l'encan, acheté un carrosse dans la rue Saint-Denis, mais j'y ai acheté un dessin sur toile signé C. Vanloo. Il y a dans cette toile tout une histoire touchante et mystérieuse que je veux vous raconter. Personne n'eût donné de cette ébauche de quoi payer un cigarre ou un bouquet; moi, je l'ai vaillamment acheté un écu; car je savais que c'était là une belle page pleine de larmes, écoutez : Caroline Vanloo fut l'œuvre la plus aimée de Carle Vanloo, un divin portrait qui est allé enrichir l'immortelle galerie du ciel. Le peintre avait dit à sa femme, Catherine Somis, surnommée la Philomèle de l'Italie.

Le Dieu d'amour grava ton portrait dans mon cœur.
Et je veux que l'hymen m'en fasse une copie.

Madame Vanloo eut une fille et deux fils; la fille fut le digne portrait de sa mère, plus belle, plus gracieuse, plus adorable encore; pâle sous ses longs cheveux noirs, laissant tomber de ses yeux bleus, comme le ciel d'Italie, un regard angélique et charmant, vous parlant avec une voix qui allait au cœur, une voix faite pour chanter plutôt que pour parler. « O Raphaël! Raphaël! » s'écriait Vanloo en contemplant sa fille. Quand le peintre avait fini de la regarder, c'était l'œil du père. Raphaël est un grand maître, mais Dieu est un plus grand maître; Carle Vanloo regrettait de n'avoir pas eu plutôt un pareil chef-d'œuvre sous les yeux. Caroline Vanloo avait dans sa belle figure je ne sais quoi d'éclatant, ce rayon du ciel, qui est un présage de mort. En la voyant, on s'attristait comme à la vue de ces blanches visions de la jeunesse qui nous couvrent de leurs ombres fatales.

C'était moins une femme qu'un ange; une rêverie nuageuse avait de bonne heure enveloppé son âme; elle parlait peu, passait toute sa journée à lire ou à rêver, n'avait nul souci des plaisirs de ce monde; au bal, elle ne dansait pas, elle n'accordait à la fête que son ravissant sourire; on peut dire que son âme seule aimait la vie, son corps était un tabernacle de marbre. « Les livres la perdront, » disait sans cesse le bon Vanloo, qui ne savait pas lire et qui ne voyait pas sans effroi ces milliers de lignes noires, courant les unes après les autres; c'était pour lui des signes

cabalistiques. Elle allait souvent lire ou rêver dans l'atelier, sous les yeux de son père, qui avait bien de la peine à lui arracher trois paroles. Il lui demandait conseil sur ses têtes de saintes ou de déesses païennes, elle ne répondait pas, mais son père l'avait vue : « Bien, très-bien ; ma fille, ne m'en dis pas davantage. »

Un matin, plus pâle et plus rêveuse que de coutume, elle descend à l'atelier ; n'y voyant pas Carle Vanloo, elle va s'asseoir sur son fauteuil devant une toile à peine barbouillée de quelques coups de pinceau ; elle prend un crayon noir et se met à dessiner. Son père, qui la suivait, entre en silence dans l'atelier ; frappé de l'air inspiré de sa fille, il s'avance dans l'ombre d'un grand tableau, en murmurant : « Voilà bien les Vanloo ; ils savent dessiner avant d'avoir appris. »

Au bout de quelques minutes, Caroline Vanloo dépose son crayon, tout en contemplant la figure qu'elle vient de tracer. Carle Vanloo va vers elle. Voyant tout-à-coup son père sans l'avoir entendu venir, elle pousse un cri :« Tu m'as fait peur, lui dit-elle en lui tendant la main.

A cet instant, le pauvre père pâlit, il a vu la figure dessinée par sa fille, cette figure, c'est la Mort ! voilà bien le linceul qui laisse entrevoir ce sein lugubre de la seule femme sans mamelles ; voilà bien ces pieds qui font le tour du monde en creusant une fosse à chaque pas ; voilà bien la faux terrible de l'éternelle moisson ! mais ce qui surtout effraie Vanloo, c'est à la tête de cette funèbre création, Caroline Vanloo, sans le savoir, peut-être, a donné ses traits angéliques à la mort ; ces traits sont à peine indiqués : tout autre que Vanloo ne reconnaîtrait pas là Caroline, mais Vanloo, Vanloo le peintre, Vanloo le père !

« Enfant, dit-il, en cachant ses larmes par un éclat de rire forcé, ce n'est jamais par là qu'on commence ; lève-toi, je vais te donner une leçon. »

Caroline se lève en silence : Carle Vanloo s'assied, efface d'une main agitée le dessin de sa fille, moins les traits de la figure, prend la sanguine et se hâte de faire une métamorphose. Déjà la tête s'anime d'un joli sourire, voilà des cheveux ébouriflés qui flottent au vent printannier, un gracieux contour a passé sur les épaules, des ailes légères y sont attachées, ce n'est plus la mort, c'est l'amour.

Le peintre, sans désemparer, jette quelques accessoires : un carquois et des flèches, des colombes qui se bequettent, en un mot tout l'attirail. Caroline Vanloo qui s'est penchée au-dessus de son père, suit son crayon avec un sourire doux et amer à la fois.

Quand Carle Vanloo eut fini, fini de dévorer ses larmes, il se tourna vers sa fille. « N'est-ce pas cela ? lui demanda-t-il en lui baisant la main.

— Non, répondit-elle en penchant la tête avec mélancolie.

Son père la trouvant plus pâle, la prit dans ses bras et l'emporta dans la chambre de madame Vanloo

—La mort! la mort! s'écria la pauvre fille toute égarée en tendant les bras.

Dès cet instant elle eut le délire. Je n'essaierai pas de peindre le désespoir de son père, il demeura près du lit de Caroline nuit et jour, priant Dieu pour la première fois de sa vie. Elle mourut à quelques jours de là « d'une maladie que les premiers médecins de Paris n'ont pu définir. » Ne pourrait-on pas appeler cela le mal de la vie? S'il faut en croire Carle Vanloo, les livres seuls ont tué sa fille : on ne sait pas quels livres.

Le pauvre peintre ne put retrouver le bonheur après ce coup terrible; un crêpe lugubre couvrit toujours sa fortune et sa gloire. Le dauphin le rencontrant à la cour quelques années après ce malheur, lui demanda pourquoi il était si sombre. « Monseigneur je porte le deuil de ma fille, » répondit-il en essuyant deux larmes. Il avait conservé dans son atelier, comme un triste souvenir, la toile où Caroline avait dessiné la mort.

Comment cette toile se trouvait-elle dans la rue Saint-Denis, à la vente d'une ancienne gouvernante de la maison de Lignerac? Le comte de Caylus était l'ami généreux de Carle Vanloo; le marquis de Lignerac était l'élève du comte de Caylus, pour la philosophie et pour les arts. Voilà tout ce que je sais sur l'authenticité de mon ébauche; qu'importe, j'y crois. En y regardant de très-près, malgré l'image de l'amour qui couvre le dessin de Caroline Vanloo, on voit encore les traces funèbres de la mort.

Un peintre qui vivait en même temps que Carle Vanloo, Lantara, a vécu et aimé au bas de la rue Saint-Denis, d'autres diraient a vécu, a aimé et a bu, car il buvait outre mesure. C'était l'esprit le plus naïf de son temps. A l'heure de la mort à l'hôpital de la Charité, son confesseur lui parlait du bonheur de monter au ciel. « Réjouissez-vous, mon fils, vous allez voir Dieu face à face pendant l'éternité.—Quoi, mon père, s'écria le moribond, toujours de face et jamais de profil! »

Lantara n'était pas de son siècle; le bruit et l'éclat du règne de Louis XV n'avait pas séduit ni atteint le naïf poète de la forêt de Fontainebleau. Il était né pour vivre dans l'insouciance des champs; forcé à coup sûr de vivre à Paris, il cherchait à s'abuser en peignant des paysages; s'il buvait, c'était pour s'abuser encore; pour lui, le vin créait presque les rêves de l'opium; car son ivresse était sereine, assoupie, rêveuse; sinon poétique comme celle d'Hoffmann, du moins douce et souriante. Lafontaine ivre vous eût bien représenté Lantara. Cet homme singulier ne vivait pas seulement en dehors de son temps, il vivait, on peut le dire, en dehors de lui-même; son corps n'était qu'une guenille grossière dont son âme se couvrait, faute de mieux; mais entre le corps et l'âme, la prison et le prisonnier, il n'y eut presque jamais d'harmonie. Que de fois dans le même jour l'âme s'envolait dans les bois et dans les montagnes pour respirer l'arôme des herbes ou s'épanouir sur le buisson avec l'oiseau et la fleur, tandis que le corps restait sur son grabat ou se traînait morne

et désolé dans la salle du cabaret ou dans l'arrière-boutique d'une fruitière. L'âme revenait ivre d'amour et d'ambroisie dans sa triste demeure sans même voir que Lantara avait revêtu la robe de Noé ou s'était égaré sur les pas de Madeleine pécheresse. La plus belle passion du peintre fut une fruitière. La fruitière s'appelait Jacqueline; c'était une jeune Picarde dont la bonne mine avait séduit Lantara; elle était fraîche et gaie, deux trésors pour les femmes. Elle chantait du matin au soir; sa voix perçante montait jusqu'à la chambre du peintre; les soirs de la belle saison il ouvrait la fenêtre; son âme qui voyageait au loin, revenait aux chansons de Jacqueline; il fermait les yeux et croyait entendre chanter dans les champs, tant la voix avait de fraîcheur agreste. Jacqueline, de son côté, était sensible aux œillades de Lantara. Quand elle le voyait ivre, elle le plaignait du fond du cœur : plus d'une fois il arrivait que le peintre ne pouvait



monter, s'arrêtait au rez-de-chaussée, grâce à la charité plus ou moins orthodoxe de la fruitière. Lantara n'ayant plus de famille, avait trouvé là une sœur en même temps qu'une maîtresse; il lui a dû souvent de ne

pas mourir de faim, abandonné sur son grabat. Quand il n'avait pas de quoi dîner, elle trouvait mille raisons aimables pour le décider à dîner avec elle; d'ailleurs il ne se faisait pas prier longtemps. Dans ses jours de misère, il descendait chez Jacqueline à l'heure du repas; à sa seule façon d'entrer, elle voyait bien qu'il fallait mettre son couvert, car il soupirait en se tournant vers l'âtre. En toute chose elle était sa providence: s'il était un peu malade, elle voulait veiller; l'hiver elle partageait son peu de bois, et Lantara avait le bon lot; le meilleur fruit de sa boutique, la pêche la plus rose et la plus veloutée, la grappe la plus dorée du plus beau raisin était toujours pour lui. Jacqueline valait mieux que Thérèse Levasseur; elle était plus franche et plus naïve; on ne doit pas s'étonner de l'amour que Lantara eut pour elle. Peut-être serait-elle parvenue dans sa sollicitude à lui fermer à jamais la porte du cabaret, mais elle mourut trop tôt pour accomplir cette bonne œuvre. Lantara fut frappé au cœur par cette mort presque soudaine; il se retrouvait seul et déjà vieillissant; il perdit courage, il retourna au cabaret avec plus d'abandon que jamais; il ne se consola qu'à grand peine; six mois après ce malheur, quand on lui parlait de Jacqueline, il soupirait et pleurait encore, ivre ou non. Il ne voulut jamais vendre un joli paysage qu'il avait peint au temps heureux où Jacqueline chantait. Un jour que sa voisine, une danseuse oubliée, lui demandait pourquoi il tenait tant à ce paysage, il lui répondit: « Vous n'entendez donc pas chanter Jacqueline dans ce paysage. »

Depuis Louis-le-Jeune jusqu'à Louis XIV la porte Saint-Denis a fait trois haltes; elle n'était qu'une limite, grâce au passage du Rhin et à Blondel, elle est devenue un monument. Sous Louis-le-Jeune, elle était à la hauteur de la rue de la Ferronnerie, sous Philippe-Auguste en face du cul-de-sac des Peintres, sous Charles V à la rue des Deux-Portes.

Guyon-le-Doux était un des plus anciens peintres français; il ouvrit un atelier rue Saint-Denis; de là, le cul-de-sac des Peintres. L'histoire ne daigne pas consacrer une seule page à Guyon-le-Doux et à ses disciples. Seulement, Froissard parle de leurs peintures communes : « A l'entrée d'Isabeau de Bavière, il y avait à la porte aux Peintres (ainsi la porte illustrait ses peintres), un ciel nué et étoilé très-richement, et Dieu par figure séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et là, dedans le ciel, petits enfants de chœur chantaient moult doucement, en formes d'anges; et ainsi que la royne passa, dans sa litière découverte, sous la porte de paradis; d'en haut, deux anges descendirent, tenant en leurs mains une très-riche couronne, et l'assirent moult doucement sur le chief de la royne en chantant tels vers :

Dame enclose entre fleurs-de-lys,
Royne êtes-vous de Paradis?

A l'entrée de Louis XI la fête fut des plus solennelles. Il y eut par toute

la rue des fontaines de vin, de lait et d'hypocras, et au-dessus de ces fontaines, les plus belles filles de Paris, déguisées en syrènes, c'est-à-dire toutes nues, rappelant bien ces vers du poète :

L'embaras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.

— L'historien ne daigne pas dire si le *déguisement* fut du goût de ce bon Louis XI. Aujourd'hui, grâce au gouvernement représentatif, la ville de Paris ne se met plus en si belle humeur pour fêter son roi. Au lieu de ces fontaines de vin, de lait et d'hypocras, surmontées du syrènes vivantes dressant leur sein nu et secouant leurs cheveux flottants, nous avons une haie de gardes nationaux! Ce fut d'une fenêtre ouverte au-dessus de la porte de Charles V, que Henri IV vit défiler la garnison espagnole : « Mes baise-mains, à votre maître, leur cria-t-il; allez-vous-en, à la bonne heure, mais n'y revenez plus. »

Que dirai-je de la porte de Louis XIV? elle est trop visible pour en parler. C'est un arc-de-triomphe qui rappelle bien le passage du Rhin ; on ne peut passer dessous sans se mouiller les pieds.

L'histoire de la rue Saint-Denis n'apprend plus rien de bien curieux. En montant dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, on lit encore une belle page d'histoire : Saint-Lazarre! Saint-Ladre, comme disait le peuple. C'était d'abord une léproserie: là, les rois de France recevaient le serment de fidélité des ordres de la ville; là, étaient déposées à la garde des lépreux, les dépouilles mortelles de nos rois et reines de France, allant à Saint-Denis pour recevoir l'ablution des prêtres du royaume, représentés par l'archevêque de Paris. Cette halte à Saint-Lazarre, était un curieux spectacle, touchant symbole de l'égalité chrétienne, dit un historien. Cette égalité chrétienne n'est-elle pas une raillerie? Égalité chrétienne,—après la mort!— c'est toujours ainsi que cela s'est entendu à la cour. Saint-Vincent de Paule fut abbé de Saint-Lazarre et y mourut.

Sous le régime de la terreur, on fit de Saint-Lazarre une prison au nom de la liberté, comme partout ailleurs. Le peintre Robert y fut sauvé par une erreur de nom, mais André Chénier et Roucher y écrivirent leurs derniers vers. Saint-Lazarre est devenu un refuge pour les filles de mauvaise vie. Le pauvre saint n'a jamais assisté qu'aux misères et aux douleurs de l'humanité. Ce n'était donc point assez d'avoir vécu avec les miettes de la table; après sa mort, il est le patron des lépreux, des rois trépassés et des filles de joie; mais Roucher et Chénier ont souffert près de lui.

Me voilà à peu près au bout de mon voyage, je reviens sain et sauf tailler ma plume pour écrire sur mes découvertes. Une femme d'esprit disait, après avoir vu Lyon : « Les maisons m'ont empêchée de voir la ville. » Pour moi, je puis dire : « Les passants m'ont empêché de voir la rue Saint-Denis. »

Arsène Houssaye.




RUE DE LA VICTOIRE.

La Chaussée-d'Antin, cette superbe fille de Louis XV et de la municipalité parisienne, naquit le 4 décembre 1720.

Dans les premières années du XVIII^e^ siècle, l'immense terrain compris aujourd'hui entre la rue du faubourg Montmartre et la rue de l'Arcade, entre les boulevards et les barrières, était couvert de marais, de jardins, de petites maisons de campagne qui dépendaient du village des Porcherons et de Clichy.

Le grand nombre de valets, de visiteurs, de courtisans, attirés dans la ville de Paris par la royauté mineure de Louis XV, valut aux magistrats municipaux l'autorisation d'acquérir le vaste emplacement dont je parle, pour y élever un nouveau quartier : les lettres-patentes du roi furent signées le 4 décembre 1720.

La galanterie, la noblesse et la finance, construisirent les premiers édifices du quartier de la Chaussée-d'Antin : les *petites maisons* s'élevèrent comme par enchantement, pour les menus-plaisirs des grands seigneurs, des libertins, des parvenus, des financiers et des jolies femmes un peu publiques ; l'on jeta

sur les marais beaucoup de vice et beaucoup d'argent: c'était une corruption nouvelle.

Il y avait, tout près des Porcherons, un ruellette, un chemin boueux, un véritable égoût qui devait jouer un beau rôle dans l'histoire de Paris, dans l'histoire de la France : la *ruellette au Marais des Porcherons* se nommait, en 1734, la *Ruelle des Postes;* mais bientôt, en voyant s'élever le quartier magnifique de la Chaussée-d'Antin, la ruelle des Postes voulut être une rue : le souvenir des grenouilles, qui avaient chanté, qui avaient coassé dans les marais du voisinage, servit à baptiser la rue Chantereine.

La rue Chantereine et la rue du Rocher sont les deux filles aînées, les deux filles jumelles de la Chaussée-Gaillon ou d'Antin ; elles vinrent au monde sur le plan de Paris, en 1735 ; leurs premières années furent assez tristes : elles ne commencèrent véritablement à vivre qu'en 1740.

Cette belle et bienheureuse Chaussée-Gaillon ressemble à l'héroïne d'une histoire romanesque : elle fut protégée par un prince, beau comme le jour, et qui était le roi de France ; elle fut heureuse, riche, brillante, et pour comble de bonheur, elle eut beaucoup d'enfants : la rue Chantereine et la rue du Rocher, en 1735 ; la rue de Provence, qui naquit en 1776 sur un égoût; la rue Neuve-des-Mathurins en 1778; la rue de Joubert en 1780 ; la rue Saint-Nicolas en 1784 ; la rue Caumartin en 1786, et bien d'autres rues qui ouvrirent leurs fenêtres à la lumière avant, pendant ou après le règne de Louis XVI.

J'ai hâte de pénétrer avec vous dans la rue de la Victoire ; mais vraiment! les rues qui environnent la rue Chantereine sont si nombreuses et si galantes, elles me semblent si riches en souvenirs d'une curieuse histoire, que je vous demande la permission de faire un peu l'école buissonnière, à travers le quartier de la Chaussée-d'Antin.

L'on a déjà parlé, dans ce livre, de la célèbre mademoiselle Guimard ; mais, par les baladines sans esprit qui sautent sur les théâtres d'aujourd'hui, on ne saurait trop parler d'une spirituelle danseuse qui dansait sur un théâtre d'autrefois : mademoiselle Guimard, cette charmante Danaïde qui versait à pleines mains, dans des gouffres insatiables, dans le luxe, dans le caprice, dans le plaisir, les flots d'or et d'argent de M. de Soubise, fit construire en 1772, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, un hôtel et un théâtre dont les ornements étaient adorables; le peintre Fragonard avait passé par là, et Fragonard était un artiste délicieux, un décorateur païen qui excellait à évoquer, sur la conque marine de sa palette, les Amours mal appris et les Vénus mal habillées.

Le prince de Soubise songea tout naturellement à se rapprocher du *temple de Terpsichore*, qu'il avait donné à la sultane-favorite ; il installa son harem dans la rue de l'Arcade, et le maréchal-sultan y mourut en 1787.

Mademoiselle Guimard, qui était une charmante danseuse à l'Opéra, avait assez d'esprit pour être une charmante comédienne chez elle : la salle du Temple de Terpsichore, toute pleine des aristocraties de la cour



et de la ville, applaudissait bien des fois au talent d'une nouvelle Sylvia qui disait, à propos des petits chefs-d'œuvre de Marivaux : c'est le cœur dévoilé par l'esprit ! — Quel joli mot pour une danseuse !

A la fin du XVIII^e^ siècle, l'hôtel de mademoiselle Guimard fut mis en loterie, et gagné par une grande dame qui le céda plus tard au banquier Perrégaux, pour la bagatelle de cinq cents mille francs : le billet de loterie avait coûté cent vingt livres à madame la comtesse Dulau ! mademoiselle Perrégaux épousa, dans la maison de mademoiselle Guimard, le général Marmont, et M. Jacques Laffitte y commença une brillante et honorable fortune. Certes ! le futur maréchal, duc de Raguse, n'avait pas deviné dans le commis, dans l'associé de son beau-père, un homme politique, un député, un ministre du peuple, qui devait le vaincre en 1830, une Charte à la main.

Le magnifique hôtel qui porte aujourd'hui le n° 7, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, a été habité, à des époques bien différentes, par deux jolies femmes, par deux femmes à la mode : Madame Récamier et madame la comtesse Lehon ; l'une, qui est déjà vieille, se souvient et se con-

sole, dans sa Thébaïde profane de l'Abbaye-au-Bois; l'autre, qui est encore jeune et belle, ne se consolera jamais, parce qu'elle se souviendra toujours.

La cité d'Antin a été bâtie sur les ruines de l'hôtel de madame de Montesson : madame de Montesson avait beaucoup d'esprit, beaucoup de talent et beaucoup de bonté; à ces causes, elle méritait l'honneur que daigna lui faire Louis XVI, en lui permettant d'épouser un prince qui n'était rien moins qu'un duc d'Orléans.

Dans les premières années de l'empire, l'hôtel Montesson appartenait au célèbre fournisseur Ouvrard; en 1810, il était occupé par l'ambassade d'Autriche; le mariage de Napoléon avec Marie-Louise coûta cher à l'ambassadeur autrichien : au milieu de la fête splendide qu'il avait offerte à l'empereur et à l'impératrice, il vit périr la princesse de Schwartzemberg. dans les flammes qui incendièrent la salle du bal; un jeune historien, qui a plus d'argent que de raison, s'est efforcé de faire expier à l'empire la mort de cette pauvre princesse, par la débâcle de Waterloo! Jacques-le-Fataliste avait du moins de l'esprit.

L'illustre Lamoignon-Malesherbes a vécu dans la rue des Martyrs; la tragédienne Dumesnil demeurait dans la rue Blanche; les frères Ruggiéri fabriquaient leurs pièces d'artifices dans la rue Saint-Lazare; un évêque de l'ancien régime, M. de Talleyrand, se maria en 1797, dans un petit hôtel de la rue Taitbout; enfin, dans le monde d'aujourd'hui, Talma et Horace Vernet, mademoiselle Mars et mademoiselle Duchesnois ont laissé de glorieux souvenirs de leur passage à la jolie rue de la Tour-des-Dames.

C'est la galanterie qui a pendu la première crémaillère, dans presque toutes les rues de la Chaussée-d'Antin : après la Guimard, qui ruina le prince de Soubise, voici la Duthé qui ruina le comte d'Artois, voici la Dervieux qui avait juré de ne ruiner personne, en se promettant de recevoir les aumônes amoureuses de tout le monde. En 1770, les deux plus beaux hôtels de la rue Chantereine appartenaient à ces deux jolies femmes, de galante mémoire; sans doute, elles voulurent purifier les fonds secrets de leur opulence équivoque, en contribuant à la décoration d'un nouveau quartier, d'une nouvelle ville.

La rue Chantereine débuta d'une façon admirable, dans ses relations publiques avec le grand monde parisien : elle obtint du hasard, sous le regne de Louis XVI, l'insigne et amusante faveur d'offrir un pied-à-terre a deux célebres personnages, à deux voyageurs étrangers, qu'il serait injuste de flétrir de la même peine, c'est-à-dire du mépris que l'on doit au mensonge et au charlatanisme : l'un de ces hommes se nommait Mesmer; l'autre avait nom Cagliostro.

Un ancien avocat au parlement de Paris, un ancien ministre de la Res-

tauration, un observateur de beaucoup d'esprit, un historien rempli de finesse, M. le comte Beugnot, s'exprime en ces termes, dans ses Mémoires inédits, au sujet du charlatan Cagliostro :

« Il semblait moulé pour le rôle du *signor Tulipano*, dans la comédie » italienne ; il était d'une taille médiocre, assez gros, avait le teint olive, » le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de » tête, et d'un nez ouvert et retroussé. Il portait une culotte rouge, l'é- » pée engagée dans les basques de l'habit, et un chapeau bordé, avec une » plume blanche.

» Un des prestiges de Cagliostro était de faire connaître à Paris un » événement qui venait de se passer à l'instant même à Vienne, à Pékin » ou à Londres ; mais il avait besoin pour cela d'un appareil ; cet appareil » consistait en un globe de verre, rempli d'eau clarifiée et posé sur une » table. Cette table était couverte d'un tapis fond noir où étaient brodés en » couleur rouge les signes cabalistiques des rose-croix du degré suprême. » Cet appareil préparé, il fallait placer à genoux, devant le globe de verre, » une voyante, c'est-à-dire une jeune personne qui aperçût les scènes



» dont le globe allait offrir le tableau, et qui en fit le récit ; mais une » voyante était difficile à trouver, parce qu'il y fallait plus d'une condi- » tion : la jeune personne devait être d'une pureté qui n'eût d'égale que

» celle des anges, être née sous une constellation donnée, avoir les nerfs
» délicats, un grand fond de sensibilité...., et les yeux bleus.

» La jeune innocente, ou la voyante agenouillée et les yeux fixés sur le
» globe rempli d'eau, l'évocation commençait : l'évocateur appelle les
» génies, par un concours d'emblèmes et de paroles cabalistiques, et les
» somme d'entrer dans le globe et d'y représenter les événements passés
» qu'on ignore, ou ceux à venir dont on veut avoir connaissance ; il paraît
» que ce jeu n'amuse pas du tout les génies ; quelquefois l'évocateur sue
» sang et eau pour vaincre leur résistance et n'en vient pas à son honneur ;
» si, au contraire, les génies cèdent, alors ils entrent pêle-mêle dans le
» globe de verre : l'eau s'agite et se trouble ; la voyante éprouve des con-
» vulsions ; elle s'écrie qu'elle voit, qu'elle va voir, et demande à grands
» cris qu'on la secoure ; elle tombe et roule par terre ; on la relève, on la
» soutient en face du globe, tremblante et échevelée ; l'évocateur ne la
» tient pas quitte à si bon marché : il faut qu'elle reconnaisse les person-
» nages de la scène que l'on veut voir, qu'elle accuse les habits qu'ils
» portent, les gestes qu'ils font, et répète enfin les paroles qu'ils pro-
» noncent ; on obtient tout cela avec beaucoup de patience, à travers des
» contorsions, des grincements de dents, des convulsions si fortes qu'à
» la fin de la séance, on porte la voyante à demi-morte dans un lit. »

Quelques-unes des scènes *prestigieuses*, dont parle M. le comte Beugnot, se passèrent dans la rue Chantereine, à peu près à une époque où madame du Deffand disait à ses amis : Notre monde peut se diviser en trois classes : les trompeurs, les trompés et les trompettes.

Du globe de verre de Cagliostro au baquet magnétique de Mesmer, il n'y a que la main du magnétiseur.

Quelques mois avant son apparition triomphale à Paris, Mesmer n'était qu'un simple étudiant de Vienne, un disciple assidu de Swieten, un jeune homme tout plein d'une exagération spirituelle, qui allait jusqu'à l'exaltation, jusqu'à la violence ; c'était, comme l'ont dit ensuite ses amis, un pauvre malade qui avait la fièvre toute l'année.

Le médecin de Vienne n'était ni un sorcier, ni un fou, ni un misérable : le chef de la fameuse société de l'*Harmonie* était un docteur savant, un théoricien audacieux ; Mesmer voulut découvrir, à tort ou à raison, dans une secrète influence, un fluide commun, un agent universel qu'il appela le *magnétisme animal*.

La première jeunesse de Mesmer ne manque ni de charme, ni d'intérêt ; à cette époque, il s'occupait déjà de nombreux travaux et de tentatives scientifiques, en s'appuyant des expériences de l'astronome Maximilien Stelle ; il obtint le degré du doctorat, et ce fut dans sa thèse inaugurale qu'il essaya d'admettre, pour la première fois, l'hypothèse d'un fluide qui fut d'abord pour lui l'électricité, et plus tard le fluide magnétique

En peu de temps, le nouveau docteur devint un médecin inspiré, un savant illuminé, un magnétiseur infatigable : on lui attribua des cures merveilleuses, et les médecins, ses confrères, fatigués d'entendre vanter ses recettes infaillibles, en guise de panacées, le combattirent et le repoussèrent comme un imposteur, en l'accusant de déshonorer la médecine, peut-être parce qu'il guérissait ses malades. Bientôt, Mesmer ne fut plus à Vienne un docteur universitaire, mais un empirique ou un insensé, un fou ou un charlatan.

La persécution ne fit qu'augmenter encore les croyances, et si je puis le dire, l'illumination du jeune rêveur ; une petite scène de magnétisme, en présence de toute la population viennoise, jouée de bonne foi par Mesmer, ou préparée par lui bien à l'avance, donna tout-à-coup à son nom et à son crédit l'éclat équivoque d'une singulière auréole. Mesmer se promenait un soir sous les magnifiques ombrages du *Prater*, oubliant pour quelques heures les hallucinations de ses longues veilles ; son impatience était visible : il frappait du pied avec une sorte de colère ; il s'arrêtait soudain ; il interrogeait de l'œil des groupes de promeneurs, et continuait à marcher çà et là, dans une agitation bien apparente ; il ressemblait ainsi à un amant qui souffre dans l'horrible purgatoire de l'attente, à l'affût d'une belle maîtresse, et regrettant, avec l'heure du rendez-vous qui s'envole, du temps et des plaisirs perdus.

Eh bien ! Mesmer était précisément amoureux, amoureux d'une grande dame : jamais il ne lui avait parlé ; mais il la voyait de loin chaque jour, et en ce moment encore, il la cherchait dans les allées du *Prater* et sur les bords du Danube.

Mesmer s'en retournait déjà du côté de la ville, bien chagrin, bien malheureux, lorsqu'il aperçut, au détour d'un massif de verdure, une jeune fille assez jolie, mais pauvre, faible, chétive, malade ; il la regarda fixement, et la jeune fille, immobile aussitôt, baissa les yeux. Une pensée subite, bizarre, illumina l'esprit du docteur : le dieu de la science occulte venait de lui parler, et Mesmer s'élança sur le trépied de l'oracle !.. en d'autres termes, il s'approcha de la jeune fille et lui prit doucement la main :

— Vous pouvez, lui dit-il, me rendre un grand service, qui ne coûtera rien à votre délicatesse, à votre honneur. Vous me semblez pauvre, et je suis riche, par comparaison ; vous me semblez malade, et je suis médecin : faites ce que je désire, et je vous aiderai de ma fortune, de mes conseils, de mon talent...

— Que dois-je faire? répondit le jeune fille, en tremblant.

— Asseyez-vous là, sur ce banc de pierre, et regardez-moi bien !

La jeune fille, s'étant assise, se mit à contempler Mesmer qui, debout devant elle, absorbait chacun de ses regards dans une pensée toujours

tendue, toujours la même, au profit d'une volonté obstinée, tenace, inflexible, inexorable; puis, il promena ses deux mains, à distance, sur le front, le visage, la poitrine et les bras de la patiente, tantôt par un mouvement calme, ondoyant et harmonieux, tantôt par un mouvement abrupte, interrompu et saccadé. Les yeux de la jeune fille se fermèrent et se rouvrirent bien des fois, en lutte contre la fascination qui les dominait; au bout de quelques minutes, la figure de cette pauvre enfant se troubla d'une façon étrange : elle souffrait sans doute, car elle soupira à plusieurs reprises, et bien profondément; elle versa des larmes qui allèrent se perdre dans les joies naïves d'un sourire, et enfin, rejetant tout-à-coup sa tête en arrière, elle dormit!

Elle venait d'entrer dans le sommeil magnétique, dans le somnambulisme.

Ce n'est pas tout : pour Mesmer, le somnambulisme n'était encore un phénomène précieux, qu'à la condition de surexciter et de produire dans le sujet somnambule d'autres phénomènes et d'autres prodiges : la clairvoyance, la vision, l'extase.

— A quoi pensez-vous? demanda Mesmer à la jeune fille endormie.

— Je pense, répondit-elle en hésitant, à votre inquiétude de ce soir.

— Vous savez donc que j'ai cherché quelque chose, dans le Prater?

— Je sais que vous y avez cherché quelqu'un...

— Pouvez-vous me dire où *il* est, en ce moment?

— Je vous dirai où *elle* est...

— Eh bien! où est-elle?

— Attendez,... Non! non.., je ne peux pas... je n'y vois pas...

— Allons! regardez encore, près de vous, loin de vous, partout; j'ai besoin de savoir où est cette dame.

— Ah! s'écria la somnambule, je l'ai vue! elle est au théâtre impérial...

Un long murmure de surprise, d'incrédulité ou d'admiration, s'éleva dans un cercle immense de promeneurs qui se pressaient au spectacle de cette expérience magique, et que Mesmer n'avait point daigné apercevoir jusques-là.

Le magnétiseur réveilla la jeune fille, lui glissa dans la main quelques pièces d'argent, et s'en alla bien vite au théâtre impérial, où il put contempler tout à son aise la belle dame de ses pensées.

Peu de temps après cette scène de magnétisme, que le hasard avait rendue publique, Mesmer résolut de voyager en France, où rien ne réussit autant que le succès.

Il y eut, dans l'engouement inspiré par le magnétisme au grand monde parisien, du fantastique, du vertige et de la magie. Mesmer comprit admirablement Paris, qui était toute la France : il inventa des frivolités

miraculeuses, en s'adressant tour-à-tour au désœuvrement, à la terreur, à la curiosité, aux préjugés et à la mode; il imagina les farandoles autour du baquet magnétique, en songeant à l'avenir d'une science nouvelle, étayée par les principes et fondée sur la philosophie.

Les dernières paroles de Mesmer ne ressemblent point au langage suprême d'un charlatan; en 1815, près de mourir dans le canton de Torgau, il voulut recommander une fois encore à ses disciples, à ses clients, les destinées futures du mesmérisme : «Amis, s'écria-t-il d'une voix inspirée, les amours créent après Dieu sans deviner le mystère de la vie! Il faut croire au magnétisme sans avoir su l'approfondir, comme l'on croit à la création et à la mort sans avoir su les expliquer!»

En 1796, la rue Chantereine eut le talent de s'attirer les bonnes grâces de la révolution française; le Directoire se laissa prendre à la coquetterie de son langage, de sa parure et de ses belles manières : Barras eut la bonté de faire quelque chose pour ses menus-plaisirs; il lui donna une jolie salle de spectacle, dessinée par Damème, et qui prit le nom de *Théâtre-Olympique*; le nouveau théâtre valut à la rue Chantereine les visites, les petits cadeaux d'amitié, les rires et les applaudissements de tous les Incroyables, de toutes les Merveilleuses de cette époque galante que l'on a surnommée la régence de la révolution.

Madame Tallien, qui demeurait dans la rue Cérutti, assistait à la plupart des représentations du Théâtre-Olympique; un soir, elle daigna se montrer dans sa loge, sous le costume un peu négligé de l'illustre *Aspasie;* le lendemain, madame Récamier, qui était aussi une femme à la mode, étala, le plus légèrement qu'il lui fût possible, le costume *déshabillé* de la célèbre *Laïs;* les spectateurs applaudissaient en même temps Laïs et Aspasie, comme il convenait à de spirituels Athéniens de Paris.

Au beau temps des triomphes de la campagne d'Italie, Joséphine se hasardait aux spectacles du Théâtre-Olympique; à son aspect, les républicains du parterre se levaient en criant : Vive Bonaparte! Et tout le monde dans la salle oubliait le spectacle de la soirée, pour se souvenir de *Montenotte*, de *Millesimo*, de *Crémone* et de *Mondovi*, drames héroïques, pièces merveilleuses, dont le mari de Joséphine était à la fois le principal auteur et le principal personnage.

Madame Joséphine Bonaparte était une des hôtesses les plus aimables, les plus spirituelles, les plus distinguées de la rue Chantereine; elle y occupait un charmant hôtel, qui avait appartenu à Julie Carreau, la première femme du tragédien Talma : Talma et Napoléon, le grand artiste qui devait régner au théâtre et le grand capitaine qui devait gouverner le monde, s'étaient mariés dans cette jolie petite maison, l'un en 1791, l'autre en 1796.

Le 5 décembre 1797, Napoléon Bonaparte arriva dans son hôtel de la

rue Chantereine : ce jour-là, je l'imagine pour son honneur, la rue Chantereine oublia ses plaisirs habituels, ses fêtes galantes, ses banquiers, ses merveilleuses, son théâtre et ses incroyables, pour ne s'énorgueillir que de la gloire du conquérant de l'Italie.

Dès ce moment, les députations et les célébrités de toutes les sortes se pressèrent en foule dans la rue Chantereine : un matin, le Directoire, entouré d'un brillant cortége, vint frapper à la modeste porte du général Bonaparte, pour le prier d'assister à une fête splendide, que la république allait offrir au *libérateur de l'Italie*, au *pacificateur du continent* : cette fête patriotique eut lieu le 10 décembre, dans la grande cour du palais du Luxembourg; Napoléon essuya, dans cette journée solennelle, les embrassements de Barras et les compliments de M. de Talleyrand.

Les ministres, les présidents des deux conseils législatifs, le corps diplomatique, les autorités civiles et militaires défilèrent tour-à-tour dans la rue Chantereine, pour déposer aux pieds de Bonaparte des adresses officielles, des éloges, des vers et de la prose, des invitations à dîner, à souper et à danser; le 28 décembre, la rue Chantereine vit passer un cortége de savants illustres qui allaient annoncer au général Bonaparte sa nomination de membre de l'Institut, en remplacement de Carnot. Devant un pareil spectacle, la rue Chantereine se piqua d'honneur; elle voulut faire quelque chose pour un héros, pour un grand homme qui devait la rendre immortelle : Elle réclama publiquement de l'autorité municipale la grâce d'un nouveau baptême, et la rue Chantereine obtint l'insigne faveur de porter le nom glorieux de *rue de la Victoire*.

Jusqu'au jour de son départ pour l'Égypte, Napoléon demeura, ou plutôt se cacha, modestement dans son petit hôtel : c'était, pour le jeune général, une retraite calme, tranquille, studieuse, où il ne recevait d'ordinaire que des visiteurs d'élite, qu'il appelait ses amis : Monge, Bertholet, Laplace, Lagrange, Berthier, Lefebvre, Cafarelly, Bourrienne, Bernardin de Saint-Pierre, Chénier, Daunou, Arnault, Talma et David; avec un pareil entourage, Napoléon pouvait deviser à son aise, bien loin du monde, les pieds sur les chenêts, la tête doucement appuyée sur l'épaule de Joséphine, de science, de guerre, d'administration, de politique, de beaux-arts, de littérature, de théâtre et de poésie. Le général Bonaparte, membre de l'Institut, reçut la visite d'un ingénieur de vingt ans, qui venait lui soumettre un *mémoire* sur les moyens de construire des voûtes sous le lit des fleuves : ce jeune homme se nommait Brunel; il devait réaliser, quarante ans plus tard, les merveilleuses théories de son mémoire, dans le fameux *Tunnel* de la Tamise.

Le 4 mai 1798, la rue Chantereine ou la rue de la Victoire perdit une seconde fois Bonaparte. Le général en chef de l'expédition d'Égypte quitta Paris pour se rendre à Toulon, où l'attendaient trente-six mille

hommes de troupes réglées, dix mille marins, quatre cents bâtiments de transport et soixante-douze bâtiments de guerre. Le vaisseau-amiral, l'*Orient*, monté par Brueys et Bonaparte mit à la voile le 19 mai, et les prouesses fabuleuses des soldats de la république allaient recommencer de plus belle. Le 10 juin, Napoléon s'avise de prendre Malte en passant, et pour se faire la main ; le 1er juillet, il débarque sur les côtes d'Égypte, s'empare d'Alexandrie et marche sur le Caire ; le 21, il gagne la bataille des Pyramides, en présence de quarante siècles qui le contemplent ; le 25 juin 1799, il écrase les ennemis dans la plaine d'Aboukir, et le 16 octobre, il est de retour à Paris, dans sa maison de la rue de la Victoire, où il va préparer le scenario politique du 18 brumaire.

Le matin du 19 brumaire, Fouché, Sièyes, Talleyrand et Moreau vinrent prendre les derniers ordres, les dernières instructions du général Bonaparte. A dix heures, des cavaliers armés qui se nommaient Sébastiani, Lannes, Berthier, Murat et Lefebvre se promenaient dans la rue de la Victoire, en répétant à haute voix : « Il faut jeter les avocats à la rivière ! » Bientôt une porte cochère s'ouvrit avec violence ; Napoléon, revêtu de son costume de général et monté sur un magnifique cheval arabe, salua de la main les promeneurs, les cavaliers qui étaient ses amis et ses complices ; il se plaça bravement à leur tête ; il regarda tour-à-tour deux pistolets qu'il portait à sa ceinture, et un sabre turc qu'il avait suspendu à sa taille par un petit cordon de soie rouge ; enfin, Bonaparte donna le signal du départ, et cette petite armée d'ambitieux se mit en marche pour aller faire la difficile campagne de Saint-Cloud.

La rue de la Victoire perdit pour toujours, au 18 brumaire, le grand homme qui l'avait anoblie par le souvenir glorieux de ses premiers triomphes. En le voyant s'installer, avec sa nouvelle puissance, dans les salons du Luxembourg, et plus tard dans le château des Tuileries, elle ne songea pas à garder rancune au soldat ambitieux qui venait de la quitter sans la prévenir. A chaque bataille du consulat et de l'empire, la rue de la Victoire s'empressa d'ouvrir toutes ses fenêtres, pour mieux entendre la voix des crieurs publics qui annonçaient les prodiges héroïques de Bonaparte et de Napoléon. Mieux que cela, vraiment !.. un jour du mois de juin 1815, la rue de la Victoire, fidèle à la gloire de l'empereur et de l'empire, essaya de s'endormir avant la nuit, afin de pouvoir douter encore, jusqu'au lendemain, de la défaite suprême de Waterloo.

En 1816, la rue du Mont-Blanc, la rue Cérutti et la rue de la Victoire reprirent, bon gré, mal gré, leurs anciens noms de baptême ; elles se laissèrent appeler de nouveau : rue de la Chaussée-d'Antin, rue d'Artois, rue Chantereine ; des étrangers, des cosaques, des traîtres et une Restauration venaient de passer par là !

Après la mort du maréchal Ney, la famille de l'illustre et malheureux

soldat de l'empire se retira dans une maison de la rue Chantereine, où elle vécut en pleurant une éclatante infortune et en espérant des temps meilleurs. La famille du maréchal était pauvre : En 1826, la rue Chantereine vit passer avec bien de la joie le jeune prince de la Moskowa, bras dessus, bras dessous avec un honnête homme, avec un riche banquier de Paris, avec un citoyen populaire : le prince de la Moskowa allait épouser une fille de M. Jacques Laffitte; cette fois, du moins, l'argent servait à quelque chose de noble : la finance venait au secours de la gloire.

Ce mariage fit grand bruit à la cour et à la ville. Le peuple joua, dans la rue Chantereine et dans la rue d'Artois, le rôle de l'opposition libérale, en chantant l'éloge d'un jeune homme et d'une jeune fille qui se mariaient; un pareil éloge était bien simple et bien naturel : le peuple s'intéresse à tout ce qui est jeune, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est honnête, à tout ce qui est illustre..... Oui, mais ce jeune homme était le fils d'un maréchal de l'empire, tué par la Restauration; cette jeune fille était l'héritière, l'enfant d'un noble parvenu, d'un ami de Manuel, de Casimir Périer, du général Foy, d'un des acteurs les plus applaudis de cette fameuse comédie des quinze ans qui promettait un dénouement révolutionnaire : le mariage du prince de la Moskowa avec la fille de M. Jacques Laffitte, devait effrayer les maîtres couronnés et les hôtes aristocratiques du pavillon Marsan.

J'ai nommé tout à l'heure le général Foy; sa vie et sa mort ne sont pas tout-à-fait étrangères à l'histoire de la rue Chantereine : le célèbre orateur demeurait dans la rue de la Chaussée-d'Antin, au nº 62, dans un hôtel qui fait l'angle de la rue de la Victoire.

Le général Foy mourut le 28 novembre 1825. — Le lendemain, un journal qui portait le drapeau le plus éclatant de l'opposition libérale disait en peu de mots, comme il convenait à une douleur sincère : « Que la France se couvre de deuil; elle a perdu un grand citoyen : le général Foy est mort! »

Le même jour, une feuille publique, plus royaliste que le roi, osa publier la phrase suivante : « Le général Foy est mort; M. Benjamin Constant se meurt. »

Les funérailles du célèbre député eurent lieu le 30 novembre : plus de cent mille personnes, des étudiants, des femmes, des vieillards, des enfants, se pressaient dans les rues Chantereine et de la Chaussée-d'Antin, pour saluer l'ombre d'un citoyen patriote.

Dès le matin de cette grande et triste journée, toutes les boutiques furent fermées, dans le quatrième arrondissement, qui avait eu l'honneur de nommer le général Foy membre de la Chambre des députés : les marchands de Paris, en 1824, en 1774, en 1715, ne s'étaient pas avisés de

rendre un pareil hommage à d'augustes défunts, à des majestés de la veille, que l'on appelait Louis XVIII, Louis XV et Louis XIV.

Le convoi se mit en marche à une heure; les quatre coins du poêle étaient tenus par le général Miollis, le duc de Choiseul, Méchin et Casimir Périer. Au nombre des riches voitures qui suivaient officiellement le corbillard, figurait un carrosse de Louis-Philippe, duc d'Orléans. Le temps était affreux; il pleuvait, à ne pas jeter un traître à la porte; une pauvre femme du peuple, qui priait sur le seuil de la maison mortuaire, se prit à dire avec une image qui était de circonstance : Il pleut *à chaudes larmes!*

A l'issue de la cérémonie funèbre, qui eut lieu dans la petite église Saint-Jean, au faubourg Montmartre, des étudiants, de vieux soldats, des notables, des ouvriers, se disputèrent l'honneur de porter jusqu'au Pere Lachaise les dépouilles mortelles du général Foy. Il était déjà nuit; le cortége immense, qui représentait la patrie aux funérailles d'un grand homme, ne pénétra dans le cimetière qu'à la lueur des torches; des clartés douteuses donnaient quelque chose de mystérieux à la dernière scène de cette imposante solennité patriotique.

Méchin, Ternaux et Casimir Périer firent entendre de nobles et touchantes paroles sur la tombe du général Foy : Une pierre tumulaire leur servit de tribune, pour parler encore à la France de patrie et de liberté!

Benjamin Constant, qui avait préparé l'oraison funèbre de son ami, n'eut pas la force de lui adresser un dernier adieu; M. Royer-Collard se trouva mal, sur le bord de la fosse, et M. Viennet prononça un discours en vers, interrompu bien souvent par les soupirs et les larmes du poète.

Je ne veux ni ne dois oublier, à propos des funérailles du général Foy, l'inspiration poétique d'une jeune femme, de mademoiselle Delphine Gay, qui est aujourd'hui madame Emile de Girardin. Voici le chant funéraire de *la Muse de la patrie :*

Pleurez, Français, pleurez; la patrie est en deuil!
Pleurez le défenseur que la mort vous enlève;
Et vous, nobles guerriers, sur un muet cercueil,
Disputez-vous l'honneur de déposer son glaive!
Vous ne l'entendrez plus, l'orateur redouté,
Dont l'injure jamais ne souilla l'éloquence,
Celui qui, de nos rois respectant la puissance,
En fidèle sujet parla de liberté :
Le Ciel, lui décernant la sainte récompense,
A commencé trop tôt son immortalité!
Son bras libérateur dans la tombe est esclave;
Son front pur s'est glacé sous le laurier vainqueur;
Et ce signe sacré, cette étoile du brave,
  Ne sent plus palpiter son cœur!
Hier, quand de ses jours la source fut tarie

La France, en le voyant sur la couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie...
Hélas ! au cri plaintif jeté par la patrie,
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu !

Après avoir pleuré un grand citoyen, la France libérale n'oublia pas sa jeune famille ; la France de cette époque fut heureuse dans la distribution de ses bienfaisantes largesses : elle adoptait en même temps les malheureux de Salins, les Grecs qui voulaient être libres, et les enfants du général Foy, qui étaient pauvres.

Le quartier de la Chaussée-d'Antin se glorifie d'avoir assisté aux funérailles solennelles de deux grands tribuns populaires : Mirabeau et le général Foy. — Le premier mourut sous le règne de Louis XVI, en emportant le deuil d'une monarchie; le second expira sous le règne de Charles X, en prédisant la chute d'une royauté.

Quelques mois après la mort de Napoléon, le général Bertrand, de retour à Paris, vint habiter l'ancien hôtel de Talma, de Bonaparte et de Joséphine : la rue Chantereine, qui se rappelait encore avec orgueil le jeune conquérant de l'Italie, salua le noble proscrit, le compagnon dévoué, l'ami fidèle qui avait reçu le dernier soupir du grand empereur ! en revenant en France, avec l'admirable testament de Napoléon, le général Bertrand aurait cru rêver tout éveillé, si une voix prophétique lui avait dit, au nom de la France :

« Le 7 juillet 1840, tu monteras sur une frégate française, avec un » prince, avec un Bourbon de la branche cadette, pour aller chercher les » restes mortels de ton empereur.

» Le 9 octobre, tu reverras l'île de Sainte-Hélène, et tu montreras à tes » compagnons de voyage et d'honneur le chemin qui conduit au tombeau » de Napoléon, au sépulcre de ce nouveau demi-dieu !

» Le 15 octobre, tu soulèveras, d'une main tremblante, le linceuil de » satin qui enveloppe le corps de ton ancien maître, et comme s'il plai- » sait au ciel de faire un dernier miracle, en faveur d'un grand homme » qui a tant fait de prodiges sur la terre, Napoléon t'apparaîtra tout » entier, reconnaissable, respecté par le temps qui n'aura point osé » sans doute le réduire en poussière.

» Le 15 décembre, tu rentreras dans Paris avec ton empereur ; le » soleil d'Austerlitz illuminera la dernière marche triomphale de Na- » poléon ; le peuple criera sur ton passage : Vive le général Bertrand !.. » pour te remercier d'avoir servi, d'avoir aimé, d'avoir adoré ton maître » jusqu'à son dernier jour; et alors seulement, tu pourras mourir ! »

L'hôtel du général Bertrand est occupé aujourd'hui par M. Jacques Coste; les jardins de cette résidence historique appartiennent à l'établissement des Neothermes ; les riches malades, qui se laissent vivre le plus agréable-

ment qu'il leur est possible dans cette fastueuse maison de santé, s'amusent à lorgner tous les matins, sur la terrasse d'une habitation voisine, un vieillard, un poëte, un académicien, qui feuillette chaque jour, au milieu des fleurs, les œuvres spirituelles de sa jeunesse : ce poëte, c'est M. de Jouy; le livre qu'il se plaît à relire en souriant, en se souvenant, en regrettant peut-être, c'est un volume de *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin*.

Il n'a fallu rien moins que la révolution de 1830, pour rendre à la rue Chantereine le nom glorieux de *rue de la Victoire;* la rue d'Artois, qui était sa sœur par alliance, a reçu des trois journées le nom populaire de *rue Laffitte*. La justice du peuple a permis à la rue Laffitte et à la rue de la Victoire de se donner la main, comme il sied à deux bonnes parentes, à deux bonnes amies : pour la première fois, peut-être, l'argent et l'honneur ont trouvé le moyen de vivre en famille.

L'habitant le plus ancien, le plus fidèle, peut-être le plus heureux de la rue de la Victoire, est un pauvre savetier dont la misérable échoppe sert d'antithèse à un hôtel magnifique, tout près de la rue de la Chaussée-d'Antin ; il travaille en chantant, il chante tout le jour, et bien des fois, sans doute, il rappelle à quelque riche voisin cette jolie fable que nous connaissons tous : *Le Savetier et le Financier*.

Depuis longtemps, le théâtre Olympique de la rue Chantereine a cédé la place à une maison de bains ; la Providence préside à toutes les combinaisons, à toutes les métamorphoses de ce monde : l'eau tiède a lavé la salle de spectacle du Directoire.

Chassée du théâtre Olympique, pour cause de tapage nocturne, la galanterie a pris sa belle robe et son courage à deux mains : elle a traversé le ruisseau de la rue de la Victoire ; elle s'est réfugiée dans une vilaine petite maison que l'on a surnommée le théâtre Chantereine. La salle Olympique était une Merveilleuse ; la salle Chantereine est une Lorette. Les actrices de ce théâtre ne sont d'ordinaire que de gentilles et folles comédiennes, qui songent à jouer la comédie beaucoup plus à la ville que sur la scène ; elles s'avisent de placer, dans l'intérêt de la coquetterie et de la convoitise, le piédestal d'une femme sur les planches illuminées d'un spectacle ; il plaît à leur jeunesse et à leur beauté de spéculer, en riant, sur les illusions du monde dramatique : à leurs yeux, les plus beaux rôles ne sont que des occasions charmantes pour montrer une jolie figure, des prétextes admirables pour étaler une toilette nouvelle, dont la forme emporte le fond. Les grandes actrices du théâtre Chantereine tiennent à la fois de la grisette, par leur éducation, de la comédienne, par la variété des rôles qu'elles ont joués, de Manon Lescaut, par l'abondance de leurs caprices : ardentes et infatigables bohémiennes, qui laissent tomber à chaque pas une agrafe de leurs robes, dans les

broussailles des chemins de traverse, sans avoir seulement la pudeur de perdre une minute pour renouer leur ceinture!

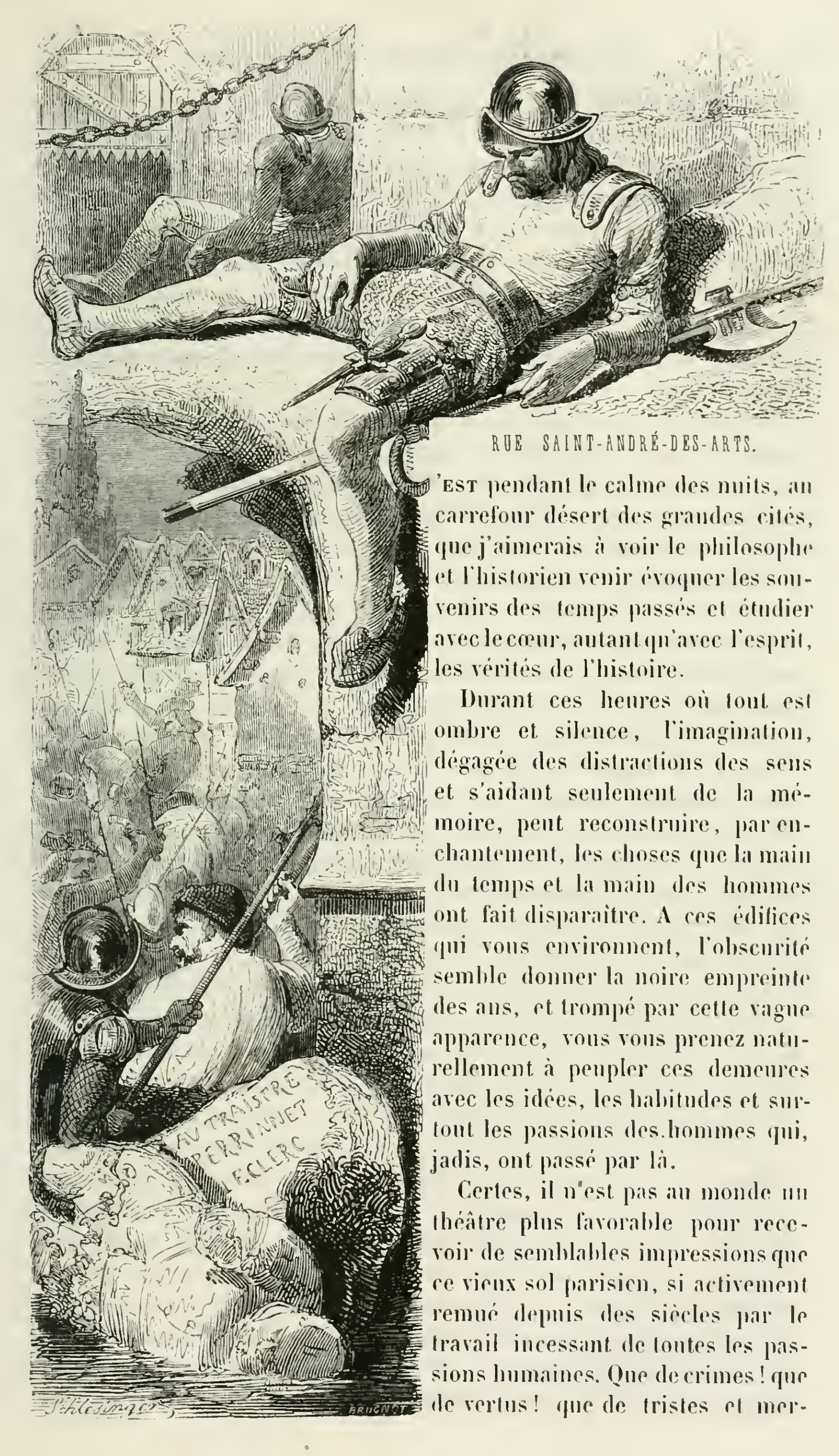



La rue de la Victoire serait tout-à-fait heureuse, n'étaient de certains bruits anti-mélodieux qui la réveillent le matin, qui la fatiguent dans le jour, et qui l'empêchent de dormir le soir : elle se repent, mais trop tard, d'avoir cédé un de ses plus beaux hôtels à la fabrique de pianos et de pianistes de Messieurs Hertz ; ces deux fabricants-professeurs ont établi dans la rue de la Victoire une maison meublée, à l'usage des concertants de tous les pays et de toutes les écoles : on peut dire qu'ils logent la musique au jour et à la nuit, à pied et à cheval : cette petite industrie leur a donné les moyens de courir le cachet, en voiture.

La rue de la Victoire commence à sentir, avec le poids de l'âge, le besoin du repos ; elle est calme, tranquille, dégoûtée des plaisirs bruyants et des grandeurs éclatantes de ce monde ; parfois, hélas ! comme je vous le disais tout-à-l'heure, elle est troublée, dans sa noble quiétude, par le retentissement équivoque des clavecins de Messieurs Hertz ; mais, en pareil cas, elle ferme bien vite ses doubles volets ; elle se bouche les oreilles, et la rue de la Victoire se repose sur ses lauriers.

La rue de la Victoire ne croit pas à la mort de Napoléon.

Louis Lurine.




RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

C'EST pendant le calme des nuits, au carrefour désert des grandes cités, que j'aimerais à voir le philosophe et l'historien venir évoquer les souvenirs des temps passés et étudier avec le cœur, autant qu'avec l'esprit, les vérités de l'histoire.

Durant ces heures où tout est ombre et silence, l'imagination, dégagée des distractions des sens et s'aidant seulement de la mémoire, peut reconstruire, par enchantement, les choses que la main du temps et la main des hommes ont fait disparaître. A ces édifices qui vous environnent, l'obscurité semble donner la noire empreinte des ans, et trompé par cette vague apparence, vous vous prenez naturellement à peupler ces demeures avec les idées, les habitudes et surtout les passions des hommes qui, jadis, ont passé par là.

Certes, il n'est pas au monde un théâtre plus favorable pour recevoir de semblables impressions que ce vieux sol parisien, si activement remué depuis des siècles par le travail incessant de toutes les passions humaines. Que de crimes ! que de vertus ! que de tristes et mer-

veilleuses histoires, dont le souvenir est enfoui dans cette poussière qu'ont accumulée tant de ruines! Bien souvent, il m'était arrivé de parcourir avec indifférence une de ces rues parisiennes qui, par leur aspect banal, semblent tout d'abord n'avoir rien à dire à la pensée, ni même devoir arrêter la curiosité des yeux. Telle me parut longtemps la *rue Saint-André-des-Arts :* rue modeste, honnête et sans physionomie qui, se ralliant par sa double extrémité aux quartiers de la vieille cité et de la nouvelle ville, ne réfléchit ni l'originalité pittoresque du faubourg Saint-Jacques, ni la riche et aristocratique coquetterie du faubourg Saint-Germain.

Une fois, le hasard voulut que je traversasse ce lieu vers une heure avancée de la nuit, et, chose étrange! je ne sais quelle nouvelle vie anima tout-à-coup les objets autour de moi. — Des souvenirs se réveillèrent en mon esprit, pleins d'un intérêt puissant, d'un charme inexprimable.

Qu'il a fallu peu de chose pour créer ce rêve de mon imagination! d'abord, c'est le pas cadencé et sonore d'une patrouille qui passe lentement au carrefour voisin; c'est quelque soudaine clameur qui retentit au loin dans les profondeurs du quartier latin; ce sont encore, vers les bords de la Seine, de confuses rumeurs, qui ressemblent aux derniers murmures d'une fête. Ces soldats que j'entends, ne sont-ce pas les archers du guet? Ces clameurs lointaines, qui les a poussées? quelque turbulent écolier de *Montaigu* ou de *Tregnier*, éveillant de ses cris les pacifiques échos de la rue Saint-Jacques. Enfin, ces rumeurs qui m'arrivent à ma droite, du côté de l'*Hôtel de Nesles*, je crois les reconnaître. Mais silence! respectons les orgies de mesdames Marguerite, Blanche et Jeanne de Bourgogne, belles-filles du roi de France : il ne faut pas se mêler des plaisirs des grands; imitons la prudence des bons bourgeois, endormis dans leurs discrètes et silencieuses demeures.

En effet, depuis longtemps le couvre-feu a sonné à l'église paroissiale de *Saint-André*. Dormez en paix, bourgeois, pauvres gens, car les journées sont rudes et fatigantes par le temps qui court. Voilà que, depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, votre haut-justicier, l'abbé de Saint-Germain, vous a tenu la hallebarde au poing, hors la *poterne des murs du roi*. Les étudiants sont descendus vers le Pré-aux-Clercs; surcot, mantel déguenillés, blasphème en bouche, rapière en main, ils viennent, les larrons, voler le poisson de l'abbaye, au *canal de la Petite-Seine*. Bourgeois et manants, défendez les priviléges de notre sainte mère l'Église..... Allons, vous avez été braves, comme des archers de l'ordonnance royale : vous avez dignement versé votre sang; l'Université a battu en retraite! Dieu et monseigneur l'abbé de Saint-Germain vous bénissent, le poisson est sauvé..... et maintenant, dormez en paix jusqu'à demain, bourgeois de Saint-André; la *poterne de Saint-Germain* est fer-

mée, les chaînes sont tendues aux carrefours, ribauds et filles folles ont regagné la cour des Miracles : Dormez en paix sous la sauve-garde de votre *très-redouté et puissant* monarque, Philippe-le-Bel, de son ministre Enguerrand de Marigny et de messire Étienne Barbette, prévôt de la bonne ville de Paris.

L'origine de la *rue Saint-André-des-Arts*, en entendant par là un lieu habité, remonte aux temps les plus reculés de la monarchie. *Felibien* et *Jaillot* veulent qu'elle ait été percée sous la troisième race, sur le terrain dit de *Laas* ou *Lias*. Elle aurait même, dans le principe, porté ce nom, qui ne serait qu'une altération des mots : *Li arx, le palais* ou *la citadelle,* dont on a fait plus tard, en revenant à la véritable étymologie, *ars, arcs,* et qu'on écrit maintenant *arts,* par une très-fausse application. Le voisinage du palais des Thermes, dont les jardins et dépendances s'étendaient sur le terrain qu'occupe aujourd'hui cette rue, nous fait adopter cette opinion de préférence à celle de *Saint-Foix*, qui attribue l'origine de ce surnom aux boutiques d'armes de guerre et surtout d'arcs, établies en ces lieux.

Quoi qu'il en soit, l'existence proprement dite de la *rue Saint-André-des-Arts*, comme partie inhérente de Paris, ne date véritablement que du règne de Philippe-Auguste, à l'époque où ce prince fit entreprendre le mur d'enceinte, sur la rive droite de la Seine. Jusque-là, ce qu'on appelait rue de *Lias* ou *Laas*, ne devait être, en effet, qu'une réunion de quelques pauvres maisons habitées par les serfs de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, abandonnées à l'approche des bandes normandes, et maintes fois saccagées ou brûlées par ces féroces aventuriers.

Comme nous venons de le dire, la rue Saint-André-des-Arts prit enfin de la physionomie et de l'importance en se réunissant à la capitale, par l'ordonnance royale de 1190. Un peu plus tard, cette valeur s'augmentait encore par la création de l'église paroissiale de *Saint-André-des-Arts*, dont les constructions furent commencées en 1210, et dont on voyait, il y a quelques années, les ruines à l'endroit où s'étend la place du même nom.

Depuis le XVIe siècle, il ne restait guère que la nef de la primitive église. A cette époque on en avait reconstruit les autres parties, et même la façade principale n'avait été achevée qu'au XVIIe siècle. Cette église, supprimée en 1790, fut un des théâtres où se célébrèrent les folles fêtes de la Raison et de la Liberté. Elle a été démolie ensuite dans un intérêt de salubrité pour les quartiers avoisinants.

*Dulaure*, dans son Histoire de Paris, dit qu'elle renfermait les tombeaux de quelques hommes illustres, entre autres les sépultures des célèbres familles de *Thou* et de *Conti*. Plusieurs de ces personnages durent sans doute habiter la rue qui nous occupe. Nous n'avons pu nous assurer si de ce nombre serait le fameux *Jacques Coitier,* médecin de Louis XI, dont

les cendres reposaient dans une des chapelles qui lui avaient appartenu durant sa vie. Une autre chapelle était ornée d'un *ex-voto,* placé par Armand Arouet, frère de Voltaire. Cette église, depuis son origine, joua toujours un assez grand rôle dans ces luttes de juridiction ecclésiastique dont se préoccupaient si vivement nos pères, et dont le récit a si peu de charmes pour nous : l'on doit naturellement supposer que la *rue Saint-André-des-Arts,* rue essentiellement paroissiale, bourgeoise et cléricale, prit une part active à toutes ces petites querelles de sacristie dont l'histoire daigne à peine nous parler. Nous eussions bien vite renoncé à notre projet d'appeler un véritable intérêt sur la *rue Saint-André-des-Arts,* s'il nous eût fallu fouiller dans de semblables ténèbres pour en extraire seulement, à force de recherches et même de suppositions, d'aussi pâles souvenirs que les querelles d'amour-propre des abbés de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève et de Saint-Séverin, et pour reproduire tout au plus la monotone et insignifiante physionomie de quelques moines, clercs ou bourgeois, animés par de petites passions et par de petits intérêts dont l'objet nous échappe. Mais voici venir le sombre règne de l'infortuné Charles VI : tant de calamités s'accumulent sur Paris, qu'il n'y a pas dans cette ville un seul pouce de terrain où il ne soit rencontré place pour un malheur. C'est la *rue Saint-André-des-Arts* qui verra jouer le premier acte du drame sanglant qui mettra la couronne de France aux mains de l'étranger, et désormais, au nom de cette rue, va s'attacher un grand et éternel souvenir.

L'état de démence du roi Charles VI a livré la France à toutes les dévorantes ambitions des grands du royaume : de ces ambitions naissent des crimes sans fin. Deux factions surtout se lèvent menaçantes pour la fortune de la France : ce sont les factions de Bourgogne et d'Armagnac; elles déchirent le peuple en s'entre-déchirant elles-mêmes. Ce n'est pas assez pour la haute noblesse de promener la dépradation et la mort au sein du pays, de multiplier de toutes parts les désordres, de faire en quelque sorte rétrograder la civilisation ; il faut que ces indignes Français poussent l'oubli de tout devoir jusqu'à faire intervenir l'étranger dans leurs misérables querelles. Ainsi, les premiers feudataires du royaume abandonnèrent sans honte la bannière de France, à la bataille d'Azincourt, et les princes du sang eux-mêmes entrèrent en négociation avec le roi d'Angleterre.

Déjà l'on avait vu l'exécrable ambition des grands, pendant la minorité de saint Louis, s'appuyer sur l'Anglais pour attaquer ce jeune roi, et sous Jean-le-Bon s'unir encore à l'Angleterre, pour soulever Paris contre le dauphin : maintenant ils font si bien, que l'infortuné Charles VI va déclarer son fils indigne du trône, et qu'un infâme traité, le *traité de Troyes,* va consacrer cette spoliation, en instituant l'étranger régent et

héritier de la couronne de France. Le triomphe du parti bourguignon sur les d'Armagnac amena définitivement ce triste résultat. Que tout l'odieux en retombe donc à jamais sur la mémoire du duc de Bourgogne et de sa complice *Isabeau de Bavière!* Malgré les crimes du connétable Bernard d'Armagnac, l'histoire aura encore quelque chose à lui pardonner : il racheta du moins les fautes de sa vie, en mourant de la main de ceux qui eurent la honte de vendre et de livrer le royaume.

Ce fut dans la nuit du 28 au 29 mai 1418 que s'accomplit la victoire des Bourguignons, prélude de l'invasion anglaise. Le seigneur de l'Isle-Adam, comptant sur l'appui de la populace, et surtout des compagnies de bouchers et d'écorcheurs assassins, aux gages du duc de Bourgogne, se présente avec huit cents hommes sous les murs de Paris. L'entrée de la porte de Buci est livrée par *Perrinet-Leclerc*, qui en a dérobé les clefs sous le chevet de son père, un des quarteniers de la ville.

A la faveur de l'obscurité de la nuit, la troupe de l'Isle-Adam s'écoule silencieusement le long de la rue *Saint-André-des-Arts*, gagne le pont, et arrive jusqu'à la place du Châtelet, où l'attendent déjà douze cents séditieux. Tous réunis, ils se portent tumultueusement vers l'*hôtel Saint-Paul*, parlent au roi, et décident l'insensé à monter à cheval et à se mettre à leur tête. Pendant plusieurs jours, la désolation, la terreur, le carnage, régnèrent dans Paris. Le 12 juin, les fureurs n'étaient pas éteintes : les prisons furent forcées; les plus notables bourgeois, deux archevêques, six évêques, plusieurs présidents, conseillers et maîtres des requêtes, furent assommés et précipités du haut des tours de la Conciergerie et du grand Châtelet.

Des écrivains ont prétendu que la bourgeoisie parisienne, irritée des excès commis par les troupes du connétable d'Armagnac, dans la ville et dans ses environs, et ne sachant plus de deux maux quel était en réalité le pire, se jeta unanimement dans les bras du duc de Bourgogne. Nous ne pouvons croire que la saine partie de la population ait pu pactiser avec ce bourreau de la patrie, non plus qu'avec les misérables à ses ordres ; il est plus probable que les sympathies de la bourgeoisie étaient acquises au parti contraire. Après tout, ce parti comptait dans ses rangs le dauphin de France, l'ennemi né de l'usurpation étrangère, les membres les plus respectables du clergé et du parlement, enfin, tous ces braves et loyaux chevaliers qui,comme Tanneguy Duchâtel, suivirent avec tant de constance la bannière de Charles VII, et jetèrent si hardiment leur épée dans la balance où se pesaient les destinées de la France. Si, comme le prétend Dulaure, d'après un soi-disant témoin oculaire, on eût trouvé dans Paris, le 30 mai 1418, *gens de tous estats, au nombre de deux cent mille, sans les enfants*, portant pour signe de ralliement la croix de Saint-André, qui était le blason du duc de Bourgogne, il faut uniquement attribuer cette démonstration à la terreur répandue sur la ville entière.

Une fête nationale, à laquelle présida véritablement un unanime enthousiasme, fut celle qui se célébra dix-huit ans plus tard, le 12 novembre 1439; ce jour-là, après avoir enduré tous les maux possibles : la guerre, la famine et la peste, Paris ouvrait ses portes à son roi légitime, ramenant avec lui la paix, l'ordre et l'abondance.

A cette heureuse époque, nous voyons reparaître sur la scène des événements la rue *Saint-André-des-Arts*. Tremblante et condamnée au silence sous la main de fer de la tyrannie étrangère, elle va enfin solennellement protester de son horreur pour la trahison dont le contact l'a souillée. La statue élevée par les bouchers à *Perrinet-Leclerc*, sur la place Saint-Michel, est renversée de sa base et honteusement mutilée : le tronc décapité en est traîné jusqu'à la rue *Saint-André-des-Arts*, et par dérision, on



en fait une borne, à quelques pas de l'endroit où s'accomplit la trahison.

Dans ses Essais historiques, Saint-Foix dit avoir vu cette borne adossée à la maison qui fait le coin de la rue Saint-André-des-Arts et de la rue de la Vieille-Bouclerie. Que sera devenue cette pierre? Personne sans doute ne le sait, et cependant on doit regretter sa disparition. Quoique l'origine historique de cette borne soit loin d'être authentique, il suffisait, ce nous semble, que les préjugés du peuple fussent arrêtés à cet égard, pour qu'on respectât ce curieux monument : il y a une aussi grande leçon dans

les souvenirs donnés au crime, que dans ceux accordés à la vertu. Seulement, il eût fallu inscrire sur la pierre infamante, au-dessus du nom obscur de Perrinet, les noms de ses illustres complices : le duc de Bourgogne et Isabeau de Bavière. Celui qui, par calcul, commande le crime, est plus coupable que celui qui l'exécute par aveuglement. Cette rude leçon, donnée un siècle et demi plus tard à la dangereuse ambition des grands, aurait pu, à elle seule, si Dieu n'y avait pourvu d'une autre manière, empêcher bien des crimes de plus, durant la fatale nuit de la Saint-Barthélemy. On sait que par un hasard providentiel, la clef donnée au chef des massacreurs, le duc de Guise, pour ouvrir la porte de Buci, n'appartenait pas à cette porte. Ainsi furent sauvés les malheureux protestants restés dans le faubourg Saint-Germain et à qui ce retard donna la facilité de s'enfuir. Tandis qu'il traversait avec sa troupe d'assassins la rue *Saint-André-des-Arts*, peut-être le duc de Guise, traître à son roi, ami de l'Espagne et ennemi de la France, se fût-il tout-à-coup arrêté devant le nom, voué à la honte, de ce duc de Bourgogne qui fut, lui aussi, traître à son roi, ami de l'étranger et ennemi de sa patrie!....

Vers la fin du XVIIIe siècle, un certain soir de l'année 1784, ici même, à l'extrémité de la *rue Saint-André-des-Arts*, dans ce carrefour où s'élevait la vieille poterne de Buci, six cents voitures richement armoriées aux blasons des premières familles du royaume, se pressaient bruyamment : de tous les points de la ville, la cour et la noblesse de France allaient soutenir de leurs applaudissements la première représentation du célèbre *Mariage de Figaro!* Eh! mon Dieu, oui : tous ces grands seigneurs vont voir traîner sur les planches d'un théâtre, la morale, la religion, les lois, le gouvernement, tout ce qui fait enfin la force des états..... Oh! si dans ce moment, à quelques pas du théâtre, sur la statue renversée de *Perrinet*, se fût assis un homme inspiré de Dieu, et que d'une voix tonnante, il se fût écrié : « Grands de la terre! la corruption de vos mœurs engendrera le mépris des devoirs et des croyances ; du vice au crime il n'y a qu'un pas. Prince de Conti, dont j'aperçois passer l'orgueilleuse livrée, et qui vous êtes fait le triste héros de ce jour, votre blason sera ignominieusement brisé ; les tombeaux de vos pères seront violés, et leurs cendres jetées au vent ; et vous, ministres, seigneurs, abbés, magistrats, qui passez, le sourire sur les lèvres, la gaîté et l'insouciance dans le cœur, vous tomberez en coupes réglées sous le fer du bourreau !

Si quelques-uns échappent à la mort, ils n'auront plus, fatale destinée! d'autre ressource que de s'exiler bien loin de la France, et d'aller mendier contre leur patrie les vengeances de l'étranger. »

L'homme qui eût parlé ainsi, on l'eût traité de fou, en 1784 : neuf ans plus tard, on aurait reconnu que c'était un sage.

Comme nous l'avons dit en commençant, chaque partie du sol parisien

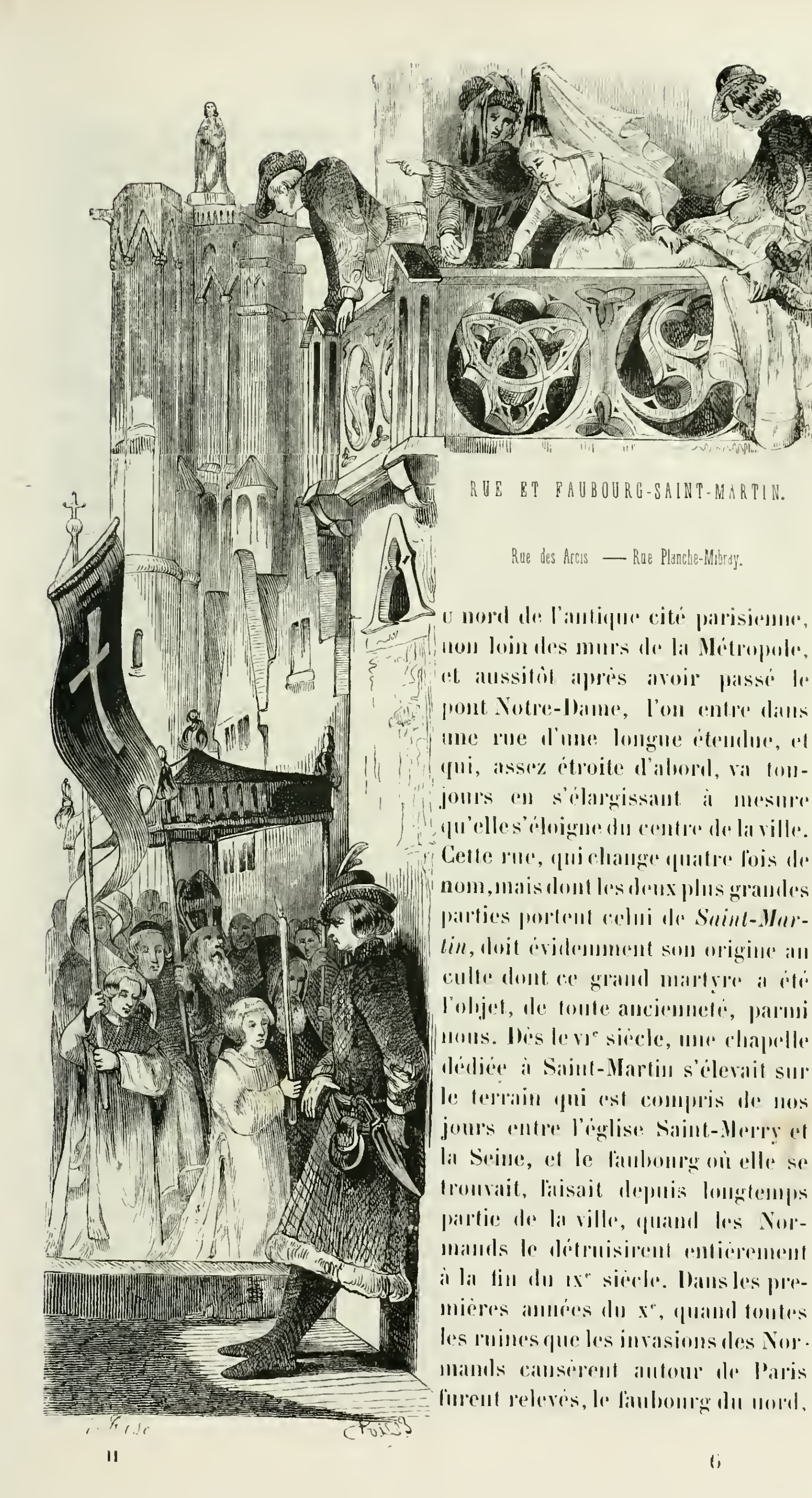
est une mine inépuisable en souvenirs et en traditions. Il nous eût fallu un volume entier, pour donner un développement complet au travail que nous venons d'entreprendre sur la seule rue *Saint-André-des-Arts;* ce n'est pas sans regret que nous avons laissé, dans l'ombre, les figures intéressantes du respectable *Claude Léger* et du fanatique ligueur *Aubri*, les deux célèbres curés de la paroisse Saint-André. Nous eussions voulu également esquisser, en quelques traits, la physionomie de plusieurs hommes de lettres, habitués du café Procope, et qui habitèrent la rue Saint-André-des-Arts. Nous eussions volontiers donné place, dans notre récit, aux affreuses inondations de 1493; à l'histoire du fameux *club* apollonien, où figurèrent les noms de Rozier, de Fontanes et de Cailhava; à celle de la maison de jeu qui, dans ces derniers temps, fut si fatale aux



jeunes gens de nos écoles; enfin, en fouillant les mystères des vieilles maisons groupées auprès de la rue *Gît-le-Cœur*, peut-être nous eût-il été facile de retrouver quelques pierres oubliées par le temps, et avec lesquelles nous eussions reconstruit, par la pensée, la physionomie architecturale de notre rue tout entière.

Mais dans un sujet sérieux, placé entre des souvenirs qui ne parlent qu'à la curiosité et des souvenirs qui renferment de graves instructions, nous avons cru devoir exclusivement adopter ces derniers. En agissant ainsi, nous pensons avoir appelé un grand et véritable intérêt sur la rue Saint-André-des-Arts.

Du Casse.



## RUE ET FAUBOURG-SAINT-MARTIN.

Rue des Arcis — Rue Planche-Mibray.

Au nord de l'antique cité parisienne, non loin des murs de la Métropole, et aussitôt après avoir passé le pont Notre-Dame, l'on entre dans une rue d'une longue étendue, et qui, assez étroite d'abord, va toujours en s'élargissant à mesure qu'elle s'éloigne du centre de la ville. Cette rue, qui change quatre fois de nom, mais dont les deux plus grandes parties portent celui de *Saint-Martin*, doit évidemment son origine au culte dont ce grand martyre a été l'objet, de toute ancienneté, parmi nous. Dès le VI[e] siècle, une chapelle dédiée à Saint-Martin s'élevait sur le terrain qui est compris de nos jours entre l'église Saint-Merry et la Seine, et le faubourg où elle se trouvait, faisait depuis longtemps partie de la ville, quand les Normands le détruisirent entièrement à la fin du IX[e] siècle. Dans les premières années du X[e], quand toutes les ruines que les invasions des Normands causèrent autour de Paris furent relevés, le faubourg du nord,

placé sous l'invocation de Saint-Martin, se rétablit l'un des premiers. Il fut habité par tous ceux qui se livraient à une industrie dont l'exercice au milieu de la ville aurait été préjudiciable à la santé publique. Cette population, déjà nombreuse à cette époque, occupait l'espace compris entre la rivière et les premières maisons de la rue Saint-Martin; elle s'étendait le long de la rivière, entre la Grève et la rue Saint-Denis. Les deux rues *Planche-Mibray* et *des Arcis* en traversaient à peu près le centre. Sur le bord de l'eau l'on trouvait la *grande place au Veau*, et la *Tuerie;* un peu plus haut à gauche la *Triperie,* la *Grande-Boucherie ;* elles étaient derrière le Châtelet. Puis à droite, en se dirigeant vers la Grève, l'on rencontrait les tanneurs, les pelletiers, les couteliers et tous les états qui se rattachaient au commerce de la boucherie. Deux églises s'élevaient au milieu de ce faubourg : à gauche au bout de la rue des *Arcis, Saint-Jacques,* que sa situation fit surnommer de la *Boucherie*, et à droite au commencement de la rue Saint-Martin, *Saint-Méderic*, qui fut désigné généralement sous le nom de *Saint-Merry*; la rue de la *Parcheminerie* qui est aujourd'hui la rue des Blancs-Manteaux, n'était pas loin : les corroyeurs devaient tout naturellement donner la main aux bouchers.

Cette population qui, antérieurement à l'invasion normande, avait trouvé place dans la première enceinte de Paris formée en dehors de l'île, fut comprise, mais avec une plus grande étendue, dans celle que fit au commencement du XIIIe siècle, le roi Philippe-Auguste. Ainsi, tandis que la porte de cette première enceinte était située à la hauteur de la rue Neuve-Saint-Merry, la porte de l'enceinte dite de Philippe-Auguste se trouvait devant la rue *aux Ours* ou *aux Oues ;* elle s'appelait *Porte-Saint-Martin,* et le même nom était donné en 1231 et en 1247 à la rue qui conduisait de cette porte à l'église de Saint-Merry. Cet espace doit donc être considéré comme la plus ancienne partie de la rue dont j'essaie de retracer l'histoire; c'est pourquoi sur le vieux plan, gravé sous le règne François Ier, elle est appelée la *Grand'-Rue-Saint-Martin.*

L'antique chapelle dédiée à saint Martin ne s'était pas relevée immédiatement, mais en 1060, le roi Henri Ier fonda un prieuré au milieu de la campagne, qui suivait ce quartier de la ville, et qui fut célèbre sous le nom de *Saint-Martin-des-Champs.* La richesse de ce prieuré attira autour de ses murs une population nombreuse qui établit sa demeure des deux côtés de la grande voie conduisant vers le nord au monastère de Saint-Laurent. C'est ainsi que, dans l'intervalle des années 1220 à 1365, se forma la seconde partie de la grande rue *Saint-Martin,* et que le prieuré et toutes ses dépendances se trouvèrent tellement joints à la ville, qu'on s'empressa de les y faire entrer. En 1356, les suites malheureuses de la bataille de Poitiers, et la présence des ennemis

au centre du royaume, ayant fait craindre pour la sûreté de la capitale, l'on commença au midi comme au nord à en élargir l'enceinte; de ce dernier côté l'on creusa des fossés, l'on dressa une muraille tout au bout des dépendances de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, qui se trouva ainsi enclose dans Paris. Charles V et Hugues Aubriot, prévôt de la ville, achevèrent, quelques années plus tard, ces fortifications faites à la hâte. Sur le terrain occupé aujourd'hui par le boulevart et les premières maisons de la rue Saint-Martin, l'on voyait en 1585 un édifice carré avec des murs d'une grande épaisseur, surmonté d'une plate-forme crénelée. Cet édifice était flanqué à la face extérieure de quatre tours et de deux à la face intérieure. On y arrivait du coté de la ville par un pont en maçonnerie, divisé en trois arches, et par un pont-levis du côté de la campagne. Des remparts élevés protégeaient cette porte, à droite et à gauche; et le terrain encore très en pente aujourd'hui, où est situé le *théâtre de la Porte-Saint-Martin*, était occupé par quatre moulins à vent, qui existaient encore en 1620, ainsi que l'indique un plan de Paris gravé à cette époque.

Les envahissements successifs de la grande capitale ne devaient pas s'arrêter là. Déjà sur ce plan de 1620, l'on voit deux rangées non interrompues de maisons qui vont de la Porte-Saint-Martin jusqu'au monastère de Saint-Laurent. On devine que ce nouveau faubourg fera partie tôt ou tard de la ville; c'est ce qui arriva des années 1670 à 1675. Les anciennes fortifications de Charles V, abandonnées depuis la Ligue, disparurent peu à peu; un arrêt du conseil, du 16 mars 1671, autorisa la continuation des boulevarts depuis la Porte-Saint-Antoine jusqu'à celle de Saint-Honoré, et en 1674 la vieille *Porte-Saint-Martin* fut renversée. Comme à cette époque Louis XIV venait de remporter des victoires dans le nord de l'Europe, on éleva, d'après les dessins de Pierre Bulet, quelques pas au-dessus du terrain occupé par cette porte, l'arc-de-triomphe qui s'y trouve aujourd'hui. Depuis cette époque, le faubourg qui suivait, connu déjà bien avant le XVI^e^ siècle, sous le nom de *faubourg Saint-Laurent*, échangea ce nom contre celui de Saint-Martin, et se joignit de plus en plus, à ce quartier de la ville. Les constructions s'y multiplièrent, et à la fin du XVIII^e^ siècle, il était presqu'aussi peuplé que de nos jours.

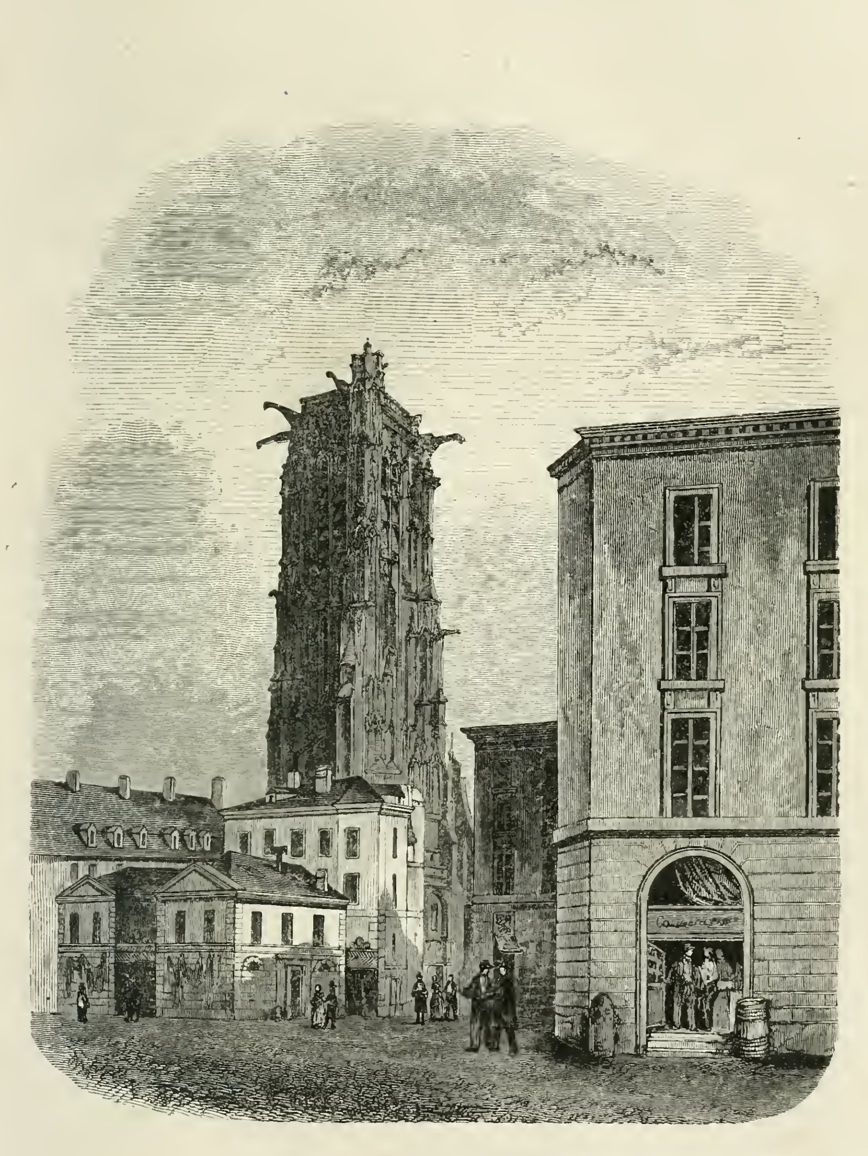
Quant aux deux petites rues de *Planche-Mibrai* et des *Arcis*, elles paraissent avoir toujours existé. Antérieurement à 1402, époque où fut construit le pont Notre-Dame, quand on voulait se rendre de la Cité au nord de la ville, il fallait traverser la Seine sur un petit pont de bois dont l'origine précise n'est pas bien connue; on le nommait les *Planches de Mibrai*, parce qu'il passait sur le petit bras de la Seine, ainsi que l'a fort bien dit *Raoul de Presles*, dans sa traduction de la Cité de Dieu, qui date de la fin du XIV^e^ siècle. *René Macé*, moine de Vendôme, chroniqueur officiel

de François I$^{er}$, explique autrement l'origine de ce nom. Voici les vers que l'on trouve à ce sujet dans son poème manuscrit intitulé le *Bon Prince :*

> L'empereur vint par la Coutellerie
> Jusqu'au carfour nommé la Vannerie.
> Où fut jadis la *Planche de Mibray*.
> Tel nom portoit pour la vagne et le bray *(fange, boue)*,
> Getté de Seyne en une creuse tranche,
> Entre le pont que l'on passoit à planche;
> Et on l'ôtoit pour estre en seureté.

Le nom de la petite rue des *Arcis* est loin de s'expliquer aussi aisément que celui de la *Planche-Mibray*. Sauval nous dit bien que dès l'année 1130, cette rue s'appelait *de Arsionibus*, mais il ne donne aucune raison de cette désignation. Les deux rues *Planche-Mibray* et *des Arcis*, toutes étroites qu'elles nous paraissent aujourd'hui, furent cependant élargies en 1673. Avant cette époque, elles ne formaient que deux petites voies qui conduisaient à la grande rue Saint-Martin.

A gauche dans la rue des *Arcis*, en venant par le pont Notre-Dame, l'on trouve un terrain assez vaste rempli par des constructions modernes, qui sont presque toutes occupées par des revendeuses de linges ou de vieux meubles. Ce terrain est terminé par une petite place, sur laquelle s'élève à main gauche une tour très-haute et d'une architecture semi-gothique qui date des premières années du XVI$^{e}$ siècle. Cette tour est la seule partie restée debout d'une église longtemps célèbre et qui, sous le nom de *Saint-Jacques-la-Boucherie*, servit de paroisse à tout ce quartier de la ville. L'on ignore la date précise à laquelle remonte la première fondation de cette église : il est à croire qu'elle existait déjà depuis longtemps vers l'année 1119, époque où elle est désignée dans une bulle du pape Calixte II. Cette église, construite à diverses reprises depuis le milieu du XII$^{e}$ siècle jusqu'aux premières années du XV$^{e}$, était surtout remarquable par la position qu'elle occupait au milieu de ce quartier populeux, habité par des artisans de toute nature. L'histoire en est intimement liée à celle de l'ancienne bourgeoisie parisienne, dont elle fait connaître et les usages et le luxe. Le portail était situé à l'orient au côté opposé à la rue des *Arcis*. Un clocher s'élevait au septentrion, à peu près en face de la tour qui existe encore. Le chœur de l'église et son chevet étaient plus rapprochés de la rue des *Arcis*, dans laquelle aboutissait une petite ruelle qui conduisait à la porte occidentale de *Saint-Jacques* appelée la porte de la *Pierre-au-Lait*. Au septentrion, et donnant sur la rue des *Écrivains*, une autre petite porte avait été remplacée par un portail que *Nicolas Flamel* avait fait bâtir en 1399. On sait que cet habile artisan occupa longtemps une petite échoppe dans la rue des *Écrivains ;* qu'il sut acquérir par son travail et l'habileté de sa conduite une fortune considé-



Rue Saint-Martin. — Tour Saint-Jacques-la-Boucherie.

rable, ce qui fut cause que les alchimistes le comptèrent au nombre des *Souffleurs*, assez heureux pour avoir découvert le grand art de faire de l'or. *Flamel*, devenu riche, contribua de ses deniers à l'érection de plusieurs monuments de piété. Son église paroissiale ne pouvait être oubliée : outre le portail dont je viens de parler, il fonda une chapelle dans l'intérieur, à laquelle d'abondantes aumônes étaient attachées. C'est ce qu'on lisait dans l'inscription gravée sur le pilier au-dessus de son tombeau : « Feu » Nicolas Flamel, jadis escrivain, a laissé par son testament à l'œuvre de » cette église, certaines rentes et maisons qu'il a acquestées et achetées » de son vivant pour faire service divin et distributions d'argent, chacun » an, par aumône, touchant les Quinze-Vingts, Hôtel-Dieu, et autres » églises et hôpitaux de Paris. »

Au petit portail, construit par Flamel, l'on voyait la statue de cet écrivain; il était représenté à genoux, avec une robe longue, la tête nue, ayant à son côté une écritoire, attribut de son métier. L'on y voyait encore une image de la Vierge avec cette inscription d'un côté : *Ave Maria soit dit à l'entrée*, et de l'autre : La *Vierge Marie soit ci saluée*. Il y avait aussi au même portail un petit ange sculpté, qui, à l'époque où l'église a été détruite, tenait dans ses mains un cercle de pierre : « Flamel, dit l'historien » de *Saint-Jacques-la-Boucherie*, y avait fait enclaver un rond de marbre » noir avec un filet d'or fin en forme de croix, que les personnes pieuses » baisaient en entrant dans l'église. La cupidité moins vive ou plus re- » tenue autrefois, avait respecté ce petit morceau d'or, pendant plus d'un » siècle et demi, mais au milieu du dernier siècle, elle ne put y tenir, et » le ciseau dont les marques subsistent encore, fut employé pour enlever » le marbre et la croix, qui n'ont point reparu. »

Nicolas Flamel, en fondant une chapelle à sa paroisse, et en reconstruisant à grands frais une des portes d'entrée, n'avait fait que suivre un exemple fort en usage à l'époque où il vivait. Ainsi l'église de *Saint-Jacques* était entourée d'un grand nombre de chapelles, qui, presque toutes, avaient pour fondateurs un riche bourgeois des environs. La position de cette paroisse, au milieu d'un des quartiers les plus commerçants du vieux Paris, fut cause qu'elle a été le siége de plusieurs confréries, auxquelles appartenaient différents corps de métiers; on vit tour à tour dans cette église, la *Confrérie de la Nativité Notre-Seigneur*, pour les maîtres bouchers, celle de *Saint-Jean l'Évangéliste*, pour les peintres et selliers, celle de *Saint-Michel* pour les chapeliers, celle *de Saint-Georges*, pour les armuriers, celle de *Saint-Fiacre* pour les bonnetiers, enfin, les confréries de *Sainte-Anne, Saint-Jacques* et *Saint-Léonard*, pour tous ceux qui voulaient s'y affilier. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, plusieurs de ces confréries étaient détruites, mais il en existait trois autres sous l'invocation de *Saint-Nicolas*, du *Saint-Sacrement* et de *Saint-Charles*. La

confrérie de Saint-Nicolas était principalement consacrée aux clercs, attachés comme aides ou serviteurs aux curés ou autres prêtres titrés. Cette confrérie, établie en 1492, était florissante en 1496; car, cette année-là les membres représentèrent dans une maison de la rue des Arcis, un mystère ou jeu de Saint-Nicolas : le fond du sujet était comme nous l'apprennent les comptes de la confrérie : *un changeur qui s'en allant en voyage, bailla son argent à garder à Saint-Nicolas, et le retrouva à son retour.*

Le culte divin, tel qu'on le pratiquait au moyen-âge, était merveilleusement approprié à l'esprit simple, à la foi sincère mais crédule des hommes laborieux qui fréquentaient l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Ainsi, le jour de Pentecôte, au moment où l'on chantait l'hymne du *Veni-Créator*, une blanche colombe descendait de la voûte en souvenir du Saint-Esprit; d'autres oiseaux s'échappaient aussi des arceaux gothiques du chœur et voltigeaient au milieu des étoupes enflammées qui figuraient ces langues de feu que l'on vit briller sur la tête des apôtres quand ils reçurent de Dieu leur mission. Des feuillages verts, des branches d'arbres et des couronnes de fleurs décoraient l'église à tous les jours de fête de la belle saison, et mêlaient leurs parfums naturels à ceux qui brûlaient dans les cassolettes dorées et les encensoirs d'argent. Des tapisseries d'un fin tissu et d'un admirable travail, retraçant différentes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, couvraient les murailles. La nuit du jour de Noël, l'on voyait dans *Saint-Jacques-la-Boucherie* un spectacle singulier qui mérite d'être signalée : Dans une crèche de toile vermeille surmontée d'un dais en toile azuré, était assise une belle jeune fille, vêtue d'une robe de velours rouge toute garnie d'hermine; elle représentait la vierge Marie; sur ses genoux reposait un enfant couvert d'une robe de damas noir, brochée d'or et parsemée de petites fleurs blanches et rouges; de ses épaules tombait un manteau de soie blanche, brodée d'or et de soie, avec des dessins d'oiseaux et d'autres figures. Cet enfant avait sur sa tête un bonnet de velours vert et noir broché d'or, terminé par une grosse perle, et représentait le petit Jésus.

Il y a dans toutes ces pratiques religieuses, une grande naïveté, qui fait sourire aujourd'hui, mais il y a aussi une foi bien sincère, qui commande l'admiration.

La tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui reste seule de cette ancienne église, ne remonte qu'aux premières années du XVIe siècle, En 1510, elle n'existait encore que jusqu'au premier étage; elle fut achevée en 1552. *Rault, tailleur d'images*, fit le Saint-Jacques qui était sur la calotte de l'escalier, avec les animaux aux trois angles, représentant les symboles des Évangélistes. Cette tour a de hauteur depuis le rez-de-chaussée de la rue, jusqu'au haut de la figure Saint-Jacques, trente toises, ou cent

quatre-vingt pieds; elle a de largeur d'un angle à un autre angle hors d'œuvre, cinq toises ou trente et un pieds neuf pouces. L'église Saint-Jacques a été démolie en 1791.

A quelque pas de l'emplacement occupé naguères par Saint-Jacques-de-la-Boucherie, mais du côté opposé, l'on trouve l'église de Saint-Merry. Je ne décrirai pas cette église, qui est encore debout, et que chacun peut aller voir. Je me contenterai d'observer que le bâtiment qui existe aujourd'hui, bien qu'il soit dans le genre gothique, ne remonte pas au-delà du xvi[e] siècle, et même les travaux commencés vers 1530, ne furent complétement achevés que dans l'année 1612.

L'église, qui fut détruite à cette époque, était déjà la seconde élevée sur ce terrain. En effet dès le vii[e] siècle, une petite chapelle du titre de Saint-Pierre y existait. Un peu après, l'an 700, Saint-Méderic étant venu à Paris, y mourut; il fut inhumé dans cette chapelle, qui obtint bientôt le titre et l'importance d'une paroisse, prit le nom de *Saint-Méderic* ou *Saint-Merry*. Au commencement du xi[e] siècle, cette chapelle et ses dépendances s'étant trouvées trop étroites, furent entièrement reconstruites. Dans l'église qui existe aujourd'hui, dans le portail principalement, l'on retrouve quelques détails de cette seconde reconstruction; il est probable que les architectes du xv[e] siècle conservèrent certaines parties du vieil édifice. Sept chanoines, primitivement choisis parmi ceux de Notre-Dame, administraient cette église; le gouvernement fut ensuite remis à l'un d'eux qui prit le titre de chanoine-curé. Aussi un cloître qui n'existe plus aujourd'hui était annexé à la seconde église, à la partie nord de son chevet; on y entrait par la rue Saint-Martin et par une porte située sur le terrain de la rue du *Cloître-Saint-Merry*.

Cette porte était nommée la *Barre Saint-Merry*, à cause de la juridiction temporelle qre les chanoines exerçaient dans ce quartier; ils avaient un auditoire et même des prisons. Indépendamment de la rue qui en porte aujourd'hui le nom, ce cloître comprenait encore les rues *Taille-Pain* et *Brise-Miche*. Jusqu'à nos jours, il n'a été célèbre que par son antiquité, mais dans les troubles civiles, qui suivirent la révolution de 1830, ce cloître devint le théâtre du plus sanglant épisode dont l'histoire contemporaine ait conservé le souvenir.

Dans une maison qui dépendait de ce cloître, fut établi par un édit de Charles IX du mois de novembre 1563, le tribunal des juges-consuls, remplacé aujourd'hui par le tribunal de commerce. L'on raconte ainsi l'origine de cet établissement : Charles IX assistant un jour dans un lieu caché aux audiences de la grand'chambre du Parlement, fut témoin du renvoi hors de cause d'un procès entre deux marchands qui durait depuis dix ans, faute de la part des conseillers d'en pouvoir comprendre les incidents. Le roi, frappé de la nécessité de confier ces sortes d'affaires à

des hommes du métier, institua ce tribunal, qui fut composé d'un juge, et de quatre consuls choisis parmi les plus notables commerçants.

L'église de Saint-Merry a servi de sépulture à plusieurs hommes remarquables; parmi eux je citerai *Jean Fernel* premier médecin de Henri II; Simon Marion, avocat-général mort en 1605; Arnaud, marquis de Pomponne, mort ministre d'état en 1699; le poëte Chapelain. Avant qu'elle ne fût reconstruite, on y voyait aussi le tombeau de Raoul de Presles, l'un des plus savants hommes du XIV^e siècle, l'un de ceux qui ont le plus contribué à la formation de notre prose française. Sa traduction de la Cité de Dieu et les commentaires qui l'accompagnent, sont un monument impérissable et des plus curieux à consulter. Charles V favorisa les travaux de Raoul de Presles, et, grâce à sa magnificence, cet écrivain put établir à sa convenance, la maison qu'il occupait dans la rue neuve Saint-Merry.

Sous le même roi Charles V, un spectacle singulier fut offert aux fidèles dans l'intérieur de Saint-Merry : une certaine *Guillemette*, surnommée de la Rochelle, parce qu'elle y avait demeuré, ayant été reconnue pour sainte, fut établie par Gilles Mallet, valet de chambre, bibliothécaire du roi, dans un bel oratoire de bois à Saint-Merry; elle y restait des jours entiers en contemplation, à ce point, dit Christines de Pisan, qui raconte le fait, *qu'on l'a aucunes foiz veue soulevée de terre en l'air plus de deux pieds*. (Hist. de Charles V, ch. 25.) On voyait encore aux jours de grandes fêtes dans l'église Saint-Merry, de belles tapisseries représentant la vie de Notre-Seigneur, d'après les dessins d'un nommé *Henri Lerembert*; ces tapisseries existent encore. Il n'en est pas de même du tableau suivant, ainsi décrit par Germain Brice en 1725 :

« Dans une chapelle à droite, en entrant, assez proche de la porte, on « trouve une chose unique à Paris : c'est un morceau de mosaïque en « tableau qui représente la sainte Vierge et l'enfant Jésus, accompagnez « de quelques anges sur un fond d'or, ce morceau à cause de sa rareté, « mériteroit d'être conservé avec plus de soin. On lit au bas : *Opus magistri* « *Davidis florentini*, Anno MCCCCLXXXXVI; (oeuvre de maître David de Flo- « rence, l'an 1496.)

Mais hâtons-nous de franchir l'espace qui sépare l'église de Saint-Merry de l'ancienne Abbaye Saint-Martin, devenue aujourd'hui le Conservatoire des Arts et Métiers. Avant d'arriver à cet établissement, unique dans son genre, l'on rencontre l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, qui, de simple chapelle à l'usage des vassaux et serviteurs de l'Abbaye, s'est élevée peu à peu au rang des paroisses de la capitale. Une bulle du pape Calixte II, datée de l'an 1119 la désigne parmi ces dernières. Le bâtiment que nous voyons aujourd'hui, est loin de remonter à une époque aussi ancienne, la vieille église fut entièrement détruite vers 1420, et en 1480, l'on travaillait encore à celle qui existe. De 1555 à 1575, on y fit plusieurs construc-

tions consistant en diverses chapelles fondées par des particuliers. Saint-Nicolas a servi de lieu de sépulture à quelques hommes remarquables, parmi lesquels je citerai *Guillaume Budé*, savant du XVIe siècle, *Pierre Gassendi*, mort en 1655, les deux frères *de Valois*, savants dans nos antiquités nationales, morts le premier (Henri) en 1676; le second (Adrien) en 1692, et enfin la fameuse *Madeleine de Scudery* qui y fut enterrée en 1701. C'est à Saint-Nicolas-des-Champs que les enfants de chœur de Paris, le jour de la fête patronale de ce nom, se rendaient en procession. Pendant le chemin, ils se livraient à des représentations singulières, débitaient des facéties et des satyres qui furent cause de l'abolition de cet usage : « En 1525, dit Sauval, les chapelains, les chantres et les « enfants de chœur de Notre-Dame, déguisés, allèrent partout Paris.




« menant une femme à cheval, tirée par des gens faits comme des diables, « et toute environnée d'hommes en habits de docteurs, avec des écriteaux « devant et derrière où étaient écrits *Luthérien*. François Ier s'en étant

« plaint, le doyen et quelques chanoines, par son ordre, furent au parle-
« ment, et le président Gaillard commanda de supprimer ces sortes de
« mascarades. (*Antiquités de la ville de Paris,* t. 2, p. 625.)

J'ai remarqué en commençant, qu'une chapelle dédiée à Saint-Martin, et dont l'origine remontait au xv[e] siècle avait été cause du nom donné à cette partie de la ville; c'est, dit-on, sur l'emplacement de cette chapelle, qui fut détruite par les Normands, que le roi Henri I[er] fonda l'an 1060, le monastère de Saint-Martin-des-Champs; il y plaça treize chanoines sous le gouvernement d'un prieur, et leur fit de grandes libéralités encore augmentées par le roi Philippe I[er], son fils. Ces libéralités consistaient principalement en terres environnant le monastère, dont la situation aux portes de la ville augmentait encore la valeur. Quelques années après avoir été fondé, c'est-à-dire vers 1079, *Saint-Martin* passa des mains des chanoines séculiers, entre celles des moines de Cluny, qui s'y établirent conformément aux volontés du roi Philippe I[er]; l'Abbaye Saint-Martin devint donc un simple prieuré sans voir pour cela diminuer son importance et ses richesses. C'est ainsi que dans la première moitié du xi[e] siècle, quand on commença à construire les murs et les tourelles dont Saint-Martin fut longtemps environné, les bâtiments et les dépendances immédiates, c'est-à-dire les jardins, les granges, les moulins, le four et tout ce qui était nécessaire aux besoins de la communauté, ne comprenaient pas moins de quatorze arpents. Du côté de la rue Saint-Martin, les murs de l'Abbaye commençaient immédiatement après l'église Saint-Nicolas-des-Champs, et se prolongeaient jusqu'à la maison qui porte aujourd'hui le numéro 234, ainsi qu'une des tours encore debout l'indique suffisamment. C'est au gouvernement de Hugues I[er], de 1130 à 1142, que le nécrologe de l'Abbaye fait remonter la construction des murs. Ils étaient fort élevés et d'une grande épaisseur, garni de tourelles de distances en distances, et avançaient en carré long sur le terrain qui forme aujourd'hui la rue Saint-Martin. La situation de ce monastère au milieu de la campagne, rendait nécessaires les fortifications qui le mettaient à l'abri d'une surprise. Derrière ces murailles il y avait des bâtiments considérables. Dès le xi[e] siècle, on y voyait un hôpital pour les pauvres et les pèlerins allant à Saint-Martin-de-Tours. L'église, qui existe encore aujourd'hui, avait son portail tourné à l'occident, faisant face à la rue Saint-Martin, au fond de cette cour où l'on voit la mairie du sixième arrondissement. Le sanctuaire, le fond de l'édifice, le clocher et le grand portail remontent, suivant l'abbé Lebeuf, au xi[e] siècle: « Pour ce qui est de la nef
« et du chœur, ajoute le même écrivain, ils sont d'une structure bien pos-
« térieure: c'est un grand vaisseau fort large, sans piliers et sans ailes,
« mais aussi sans voûte et simplement lambrissé. » Il paraît avoir été bâti vers le règne de Philippe-le-Bel. Le clocher et le grand portail pri-

mitifs ont été détruits, mais le sanctuaire, le fond de l'édifice, encore debout, appartiennent sans aucun doute à l'époque reculée que l'abbé Lebeuf leur assigne. C'est une sorte de galerie circulaire, régnant derrière le chœur, partagée au milieu par un rond-point qu'occupait jadis un autel. Les voûtes sont en ogives presque plein cintre et de forme irrégulière. Elles sont soutenues par des piliers composés de faisceaux de colonnes avec chapiteaux à tailloirs carrés, de hauteur différente, dont le dessin est toujours varié.

En sortant de cette église à gauche, on entrait dans un cloître d'une grande étendue, formé par quatre galeries dans le style gothique, mais qui ont été remplacées en 1702 par d'autres galeries et des colonnes d'ordre dorique; tenant au cloître et dans la même direction que celle de l'église, on trouve un magnifique réfectoire dans un état parfait de conservation et qui mérite à tous égards une attention particulière. Ce bâtiment, d'une grande hauteur, forme un parallélogramme d'environ quarante-cinq mètres de longueur sur dix de largeur, que soutiennent extérieurement douze contre-forts. Il est éclairé par huit fenêtres qui existaient autrefois des deux grands côtés, mais aujourd'hui celles de droites ont été fermées. Ces fenêtres se composent de deux baies ogivales accouplées, surmontées d'une rosace, deux fenêtres au couchant éclairaient aussi ce réfectoire du petit côté. A l'intérieur, il est divisé en deux parties au moyen de sept colonnettes aussi légères que hardies, qui reçoivent les retombées des voûtes en ogive. Dans la dernière travée à gauche, est placée une tribune extérieure destinée aux lectures qui avaient lieu pendant les repas. L'on arrive à cette tribune par un escalier à jour, composé de douze marches pratiquées dans l'intérieur du mur. Rien n'est comparable à l'effet produit par cet ensemble, dont toutes les parties sont complètes: c'est l'architecture gothique dans sa grandeur et sa pureté. Hâtons-nous d'ajouter que ce réfectoire est l'œuvre d'un grand maître français, de *Pierre de Montereau*, qui vivait sous le règne de Saint-Louis et qui construisit la Sainte-Chapelle du palais, le réfectoire longtemps célèbre, mais actuellement détruit, de Saint-Germain-des-Prés et d'autres monuments remarquables par leur élégance et leur solidité.

Il y avait encore dans l'enclos de ce prieuré d'autres bâtiments destinés à l'exercice du droit de justice haute et basse, que possédaient les moines sur les terres de leur juridiction. C'est ainsi qu'on y voyait un auditoire et une prison, qui se trouvaient sur le terrain occupé aujourd'hui par la petite rue *Aumaire*; elle fut ainsi nommée, de l'officier chargé de rendre la justice par la communauté. La porte principale du monastère était située autrefois dans cette rue, à l'endroit où l'on voit actuellement la porte latérale de l'église Saint-Nicolas-des-Champs. Un procès qui s'éleva entre les marguillers de cette paroisse et les moines de Saint-

Martin, obligea ces derniers de transporter la geole, l'auditoire et la grande porte du prieuré sur la rue Saint-Martin. Ce changement n'eut lieu qu'en 1575. Derrière les bâtiments et les jardins du monastère, il exista, jusqu'au xv^e siècle, un terrain assez vaste, en forme de carré long et fermé par des barrières en bois : c'était un champ clos où avaient lieu les duels judiciaires fort en usage, comme on le sait, pendant plusieurs siècles. L'un des plus célèbres dont le champ clos de Saint-Martin ait été le théâtre, se passa en 1386. Jean de Carouges et Jacques Legris, deux gentilshommes normands, après de longues plaidoiries au parlement qui n'eurent aucun résultat, descendirent dans l'arène pour une cause bien légitime du reste. Jacques Legris était accusé d'avoir profité de l'absence de Jean de Carouges pour s'être porté à un attentat envers la femme de ce dernier. Il niait le crime, et Charles VI, voyant l'inutilité des plaidoiries des avocats, crut pouvoir connaître la vérité en se rapportant à l'antique jugement de Dieu. Jacques Legris fut vaincu et



foulé à terre par son rival ; il refusa d'avouer le crime, bien que le seigneur de Carouges lui mît l'épée sur la gorge. Suivant les règles du duel judiciaire, Jacques Legris fut pendu ; son innocence ne tarda pas à être reconnue, dit-on, et la dame de Carouges fut obligée d'aller finir ses jours dans un couvent.

La communauté de Saint-Martin, enrichie par les dons considérables

que lui firent les rois de France ou de simples particuliers, était comptée à la fin du XVIII^e siècle au nombre des grands bénéfices de la capitale. A un revenu de quarante-cinq mille livres, le titulaire joignait la collation de vingt-neuf prieurés, la nomination à deux vicaireries perpétuelles dans la cathédrale de Paris, à une autre dans celle d'Étampes, et à cinq cures de la capitale, savoir : *Saint-Jacques-de-la-Boucherie, Saint-Nicolas des-Champs, Saint-Laurent, Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle* et *Saint-Josse*. Il nommait encore les cures de vingt-cinq églises situées dans le diocèse de Paris, et trente dans diverses parties du royaume; c'était donc une position très-recherchée que celle de prieur de Saint-Nicolas, aussi fut-elle souvent occupée par des personnages remarquables. Les plus connus sont : Pierre Asselin de Montaiguë, cardinal de Laon, ministre de Charles VI, mort empoisonné, dit-on, en 1388; Guillaume d'Estouteville, successivement évêque d'Angers, de Beziers; de Térouene, archevêque de Rouen et cardinal légat du Saint-Siége, mort en 1483, enfin, le fameux cardinal-ministre, duc de Richelieu, qui, ayant pris possession du prieuré de Saint-Martin le 7 novembre 1633, le conserva toute sa vie.

Au moment où la révolution de 1789 éclata, les moines de Saint-Victor avaient fait dans l'intérieur et même à l'extérieur du prieuré des changements considérables. Outre le cloître dont j'ai parlé précédemment et qui fut rebâti en 1702, quelques années plus tard les anciennes fortifications qui environnaient l'abbaye furent démolies; à la place qu'elles occupaient, on continua la grande rue Saint-Martin, et dans une partie des murs qu'ils élevèrent, les religieux firent construire, de 1712 à 1714, plusieurs belles maisons, qui existent encore aujourd'hui. A la même époque, ils offrirent à l'administration municipale la concession nécessaire pour établir une fontaine que l'on voit au coin de la rue du *Vert-Bois*. La prison et l'auditoire furent également reconstruits. Aux portes de l'abbaye se tenait depuis longtemps un marché qui embarrassait singulièrement la voie publique, les religieux transportèrent ce marché derrière leur jardin sur l'emplacement où avaient lieu autrefois les duels judiciaires; une boucherie et un corps-de-garde pour le guet de Paris y furent également établis. Ce marché fut ouvert en 1765. Des dortoirs et autres appartements claustrales avaient été bâtis sur les jardins du monastère, à gauche de l'église et du cloître : « Cette maison a été finie en » 1739, dit le géographe parisien; c'est une des plus grandes et des » plus spacieuses; elle a soixante-deux toises de longueur sur dix de » largeur, et quarante-cinq pieds de hauteur. Le rez-de-chaussée est » distribué en peristyles voûtés pour conduire à l'un des plus beaux » escaliers hors-d'œuvre; les marches de la première rampe ont jusqu'à » onze pieds de longueur. Cette maison est du dessin de M. de Latour, » architecte. »

Depuis 1791, époque où les communautés religieuses furent supprimées, jusqu'en 1794, les bâtiments de l'ancien prieuré de Saint-Martin restèrent sans destination; c'était déjà beaucoup qu'ils ne fussent pas renversés. A cette époque, le comité d'instruction publique proposa à la Convention nationale de créer un *Conservatoire des Arts et Métiers.* Cette idée fut accueillie, et la commission temporaire des beaux-arts chargée de la mettre à exécution. Grégoire, ancien évêque de Blois, fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à cet établissement. Le représentant Alquier fit au conseil des Cinq-cents un rapport curieux, qui désarma l'opposition qu'avait d'abord rencontré ce projet, et le 6 mai 1798 (ou 17 floréal an VI), le conseil décréta que les bâtiments de l'ancien prieuré supprimé de Saint-Martin, seraient destinés au *Conservatoire des Arts et Métiers.* Trois dépôts de machines industrielles composèrent les éléments de ce musée d'un genre tout nouveau: les machines que M. Pajot d'Onzenbray avait données à l'Académie des Sciences et celles qui appartenaient à cette compagnie; les machines léguées en 1782 au gouvernement par Vaucanson; et un autre dépôt composé des instruments aratoires en usage chez les différents peuples. Il serait hors de propos de donner ici, même en abrégé, la description des objets curieux de toute nature renfermés dans cette vaste collection, je me contenterai de faire quelques remarques. Confié aux soins minutieux et habiles d'un savant distingué, M. Pouillet, membre de l'Académie des Sciences, le *Conservatoire des Arts et Métiers* prend chaque jour une plus grande importance. Déjà M. Pouillet a introduit une amélioration sensible, en divisant les objets dont ce musée se compose, en deux classes bien distinctes, c'est-à-dire une classe pour toutes les machines, instruments, outils et objets nécessaires aux différents métiers, qui ont été mis en pratique et dont l'utilité est reconnue, une autre classe pour tous les objets qui ne sont plus d'usage ou qui ne sont que des essais auxquels a manqué l'application. Cette organisation intelligente est aujourd'hui en pleine voie d'exécution. Ainsi les grandes galeries formées dans le dortoir neuf des moines, au premier, et la galerie du rez-de-chaussée, que l'on prépare en ce moment, contiendront les objets de première catégorie; ceux de la seconde sont placés dans l'ancienne église de l'abbaye. Dans ce vaste assemblage de tous les moyens de force et d'appui que l'industrie humaine sut appeler à son aide, sont réunis des objets tous fort curieux, mais à des titres bien différents; par exemple, on trouve non loin d'un joli modèle du premier chemin de fer que l'Angleterre ait exécuté, l'appareil savant et ingénieux qui servait au roi Louis XVI à tourner. Mais, pour que le Conservatoire des Arts et Métiers soit tout-à-fait digne d'une admiration sans réserve, il est nécessaire d'achever l'œuvre si bien commencée. Je n'ai pas mission pour donner mon avis sous le rapport scientifique et

industriel, mais sous le rapport de l'art et de l'intérêt qui s'attache aux antiques bâtiments où est renfermé ce musée, je dirai qu'il est temps de continuer la restauration entreprise avec tant de succès par M. Pouillet. Le réfectoire de Pierre de Montereau ne laisse plus rien à désirer; si jamais la pensée conçue par M. Pouillet, d'établir dans ce réfectoire la bibliothèque, peut être exécutée, il aura garanti de toute atteinte l'un des chefs-d'œuvre de la vieille architecture française; mais un ouvrage aussi curieux et d'une antiquité beaucoup plus haute, a besoin d'une réparation complète, imminente, car il menace ruine dans plusieurs endroits, je veux parler du sanctuaire de l'édifice, qui est encore intact au moment où j'écris ces lignes, mais qui, dans peu de jours peut-être, n'existera plus. Sans doute, il est beau de classer des machines, de recueillir et de montrer aux ouvriers les instruments que les travaux de la science leur préparent, mais il est beau aussi, il est du devoir de tout gouvernement bien établi de ne pas laisser périr les œuvres d'art que nous ont légué nos aïeux. M. Pouillet l'a bien compris, grâces lui en soient rendues!

La mairie du sixième arrondissement est sur le point de quitter les bâtiments de l'ancienne abbaye Saint-Martin qu'elle a occupé longtemps, il serait bon de profiter de cette occasion pour détruire les masures qui obstruent l'entrée de l'église, du cloître et du réfectoire, et rendre à la rue Saint-Martin le monastère dont elle porte le nom, et qu'on pourrait croire aujourd'hui complétement renversé.

Avant de traverser la ligne formée par les boulevarts, qu'il me soit permis de revenir sur mes pas pour signaler une petite église, aujourd'hui détruite, mais qui exista pendant deux siècles et demi environ, dans la rue Saint-Martin, entre les numéros 96 et 98 : elle dut son existence à deux ménestriers qui, sans autres ressources que leur bon cœur et un peu d'argent, entreprirent de fonder un hospice dans cet endroit. Je laisse ici parler l'un des vieux historiens de Paris : « En l'an de grâce 1328, le » mardi devant la Saincte-Croix, en septembre, il y avoit en la rue Sainct- » Martin-des-Champs, deux compagnons ménestriers, lesquels s'entre- » aimoyent parfaictement et estoient tousjours ensemble. Si estoit de » Lombardie et avoit nom Jacques Grare de Pistoye autrement dict Lappe: » l'autre estoit de Lorraine et avoit nom Huet le Guette, du palais du roy. » Or, advint que le jour susdit, après dîner, ces deux compagnons estant » assis sur le siége de la maison dudit Lappe, et parlant de leur besogne, » virent de l'autre part de la voye une pauvre femme appelée Fleurie de » Chartres, laquelle estoit en une petite charette et n'en bougeoit jour et » nuit, comme entreprise d'une partie de ses membres; et là vivoient des » aumosnes des bonnes gens. Ces deux, esmeus de pitié s'enquerrent à » qui appartenoit la place, desirants l'achepter, et y bastir quelque petit » hospital. Et après avoir entendu que c'estoit à l'abesse de Montmartre,

» ils l'allèrent trouver ; et pour le faire court, elle leur quitta le lieu à perpétuité, à la charge de payer par chacun an cent solz de rente, et huict » livres d'amendements dedans six ans seulement. » (*Dubreuil, Antiquités de Paris, p.* 990.) Devenus possesseurs de cette maison, les deux ménestriers firent faire des chambres et des *bancs à lits*, au premier desquels fut couchée la bonne femme paralytique, qui n'en sortit qu'après sa mort. L'hôpital prit le nom de Saint-Julien, et les deux fondateurs placèrent à la porte d'entrée une boîte pour recevoir les aumônes de ceux qui venaient à passer. La fondation des deux jongleurs réussit, et en 1331, ils réunirent les autres ménestriers de Paris, et formèrent une confrérie qui travailla à la propagation de cet hospice. L'année suivante, l'abbesse de Montmartre concéda entièrement le terrain aux confrères, moyennant soixante livres une fois payées. En 1334, les ménestriers purent réunir assez d'argent pour construire une petite chapelle où ils obtinrent, non sans quelque peine, il est vrai, d'établir un prêtre desservant auquel ils s'engagèrent par serment prêté sur l'Evangile, de constituer dans quatre ans une rente de seize livres. Cette petite église n'avait de remarquable que la fondation charitable à laquelle elle appartenait. L'une des trois figures qui en décoraient le portail, méritait cependant quelque attention : elle représentait un jongleur qui tenait de la main gauche un violon et de la droite un archet très-long dont il se servait pour jouer de son instrument. On a prétendu que c'était la figure de *Colin Muset*, jongleur-poëte de la fin du XIII^e^ siècle, qui nous a laissé plusieurs chansons pleines de grâce et d'esprit. Devenu vieux et riche, *Colin Muset* aurait légué une somme considérable à l'hospice fondé par sa confrérie, et quand il mourut, son image aurait été placée à l'endroit où l'on mettait ordinairement celle des principaux bienfaiteurs de tous les monuments religieux.

Mais hâtons-nous de traverser le boulevart et de monter le faubourg Saint-Martin. A droite, je me contenterai de signaler l'ancien couvent des *Capucins*, occupé aujourd'hui par la garde municipale, et un peu plus haut dans le faubourg, celui des *Récollets*, transformé depuis 1802, en hospice pour les hommes incurables. En face, et sur la gauche, se trouve l'église et le marché Saint-Laurent dans lesquels je m'arrêterai quelques instants.

Il ne faut pas croire que l'église *Saint-Laurent* d'aujourd'hui ait été bâtie immédiatement sur le terrain de celle qui existait au VI^e^ siècle. Cette ancienne église, détruite par les Normands, était plus rapprochée de la porte Saint-Martin, et située à la hauteur de la rue Grenier Saint-Lazare. Reconstruite à la fin du XII^e^ siècle environ, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, l'église de Saint-Laurent fut à cette époque érigée en paroisse et soumise à l'administration du prieure de Saint-Martin-des-Champs. Elle fut aussi complétement reconstruite au commencement du XV^e^ siècle, et dédiée le 19 juin 1429. Elle fut augmentée en 1548 et refaite

en partie en 1595. Le portail qui existe maintenant et la chapelle de la Vierge, datent de l'année 1622. A côté de cette église se trouve un vaste marché qui porte le nom de *Foire Saint-Laurent*. Elle fut concédée aux lépreux de Saint-Lazare par Louis-le-Gros en 1126, et rachetée en 1181 par Philippe-Auguste, qui la transporta aux halles de Paris. Ce roi laissa aux religieux de Saint-Lazare, le droit de tenir la foire un seul jour de l'année. Peu à peu ce seul jour s'étendit jusqu'à une semaine, puis jusqu'à deux, et au mois d'octobre 1661, les prêtres de la Mission, héritiers des religieux de Saint-Lazare, obtinrent un privilége qui portait la durée de cette foire à trois mois. De 1666 à 1775, elle fut assez suivie : on y voyait principalement des marchands de joujoux, des limonadiers, des pâtissiers, des cabaretiers, un théâtre de marionnettes, et bon nombre de filoux. Suspendue trois années de suite, la *Foire Saint-Laurent* fut rouverte le 17 août 1778. Le terrain sur lequel elle était établie, avait reçu des dispositions nouvelles : il était divisé en rues bien alignées, plantées d'arbres, garnies de boutiques de toute espèce et d'établissements consacrés au plaisir, comme restaurants, cafés, spectacles et autres : une troupe de comédiens y donna des représentations suivies et des prodiges de toute nature s'y montraient chaque année : par exemple, en 1745, l'on écrivait : « Mais tout ce que Paris a vu faire cette année à » la foire Saint-Laurent par ce singe admirable que l'on appelle le *divertissant*, est encore plus surprenant, puisqu'il faisait vingt choses sur» prenantes avec autant d'adresse et de jugement qu'une personne l'au» rait pu faire : entre autres, étant vêtu en femme, il dansait avec son » maître un menuet en cadence. Enfin, l'on peut dire qu'il représentait » une comédie avec un chien qui était sellé, bridé et instruit à le seconder » pour l'exécution de ses exercices. Il jouait du bilboquet et apprenait » alors à jouer du violon. » (Spectacles de la foire, p. XLV.) La prospérité de la foire Saint-Laurent ne fut pas de longue durée : soit à cause de son éloignement du centre de la ville, soit par un autre motif, elle était déjà fermée depuis quelques temps en 1789.

Colletet a composé un petit poème burlesque sur la foire Saint-Germain, et sur la foire Saint-Laurent *qui ne valait pas la première :*

Celle-ci pourtant a sa grace
Elle est dans une belle place;
Et ses bâtiments bien rangés
Sont également partagés.
Le temps qui nous l'a destinée
Est le plus beau temps de l'année....

La foire se tenait au mois d'août.

Les marionnettes de Saint-Laurent ont donné le premier *exemple* d'une représentation au bénéfice des malheureux ; les théâtres, en France,

n'ont pas oublié de suivre l'impulsion de cet *exemple* de charité dramatique... N'est-ce pas étrange de voir les religieux de Saint-Germain et les prêtres de la mission qui installent, au milieu de la ville, des établissements pour amuser le peuple, parfois au dépens de la morale, de la décence publique?

A côté des monuments divers que j'ai essayés de faire connaître, il existait encore dans la rue Saint-Martin des maisons particulières qui ont joui d'une certaine célébrité. L'espace me manque pour ce chapitre de notre vie privée, et je ne puis citer ici que des noms. On remarquait non loin de la rue *Aux Ours* l'hôtel de Vic, situé du même côté et célèbre par la richesse des ameublements; celui du financier *Jabach*, au coin de la rue Neuve-*Saint-Merry*, et qui, dans un almanach pour l'année 1691, est indiqué comme la première maison de banque pour la Hongrie, la Turquie et la Pologne. Parmi les restaurants fameux à la même époque, je trouve encore celui de la *Croix-Blanche*, dans la rue aux Ours, celui de la *Galère*, derrière Saint-Jacques-la-Boucherie, celui du cloître Saint-Merry, tenu par Robert. En face l'hospice Saint-Julien, il y avait un hôtel qui, disait-on, après avoir été la demeure de Gabrielle d'Estrées, devint une maison consacrée à la plus abominable débauche; la vérité est, qu'en 1691 cette maison servait d'*hôtel à la Compagnie des Indes orientales*, et qu'on y recevait les engagements de tous ceux qui voulaient s'embarquer.

Des rues, des passages et d'autres petites voies de communication donnent accès aux deux côtés des rues *Planche-Mibray*, *des Arcis* et *Saint-Martin*. Ainsi, l'on en compte trente-neuf à droite et trente-cinq à gauche. En partant du pont Notre-Dame, à droite, l'on trouve les rues de : 1° la TANNERIE ; 2° la VANNERIE ; 3° la COUTELLERIE; 4° JEAN-PAIN-MOLLET ; 5° la LANTERNE ; 6° de la VERRERIE ; 7° du *Cloître-Saint-Merry* ; 8° NEUVE-SAINT-MERRY; 9° MAUBUÉE ; 10° de la CORROYERIE ; 11° des VIEILLES-ÉTUVES ; 12° Rambuteau, autrefois des MÉNETRIERS ; 13° des PETITS-CHAMPS ; 14° du MORE ou SAINT-JULIEN ; 15° GRENIER-SAINT-LAZARE ; 16° de MONTMORENCY ; 17° du CIMETIÈRE-SAINT-NICOLAS ; 18° JEAN-ROBERT, autrefois des GRAVILLIERS ; 19° AUMAIRE ; 20° Royale ; 21° VERT-BOIS; 22° NEUVE-SAINT-MARTIN; 23° *Meslay*; 24° *Boulevart-Saint-Martin* ; 25° de *Bondy* ; 26° Neuve-Saint-Nicolas ; 27° des *Marais* ; 28° des *Vinaigriers*; 29° des *Récollets*; 30° du Grand-Saint-Michel; 31° des Écluses-Saint-Martin ; 32° du Canal-Saint-Martin ; 33° des Buttes-Chaumont ; 34° du Chemin-de-Pantin.

On trouve encore du même côté les impasses suivantes : 1° le Pas Saint-Pierre; 2° le Pas de l'hôtel Jabach; 3° le Pas de la Réunion; 4° l'Impasse Clairveaux; 5° l'*Impasse de la Planchette*. A gauche, en partant du pont Notre-Dame, viennent aboutir les rues suivantes : 1° VIEILLE-LANTERNE ; 2° VIEILLE-PLACE-AU-VEAU ; 3° SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE ; 4° des ÉCRI-

VAINS; 5° des LOMBARDS; 6° OGNART; 7° AUBRY-LE-BOUCHER; 8° de VENISE; 9° aux OURS; 10° Neuve-Bourg-l'Abbé; 11° du GRAND-HURLEUR; 12° GRÉNETAT; 13° GUÉRIN-BOISSEAU; 14° du *Ponceau*; 15° Neuve-Saint-Denis; 16° *Sainte-Apolline*; 17° *Boulevart-Saint-Denis*; 18° Neuve-Saint-Jean; 19° de la Fidélité; 20° *Saint-Laurent*; 21° Neuve-de-Chabrol; 22° du Château-Landon; 23° du Chaudron. De plus, il existe de ce côté : 1° la cour Saint-Jacques-de-la-Boucherie; 2° l'*Impasse Saint-Fiacre*; 3° le passage Molière; 4° le passage de l'Ancre; 5° le passage du Cheval-Rouge; 6° l'*Impasse de l'Égoût*; 7° le passage de l'Industrie; 8° le passage Brady; 9° le passage du Désir; 10° la Cour du Commerce.

Ces rues nombreuses et ces passages ne remontent pas tous à la même époque; l'on pourra juger du degré d'ancienneté des uns et des autres, en jetant les yeux sur la nomenclature qui précède et qui est ainsi classée : le nom des rues qui sont antérieures au commencement du XVIe siècle, est imprimé en petites capitales, le nom de celles qui existaient avant la révolution, en italique, et les plus récentes en caractère ordinaire. Toutes ces rues ont leur histoire, dont le fait le plus saillant a souvent été la cause du nom qu'elles portent. Quelques-uns de ces noms remontent à l'origine du vieux Paris, plusieurs autres ont été changés ou singulièrement défigurés; par exemple : la rue de *Venise*, nommée dans des titres de 1300 à 1313, *Hendebourg-la-Traffelière*, et dans un autre de 1388, *Bertaut-qui-Dort*, fut désignée au XVe siècle, comme elle l'est aujourd'hui, à cause d'une enseigne de l'*Écu de Venise*, que l'on y trouvait. Quant aux altérations résultant d'une prononciation vicieuse si naturelle parmi le peuple, les plus étranges sont celles de la vieille rue aux *Oues* en rue aux *Ours*, et de la rue *Darnetal* en rue *Grénetat*. L'ancienneté de ces deux rues les recommande à notre attention : la rue *Grénetat*, appelée en 1236 *de la Trinité*, portait en 1262 le nom d'un bourgeois qui l'habitait, *Pierre Darnetal*. Ce nom corrompu en celui de *Guernetal, Garnetal*, a enfin produit *Grénetat*. Cette rue fut la première voie de communication ouverte entre la grande rue Saint-Denis et l'abbaye Saint-Martin-des-Champs; elle est indiquée avec la position oblique qu'elle conserve aujourd'hui dans un diplôme de l'an 1070.

La rue *aux Ours* est aussi mentionnée sur le même diplôme. Quant au nom qu'elle a toujours porté, c'est celui de la rue aux *Oues*, aux *Ouès*, c'est-à-dire aux *Oies*, à cause des rôtisseurs qui y étaient établis. Aussi est-elle désignée dans quelques vieux documents, *la rue où l'on cuit les oës*. Jusqu'en 1743, on lisait sur un tableau fixé au mur de la maison qui fait le coin de cette rue et de celle qui est appelée *Sale-au-Comte*, l'inscription suivante : « L'an 1418, le 3 juillet, veille de la translation de Saint-Mar-
» tin, un soldat, sortant d'une taverne qui était en la rue aux Ours, dé-
» sespéré d'avoir perdu tout son argent et ses habits au jeu, jurant et

» blasphémant le saint nom de Dieu, frappa furieusement d'un couteau
» l'image de la sainte Vierge; Dieu permit qu'il en sortit du sang en



» abondance. Ce malheureux fut pris et mené devant messire Henri de
» Marle, chancelier de France, et par arrêt du Parlement il fut conduit
» en ce lieu, et là, étant lié à un poteau devant ladite image, il fut frappé
» d'*escorgées* (verges), depuis six heures du matin jusqu'au soir, en sorte
» que les entrailles lui sortaient du corps. On lui perça la langue d'un
» fer chaud, et il fut jetté au feu, ainsi qu'il est rapporté par Corozet,
» chapitre XX des *Antiquités de Paris*, et confirmé par le révérend père
» Jacques Dubreuil, religieux de Saint-Germain-des-Près, au troisième
» livre des *Antiquités de Paris*, page 794. Tous les ans, à pareil jour,
» en ce même lieu, Messieurs les bourgeois de la rue aux Ours, font dres-
» ser un feu d'artifice, ce qui n'a pas discontinué depuis plus de trois cents
» ans, pour conserver la mémoire du miracle que Dieu a voulu opérer. »
On croyait que cette image avait été transportée dans l'église du prieuré
de Saint-Martin, sur une petite chapelle voûtée, dont la place est encore

marquée à gauche du maître-autel de cette église, et qu'elle y faisait chaque jour de nouveaux miracles; mais il est certain que cette chapelle existait avant le sacrilége commis dans la rue aux Ours. Par une singularité que l'on comprendra aisément, l'habit dont était revêtu le mannequin brûlé chaque année, ayant quelque ressemblance avec celui des gardes-suisses, l'on désigna ce mannequin sous le nom du *Suisse de la rue aux Ours*, et il fut appelé ainsi jusqu'en 1743, époque où un arrêt du lieutenant de police supprima ce spectacle, qui pouvait causer les plus graves accidents. Sur la fin de l'année 1606, une maison de la rue aux Ours (la troisième à droite, en sortant de la rue Bourg-l'Abbé), fut le théâtre d'une singulière anecdote, dont Bassompierre, qui en est le héros, a conservé le souvenir. En revenant de Fontainebleau, où la cour se tenait alors, Bassompierre traversait le *Petit-Pont*, et chaque fois qu'il faisait le même trajet, une jeune lingère, fort belle femme, dont la boutique avait pour enseigne l'image de *deux Anges*, se mettait sur sa porte et lui faisait de grandes salutations. Un jour qu'il passa plus près de la boutique, cette jeune femme lui fit sa révérence accoutumée, en ajoutant ces mots : « Monsieur, je suis votre servante; je lui rendis son salut, ajoute Bassompierre, et me retournant de temps en temps, je vis qu'elle me suivait de la veue aussi longtemps qu'elle pouvait. » Ce dernier envoya l'un de ses gens auprès de cette séduisante bourgeoise, en lui offrant de la veoir partout où elle le voudrait. La lingère accepta, et je renvoie aux mémoires du maréchal; ceux de nos lecteurs qui seront curieux de connaître les détails du *rendez-vous* galant qu'il venait d'obtenir. Bassompierre, charmé de la grâce et de la beauté de cette jeune femme, obtint d'elle la promesse d'une autre journée tout entière qui devait se passer chez une tante de la lingère ; voici comment lui-même raconte la fin de cette aventure : « Si vous voulez me voir une autre fois, me dit-elle, » ce sera chez une de mes tantes qui se tient en la rue Bourg-l'Abbé, » proche des halles, auprès de la rue aux Ours, à la troisiesme porte du » côté de la rue Saint-Martin : je vous y attendrai depuis dix heures jus- » qu'à minuit, et plus tard encore, et laisserai la porte ouverte; à l'en- » trée, il y a une petite allée que vous passerez vîte, car la porte de la » chambre de ma tante y répond, et vous trouverez un degrés qui vous » mènera à ce second estage.

» Ayant fait partir le reste de mon train, ajoute le maréchal, j'attendis » le dimanche pour voir cette jeune femme; je vins à dix heures et » trouvai la porte qu'elle m'avoit marquée, et de la lumière bien grande » non seulement au second estage, mais au troisiesme et au premier en- » core, mais la porte estoit fermée : je frapay pour advertir de ma venue, » mais j'ouys une voix d'homme qui me demanda qui j'estois. Je m'en » retournai à la rue aux Ours, et estant retourné pour la deuxième fois,

» ayant trouvé la porte ouverte, j'entrai jusques au second estage où je
» trouvay que ceste lumière estoit la paille du lit que l'on y brûloit, et




» deux corps nuds estendus sur la table de la chambre. Alors, je me » retirai bien estonné, et en sortant je rencontrai des *corbeaux* qui me » demandèrent ce que je cherchais, et moy, pour les faire écarter, mis » l'espée à la main et passai outre, m'en revenant à mon logis un peu » esmeu de ce spectacle inopiné. » Bassompierre ajoute qu'après avoir bu trois ou quatre verres de vin (ce qui est un remède d'Allemagne contre la peste), il s'empressa de se mettre au lit. Quelque recherche qu'il ait pu faire, soit dans la rue aux Ours, soit au Petit-Pont, à l'enseigne des *deux Anges*, jamais il n'a pu savoir ce qu'était devenue la jeune femme dont il garda longtemps un tendre et triste souvenir.

Chacune des petites voies qui aboutissent à la grande rue Saint-Martin pourrait devenir le sujet d'une histoire particulière, et toutes ces histoires nous révéleraient des faits étranges et curieux, inconnus jusqu'à ce jour, mais je suis obligé de terminer brusquement cette promenade, en signalant la rue de Montmorency comme ayant été la demeure de ce fameux *Nicolas Flamel*, dont j'ai parlé plus haut. Il y avait fait bâtir une vaste maison dont il louait plusieurs parties à différentes personnes. L'apparence en était fort simple, autant qu'on peut en juger par le dessin qui en reste.

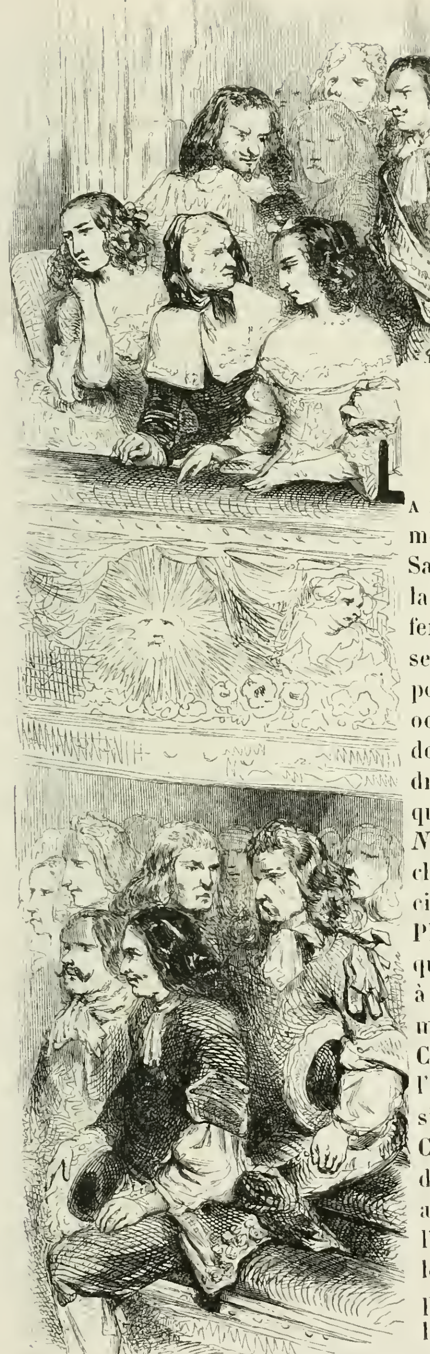
Seulement, au-dessus de la porte d'entrée il avait fait sculpter diverses figures; la Science entre autres, et au milieu, le Sauveur avec une Croix devant lui. Les alchimistes n'ont pas manqué de prendre toutes ces figures pour des signes ayant rapport à leur rêverie.

A toutes les époques de sa longue existence, la *rue Saint-Martin* a joui d'une grande renommée, et s'est distinguée des autres par une physionomie toute particulière. Placée dès l'origine au centre du commerce de la capitale, elle a toujours conservé ce même privilége, et dans un almanach des adresses de Paris, l'on fait encore observer que c'est autour de Saint-Jacques-la-Boucherie que se tiennent les corroyeurs, les pelletiers et les fourreurs. Du XIII^e^ au XVII^e^ siècle, c'est principalement dans cette rue que se portaient tous ces vendeurs ambulants des marchandises les plus diverses que l'on trouve en abondance aujourd'hui dans les boutiques nombreuses de notre capitale, et que l'on criait autrefois dans les rues : par exemple, un baigneur vous engageait à entrer aux *étuves*. « Les bains sont chauds, disait-il, c'est sans mentir; » puis l'on criait la marée qui était si abondante, dit un petit livre des *Rues et Églises de Paris*, imprimé à la fin du XV^e^ siècle, *qu'on s'asseyait dessus, car c'est un monde que Paris*. On y criait des oies, des pigeons, de la chair salée et fraîche, des herbes de toutes sortes, des fromages de Champagne et de Brie, de la farine, des poires, des pêches et des pommes, des cerises, de l'huile, du vinaigre, des pâtés, de la galette, des oublis, du vin à trente-deux sous, à seize, à douze, à dix, à huit, et tant d'autres objets nécessaires à la vie. Ces cris se mêlaient à ceux des frères quêteurs des différents ordres mendiants, ou se taisaient devant la voix du hérault d'armes qui proclamait le *ban du roi;* à tous ces cris se mêlaient les bruits confus, insaisissables qui règnent dans les grandes populations. Comme aujourd'hui c'était principalement à la naissance du jour que ce commerce forain avait lieu. Il durait jusqu'à onze heures ou midi, temps du dîner, même encore au XVIII^e^ siècle. Alors cette grande rue devenait déserte et silencieuse, car il ne faut pas oublier que cette quantité toujours croissante de voitures qui ébranlent incessamment les maisons de notre capitale et causent tant de bruit, ne date que des premières années de notre siècle; il faut se rappeler que les maisons, quoique réunies les unes aux autres, n'étaient pas serrées comme elles le sont aujourd'hui, et qu'elles n'avaient pas la même hauteur; des jardins, des enclos fermés par de grands murs, les séparaient. Ce n'est que peu à peu, à partir du XVIII^e^ siècle environ, que ces jardins, ces enclos, se sont couverts de hautes maisons, que la population commerçante de Paris s'est empressée d'occuper; au bas de chaque maison, plusieurs boutiques ou des magasins ont été ouverts, et dans ces lieux obscurs, étroits, où le jour pénètre difficilement, et le soleil jamais, sont nées, ont vécu et

passé plusieurs générations d'hommes industrieux, et parfois doués d'une haute intelligence, qui composent le commerce de notre capitale.

Malgré l'immense accroissement de Paris et le déplacement qui en est résulté, la rue Saint-Martin est encore l'une des plus *marchandes* de la ville. Dès le point du jour, cette rue est sillonnée par de grosses voitures qui viennent y déposer des denrées de toute espèce; des ouvriers, des commis, se rendant à leur ouvrage, la parcourent en tous sens. Bientôt s'y montrent, comme dans les siècles antérieurs, ces petits marchands avec leur cri particulier, incompréhensible pour celui qui n'en a pas l'habitude. Ces cris sont à peine étouffés par le tapage assourdissant des voitures de toute espèce qui s'augmentent sans cesse, et jusqu'au milieu du jour interceptent entièrement la circulation. Malheur à l'étranger que le hasard ou ses affaires conduisent au milieu de cette rue. Poussé, heurté dans tous les coins, c'est à grand peine qu'il parvient à s'échapper et à sortir sain et sauf de cette cohue qui demande pour s'y conduire, ou beaucoup de sang-froid, ou cette grande habitude innée chez les enfants de la ville. Vers le milieu du jour, la rue Saint-Martin commence à devenir un peu moins bruyante. Ces cris sauvages des marchands ambulants cessent; les grosses voitures débarrassées de leurs fardeaux s'éloignent; l'on commence à pouvoir marcher sur le milieu de la chaussée, que de nombreuses voitures sillonnent encore. Ainsi le rapide cabriolet du *courtier du commerce* doit être évité soigneusement par quiconque sait marcher dans Paris; puis viennent les *omnibus*, les *citadines*, les diligences et autres voitures publiques si multipliées aujourd'hui dans Paris. Une population variée, nombreuse, ne cesse pas non plus de circuler dans cette rue. L'on ne s'y promène pas : l'on y marche, et très-vite. C'est en regardant tous ces individus courir, pressés qu'ils sont d'arriver au but qu'ils se proposent, qu'on se souvient de ce passage des Lettres Persanes de Montesquieu : « Depuis un mois que je suis ici, je » n'y ai encore vu marcher personne; il n'y a point de gens au monde » qui tirent mieux partie de leur machine que les Français : ils courent, » ils volent. » Vers le soir, un bruit nouveau de voiture ébranle la rue Saint-Martin; il est causé par l'ouverture des théâtres du boulevart auxquels se font conduire les habitants des faubourgs Saint-Germain ou Saint-Jacques, et des quartiers Saint-Honoré ou du Louvre. Mais ce bruit momentané cesse vite, et de sept heures à onze heures, la rue Saint-Martin semble se reposer des agitations de la journée. Un bruit momentané de voitures s'y fait encore entendre, un peu avant minuit, à la sortie des spectacles; mais bientôt ce bruit s'éloigne, et pendant quelques heures un silence inaccoutumé règne dans la grande voie solitaire.

LE ROUX DE LINCY.




RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE.

La rue de l'Ancienne-Comédie est en même temps la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Lorsque la vieille Lutèce de César était renfermée dans son île, et que son vaisseau dormait à l'abri de ses deux ponts, la rue dont nous allons nous occuper existait peut-être à l'état de bois sacré, et l'imagination a droit d'y placer les amours de quelque Pollion inconnu, avec une *Norma*, membre du sénat de femmes choisies qui réglaient les affaires civiles et politiques de la Gaule. Plus tard, quand un Childebert quelconque fit bâtir près de Paris, à la prière de l'évêque Saint-Germain, l'abbaye de l'église de Sainte-Croix et de Saint-Vincent, depuis l'abbaye de Saint-Germain, en considération d'un morceau de la vraie Croix, de l'étole ou de la tunique de saint Vincent, et de quelques autres dons qu'il avait obtenus de l'évêque de Sarragosse, pour avoir levé le siége de cette ville, il est probable que notre rue existait à l'état de pré, comme les prés voisins connus sous le nom du grand et du

petit Pré-aux-Clercs, que traversait un canal qui descendait de l'abbaye à la rivière. L'imagination peut encore s'exercer dans ce champ sans limites; ce ne serait pas faire un grand tort aux moines de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que de prêter à l'un d'eux un rendez-vous avec quelque jolie fille de Paris.

Après l'enceinte de Philippe-Auguste, qui étendit la ville, la rue dont nous parlons commence à se dessiner, et on la trouve mentionnée dans l'histoire de Paris, sous le nom de rue des Fossés-Saint-Germain. Il ne faut pas croire que les rues fussent alors ce qu'elles sont aujourd'hui, et qu'on y connût l'agrément du trottoir : le bitume était loin d'être inventé; si bien que Philippe-Auguste, poursuivi par les mauvaises exhalaisons des sentiers boueux qui formaient toute la voie parisienne, entreprit le pavage des deux principales rues de sa bonne ville de Paris; mais les autres, et surtout celles des faubourgs, restèrent longtemps comme de grandes routes, bordées çà et là de chaumières et de maisons, avec des jardins et des vignes dans leur dépendance. La rue des Fossés-Saint-Germain, commençant au coin des rues Saint-André-des-Arts et de Bussy et finissant au coin des rues des Boucheries et de l'École-de-Médecine, n'a pas figuré, que nous sachions, dans l'histoire, jusqu'au moment où elle devait refléter l'éclat de la comédie française, dont elle a pris le nom glorieux. C'est de cette époque qu'elle date véritablement.

Molière étant mort, sa troupe, chassée du *Palais-Royal* par Lully, qui avait obtenu le privilége de cette salle pour l'Opéra, acheta du marquis de Sourdeac un théâtre construit dans la rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud, au Jeu de paume de la Bouteille; ce fut alors que le roi décida qu'il n'y aurait plus que deux troupes de comédiens français à Paris: l'une à l'hôtel de Bourgogne, et l'autre au théâtre de la rue Mazarine; Colbert incorpora dans cette troupe les débris comiques de la compagnie du Marais. En 1680, jugeant qu'une seule troupe serait suffisante, celle de l'hôtel de Bourgogne fut encore réunie à celle de la rue Mazarine: la réunion s'opéra le 25 août de la même année. Mais ils ne devaient pas jouir d'une longue tranquillité : le directeur des écoles du collége de *Mazarin* ne tarda pas à faire des représentations sur les inconvénients qui résultaient du concours des écoliers et des carrosses que le collége et la comédie occasionnaient. Sa Majesté ordonna à M. de Louvois de faire ordonner aux comédiens, par M. de la Reynie, lieutenant-général de police, de chercher un autre emplacement pour leur spectacle; la troupe du roi n'ayant que six mois pour trouver ce qui lui convenait, il fut arrêté dans une assemblée qu'elle tint le 20 juin 1687, qu'elle achèterait l'hôtel de *Sourdis;* mais la vente manqua. La comédie tourna ses désirs vers l'hôtel de *Nemours,* puis vers l'hôtel de *Sens,* puis vers l'hôtel de *Lussan,* puis vers l'hôtel de *Dauch;* enfin, après toutes ces vicissitudes, elle se fixa

au jeu de paume de l'Étoile, sis dans la rue neuve Saint-Germain-des-Prés. Le sieur d'Orbay, architecte célèbre, fut chargé de la construction de ce nouveau théâtre, dont le roi avait agréé le plan.

Racine a raconté dans une lettre à Boileau, avec beaucoup de grâce et d'esprit, les pérégrinations des comédiens français repoussés sur tous les points : « Ils ont déjà marchandé des places dans cinq ou six endroits, » dit-il, mais partout où ils vont, c'est merveille d'entendre comme les » curés crient : le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a déjà obtenu qu'ils » ne seraient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on au» rait entendu tout à plein les orgues, et de l'église on aurait parfaite» ment entendu les violons. Enfin, ils en sont à la rue de Savoie, dans la » paroisse de Saint-André-des-Arts : le curé a été tout aussitôt au roi » représenter qu'il n'y a tantôt plus dans sa paroisse que des auberges et » des coquetiers ; si les comédiens y viennent, que son église sera déserte. » Les Grands-Augustins ont été aussi au roi, et le père Binbrochons, » provincial, a porté la parole ; mais on prétend que les comédiens ont » dit à Sa Majesté, que les mêmes Augustins, qui ne veulent point les » avoir pour voisins, sont fort assidus spectateurs de la comédie, et qu'ils » ont même voulu vendre à la troupe des maisons qui leur appartiennent » dans la rue d'Anjou pour y bâtir un théâtre, et que le marché serait » déjà conclu, si le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné » à M. de Lachapelle de lui envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir » dans la rue de Savoie. Ainsi on attend ce que M. de Louvois décidera. » Cependant l'alarme est grande dans le quartier ; tous les bourgeois, qui » sont gens de palais, trouvent fort étrange qu'on vienne leur embarras» ser leurs rues, M. Billard surtout, qui se trouvera vis-à-vis de la porte » du parterre, crie fort haut, et quand on lui a voulu dire qu'il en aurait » plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort » tragiquement : *Je ne veux point me divertir*. »

Voilà un trait tout-à-fait dans le goût de Molière ! Il paraît que ce bon M. Billard, qui ne voulait pas se divertir, l'emporta, puisque le jeu de paume de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés servit de refuge aux comédiens. Qu'on nous permette de faire en passant une réflexion à propos des jeux de paume. Ils ont singulièrement contribué aux progrès des lumières, de la philosophie et des libertés. Leurs salles, si longtemps consacrées à des amusements gymnastiques, virent les jeux remplacés par les exercices de la pensée. Les premiers théâtres s'y établirent, et l'on se souvient que la balle de la révolution, si nous pouvons nous exprimer ainsi, est partie de la main de Mirabeau, du jeu de paume de Versailles, et il l'a lancée si haut, qu'elle n'est pas encore retombée.

L'ouverture du Théâtre-Français eut lieu le 18 avril 1689, par la tragédie de Phèdre, et la comédie du *Médecin malgré lui*. Quelle magnifique

assemblée se pressa ce jour-là dans la rue des Fossés-Saint-Germain ! comme ses honnêtes habitants durent se placer aux fenêtres pour voir passer les carrosses. On admira beaucoup cette belle salle, entourée d'un triple rang de loges richement étoffées, les unes ouvertes, les autres grillées de barreaux ; ce grand vaisseau boisé et doré, éclairé par une brillante roue de chandelles, qui pendait du milieu du plafond, peint par Boullogne ; la recette fut de 1,889 livres : c'était énorme pour le temps.

Quel est ce marquis, vrai marquis de Molière et de Regnard, qui, sortant d'un long repas, entre à la Comédie-Française pour voir *l'Opéra de Village*, de Dancourt, et s'établir sur les banquettes placées aux deux côtés de la scène, selon son droit de marquis? Ses jambes sont avinées, et il va commettre quelque impertinence à coup sûr. Ne reconnaissez-vous pas le marquis *de Sablé?* il pénètre enfin sur le théâtre, il arrive vers la douzième scène, au moment où l'on chante dans un couplet que les prés seront sablés. *Sablé*, se dit-il, on m'insulte : il cherche Dancourt, il le rencontre dans les coulisses, il lui donne un soufflet. Dancourt tire l'épée, mais on entraîne le marquis de Sablé ; on le porte plus que jamais dans son carrosse, au milieu des brocards des bourgeois de la rue des Fossés-Saint-Germain.

Voici bien une autre foule : nous sommes au 16 décembre 1716. La Comédie-Française donne un bal, privilége auquel le directeur de l'Opéra l'obligea de renoncer bientôt; quelle réunion ! la fleur de la Régence ! les gentilshommes de la chambre et les belles comédiennes ! la naissance et les grâces ! la fortune et l'esprit ! tout cela descend de compagnie des plus brillants équipages !... Nous sommes fiers de cette fête pour notre rue, beaucoup plus que de la représentation d'*Iphigénie*, annoncée comme une chose qu'on *n'avait jamais vue* et qu'on *ne devait jamais revoir :* c'était Poisson, le Crispin, qui s'avisait de jouer le rôle d'Agamemnon. Poisson s'attira tant de huées, qu'on les entendait de la rue des Cordeliers.

Vous voulez savoir pourquoi ces sept messieurs sortent en grande tenue du théâtre? Ce sont des comédiens, parmi lesquels vous devez remarquer, à sa désinvolture affectée de grand seigneur, ce fameux *Quinault-Dufresne*, que Destouches a pris pour modèle dans son *Glorieux*. Ne venez-vous pas de l'entendre dire à ses gens : *A-t-on mis de l'or dans mes poches?* Où vont-ils ainsi ? Ne voyez-vous pas qu'ils se dirigent du côté de l'Académie-Française : ils vont, et c'est un honneur qu'ils donnent et reçoivent, offrir leurs entrées aux membres de l'illustre assemblée !

Le 26 avril 1751, j'aperçois, à la porte de la Comédie, les gardes-françaises qui relèvent le guet. Je suis sûr désormais du bon ordre et de la tranquillité du spectacle, troublé souvent par le parterre aussi bien que par les seigneurs ; mais les bals recommencent : le seul Grandval a ob-

tenu la permission d'en donner huit. La Comédie a droit aussi de donner des ballets; regardez plutôt les demoiselles *Bonjoni* et *Auguste*, ces fringantes personnes qui saluent, en passant, les gardes-françaises comme de vieilles connaissances ; elles viennent danser avec le fou *Cosimo* et le sieur *Rivière*, dans *la Fête du Village*. Que nos habitants de la rue des Fossés-Saint-Germain sont heureux !

Quel silence dans la rue, le 16 janvier 1757 ! Des groupes errent çà et là; le théâtre est fermé : le roi a été frappé par le couteau de Damiens. Quel bruit, au contraire, le 16 octobre 1758 ! Qui donc porte-t-on en triomphe?... C'est l'excellent comédien Armand, qui, après une longue maladie, a reparu dans le rôle de *Dave* de *l'Andrienne*. — Émeute de marquis le 25 mai 1759; on a retranché les banquettes où s'asseyaient ces messieurs : la scène est délivrée de leurs personnes. L'ombre de Ninus ne sera plus forcée de se disputer avec les assistants pour faire son apparition; l'illusion théâtrale y gagnera quelque chose; Clairon et Le Kain ont déjà porté une heureuse réforme dans le costume! Laissons donc crier messieurs les marquis.

Souhaitez-vous là-dessus l'opinion de Sainte-Foix? écoutez-le; il ne s'est jamais mieux exprimé : « Tout Paris, dit-il, a vu avec la plus grande satisfaction, en 1759, le premier de nos théâtres, notre théâtre par excellence, tel qu'on le désirait depuis longtemps, c'est-à-dire délivré de cette portion brillante et légère du public, qui en faisait l'ornement et l'embarras; de ces gens du bon ton, de ces jeunes officiers, de ces magistrats oisifs, de ces petits-maîtres charmants, qui savent tout sans avoir rien appris, qui regardent tout sans rien voir, et qui jugent de tout sans rien écouter; de ces appréciateurs du mérite qu'ils méprisent, de ces protecteurs des talents qui leur manquent, de ces amateurs de l'art qu'ils ignorent. La frivolité française ne contrastera plus ridiculement avec la gravité romaine. Ce marquis de..... sera placé dans l'éloignement où il convient qu'il soit d'Achille, de Nérestan, et de Châtillon. »

*Au feu! au feu! au feu!* Que signifient ces cris? quels flots de spectateurs s'élancent, traversent la rue, et sans s'armer d'aucun courage, cherchent un asile dans le temple voisin, c'est-à-dire dans le café Procope, dont il sera question tout à l'heure!.. Heureusement, c'est une terreur panique; le feu est vite éteint, le spectacle peut continuer. Mademoiselle Dumesnil, quoiqu'elle se soit trouvée mal, n'en jouera pas moins Sémiramis. Une bougie allumée, laissée sur une chaise par une actrice, a causé cet émoi.

Quelle affluence aujourd'hui, 15 février 1765! Une partie du public n'entrera pas à la Comédie! comme les portes en sont gardées avec soin ! Voici des plaisants qui escaladent le balcon avec des cordes, en dépit des gardes-françaises, et qui entrent sans payer. Quel chef-d'œuvre va-t-on

jouer? C'est le *Siége de Calais*, qui attire tout ce monde : cette pièce plus




française de cœur que de style. Le croiriez-vous? l'enthousiasme était tel, qu'un jour les comédiens qui jouaient le *Siége* n'étant pas arrivés, afin de ne pas figurer à côté du comédien Dubois, compromis par un procès scandaleux, le semainier proposa *le Cid* à la place de cette pièce : on hua *le Cid*. Le public redemanda son argent, comme si on avait voulu le voler. Le lendemain, les bons habitants de notre rue virent la Comédie en deuil partir pour le For-l'Évêque ; on sait que ce fut la cause de la retraite de mademoiselle Clairon.

L'année 1770 est fatale à la rue de l'Ancienne-Comédie ; elle voit fermer son théâtre, dont la troupe passa aux Tuileries, en attendant qu'une nouvelle salle, celle qu'on a depuis appelée Odéon, fût bâtie au faubourg Saint-Germain. Il ne lui resta de consolation que dans le café Procope, qui a vécu de sa vieille gloire jusqu'à nos jours. Le Sicilien François Procope avait ouvert à la foire Saint-Germain un établissement recommandable par la bonne qualité du café, nouvellement introduit en France. Il vint se fixer ensuite, en 1689, dans la rue des Fossés-Saint-Germain, en face du théâtre, et il se vit éternellement rempli d'auteurs dramatiques, de gens de lettres et de gens du monde.

C'est au café Procope que se montaient les cabales, que se fabriquaient les épigrammes, que se formulaient les jugements sur les pièces.



Rue de l'Ancienne-Comédie.

Le café Procope était un véritable journal de Paris, journal du matin, journal du soir, toujours spirituel, littéraire et charmant.

Au café Procope Jean-Baptiste Rousseau fredonnait ces couplets qui lui furent si funestes; Lamothe renouvelait la querelle des Modernes et des Anciens; il disait : Je mettrai votre *Œdipe* en prose, à Voltaire, qui lui répondait : Je mettrai votre *Inès* en vers; Rousseau le philosophe, reconnaissait avec naïveté que ses pièces ne seraient pas son plus beau titre de gloire; Piron récitait à voix basse des vers qui ont déshonoré sa mémoire; le brillant chevalier de Saint-Georges donnait des leçons d'escrime aux gens de lettres, excepté à Sainte-Foix, qui n'aimait ni les leçons, ni les bavaroises; c'est du café Procope que Dorat adressait des messages amoureux à mademoiselle Saunier; c'est encore là que Marmontel faisait l'éloge de mademoiselle Clairon; là que le marquis de Bièvre essayait ses calembours, tandis que Duclos et Mercier écrivaient des scènes de mœurs sérieuses et passablement satiriques.

Un jour Voltaire, sortant de la Comédie, était entré au café Procope dans une grande agitation d'esprit; il demanda, suivant son habitude, à M. Procope, une tasse de chocolat mélangé de café, puis de l'encre et du papier; on s'empressa de lui servir tout ce qu'il désirait; il se mit à écrire une lettre qui absorbait son attention, au point que M. Palissot, essayant de l'intéresser d'avance à la comédie des *Philosophes*, ne put parvenir à se faire comprendre de lui...

« Vous avez fait une comédie, M. Palissot? — Oui, M. de Voltaire : *les Philosophes*. — J'en suis bien aise...; contre ce misérable Fréron, n'est-ce pas? — Au contraire; mais je respecte votre personne et vos écrits. — Ah! oui, cet homme ne respecte rien; vous attaquez aussi ce vilain Piron, qui m'en veut, je ne sais pourquoi? — Mais non, j'attaque d'Alembert, Rousseau, Diderot, Helvétius! — Mes amis, d'honnêtes gens; oui, il faut les défendre : il n'y a que des polissons qui leur jettent la pierre, entendez-vous, M. Palissot; des polissons, c'est le mot. »

Palissot, peu satisfait de la tournure que la conversation avait prise, mit son chapeau et s'en alla. Voltaire continua d'écrire, sans prendre garde à sa sortie, et sans remarquer un homme qui, retiré dans un coin, l'observait avec attention.

Piron entra dans cet instant, et Piron fredonnait ces couplets, qu'il venait d'achever, sur un air de l'opéra de *Pyrame et Thisbé* :

Quen'a-t'on pas mis
Dans Sémiramis;
Que dites-vous, amis.
De ce beau salmis?
Blasphèmes nouveaux.
Vieux dictons dévots.

Hapelourdes, pavots
Et brides à veaux;
Mauvais rêve,
Sacré glaive!
Billet, cassette et bandeau,
Vieux oracle,
Faux miracle,
Prêtres et bedeau,
Chapelle et tombeau!
*Que n'a-t'on pas mis....*

Voltaire bondit au refrain, qu'il n'avait pas bien entendu d'abord, et s'élançant vers Piron, il lui dit avec un accent tragique :

« Monsieur Piron, vous êtes un.... vous avez fait *les Fils ingrats!* »

Il partit ensuite, ne croyant pas pouvoir adresser une plus grosse injure à son ennemi.

L'homme dont nous avons parlé, l'observateur, s'était vivement approché de la table; il mit la main sur le brouillon de lettre laissé par Voltaire, et lut ce qui était écrit avec une satisfaction diabolique.

« Monsieur Piron, dit-il, voilà une lettre bien capable de vous venger.

—Eh! monsieur Fréron, répondit le poète, je me vengerai bien tout seul. Écoutez mon second complet:

Tous les diables en l'air,
Une nuit, un éclair,
Le fantôme du festin de Pierre,
Cris sous terre,
Grand tonnerre,
Foudres et carreaux,
États généraux.
*Que n'a-t'on pas mis...*

—C'est bien, dit Fréron, mais *l'Année littéraire* enverra ce chef-d'œuvre épistolaire à la postérité!

—Et mon troisième couplet, s'écria l'auteur de *la Métromanie;* vous allez voir :

Reconnaissance au bout,
Amphigouris partout,
Inceste, mort-aux-rats, homicide,
Parricide,
Matricide,
Beaux imbroglios,
Charmants quiproquos.
*Que n'a-t'on pas mis...*

Que pensez-vous de tout cela?

— Ma foi, dit Fréron impatienté, vous allez me forcer, à mon tour, de vous rappeler que vous avez fait *Gustave*.

— Oh! oh! dit Piron, quel serpent vous a mordu?

— Que peuvent vos vaudevilles? reprit le critique; c'est par leurs propres petitesses que les grands hommes se perdent. Voici une lettre qui fera plus de tort au caractère de Voltaire, que tout ce que nous avons, vous chanté, moi écrit; et il lut à Piron cette épître adressée à la reine :

« MADAME,

» Je me jette aux pieds de Votre Majesté : vous n'assistez aux spec- » tacles que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un » sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde; j'implore » cette vertu même, et je la conjure, avec la plus vive douleur, de ne pas » souffrir que les spectacles soient déshonorés par une satire odieuse » qu'on veut faire contre moi, à Fontainebleau, sous vos yeux. La tra- » gédie de *Sémiramis* est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la » plus pure, et par là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection. » Daignez considérer, Madame, que *je suis domestique du roi, et par con-* » *séquent le vôtre.* »

— Ceci est bas, dit Piron, qui avait le sentiment de la dignité des lettres. — Continuons, reprit Fréron, avec un sourire sardonique.

« Mes camarades, les gentilshommes ordinaires du roi, dont plusieurs » sont employés dans les cours étrangères, et d'autres dans des places » très-honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie, » devant eux et devant toute la famille royale, un avilissement aussi cruel. » Je conjure Votre Majesté, par la bonté et par la grandeur de son âme, » de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après » m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre » par une flétrissure publique. Daignez envisager, Madame, que les pa- » rodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années : » faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul, sous les yeux de Votre » Majesté? Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet; l'autori- » sera-t-elle devant toute la cour? Non, Madame, votre cœur est trop » juste, pour ne pas se laisser toucher par mes services et par ma dou- » leur, et pour faire *mourir de honte un ancien serviteur*, le premier sur » qui sont tombées vos bontés. Un mot de votre bouche, Madame, à » M. le duc de Fleury et à M. de Maurepas, suffira pour empêcher un » scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité » qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé » par elle. »

— Eh bien! dit Fréron, à votre tour, que dites-vous de tout cela? — Je veux être de moitié dans la parodie. — Il est incorrigible, répliqua Fréron.

Voltaire rentra en ce moment avec Palissot; il courut à la table; ne retrouvant plus son brouillon de lettre, il se retourna et reconnut Fréron; il devina la main qui s'était emparée de son écrit; mais affec-

tant un souverain mépris pour son détracteur, il se contenta de dire à Palissot : — Ah !... vous mettez en scène les philosophes, M. Palissot ? j'y mettrai un jour les gazetiers ; la scène se passera dans un café ! — Au café Procope, peut-être... — Au café Procope... de Londres, reprit Voltaire, en jetant un regard significatif à Fréron.



Et Voltaire écrivit, un peu plus tard, le vilain rôle de *Frélon*, dans une comédie-satire intitulée : *l'Écossaise.*

En 1782, la rue de l'Ancienne-Comédie, qui avait depuis longtemps perdu son théâtre, vit passer, d'un œil curieux et jaloux, tous les beaux seigneurs de la cour et tous les beaux-esprits de la ville, qui se dirigeaient vers une nouvelle salle de spectacle, la salle de l'Odéon, pour y assister à la première représentation d'une singulière pièce, impatiemment et ardemment attendue par tout le monde, et qui n'était rien moins qu'une comédie intitulée : le *Mariage de Figaro;* le Mariage de Figaro devait *tomber* cent fois de suite.

Ce soir là, les habitués, les hôtes spirituels, les hypercritiques du café Procope, se levèrent en masse, pour aller ergoter ou se réjouir, aux nouveaux ébats, aux nouveaux jeux d'esprit de l'audacieux Barbier de Séville qui s'avisait de prendre Suzanne pour lui seul, à la barbe de son maître, monseigneur Almaviva; toutes les charmantes grandeurs du règne de Marie-Antoinette passèrent à pied, en chaise ou en

carrosse, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, pour applaudir, en riant, à cette préface en action du livre révolutionnaire, où le peuple devait écrire plus tard, avec du sang, les péripéties d'une terrible histoire; les amis les plus dévoués, les défenseurs les plus courageux, les courtisans les plus sincères de la monarchie et de la noblesse, avaient hâte d'assister au spectacle d'une vengeance littéraire qui bafouait, en public, l'esprit monarchique et l'esprit aristocratique.

Oui, les grands seigneurs de Louis XVI avaient la bonté de vouloir rire avec le seigneur Almaviva; les juges voulaient absolument qu'on les jouât, sous les apparences de... de... de... Bridoison; les nobles dames de Versailles tenaient beaucoup à recevoir une dernière leçon de galanterie, dans le boudoir de la comtesse Rosine; les maîtres consentaient à se faire bâtonner par un sémillant valet de comédie, qui avait besoin de prendre plus d'une revanche; la cour toute entière sentait généralement le besoin d'aller se morfondre sous les *maronniers*, et de se faire duper par ce coquin de Figaro.

A l'issue de cet étrange spectacle, la rue de l'Ancienne-Comédie vit défiler, au grand galop, le convoi de l'aristocratie, qui venait d'expirer dans la salle de l'Odéon, sous les brocards d'un homme du peuple, d'un homme de lettres, d'un homme de rien, qui se nommait Caron de Beaumarchais.

Ce fut, je le crois, à cette époque que des poètes eurent l'honneur de baptiser de leurs noms quelques nouvelles rues de Paris : on vit un beau matin, autour de la place du nouveau théâtre, la *rue Corneille*, la *rue Voltaire*, la *rue Racine*, la *rue Molière*, et sans doute, une semblable innovation scandalisa les quarteniers, les dizeniers et autres officiers de l'Hôtel-de-Ville.

Pendant la révolution de 93, la rue de l'Ancienne-Comédie fut traversée bien des fois par des passants qui n'étaient rien moins que les nouvelles puissances du jour : ce n'étaient plus les beaux-esprits, les esprits forts, les génies railleurs, les petits marquis et les petites marquises du XVIII$^e$ siècle monarchique; non, les passants dont il s'agit étaient des illustrations révolutionnaires, qui s'en allaient visiter un horrible tribun, dans une rue voisine; et bien souvent, la rue de l'Ancienne-Comédie entendit de loin, la voix formidable de Danton qui appelait son ami Marat!

Un matin, la rue de l'Ancienne-Comédie vit passer une jeune et belle fille, une provinciale qui arrivait de son village, et qui se nommait Marie ou Charlotte, comme il vous plaira : Charlotte marchait dans la foule, sans trembler mais non pas sans rougir; elle disparut soudain, au détour de la *rue de l'École-de-Médecine*; elle chercha des yeux le numéro d'une vilaine maison habitée par un impitoyable personnage de la tragédie contemporaine; elle frappa tout doucement à la porte de cette maison,

en ayant bien soin de cacher, sous son mantelet, quelque joyau ou quelque poignard ; elle entra dans cette mystérieuse et sombre demeure ; elle pénétra dans une petite chambre... ; elle se pencha sur une baignoire où un homme se débattait contre la rage, contre la fièvre, contre la gale;— et Charlotte Corday frappa le cœur, je me trompe, frappa le corps de Marat !

Je soupçonne bien des incroyables mal habillés, et bien des merveilleuses à peu près nues du Directoire d'avoir passé, quelques années plus tard, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, pour aller prendre leur part de pouvoir, d'influence, de plaisir et de scandale, dans les salons équivoques du Luxembourg.

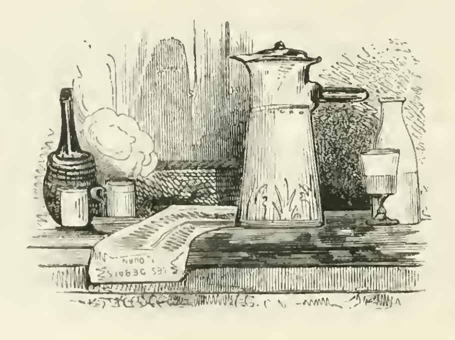
Aujourd'hui, la rue de l'Ancienne-Comédie est une des rues les plus vivantes du faubourg Saint-Germain qui commence décidément à mourir : il y passe beaucoup d'étudiants, beaucoup de grisettes qui représentent plusieurs thèses, beaucoup de membres de l'Institut et beaucoup d'omnibus.

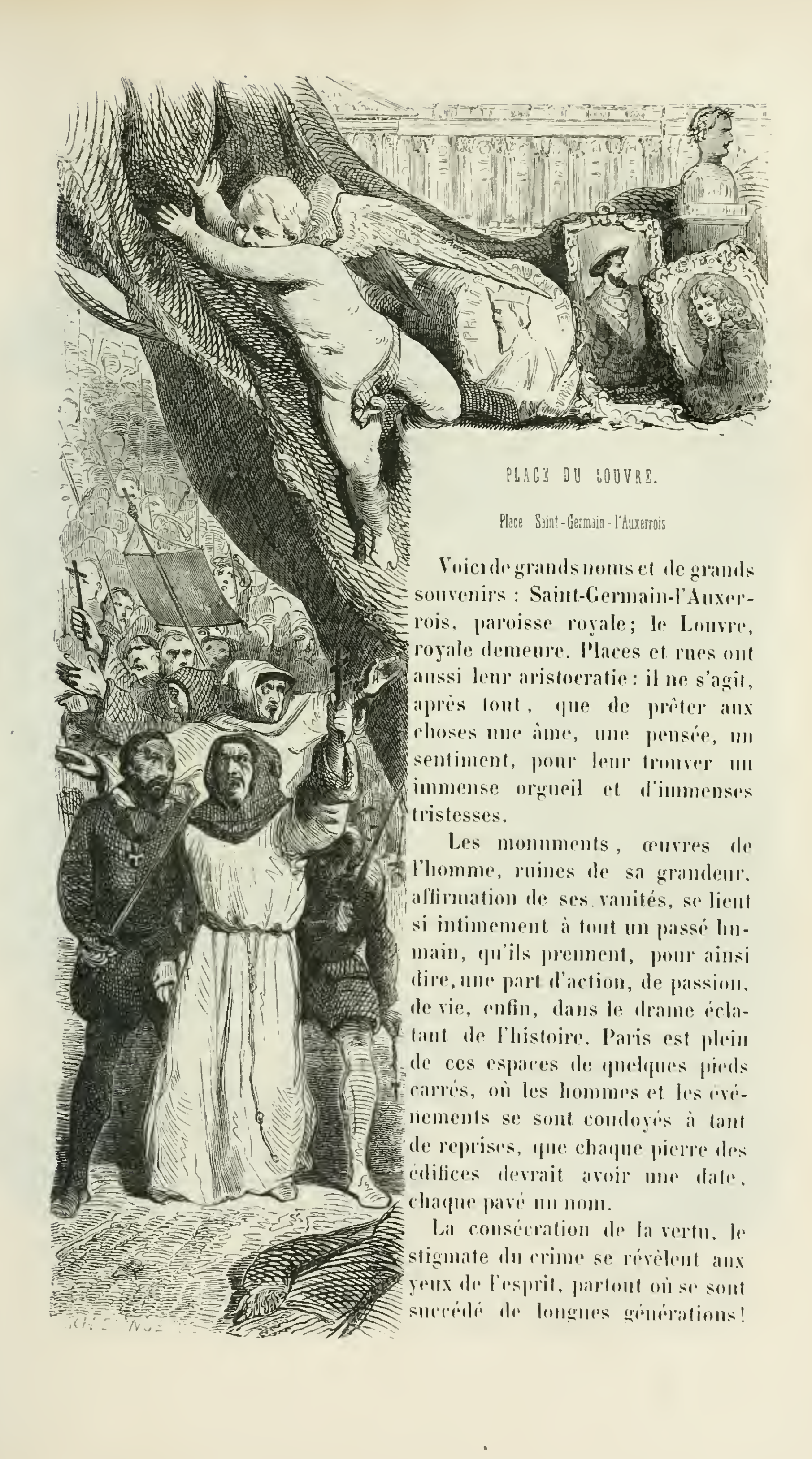
L'ancien théâtre, qui a longtemps abrité la glorieuse vieillesse du peintre Gérard, appartient, ce me semble, à un restaurateur, où, comme aurait dit Boileau, à un empoisonneur que l'on appelle Dagnaux ; un peu plus loin, un second empoisonneur, nommé Pinson, se glorifie d'avoir nourri bien des avenirs littéraires : la carte de Pinson a bien mérité des estomacs les plus célèbres, et il faut le dire, les plus ingrats de notre maigre littérature.

L'on croirait que la rue de l'Ancienne-Comédie a voulu conserver quelque chose qui lui rappelât les apparences et les illusions de la salle de spectacle du XVIIIe siècle : on voit encore, tout près de la façade du vieux théâtre transformé en habitation particulière, un arlequin, un pierrot et une colombine qui servent d'enseigne à la boutique d'un costumier.

Quant au café Procope, ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple café, à l'usage des poètes de l'École de Droit et des critiques de l'École-de-Médecine : le café Procope est un souvenir, une ruine, une page presque effacée de l'histoire littéraire d'autrefois : les étudiants sont très fiers d'y jouer au domino, sur la table de Voltaire !

HIPPOLYTE LUCAS.





## PLACE DU LOUVRE.

Place Saint-Germain-l'Auxerrois

Voici de grands noms et de grands souvenirs : Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse royale; le Louvre, royale demeure. Places et rues ont aussi leur aristocratie : il ne s'agit, après tout, que de prêter aux choses une âme, une pensée, un sentiment, pour leur trouver un immense orgueil et d'immenses tristesses.

Les monuments, œuvres de l'homme, ruines de sa grandeur, affirmation de ses vanités, se lient si intimement à tout un passé humain, qu'ils prennent, pour ainsi dire, une part d'action, de passion, de vie, enfin, dans le drame éclatant de l'histoire. Paris est plein de ces espaces de quelques pieds carrés, où les hommes et les événements se sont coudoyés à tant de reprises, que chaque pierre des édifices devrait avoir une date, chaque pavé un nom.

La consécration de la vertu, le stigmate du crime se révèlent aux yeux de l'esprit, partout où se sont succédé de longues générations!

pas un débris qui n'ait été lavé de larmes saintes ou souillé de taches de sang. Et quelle ville au monde dont les annales soient remplies comme celles de cette capitale babylonienne, où le génie et la gloire ont posé tant de fois leurs pieds divins dans les fanges de la terre!

Qu'importe cependant tout cela? Excepté quelques rêveurs sans rime, quelques artistes sans raison, poètes dont les poëmes ne s'écrivent pas, pauvres diables qui, à l'heure où d'autres font leur œuvre, le pinceau, la plume ou le compas à la main, s'en viennent mélancoliquement ou niaisement, comme on voudra, s'asseoir, sans pinceau, plumes ou compas, sous un porche désert, avec les yeux au ciel et l'esprit on ne sait où; excepté ces braves gens qui ne comptent guère, et pourquoi compteraient-ils? à qui cela fait-il quelque chose que la vieille église et le palais, bientôt vieux, se regardent éternellement dans un silencieux tête-à-tête? Qu'importent ces deux muets témoins, représentants solennels des deux suzeraintés du passé; l'antique foi, l'antique royauté! si nous avions, par à-propos, quelque charmante historiette. quelque jolie médisance à conter, à la bonne heure! cela ferait passer encore par-dessus les détails de la mise en scène que nous risquerions sans trop d'appréhension; mais décrire ce qui est tout simplement pour se donner le droit de dire ce qui fut; peindre une place triste et trop souvent fangeuse, après avoir remué la poudre séculaire des manuscrits et fait éternuer l'ennui sur des pages qui n'auraient même pas le mérite d'une érudition bien sérieuse, à quoi bon?

La place Saint-Germain-l'Auxerrois et la place du Louvre, qui se confondent dans une intimité touchante et fraternelle, et semblent l'Alphée et l'Aréthuse des places, n'ont d'abord formé qu'un pré assez marécageux qui n'eut de longtemps point l'honneur d'être circonscrite dans l'enceinte du vieux Paris. Quel fut le fondateur de l'église? fut-ce Childebert ou Chilpéric? à la fin du VI^e^ siècle ou au commencement du VII^e^? c'est ce qu'il est difficile d'établir. Il paraît cependant probable que l'édifice fut élevé par Chilpéric en l'honneur d'un saint Germain quelconque, saint Germain de Paris, plutôt que tout autre. L'église s'appela d'abord Saint-Germain-le-Rond. Malgré l'admiration tout-à-fait relative de certains chroniqueurs pour d'autres constructions contemporaines, il est permis de douter de la majesté et de la grandeur des œuvres de ce temps, et l'on peut croire que toutes les églises réédifiées dans la troisième race, s'élevèrent en général sur l'emplacement de modestes chapelles. Dans la période du VII^e^ au XI^e^ siècle, Paris s'agrandit lentement en plusieurs sens, et quelques habitations aventureuses se rapprochèrent des terrains dont nous parlons. Ce fut alors que le dévôt Robert II, fils de Hugues Capet, fit reconstruire la basilique qui prit le nom de Saint-Germain-l'Auxerrois; de grandes prérogatives ecclésiastiques lui furent accor-



Place Saint-Germain-l'Auxerrois.

dées, et le chapitre s'enrichit de nombreuses redevances. Aussi voyons-nous qu'au commencement du XV^e siècle, pendant la domination des Anglais dans Paris, l'église subit une nouvelle transformation, et elle y subvint par ses propres ressources. Quoi qu'aient pu prétendre quelques écrivains qui croient voir dans le monument qui reste des traces de la réédification faite par Robert II, nous sommes disposés à admettre qu'il ne faut y chercher aujourd'hui que l'œuvre du XIII^e, du XIV^e et du XV^e siècle. Cette dernière date apparaît d'une manière incontestable dans le porche et le vestibule du portail, qui présentent tous les caractères du gothique fleuri encore pur, ou gothique rayonnant. Il est à croire qu'à dater de cette époque les modifications à la partie extérieure de l'édifice furent peu importantes. Sous François I^er, un peu plus d'un siècle après, on se borna, selon toute apparence, à des réparations intérieures. Pierre Lescot, l'illustre architecte du Louvre, sous Henri II, et l'immortel Jean Goujon, élevèrent le jubé, qui fut détruit en 1744, lorsque le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois fut réuni à celui de Notre-Dame; l'église cessa alors d'être collégiale; mais riche des dons des rois, elle ne perdit rien de sa splendeur. On y admira longtemps des pages des maîtres illustres et plusieurs tombeaux dans le goût de la renaissance. Malherbe, madame Dacier, Caylus, le célèbre antiquaire, y furent enterrés.

Sans pouvoir être rangée au nombre des grandes créations de l'ère gothique, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois est un beau monument. Avec quelques-uns des caractères des églises de transition, lesquels s'expliquent en raison de ses transformations successives, elle a, à l'intérieur surtout, de la beauté dans sa simplicité. La disposition qu'on y voit, d'une haute nef accompagnée de quatre collatéraux aux voûtes assez basses, rappelle les monuments romano-byzantins des siècles antérieurs; mais la nef du milieu est hardiment voûtée; les piliers sont élancés, les fenêtres, dont l'ogive surbaissée s'appuie sur des montants très-sveltes, sont hautes et lumineuses, et l'on reconnaît à ces indications les dates plus récentes.

Après tout, ce qui nous paraît le plus imposant devant cette œuvre du passé, c'est encore le souvenir; la générosité fastueuse du roi pour l'orgueilleuse soumission du prêtre, s'est écrite en durables caractères sur la face des monuments; et la pierre des sanctuaires glacés s'est usée sous la sandale des reines. Quel dialogue séculaire entre l'église et le palais! quel long échange de puissance sur les choses, et de domination sur les hommes! Enfin, il est un fait à méditer, par ce qui se retrouve dans toutes les histoires : la croyance est la mère des civilisations; les sociétés s'organisent d'abord sous la loi religieuse : la tour des rois cherche, pour s'élever, le voisinage de la maison de Dieu.

Du reste, l'Église ne fut pas toujours pour le palais une alliée commode et docile. Empruntant une importance toute locale au voisinage du siége de la royauté, plus que tout autre le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois eut occasion de s'insinuer aux choses politiques. Lorsque Catherine de Médicis, rêvant déjà peut-être la nuit sanglante de la Saint-Barthélemy, parut cependant se rapprocher un instant des huguenots, et voulait ménager dans des conférences quelques chances d'accommodement, l'église qui, à son ordre, devait sonner plus tard le tocsin fatal se prononça violemment contre elle. Un moine séditieux, nommé Fournier, dont les prédications attiraient une affluence énorme, poussa même si loin la hardiesse, que le parlement dut intervenir par arrêt. Puis, quand vinrent les massacres, les attaques véhémentes se changèrent en ardents panégyriques et en exhortations effrénées à bien terminer l'œuvre d'extermination.

Quelques années après, aux premières fureurs de la ligue, la chaire religieuse formula de nouveau une menace permanente contre la royauté. Henri III, ouvertement désigné à la haine des ligueurs, voit chaque jour son autorité méprisée. Ce prince, faible et pusillanime, hésite devant l'orage, et donne à ses ennemis la joie du spectacle de son impuissance. L'égarement du peuple était tel alors dans Paris, qu'il fallait à son fanatisme les plus burlesques manifestations : l'ardeur des processions allait toujours en croissant : hommes, femmes, garçons et filles, nus, mais nus de la plus complète nudité, s'y pressaient en foule. Ces étranges cérémonies se renouvelaient plusieurs fois par jour; le peuple prit enfin si grand goût à la chose, que les prêtres ligueurs qui l'avaient d'abord excité, durent plus d'une fois trouver son zèle exagéré. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, Jacques Cueilly, l'un des séditieux les plus ardents, était chaque nuit réveillé par ses paroissiens, qui demandaient à *processionner*. S'il faut en croire l'Estoile, les sexes différents, confondus pêle-mêle, dans le costume quelque peu primitif et léger que nous avons dit, marchaient par les ténèbres où tout était *carême prenant :* c'est assez dire, ajoute le chroniqueur, *qu'on en vit bien les fruits* : les processions revenues dans l'église, après une promenade démésurément longue dans les rues de Paris, les prédications recommençaient de plus belle, et des prêtres, indignes de ce nom, se livraient sur des figures de cire représentant le roi, aux pratiques de la magie : ils enfonçaient au cœur de l'image royale des épingles qui devaient, à l'aide de sortiléges, poignarder en réalité le *tyran*. Le roi eut un jour une velléité de fermeté souveraine : le 2 septembre 1587, ordre fut donné au prévôt Rapin d'aller arrêter en chaire les prédicateurs de plusieurs paroisses, et entre autres un moine qui faisait retentir les voûtes de Saint-Germain-l'Auxerrois des plus atroces provocations au régicide. Bussi-Leclerc, un des chefs de la

ligne, qui, de maître d'armes, devint gouverneur de la Bastille, accourut avec ses hommes d'armes pour s'opposer à l'exécution des ordres du roi. Cependant Henri III fit demander par devant lui les docteurs en théologie et messieurs de la Sorbonne, et leur fit un discours à peu près éloquent pour leur reprocher ces méfaits. Le pauvre roi en fut pour ses frais d'éloquence, et on continua d'aiguiser sur la pierre profanée des autels le poignard de Jacques Clément. Après la mort de Henri III, le Béarnais ne pouvait pas espérer que tant de fureur s'apaiserait à son nom. Ces folies honteuses, sanglantes, où la religion n'avait vraiment que faire, ne firent que s'accroître, même après son abjuration. On sait dans quelles dégradations tomba l'esprit public pendant les horreurs du siége de Paris, et quand le calme apparent se rétablit, Ravaillac ramassait dans l'ombre le fer régicide de Jacques Clément. Sous la hache de Richelieu, tout se tut; la chaire revint, bien lentement, il est vrai, aux enseignements sacrés qui devaient inspirer un jour la parole des Massillon et des Bossuet.

Telles furent, en résumé, jusqu'à notre époque, les destinées de la vieille basilique des rois francs. Nous allons ébaucher aussi l'histoire du palais qui vint s'abriter, pour ainsi dire de son ombre.

Quoi qu'en dise Duboulay, lequel prétend que la tour du Louvre existait déjà sous ce bon roi Dagobert, qui a su se faire une durable renommée sans la demander à la gloire, il paraît certain que la première fondation ne remonte pas à une époque de beaucoup antérieure au règne de Philippe-Auguste. Ce prince y fit construire un mur d'enceinte qui devait relier plusieurs bâtiments différents: une vieille charte atteste, au dire de Sauval, que les terrains qui appartenaient alors à l'abbé de Saint-Denis-de-la-Chartre furent payés la somme de 30 sous. La tour, agrandie et entourée de nouvelles constructions, devint l'habitation des rois; on y établit aussi une prison pour les captifs illustres et le dépôt du trésor public. Cette tour était la suzeraine des grands vassaux, le siége féodal de la royauté; toutes les dépendances de la couronne relevaient de la tour du Louvre. Aussi chaque règne y laissa-t-il quelque trace: Charles V y fit surtout de nombreuses réparations; il y reçut pompeusement, au dire de Christine de Pisan, l'empereur Charles IV.

Mais une réception éclatante encore devait y saluer un jour, sous un plus grand nom, la majesté impériale.

Après la captivité de François I[er] à Madrid, après l'entrevue d'Aigues-Mortes, où le roi de France et l'empereur Charles-Quint mirent courtoisement leur gloire face à face, le monarque espagnol, apprenant la révolte de Gand, ne savait comment arriver dans les Flandres: les tempêtes pouvaient le jeter sur les côtes de France ou sur celles d'Angleterre, deux pays ennemis; il préféra s'en rapporter à la générosité et à la droiture du roi-chevalier: il fit donc demander à traverser la France; les pro-

messes lui coûtaient peu ; il s'en montra prodigue. François Ier, dans sa loyauté, crut indigne de lui d'exiger des engagements écrits. Charles-Quint obtint toutes les sûretés possibles ; et dans une circonstance où il savait bien cependant qu'il n'eût pas fallu se fier à sa parole, se fiant à celle d'un rival qu'il avait indignement traité, il entra en France, suivi seulement des gens de sa maison.

Le Ier janvier 1540, l'empereur, que François Ier avait été attendre à Loches, fit son entrée dans le Louvre ; entrée splendide et magnifique, s'il en fût. De Bayonne à Paris, le voyage de Charles-Quint, longue série de fêtes, avait duré près d'un mois. François Ier venait de consacrer ce temps à des embellissements continuels : le palais de la vieille monarchie française n'avait jamais étalé tant de pompes ; tout rappelait les profusions luxueuses de ce fameux camp du drap d'or si vanté dans l'histoire. Nous ne décrirons pas le merveilleux cortége qui venait de traverser Paris : le louvre est notre seul domaine. Une fête digne de la cour de François Ier, la cour la plus brillante de l'Europe, attendait Charles-Quint ; tous les grands dignitaires de l'Etat, toute cette héroïque génération de Marignan, et les femmes les plus séduisantes du règne le plus chevaleresque et le plus galant de notre histoire, étaient présents dans tout l'éclat de leur rang, de leur gloire ou de leur beauté ; six cardinaux français, deux cardinaux romains envoyés par le pape comme témoins de cette pacifique rencontre, entouraient les monarques. A une table garnie d'un seul côté, François Ier fit asseoir son hôte ; lui-même s'assit après l'empereur, puis ses deux fils, le légat du pape, le roi de Navarre, les cardinaux de Bourbon et de Lorraine, les ducs de Lorraine et de Vendosme prirent place ; ce que la France avait de plus illustre après ce que l'Europe avait de plus grand.

Charles-Quint resta six jours à Paris ; François Ier lui fit courtoisement les honneurs de sa capitale. Les deux princes n'avaient-ils aucun souvenir du passé ? Charles-Quint oubliait-il qu'il avait estorqué le traité de Madrid ? François Ier ne songeait-il pas quelquefois que l'empereur son rival était à la merci de sa loyauté ? Il est impossible que ces idées ne vinssent pas à tous deux. On sait le propos de Triboulet, qui avait dit à la nouvelle du voyage de Charles-Quint : « Ah ! par Belzébuth ! je vais céder ma marotte à l'empereur. — Et si l'empereur traverse la France comme ses états ? reprit François Ier. — Alors, Sire, c'est au roi de France que je céderai mon bonnet. »

Le prisonnier de Madrid ne put cependant se défendre de faire allusion à ces souvenirs devant Charles-Quint lui-même. Montrant la belle dame d'Étampes, son conseiller intime et nocturne : « Mon frère, dit-il à son hôte, si je croyais tout ce que me dit la bouche adorée de cette dame que vous voyez là, je ne vous laisserais pourtant point partir, devant

que vous n'eussiez consenti à rompre le traité de Madrid. — Si le conseil est bon, il faut le suivre, répartit froidement l'empereur. » Néanmoins, il saisit bientôt une occasion de radoucir les rigueurs de la belle dame. Un jour qu'il se lavait les mains dans un plat d'or que lui tenait un page, il laissa adroitement tomber aux pieds de la dame d'Étampes un diamant magnifique, d'un prix véritablement impérial, et comme elle




s'empressait de le lui rendre : « Gardez-le pour le souvenir de moi, dit-il ; il paraît bien qu'il veut changer de maître, et n'aurait su mieux choisir. » La belle se tint pour battue, et Charles-Quint eut le droit de la compter parmi ses amis les plus dévoués.

François Ier resta ferme en sa loyauté ; noble exemple que son hôte illustre ne devait point imiter.

Charles-Quint partit, il renia ses promesses ; il est bien probable que la droiture généreuse du roi de France laissait dans sa pensée un tout autre sentiment que celui de l'admiration.

Plus tard François Ier ne se contenta pas des changements qu'il avait déjà faits dans le palais du Louvre : il abattit l'édifice presque entier, pour le reconstruire. Des artistes italiens furent appelés à présenter de nouveaux et plus vastes projets. Ce fut cependant celui d'un Français qui prévalut : Pierre Lescot, abbé de Cligny, chargé de l'exécution de son

propre plan, jeta les fondements de ce qu'on appelle aujourd'hui *le Vieux Louvre*.

Sous Henri II, ces travaux furent activement continués. L'édifice se régularisa : Jean Goujon y laissa l'empreinte de son génie. C'est à l'œuvre même que le Phidias français devait bientôt tomber, victime de quelque basse et envieuse inimitié, sous la balle d'un assassin de la Saint-Barthélemy. Quoique dès-lors le Louvre formât un ensemble complet, plusieurs parties des constructions de Pierre Lescot lui-même ont été modifiées, surtout du côté de la Seine, où un corps-de-logis faisait saillie jusqu'au bord de l'eau.

Quand Charles IX monta sur le trône, les grands travaux étaient presque achevés; mais on travaillait encore à des décorations de détail. Sous le règne de ce prince, le Louvre reçut de nouveau un de ces hôtes illustres, dont le passage laisse trace partout dans la mémoire des hommes. Le cardinal d'Este vint à Paris : parmi les gentilshommes de sa suite, on avait remarqué tout d'abord un jeune seigneur à l'œil fier, à sa noble figure; un de ces hommes dont le front semble fait pour une couronne, et qui, à défaut de couronne, y portent dignement un rayon divin : le génie.

Charles IX, au milieu de sa cour assemblée, et comptant autour de lui tous les poètes de la Pleïade, dont il avait fait ses amis, fit un accueil brillant au cardinal-prince. Lorsque ce dernier, qui présentait tour-à-tour les personnes de sa suite, prononça, avec un sourire d'orgueil, le nom de Torquato Tasso, le roi de France se leva et salua le premier.

Le Tasse trouva dans toute la cour les sympathies les plus vives. Ronsard, que le roi s'honorait d'appeler son maître en poésie, se lia de la plus vive affection avec le poète italien; et pendant les quatorze mois de séjour que ce dernier fit en France, les plus nobles et les plus illustres amitiés s'empressèrent autour de lui.— Le cardinal d'Este ne sut cependant pas résister à de petites jalousies d'amour-propre; inquiet de l'influence que le roi lui-même accordait au génie, il en vint vis-à-vis du Tasse à une froideur dont le poète, doué d'une sensibilité exaltée, fut profondément affligé ; il y eut même un moment où la pénurie du Tasse en vint à ce point, qu'il fut réduit à emprunter un écu. C'est donc avec de l'amertume dans l'âme qu'il repartit pour l'Italie, en janvier 1572. Toutefois il garda des bontés de Charles IX un durable souvenir. Heureux le poète, si le laurier du génie l'eût préservé de la foudre ! Heureux le roi, si les nobles instincts qu'il puisa quelques fois dans l'amour éclairé des lettres, lui eussent donné le courage de résister aux sinistres suggestions, aux épouvantables exemples dont son inexpérience fut entourée ! Catherine de Médicis, dont le souvenir se dresse comme un spectre fatal sur les hauteurs de l'histoire, Catherine n'avait que trop bien réussi dans l'œu-



Place du Louvre. — Église Saint-Germain-l'Auxerrois.

vre de dépravation précoce qu'elle entreprit au cœur même de ses enfants. L'heure sinistre de la Saint-Barthélemy avait sonné : le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois éveilla le tocsin du Louvre. Nous n'avons pas à entreprendre le récit de ce drame, dont on connaît toute l'épouvante ; mais deux ou trois épisodes sont trop inhérents à notre sujet pour que nous puissions les passer sous silence ; ce sera la dernière page historique que nous aurons à rappeler, à propos du Louvre, jusqu'au jour où l'insurrection victorieuse de juillet, vengea contre la royauté, les huguenots égorgés, et sur le même emplacement, fit payer aux Capets de Bourbon, la vieille dette des Capets de Valois. Dès le premier signal que Catherine avait arraché à son fils, tous deux et monsieur, frère du roi, étaient au portail du Louvre, joignant le Jeu de Paume. Un coup de pistolet part ; le roi, qui avait lutté longtemps avant de céder à sa mère, hésite encore et s'émeut ; il envoie dire au duc de Guise d'arrêter ses soldats et de ne rien entreprendre. Guise répond par ce mot devenu célèbre dans une autre circonstance : *Il est trop tard.* Alors le massacre commence ; la cour du Louvre fut un lac de sang : les officiers du roi de Navarre et du prince de Condé qui habitaient le palais, réveillés en sursaut, furent égorgés sans défense, sous les yeux de la reine-mère ; l'un d'eux, Legrand, échappa aux premiers coups, et se précipita tout sanglant sur le lit de la reine de Navarre : dans sa terreur, il l'embrassa étroitement ; on n'osa pas l'achever. Combien d'autres furent moins heureux ! Au bout de quelques heures trois cents cadavres étaient étendus devant les portes du Louvre. Les plus illustres victimes y étaient traînées, mortes ou mourantes, et les dames de la cour allaient les reconnaître, en faisant les plus exécrables et les plus impudiques plaisanteries ; presque tous étaient nus : ces dames cherchèrent longtemps sur un cadavre les causes ou les signes d'impuissance d'un jeune gentilhomme, Charles Guillevé de Pontivy, contre qui Catherine de Soubise, sa femme, demandait le divorce.

Enfin, Charles IX, comme s'il eût voulu assumer toute la responsabilité d'un crime qu'il s'était longtemps refusé à autoriser, monta lui-même à une fenêtre de l'aile du Louvre qui faisait saillie jusqu'à la Seine, et se mit à tirer sur les malheureux qui se sauvaient à la nage. On sait le reste. Henri IV racontait depuis avec terreur, que pendant plus de huit jours, des bandes innombrables de corbeaux ne cessèrent de s'abattre sur les toits du Louvre, et qu'il entendit longtemps, d'intervalles à autres, retentir à son oreille d'effroyables bruits sans causes.

Mais tout s'efface, le sang comme autre chose, sur les dalles des palais. Louis XIII fit reprendre quelques travaux ; c'est au commencement de son règne que fut élevé le pavillon du milieu, couvert d'un dôme carré. La façade du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois n'avait pas été modifiée sous Henri II ; elle était toujours défendue par des fossés, qu'on fran-

chissait au moyen d'un pont-levis assis sur des piliers de pierre. Louis XIV voulut achever l'œuvre de ses prédécesseurs : il provoqua, comme avait fait François I[er], le concours d'un grand nombre d'architectes. Aucun projet ne parut satisfaisant : on fit venir de Rome le cavalier Bernin dont la renommée était immense. Pendant ce temps, Claude Perrault, le naïf auteur des *Contes des Fées*, à qui Boileau donnait cet aigre conseil :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

présenta aussi son plan, sans qu'il fut cependant architecte. Mais le Bernin arriva; et quoique ses projets parussent complètement au-dessous de sa réputation, Louis XIV qui l'avait fait recevoir avec des honneurs princiers, hésita à manifester son désappointement : Colbert était devenu ministre ; il s'éprit d'enthousiasme pour l'idée de Claude Perrault; il osa plus que Louis XIV : il ne dissimula pas son opinion. Bernin tranchait du Michel-Ange : peintre, sculpteur, architecte, il avait sa gloire et son génie acceptés ; son orgueil se révolta dès qu'il put soupçonner qu'on ne craignait pas de lui comparer quelqu'un. Sous un prétexte de santé, il partit : Claude Perrault se mit à l'œuvre ; il fit exécuter ces dessins qu'avait admirés Colbert ; c'est la splendide façade connue sous le nom de *la Colonnade* du Louvre. Elle se compose d'un soubassement à surface unie, percée de vingt-trois ouvertures ; cette partie de l'édifice est d'un aspect triste et, pour ainsi dire, sacrifié, mais au-dessus on ne peut qu'admirer un grand ordre de colonnes corinthiennes couplées, avec des pilastres de même ; le tout du plus majestueux effet. Cette façade, longue de cent soixante-seize mètres, se partage en trois avant-corps, un au milieu et deux aux extrémités. L'avant-corps du milieu s'ordonne de huit colonnes couplées et porte un grand fronton dont la cimaise est de deux seules pierres qui ont chacune seize mètres et demi de longueur. Pour les poser, il fallut inventer une machine ; l'honneur en appartient à un simple ouvrier nommé Cliquin ; l'une de ces pierres s'est fendue sous l'impression des froids. Malgré ces grands travaux, le Louvre était loin d'être terminé; des parties peu en harmonie avec l'ensemble restaient encore debout, surtout du côté de la Seine. La décoration intérieure n'était pas non plus complète. Napoléon voulut mettre la dernière main à l'œuvre ; on commença par démolir plusieurs bâtiments qui obstruaient le passage du quai ; le sol fut exhaussé, et on laissa l'espace pour une large rue ; en même temps on achevait les distributions générales de l'édifice ; on lui donnait des portes, des balustrades, des escaliers, des plafonds, et toutes sortes de sculptures dignes de sa grandeur ; on fit aussi quelques changements à la façade qui regarde Saint-Germain-l'Auxerrois. Le grand arc cintré qui dominait la porte d'entrée fut détruit, et l'on établit une com-

munication entre les deux parties du péristyle. A un nouveau bas-relief représentant un quadrige de la victoire, on adjoignit comme pendentifs deux autres bas-reliefs, qui, dans la première ordonnance, existaient aux cintres de l'attique. Au-dessus, dans le vide du fronton, on en établit encore un nouveau représentant Minerve et des Muses, et au centre, la figure de Napoléon, qui, en 1815, fut remplacée par celle de Louis XIV. Depuis lors, on a réalisé complètement le vœu exprimé dans l'encyclopédie du XVIII[e] siècle, pour que le Louvre fût consacré à toutes les grandes collections d'art. Napoléon avait transporté ailleurs le siége des anciennes académies qui y tenaient leurs séances. Successivement plusieurs Musées y ont été établis. Les premiers artistes contemporains ont orné toutes les salles de plafonds et de peintures : de nombreuses galeries d'une richesse remarquable sont décorées d'objets de curiosité d'un grand prix. Nous nous bornerons à énumérer les diverses collections qui sont une des gloires de la France.— Le *Musée des Tableaux* proprement dit, contient les immortels chefs-d'œuvre des *Ecoles*, *Italienne*, *Flamande et Française; le Musée Espagnol*, est un important noyau dû au règne actuel; le *Musée Grec et Égyptien*, situé dans des salles magnifiques; le *Musée des Antiques,* le *Musée Anglais* ou *Musée Standish*, comprenant une galerie et une bibliothèque léguée au roi Louis-Philippe par un Anglais, M. Standish; le *Musée de la Marine;* la salle *des Statues;* le *Musée de la Sculpture française*, occupent également plusieurs locaux merveilleusement appropriés à leur destination. Il faut remarquer aussi *les salles Historiques*, conservées avec leur ameublement, telles qu'elles étaient sous plusieurs des rois qui ont habité le Louvre. On y voit avec intérêt, la chambre à coucher où mourut Henri IV. Ces différents établissements, dont chacun contient d'inestimables merveilles, forment un ensemble de trésors artistiques que l'Europe nous envie à bon droit, et qui n'a pas d'égal au monde. Telles sont les transformations successives qu'a subies la vieille tour de Philippe-Auguste, désignée par les anciens chroniqueurs sous le nom quelque peu barbare de *Lupara,* parce que, disent les commentateurs, ses alentours furent longtemps parcourus par des bandes de loups. Grâce au travail intelligent des siècles, la sombre forteresse est devenue un splendide palais, et Paris a pu s'énorgueillir de compter un de plus de ces grands monuments dont s'honorent les grandes nations. Le Louvre, on l'a vu, a de glorieux parrains; Philippe-Auguste, François I[er], Louis XIV, Napoléon :— c'est l'aristocratie de la royauté.

N'avons-nous pas assez fait pour le passé? après avoir évoqué les dormeurs de la mort, nous avons vu trop de souvenirs s'éveiller sous nos pas. Nous pouvons donc quitter l'église des premiers rois Francs, la demeure de Philippe-Auguste, et redescendre sur la place du Louvre, sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois, puisqu'on ne peut pas les séparer, puis-

qu'elles ont tout en commun : leur antique orgueil comme leur moderne délaissement. Il nous reste maintenant deux épisodes de l'histoire à enregistrer ici ; et c'est vraiment bien de l'histoire, toute contemporaine, toute palpitante encore. Après les fastes des rois, les fastes du peuple, le nom de la révolution a dû s'inscrire sur les œuvres de la monarchie. Malheureusement pour l'art, l'idée révolutionnaire remue plus les idées que la matière ; elle édifie dans le monde moral avant tout ; et jusqu'à présent, en fait de monuments, elle a plus détruit que fondé. Son tour viendra sans doute ; il ne faut pas demander aux jours du combat l'orgueilleuse prospérité du lendemain des victoires. A la révolution de juillet 1830, les deux places furent le théâtre de scènes sanglantes : le peuple avait commencé depuis longtemps l'attaque de la colonnade défendue par un bataillon Suisse, qui soutint avec vigueur un feu meurtrier. Après de longs efforts, le peuple s'empara du Louvre : Voici comment l'événement s'accomplit ; le maréchal duc de Raguse avait envoyé des Tuileries un bataillon nouveau, pour remplacer celui qui avait supporté une fusillade de plusieurs heures. L'aide-de-camp qui dirigeait ce mouvement, arrivé au Louvre, fit descendre les troupes qui combattaient, avant de faire monter celles qu'il amenait. Le peuple voyant cesser le feu des soldats, crut qu'ils désespéraient de leur position et qu'ils abandonnaient la place. Quelques jeunes gens, quelques enfants, montèrent à l'assaut, et parvinrent au péristyle de la colonade. Plusieurs assaillants les suivirent, et l'on commença, des fenêtres du Louvre, à tirer dans la cour sur les Suisses ; ceux-ci inquiets et surpris de cette nouvelle attaque, crurent la partie perdue et se retirérent. Le lendemain on ramassa les morts. Un prêtre de Saint-Germain-l'Auxerrois bénit devant la colonnade, la sépulture commune où vainqueurs et vaincus furent couchés ensemble. Une croix s'éleva sur ce terrain, clos d'une ignoble balustrade de bois, et ce cimetière improvisé garda les victimes jusqu'à la translation de leurs cercueils sous la colonne funéraire de la Bastille. Saint-Germain-l'Auxerrois et le Louvre, comme deux témoins du courage de tous, gardèrent au front de larges cicatrices où les balles avaient gravé le souvenir du combat.

Enfin, en 1831, à l'occasion d'un service funèbre célébré en mémoire de la mort du duc de Berry, la foule se rua au presbytère et puis à l'église même de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle y commit de sacriléges dévastations ; les statues de Chilpéric, de sa femme Ulthrogothe, plusieurs autres statues qui ornaient le portail, les sculptures intérieures et les tombeaux furent affreusement mutilés. Le lendemain, l'église était fermée ; un buste en plâtre de Louis-Philippe fut placé dans une niche, et la noble basilique eut l'honneur d'être métamorphosée en mairie surnuméraire du quatrième arrondissement.

En 1838, on a entrepris de réparer l'édifice. Cette restauration ne peut

encore être appréciée entièrement; toutefois, à voir les peintures, les sculptures et les décorations de toute sorte auxquelles on travaille avec activité, on peut croire que l'église n'aura rien à regretter de son ancienne splendeur.

Malgré quelques améliorations, la place Saint-Germain-l'Auxerrois est toujours peu décente; la place du Louvre n'est pas plus convenable. Toutes deux, entre deux grands édifices, font peine à voir et n'ont point de prestige : ce n'est plus la physionomie pittoresque du vieux Paris; c'est moins encore le luxe de la ville moderne. Que de gens passent par là, en oubliant qu'ils ont devant les yeux les œuvres magnifiques de l'art séculaire! A vrai dire, la foule n'est pas nombreuse; qu'a-t-elle à faire ici? Notre place n'aboutit nulle part. Le flot populaire roule sur le Pont-Neuf, mais n'afflue point à gauche vers la rue des Prêtres et le Louvre; il s'en va par la droite retrouver les quartiers où l'ouvrier travaille; il s'achemine vers la ligne des boulevarts; mais à gauche, mais par la place du Louvre, qui diable peut venir? quelques étudiants qui du quartier Latin vont au Palais-Royal, le cigare et souvent *proh pudor!* pauvres mères de province! si elles voyaient cela! la pipe culottée entre les dents; les




apprentis jurisconsultes en casquette, les Broussais et les Dupuytren futurs, légèrement émus par quelques libations préalables, viennent de

s'arrêter, pour compléter leur gaîté, chez *la mère Moreaux*, place de l'École, à la renommée du *Chinois de Marseille* et de la *Prune à l'eau-de-vie;* d'autres poursuivent depuis le Pont-Neuf, d'une allure assez irrégulière, la svelte grisette, qui s'en va trottant menu.

Ne jugeons pas du passé par le présent : la foule aima jadis ces lieux délaissés aujourd'hui. Sans rappeler encore les grands jours du Louvre, les grands jours de Saint-Germain-l'Auxerrois, ni revenir aux souvenirs de la religion et de la royauté, nous dirons que le peuple trouva longtemps sur ces places ses plaisirs ordinaires : des farceurs, des saltimbanques, voire des comédiens et toutes sortes de charlatans, marchands d'onguents, de poudres et diseurs de bonne aventure; pour ne parler que de ce qui reste en mémoire aux contemporains, écoliers ou flâneurs sous l'empire, qu'est devenu ce bon temps où pas mal de badauds affamés des bourdes d'un bel esprit de carrefour, attendaient d'avance et très-patiemment, ma foi, le cours scientifique et gratuit du plus populaire des professeurs? Un cours, direz-vous! Oui, un bel et bon cours, moins rétribué que ceux de messieurs de la Sorbonne, mais en revanche beaucoup plus régulier et plus amusant : le fameux *l'Esprit*, « fils de l'Esprit son père, engendré par l'opération de *l'Esprit*, » comme il le disait lui-même, *travaillait* chaque jour de la semaine, mais bien plus particulièrement le dimanche, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois; ses démonstrations de physique assaisonnées de bon mots hardis, de joyeux quolibets, d'apostrophes gaillardes et entremêlées de tours de gobelet, attiraient un perpétuel concours. Aujourd'hui la bourgeoisie va en fiacre, le peuple va en omnibus; tout le monde est pressé : il n'y a plus rien à faire pour ces estimables *bilboquets*, qui s'associaient sincèrement à la bonne grosse gaîté de leur entourage, et dont on n'aurait pas su dire si leur public s'amusait d'eux plus qu'ils ne s'amusaient de leur public; du reste, est-il bien sûr que le succès de ce spectacle, où chaque lazzi recevait tout de suite sa rétribution, où les suffrages s'exprimaient sans *claque* par de bruyants éclats, n'eût pas comme un autre sa grande vanité, son orgueil et ses joies? Il y avait des admirateurs et des rivaux, des fanatiques et des envieux : de quoi donc autre chose se compose la gloire?

Je voudrais bien ne pas commettre d'injustice, et faire à chacun sa part de souvenir : en ce même temps où régnait *l'Esprit*, une autre renommée, au moins égale, rivalisait avec la sienne dans l'estime populaire. L'habile praticien qui s'offrait à grand orchestre à soulager toutes les mâchoires de l'assistance, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, se vanta chaque jour, pendant longues années, d'avoir si dextrement extirpé des millions de dents que personne n'en gardait contre lui.

Le temps marcha toujours, et comme l'ingratitude de la foule n'est pas

seulement un privilége à l'usage des hommes, on fut de plus en plus ingrat envers ces lieux jadis aimés; nous l'avons dit, de nouveaux ponts s'établirent et créèrent de nouveaux passages : le pont des Saints-Pères conduisit aux guichets du Carrousel, le pont des Arts amena directement dans la cour du Louvre; il y a peu d'années cependant, un exécutant d'une grande habileté dans son genre, eut encore le talent d'attirer un cercle nombreux autour de lui, sur la place du Louvre ou celle de Saint-Germain-l'Auxerrois, il est peu de flâneurs sans doute qui n'aient remarqué, aux lieux que nous disons, tout comme aux Champs-Élysées, le bâtonniste de première force, qui faisait par son jeu merveilleux l'admiration de tous les connaisseurs, et jetait à perte de vue en l'air des sous qu'il recevait dans leur chute au bout de son bâton, qu'il reconduisait ensuite du bout de son bâton dans sa poche; cet artiste en plein vent rançonnait très-agréablement les curieux, et les exigences croissaient en raison de l'affluence du public; nous croyons qu'il a maintenant disparu de la scène improvisée, où son talent s'était acquis une renommée sans rivale; il ne serait pas impossible que ce garçon-là, vu son aptitude aux *tours de bâton*, eût fait un assez beau chemin dans les hautes régions de ce bas monde.

A de longs intervalles, on rencontre aussi par là, sur le soir, quelques-uns de ces bohémiens de l'art vulgaire, qui donnent au public pour cinq centimes de mélodie chantée, avec l'accompagnement d'une harpe effarée, d'une guitare agacée ou d'un violon rageur : quatre chandelles suffisent au luxe de la mise en scène; une soucoupe égueulée sollicite piteusement la générosité populaire; croyez bien que la recette n'ira pas à la caisse d'épargne, ce qui vient par le gosier du chanteur s'en va par le même chemin, et bon train! Le marchand de vin, ou pour parler le pittoresque langage du peuple, *le marchand de consolution* n'est pas loin; il est partout, le coin de la rue lui appartient de droit; il est place du Louvre, place Saint-Germain-l'Auxerrois aussi; et cela doit être. A Paris il n'y aura, si l'on veut dans une rue, ni prêtre, ni médecin, ni avocat, ni notaire, il n'y aura pas même de boulanger quelquefois; mais le *petit bleu* doit couler quelque part; il doit se détailler dans quelque angle effronté, sur un comptoir d'étain.

Et maintenant qu'on nous permette quelques lignes de topographie pour former comme le cadre matériel des tableaux que nous venons d'ébaucher. L'église Saint-Germain-l'Auxerrois est pressée derrière, à droite et à gauche par les rues de l'Arbre-Sec, de Chilpéric et des Prêtres ou des *Prestres*, comme il est encore écrit sur un angle; c'est dans cette dernière rue humble, et pour ainsi dire honteuse, qu'au milieu de modestes boutiques, tout près d'un café à bière, siége, dans sa puissance et dans sa majesté, l'aristocrate de la presse, le *Journal des Débats*. Devant

l'église est la place Saint-Germain-l'Auxerrois qui, comme nous l'avons dit, se confond avec la place du Louvre.

La place du Louvre forme un grand parallélogramme dans toute la longueur de la façade de l'édifice; elle s'étend depuis le quai du Louvre jusqu'à la place de l'Oratoire, et de ce côté elle communique avec la rue Saint-Honoré par les rues d'Angivilliers et des Poulies; à peu près en face de l'entrée de la cour du Louvre s'offre la façade de l'église; un peu à gauche, et fuyant en diagonale vers la rue de l'Arbre-Sec est la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois; une grande partie de la place est occupée par deux terrains rectangulaires qui s'avancent de chaque côté de la façade. Ces terrains, désignés autrefois sous le nom de *Jardin de l'infante*, devaient être entourés d'une grille dont une partie a même été posée du côté de la place de l'Oratoire; en attendant, une balustrade de bois supplée misérablement la grille projetée; la partie du côté du quai est exhaussée d'un à deux mètres au-dessus du pavé, et ce terrassement est soutenu par un mur indignement dégradé. Nous avons fait remarquer déjà que c'est dans cet emplacement que furent ensevelis les morts du combat de juillet 1830; on ne saurait trop stimuler l'administration pour l'engager à s'occuper le plus promptement possible des travaux peu considérables mais urgents qu'exige l'état actuel de cette partie extérieure du Louvre.

La longue file de maisons qui regarde la colonnade, ne présente aucune construction qui mérite d'être signalée.—Une grande maison sans caractère bien particulier, mais un peu plus blanche que les autres, eut cependant longtemps le privilége d'attirer un public d'élite: cette maison était celle de Dupuytren; l'illustre chirurgien y est mort. Un notaire, un avoué, deux médecins habitent sur la place, quelques boutiques de deuxième ou troisième ordre n'attirent pas grand nombre de chalands: un libraire, des marchands de vin, un ou deux petits traiteurs, de petits marchands d'habits ou de friperie, tels sont les voisins du Louvre. Au numéro 14 se trouve la maison de secours du bureau de bienfaisance du quatrième arrondissement.

Tel est le présent; nous avons en commençant essayé l'esquisse du passé! La mémoire des hommes en conservera de jour en jour moins de souvenirs: les événements vont si vite qu'ils s'entassent pour ainsi dire couche par couche sur le même sol. Mais tandis que les générations roulent dans un océan de ténèbres sous la main de la mort, les créations de l'art laissent du moins après l'homme une impérissable idée de son existence: les monuments restent au seuil même de l'oubli, comme le cénotaphe de la grandeur humaine.

CH. CALEMARD DE LAFAYETTE.




## RUE ET FAUBOURG DU TEMPLE.

Vers le milieu du XIe siècle, des Français, la plupart soldats, qui avaient contribué à la délivrance des lieux saints, fondèrent à Jérusalem, et tout près du Sépulcre, un hôpital où ils recevaient les pèlerins et soignaient les malades. Le goût des voyages d'outre-mer était alors dégénéré en fureur; les hauts barons, les seigneurs suzerains, les simples chevaliers, vendaient leurs biens et couraient en Palestine se faire absoudre des violences féodales et des crimes dont ils avaient rempli l'Europe. L'hôpital du Saint-Sépulcre devint bientôt nombreux et riche des aumônes de toute la chrétienté; alors ces garçons de salle, comme dit un historien, se firent chevaliers. Telle fut l'origine des Templiers, qui bientôt fondèrent partout des établissements et semèrent leurs commanderies en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et dans la Sicile, presqu'aussi riche alors qu'elle l'était du temps des Romains. On ignore l'époque précise de leur arrivée en France, où ils apparaissent seulement en 1128, comme propriétaires du vaste ter-

rain qu'occupent aujourd'hui la rue et le quartier du Temple. Ils firent bâtir un château flanqué de tours, entouré de cours spacieuses et de jardins superbes; une muraille crénelée en défendait les approches, et un fossé profond régnait encore autour de la muraille, abordable seulement quand les ponts-levis étaient baissés. Ce fut là que ces fiers religieux, qui ne prétendaient relever que de leur grand-maître, régnèrent en souverains pendant plus de cent ans, opposant aux rois de France une juridiction dont ceux-ci étaient obligés de respecter les prérogatives et les abus. Le Temple était une forteresse si sûre, que Louis IX, avant de partir



pour la croisade, y fit transporter son trésor; Philippe-le-Hardi en usa de même, et, chose singulière, Philippe-le-Bel imita ces exemples et logea même dans l'enceinte du Temple, se confiant ainsi à cet ordre dont, plus tard, il devait faire brûler vifs les premiers dignitaires et le grand-maître.

On comprend que les Templiers, fiers de l'hospitalité qu'ils accordaient aux rois, s'occupaient peu d'héberger les pauvres voyageurs. Sous le nom de commanderies, ils possédaient les plus belles terres de France; ces terres étaient mieux cultivées que les domaines du roi. Pour augmenter leurs richesses, et favorisés d'ailleurs par leur communauté d'intérêts avec leurs frères de Sicile et d'Italie, ils faisaient le commerce des blés, et il y eut un moment où ils en eurent presque le monopole: ils se livrèrent



Rue et faubourg du Temple.

alors à toute l'insolence et à tous les vices que donnent les richesses; à eux les meilleurs vins, les mets les plus exquis, les plus beaux chevaux, les meilleures armes, les meubles et les vêtements les plus somptueux, et aussi les plus belles femmes; le proverbe *boire comme un Templier*, devint populaire et l'est encore; enfin, comme le sacrilége se mêle volontiers aux déréglements de moines dissolus, on les accusa de magie, crime familier aux esprits supérieurs de ces temps d'ignorance; on dit qu'ils faisaient un amalgame monstrueux des superstitions les plus révoltantes avec les mystères sacrés; ils avaient, assurait-on, des rites secrets; ils faisaient des sacrifices impies. De graves historiens, d'érudits compilateurs, et à leur tête il faut placer feu Raynouard, auteur de la tragédie des *Templiers*, ont nié la vérité de ces accusations; les Templiers étaient riches, puissants, et leur conduite turbulente mettait souvent en question l'autorité royale; ces crimes-là sont avérés. Philippe-le-Bel fit saisir tous ceux qui se trouvaient en France; il s'empara de leurs biens; il les fit juger par les juridictions royale et ecclésiastique. Les Templiers furent condamnés sans que la torture pût leur arracher un aveu. Philippe-le-Bel supprima cet ordre puissant en 1312, et deux ans après, Jacques de Molay et Gui, frère de Robert, dauphin d'Auvergne, les deux premiers personnages de l'ordre, furent brûlés vifs sur le terre-plein du Pont-Neuf, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la statue d'Henri IV. Les biens des chevaliers furent appliqués en partie à payer les frais du procès; on donna le reste aux frères de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, nommés plus tard chevaliers de Malte, qui héritèrent du Temple et l'habitèrent depuis cette époque.

Cependant les possessions des Templiers n'étaient pas tombées dans des mains nouvelles sans s'amoindrir. Les pères de Nazareth bâtirent une chapelle sur ce terrain, et plus tard, François Ier et sa sœur, Marguerite de Valois, y fondèrent un hôpital pour les enfants abandonnés; on l'appela l'hôpital des *Enfants-Dieu;* mais comme ses petits habitants étaient vêtus de rouge, le peuple s'habitua à les nommer les *Enfants-Rouges*. La chapelle des pères de Nazareth n'existe plus, l'hôpital a disparu, une rue seulement a retenu le nom donné par le peuple. Malgré ces empiétements, l'enclos du Temple avait encore vingt-cinq arpents. Henri IV, qui venait de bâtir la Place-Royale, eut l'idée d'acheter aux moines Hospitaliers leur propriété, d'abattre le Temple et de le remplacer par une place demi-circulaire, sur laquelle devaient s'ouvrir huit rues magnifiques. Le plan en fut dressé sous les yeux du roi, et Sully devait être chargé de son exécution, lorsque le poignard de Ravaillac fit évanouir ce projet. Les Hospitaliers ayant ainsi échappé au danger d'être dépossédés, se hâtèrent de bâtir pour légitimer leur gage. En 1667, le grand-prieur Jacques de Souvré fit élever un prieuré, dont la façade donnait sur la rue appelée

d'abord *vicus Militiæ Templi,* ensuite rue de la Chevalerie, et qui prit alors celui de rue du Temple, qu'elle a toujours gardé depuis. Tout ce quartier se peupla, et partout se groupèrent des rues nouvelles, que les besoins ou l'agrément firent élever; les rues du Four-du-Temple, du Moulin-du-Temple, où les Hospitaliers faisaient moudre leurs blés et fabriquer leur pain, et mille autres : une rue obscure et tortueuse, presqu'entièrement bâtie en bois se distinguait parmi ces constructions récentes: c'était la rue Vieille-du-Temple, dans laquelle en 1407, le duc de Bourgogne fit assassiner le duc d'Orléans, frère unique de Charles VI; ce fut un gentilhomme normand, nommé d'Ocquetonville, qui, à la tête de dix-huit sicaires, commit ce crime. Le malheureux prince avait partagé la veille le lit de celui qui le faisait assassiner, et il s'acheminait peut-être vers l'oreiller de son bourreau! Non loin de là est la rue de *la Perle;* vous croyez peut-être que ce nom lui vient de quelque jeune bachelette, miracle de sagesse et de vertu, perle de beauté qui aurait légué son souvenir à cette rue? Détrompez-vous; nos ancêtres avaient rarement d'aussi gracieuses inspirations : le premier nom de cette rue était *Thorigny;* on y établit un tripot, le plus achalandé des tripots du xv^e^ siècle, celui où on jouait le plus gros jeu, où on buvait le meilleur vin, où les dés étaient le mieux pipés; la perle des tripots; de là son nom. Plus loin est la rue de l'*Echelle*, qui rappelle les fourches patibulaires des Hospitaliers; c'est là qu'ils exécutaient les malheureux tombés sous leur juridiction.

Déjà les boulevarts étaient plantés d'arbres et le faubourg se bâtissait: encore quelques années et l'amour des plaisirs, le luxe des petites maisons, allaient donner à ce quartier l'importance dont avait joui auparavant la Place-Royale. Dans les dernières années du règne de Louis XIV, Philippe de Vendôme, qui s'était distingué au siége de Candie, à la prise de Namur et dans le Piémont contre les impériaux, fut, en sa qualité de prince du sang et de chevalier de Malte, nommé grand-prieur du Temple. Philippe, quoique rempli de valeur, tint une conduite assez équivoque à la bataille de Cassano, et maltraité par Louis XIV, il ne sollicita le retour des faveurs royales que pour se retirer dans son prieuré et s'y livrer à ses goûts épicuriens. C'était la régence alors, et le grand-prieur de Vendôme voulut surpasser dans son prieuré la licence de l'époque; il y parvint; les soupers du Temple devinrent fameux; ils surpassèrent ceux du Palais-Royal, par le choix et l'esprit des convives; la Fare y brillait de tout l'éclat de sa gaîté; Chaulieu, riche prébendier et qui habitait dans l'enceinte du Temple une maison à lui, était le convive habituel du prieur, et quoique presque octogénaire, il y chantait l'amour et le vin; mademoiselle de Launay, cette spirituelle femme de chambre de la duchesse du Maine, y venait apporter ses reparties piquantes, et ce cœur

orgueilleux, qui devait s'attendrir pour un ingrat, sous les verrous de la Bastille. Jean-Baptiste Rousseau fut admis à ces soupers, et la manière dont il en parle, fait croire, ou qu'on ne le jugea pas digne d'une initiation complète, ou bien que l'ironie seule lui a dicté ce passage de son épître à Chaulieu :

> Par tes vertus, par ton exemple,
> Ce que j'ai de vertu fut très-bien cimenté.
> Cher abbé, dans la pureté,
> Des innocents soupers du Temple.

La pureté des soupers du grand prieur et de Chaulieu est une figure de rhétorique, dont M. de Vendôme a dû beaucoup rire, s'il a lu les vers du poète. Toujours à table ou au lit, le voluptueux petit-fils d'Henri IV s'obérait sans cesse, et quoique les huissiers ne pénétrassent pas dans l'enceinte du Temple, il fallait néanmoins payer ses dettes, ne fusse que pour ne pas voir s'éteindre son crédit. M. le grand-prieur vendit à la ville le terrain sur lequel est bâti la rue de Vendôme, qui porte le nom du vendeur. A Philippe de Vendôme succéda le prince de Conti, qui, en 1770, ouvrit la porte du Temple à Jean-Jacques Rousseau ; le philosophe de Genève, pauvre, poursuivi par des ennemis réels, et obsédé par les fantômes que créait son imagination, vint abriter sous des murs féodaux la célébrité qui suivait l'auteur d'*Émile* : le prince eut la gloire de protéger l'écrivain.

L'enclos du Temple, dont la population s'élevait à quatre mille âmes environ, était alors habité par trois sortes de personnes : le grand-prieur, les dignitaires de l'ordre, et quelques grands seigneurs, qui y avaient des hôtels; des ouvriers attirés par la franchise d'un lieu où ils exerçaient leurs industries sans maîtrise et enfin des débiteurs qui y trouvaient un refuge contre leurs créanciers. Les titres de ce dernier droit n'ont, dit-on, jamais existé : c'était un reste des coutumes du moyen-âge, que le gouvernement toléra jusque en 1779, époque où l'enclos tout entier fut vendu par bail emphytéotique et livré aux entreprises particulières. La forteresse proprement dite, fut alors en partie démolie; c'était une tour carrée de cent cinquante pieds de hauteur, flanquée de quatre tours rondes et accompagnées du côté du nord de deux tourelles beaucoup plus basses. La tour avait quatre étages, des galeries circulaires, et derrière ses murs, dont l'épaisseur n'était pas moindre de neuf pieds, les Templiers devaient être parfaitement à l'abri d'attaques bien moins redoutables alors qu'elles le seraient aujourd'hui. C'est au deuxième étage de cette tour carrée que Louis XVI fut renfermé après la journée du 10 août; sa famille occupa l'étage supérieur. Nous ne nous appesantirons pas sur cette époque sanglante ; nous dirons seulement que Louis XVI ne sortit du Temple que pour marcher au supplice, et que, si pendant dix-huit ans de

règne, ce roi avait montré le courage et la résolution dont il fit preuve en face de l'échafaud, il serait, sans doute mort ailleurs que sur la place de la Révolution.

La tour du Temple a été démolie en 1811 : ainsi disparurent dans cet enclos célèbre les derniers vestiges de la féodalité.

En 1781, on bâtit sur cet emplacement une rotonde, qui subsiste encore : c'est un bâtiment isolé de forme circulaire, des arcades soutenues par des colonnes toscanes donnent du jour et de l'air à une galerie couverte bordée de boutiques. Là vit une population à part qui troque, vend, revend, et dans les mains de laquelle passent les défroques de la ville et de la Cour. Dans de vieux bahuts sont ensevelis des habits qui ont brillé à la cour de Louis XV, des robes de brocard qui ont vu la régence : à côté de la carmagnole républicaine, on trouve la robe rouge du magistrat parlementaire, et le costume de la vieille garde y mêle son odeur de poudre à l'ambre éventée de l'habit du petit-maître. C'est au Temple que le comédien court chercher le type perdu d'une mode du XVIIIe siècle, et il en est sorti plus d'une fois emportant des défroques royales; c'est au Temple que se rendent à onze heures tous les marchands d'habits de Paris : ils arrivent chargés des achats qu'ils ont fait dans la matinée, et ces dépouilles sont immédiatement estimées et revendues aux marchands stationnaires qui en parent leurs boutiques. On raconte que durant les premières années de l'empire, le brave général Dorsenne, dont la tenue élégante et sévère avait plus d'une fois attiré les éloges de l'empereur, qui disait volontiers :

— Voyez Dorsenne un jour de bataille, c'est le vrai type du général français, tandis que Murat ressemble à Franconi.

Le général Dorsenne allant partir pour la campagne de Prusse, avait en réserve un habit magnifique, et jaloux de montrer aux ennemis le beau Dorsenne dans tout son éclat guerrier, il fit emballer le brillant uniforme, destiné, suivant lui, à recevoir son baptême de feu dans la plaine d'Iéna. Dorsenne devait quitter Paris le lendemain de très-bonne heure; le soir la fantaisie lui vint d'aller à la Gaîté voir l'acteur Tautain et un mélodrame de M. Guilbert de Pixerécourt, qui attirait la foule. Le premier acte se passa bien, à la fin du second acte, l'acteur Tautain parut revêtu d'un superbe habit de général. Dorsenne tressaille dans sa loge, il braque sa lorgnette sur l'acteur, et il reconnaît son habit :

— Faites arrêter ce coquin, dit-il à son aide-de-camp, en désignant l'acteur; qu'on le conduise au poste voisin ; j'y arriverai aussitôt que vous.

Tautain, escorté de quatre soldats, se présente tout tremblant devant le général :

— Où as-tu pris cet habit, malheureux ? demanda Dorsenne.

— Je l'ai acheté au Temple, répondit Tautain.

Le fait était vrai, le beau Dorsenne voulut bien ne pas reprendre son habit ; il chassa son valet de chambre qui l'avait volé, et fit la campagne de Prusse avec un vieil uniforme.

Le Temple, en effet, est le lieu où les filous vont tout naturellement se défaire de leur proie ; mais comme ce n'est plus un lieu privilégié, la police y pénètre sans cesse, et souvent, avant l'aurore, elle met la main sur les vols de la nuit. C'est le marché le plus matinal de Paris : le dimanche avant cinq heures du matin tous les magasins sont ouverts et remplis de chalands : l'ouvrier qui a reçu sa semaine, la grisette qui veut briller au bal de Belleville, y viennent acheter la redingote hasardée et le châle un peu passé qui doit les parer. En avant de la Rotonde, du côté de la rue, sont de vastes hangards en bois et divisés en magasins : là, vous avez sous la main et vous pouvez choisir et acheter, en moins d'un quart d'heure, tout ce qui est nécessaire pour meubler une maison de la cave au grenier : linge, ustensiles, tapis, matelas, couvertures, tout est prêt ; on vous donne du vieux ou du neuf à votre gré ; ce qu'on vous offre surtout, c'est du linge ; il y a des chemises pour toute une armée, des draps pour tous les lits de Paris, des nappes, des serviettes pour des tables de mille couverts ; le linge du Temple est connu et apprécié d'un bout de la ville à l'autre, une habitude singulière en favorise l'écoulement : c'est dans le linge du Temple que sont reçus les enfants nouveaux-nés ! c'est dans ces langes à demi usés que la plupart des Parisiens ont poussé leur premier vagissement. On croit avec raison, sans doute, que la rudesse et l'aspérité du linge neuf blesseraient les membres délicats d'un enfant, et on court au Temple se munir d'un tissu qui, assoupli par un long usage, doit mollement tapisser un berceau. Hélas ! on ne songe pas aux transpirations contagieuses, aux plaies vénéneuses qui ont déposé sur ce linge leurs principes mortels et leurs sanies, et tandis que le petit oiseau repose dans son nid odorant, tandis que la louve et l'hyène préparent à leurs petits un lit de fougère, le fils de l'homme dort enveloppé d'émanations délétères ! En voyant de jeunes mères courir au Temple acheter des haillons impurs, ne dirait-on pas que la féodalité vaincue se venge encore sur les lieux mêmes où elle a régné, et que, ne pouvant plus opprimer le peuple par l'épée, elle cherche du moins à le décimer par la maladie ? Une chapelle et un couvent portent encore le nom de Temple ; la chapelle est ouverte au public ; dans le couvent on élève des jeunes filles riches, et nobles quand faire se peut, car le prix de la pension est élevé.

La rue entière est peuplée de souvenirs religieux et d'appellations qui se rattachent à des ordres monastiques ; c'est d'abord Sainte-Élisabeth, jadis couvent, dont l'église seule subsiste encore ; la rue Neuve-Saint-Laurent, annexe du prieuré Saint-Martin ; la rue des Vieilles-Haudriettes, où un sieur Haudry avait fondé un hospice de religieuses, dans lequel

étaient hébergés les voyageurs, pourvu toutefois qu'ils voulussent bien dire sur le seuil l'oraison à monsieur saint Julien. Dans la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie étaient des chanoines; dans la rue Sainte-Avoye (qui n'est autre que la rue du Temple),de pieuses filles, dont la dévotion avait recueilli dans de saintes légendes le nom de la saxonne Hedwige, dont nous avons fait Sainte-Avoye....; mais le temps fuit, il change en courant la face du monde et celle des rues : ô profanation! Sur l'emplacement même du couvent, et entre les quatre murailles du cloître, il y avait, sous l'empire, une synagogue! Quelques pas plus loin était alors aussi l'administration des droits-réunis, lieu sacré, Parnasse, sanctuaire ou plutôt asile des jeunes muses de 1805; là, de midi à quatre heures on fredonnait le couplet, on faisait des plans de tragédie, on élaborait le dithyrambe impérial; il suffisait d'avoir fait une romance ou d'avoir aligné vingt lignes de prose, pour être admis dans ce gymnase littéraire; c'était le chemin de l'Académie, et parmi les quarante immortels, on en compte encore quelques-uns qui y ont fait leurs premières armes. Aujourd'hui, le commerce a tout envahi, couvent, hospices, synagogue, droits-réunis, et l'administration des contributions indirectes est la plus prosaïque des administrations. Cette partie du quartier que nous décrivons, renferme peut-être les habitants les plus laborieux et les plus soigneux de leur fortune de Paris : l'épicerie, le commerce du demi-gros, la droguerie, y ont établi leurs magasins. Le père travaille, use sa vie à assortir les gommes du Sénégal, les canelles odorantes de Ceylan, et dans dix ans, le fils, notaire ou agent de change, transportera ses pénates à la Chaussée-d'Antin et dissipera en folies ruineuses l'héritage paternel.

Si vous voulez retrouver le spectacle du plaisir et de la joie, un air pur et un panorama animé, remontez sur le boulevart; il fut commencé par Charles IX, de sanglante mémoire, mais c'est par antiphrase et par allusion aux théâtres qui le bordent, qu'on l'appelle le boulevart du crime; sur ces théâtres, la vertu, longuement persécutée, ne reçoit qu'au dénouement la récompense qu'elle mérite; ils n'en sont pas venus là tout d'un coup. En 1769, Audinot, acteur congédié de la troupe des Italiens, fit bâtir sur ce boulevart une salle où il montrait une troupe modèle, des jeunes premiers sans fatuité, des amoureuses sans intrigue, des valets sans prétention; c'étaient des comédiens de bois : tout Paris y courut. Il renferma alors dans leurs étuis ses marionnettes et produisit sur la scène une troupe d'enfants : *Sicut infantes Audinos*, disait l'affiche, et le même jeu de mots était écrit en lettres d'or sur le rideau; le public traita les enfants comme il avait traité les marionnettes, et Delille voulut bien les honorer d'un de ses vers :

Chez Audinot (dit-il) l'enfance attire la vieillesse.

Dans ce temps-là, la vieillesse de Louis XV eut un point de ressem-

blance avec celle de son aïeul Louis XIV; le grand roi, quelques années avant sa mort, était devenu inamusable: l'amant de madame du Barry le devint également. Madame de Maintenon distrayait Louis XIV avec *Esther* et *Athalie*. Or, comme il faut que toute proportion soit gardée, comme le remède doit être appliqué suivant la constitution du malade, madame du Barry fit jouer devant Louis XV les enfants d'Audinot; sa majesté fut très-satisfaite; elle assura Audinot de sa protection, et aux enfants succédèrent bientôt des hommes sur la scène de l'Ambigu-Comique. Ce théâtre a brûlé deux fois; des maisons particulières remplacent maintenant l'emplacement qu'il occupait, et on a rebâti une salle nouvelle, où les successeurs d'Audinot exploitent le privilége obtenu pour des enfants. A l'époque même dont nous parlons, Audinot avait un rival dangereux: c'était Nicolet; l'un avait obtenu la vogue par des marionnettes, l'autre, quelques années plus tard, lui enleva ses spectateurs au moyen d'un singe; singe savant dont Paris raffola et qui l'emporta un moment sur l'acteur Molé, alors les délices de la capitale. L'acteur chéri tomba malade, c'est de Molé que nous parlons, et la cour fut en émoi; les duchesses, les marquises, tout ce qui avait tabouret à la cour ou y était présenté, se fit écrire chez le comédien; la perte d'une bataille n'aurait pas inspiré plus d'alarmes, on eût été beaucoup moins effecté si l'orage eût détruit les moissons de la Beauce ou fait couler les vins du Bordelais, le tendre intérêt des femmes se manifesta de mille manières: elles exigèrent que les bulletins de la santé de l'acteur fussent lus tous les soirs au théâtre entre les deux pièces, et l'hygiène du malade ayant exigé l'usage du vin de Bordeaux, Molé reçut deux mille bouteilles dans l'espace de quelques heures. Le chevalier de Boufflers se moqua le premier, dans quelques vers spirituels, de l'indécence de cet engouement; le singe de Nicolet fit le reste. Il représenta Molé, en pantoufles, en robe de chambre, en bonnet de nuit; le singe toussait, crachait, était capricieux et faisait l'enfant gâté, absolument comme le comédien: le public rit, et la leçon profita. Nicolet a fondé le théâtre de la Gaîté, qui depuis a vu des entreprises rivales l'entourer sans lui nuire. Il ne serait pas juste de passer sous silence deux hommes singuliers qui, des deux extrémités sociales où le hasard les avait placés, contribuèrent l'un et l'autre au succès de ce théâtre naissant. L'abbé de Latteignant, chanoine de Reims (à tout seigneur tout honneur), et l'acteur Taconnet. L'abbé enrichissait le répertoire de petites pièces égrillardes que n'eût pas désavoué Collé, dont M. de Voisenon se serait fait honneur. Taconnet, acteur original, buveur intrépide, est l'auteur de parodies pleines d'esprit, de petites comédies d'une gaîté populaire et naïve qui lui ont fait donner le surnom, trop louangeur sans doute, de Molière des boulevarts. Deux pièces de lui, *les Aveux indiscrets* et *le Baiser donné et rendu*,

justifient, cependant jusqu'à un certain point, l'honneur qu'on lui a fait.

Je le méprise comme de l'eau.

Voilà la plus grande injure qui soit jamais sortie de la bouche de Taconnet. Il mourut à quarante-cinq ans, victime de son mépris pour l'eau Taconnet excellait à rendre la gaîté et surtout l'ivresse du peuple, qui est la bonne, ainsi que le dit Figaro; il jouait surtout les savetiers avec un talent supérieur, et Préville, cet émule de Garrick, l'a regardé comme son rival. Latteignant n'aimait pas plus l'eau que le comédien, mais le vin du chanoine n'était pas frelaté; il venait des clos les plus célèbres de France, et de ces deux hommes ce fut celui qui buvait le meilleur vin qui vécut le plus longtemps.

La scène de l'Ambigu et celle de la Gaîté furent longtemps abandonnées à des auteurs sans talents, manouvriers inhabiles, dont tout le mérite consistait à reproduire sans nuance et sans art un fait dramatique Victor Ducange, le premier, donna au mélodrame une valeur littéraire et émut les spectateurs avec des ouvrages que le bon goût ne réprouvait pas. De nos jours, des auteurs recommandables *travaillent*, comme on dit, pour la Gaîté ainsi que pour l'Ambigu, et un académicien n'a pas craint d'avouer une chute sur le petit théâtre Saint-Antoine. Le mélodrame et le vaudeville ne sont pas seuls cultivés dans le quartier du Temple, la littérature équestre y a aussi son théâtre. A l'endroit même où sont aujourd'hui bâties les premières maisons du faubourg s'élevait autrefois un cirque établi par Astley; Astley crut devoir quitter Paris pour Londres, où il a fait une grande fortune, et les frères Franconi lui succédèrent; ils établirent d'abord leur hyppodrome rue du Mont-Tabor, puis ils bâtirent un théâtre au commencement du faubourg; l'édifice devint la proie des flammes, et il fut rebâti sur le boulevart même. Aux manœuvres des écuyers, aux exercices de voltige, les frères Franconi ajoutèrent bientôt des drames, dans lesquels les chevaux jouaient toujours un rôle. Les chevaliers, les Arabes, la grande armée, ont passé tour à tour sur cette scène, qui a ainsi reproduit les tournois du moyen-âge, les victoires et les défaites de l'empire. A partir de 1830, Napoléon, Murat, Kléber, Eugène, ont été mille fois offerts à l'avide curiosité du public; mais depuis le singe de Nicolet, les bêtes savantes ou non l'ont toujours emporté au boulevart du Temple sur les bipèdes. Les frères Franconi en firent souvent l'heureuse expérience, sans parler du *Régent*, de l'*Aérienne*, ni du *Cheval gastronome*, tout le monde se souvient du cerf *Coco*, de l'éléphant *Djeck* et du petit tigre que la déconfiture de M. de Montbel, ministre de Charles X, amena dans l'arène du Cirque-Olympique.

Ceux que le spectacle n'attire pas, jouissent sur le boulevart du Temple de la promenade la plus aerée de Paris et de farces jouées en plein vent

Bobèche y avait jadis ses tréteaux; on y trouve encore les figures de Curtius, des phénomènes vivants, des escamoteurs, des géantes, des boas, des danseurs de corde et le fameux paillasse Débureau, si aimé de M. Charles Nodier, et dont M. Jules Janin n'a pas dédaigné d'être le biographe; le jardin Turc est enfin le tranquille et frais oasis où le promeneur fatigué peut reposer son admiration et se rappeler en buvant la bière de mars, les lazzis du paillasse et les tours d'adresse de l'escamoteur. Hélas! ce jardin, lieu chéri des rentiers du Marais et des danseuses de la rue Boucherat, a, lui aussi, son jour de funèbre mémoire, jour fatal, dont le souvenir est toujours récent dans le quartier. C'est devant le mur d'enceinte du jardin Turc, en face de ses lanternes chinoises, que Fieschi avait placé ses régicides et meurtrières batteries. Le soleil de juillet éclairait les boulevarts; la garde nationale et la ligne formaient une double haie; toute la population inondait les contre-allées; des jeunes filles, des jeunes mères, des vieillards, debout sur les bancs du jardin, attendaient le cortége royal... Le roi s'avance, précédé, suivi, entouré, de ses fils, de ses maréchaux, de ses ministres, de son état-major; c'était le moment qu'attendait l'assassin..... Tout-à-coup l'éclair et le bruit d'une décharge se font voir et entendre; un maréchal qu'avaient épargné cent combats, tombe mort; des femmes des enfants, gisent sans vie, et le joyeux anniversaire devient un jour de deuil et de larmes. Un hasard heureux préserva le roi.

Tout passe, cependant, et le gai boulevart du Temple, sans oublier le désastre, ne put pas conserver longtemps une physionomie attristée; le jardin reprit ses concerts, et la dernière scène de l'attentat de Fieschi eut lieu au Luxembourg.

Il nous reste à parler du faubourg du Temple, que traverse le canal Saint-Martin : c'est le faubourg le moins long de Paris : tandis que les faubourgs Saint-Martin, Saint-Denis, Saint-Antoine, du Roule, offrent d'interminables avenues, en trois pas on a franchi le faubourg du Temple et on se trouve au village de Belleville; ce n'en était pas moins autrefois un lieu de plaisir, grâce à deux établissements fameux : la Courtille et les Marronniers. Sous la régence, le peuple allait à la Courtille oublier les édits boursaux de Philippe et les rigueurs administratives de Dubois. De grands arbres ombrageaient les toits d'ardoise des cabarets, et sous leurs réduits mystérieux les groupes s'égaraient et devisaient d'amour. Comme l'abus des plaisirs avaient amené la lassitude et le dégoût, les grands seigneurs quittaient volontiers Saint-Cloud, et les nuits d'Asnières et du Luxembourg, pour les plaisirs de la Courtille, piquants surtout par leur nouveauté; madame de Parabère, madame de Prie y faisaient des conquêtes dont elles avaient soin de ne parler ni au Palais-Royal, ni à Versailles; cependant comme tout se sait, et quoique le régent fût le moins jaloux

des hommes, et M. le duc l'amant le plus aveugle de ce temps-là, des agents adroits et sûrs reçurent l'ordre de se glisser à la Courtille et d'observer exactement ce qui s'y passait : il y avait un rapport scandaleux à faire, et Dubois se réjouissait à la seule idée de jouer un mauvais tour à la maîtresse favorite, et de détruire ainsi une influence qui l'offusquait. Il payait, dit-on, fort cher madame de Parabère, pour que, dans l'intimité dont elle jouissait, elle ne contrariât pas ses desseins, mais malgré ses largesses, il n'était jamais sûr de cet appui fragile et changeant. Quant à madame de Prie, son étoile pointait à peine, et la chose avait bien moins d'importance, puisqu'elle ne regardait, en effet, que M. le duc. Les agents obéissent avec empressement ; ils se glissent sous les ombrages de la Courtille ; ils ne laissent pas passer une femme sans la regarder sous le nez ; ils cherchent cachées sous quelques déguisements bourgeois les figures aristocratiques qu'on leur a désigné, et que d'ailleurs ils connaissent bien ; madame de Parabère était loin de là, le cabaret de la Courtille n'avait pas l'honneur d'héberger l'ambitieuse madame de Prie. Tout-à-coup, un de ces observateurs s'arrête devant un jeune gentilhomme, d'une taille élégante et bien prise, l'épée au côté, le chapeau



à plumes sur l'oreille, la petite moustache frisant sur la lèvre supérieure, l'observateur regarde, hésite, ce n'était pas madame Parabère, c'était bien mieux.

— Je vous arrête, mon gentilhomme, dit-il en mettant la main sur l'épaule du cavalier.

Celui-ci, sans s'étonner, donne un coup de poing dans l'estomac de son antagoniste et le renvoie à dix pas; l'agent de police appelle au secours, le jeune gentilhomme veut s'élancer hors du jardin, on accourt, les hommes de police paraissent sortir de terre; ils entourent celui qui a battu leur camarade, et après bien des coups donnés et rendus, ils s'en emparent.... C'était Cartouche!..... Cartouche a été arrêté faubourg du Temple au cabaret de la Courtille, en 1721.... Cartouche, l'effroi de Paris, le chef d'une bande nombreuse, qui, depuis dix ans, déjouait tous les efforts de la police, et dont le nom populaire est devenu générique. L'adroit voleur ne désespéra, ni de lui, ni de sa fortune; il avait tant d'amis, de complices, de compères, qu'il se croyait sûr d'échapper, comme cela lui était déjà si souvent arrivé; il y parvint par un effort désespéré, mais il fut repris quelques pas plus loin et on l'enferma soigneusement dans une des prisons les plus sûres de Paris. Son arrestation fit événement; elle devint la nouvelle du jour; le théâtre s'en empara, et tandis qu'on instruisait le procès du voleur célèbre, il était le sujet d'une comédie et d'un poëme. L'auteur de la comédie pousse le scrupule dramatique jusqu'à prendre la peine d'aller consulter Cartouche sur les détails de la mise en scène de son ouvrage. Cartouche commença par tout nier : à l'entendre il n'avait jamais dérobé un fétu à son prochain; lui voler! lui assassiner! il avait les sentiments trop élevés pour cela. On lui donna la question, il la supporta sans changer de langage; à la fin, pourtant, Cartouche consentit à parler : il passa une nuit tout entière à nommer ses amis, ses complices et ses maîtresses; Cartouche était adoré de trois jolies femmes! Condamné à être rompu vif, il marcha bravement au supplice; son œil interrogeait la foule et cherchait parmi les spectateurs des visages amis, des bras dévoués, il attendait l'exécution d'une promesse solennellement faite; personne ne bougea, et Cartouche se trouva en face du bourreau; alors, voyant qu'il ne fallait plus compter sur sa délivrance, ni sur des secours qui ne venaient pas, il demanda à faire de nouvelles révélations, sans pour cela éviter la mort cruelle qui l'attendait. Le procès de Cartouche et son exécution occupèrent la capitale pendant trois mois et firent jouir d'une vogue nouvelle le cabaret de la Courtille où il avait été arrêté. En face même de ce cabaret, était un emplacement planté de marronniers, qui parut à un spéculateur un lieu propre à l'établissement d'une entreprise rivale; c'était, en dépit du proverbe, porter du bois à la forêt, mais les proverbes ont quelquefois tort, et ici l'événement le prouva. Les marronniers prospérèrent; des jeux de bagues, des escarpolettes et surtout une devineresse, donnèrent la vogue au cabaret des Marronniers sans nuire à son voisin. La Cour-

tille servit d'asile aux buveurs, à tous ceux qui fuyaient le souper de famille, pour s'asseoir sous le tonneau avec de bons compagnons : les Marronniers furent le lieu du rendez-vous des amants ; une phrase convenue indiquait le plaisir qu'on trouverait à s'y rencontrer :

— Il fera beau ce soir sous les grands Marronniers.

Le spirituel Beaumarchais, toujours habile à s'emparer du dicton populaire qui frappent vivement la multitude, n'a pas manqué de reproduire cette phrase dans les *Folles Journées* : c'est par elle que Suzanne indique au comte Almaviva, le rendez-vous du soir. Vers le milieu du règne de Louis XV, l'État acheta la Courtille ; on y a bâti une caserne qui existe encore. L'existence des Marronniers s'est prolongée plus longtemps : ce refuge des amoureux du quartier les a abrité jusqu'à l'époque du consulat ; les Marronniers tombèrent alors sous la hache, et l'amour s'envola pour aller s'abattre ailleurs : c'est aujourd'hui un chantier de bois, et le seul lieu du faubourg où l'on fête encore Common, et Bacchus est le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, tandis que les amants ne quittent pas le boulevart et vont cacher leur bonheur dans les cabinets particuliers du *Cadran-Bleu*. On trouve au faubourg du Temple une rue qui porte un nom célèbre ; le nom d'un homme, qui, enlevé trop vîte à la science, n'en a pas moins surpris les secrets de la vie et ceux de la mort ; la rue Bichat.

Le quartier du Temple a été chanté dans tous les temps et sur tous les tons ; il a épuisé la verve des chansonniers :

La seule promenade qui a du prix.
La seule où je m'amuse, où je ris,
C'est le boulevart du Temple à Paris.

a dit le joyeux Désaugiers, et en effet, les théâtres, l'hiver, y attirent la foule ; l'été, ils sont le rendez-vous des buveurs de Belleville, des rentiers du Marais, des promeneurs qui ont passé leur journée dans le bois de Vincennes, dans les guinguettes du Saint-Mandé, de Saint-Maur, et ils offrent en tout temps le panorama le plus gai, le plus vivant, le plus animé que puissent présenter la capitale.

MARIE AYCARD.



## RUE VIVIENNE.

Il y avait une fois une famille du nom de Vivien, qui possédait de vastes terrains sur l'emplacement où s'étend aujourd'hui la rue dont nous allons essayer d'écrire la monographie. Si l'adage, qui prétend que les peuples les plus fortunés sont ceux dont l'histoire ne parle pas, peut s'appliquer aux familles, il faut croire que la famille Vivien a joui d'un bonheur inaltérable ; elle n'a laissé aucune trace dans les biographies ; nous ne savons ni ce qu'elle faisait, ni d'où elle venait ; nous ignorons de même ce qu'elle est devenue ; que l'oubli lui soit léger !

A l'encontre des seigneurs qui prenaient les noms de leurs terres, la rue Vivienne a pris le nom de ses maîtres ; seulement elle s'est féminisée, comme il convenait à une rue mondaine. Cependant, au jour de sa naissance, alors qu'elle n'était pas même encore une rue au berceau, elle fut baptisée au masculin ; mais, si les destins sont changeants, pourquoi le sexe des rues ne serait-il pas variable?.., Notre héroïne a donc cousu un *e* muet à la queue de son

nom, et de rue Vivien qu'elle était autrefois, elle s'est faite rue Vivienne.

En prenant une si grave résolution, cette aimable rue faisait preuve d'esprit; elle avait bien vite deviné que, dans la ville où Dieu l'avait fait naître, c'était du côté de la robe que se trouvait la toute-puissance.

Maintenant il faut se soumettre à tous les caprices de cette rue, qui est bien une rue des plus coquettes qui soient au monde. Entreprendre de lui faire changer de goût, ce serait tenter l'impossible; on réussirait plutôt à persuader à une jolie veuve d'entrer en religion. La rue Vivienne s'est créé un royaume où elle règne et gouverne de la plus despotique façon qu'il se puisse imaginer : ce royaume est l'empire aérien des modes; elle ne souffre point de rivale, et sa chaussée est un lit de Procuste où toutes les créations du goût viennent se plier au bon plaisir de sa fantaisie.

La rue Vivienne était prédestinée à cette royauté qu'elle rendrait impérissable, si quelque chose pouvait ne jamais périr; au temps de son enfance, quand ses maisons, mal alignées et médiocrement belles, n'offraient encore que les premiers rudiments d'une rue, elle avait déjà un goût très vif pour les chiffons et les rubans, comme ces petites filles qu'on voit jouer avec des bouts de dentelles dérobées aux corbeilles de leurs grands-mamans; les colifichets lui faisaient tourner la tête; elle ne rêvait que toilettes, et fort peu soucieuse de querelles politiques, tandis que la cour et le parlement, le prince de Condé et M. de Turenne, la grande Mademoiselle et Louis XIV, guerroyaient au temps de la Fronde, notre rue ne s'informait que des modes nouvelles et n'avait d'oreilles que pour les récits de belles fêtes. La ville pouvait se battre tout le jour, si la guerre l'amusait, il suffisait à la rue de se divertir un peu le soir. Elle ne savait pas toujours qui l'emportait enfin, du spirituel coadjuteur ou du rusé cardinal, mais elle savait, à coup sûr, où se donnait le plus joli bal de la nuit prochaine, et la brillante coquette ne songeait plus qu'à tailler son déguisement pour danser une sarabande.

Nous n'oserions prendre sur nous de dire qu'elle avait choisi la plus mauvaise part dans les affaires de ce monde : l'agréable et quelquefois l'utile.

Déjà, bien avant la fastueuse régence, la rue Vivienne avait une galante réputation que lui valaient ses airs de petite maîtresse; elle était en quelque sorte la femme-de-chambre du Palais-Royal; mais une de ces femmes-de-chambre que Marivaux savait si bien esquisser avec sa plume délicate et parfumée; délicieuses soubrettes, alertes et mignonnes, promptes à la réplique, lestes en affaires d'amour, et comprenant à demi-mot les choses les plus difficiles à comprendre, de ces Margots à minois chiffonné comme Tony-Johannot en dessine quelquefois.

Aussitôt qu'un magasin, pardon, je veux dire une boutique; en ce temps

là il n'y avait pas encore de magasins, mais en revanche il y avait beaucoup d'échopes ; aussitôt, dis-je, qu'une boutique était à louer dans la rue Vivienne, une gentille mercière venait y planter son aiguille comme un drapeau ; la mercière d'alors s'est transformée depuis en marchande de modes. Messieurs les cadets de familles, les roués de l'Œil-de-Bœuf, les gentilshommes de la chambre du roi, ces mousquetaires et ses officiers ne prenaient pas garde à la condition des femmes pour les adorer : en matière de galanterie le meilleur blason est un joli visage. Or, comme la rue Vivienne n'admettait sur ses domaines que de jeunes et belles filles, je vous laisse à penser si elles étaient courtisées, à la grande colère des belles dames qui avaient écussons et tabourets à la cour. Mais s'il faut en croire les médisances du temps, nous ne disons pas les calomnies, les belles dames se vengeaient un peu plus loin, un peu plus tôt ou un peu plus tard ; le temps ne fait pas grand'chose à l'affaire, et le sentiment n'y perdait rien.

Et puis ces boutiques étroites, obscures, voilées d'étoffes et de broderies, et dont une lampe indiscrète ne dissipait jamais le demi-jour, étaient fort propices aux rencontres imprévues, à ces merveilleux hasards qui forcent les gens à se trouver ensemble en l'absence des jaloux et des fâcheux, absolument comme s'ils se cherchaient ; grâce à la coquetterie, peut-être calculée, du clair obscur, si quelque mari venait à passer dans la rue, il se gardait bien de reconnaître sa femme dans celle qui marchandait des guipures au comptoir de la mercière, en compagnie d'un gentilhomme enrubanné.

C'étaient un peu là, du reste, les mœurs, la tournure, les petits avantages de toutes les rues voisines du Palais-Royal. Les petits hobereaux imitaient un grand prince dans tout ce qu'il osait entreprendre ; les rues contrefaisaient aussi le palais de monseigneur le régent, et se donnaient l'air débraillé, si fort à la mode, pendant la durée de son gouvernement amoureux. Mais plus adroite que ses sœurs dans le joli métier de la galanterie, la rue Vivienne savait tirer des bénéfices de ses plaisirs, et quand elle mariait ses filles avec des procureurs au Châtelet, elle estimait, en comptant leurs dots en beaux louis d'or, que la fin devait être l'excuse des moyens.

Plus tard, seule entre toutes ses compagnes, elle garda les coutumes évaporées qui allaient si bien aux caprices de son caractère. Lorsque le quartier du Palais-Royal se prononça si vivement, à la suite de son maître, en faveur de la démocratie naissante, elle conserva une froide neutralité. La rue Vivienne ne pouvait pardonner à la révolution la fuite des plaisirs ; volontiers elle aurait donné tous les Droits de l'homme pour une robe de satin, et immolé la liberté sur l'orchestre d'un bal, ou, mieux encore, sur l'établi d'un atelier de couture.

Si son opposition au régime nouveau ne fut pas plus énergique ; si elle ne dépassa jamais les limites prudentes de la bouderie, il faut en accuser son caractère, qui n'est pas le moins du monde belliqueux : *Cedant arma togæ*! Les armes de la rue Vivienne, c'étaient des robes de soie, de cachemire ou de satin. Bien différente des rues du quartier Saint-Martin, qui tressaillent à l'odeur de la poudre et se soulèvent au bruit de la fusillade, la rue Vivienne a horreur des batailles. Quand on se bat, on ne danse plus, et quand on ne danse pas, on ne s'habille guère.

Mais on aurait tort de lui reprocher trop haut sa faiblesse. La timidité sied aux jeunes filles, et la rue Vivienne n'est, après tout, qu'une fille quelque peu émancipée, il est vrai, mais qui a néanmoins tous les instincts tendres et compatissants de son sexe. Que voudriez-vous qu'elle fît dans un combat avec sa population effarouchée de demoiselles? et voyez donc la plaisante figure qu'elle montrerait derrière une barricade, avec sa petite garnison de modistes gourmandes, amoureuses et coquettes!




Un beau jour, cependant, la rue Vivienne se réveilla en sursaut au

bruit d'un grand tumulte qui ne ressemblait guère aux aubades qu'elle aimait tant. Des canons, la gueule béante, passaient en ébranlant la chaussée; de menaçantes files de grenadiers, de hussards, d'artilleurs, se rangeaient le long des maisons; des officiers d'ordonnance s'élançaient au galop, et l'on entendait dans les rues adjacentes les voix confuses, les murmures et les cris de la foule. A chaque instant, cette mer vivante, inquiète et tourmentée, poussait le peuple comme un flot jusque dans la rue Vivienne, et les masses silencieuses des soldats avaient peine à conserver leurs rangs sous la pression toujours croissante des Parisiens.

La vérité historique nous oblige à confesser que la rue Vivienne n'était point aussi étrangère à ce mouvement qu'elle aurait voulu le faire croire. Elle y était fort intéressée; elle y prenait même part, en sa manière, en se mettant à la fenêtre. Ce jour-là elle n'ouvrit pas ses boutiques; elle se contenta d'ouvrir ses croisées : curieuse avant tout, elle voulait voir passer les événements et les hommes.

Ce jour-là n'était rien moins que le 12 vendémiaire (4 octobre 1795). La veille d'une sanglante journée où les destinées de la France républicaine se jouèrent à coups de boulets dans les rues de Paris.

La rue Vivienne faisait partie de la section Lepelletier, qui s'était le plus avancée dans le mouvement royaliste et qui siégeait au couvent des Filles-Saint-Thomas, remplacé plus tard par le palais de la Bourse. La section, présidée par M. Delalot, parlementait avec le général Menou. On ne parlait déjà que de conquérir la ville de Paris, et la rue Vivienne se voyait menacée d'un avenir de batailles qui ne souriait point à sa galante indolence. Mais comme il n'y a rien de si terrible qu'un poltron, quand par hasard il s'avise de jouer le rôle d'un brave, la rue Vivienne, entraînée par le mouvement, criait plus haut et plus fort que tout le monde, au risque de gâter sa petite voix douce et flûtée, et proposait gaillardement de marcher contre les Tuileries, où la Convention répondait par des décrets aux menaces des sections réactionnaires.

On ne se battit point dans la journée du 12 vendémiaire; tout se passa en conversations; le général Menou, qui n'aimait pas à se trouver mêlé aux agitations populaires, fit prudemment rebrousser chemin à ses troupes, fort étonnées de se retirer devant des petits-maîtres en cadenettes, après avoir fait reculer les grenadiers autrichiens. La rue Vivienne, très-enrouée d'avoir beaucoup crié depuis le matin, pérora encore un peu dans le couvent des Filles-Saint-Thomas, présenta les motions les plus hardies, et, vers le soir, alla se coucher, le chapeau sur l'oreille et le poing sur la hanche, avec des airs de matamore; elle ne s'était jamais crue si vaillante.

Le lendemain, c'est-à-dire le 13 vendémiaire, le bruit de la fusillade remplaça le bruit des paroles; mais, pendant la nuit, bien des événements

s'étaient accomplis. Le commandement de l'armée venait d'être enlevé au général Menou et confié au représentant Barras, qui avait sous ses ordres un jeune officier nommé Bonaparte. L'insurrection avait recruté vingt-sept mille hommes; la Convention ne comptait que huit mille défenseurs; mais parmi ceux-là se trouvait l'homme qui devait être un jour Napoléon.

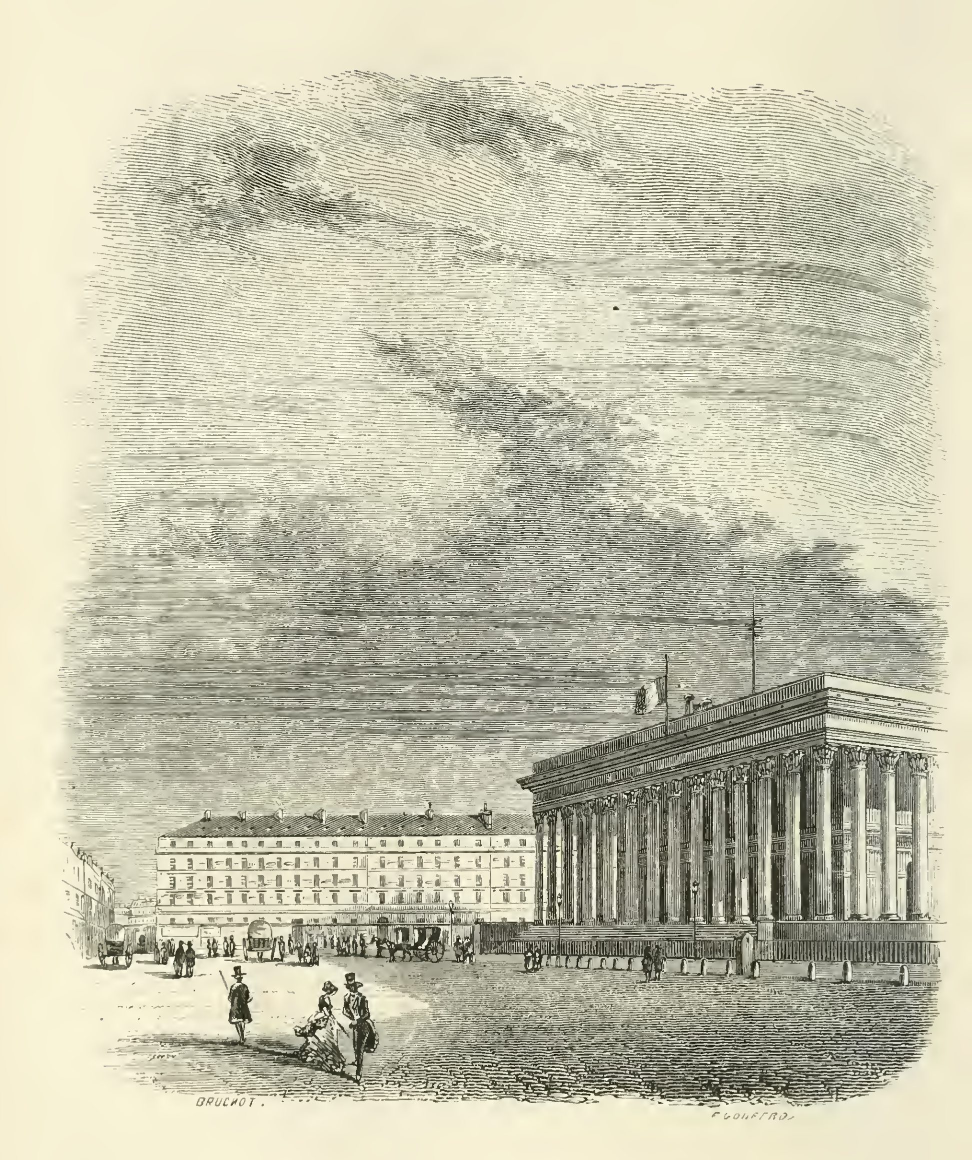
On sait comment les insurgés furent balayés par la mitraille républicaine.

La rue Vivienne rentra chez elle, fort affligée de s'être jetée en étourdie dans une émeute où il n'y avait eu que des balles à gagner. Le lendemain, elle n'eut garde de sortir, quand elle entendit les derniers coups de fusil qui chassaient du Palais-Royal les sectionnaires les plus récalcitrants; elle regarda courir les fuyards, très-prudemment cachée derrière ses volets, et se hâta, quand tout danger fut passé, de rouvrir courageusement ses boutiques.

Le 13 vendémiaire lui avait coûté quelques *incroyables* en collet vert: elle s'en consola en confectionnant des habits à collet noir.

La rue Vivienne n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui: au temps où les gentilshommes qui tourbillonnaient autour du régent, les philosophes qui se querellaient sur les pamphlets du jour, les bavards politiques qui péroraient sur les expédients financiers de M. de Calonne ou de M. de Necker, avaient fait du Palais-Royal leur quartier-général, la rue Vivienne s'estimait fort malheureuse de ne pouvoir entrer d'emblée dans ce jardin, qui était alors le centre du monde; l'on ne saurait croire tous les chagrins que lui causaient deux vilaines maisons qui barraient le chemin et l'obligeaient à se détourner, quand il lui prenait fantaisie d'aller respirer le frais sous les marronniers. De grands diplomates ont intrigué avec moins d'habileté et de persévérance pour renverser de puissants états, que la rue Vivienne pour démolir deux pauvres maisons; enfin, elle triompha de ses ennemies de pierre, et on la vit un jour franchir lestement la rue Neuve-des-Petits-Champs pour descendre dans ce bienheureux jardin par le passage du Perron: ce fut en 1806 que la rue Vivienne accomplit cette glorieuse conquête.

Jadis elle s'étendait jusqu'à la rue Feydeau sous le nom de rue Saint-Jérôme; mais cette prolongation disparut un beau matin, pour faire place aux jardins du couvent des Filles-Saint-Thomas, qui s'arrondissait pieusement aux dépens de ses voisins. Quand elle se vit privée de sa vassale, la rue Vivienne comprit que de longtemps elle ne pourrait avoir la prétention d'arriver jusqu'aux boulevarts, qu'elle s'était crue sur le point d'atteindre; mais elle avait de l'expérience et savait que dans les affaires de ce monde, on n'a pas de meilleur auxiliaire que l'avenir; c'est pourquoi elle attendit.




La Bourse.

Une révolution emporta le couvent : la rue Vivienne accepta le secours qui lui venait du caprice des événements et se remit à suivre son petit projet ; le jardin du Palais-Royal et les boulevarts étaient ses deux rêves, les colonnes d'Hercule de son ambition. Comme M. de Talleyrand, qui à aucune époque de sa vie, si étrangement agitée, ne s'était pressé, et qui était toujours arrivé à propos, la rue Vivienne laissa faire le temps et atteignit son but.

C'est aujourd'hui le lien fashionable qui relie, l'un à l'autre, les deux centres de l'activité parisienne ; le tourbillon des affaires et des plaisirs passe sur sa chaussée ; elle voit naître et mourir les spéculations qui empruntent sa commodité pour annoncer la hausse ou la baisse dans Paris ; le coupé de M. de Rothschild effleure le commis-voyageur, qui se croit en bonne fortune, parce qu'il va dîner chez Champeau, avec une figurante du théâtre des Variétés ; plus loin, le cabriolet de l'agent de change heurte une citadine, qui trotte sournoisement, les stores baissés, portant une Hélène de la rue de Provence à quelque Pâris du quartier Latin. Elle a vu passer l'asphalte, le bitume, le fer galvanisé ; voici le trois pour cent qui file en tilbury et les métalliques autrichiens qui roulent en mylord ; là-bas, ce sont les cortès qui ne valent pas grand'chose et qui cependant marchent en calèche ; ce landau est un emprunt ; cette chaise de poste est une banqueroute : laissez passer la fortune qui vient et la ruine qui s'en va : ne faut-il pas que tout le monde vive !

C'est par le travers de la rue Vivienne, presque en face du théâtre du Vaudeville, que s'élève le palais de la Bourse, ce temple grec consacré au commerce français : toute richesse en vient, toute misère en sort. Bien plus que la chambre des Députés, la Bourse règne et gouverne ; c'est aux mouvements du crédit, ce thermomètre de l'opinion, que se mesurent les entreprises de la politique, humble esclave aujourd'hui de l'argent. Sans cesse, de midi à six heures, une foule inquiète va et vient autour du palais et s'agite dans son enceinte bourdonnante ; les puissants de la terre, ceux-là qui ne comptent que par millions et dont la signature remue les banques du monde entier, y viennent décider de la hausse ou de la baisse. Chaque coup de piston de cette machine, d'invention moderne qui a nom l'agiotage, ébranle le pays et a son écho jusques dans le conseil des rois.

Dans une époque où le veau d'or est le dernier dieu qui subsiste debout, ne fallait-il pas lui bâtir un temple.

C'est au milieu d'une large place plantée d'arbres que s'élève le palais de la Bourse, avec son perron ambitieux et sa haute colonnade corinthienne. La première pierre en fut posée le 24 mars 1808, commencée d'après les plans de Brongniart, l'édifice, qui affecte la forme d'un parallélogramme de 212 pieds de long sur 126 de large, fut terminé sous la

direction de M. Labarre. La Restauration acheva l'œuvre de l'empire, et l'inauguration de la salle se fit le 4 novembre 1826.

Le tribunal et la chambre de commerce sont réunis dans l'enceinte du monument, à l'étage supérieur. Combien déjà le palais n'a-t-il pas vu de grandeurs et de décadence! A combien de fortunes n'a-t-il pas servi de piedestal ou de tombeau? Aujourd'hui que tout vient de l'argent et que tout y retourne, la Bourse n'est-elle pas comme une capitale, dans la capitale, un centre étrange et mystérieux par qui tout s'abaisse et s'élève?

Jadis, la ville et le peuple, le riche et le pauvre, le monde tout entier, les forts et les opprimés tournaient autour de la cathédrale, nœud divin qui reliait la terre au ciel, l'espérance à la douleur; aujourd'hui la cathédrale est abandonnée, et le seul temple qui compte des fidèles, c'est la Bourse.

Vous qui passez dans la rue Vivienne, saluez-donc : la reine du monde est devant vous!

Si toutes les spéculations se lancent dans Paris par la rue Vivienne, la rue Vivienne ne se laisse pas aller à leurs séductions; elle se méfie des morceaux de papier qui représentent des millions; sa grande affaire est de vendre des cachemires, du satin, du velours, tout ce qui est riche, somptueux, élégant; des chapeaux et des écharpes, des éventails et des parures, des plumes et des fleurs; la rue Vivienne est une marchande de modes mariée à un bijoutier.

Mais ne vous y trompez pas : la rue Vivienne est la pourvoyeuse du monde; si elle n'avait que la France ou l'Europe même pour clientes, elle ne saurait que faire la moitié du temps; or une reine par la grâce du hasard peut-elle un instant se reposer? Tandis que la rue Vivienne coiffe les quatre-vingt-six départements, la Russie et le Portugal lui demandent ses rubans; ses bonnets font le tour du monde; ses chapeaux naviguent au-delà du cap Horn; il n'y a pas de latitudes où ses modes n'aient pénétré. Les robes des lionnes de Lima, les spencers des naturelles de la mer du Sud, les canezous des petites maîtresses de Java sont nés rue Vivienne. Elle conquiert l'univers à coups de ciseaux; où l'aile de l'oiseau ne peut aller, où la vapeur s'arrête, où le wagon recule, la rue Vivienne arrive, à cheval sur une grande mode : l'habit du roi Jotété, le souverain des îles Marquises, était de sa façon.

Elle précède la civilisation. Si les Anglais entrent dans Pékin, ils y trouveront la rue Vivienne.

Aussitôt que la province débarque à Paris, elle court se faire habiller rue Vivienne; c'est l'éditeur responsable de toutes les extravagances en matière de costumes. Les originaux de tous les méridiens sont ses sujets : le tailleur du général Blücher demeurait rue Vivienne. Après l'invasion, elle avait, en vingt-quatre heures, travesti en mirliflors les officiers de

la coalition ; parmi les Prussiens, les Anglais et les Russes on ne trouvait plus que des Français.

L'empereur Alexandre lui-même était tributaire de la rue Vivienne : il y faisait des emplettes à l'intention de madame de Krüdner.

C'est un problème insoluble que de savoir où la rue Vivienne trouve assez d'heures pour fabriquer tant de robes, de chapeaux et de pantalons. Laplace lui-même, cette équation faite homme, ne le résoudrait pas. Plus active que Dieu, elle travaille six jours, mais ne se repose pas le septième. Quant au chiffre de ses produits, M. Charles Dupin l'a cherché et tout naturellement il ne l'a pas trouvé.

La rue Vivienne présente un éblouissant spectacle, un soir d'été, quand le soleil empourpre l'horizon ; c'est, du Palais-Royal aux boulevarts, une procession de désœuvrés qui collent leurs visages aux devantures des magasins. Les femmes, comme d'imprudentes alouettes, viennent se grouper autour de ces transparentes prisons où s'élèvent des pyramides de fichus, s'étalent des guirlandes de manchettes, s'enroulent les dentelles, et se suspendent en girandoles les mille riens charmants qu'enfante le caprice, ce veau d'or des Parisiennes.

Une des plus grandes illustrations contemporaines, un homme dont le nom vole de Lisbonne à Moscou, le Napoléon de la contredanse, le messie du galop, Musard, après avoir trouvé son Béthléem dans la rue Saint-Honoré, est allé se perdre dans la rue Vivienne. C'est là que ce chef, nous dirions volontiers ce capitaine d'orchestre, a vu pâlir cette renommée qui a déjà fait tant de bruit, s'éteindre cette gloire qu'il avait conquise l'archet à la main, mourir ce nom qui a eu sa grandeur et sa décadence comme un empire. De ses concerts retentissants, il ne reste qu'une salle où un autre a pris la place, et cependant l'Europe a passé au travers de cette salle, qui a vu toutes les grandes célébrités, depuis Dom Pedro jusqu'à Paganini, depuis Chodruc-Duclos jusqu'à Hussein-Dey, depuis le général Allard jusqu'à madame Laffarge ! Elle a tout vu, des pachas et des boyards, des mandarins et des sagamores, des cheicks et des margraves, des bayadères et des grands ducs. C'est dans cette salle que l'archet de Musard a galvanisé le bal masqué ; c'est dans cette salle que ce galop terrible, foudroyant, la seule chose originale que le XIX[e] siècle ait inventée ; ce galop dont toutes les jambes contemporaines garderont la mémoire, a, pour la première fois, emporté la foule dans son tourbillon.

Quand sonnait minuit à l'horloge du carnaval, cette horloge où il est toujours l'heure des extravagances, la rue Vivienne s'emplissait de bruit, d'agitation, de tumulte : les gardes municipaux essayaient de conserver l'apparence de l'ordre dans le désordre ; les fiacres paresseux arrivaient conduits par des postillons, de vrais postillons armés de flambeaux;

une cohue de femmes et d'hommes, pèle-mèle, vêtus de costumes fantastiques, descendant de voiture ou marchant à pied, envahissaient la rue et battaient avec impatience les portes du bal. Quand les portes s'ouvraient




enfin, la foule, comme un torrent, se précipitait dans la salle; elle contenait mille personnes, dix mille danseurs y bondissaient. Il y a des circonstances pendant lesquelles le corps humain est compressible comme de la ouate; durant le carnaval vingt personnes tiendraient à l'aise dans les lieux où deux individus ne pénétreraient pas au saint temps du carême : la chair est du caoutchouc.

Mais l'homme dont l'archet a introduit la fièvre dans la contredanse, le délire dans le galop, Musard, a déserté la salle qui si souvent l'a vu porter en triomphe. Ses concerts se sont éteints, son bal est mort : la rue Vivienne ne danse plus.

Maintenant faut-il vous dire sur quel emplacement funèbre, sur quel terrain lugubre est bâtie la rue Vivienne, si folle, si insouciante, si

coquette? cette rue qu'habitent la jeunesse, la gaîté, l'amour? Sur un cimetière.

Le hasard a donné des tombeaux pour fondements à ses maisons toutes pleines de frivoles splendeurs. La salle Musard repose sur un tumulus; et qu'on ne vienne pas nous dire que nous raillons: c'est l'archéologie qui parle, et la pauvre savante n'a point assez d'esprit pour rien inventer. Elle a fait des fouilles, et sur les flancs d'une voie romaine, qui jadis franchissait les marais voisins de la Seine, elle a trouvé des urnes, des tombeaux, des sépulcres, des vases cinéraires, des bas-reliefs et des fragments de marbre avec des inscriptions de deuil. Les vieux Gaulois, nos pères, et les Romains, leurs maîtres, se faisaient ensevelir aux lieux où maintenant s'élèvent le palais de la Bourse et le théâtre national du Vaudeville. Quel chapitre de philosophie nous ferions là-dessus si Young était notre nom!

Mais parmi ces découvertes, il en est une qui tient au domaine du fantastique; l'archéologie a fait une fois par hasard l'école buissonnière dans le royaume des fées: un ouvrier qui déracinait un arbre dans le jardin dépendant de l'ancienne Bourse de Paris, entendit sonner le bronze sous les coups de sa pioche; il redouble, et soudain, comme le laboureur de Virgile, il arrache à la terre des armes rouillées et bosselées: c'étaient neuf cuirasses de femmes.

A quel peuple d'amazones ont appartenu ces cuirasses? quelles guerrières ont combattu jadis sur les rives de la Seine? c'est ce que la science n'a jamais pu déterminer. Ces neuf cuirasses sont des énigmes de bronze. Quelle destinée que celle qui donne des Bradamantes pour aïeules aux modistes de la rue Vivienne!

Si la rue Vivienne est coquette et fort évaporée, en revanche elle est infiniment gourmande; c'est la capitale du chocolat, de la praline et du petit gâteau. Marquis, Félix, Bonnet offrent un asile aux jolies femmes, lasses de voir et de se faire voir; si ses chefs-d'œuvre de l'aiguille et du ciseau arrivent aux Antipodes, disons que la renommée de ce triumvirat de la gourmandise française est parvenue jusqu'aux pôles.

Peu de rues peuvent rivaliser avec la rue Vivienne pour le nombre des passages; sur ses trottoirs s'ouvrent le passage des Panoramas, où tous les départements de France fument et flânent; le passage Colbert, la galerie Vivienne et le passage du Perron, le moins brillant, mais le plus utile. Ainsi qu'une jolie femme, la rue Vivienne se permet tous les caprices: n'est-elle pas certaine d'être toujours obéie? S'il lui prenait fantaisie d'avoir des tapis, elle les aurait demain. Le pavage en bois est à peine essayé, que déjà on lui en a donné quelques mètres; ne lui faut-il pas les primeurs de toutes les découvertes?

Le nom de la Chaussée-d'Antin fait tressaillir toutes les jolies femmes

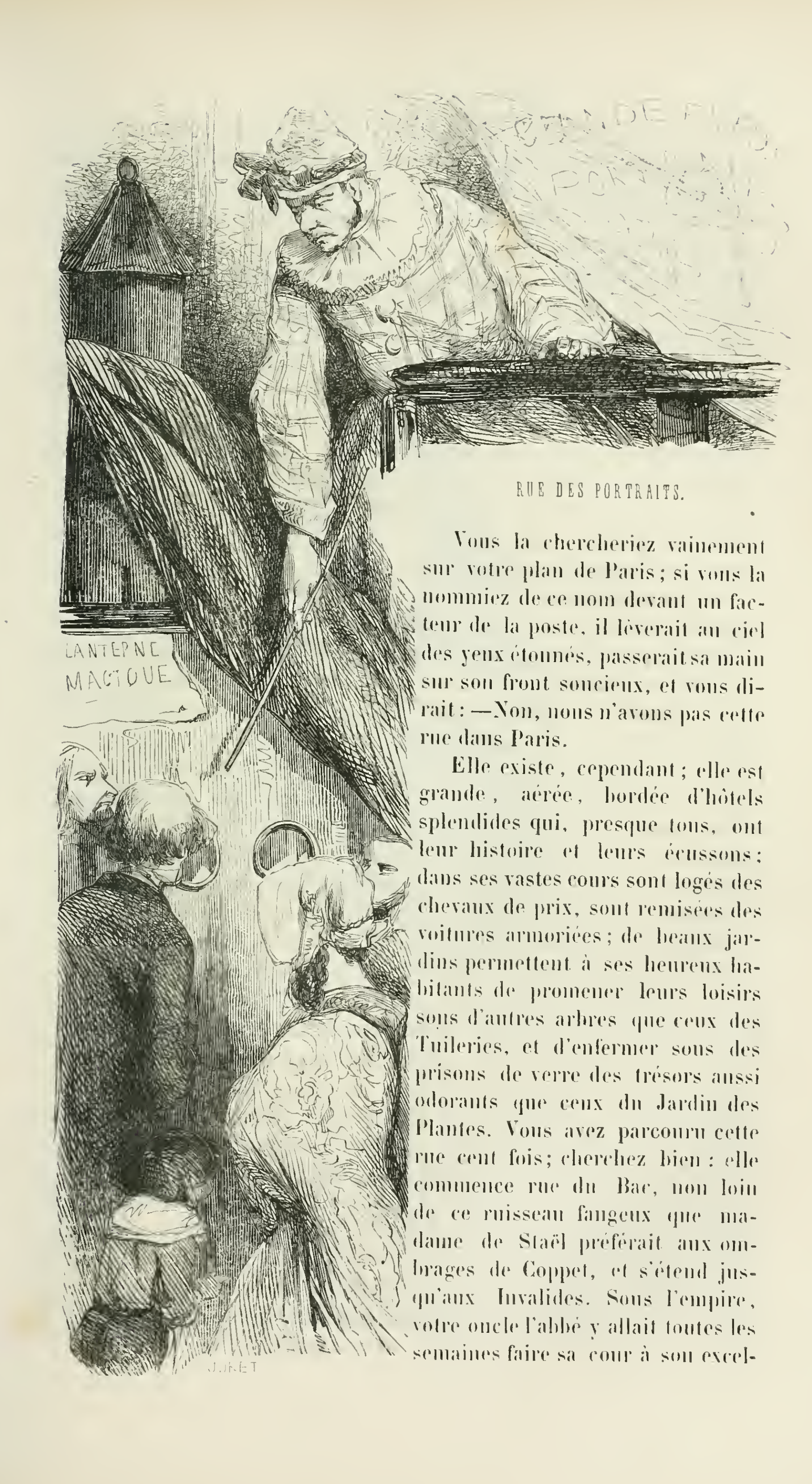
de Berlin et de Vienne qui rêvent de bals et de fêtes somptueuses ; l'aristocratie, qui se baigne à Tœplitz, sourit quand on parle du Faubourg-Saint-Germain ; mais tous les cœurs féminins, qu'ils soient du nord ou du midi, palpitent au nom de la rue Vivienne, la plus cosmopolite des rues de Paris, parce que ce nom est synonyme de toilette ; parce que cette rue est le palais de la mode et que la mode est la seule reine que les invasions ne détrônent pas. Les cosaques passent, mais les chapeaux restent et les bonnets triomphent des baïonnettes.

Si jamais la destinée d'Herculanum affligeait la ville de Paris, la rue Vivienne, comme le phénix antique, renaîtrait bientôt de ses cendres, et elle taillerait gaîment une robe sur les ruines de la cité.

La rue Vivienne aura l'immortalité de la coquetterie.

AMÉDÉE ACHARD.





RUE DES PORTRAITS.

Vous la chercheriez vainement sur votre plan de Paris ; si vous la nommiez de ce nom devant un facteur de la poste, il lèverait au ciel des yeux étonnés, passerait sa main sur son front soucieux, et vous dirait : — Non, nous n'avons pas cette rue dans Paris.

Elle existe, cependant ; elle est grande, aérée, bordée d'hôtels splendides qui, presque tous, ont leur histoire et leurs écussons ; dans ses vastes cours sont logés des chevaux de prix, sont remisées des voitures armoriées ; de beaux jardins permettent à ses heureux habitants de promener leurs loisirs sous d'autres arbres que ceux des Tuileries, et d'enfermer sous des prisons de verre des trésors aussi odorants que ceux du Jardin des Plantes. Vous avez parcouru cette rue cent fois ; cherchez bien : elle commence rue du Bac, non loin de ce ruisseau fangeux que madame de Staël préférait aux ombrages de Coppet, et s'étend jusqu'aux Invalides. Sous l'empire, votre oncle l'abbé y allait toutes les semaines faire sa cour à son excel-

lence le ministre des cultes : on y donnait des évêchés ; votre cousin le capitaine y courait aussi, le matin, pour s'assurer si, par hasard, il ne s'était pas réveillé commandant : le ministère de la guerre y avait planté son piquet. Êtes-vous assez heureux pour avoir été autrefois le commensal d'un homme habile et surtout spirituel, qui, ministre de la république, ami des consuls, sénateur de l'empire et pair de France, a toujours voulu servir son pays, que le pouvoir fût abrité sous les faisceaux consulaires, précédé de l'aigle ou du coq gaulois, coiffé du bonnet de la liberté ou ombragé par les lys, estimant qu'il faut être utile à la France, quelle que soit la couleur du drapeau national ? s'il en est ainsi. vous avez souvent dîné dans cette rue, chez M. de Semonville. La belle duchesse de Montebello était alors sa voisine, et à quelques pas plus loin, logeait l'Asmodée de notre temps, celui qui prédisait si juste la chute des empires et des rois, qu'il semblait n'avoir qu'à délaisser une tête couronnée pour que le pouvoir lui échappât aussitôt. M. de Talleyrand a été si heureux dans la rue dont je parle, qu'il l'a quittée quand la vieillesse est venue, comme s'il n'avait pas voulu souffrir et s'éteindre là où son âge mûr avait trouvé bien des plaisirs et des succès. Hélas ! pourquoi cette rue n'a-t-elle pas su conserver tous ses hôtes ? Pourquoi n'a-t-elle pas su retenir l'ambassadeur de Russie, qui s'y plaisait tant, et que la fatale guerre de 1812 renvoya dans ses steppes glacées.

Je vous ai dit que toutes les gloires, toutes les distinctions s'étaient donné rendez-vous dans cette rue, et que tous les hôtels y avaient leurs écussons : percée en effet dans l'enfance de Louis XIV, elle a été bâtie par les courtisans de ce prince, et rappelle autant les hauts faits et les galanteries du grand siècle, que les triomphes du règne de Napoléon : là, sont l'hôtel Rohan, l'hôtel d'Orsay et l'antique demeure de cette madame de Monaco, sujet de la rivalité de Louis et du hardi Lauzun. Un des favoris de Philippe d'Orléans, un de Broglie y a représenté la régence, un Biron l'époque de Louis XV ; on y trouve aussi l'hôtel de M. le duc de Castries, ministre de Louis XVI, petit vieillard à la figure fleurie, qui étalait sur nos promenades, il y a peu d'années encore, sa perruque poudrée dont la queue était toujours engagée dans le collet de l'habit. Enfin, pour mieux faire connaître cette rue, je vous signalerai une demeure qui porte un nom célèbre dans nos fastes littéraires et qui n'est pas étranger à notre histoire nationale : le nom de Larochefoucauld ! l'auteur des *Maximes*, fut un des héros de cette plaisanterie armée qui s'appelle la Fronde ; Madame de Lafayette, dont il fut l'ami, madame de Sévigné qui passait peu de jours sans le voir, nous ont laissé de lui des protraits ressemblants jusqu'au scrupule ; la dernière nous a initié, dans ses lettres, à la vie intime de cet homme vertueux, qui ne croyait pas à la vertu ; le cardinal de Retz, dont les fiers et intrépides regards ont, sui-

vant l'expression de Bossuet, suivi Mazarin jusqu'au tombeau, parle beaucoup de Larochefoucauld, dans ses Mémoires: il loue la douceur, l'insinuation, la facilité de ses mœurs; il ajoute que M. de Larochefoucauld n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il ait été engagé dans les partis; qu'il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très-bon soldat; que son ambition a toujours été de sortir des affaires, avec autant d'impatience qu'il en avait mis à y entrer, et que si, par l'irrésolution de son caractère, il était peu propre à entrer dans un parti, il n'en était pas moins le courtisan le plus poli et le plus honnête homme, qui eût paru dans son siècle.




Ces louanges ne sont pas petites, surtout si l'on considère que le factieux de Retz a longtemps regardé M. de Larochefoucauld comme son ennemi; mais la colère du cardinal a très peu touché l'auteur des *Maximes* qui, aimé de madame de Longueville, a audacieusement déclaré que : *pour plaire à deux beaux yeux, il a fait la guerre aux rois, et l'aurait faite aux dieux*. C'est là un aïeul illustre, et dont le descendant a raison de dire qu'il aime autant avoir de ce sang dans les veines que de celui d'Henri IV lui-même : nous comprenons cet orgueil littéraire, mêlé à l'orgueil que donne la probité des ancêtres.

Vous savez maintenant de quelle rue je veux parler; je vous dois compte de la fantaisie qui me fait lui donner le nom de *Rue des Portraits*.

Un homme de cœur et d'esprit, dont nous respectons les convictions politiques, sans les partager, habite cette rue. Retiré du monde dans lequel il a brillé sous un autre roi que le roi actuel, entouré d'amitiés aussi distinguées que celles qui entouraient l'illustre auteur des *Maximes*, et possédant d'ailleurs l'esprit d'observation héréditaire dans sa famille, il regarde passer ceux qui lui succèdent dans l'arène politique, ceux qui l'entourent dans la société : son crayon ingénieux, habile et charmant reproduit des traits souvent aimés, quelquefois peu sympathiques avec ses croyances : alors il se souvient que l'auteur des *Maximes* a tracé le portrait du cardinal de Retz, et il nous oblige à nous en souvenir. — Ces portraits, dont la finesse, la fantaisie, la profondeur ou la grâce, seront facilement senties, ont déjà fait du bruit dans le monde : leur auteur en a lu quelques-uns à sa société intime, et il n'en fallait pas davantage pour qu'on en parlât beaucoup ; n'est-il pas vrai que, dans la description des rues de Paris, dans le récit des faits passés, le lecteur sera heureux de rencontrer ces physionomies nouvelles, ces analyses ingénieuses et vivantes du cœur humain, qui nous viennent de la rue des Portraits? Le livre des *Rues de Paris* a promis d'embrasser tous les âges, tous les siècles, tous les passants illustres de la grande ville.

Voici donc quelques passants de la rue des Portraits, des personnages remarquables, à des titres différents, et qui ont inspiré le crayon du spirituel et noble observateur dont je parle.

L. L.

En cédant aujourd'hui aux vives instances du directeur des *Rues de Paris*, qui a eu la bonté de me demander un article pour un beau livre, pourquoi parlerai-je précisément des maisons, des pavés et des pierres de taille de la rue de Varenne?

Je me suis avisé, dans mon petit observatoire, dans mon modeste atelier de peintre à la plume, de crayonner, de près ou de loin, mes amis et mes ennemis. Eh bien ! il m'a semblé que le spectacle de certains passants illustres ne gâterait rien au tableau pittoresque de la grande ville. Le cadre d'un pareil livre peut servir, selon moi, à renfermer des croquis, des portraits, des silhouettes qui rappellent des noms, des faits, des caractères de l'histoire parisienne.

D'ordinaire, on achète une collection de jolis portraits pour en faire une galerie : je n'ai rien acheté ; j'ai dessiné moi-même les figures que je vous montre : mes portraits ont cela de piquant, peut-être, qu'ils représentent des personnes d'élite que nous avons tous rencontrées dans les salons ou dans les rues de Paris.



Rue des Portraits. — M. de Lamartine.

En ce moment encore, je m'imagine voir dans la rue de Varenne, sous les fenêtres de mon hôtel, à pied ou en voiture, *des passants* qui ont joué, ou qui jouent un grand rôle dans le monde parisien. Je vois d'abord un poète ; il vient peut-être de l'Abbaye-aux-Bois, et sans doute il s'en va faire de la poésie à la Chambre des députés ; il se nomme de Lamartine : à tout enchanteur, tout honneur !

C'est un homme d'une taille élégante et élevée, dont le regard est fier, parfois ironique, et qui, se confiant dans ses propres forces, ayant une haute et juste opinion de lui-même, regarde en pitié ses semblables.

C'est un homme qui rêve, penseur mélancolique plutôt que grand penseur, poète sublime qui jette à la face du public des poésies, sans se donner la peine de les relire, et qui, dédaignant le travail, voit échouer parfois sa supériorité contre une facilité dangereuse.

Premier poète de l'époque, M. de Lamartine délaisse la poésie pour la politique, et ses discours sont empreints d'une éloquence qui transporte ceux qui l'écoutent, sans les entraîner toujours à la suite de l'orateur.

Poète malgré lui, poète pardessus tout, M. de Lamartine a de beaux élans et de nobles pensées ; mais il ne sait pas s'établir sur un terrain solide et praticable ; s'avançant, avec une noble énergie, sans avoir prévu les conséquences de ses démarches, il s'arrête tout-à-coup, étonné d'avoir marché ; ceux qui se sentaient disposés à le suivre, s'arrêtent à leur tour, parce qu'ils n'ont plus personne qui les précède et qui les dirige.

Rien n'est fixe dans cette imagination poétique : passionné sans passions, orgueilleux sans ostentation, ambitieux sans égoïsme, il lui faut de la gloire, et il veut à tout prix occuper le monde de sa personne ; souvent il se perd au milieu de l'improvisation vaniteuse d'un noble cœur.

Cet esprit supérieur erre dans l'espace, bercé par les vents, mais il ne s'appuie réellement sur rien : il ne pense pas, il rêve.

Il veut plaire, séduire, entraîner, convaincre, mais il ne sait point persévérer. La persévérance doit avoir un but ; chez M. de Lamartine, rien n'est décidé, rien n'est arrêté. Homme tout exceptionnel, il ne veut appartenir à personne, et n'appartient réellement à aucun système ; ses croyances et ses sentiments n'ont rien de positif ; mais les élans de son esprit sont toujours empreints d'un sentiment généreux et élevé. Marchant sans but, il avance sans résultats ; ce n'est point un soleil qui éclaire et qui féconde à la fois : c'est un météore qui brille et qui passe.

Si vous allez chez lui, vous serez étonné du bon arrangement de ses propriétés et de l'ordre qui règne dans sa maison ; mais si vous lui parlez de sa fortune, qui est considérable, il sourira peut-être ; prodigue de bienfaisance, il sera forcé de vous avouer ses embarras.

M. de Lamartine aime les succès, sans les poursuivre ; les adulations, sans reconnaissance, et les adorations, sans y répondre.

Tout ce qu'on lui offre, il l'accepte comme une dette qu'on lui paie.

Bon, facile à vivre, bon enfant même, simple et digne dans ses manières, il vous révolte par son orgueil et vous charme par sa bonhomie. Il s'écoute en discutant, sans tenir compte de vos réponses, qu'il a à peine entendues.

S'il ne vous a pas convaincu, il rit à vos dépens, et passe a autre chose par une transaction subite. Facile à entraîner, il est presque impossible à convaincre. Il aime les chevaux, les chiens, le monde, la retraite, Paris, la campagne, la ville, les plaisirs, la tribune.

Sa conversation est enjouée, légère, profonde, pleine de charme. Armé de mille contrastes, M. de Lamartine vous plaît et vous étonne sans cesse. Ne visant à rien de mieux que ce qu'il est, il croit toucher au pinacle; et malgré ses qualités éminentes, il laisse souvent de profonds regrets, en rencontrant aussi bien des mécomptes.

Poète sublime, que de lacunes dans ses poésies, d'irrégularités, de distractions, d'incomplet, de médiocre même!

Écrivain distingué, il manque à son éloquence un but; homme politique, il marche sans idées; homme d'intérieur, il donne trop au monde; homme du monde, il le méprise trop pour le comprendre et encore moins pour le ménager; esprit superficiel, il se perd en vaines théories, sans étudier assez les choses et les hommes.

On l'aime, malgré soi et presque malgré lui, et en l'admirant, il vous reste une pensée pénible. Il vous charme, il vous étonne, et on le plaint.

Ses cheveux rares et grisonnants, un teint pâle et des traits altérés, attestent assez le travail, l'inquiétude et l'ambition; mais l'élégance de sa tournure, la noblesse de ses manières, la recherche de sa mise, l'éclat de ses dents, qu'il montre avec coquetterie, prouvent que M. de Lamartine n'a renoncé à aucune espèce de prétentions.

M. de Lamartine, enfin, ne connaît bien ni lui ni ses semblables; entraîné par son imagination, il obéit encore plus à des impressions qu'à des principes; et tandis que chaque parti aspire à l'honneur de sa coopération active, sa prétention à lui est de n'appartenir à aucun, et de rester complétement indépendant.

Tel M. de Lamartine m'est apparu dans un moment de rêverie, et à son insu je l'ai fait poser devant moi, afin de pouvoir l'observer tout à mon aise.

Saluons une triste et dangereuse célébrité qui a nom M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand, en entrant au ministère, commit une grande faute dans son intérêt, et surtout dans celui de la France: il voulut, sans la consulter, lui imposer une Charte au nom de Louis XVIII, comme si une nation pouvait et devait être comptée pour rien dans la balance des pouvoirs.

Jouissant de l'autorité et disposant de la volonté de son maître, ayant



Rue des Portraits. — M. de Talleyrand.

dans les cabinets de l'Europe cette influence que donne une grande habitude des affaires et de l'intrigue, un genre d'esprit qui promet plus qu'il ne tient, un grand air de supériorité qui en fait accroire et qui en impose, un grand art de dissimuler, un sang froid qui le laissera toujours écouter et parler le dernier, beaucoup de finesse, autant de mépris pour les hommes que d'insouciance pour leurs jugements, connaissant surtout le pouvoir de cette ressource séductrice qui applanit les difficultés, triomphe trop souvent des sentiments, des intérêts que l'on devrait défendre, de l'honneur qu'on méconnaît et de la fidélité qu'on outrage, M. de Talleyrand pouvait rendre de grands services à la France ; il pouvait rendre indulgents sur le passé des hommes qui aimaient à croire au repentir, mais qui voulaient la religion, le roi et la légitimité.

M. de Talleyrand avait traversé la révolution, lié intimement avec les gens de tous les partis ; entouré d'intrigants qui avaient sa confiance, il n'eut ni la volonté, ni le courage de rompre avec eux pour s'entourer de gens fidèles et dévoués : ce fut là son premier tort.

Le pouvoir était son but, et il ne calcula jamais que les moyens de le prendre, ou de le recouvrer, lorsqu'il le perdait. M. de Talleyrand restera le chef de cette école dangereuse qui croit tout justifier par la nécessité ou bien par les résultats qu'elle obtient.

Jamais homme ne sut mieux profiter des circonstances pour se donner le mérite des événements.

Après avoir servi en apparence, et surtout, enchaîné la restauration, il l'abandonna, lorsqu'il la vit décidée à secouer son joug ; et le trône de juillet lui a eu, en réalité, des obligations bien plus positives que celui de la branche aînée des Bourbons, à laquelle, suivant moi et par haine surtout de Napoléon, il fut réellement plus utile en 1815 qu'en 1814.

M. de Talleyrand *improvisa* souvent de ces mots heureux et spirituels qu'un silence habituel et une grande nonchalance de paroles lui donnaient le temps de préparer.

Saluons aussi, le plus gracieusement qu'il nous sera possible, madame la duchesse de Dino, la nièce de M. de Talleyrand.

C'est un homme vraiment capable que cette femme, aussi remarquable par son caractère que par ses connaissances.

Son esprit est à la portée des conceptions les plus hautes et des pensées les plus profondes. Il sait tout entendre, tout comprendre, et il n'est pas plus étranger à la politique qu'aux sciences. Madame de Dino a immensément lu, et elle a tout retenu : elle parle quatre ou cinq langues.

Sans aucune prétention, sa conversation est facile et pleine d'intérêt ; elle écrit aussi bien qu'elle parle. Bras droit d'un vieillard pour lequel son dévouement fut absolu, elle a su également dissimuler sa propre

importance et son ambition personnelle : sa vie s'est pour ainsi dire fondue dans celle d'un autre.

Elle parle avec grâce, et sait se taire à propos ; elle est bien avec tout le monde, parce qu'elle ne veut être mal avec personne ; ceux qui la blâment se sentent désarmés par sa présence.

C'est du reste un type de distinction : son caractère est grand et généreux. J'ignore si son indulgence pour les autres est plus ou moins calculée, mais jamais on n'a cité d'elle un mot malicieux, et l'on n'a pas plus d'obligeance.

Madame de Dino aurait de la peine à dissimuler la vivacité de ses impressions, sans l'incroyable empire qu'elle exerce sur elle-même.

Sa taille est élégante, et sa tournure pleine de grâce ; ses dents sont éblouissantes de blancheur ; sa physionomie est expressive ; son teint a l'expression des femmes du Midi ; ses traits annoncent la force d'âme et la passion.

Jamais des yeux plus grands et plus expressifs ne parèrent figure de femme ; ils ont quelque chose de caressant, et une expression magnétique qui vous domine.

Madame de Dino s'est plusieurs fois trouvée dans des positions difficiles, dont elle a su toujours se tirer avec esprit.

Vivant dans l'intimité d'un des hommes les plus spirituels de son époque, elle a profité avec esprit d'une école qui n'était pas sans danger.

Ceux qui ont approché de madame de Dino, en parleront peut-être avec plus de chaleur ; je ne suis ici qu'un assez mauvais peintre ; j'ai voulu tracer la simple esquisse d'une des femmes les plus distinguées que je connaisse.

Ce passant tout petit, mince, assez laid, marqué de la petite vérole, mais d'une physionomie singulièrement expressive, c'est M. de Villèle.

Vous pénétrant jusqu'au fond de votre âme, ses petits yeux perçants et pleins de feu vous témoignent autant de méfiance que de curiosité.

Il n'a aucune habitude du monde ; il est même un peu gauche, mais lorsqu'il se tait, on l'examine malgré soi, et il vous subjugue quand il parle.

Habitant des bords de la Garonne, on lui a souvent reproché son origine. Sa raison est supérieure ; il a de la finesse, de la mesure, une grande sagesse, une patience inaltérable, une persévérance invincible, avec une apparence de mobilité dans les idées qui est plus fictive que réelle ; un coup-d'œil pour les affaires, qui les lui fait apercevoir à l'instant sous leur véritable jour, les traitant toutes avec une égale profondeur, et une spontanéité de vues qu'il conserve au milieu du travail le plus fatigant.

Sa logique est serrée, et il va droit au but sans se perdre dans les détails.

Il prend dans le tête à tête un ascendant dont on subit le joug, malgré soi.

Sentant vivement ce qui le touche personnellement, il sait le dissimuler.



Visant à la bonhomie, et prétendant jouer cartes sur table, on se demande en le quittant : où est la dupe.

Ne prenant aucun soin pour conserver ses amis, il fait peu de cas des hommes, et leur accorde généralement peu de confiance.

Il néglige d'abattre ses ennemis, sans chercher à les gagner. Occupé de l'affaire du moment, il paraît ne pas penser toujours assez au lendemain, et il néglige les détails, croyant souvent éviter une difficulté en en remettant la solution.

« Tout vient à point à qui sait attendre » Il cite sans cesse cette devise qui en effet est la sienne. En affaires cependant, l'opportunité fait tout.

Hardi, presque téméraire, lorsque les circonstances l'y obligent, il est parfois incertain, attendant l'événement pour en profiter, sans être assez occupé de le prévenir ; mais il en tire ensuite, avec habileté, le parti qu'il croit le plus favorable.

M. de Villèle a de grandes qualités et de légers défauts.

Aimant le pouvoir, il ne fait rien pour y parvenir; et lorsqu'il y est, il ne s'occupe peut-être pas assez de le fonder sur des bases solides.

Il compte trop sur son étoile et sur lui-même, en négligeant de vaincre les obstacles qui s'opposent au bien qu'il veut faire.

Désirant être maître absolu, il n'imprime pas toujours sa volonté aux autres, et ne confie à personne sa pensée intime.

Méfiant, il peut même soupçonner ceux qui lui sont le plus dévoués.

On ne le persuade pas facilement, mais on peut l'entraîner sur de petites choses.

Il n'aime pas à avouer qu'il s'est trompé, mais il ne conserve pas longtemps de rancune; les hommes ne lui semblent pas en valoir la peine.

Inépuisable en ressources, il ne désespère jamais, et s'il a semblé abandonner ses projets ou ses idées, il y revient bientôt sous une autre forme.

Homme très-difficile à connaître et qu'on a peut-être trop vanté sans l'apprécier assez.

Plein de finesse dans l'esprit, et profitant souvent des conseils sans l'avouer.

Sensible à la critique, il veut paraître impassible, plus disposé à écouter ses inférieurs que ses égaux.

Ayant, sous plus d'un rapport, fait lui-même sa propre éducation; calculant, réfléchissant beaucoup, et profitant toujours de l'expérience qu'il acquiert; s'occupant peu d'un passé qu'il ignore; songeant au présent, en méditant sur l'avenir.

Etonné parfois du rôle qu'il joue, les hommes sont pour lui des moyens qui tendent plus ou moins à ses fins.

Complaisant avec l'autorité, il ne sait pas lui résister en face, et prend quelquefois des détours pour arriver à son but.

Ombrageux par caractère, il est susceptible de préventions, même contre ceux qui lui ont donné des marques du plus inébranlable dévouement.

Il croit peu à la franchise. Montrant parfois pour les choses importantes une prévoyance qui étonne, et négligeant mille détails non moins essentiels. Pensant avec habileté, sans apporter assez de résolution dans ses pensées.

Je crois l'avoir jugé, avec la plus grande impartialité.

Jamais ministre ne montra un désintéressement plus noble et plus grand.

Nous venons de voir M. de Villèle: son ancien collègue, M. de Corbière, n'est pas loin (*).

M. de Corbière est à peu près de la taille de M. de Villèle, plus fort et moins nerveux; il a un grand front chauve, une petite mine chafouine, des yeux spirituels, beaucoup de physionomie.

(*) Nous n'avons pas besoin de faire observer la date probable de ces deux portraits qui appartiennent au tableau ministériel de la Restauration.

Bon homme au fond, il est bourru, sans égards, sans procédés, mais capable d'affection et même de sensibilité.

Connaissant peu ou point les usages du monde, il en rit et ne se laisse arrêter par aucune considération : fin, susceptible, méfiant, instruit, original.

Ayant tout l'entêtement d'un Breton, n'aimant pas la Charte, non pas peut-être sans motifs, mais ayant fait par son inconséquence, comme par sa nonchalance, un tort réel à la chose publique.

Détestant les chambres qui le gênent et qui le fatiguent; faisant peu, et ne voulant pas que les autres fassent à sa place; ayant acquis d'abord assez de puissance sur l'esprit du roi, par son instruction, comme par le ton plaisant avec lequel il raconte. Il avait une manière toute nouvelle d'entendre Homère, qui intéressait Louis XVIII.

MM. de Villèle et Corbière, mécontents l'un de l'autre et se boudant par suite comme des amants, n'étaient jamais plus heureux que quand ils se retrouvaient, et le danger commun les ralliait aussitôt.

Jamais homme ne fut moins fait pour être ministre à portefeuille que M. de Corbière; mais en revanche il avait au conseil une supériorité incontestable : son coup-d'œil était toujours aussi prompt que juste.

Sensible aux compliments, il aime peu la supériorité, en laissant de l'influence à ceux de ses subalternes qu'il croit dévoués, sans toujours s'occuper de les juger.

M. de Corbière est un parfait honnête homme, reconnaissant d'un service et capable de dévouement.

Il a porté dans les affaires de l'État une économie louable, quand elle est mesurée, mais qui, par son exagération, eût convenu plutôt à son ménage qu'à la France.

Indolent pour monter à la tribune, il y parle avec esprit et avec talent; mais il n'a pas soutenu comme ministre cette supériorité incontestable qui, dans l'opposition, lui avait acquis une si juste renommée.

Trouvant sa position commode, il la quitta sans regrets, et par la conduite la plus honorable, il a grandi dans la retraite.

Après les deux ministres qui ont servi la Restauration, voici deux ministres d'hier ou d'aujourd'hui, qui servent la Révolution de Juillet.

L'un, M. Thiers, a beaucoup de physionomie; une mobilité sans pareille; enfant gâté, qui court après le pouvoir et la fortune, en jouant avec l'un comme avec l'autre; facile sur les moyens qu'il emploie, sans méchanceté, mais capable de tout braver pour arriver à ses fins.

Ne sachant pas bien ce qu'il veut, il ignore ce qu'il doit; ne croyant manquer à rien, parce qu'il ne croit à rien, et ne réfléchissant qu'après avoir agi; acteur toujours en scène, tragique ou comique, suivant la circonstance.

Pas plus de véritable élévation dans la pensée que dans la parole ou dans la tournure; se disant fils de la Révolution, et affectant de l'être, avec une



tendance marquée vers le despotisme; brave, impétueux, orgueilleux, téméraire, inconséquent, présomptueux, étourdi, fanfaron, ne doutant de rien, peu occupé du jour, et nullement du lendemain; allant à la minute, suivant son impression, et capable du bien comme du mal, sans qu'on puisse lui savoir gré de l'un, ni précisément lui en vouloir de l'autre.

Aimant la fortune pour jouer avec elle; impossible à intimider, mais toujours incertain; élève boiteux de M. de Talleyrand, qui boitait de toutes les manières; jouant avec tout et se jouant de tout; n'appartenant véritablement à personne, à moins que le soleil levant ne soit quelqu'un.

L'esprit domine chez M. Thiers toutes les autres facultés. Vrai tribun, une assemblée délibérante n'a rien qui l'effraie, et il a le talent de parler longtemps pour ne rien dire; habile à exprimer tous les sentiments, il enlace si bien ceux qui l'écoutent, qu'il finit toujours par les entraîner à sa suite. Sa facilité est remarquable; mais on l'embarrasserait fort, si, avant de monter à la tribune, on lui demandait ce qu'il va dire, ou si, lorsqu'il en descend, on lui demandait ce qu'il a dit.

M. Thiers n'a aucune des conditions de l'homme d'État; il est plus heureux que vraiment habile; c'est un tribun, je le répète, enflé par la fortune, à laquelle il se livre sans réserve.

Ambitieux, la retraite n'a rien qui le décourage; les reproches lui sont

aussi indifférents que les revers, et lorsque son étoile semble pâlir, il se console par l'idée du retour.

Ayant toutes les prétentions, et il en justifie quelques-unes; il se croit aussi facilement un Napoléon qu'un Sully, et il dresse avec la même confiance un plan de campagne et un coup d'état.

Si on lui prouve qu'il dit le contraire de ce qu'il pense, ou qu'il pense l'opposé de ce qu'il dit, il vous déjoue par un sourire dédaigneux. Rien n'est fixe dans cette tête qui improvise tout.

Sans connaissances profondes, admirablement superficiel, il laisse toujours courir au hasard sa langue comme sa plume. Aussi orgueilleux dans les succès que dans les revers, il ploie s'il succombe, se croyant toujours certain de se relever; M. Thiers se baisse, mais il n'est jamais abattu.

L'autre, M. Guizot, est un homme d'une immense instruction, d'un esprit et d'un talent peu communs.

Homme sans aucune conviction, mais fixe dans son ambition, une seule pensée domine tous les sentiments de cet esprit qui sait prendre tous les masques et employer tous les moyens pour arriver à ses fins.

M. Guizot sait attendre, il sait remettre : véritable talent de l'homme d'État. On n'a pas plus de séduction dans le langage, ni plus de force dans le raisonnement.

Grand travailleur, il est tout entier à la passion qui le domine, et s'il se montre parfois sensible, c'est encore parce qu'il le croit utile à son ambition. Petit, pâle et maigre, il a une sorte de distinction qui commande et une bonhomie qui vous séduit en vous trompant.

S'il était né méchant, il se fût rendu redoutable; car rien ne peut l'arrêter dans sa marche; mais il calcule trop bien pour renoncer à la séduction de son langage et de ses manières.

On n'a pas plus d'esprit; aussi est-il difficile de ne pas l'écouter, de ne pas se sentir un moment entraîné par ses paroles; mais si vous pensez bien à cet homme qui a tout cru et tout nié, tout soutenu et tout combattu, vous douterez bientôt de celui qui vous avait un moment entraîné.

La confiance que M. Guizot a en lui, tient presque de la folie, tout en lui donnant une grande force; jamais il ne doute de lui-même, bien que semblant toujours ajouter foi aux paroles des autres.

M. Guizot est parvenu à imposer à ceux qui l'approchent, en se faisant pardonner une légèreté peu en harmonie avec son caractère; mais comment estimer réellement l'homme qui n'a aucune conviction réelle!

La tendance de son esprit le porte vers le despotisme, et il se sert avec habileté des images de liberté pour arriver au pouvoir, qui est son idole, et à l'absolu, qui est son rêve. Il ne tient qu'aux idées qui sont utiles à

son ambition. Faible ou despote, il transige avec le pouvoir, ou l'écrase sous le poids de l'autorité qu'il a su conquérir; ayant l'adresse de se conserver toujours comme une ressource ou de s'imposer comme une nécessité.

M. Guizot, arrogant et présomptueux, ne se montre jamais ni inquiet ni incertain; il peut, jusqu'à un certain degré, réussir, grandir de son



vivant; mais après sa mort, la postérité se montrera sévère, et de tous ces tristes souvenirs il ne restera qu'un tombeau.

Plus prudent que M. Thiers, mais moins souple, il sait parfois trouver une éloquence puissante, prendre toutes les physionomies et parler toutes les langues.

Plus réfléchi que M. Thiers et non moins dangereux, il a bien plus de persévérance dans ses projets, et non moins de témérité dans l'action.

M. Thiers *se donne sous conditions*; M. Guizot s'impose.

Un autre ministre de la Révolution de Juillet, M. le comte Molé, vient de passer sous mes fenêtres : c'est un homme d'un esprit remarquable,



dissimulant sous un extérieur froid beaucoup d'ambition et un grand amour du pouvoir.

Audacieux et indépendant par caractère, il ménage l'autorité pour favoriser sa passion dominante, et reste fidèle à ce qu'il croit, dans l'intérêt d'une ambition qu'il colore à ses yeux du dévouement qu'il porte à son pays.

Élevé à l'école de l'arbitraire, il vise au pouvoir absolu. Homme du monde, agréable et séduisant, il n'est pas insensible aux succès que lui valent ses manières aussi gracieuses que distinguées.

Il suit silencieusement ses idées, mais avec une grande persévérance.

S'il parle, c'est avec goût et talent, soit à la tribune, soit dans un salon.

Absorbé par les affaires, on n'est pas plus aimable dans l'intimité.

Son âme est accessible à un sentiment généreux, et capable des plus nobles actions.

Une imagination ardente lui fournit toujours de nouveaux calculs; homme de tête, capable de trouver des ressources où un autre ne verrait que la certitude du danger, et ayant en lui une confiance que souvent il justifie, mais qui, parfois aussi, l'abandonne au moment de l'action.

Décidé par caractère, il sait sacrifier sa volonté, et calcule plus souvent le but qu'il veut atteindre que les moyens d'y parvenir.

Ne voyant pas toujours les choses d'assez haut, il ne les prend pas assez dans leur ensemble.

Orateur et homme d'esprit, M. Molé ne borne pas ses prétentions à être homme d'État, il veut être homme du monde, et il y réussit au gré de ses désirs.

Celui qui siégeait au Conseil-d'État des cent-jours; celui que l'on accuse à tort ou à raison d'avoir participé à l'acte qui proscrivait Louis XVIII et sa famille, *siége aujourd'hui au banc des ministres.*

Si ce n'est pas un grand bien, ce peut être un grand mal.

La journée est bonne pour l'observateur et pour le peintre; encore un excellent modèle : j'aperçois M. Dupin aîné.

M. Dupin n'a pas un mauvais cœur, tant s'en faut; mais rien n'est fixe dans sa tête, et il règne la même mobilité dans ses opinions que dans ses sentiments.

Irascible au dernier degré, il vous tourne le dos, si vous avez le malheur de le blesser, et il vous revient avec la même facilité. Partisan de la liberté, il est courtisan avant tout; et la puissance exerce sur lui une influence absolue; il ne sait pas plus résister à un mot obligeant qu'à une poignée de main.

Ne lui en veuillez pas de ce qu'il est: il n'y a chez lui ni projet ni volonté, et souvent il ne sait pas lui-même ce qu'il a été ou ce qu'il sera.

Vif, emporté, taquin, susceptible, violent, il s'apaise facilement; il fait le mal et le bien sous l'impression de l'heure et du moment.

Le pouvoir lui plaît.

M. Dupin est capable de courage et d'énergie, surtout si un événement quelconque lui a fait perdre son sang-froid. Il a eu de beaux moments, de l'éloquence et du caractère, au barreau et à la tribune ; dans une position donnée, il est capable de se dévouer pour rendre un service ; s'il a de la mémoire pour certaines choses, il en manque absolument pour d'autres.

Le passé ne l'embarrasse jamais, et l'avenir l'occupe peu.

Il y a dans son âme une grande indifférence pour mille choses de la vie.

Il a beaucoup d'ambition, en négligeant souvent de servir cette ambition même.

Il oublie facilement ses amis, et cependant ces derniers sont sûrs de le retrouver au besoin.

M. Dupin est orgueilleux, il aime le faste et l'ostentation.



Il vous écoute rarement, et le meilleur raisonnement du monde aura moins d'empire sur son esprit qu'un caprice ou une distraction.

M. Dupin a des accès de gaîté dont il ne se rend pas toujours compte ; habituellement son caractère est sombre.

Il peut vous faire du mal par boutade ou par violence, mais il est incapable de se venger, et parfois un moment d'épanchement lui est doux.

Il a de la bonté, de la suffisance, de l'abandon, de l'orgueil, de la vanité, de la présomption, beaucoup d'originalité.

Il a même une sorte de bonhomie, et peut devenir bon enfant, lorsqu'aucune de ses passions n'est mise en jeu.

On ne se ressemble pas moins, au moral et au physique, que ces deux frères que l'on appelle Dupin aîné et Charles Dupin.

Remarquablement instruit, homme moral, religieux, profond, sensible, délicat à l'excès, ami dévoué, époux tendre, M. Charles Dupin fait oublier ce que l'on pourrait appeler sa laideur, par une physionomie spirituelle, fine, distinguée et pleine de charme, bien qu'un peu dédaigneuse.

Fixe dans ses idées comme dans ses sentiments, il est aussi difficile de le faire renoncer aux unes qu'aux autres. Aimable, gai, sérieux, du caractère le plus grave avec de l'enjouement, léger même au besoin dans la conversation, on n'est pas plus profond sur tous les points. S'il est moins éloquent que son frère à la tribune, il l'est beaucoup plus en écrivant, et porte dans votre âme la conviction qui est dans la sienne.

On n'a pas une plus belle âme ni un plus noble caractère. Sa parole est sacrée, sa loyauté imperturbable, sa délicatesse digne de servir de leçon et de modèle.

Ami dévoué, rien n'atténuerait son énergie, si vous blessiez devant lui un ami, en le méconnaissant. Bon, sincère, fidèle, il se pardonne difficilement la peine qu'il a pu causer dans un moment d'emportement, et il est prompt à la réparer.

Son genre d'esprit le porterait à la critique et à l'épigramme ; mais son cœur le retient.

M. Dupin a bien quelques systèmes, mais la justesse de son esprit est toujours inséparable de la conscience la plus pure et la mieux éclairée.

Il y a autant de profondeur dans sa pensée que d'élévation dans son caractère. Il ne calcule point ses actions, mais beaucoup ses paroles, à moins qu'il ne se livre, ce qui lui arrive parfois, avec l'abandon le plus aimable. Il a, sans pédanterie, la science du savant le plus érudit... le bien qu'il fait... chacun l'ignore, et à peine si lui-même se le rappelle !

Aimé, apprécié, estimé par tout ce qui l'approche, M. Dupin est un de ces hommes qu'on ne connaît pas assez et qu'on ne pourrait trop connaître.

La plus sévère impartialité seule a conduit ma plume, et sûr de n'avoir rien dit de trop, je me demande si j'ai rendu à cet homme honorable toute la justice qu'il mérite !

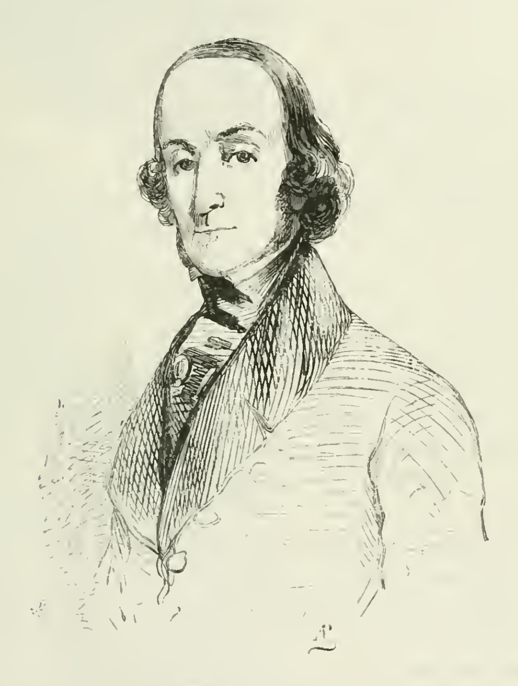
Ne sortez pas de la rue de Varennes, sans prendre garde à cette maison qui porte le n° 51 ; c'est l'hôtel où loge M. le marquis de Dreux-Brézé.

Pour être un profond penseur, un profond politique, un véritable homme d'État, il ne suffit pas d'avoir un noble cœur, un esprit élevé, un tact exquis, beaucoup de finesse, de souplesse et presque de coquetterie, beaucoup de réflexion et d'adresse, de l'énergie dans l'occasion et toujours du talent, il faut encore bien comprendre sa position, en sachant en tirer tout le parti possible ; ne point hésiter, ne jamais revenir

sur ce qu'on fait, et sans éprouver le besoin de ménager tout le monde, marcher droit vers un but, avec une invincible persévérance, choisir ses amis et se rire de ses ennemis; il faut savoir profiter des circonstances, et des fautes de ses adversaires, braver au besoin l'opinion, en s'efforçant de la diriger, et compter sur sa conscience, bien plus que sur la justice des hommes.

Il faut enfin avoir une santé parfaite, un corps robuste, une volonté de fer, un caractère assez fort pour que rien ne l'étonne, ne le domine, ni ne l'ébranle dans sa marche.

C'est ce tout complet qui est rare; aussi, le véritable homme d'état se comprend-il plus facilement qu'il ne se rencontre : c'est presque la huitième merveille du monde qu'on est encore à chercher.



Chacun aime et apprécie M. le marquis de Brézé, en rendant justice à ses sentiments, à ses pensées générales, à son honorable caractère, comme au charme répandu dans sa personne et dans son langage; mais ses adversaires politiques ne le craignent pas assez, et ils comptent trop sur des hésitations qui tiennent surtout à la défiance de ses propres forces.

Homme du monde, il vous captive dans l'intimité; il vous subjugue dans un salon; il vous entraîne à la tribune.

Lorsqu'il y monte, on craint la puissance de ses paroles si françaises

et si nobles; sa franchise et son éloquence qu'il puise surtout dans son cœur; son imperturbable loyauté, un désintéressement si peu commun, son énergie même; mais on ne lui répond jamais qu'à demi, en laissant au lendemain le soin d'atténuer l'effet de la veille.

Un front élevé, des cheveux rares sur le front, un coup-d'œil vif et pénétrant, qui vous regarde toujours en face; de la grâce dans toutes ses manières, une profonde conviction, des gestes simples et animés, une manière de dire simple et persuasive, font du marquis de Brézé un des meilleurs orateurs de la chambre des Pairs, terrain qu'il a si bien étudié et qu'il connaît si parfaitement, que toujours on l'écoute avec la plus sérieuse attention, dans un profond silence.

Le marquis de Brézé commande le respect, et ceux qui blâment ses opinions, parlent souvent de l'estime que leur inspire son noble caractère.

Le marquis de Brézé n'est pas sans ambition, mais c'est surtout l'ambition du bien qui le domine.

Avec toute l'apparence de l'abandon, il se livre rarement sans réserve, et on le devine plus encore qu'on ne le connaît.

Avec beaucoup de franchise apparente, il se fie à sa finesse pour vous dissimuler sa pensée la plus intime; mais malgré lui, sa physionomie est un miroir pour qui l'étudie avec attention; et si, contre sa volonté, vous l'avez deviné, il vous sourit avec grâce.

Trahir la vérité lui serait impossible : il peut se taire, mais jamais sa bouche ne prononcerait un mensonge.

Une disposition fébrile, beaucoup d'âme et d'imagination lui rendent assez difficile de conserver un sang froid qu'il voudrait toujours garder.

Triste et plutôt mélancolique, il compte sur les hommes qu'il croit connaître; mais parfois il les ménage trop pour ce qu'ils valent.

Simple, il a l'opinion de ce qu'il vaut, et personne n'est tenté de le contredire.

Il a beaucoup d'à-propos, dans la conversation comme à la tribune, où il improvise toujours avec grâce.

Dans sa jeunesse on le croyait léger; mais sa carrière politique a donné un noble démenti à ses premières années : M. de Brézé est l'orateur vraiment national.

Passants, le *Sacré-Cœur* est dans la rue de Varenne : on ne saurait avoir trop de respect pour cette maison du Bon Dieu, ni faire trop son éloge.

LAROCHEFOUCAULD, (duc de Doudeauville.)




# RUE DE VAUGIRARD

Place Saint-Sulpice

La rue de Vaugirard, anciennement désignée sous le nom de *Chemin-de-Vaugirard*, commence aux rues des Francs-Bourgeois-Saint-Michel et de Monsieur-le-Prince, et finit à la barrière; elle appartient aux dixième et douzième arrondissements, et aux trois quartiers de l'École de Médecine, du Luxembourg et de Saint-Thomas-d'Aquin. Située au nord-ouest de Paris, elle est limitée par la rue Dauphine, le Pont-Neuf et les boulevarts extérieurs.

Ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'on a commencé à bâtir dans cette rue, aujourd'hui grande, active et populeuse, comme un vrai faubourg. On lui donnait le nom de Vaugirard et quelquefois du Luxembourg, dite de Vaugirard, qu'elle tirait sans doute du village auquel elle conduit. Ce village, nommé Valboiton ou Vauboitron jusque vers le milieu du XIII^e siècle, changea sa dénomination quand Girard, abbé de Saint-Germain-des-Prés, l'eut fait reconstruire. Presque à son entrée se trou-

vait situé, il y a quelques années encore, un cimetière qui fut réuni à celui du Mont-Parnasse : il n'avait ni l'étendue des champs de repos actuels, ni le luxe et les fastueux mausolées du Père-Lachaise; mais les pauvres gens qu'on y enterrait, pour y prendre moins de place, n'en étaient pas pour cela moins nombreux, et entre autres monuments funèbres dignes d'une citation, on remarquait les tombeaux de La Harpe, du docteur Leroy, de mademoiselle Clairon et du général Mounier.

Le boulevart extérieur, qui sépare le village de Vaugirard de Paris, fut établi par suite des constructions du mur d'enceinte, ordonnées dans l'intérêt du fisc par Louis XVI, le 15 janvier 1785. Les fermiers-généraux, sous prétexte d'arrêter les progrès de la contrebande, mais bien pour assujettir aux droits d'entrée un plus grand chiffre de consommateurs, obtinrent du ministre Calonne l'exécution de ces immenses travaux, malgré les réclamations et la résistance des habitants de Paris, lésés dans leurs propriétés. C'est à cette occasion qu'un plaisant fit ce vers qui circula aussitôt de bouche en bouche :

Le mur murant Paris, rend Paris murmurant.

La porte ou barrière d'entrée, élevée sur les dessins de l'architecte Ledoux, est un lourd édifice, d'une magnificence d'autant plus déplacée, qu'à cette époque les finances de l'État se trouvaient dans la plus déplorable des situations.

Le calme et l'aspect demi-champêtre des avenues environnantes, la tranquillité des rues, la nature bourgeoise et laborieuse de ses habitants, l'éloignement de tout fracas, de toute agitation, de toute cohue ; nulle rivalité commerciale, nulle industrie bruyante ; quelques hôtels à peine habités, dont les panaches d'arbres verts ombragent les sourcilleuses murailles, tout concourt à faire de la rue de Vaugirard l'asile le plus retiré, la solitude la plus paisible et l'ermitage le plus propice aux amis du silence, du travail et de la prière. Aussi servit-elle d'abri constant aux innombrables ordres religieux qui, à différentes époques, vinrent chercher en France et à Paris, un refuge assuré contre les fléaux de la guerre, de la peste, de la famine et de la persécution. Nous avons pu compter jusqu'à vingt-trois communautés, monastères ou succursales qui s'y sont établis et multipliés, et que 1790, ce terrible niveleur, a presque tous anéantis. De ces maisons religieuses il en est à peine trois qui n'ont pas changé d'habitation à l'heure qu'il est. Telles sont les Filles du Saint-Sacrement, au coin du boulevart; les Sœurs de Charité, près la rue du Regard; les Carmélites, entre les rues Cassette et d'Assas, qui se partagent les grands enclos de l'ancien chemin du Val-Girard avec plusieurs maisons de jésuites ; une école de frères de la Doctrine-Chrétienne et quelques succursales religieuses, dont le nom n'a pu nous être donné.

Le couvent des Carmélites appartenait primitivement aux *Carmes déchaussés*, ainsi nommés, parce qu'ils étaient les seuls qui eussent persévéré dans la règle de leur réformatrice Thérese d'Ahuma, et qu'ils marchaient pieds-nus. Les Carmes se donnaient pour fondateur le prophète Élie ; ils eurent à ce sujet une longue guerre à soutenir contre les jésuites, qui leur contestaient cette origine. En 1611, Nicolas Vivien, maître des comptes, leur fit don du vaste emplacement occupé de nos jours par l'église et les cloîtres actuels. Malgré les richesses qu'ils amassèrent, ils ne discontinuaient pas de mendier. Leur apothicairerie faisait un grand commerce d'une *eau de Mélisse* dont ils étaient inventeurs ; ils possédaient aussi le secret d'une composition dite *blanc des Carmes*, qui donnait aux surfaces des murs le brillant d'un marbre poli. En 1791, on fit de leur couvent une maison d'arrêt destinée aux prêtres insermentés, dont une partie s'y rendit volontairement, pour être déportée conformément aux lois. Le 7 septembre de l'année suivante, cent soixante-douze prêtres et quelques personnages de marque y furent égorgés : les ossements de l'archevêque d'Arles, des évêques de Beauvais et de Saintes, du ministre Montmorin et de son frère, d'Abancourt, de Rulhières, de Rohan-Chabot, de Reding, de Maussabré et de la princesse de Lamballe, qui périrent dans cette fatale journée, ont été déposés aux Catacombes.

Joseph Duplain, administrateur de la caisse d'escompte, échappa au massacre en s'emparant des pistolets qu'un des égorgeurs avait déposé sur une fenêtre, puis, se mêlant à la foule et vociférant avec elle, il gagne les portes et s'évade.

En 1808 madame Soïecourt se rendit propriétaire des terrains et du monastère qu'elle rendit au culte en les concédant aux Carmélites.

A quelque distance se dressait un magnifique hôtel, où le duc de Richelieu conduisit un soir mademoiselle Maupin ; il lui remit une bourse de trois mille louis, de la vaisselle plate, un écrin de pierres de la plus belle eau, du linge, des meubles, des étoffes, et finit même par y ajouter sa plaque de l'ordre du Saint-Esprit, toute couverte de diamants ; sur quoi on fit le couplet suivant :

Judas vendit Jésus-Christ.
Et s'en pendit de rage.
Richelieu, plus fin que lui,
N'a mis que le Saint-Esprit
En gage.

Au coin de la rue du Regard est un fontaine construite par Bralle en 1806, et alimentée par l'aqueduc d'Arcueil ; son bas-relief, d'un assez bon style, est une imitation du genre de Goujon : il représente Léda assise

aux bords de l'Eurotas, près de Jupiter métamorphosé en cygne. Tout à côté existe une fabrique de poterie, sur les anciennes dépendances de l'hôtel de Laval, appartenant à la veuve Santerre: c'était autrefois une *petite maison*, où les seigneurs de la Régence, amis du maître, donnaient leurs soirées galantes et leurs fastueuses orgies; c'est à présent un des magasins du service militaire de l'habillement et du campement. On reconnaît encore aux peintures plus que érotiques prodiguées aux panneaux et aux plafonds des cabinets, aux portes secrètes, aux escaliers dérobés, la destination passée de ce séjour, dont la chronique, malheureusement perdue, doit avoir été riche en tendres mystères et en piquantes intrigues d'amour. Plus loin, au n° 100, est un autre hôtel qui fut, en 1816, le siége de la légation américaine: il avait appartenu autrefois au fermier-général Bouret, qui vécut toujours misérable, même au sein de ses richesses; il n'avait plus à sa mort que dix-huit cent livres de rentes et devait plus de cinq millions. Au fond du jardin il s'était fait construire *une bergerie* où il nourrissait une vache avec des petits pois verts à 150 livres le litron, afin d'en régaler dans la primeur une femme qui ne vivait que de lait. Si de pareilles folies ne nous étaient attestées par l'histoire, nul de nos jours, même les plus fous, n'y voudrait ajouter foi. Sa femme lui représentant sans cesse l'énormité de ses dépenses, alla jusqu'à accuser son intendant d'infidélité.

—« Madame, lui répondit Bouret, qui était honnête homme,— quoique financier,— j'examine minutieusement les comptes; mais, par malheur, ils sont toujours de plus en plus justes. »

Après les rues d'Assas, Cassette, de Madame et du Pot-de-Fer, s'ouvre la rue Férou, qui commence rue Palatine et place Saint-Sulpice. Des deux maisons qui font l'angle dans la rue de Vaugirard, en face la porte de la caserne du Luxembourg, occupée avant 1830 par la gendarmerie d'élite, l'une est l'ancien hôtel de La Trémouille, l'autre est une maison d'éducation dirigée par M. de Reuss. Cette rue doit son nom à Étienne Férou, procureur au parlement, propriétaire de plusieurs maisons dans le clos Saint-Sulpice. Elle était autrefois partagée par un cul-de-sac dit *Feron* de la rue principale ou *des Prêtres*, étant particulièrement habitée par les clercs attachés à Saint-Sulpice. Sauval assure qu'on la désignait aussi sous le nom de Saint-Pierre.

Pendant la terreur, le célèbre Lavoisier, menacé par la colère du tribunal révolutionnaire, se cacha dans une petite maison de la rue Férou; il y fut accueilli par une excellente et courageuse femme, dont nous regrettons vivement d'avoir oublié le nom: elle négligea le soin de sa propre sûreté, pour veiller sur son hôte, dont elle croyait avoir à répondre devant Dieu; elle l'emprisonna, pour ainsi dire, dans la chambre, dans la retraite la plus mystérieuse de sa demeure, pour le protéger contre sa

frayeur ou son imprudence. Lavoisier craignait à chaque instant de compromettre sa nouvelle amie, et plus d'une fois il avait parlé de s'enfuir, au risque d'aller porter sa tête sur un échafaud : la dame de Bon-Secours de la rue Férou employa plus de peine, plus de ruse, plus d'imagination pour empêcher Lavoisier de sortir, que bien d'autres n'en auraient employé pour l'empêcher d'entrer.

Un jour, un triste jour! Lavoisier profita de l'absence de son hôtesse, de son généreux geolier, il franchit le seuil de sa prison hospitalière : il se mit à courir dans la rue Férou ; il traversa le Luxembourg ; il quitta Paris ; il arriva au Bourg-la-Reine, et le lendemain c'en était fait d'un savant illustre, mieux que cela, c'en était fait d'un innocent.... Oh! que de regrets et que de larmes dans la petite maison de la rue Férou!...

Le petit séminaire de Saint-Sulpice et la communauté dite *des Robertins*, occupaient la majeure partie de son étendue. En face, l'hôtel Charost s'appuyait contre le couvent des *Filles du Saint-Sacrement*, établi là par lettres-patentes de 1654. C'est dans leur chapelle, dont elle s'était déclarée fondatrice, qu'Anne d'Autriche, un cierge à la main, vint expier solennellement les outrages faits au saint Sacrement pendant la guerre civile qu'elle avait soulevée. Il était d'usage dans ce couvent qu'une religieuse répétât chaque jour cette cérémonie et fît amende honorable au milieu du chœur, moitié nue, la corde au cou et une torche à la main.

La rue Férou touchait presque à l'étroite place Saint-Sulpice, encore plus rétrécie par les bâtiments du grand séminaire, fondé par Jacques Ollier, curé de Pebrac, lesquels empiétaient considérablement sur le terrain affecté à l'église. Malgré toutes les recherches qu'on a faites, on n'a jamais découvert la date exacte de la première construction de Saint-Sulpice. L'abbé Lebœuf, dans son histoire de Paris, pense que ce temple servait de baptistaire au bourg de l'Abbaye, comme dans les siècles reculés, Notre-Dame à la Cité. La partie de Saint-Sulpice qui fut abattue en 1725, était un nouvel accroissement qu'on lui avait donné sous François Ier; l'évêque Mégare en bénit la chapelle de l'*Immaculée conception*, avec la permission de l'évêque de Paris. Le 10 février 1646, sur les quatre heures du soir, la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, alors régente du royaume, assistée de la princesse de Condé, de la duchesse d'Esguillon, de la comtesse de Brienne et des ducs d'Uzès et de Guise, vint à l'ancienne église, où elle fut reçue par Alin, évêque de Cahors et M. Olier, curé, avec tout le clergé ; elle fut processionnellement conduite dans le cimetière, à l'endroit où devait être le maître-autel de la nouvelle paroisse et où elle descendit poser la première pierre dans les fondations. Les travaux commencèrent alors sur les dessins de Louis Leveau et se continuèrent sous la direction de Gittard, puis d'Oppenord et enfin de Servandoni, jusqu'en 1745. Sa façade et son magnifique portique ne

purent être terminés que grâce aux intrigues et aux démarches pressantes du curé Linguet; il était connu pour aimer beaucoup l'argent; il ne cessait de harceler ses paroissiens pour qu'ils contribuassent par leurs générosités au prompt achèvement de son église, et abusait de ce prétexte en leur enlevant par-ci par-là quelque pièce d'argenterie, des bijouteries ou de la vaisselle, qu'ils n'osaient plus lui réclamer. Un financier millionnaire, nommé Samuel Bernard, constamment en butte à ses importunités s'était juré de demeurer constamment sourd à ses prières; il tombe malade et agonise; Linguet d'accourir et de le menacer de tous les supplices de l'enfer, s'il ne lègue point une partie de ses richesses au chapitre; mais le financier reste insensible :

— Cachez vos cartes, M. le curé, lui dit-il avec un dernier sourire, je vois tout votre jeu.




Et il meurt en juif avare, sans rien donner au chrétien cupide.

Ce curé était fils du journaliste Linguet de Gergy, qui passa vingt-deux années de sa vie à la Bastille, pour avoir maltraité, dans un article au sujet d'une danseuse qu'il avait outragée, le maréchal duc de Duras, alors chargé de la surveillance des théâtres. Ce dernier lui ayant fait dire qu'il le tuerait à coups de bâton :

— Ah! ah! s'écria Linguet, il n'a donc pas oublié qu'il était maréchal de France?

L'intérieur de Saint-Sulpice est très-beau; l'ensemble de son architecture est d'un grand et noble effet : la chapelle de la Vierge, remarquable entre toutes les autres, est précieuse par l'exécution de la statue et des groupes qui l'accompagnent, par son magnifique dôme et la manière ingénieuse dont elle est éclairée. La république de Venise fit présent à François Ier, qui les donna à cette église, des deux énormes coquilles si remarquables par leur pureté et leur forme, attachés en guise de bénitiers aux pilastres des deux entrées principales. La chaire est une merveille de hardiesse et d'élégance; l'orgue, construit par Cliquot, est un des meilleurs de Paris. Sous le Directoire exécutif, les théophilantropes tinrent leurs séances à Saint-Sulpice, sous la présidence de La Réveillère-Lépaux, leur grand pontife. Napoléon, lors de son avènement, leur défendit de se réunir dans les lieux publics; mais il se garda bien de les molester autrement, car il n'eût manqué qu'une persécution à la gloire de cette religion naissante, pour accroître le nombre et l'enthousiasme de ses sectateurs. Le mépris froid avec lequel on les traita, les anéantit tout d'un coup.

Le séminaire de Saint-Sulpice, dont les bâtiments contrariaient la principale façade de l'église, fut démoli en 1802. Dix-huit ans plus tard, le ministre de l'intérieur posait la première pierre du nouveau séminaire, élevé aujourd'hui au sud de la place et qui contribuera beaucoup à sa décoration, dès que la fontaine qu'on y construit en ce moment, sera terminée.

Sous cette vaste plaine du faubourg Saint-Germain que couvrent Saint-Sulpice, les rues de Vaugirard, Saint-Jacques et la Harpe, l'Odéon, le Panthéon, le Val-de-Grâce, l'Observatoire et bien avant jusqu'à Mont-Rouge, sont d'immenses carrières composant une nouvelle ville, dont les rues souterraines et même les numéros de maisons correspondent aux rues et aux maisons supérieures de Paris. Les débris de 80,000,000 d'individus sont enfouis dans cette immense nécropole. C'est à M. Lenoir, lieutenant-général de police, qu'on attribue la première idée de déposer dans ces carrières, les ossements accumulés depuis un temps immémorial dans le cimetière des Innocents, dont le Conseil-d'État, par son arrêt du 9 novembre 1785, prononça la suppression. Un an après, l'ingénieur Guillaumot commença les travaux des cryptes parisiennes.

L'usage d'inhumer les morts fut commun à tous les peuples; il s'est religieusement transmis de siècles en siècles jusques aux nôtres, et c'est à l'origine de cette coutume que remonte l'établissement des Catacombes. Il est impossible de préciser à quelle époque les carrières des environs de Lutèce furent mises en exploitation. C'est par tranchées ouvertes dans

le flanc de ses collines, que l'extraction des pierres aura dû être opérée. On en retrouverait encore quelques traces au bas de la montagne Sainte-Geneviève, sur les rives de l'ancien lit de la Bièvre, dans l'emplacement de l'abbaye Saint-Victor, du Jardin des Plantes et du faubourg Saint-Marcel.

Les carrières de ce dernier faubourg ont exclusivement fourni, jusqu'au XII^e siècle, les pierres de construction des temples et des palais de la ville. Ces carrières une fois épuisées, on en ouvrit de nouvelles au sud des remparts, vers les places Saint-Michel, de l'Odéon, du Panthéon, des Chartreux et des barrières d'Enfer et Saint-Jacques. Trois escaliers communiquent aux Catacombes : le premier est situé dans la cour du pavillon occidental de la barrière d'Enfer; le second à la tombe Issoire ou Isoard, maison dépendant de Saint-Jean de Latran, et ainsi nommée, suivant la tradition du fameux brigand Isoard, qui exerçait ses rapines dans les environs; le troisième dans la plaine de Montsouris sur le bord de la *Voie Creuse*, — ancienne route d'Orléans, — et à peu de distance de l'aqueduc souterrain d'Arcueil : c'est par ce dernier que l'on descend le plus généralement dans ces retraites sépulcrales.

On raconte qu'à l'approche des alliés, le bruit s'étant répandu que tous les souterrains de Paris étaient remplis de poudre et que les piliers des Catacombes avaient été minés pour s'abîmer au premier signal, le général Sacken s'enquit auprès des autorités municipales de ce fait, tellement accrédité, qu'il était venu à la connaissance de la plupart des généraux étrangers bien avant la journée du 30 mars. M. Héricart de Thury, alors ingénieur en chef au corps royal des mines, interrogé par le soupçonneux feld-maréchal, lui proposa de descendre lui-même aux Catacombes et d'y faire telles perquisitions qu'il jugerait convenables pour arriver à la découverte de cette prétendue mine; mais, rassuré par le calme et la noble franchise de M. de Thury, Sacken se refusa à une investigation de ce genre, et dès-lors, ne s'occupa plus des inquiétudes qu'on lui manifestait de toutes parts à ce sujet.

L'aspect de ces vastes souterrains, bordés de croix, d'épitaphes, de tombes et de pyramides, d'ossements bizarrement ornées; le profond silence qui y règne, leurs ténèbres, à peine interrompues çà et là par la lueur rougeâtre des torches ou le cordon des lampes allumées sous les voûtes; ces gardiens, ces ouvriers, marchant et travaillant dans ce séjour de la mort, se croisant en sens divers et disparaissant dans les plis mystérieux du terrain, pour reparaître aussitôt au sommet de quelque galerie aérienne, qu'on croirait édifiée par les puissantes incantations d'une fée plutôt que par la main des hommes, tout cela trouble les plus fortes imaginations, émeut les cœurs les moins susceptibles et ramène irrésistiblement les souvenirs vers ces antres ténébreux de l'île de Crète, tant

de fois décrite par nos anciens poètes latins et où Virgilius Maro avait placé le gouffre initial de la sombre juridiction de Minos.

En continuant notre excursion dans la rue de Vaugirard, nous passons devant les quatre entrées du jardin du Luxembourg : c'était, dans son origine, une maison environnée de jardins que Robert de Harlay de Saucy avait fait bâtir en 1540. A sa mort, elle échut à sa veuve, Jacqueline de Marinvilliers, qui la vendit au duc de Pinci-Luxembourg, dont cet hôtel, a depuis, conservé le nom. Marie de Médicis, veuve de Henri IV, en devint à son tour propriétaire pour la somme de 90,000 livres. Elle acquit environ vingt-cinq arpents de terres contigues, et fit construire le palais actuel tout entier, en moins de six ans, sur le modèle du palais *Pitti*, des ducs Toscans, à Florence et sous la direction de Jean des Brosses, le plus fameux architecte du temps. Cette princesse le légua à Gaston de France, frère unique de Louis XIII, qui lui donna momentanément le nom de Palais d'Orléans.

La duchesse de Berry, fille du Régent, y mourut à l'âge de vingt-quatre ans. Lorsqu'on lui représentait que la bonne chair, les veillées et les plaisirs immodérés pouvaient abréger son existence, elle répondait : « Eh bien! qu'elle soit courte, mais je la veux bonne! »

Le père Proust et le père d'Orléans s'y rencontraient souvent à la promenade et s'amusaient à tirer mutuellement de leurs noms des anagrammes satiriques : c'était alors la grande mode. Le père Proust trouva un jour *asne d'or* dans le nom de son confrère, et le défia de lui rendre le change, vu la brièveté de son nom. En sortant du palais, un des gardes s'étant retourné en les voyant passer, et demandant assez haut à un de ses camarades qui étaient ces deux religieux : « C'est, lui dit le père d'Orléans, un *pur sot* qui ramène l'*asne d'or* au ratelier. » L'abbé Proust convint que l'anagramme de son adversaire était aussi juste que le sien.

Le Luxembourg fut successivement possédé, en 1672, par mademoiselle de Montpensier et la duchesse de Guise, qui le vendit à Louis XIV. La première fois qu'il s'y rendit, il avait plu à verse toute la matinée. Un officier aux gardes, anglomane décidé, galopait à l'une des portières de son carrosse, dont à tout moment il éclaboussait l'intérieur, la glace étant baissée. « Nédonchelles, lui cria enfin le roi impatienté, vous me crottez? — Oui, sire, répond le gentilhomme qui, un peu sourd, avait entendu vous trottez? Oui, sire, à l'anglaise. » Le roi saisissant la méprise, releva la glace en riant beaucoup de ce trait d'anglomanie.

Mademoiselle de Brunswick, puis mademoiselle d'Orléans, qui devint reine d'Espagne, l'habitèrent à leur tour. Louis XVI l'ayant donné à son frère, Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, il y fixa sa résidence jusqu'en 1791, époque de son émigration : il y avait fait construire une jolie maison avec un jardin anglais donnant sur le Luxem-

bourg du côté de la fontaine, pour sa maîtresse, la comtesse de Balbi, dont le mari était gouverneur du palais. En 93, il fut converti en prison ; on y avait renfermé près de 3,000 individus de tout sexe, de tout rang et de tous les partis, à l'exception de celui qui avait triomphé : c'était ce que les vrais patriotes appelaient le *réservoir de la guillotine*. L'ex-ministre des finances, de Clavière, y fut transféré avant d'être conduit à l'Abbaye, où il se détermina à se plonger trois coups de couteau dans le cœur pour échapper à la honte de l'échafaud.

Le Directoir exécutif, puis le Sénat-conservateur, s'y établirent jusqu'à leur suppression. Barras demeura dix-huit mois dans la petite maison de la comtesse de Balbi, où l'on but plus d'une fois à la santé de cette *bonne République*. C'est lui qui, passant un jour rue Honoré, les saints étant alors supprimés, cassa par mégarde un carreau de boutique de la valeur de trente sols ; le marchand n'ayant pas à lui rendre la monnaie du petit écu que lui présentait le directeur, voulut sortir pour aller en chercher. « Oh ! c'est inutile, lui dit Barras ; nous allons compléter la somme... » et il cassa un second carreau.

Le palais du Luxembourg devint Palais des Pairs à la Restauration, et demeura consacré jusqu'à ce jour aux travaux législatifs de cette cour suprême.

Le Petit-Luxembourg, qui est la résidence du grand-chancelier, baron Pasquier, est également situé rue de Vaugirard et contigu au palais. Il fut bâti, en 1629, par le cardinal de Richelieu, qui en gratifia sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, lorsqu'il vint habiter le Palais-Royal. Il passa, à titre d'hérédité, à Henri de Bourbon-Condé, puis à la princesse Anne, palatine de Bavière, qui y fit exécuter pour ses officiers, ses cuisines et écuries, un passage souterrain communiquant dans un vaste hôtel situé de l'autre côté de la rue, et où se trouvent établis les ateliers de l'imprimerie Béthune et Plon. Les membres du Directoire, à l'exception de Barras, l'ont habité pendant cinq ans. Le consul Bonaparte y passa six mois avant de se rendre aux Tuileries ; il servit aussi de palais à Joseph Bonaparte, grand électeur et roi de Naples.

C'est-là que le maréchal Ney fut condamné à mort ; c'est là qu'en 1830 les ministres de Charles X furent écroués pendant leur procès ; c'est là que les accusés d'avril et les régicides Fieschi, Pépin, Morey, Alibaud, Meunier et Quénisset furent renfermés après leurs attentats.

Le jardin du Luxembourg a été dessiné par Lenôtre ; c'est un des plus beaux et des mieux entretenus de Paris : on y arrive par neuf entrées principales, ornées de grilles en fer. A l'extrémité orientale de l'allée contigue à la façade du palais, est une fontaine remarquable par ses bossages et des congélations multipliées ; elle s'adosse au mur de l'ancienne église du séminaire de Saint-Louis, du côté de la rue d'Enfer ; on la re-

garde à juste titre comme un chef-d'œuvre de J. Desbrosses : elle a été restaurée par Chalgrin. Plus bas s'allonge, entre deux petites allées, l'une servant de pépinière, l'autre de jardin botanique, la grande avenue de l'Observatoire.

En face du palais, sur la terrasse duquel les connaisseurs de la statuaire antique venaient admirer autrefois les statues colossales de l'*Activité* et de la *Guerre*, deux des nombreux chefs-d'œuvre de Cartelier, s'étendent de vastes parterres qui font une magnifique bordure à un bassin octogone dont deux cygnes éclatants se partagent le liquide empire. Des terrasses s'élevant en amphithéâtre tout autour, conduisent à de sombres allées symétriques coupées de distance en distance par un *rosarium*, où les sens de l'odorat et de la vue se récréent sans cesse dans de nouvelles délices. Les poètes viennent rêver là dans le silence et le recueillement, les prêtres



y prient, les hommes d'Etat y méditent; la vieillesse et l'enfance s'y heurtent à chaque pas, l'une dans ses souvenirs et l'autre dans ses jeux. Châteaubriant y a colligé ses pages d'outre-tombe, Lamenais y forgeait ses fulminantes apostrophes, de Barante s'y inspirait pour ses œuvres dont notre postérité la plus lointaine sera juge.

Ici notre pudeur hésite à vous rappeler un autre habitué de ces mys-

térieuses oasis, dont le nom, ou plutôt le surnom, est intimement attaché à l'histoire du Luxembourg; c'était un vieux chevalier de Saint-Louis, la terreur des dames, fameux par le sobriquet un peu cru de *chevalier Tape-Cul*, sous lequel il était universellement connu dans certaines promenades publiques de Paris. Ce sobriquet terrible vous révèle tout son crime; du plus loin qu'elles apercevaient sa tête rouge et poudrée, sa gibbosité, son œil flamboyant, et sa croix de Saint-Louis se dessinant sur un vieux carrick gris tout crasseux, toutes les femmes se rangeaient et s'éloignaient avec effroi de ce vieillard, dont la manie ne trouvait jamais d'obstacle, même dans la présence d'un cavalier. Il lui arriva souvent de recevoir, en récompenses de ses indiscrétions, certaines volées d'un bois vert fort connu de feu Figaro, mais les épaules amaigries du bonhomme y semblaient accoutumées; il se résignait en brave; puis sa correction reçue, le chevalier Tape-Cul, impassible, reprenait le cours de ses indécentes explorations.

Du côté des prisons sont établies les jardins potagers et fruitiers; la vacherie de M. Decazes, son parterre et l'Orangerie, nouvellement construite, qui sert de musée lors des expositions annuelles des produits de notre horticulture.

En 1782 fut construite la Comédie Française, aujourd'hui l'Odéon, qui s'élève en face de la dernière grille du Luxembourg, du côté de la rue Vaugirard. Peyre et de Vailly en ont exécuté les plans sur l'ancien hôtel de Condé. Il fut deux fois détruit par des incendies en 1799 et en 1818. L'Opéra Italien, après l'incendie de la Salle Favart en 1838, s'y réfugia jusqu'à ce qu'il eut obtenu le privilége de la salle Ventadour. L'Odéon, depuis délaissé, rouvrit ses portes au public l'an passé, sous la direction de M. d'Epagny. A quelques vingt pas de là, au nº 11 de la rue de Vaugirard, est mort le célèbre Lekain, le 8 février 1778.

Il s'était traîné une dernière fois au théâtre, douze jours avant d'expirer. Placé à l'orchestre à côté d'un vieux chevalier des ordres du roi, il se plaignit de n'avoir amassé que treize mille livres de rentes en jouant la comédie.

—Eh quoi! s'écria le gentilhomme courroucé, vous, petit cabotin, vous avez une fortune, lorsque moi, vieux soldat, criblé de blessures et chevalier de Saint-Louis, je n'ai obtenu qu'avec peine huit cents livres de pension!

— Monsieur, lui dit amèrement le malade, comptez-vous pour rien le droit que vous avez de me parler de la sorte?

FRANZ DE LIENHART.




## RUE ET QUARTIER SAINT-LAZARE.

Rue Blanche. — Rue Moncey. — Rue Boursault — Rue Neuve-Clichy. — Rue Saint-Lazare. — Rue de Larochefoucauld. — Rue de la Tour-des-Dames.

Toutes les noblesses ne comptent pas quarante quartiers, et pour monter dans les carrosses de la gloire il n'est point indispensable qu'une rue fasse dresser son arbre généalogique par Chérin, ou que sa création se perde dans les ténèbres des âges : nos anciens carrefours, les ruelles de Philippe-Auguste et de François Ier déchoient pour la plupart à moitié chemin des dynasties ; leur splendeur s'éteint à mesure que les mœurs changent, que des besoins nouveaux surgissent, que la population augmente et se déplace. Ainsi le lustre des vieilles familles se ternit au contact des générations, il y a dans les archives héraldiques plus d'un blason barré par la roture ; mais quand les émaux de l'écu sont de fraîche date, quand la couronne de comte a été ciselée la veille, écu et couronne étincèlent sur les paneaux de la calèche; la valletaille s'arme de pied en cap

des couleurs du maître, et tant pis alors pour le vilain, que les roues éclaboussent. Les quartiers neufs ressemblent aux aristocraties d'hier; que leur importent les aïeux, à l'exemple du maréchal Lefèbvre. ils sont eux-mêmes des ancêtres. Régions heureuses et fortunées entre toutes, le passé pour elles est un vain mot; elles ignorent ce que dure un siècle, et déjà pourtant elles comptent plus de souvenirs que d'années.

Louis XIV et Madame de Maintenon avaient disparu du premier trône du monde: le crépuscule de ce grand règne éblouissait encore l'Europe, et Paris, vanté comme étant la ville par excellence, s'arrêtait à la ligne des boulevarts; au-delà, depuis le faubourg Montmartre jusqu'à la place Beauvau, ce n'était que marais et fanges, sentiers étroits et passerelles, où l'on se hasardait en tremblant à travers de sinistres cabanes, qui étaient à la fois des vide-bouteilles et des coupe-gorges. Survint la régence, à qui l'on reproche d'avoir tout corrompu, et qui commença par purifier ce pays: les cabarets succédèrent aux bouges, on s'y étrangla encore mais plus poliment, comme jadis au Pré-aux-Clercs, entre deux témoins, loin de la surveillance de M. le lieutenant de police pour des affaires d'honneur ou d'alcove; puis des horticulteurs, des philantropes peut-être plantèrent çà et là quelques arbres, et Louis XV, lors de son avènement, put entendre le bruit argentin des coups mêlés aux doux propos des comédiennes et aux baisers des danseuses, dans deux ou trois hôtels qui peuplaient les abords de la Chaussée-d'Antin. Les amours et les gentilshommes firent le reste, et peu de temps après, cette voie ouverte, ou tout au moins inaugurée par les joyeux compagnons de Philippe d'Orléans, fuyait large et déjà célèbre vers la rue Saint-Lazare, et ne s'arrêtait qu'à une limite digne d'elle, sous les feuillages des Porcherons.

Tout passe, mais la tradition survit, On se souvient de Ramponneau et de son enseigne. Vadé, Piron, Collé, Désaugiers, et jusqu'au vieux Panard, se sont inspirés à cette source féconde; maintes fois son éloge a retenti aux voûtes sonores du caveau :

Vive le vin de Ramponneau,
C'est du nectar en perce.

Les couplets et l'air sont devenus populaires, et si Béranger, le chantre de toutes les gloires nationales, a oublié, je ne sais pourquoi, cette taverne aux gais loisirs, des grandes dames l'ont connu, des grandes dames l'ont aimé; il y a cinq ou six ans on voyait encore chez le traiteur qui fait face à la Chaussée-d'Antin, les trois acacias blancs et roses qui plus d'une fois abritèrent la gouvernante de notre roi, lorsqu'il plaisait à Madame de Genlis, affublée des cornettes de sa servante,

de vider des brocs de *sacré chien* en compagnie de gardes françaises et de laquais.




Le cabaret de Ramponneau, aujourd'hui transformé en guinguette où vont danser tous les dimanches les cochers et les femmes de chambre, était l'extrême frontière de ce royaume de joies, qui s'étendait à droite et à gauche sur les versants poudreux des Batignolles et de Montmartre. Paris ne s'aventurait point encore par là : ce ne fut que longtemps après la révolution, que la barrière de Clichy, d'abord située au bas de la rue de ce nom, fut transportée à l'autre bout. Le quartier Saint-Lazare ne va donc pas plus loin que Louis XV, à l'état de campagne; comme ville, soumis au régime de l'arrondissement et de la mairie, il est notre contemporain; son origine, ses développements, ses transformations successives embrassent à peine l'existence d'un homme, et cependant, dans ce laps si court, mais si bien rempli, on retrouve pêle-mêle les réminiscences princières de madame de Pompadour, le drame de 93, la Convention, l'Empire, enfin les premières années et les derniers gentilshommes de la Restauration. Au lieu des rues qui se percent de toutes parts, multipliant les issues d'un point à l'autre, au lieu des hautes maisons qui dressent leur façade au soleil et proclament aux quatre points cardinaux le règne de l'industrie, on ne voyait jadis en ce coin parfumé de Paris, en

cet espace aimé des pères nobles de la finance et des filles de l'Opéra, que jardins sans bornes, balustres à jour, charmants et discrets réduits à la porte desquels l'amour drapé dans son manteau couleur de muraille venait frapper dès que le guet avait tourné le dos.

Les a-t-on assez maltraités les défunts fermiers-généraux ! On en a fait des vampires d'argent, comme si les traitants d'autrefois avaient la moindre ressemblance avec les banquiers d'aujourd'hui. Au demeurant, qu'ont-ils laissé après eux, ces hommes qui dépensaient leur or plus royalement que le monarque, qui prêtaient aux grands seigneurs et donnaient au peuple sans compter? Ils ont laissé des propriétés magnifiques, des parcs ombreux qui animaient et rafraîchissaient les alentours, et que le génie de la spéculation contemporaine, bourreau de toutes les choses pittoresques, a mis bas pour y construire des boutiques. Plusieurs financiers, trop à l'étroit dans la ville, avaient peu à peu traversé la Chaussée-d'Antin, franchi la barrière, et étaient venus s'établir par ci par là, sur ces pentes sablonneuses que huit jours leur avaient suffi pour transformer en paradis terrestre. La rue de Clichy et la rue Blanche, ensuite les rues de La-Tour-des-Dames. de La Rochefoucauld, Pigale, tout récemment la rue Neuve-Clichy, la rue Moncey, la rue Boursault, se sont frayé un passage à travers les pivoines et les lauriers-roses. Hélas! ces pauvres fleurs, sorties de la poussière, sont retournées à la poussière; le carrefour a usurpé la place du jardin anglais; le trottoir a écrasé sous son asphalte brutal l'allée mélancolique où l'éperon du mousquetaire aimait à s'égarer avec le soulier mignon de la comédienne.

Une fois installés dans leurs palais, ces mêmes fermiers-généraux, — ils étaient douze, ni plus ni moins, — qui avaient le droit de se passer toutes sortes de caprices, voulant allier les charmes de la cité aux délices de la villégiature, offrirent au roi d'enceindre Paris de murailles, à la condition qu'ils obtiendraient la ferme de l'octroi ; cette offre ayant été acceptée, ils jetèrent les fondements du mur d'enceinte que la révolution vint interrompre. Les perturbations qui en résultèrent sont encore incalculables. Les traitants émigrés, poursuivis comme tant d'autres, abandonnant derrière eux leur œuvre à moitié faite, sans avoir eu le temps de mettre ordre à leurs affaires, de régulariser leurs achats ou leurs ventes, des étendues considérables de terrains acquis par eux furent, au bout d'un certain temps, occupées par le premier venu. La possession valant titre aux yeux de ces singuliers maîtres, ils revendirent leurs biens sans garantie, et il ne serait pas impossible qu'un dépouillement sérieux des archives de l'Hôtel-de-Ville amenât, un jour ou l'autre, des restitutions qui mettront au désespoir les détenteurs actuels.

Au résumé, ces rues, dont l'histoire est encore à écrire, veuves de monuments, abondent en souvenirs et en noms illustres, et, leurs annales se

composant, à vrai dire, de mille petites aventures, il leur manque ici, pour être fidèlement racontées, l'entrain de Tallemant des Réaux et l'esprit du duc de Saint-Simon.

La rue Blanche est une fondation impériale de même que le Conseil d'Etat, la Légion d'Honneur et tant d'autres choses glorieuses que les révolutions et les changements de règne ont laissés debout. Un archéologue qui florissait vers cette époque, M. de La Tyna, suppose que la rue Blanche dut son nom à une méchante auberge qui avoisinait la barrière, et où l'on donnait à boire. Dulaure, plus consciencieux, n'en dit pas un mot; mais il est aisé de voir à la ligne tourmentée et indécise de cette rue, qui hésite plusieurs fois avant d'atteindre le chemin de ronde, qu'elle s'est formée, tant bien que mal, en dehors du contrôle de l'édilité parisienne, avant qu'on eût songé aux prescriptions systématiques de l'alignement, en un mot, au hasard de la fortune des propriétaires riverains. Plusieurs s'y ruinèrent, et dans ce nombre, un fournisseur des armées, nommé Joubert. Le métier était bon, même sous le Directoire, et Joubert en étant censé fournir des souliers aux enfants de la France qui, sous la conduite de leur général, volaient à la conquête d'une paire de sabots, donnant ainsi très-peu d'une main et recevant beaucoup de l'autre, quitta bientôt un appartement devenu trop étroit pour sa splendeur et acheta l'habitation des demoiselles Pigale, à l'angle droit de la rue Saint-Lazare et de la rue Blanche. Là, il fit construire un hôtel étrange, qui témoignait des goûts bâtards de l'époque, et dont on rencontre encore des vestiges, rue de la Pépinière, devant les hôtels de la famille de Ségur, famille de généraux et de diplomates, d'historiens et de poètes, qui ont publié leurs vers sous des pseudonymes couronnés, tantôt la grande Catherine et tantôt la reine Hortense.

L'hôtel Joubert se déroulait donc en manière de décors d'Opéra derrière un lourd manteau d'arlequin. Imaginez un mur énorme formé de quartiers de roche et couronné d'un fronton triangulaire; percez ce mur d'un rond gigantesque de cinquante pieds environ qui, dans sa partie supérieure, atteignait les premières corniches de l'entablement, et vers le bas, reposait sur le soubassement à hauteur d'appui, accordant tout juste l'espace nécessaire au passage de deux voitures. Les tranches de granit, çà et là entrebâillées, étaient remplies par des pots de fleurs, et en certains endroits, par des arbres qui mêlaient leur végétation et leurs éclatantes couleurs aux teintes grisâtres de la pierre. A la suite de ce trophée druidique, qui s'élevait là sans savoir pourquoi, comme la porte Saint-Denis entre la rue et le faubourg, apparaissait l'hôtel du fournisseur avec sa colonnade superposée, ses consoles et ses emblèmes. Mais quand il fut question de pendre la crémaillère dans ce palais, ou plutôt dans ce temple païen, Joubert, qui avait mené les choses en gen-

tilhomme et n'avait pas compté avec ses fantaisies, trouva sa caisse vide. Force lui fut de vendre son bien à la princesse de Vaudemont, qui, sans miséricorde pour ce luxe de méchant goût, sans pitié pour cette gloire toute neuve, jeta bas l'hôtel et le rond triomphal qu'elle remplaça par une moins ambitieuse demeure.

Cette princesse de Vaudemont aimait les chiens, beaucoup moins cependant qu'une de ses voisines, madame la duchesse de Choiseul, qui en nourrissait de toutes les races et de toutes les couleurs, après leur



avoir donné des titres empruntés au grand armorial de France : il y avait le maréchal, le chambellan, l'écuyer-cavalcadour, monsieur le duc, monsieur le comte, madame la duchesse, monsieur le vidame. La broche était mise pour ces messieurs tous les vendredis ; eux seuls étaient dispensés des rigueurs du jeûne ; mais lorsque M. le vicomte ou madame la baronne, ou M. le duc et pair, s'étaient mal conduits, ils étaient sévèrement admonestés par leur maîtresse, et en cas de récidive, envoyés en exil dans son château de Suresne.

Au coude que dessine la rue Blanche avant de se résigner à joindre la barrière, une voie nouvelle, portant le nom de rue Moncey, et communiquant à la rue de Clichy, se perce en ce moment, et l'on vient d'abattre une grille, qui jadis livra passage à plus d'une amoureuse chaise, à plus



Quartier Saint-Lazare.

d'un somptueux carrosse; car elle s'ouvrait sur l'allée discrète et ombreuse qui, de détours en détours, conduisait au pavillon Richelieu, qu'on a aussi appelé pavillon de Fronsac.

C'était là que le vainqueur de Mahon s'était choisi une retraite, qu'il remplissait des plus jolies femmes et des fleurs les plus odorantes. L'architecte ne s'était pas livré à une grande dépense de style; n'étaient le balustre à jour qui la couronne et sa configuration pentagonale, la petite maison du galant maréchal ne se distinguerait guère d'une maison commune; mais le duc ne voulait pas autre chose qu'un lieu de rendez-vous assez éloigné de la ville, pour que les citadins n'entendissent pas le tumulte de ses orgies. Plus élégant et relevé de symboles allégoriques, le pavillon que Richelieu avait fait construire au coin de la rue d'Hanovre, avec les taxes imposées aux Hanovriens vaincus, avait acquis une célébrité gênante pour ses plaisirs; quand le duc soupait, des valets veillaient aux portes, afin que nul ne vînt troubler le désordre. Et qui donc, en effet, eût été assez mal appris pour interrompre les amours bruyantes de M. le prince de Conti, de M. le comte de Maillebois et du héros de Fontenoy, le fameux maréchal de Saxe, s'ébattant sur des genoux féminins avec leur ami, M. de Richelieu?

Richelieu mort, son ombre erra plaintive autour du pavillon, soupirant des madrigaux dans le feuillage des ormes, jusqu'à l'heure où le pied furtif d'une Égérie foula les gazons désolés de sa pelouse.

Le Directoire florissait avec ses gilets insensés et ses bottes à revers,

> La Tallien, secouant sa tunique,
> Faisait de ses pieds nus craquer les anneaux d'or.

lorsque tout d'un coup, au milieu de ces fêtes échevelées, parut une femme.

L'ardent soleil du tropique avait bruni son teint; sa taille était petite, mais bien prise; sous un double arc d'ébène l'éclat jaillissait de son regard, et l'amour ruisselait de ses lèvres. C'était à qui admirerait, à qui vanterait la belle créole; en son honneur, deux jeunes membres du Directoire décrétèrent la Martinique fille aînée de la France, et bientôt on ne parla plus dans le monde que de madame Hamelin. Tous les carrosses prirent le chemin de la rue Blanche; le pavillon de Richelieu fut assiégé, nuit et jour les amours y firent sentinelle.

Madame Hamelin s'envola au Raincy.

Qui racontera les merveilles de ce lieu enchanté? Ouvrard en était le royal possesseur; il l'avait acheté au marquis de Livry, qui lui-même le tenait du duc d'Orléans. Mais le domaine du père devait tôt ou tard revenir au fils. Louis-Philippe est aujourd'hui propriétaire du Raincy. Ouvrard y fut roi, les fêtes qu'il donna rappelèrent en beaucoup de circonstances celles

de Louis XIV, et le rayonnement de madame Hamelin dans ces salons féeriques, sous ces ombrages séculaires, dut avertir madame Tallien que son règne était fini. — En effet, le Consulat adoucissait les mœurs et restaurait la contredanse. Madame Hamelin ceignit la couronne du chassé-croisé : déesse de la valse, Trénice fut son chevalier d'honneur, et elle eut la gloire de figurer dans le quadrille de la reine Hortense et de mademoiselle Elisa Lescot. L'Empire la trouva dans tout l'épanouissement de la jeunesse; il y eut alors deux cours à Paris, l'une aux Tuileries, l'autre au pavillon de Richelieu; des fournisseurs et des généraux, Ouvrard, Perrégaux, Montholon, Moreau, mirent leur cœur et leur fortune aux pieds de l'enchanteresse. Il faut croire qu'elle fut cruelle, car aux madrigaux se mêlèrent les épigrammes : les uns accusèrent la belle damnée de répandre sur son passage des miasmes de négresse; d'autres prétendirent qu'elle ressemblait à Rustan, le mamelouck. Napoléon, fermant l'oreille aux méchants bruits, entoura de ses bonnes grâces la créole dans le salon, et ne tarda point à être le centre de toutes les illustrations de la politique et des armes, ce qui donna matière à de nouvelles médisances. On annonça que madame Hamelin était dans les secrets de Napoléon, comme le comte Demidoff dans ceux de l'empereur de Russie; on parla de lits à double fond, d'alcôve sonore; la conspiration de Mallet et les fables qu'elle entraîna à sa suite parurent un instant confirmer ces conjectures, et puis on ne s'en occupa plus. Madame Hamelin avait accepté l'hospitalité du duc de Choiseul dans un gentil castel de Romainville, dont madame de Curmieu devait être plus tard la châtelaine. Quelques années après, les grâces s'étant envolées à tire-d'ailes, madame Hamelin songea qu'il était temps de faire retraite, et, sans trop répandre de larmes, elle dit adieu au pavillon qui avait abrité sa jeunesse.

Le cabinet particulier du vainqueur de Mahon échut alors à des bourgeois, qui se le transmirent de main en main sans lui faire de mal; — je soupçonne pourtant l'un des derniers acquéreurs d'avoir ajouté l'auvent en style gothique qui sert de loge au concierge; — et voici que le sort de ce pavillon, qui ne serait rien si le duc de Richelieu n'y avait soupé, est assuré désormais; madame la duchesse de Vicence, qui en est devenue propriétaire, le conserve, l'embellira peut-être, et elle a voulu qu'il fît face au vaste hôtel dont on jette les fondements à l'heure présente et qui embrassera presque tout un des côtés de la rue Moncey.

Les contrastes sont l'éternelle loi de ce monde; non loin de cette palazzino, qui s'élève comme par enchantement sous la baguette de madame de Caulaincourt, un autre domaine, qui fut célèbre, a été rasé par la spéculation. Les jardins de Boursault offrent aujourd'hui le triste spectacle des ruines de Palmyre; les plates-bandes ont disparu sous les cailloux; la maison a été rasée; à peine retrouve-t-on le long des murs des vestiges de

ces espaliers dont la renommée était européenne et la charpente de cette serre où fleurissaient une multitude de plantes exotiques qui étaient l'orgueil du maître. Du côté de la rue Labruyère, un châlet est encore debout, parce qu'il sert de magasin aux maçons, mais rien, hélas! au milieu de ces mutilations et de ces décombres ne rappellerait la mémoire du défunt, si un vaste écriteau ne disait aux passants : « Qui que tu sois, désœuvré qui te promène dans Sparte, c'est ici que sera la rue Boursault. »

On peut dire que Boursault fut avec Ouvrard le dernier des grands seigneurs. A la vérité la source de cet opulent patrimoine n'était pas très-pure. Boursault mena une des existences les plus aventureuses du siècle : d'abord comédien, puis membre de l'Assemblée législative, et après le 9 thermidor membre de la Convention, l'entreprise de la poudrette et des boues de Paris jeta des monceaux d'or dans ses coffres, ce qui était un sujet inépuisable de plaisanteries pour Rougemont et M. Romieu. La ferme de jeux augmenta sa fortune qu'ébrêcha au déclin la création de la salle de l'ancien Opéra-Comique, place Ventadour. Boursault n'en conserva pas moins jusqu'à la dernière heure une charmante aménité de caractère ; à quatre-vingts ans, la jeunesse de son cœur durait encore, et sa femme, qui partageait ses goûts, figurait avec une prestesse sans seconde dans le quadrille de ses petits enfants.— Deux ou trois ans avant sa mort, Boursault, qui n'était pas homme à se contenter de la réputation de ses serres et de son cabinet de tableaux, et qui cultivait la muse en ses heures de loisir, fit jouer une tragédie au Théâtre Français, et ainsi la vieillesse de l'ancien fermier des jeux renouvela les miracles de la vieillesse de Voltaire. Le poète horticulteur se montrait fort chatouilleux sur le chapitre de la littérature, et à ceux qui le lui demandaient il laissait assez volontiers croire qu'il était le petit-fils de Boursault, auteur du *Mercure Galant* et d'*Ésope à la Cour*, contemporain de La Fontaine et de l'abbé de Pure, quoiqu'il n'en fût rien.

Un peu plus haut, à gauche, une grille entr'ouverte permet de pénétrer dans un chantier de pierres de taille.— Là fut Tivoli.

Tivoli, galant rendez-vous, où le commis et la grande dame se trompèrent plus d'une fois, où les amours du tiers-état allaient chaque dimanche s'égarer dans le parc, dormir sur les gazons verts ou danser aux branles équivoques d'un orchestre aviné. Ce Tivoli avait repris la clientelle d'un autre endroit du même nom, situé au bas de la rue de Clichy, dans le quartier nouveau bâti par la compagnie Mignon et Hinguermann, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue de Londres, et connu sous la dénomination de jardin Boutain, en mémoire du fermier-général dont il avait été la résidence. Pendant le Directoire, le jardin Boutain était le lieu de réunion des Clichiens, qui furent en grande partie déportés à la Guyane, après avoir été dupes, au 13 vendémiaire, de la conspiration

royaliste de Barbé-Marbois et de Pichegru. Plus tard, Napoléon offrit sous ces majestueux ombrages un banquet à sa fidèle garde impériale.

Le second Tivoli possédait, comme Beaujon et le Delta, ses montagnes soi-disant russes, où on était libre de se rompre le cou à raison de cinquante centimes par personne et par course ; il eut ensuite les escamoteurs, l'oiseau bleu, les Hercules du Midi et du Nord et les danseurs de corde ; puis les tournois et le billard des dames ; mais à toutes les époques on y vit briller les chandelles romaines et les flammes de Bengale, rapides symboles des passions qui se rencontraient là pour s'allumer et s'éteindre en un soir.

Durant sa longue existence de plaisirs, Tivoli ne compte guère que deux fêtes : celle qui fut offerte à madame la duchesse de Berry, en 1829, et le bal de la liste civile, il y a trois ans. De la dernière, il n'y a rien à dire : le soleil ne voulut pas sourire à la bonne action des royalistes ; la nuit venue, la lune s'enveloppa de longs voiles funèbres ; la pluie battait la mesure sur les pupitres ; le vent et l'orage s'engouffraient dans les contrebasses ; si bien que les dames patronesses s'en retournèrent à leurs hôtels mécontentes, morfondues et sans avoir accordé la moindre contredanse. La fête de la duchesse de Berry, au contraire, fut favorisée par un temps magnifique ; les allées de Tivoli étincelaient de verres de couleur ; ce n'était partout que bouquets de feu et transparents, où resplendissait le doux nom de Caroline. La duchesse, appuyée sur le bras de son féal écuyer, M. de Ménars, avait peine à traverser la foule aristocratique qui se pressait sur ses pas. Robertson s'élança en ballon avec une Esmeralda ; la maudite nacelle faillit deux ou trois fois chavirer en s'accrochant aux branches, après quoi Robertson et sa compagne intrépide volèrent librement dans les plaines éthérées pour aller débarquer je ne sais où. Le duchesse de Berry, lasse à la fin de tant de tumulte et désireuse de retourner au pavillon de Flore, donna l'ordre de tirer le feu d'artifice ; il était neuf heures à peine et le dénouement n'était promis que pour dix, de telle sorte que les invités éparpillés çà et là étaient partout hormis au bon endroit. Les fusées partirent, bientôt suivies des soleils, des pyramides, des bombes, des artichauts et des temples au mille facettes enflammées. Le monde alors se prit à courir; les plus pressés arrivèrent assez à temps pour contempler le bouquet ; le surplus dut se contenter d'une description du feu d'artifice.

L'heure de l'histoire a sonné pour Tivoli ; ses vieux arbres tombent un à un, et le pavillon élevé sur un tertre dans une si élégante architecture de trumeau, est lui-même détruit de fond en comble. Le fermier-général, La Bouxière, qui en avait été l'édificateur, y avait consacré, sans s'en apercevoir, des sommes énormes. Les jardins allaient rejoindre ceux du pavillon de Richelieu, et on a construit la prison pour dettes sur un terrain

qui en a été détaché. M. de La Bouxière, qui ne comptait pas avec ses écus, avait fait couvrir de peintures et d'or les parois intérieures de son temple; on admira une allégorie finement reproduite sur le plafond du salon principal jusqu'au moment où la hache des pompiers la mutilèrent dans un incendie. La prodigalité intarissable de ce grand seigneur formait chaque nuit de nouveaux rêves: après les tableaux, il éprouva le besoin d'avoir des statues, et fit de nombreuses commandes aux Coysevox et aux Coustou de son époque. L'œuvre ne répondait pas toujours à son attente : qu'importe! il payait et faisait enfouir le marbre dans son jardin. Les habitants du quartier, instruits de ces inhumations artistiques, gagnèrent le fossoyeur ou s'introduisirent en maraude dans le parc, et les statues, exhumées au fur et à mesure de leur enterrement, s'en furent orner des habitations moins difficiles que celles du riche voisin.

La mort surprit M. de La Bouxière au milieu de ses largesses, et les dépouilles mortelles du fermier-général étaient à peine cousues dans le linceul, lorsque deux processions, l'une débouchant des Batignolles, l'autre accourant de Montmartre, se présentèrent à la fois par devant et par derrière, rue de Clichy et rue Blanche, pour décerner au trépassé les honneurs de la sépulture. Le pavillon La Bouxière, situé hors Paris, occupait un terrain mixte, moitié relevant de la commune de Clichy, moitié de la paroisse de Montmartre, et la querelle s'engagea sur le cercueil du mort. Les deux vicaires firent réciproquement valoir leurs droits, excipèrent de leur préséance; les marguilliers, cherchant à apaiser le conflit, l'embrouillèrent; les diacres en vinrent aux coups de poings et d'encensoirs, tandis que les enfants de chœur jouaient à colin-maillard dans le jardin et que les chantres s'enivraient à la cave. On ne sait comment l'affaire se serait terminée si un mousquetaire passant par là n'avait donné à ces bonnes gens d'église l'idée d'appliquer à la conjoncture le procédé du jeu de boule, de mesurer géométriquement la distance qui séparait la bière en litige de l'une et de l'autre commune, et de donner les avantages du *De profundis* à celle qui en serait la plus proche. Les curés acceptèrent l'arbitrage, et la paroisse de Montmartre resta maîtresse du champ de bataille; la tête de La Bouxière étant tournée de son côté.

Plus d'une fois les princes avaient honoré de leur visite le pavillon du fermier-général. Le prince de Condé et le comte d'Artois s'y rafraîchissaient souvent, à moitié chemin de leurs chasses des Ternes ; ils arrivaient là, l'un et l'autre en costume de chasse avec leurs piqueurs et leurs chiens, et devisaient des choses les plus folles, à cheval sur la table même où leur déjeûner était servi.

Le domaine de M. La Bouxière fut acheté à ses héritiers par M. Greffulhe, créé comte par Louis XVIII en récompense des services qu'il avait rendu, pendant l'émigration, à la famille royale. Le comte de Greffulhe

donnait un grand bal le 13 février 1820, le soir même de l'assassinat du duc de Berry ; cette nouvelle l'affligea, dit-on, si profondément qu'il en mourut de chagrin, joint à un asthme qui depuis plusieurs années le tourmentait. La propriété de Tivoli, sur laquelle un nouveau quartier va s'établir, appartient encore à la famille de Greffulhe.

Au bon temps de M. La Bouxière, les hauteurs de la rue de Clichy étaient vraiment un Eden. En face des taillis du fermier-général croissaient les tilleuls de mademoiselle Coupé, une des plus séduisantes danseuses de l'Opéra, qui eut la gloire de ruiner une multitude de traitants, de généraux et de ducs et pairs ; le plus célèbre fut le duc de Grammont. Mais à quoi bon raconter les aventures galantes de mademoiselle Coupé ? Le roman de ses amours n'est-il pas le même que celui de la Guimard, de Sophie Arnould ? La Coupé, cela suffit à sa mémoire, était une adorable fille qui, avant toute chose éprise du théâtre, ne dépouillait les grands seigneurs que pour jeter aux artistes, ses frères, leurs oripeaux pailletés. L'or dont on pavait son boudoir ne disparaissait pas dans les mains crochues des marchandes de modes et des juifs ; mademoiselle Coupé aimait et encourageait les beaux arts ; elle avait surtout un faible pour la sculpture, et ornait ses charmilles, aujourd'hui traversées par la rue Neuve-Clichy, de Dianes chasseresses, d'Hébés, de Flores, de Pomones, de Glycères et de Cynthies qui, sous des attributs divers, reproduisaient fidèlement sa ravissante figure. Si bien que dans les derniers jours de sa vie, après avoir donné asile à Vergniaud, à Boyer-Fonfrède, à Roger-Ducos et autres girondins, mademoiselle Coupé, qui n'avait pu se résoudre à abandonner les modes chères à son bel âge, la poudre, les mouches et la fontange, appuyée sur sa haute canne à pomme d'ivoire, et suivant d'un pas allourdi les allées de son jardin, rencontrait tantôt une Muse, tantôt une Naïade, frais souvenir de jeunesse, lui souriant de bien loin dans le passé.

Un architecte de talent, M. Félix Pigeory, a conçu une idée très française, que l'avenir peut-être réalisera. Dans le but d'immortaliser le grand fait d'armes de la garde nationale en 1814, sous la conduite du maréchal Moncey, ce même fait qu'un tableau d'Horace Vernet a rendu populaire, M. Pigeory propose de démolir tout ce qui existe à la barrière de Clichy, et d'y substituer une vaste place octogone comme la place Vendôme, vers laquelle rayonnerait du côté de la banlieue la grande rue des Batignolles, du côté de Paris, les rues de Clichy, de Tivoli, de Pétersbourg. La statue équestre de Moncey s'élèverait sur un triple piédestal, au milieu de la place, coupée en deux par une grille concentrique à son axe. Plus tard, si la réunion des Batignolles à la capitale avait lieu, par la simple suppression de la grille, on aurait un monument et une place de plus dans Paris.

En descendant la rue de Clichy, on est surpris désagréablement par le spectacle des masures qui touchent à la caserne. — Pourquoi, à la sortie de la Chaussée-d'Antin, quartier de bonheur et d'aisance, la désolation de ces murs, ces cheminées qui tombent, ces toits disloqués que le vent et l'orage agitent avec un murmure funèbre? Écoutez :

Il y a quelque cinquante ans, un jeune avocat, M. R......, rechercha en légitime nœud une demoiselle de bonne famille. Les choses n'allèrent pas au gré de ses désirs, et, dès-lors, prenant en horreur le genre humain, il résolut de s'isoler du monde sans quitter Paris, et de vivre dans la solitude et le deuil au milieu même de ses riches domaines; — la fortune de M. R... s'élève à plus d'un million en terrains seulement; — il donna congé aux locataires, laissa s'étioler et mourir les fleurs, et s'installa avec une vieille servante dans une de ses maisons dont les étages s'éfondrent les uns sur les autres faute de réparations, si bien que d'une heure a l'autre il y sera englouti. M. R.... passe toutes ses journées au Palais-de-Justice; il revient le soir, dîne dans un pupitre pour que les importuns ne voient pas ce qu'il mange, si d'aventure l'un ou l'autre lui rend visite; et dernièrement, ayant besoin de siége dans sa



thébaïde, il a scié à deux pieds de terre les plus beaux ormes de son

jardin. — La fidélité de Pénélope est-elle comparable aux rudes expiations de ce célibat?

Le voisinage de la rue de la Victoire et de la petite maison du premier consul fit d'abord de la rue Saint-Lazare un vrai quartier de cour. Là demeuraient la duchesse de Raguse, tandis que M. de Marmont guerroyait en Égypte, — le comte Démidoff, chambellan du czar, qui alla ensuite se loger rue de la Chaussée-d'Antin et rue Taitebout où mourut sa femme, — Hinguerlot qui s'enrichit dans l'administration des biens de la reine Hortense près de Saint-Denis, — le général Ornano, cousin de Napoléon, commandant la division de réserve de la garde impériale en 1815; — Carion de Nisas, membre du tribunat; — puis des femmes célèbres par leur beauté ou leurs intrigues, mademoiselle Julie Candeille de la Comédie Française, qui se maria si singulièrement à Bruxelles; mademoiselle de Quincy, qui partagea au Raincy les succès de madame Hamelin, — enfin madame de Visconti, qui fut l'Égérie du maréchal Berthier, et qui conserva l'amitié du prince de Wagram jusqu'en 1815, car la première à Paris, elle eut connaissance du départ de l'île d'Elbe.

Il est d'ailleurs facile d'indiquer la situation de quelques-uns des hôtels d'alors; presqu'à l'angle de la rue de la Victoire et de la Chaussée-d'Antin était l'entrée principale du grand hôtel des La Ferté-Fresnel, contemporains de Turenne, qu'il ne faut pas confondre avec les La Ferté-Papillon, famille de finance, qui date de Louis XV. Ensuite venait le petit hôtel La Ferté; puis, en tournant de la Chaussée-d'Antin dans la rue Saint-Lazare, l'hôtel du cardinal Fesch, que suivaient les hôtels du maréchal Ney, de Sébastiani, de Kerkado, de Chauvelin, de Montgeron. Le marquis de Chauvelin eut pour successeur le comte de Rattepont, propriétaire de filatures immenses en Normandie, le même qui, sous la Restauration, joua toute sa fortune à la duchesse de Berry, qui la gagna et la lui rendit. L'hôtel de Montgeron servit aussi de résidence à madame la princesse de Beaufremont qui, en 1811, eut l'honneur d'être remarquée par M. le prince Charles-Maurice de Talleyrand. Ney avait acheté son hôtel à M. de Beaumé, ancien président de la cour de Douai; il le revendit à son ami Caulaincourt, et la famille de Vicence doit l'habiter encore. Le général Sébastiani avait loué le sien à Salicetti, successivement conventionnel, représentant du peuple, membre des Cinq-Cents, puis ministre de la police des rois de Naples Joseph Bonaparte et Murat; il mourut en 1809, dans cette ville, empoisonné, à ce que l'on pense, car ce fut de la même mort que le général Dumas, père du célèbre écrivain.

Vers une des extrémités de la rue Saint-Lazare, à côté du manège du vicomte d'Aure, il y avait jadis une église qu'a remplacée le château du Coq, lequel château a disparu comme tant d'autres : en face se dresse l'immense caravansérail du chemin de fer qui fait plus que jamais res

sentir le besoin d'une place en cet endroit fort rétréci de la rue Saint-Lazare, tandis qu'à l'autre bout, près de la rue Neuve-Saint-Georges, s'étale dans sa lourde construction anglaise la place d'Orléans, qui fut le mauvais rêve d'un architecte.

Cet architecte était, avec le vieux Châteauneuf, un des commensaux le plus fidèles du foyer de la Comédie-Française. Il persuada, de la meilleure foi du monde sans doute, à messieurs les comédiens et à mesdames les comédiennes ordinaires du roi, qu'il avait dans son carton sa fortune à eux tous et à lui. Des actions furent émises pour l'édification de la place d'Orléans; mademoiselle Mars en prit plus que ses camarades, et plus que ses camarades elle fut victime de cette entreprise. Par bonheur, l'illustre actrice avait assez d'esprit pour se consoler de ce revers, et assez de talent, grâce à Dieu, pour le réparer.

Quelques années s'étant écoulées, mademoiselle Mars acheta au maréchal Gouvion Saint-Cyr l'hôtel devenu célèbre par le vol de ses brillants, et qu'habite aujourd'hui la douairière de Wagram. L'entrée, située dans la rue La-Tour-des-Dames, est contigue à une porte basse et à une maison de médiocre apparence, où Talma a rendu le dernier soupir. C'est de la rue La-Tour-des-Dames que se dirigea, en 1828, vers le cimetière du Père-Lachaise, le deuil du tragédien immortel, mené par toutes les illustrations de l'époque. L'atelier d'Horace Vernet touche à la maison de Talma; à deux pas de là, Paul Delaroche a établi le sien, et le panorama de ces demeures artistiques est dominé par l'immense pavillon de la Poste-aux-Chevaux, qui sert de maison de ville et de campagne au directeur actuel, M. Dailly, plus renommé comme agriculteur que comme sportman. Ainsi, la rue La-Tour-des-Dames compte presque autant de célébrités que de numéros; et, quant à son nom, il provient d'un domaine qui embrassait jadis toute la superficie comprise entre la rue Larochefoucauld et la rue Pigale, et au milieu duquel s'élevait une tour appelée la Tour-des-Dames; il en reste une à peu près pareille au centre du nouveau quartier Beaujon.

En face de cet enclos galant, se développait avec un luxe de petit prince la résidence du duc de Valentinois, colonel du Royal-Cravate. Un labyrinthe, fait dans le jardin au moyen de terres rapportées, permettait aux regards d'embrasser tout l'ensemble de la grande ville : le 10 août on était là aux premières loges pour voir brûler les Tuileries, et sous l'Empire, on y assista sans danger à l'incendie de l'hôtel Schwartzemberg, rue de la Chaussée-d'Antin, ce soir de funèbre souvenance où il plût à l'ambassadeur d'Autriche de fêter le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, et où des malfaiteurs profitèrent de la circonstance pour se glisser dans le bal, mettre le feu aux draperies et faire main basse, à la faveur de l'effroi général, sur les brillants des nobles danseuses. Les jar-

dins du prince de Valentinois descendaient jusqu'à la rue Saint-Lazare et n'étaient séparés de la Folie-Joubert que par le cabaret du *Sabot d'or*, placé là exprès pour leur rappeler à l'un et à l'autre le néant des choses humaines.

La rue Pigale, qui forme l'angle aigu avec la rue La-Tour-des-Dames, s'appelait avant la révolution rue Royale, et si plus tard ce nom changea, il faut l'attribuer à la présence dans le quartier des demoiselles Pigale. Il ne serait pas impossible que la rue Larochefoucauld eût été baptisée par le marquis de Fortia d'Urban, poète octogénaire, qui, à l'exemple de La Fontaine, console et occupe sa vieillesse par la traduction des psaumes de David et des hymnes de Santeuil. Le marquis de Fortia, membre de l'Institut et d'une foule de sociétés savantes, est assurément plus vieux qu'aucune des maisons qui l'entourent; toutes il les a vues bâtir; il a vu les rues se percer autour de lui; lui seul est resté immobile, comme le juste d'Horace, dans ses plates-bandes incultes. Plus d'une fois, durant l'été de 1842, j'ai pu suivre des fenêtres d'un appartement voisin le vieillard de haute stature, se promenant à la même heure et toujours au même endroit, appuyé sur l'épaule d'un domestique dans une allée stérile de son potager; son torse amaigri errait dans une ample redingote brune, et sa tête était doublement emmaillottée d'un bonnet de soie noire et d'un feutre gras. Tel est pourtant le père, et en quelque sorte le fondateur, du quartier. Son patrimoine s'est accrû par la vente de terrains considérables dont la valeur a plus que triplé en vingt ans. Malgré cet énorme accroissement de richesses, M. le marquis de Fortia d'Urban n'a rien voulu changer à son costume ni à ses immeubles, et si son jardin est productif, ce ne peut être qu'en racines grecques.

L'époque contemporaine revit donc tout entière dans ces rues alignées de la veille. A partir du règne de Louis XV jusqu'au jour où nous sommes, la chaîne non interrompue des événements se déroule aux yeux éblouis du philosophe ou du rêveur, de l'historien ou du poète. La politique, la littérature, les grâces, peuplent de souvenirs ces jardins et ces murailles. Fermiers généraux, fournisseurs, danseuses et comédiennes, écrivains, peintres, maréchaux d'empire, gentilshommes d'autrefois et d'aujourd'hui, tous ont laissé çà et là des traces ineffaçables de leur passage, aristocratie de traditions qui en vaut bien une autre; et si ce quartier béni, plein de prospérités, d'air et de parfums, conserve les apparences de la jeunesse, c'est qu'au milieu des révolutions et des fêtes, dans les petits soupers comme dans les guerres civiles, gardant toujours son insouciance aimable, il n'a jamais songé au lendemain, et qu'ainsi occupé sans relâche, depuis un demi-siècle d'amours, de finances ou de gloire, il n'a pas eu le temps de vieillir. G. Guénot-Lecointe.



## RUE PICPUS.

En remontant le faubourg Saint-Antoine, si vous arrivez au premier marronnier du rond-point de la barrière du Trône, vous avez à votre gauche la maison du docteur Dubuisson, foyer de la conspiration organisée en 1812 par les Philadelphes contre l'absolutisme impérial.

Les conjurés ne pouvaient oublier quel enjeu ils risquaient ; car de la fenêtre de l'appartement habité par le principal chef, le regard plongeait sur le champ de mort où tant de têtes sanglantes avaient, vingt ans auparavant, marqué la partie sur l'échiquier révolutionnaire.

Cet épisode de l'Empire n'a laissé dans le souvenir, comme jalon historique, que quelques calembours populaires (*), et cependant ce fut un coup de main auda-

(1) Le général Hullin, commandant de Paris, blessé à l'État-Major, fut surnommé *Bouffe-la-Balle.* On dit que Napoléon avait failli être victime d'un coup de *Soulié*, et les Tuileries conquises d'un coup de *Rateau*, allusion aux noms de deux des complices. Le duc de Rovigo (Savary), ministre de la police, mis à la retraite, vit sa disgrâce ridiculisée par la caricature : *Ça vatte, mon ami.*

cieux, une révolte savante, hardie, olympienne; Titan fut au moment d'étouffer dans son aire l'aigle de Jupiter.

De l'autre côté du faubourg Saint-Antoine et à la même hauteur que la maison Dubuisson, commence la rue Picpus, ruelle solitaire, dont les soixante maisons encadrées de murs se prélassent sur une courbe de deux kilomètres.

C'est une thébaïde, à toute heure silencieuse, comme à midi la Plazza del Sol à Madrid; et cependant il y a là une population dont le chiffre satisferait l'orgueil d'un chef-lieu de sous-préfecture.

Si le roulement des équipages ne trouble pas incessamment le calme de ce quartier; si cette artère qui aboutit au grand faubourg ne fait pas refluer vers lui ses flots de colons, c'est que les hôtes de la rue Picpus ne vivent pas de la vie du monde; c'est qu'ils ont une existence spéciale, exceptionnelle, qui se satisfait à elle-même dans l'enceinte du logis; c'est qu'ils sont divisés en grandes familles pacifiques, en tribus sédentaires dont chacune obéit à une règle, à une habitude ou à une discipline; chaque maison est un pensionnat, un asile de charité, un saint collége, une maison de santé, un hospice ou un cloître.

Les chroniques du moyen-âge ne révèlent pas le nom du village de Picpus; il faut chercher son origine dans des temps plus rapprochés de nous. Quand Philippe-Auguste agrandit le manoir royal de Vincennes, et qu'il peupla les bois de bêtes fauves exportées d'Angleterre, quelques hardis braconniers bâtirent sans doute de pauvres cabanes sur la lisière de la forêt, au risque de voir les chênes se transformer pour eux en hart et les ormes en gibet; quand Louis IX tint ses référés sous les ombrages de Vincennes, il dut s'établir, à proximité du lieu des séances, quelques hôtelleries où les plaideurs attendirent, la coupe en main, les jours et heures de la royale audience; à l'époque où le Béarnais gagna Paris par une messe, il y avait assez de huttes en ce lieu pour lui mériter le titre de village, il ne s'agissait plus que de lui donner un nom, et voici comment un moine du tiers ordre de Saint-François, un frère de la Pénitence, en devint le parrain.

Vers l'année 1601, un mal épidémique assez singulier se manifesta dans les campagnes des environs de Paris : de petites tumeurs blanches se déclarèrent sur les bras et les mains des femmes, et présentèrent le caractère d'une morsure faite par un insecte venimeux. Le mal n'épargnait pas plus le noble que le vilain; il frappait avec la même cruauté les membres habitués au travail des champs et les blanches mains que les hautes dames cherchaient vainement à préserver de la souffrance et de la difformité.

Une abbesse de Chelles avait été atteinte de ce mal d'aventure. On raconte qu'un jeune frère du couvent de Franconville-sous-Bois, envoyé par

ses supérieurs pour chercher un lieu propre à établir un cloître près Paris, se présenta chez l'abbesse, s'agenouilla devant elle, baisa la plaie, et la guérison fut instantanée.

On cria au miracle : quelques jeunes nonnes du même couvent ayant ressenti le même mal, le franciscain opéra de la même manière, et la cure fut obtenue.

Le secret transpira bientôt et passa les murs du cloître ; les femmes et filles des manants voulurent aussi avoir part aux soins du franciscain, et elles demandèrent qu'il voulût bien s'agenouiller devant elles et baiser leurs mains brunes et calleuses ; mais, soit que le frère de la pénitence trouvât la tâche moins douce qu'au cloître de Chelles, soit qu'il ne pût suffire à la besogne et qu'il désirât la partager avec ses frères, il avoua humblement qu'il n'y avait rien de surhumain dans sa méthode curative; que ce n'était point par la génuflexion et le baiser qu'il obtenait la guérison, mais bien par une piqûre pratiquée sur la plaie dont il aspirait le venin ; il appela un détachement de moines de Franconville : ces frères continuèrent l'œuvre du jeune franciscain, et bientôt l'épidémie disparut.

Comme le signe inflammatoire du mal ressemblait à la tumeur produite par l'insecte dont le nom est si populaire, le peuple appela les moines de Franconville frères Pique-Pusses.

Le couvent, qui fut le second du tiers-ordre de Saint-François, ne tarda pas à s'élever, et bientôt il devint le chef de l'institution ; plus tard, quand les fermiers-généraux donnèrent à Paris sa ceinture de murailles, le cloître et toutes les maisons qui l'avoisinaient furent réunis à la ville ; ils formèrent l'enclos, puis enfin la rue Pique-Pusses, dont on a fait depuis Pique-Puce, puis enfin Picpus.

Cette rue, isolée à l'époque où la grande parallèle du faubourg Saint-Antoine était à peine à moitié garnie de maisons, eut cependant ses jours de foule et de fête. Un jour le peuple se rua avec curiosité de ce côté ; le piaffement des chevaux, le cliquetis des armes, la voix des clairons troubla le calme habituel ; des cavalcades d'élégants gentilshommes appartenant à la cour et à l'armée, des détachements d'archers, de lansquenets, de hallebardiers, de piquiers et de gardes françaises aux uniformes variés donnèrent au faubourg une animation inaccoutumée; ce jour-là les moines de la rue Picpus exerçaient pour la première fois le privilége concédé par Louis XIII à leur ordre, privilége qui leur donnait droit exclusif de recevoir les ambassadeurs étrangers envoyés à la cour de France ; il devait y avoir gala offert dans le monastère par les officiers du roi. L'ambassadeur auquel ce jour-là les frères de Saint-François offraient l'hospitalité était, que nous croyons, l'ambassadeur envoyé par l'Espagne après le traité de Quérasque. Au-devant de l'ambassade sont venus, suivant l'usage, les hauts officiers du roi. Laissons le diplomate et les seigneurs

à table, les gardes dans la cour du cloître, le peuple dans la rue, et, pour suivre l'ordre des faits, franchissons la distance qui sépare Paris de la province de Franche-Comté, où la propagande monastique méditait alors des conquêtes plus faciles que celles tentées en vain par les armées du roi Louis XIII.

Un soir, trois moines, venus isolément, firent en même temps une halte près la ville de Salins, à une hôtellerie voisine d'un monastère dont l'abbesse était madame de Recy, célèbre par son esprit de sévère pénitente et par la profonde piété de sa fille Odille. Un de ces moines portait une robe de drap blanc, serrée par une ceinture de cuir de même couleur; sa cuculle et son capuce blancs étaient recouverts d'une chape et d'un capuce noirs; c'était un disciple de Saint-Bruno dans le costume du voyage.

Le second moine était vêtu d'une robe grise mélangée de blanc; au grand chapeau noir qui recouvrait sa tête, on reconnaissait un récollet.

A son vêtement brun, à son capuce rond isolé de la robe, à la corde noire qui serrait fortement ses reins et à ses sandales de bois très-élevées, on pouvait dire : le troisième voyageur est un frère Picpus.

Les trois moines venaient dans un même but ; chacun d'eux avait mission d'attirer à son ordre l'abbesse de Salins; les voyageurs renoncèrent à établir entre eux une lutte de prédication ; il fut convenu que trois jours se passeraient en prières, que toute communication avec le monastère serait interdite et que, le quatrième jour, les trois députés se présenteraient à la communauté et adresseraient en même temps leur requête à l'abbesse.

Le Récollet et le Chartreux firent appel à l'intervention divine pour obtenir la victoire; mais le Picpus crut devoir mettre en pratique cette sentence dont plus tard on fit un aphorisme révolutionnaire: *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

C'est peut-être au cloître de la rue Picpus qu'appartient l'invention du prospectus, à défaut de la presse, dont la puissance se résumait alors dans *le Mercure*, qui comptait à peine quelques années d'existence. Les frères du tiers-ordre de Saint-François occupaient leurs loisirs à transcrire de nombreux exemplaires de l'histoire apologétique de leur ordre; ils ornaient ces copies de dessins à la plume et de délicieuses initiales d'azur rehaussées d'or; une bande nombreuse de jeunes colporteurs, élevés et formés au cloître, se répandaient en France et à l'étranger et vendaient à vil prix ou donnaient ces petits livres, dans les châtellenies, les bourgs ou les monastères. Un de ces adroits commis-voyageurs avait précédé de quelques jours à Salins le missionnaire de Picpus ; un incident que le moine put croire providentiel servit en cette circonstance les intérêts de son ordre : une blanche palombe, venant du colombier de l'abbesse de Salins, s'abattit un matin sur la fenêtre de l'hôtellerie ; le moine ne laissa pas

partir le messager sans utiliser son vol; il roula un de ses petits livres, le fixa avec un ruban au cou du ramier, et il vit l'oiseau se diriger vers un clocheton qui servait de cellule à une jeune fille de la communauté.

Au quatrième jour, quand les trois moines se présentèrent au monastère, madame de Recy dit :

« Mes pères, je me donne au tiers-ordre de Saint-François. » Le Récollet et le Chartreux s'inclinèrent et partirent, et ils purent voir en traversant le cloître comment les frères de Saint-François pratiquaient la propagande, car chaque nonne, jusqu'à la sœur tourière, avait en main une histoire de Picpus.

L'abbesse se proposa de faire un pèlerinage au chef-lieu de l'ordre; elle emmena sa fille Odille et Blanche de Mezeray, la novice vers laquelle avait volé la colombe; il y avait peu de mois que cette jeune fille s'était réfugiée au cloître.

« Venez, mon enfant, lui dit madame de Recy; ma présence double vos forces; depuis que Dieu vous a inspiré le pieux mensonge qui vous a fait morte à la vie comme vous l'êtes au monde, le jeune comte de Rochechouart n'est plus en France, et nous n'avons pas à craindre ses recherches ni son désespoir. Dieu vous enverra l'oubli, ma fille, comme déjà il vous a donné la résignation. »

Blanche de Mezeray était d'une noble mais pauvre souche, et elle avait sacrifié son amour aux intérêts de fortune de la famille de Rochechouart, qui avait refusé d'unir les deux amants.

— « Oui, ma mère, la résignation m'est venue, et même dans mes rêves Dieu semble m'enseigner à me vaincre: cette nuit même, il m'a semblé encore voir Charles de Rochechouart; il s'est approché de moi, son regard inquiet interrogeait mes traits, que je rendais volontairement immobiles; sa voix tremblante me demandait si j'avais encore la vie..... J'ai eu la force de rester pour lui muette, glacée, morte..... Oh! que j'ai souffert !

— Si le péril eût été réel, ma fille, Dieu aidant, vous auriez eu le même courage, dit madame de Recy. »

L'abbesse et ses deux compagnes arrivèrent au couvent de Picpus le jour où les moines recevaient, comme je l'ai dit, l'ambassadeur d'Espagne. Il y avait là grand nombre de gens de cour. Madame de Recy, Odille et Blanche, se tinrent à l'écart dans une partie isolée du monastère. La chapelle était voisine; Blanche vint s'agenouiller à un autel de la Vierge séparée par une grille de la nef principale ; elle priait avec recueillement..... Du côté opposé une porte s'ouvrit et laissa passer un jeune gentilhomme, qui sans doute s'était égaré dans les longs corridors du cloître; il fait quelques pas et aperçoit une jeune fille agenouillée ; un voile rejeté en arrière, lui permet d'apercevoir ses traits, il s'approche... Ce jeune homme, c'est le comte de Rochechouart qui fait partie de l'am-

bassade d'Espagne.... ; il a reconnu Blanche, la jeune fille aussi a reconnu le comte, et elle a demandé à Dieu la force de soutenir l'épreuve renouvelée du rêve..... Elle garde l'immobilité d'une madone taillée dans le marbre. A trois fois le jeune homme a jeté en vain le nom de Blanche aux voûtes sonores, qui l'ont rendu; et Blanche est restée dans son attitude.

Madame de Recy et Odille surviennent; elles comprennent la pensée de Blanche et persuadent au comte qu'il est le jouet d'une vision. De




Rochechouart a fui de l'église pour échapper à ce rêve..... L'abbesse appelle Blanche à voix basse, la jeune fille prolonge son silence; elle est muette à la douce voix de l'abbesse, comme à l'appel strident du comte. Ce cœur plus fort que le songe, la réalité, comme la foudre, l'a brisé, et avec lui s'est rompu le lien qui retenait l'âme de Blanche sur la terre; l'ange était remonté aux cieux.

Le même jour, deux cortéges partaient à la même heure du cloître de Picpus. Une nombreuse suite de courtisans entourait l'ambassadeur descendant vers le Louvre au son des fanfares et au milieu des joyeuses causeries.

L'autre escorte composée de quatre religieux portant dans un suaire un corps inanimé, s'avança en psalmodiant lentement le *Miserere*; il

gagna, à travers le bois de Vincennes, la route de l'abbaye de Chelles, où il alla demander un peu de terre sainte pour une sainte jeune fille.

Les règnes de Louis XIV et de Louis XV marquèrent peu dans l'histoire de la rue Picpus. Les rayons du soleil de Versailles ne reflétèrent pas jusque sur cette solitude, et son éloignement la préserva de la souillure des petites maisons de la régence, dont les hôtes se souciaient peu du mystère.

A la révolution de 89, la scène fut trop voisine de la rue Picpus pour qu'elle n'entendît pas le canon de la Bastille; le bruit de la hache fonctionnant à la barrière du Trône ébranla ses cloîtres et mit en fuite ses religieux, car aucun d'eux n'avait accepté la prime demandée par le citoyen Mailhe au profit des moines et des religieuses qui marieraient leur apostasie; ce qui était alors, en style parlementaire, le moyen de moraliser les masses et de perfectionner les mœurs.

La rue Picpus, par sa position topographique, fut alors une des coulisses du grand théâtre révolutionnaire, le faubourg Saint-Antoine. Le sang, l'incendie et la destruction atteignirent ses paisibles demeures et troublèrent le calme de ses ruelles ombragées, sentiers solitaires qui conduisaient par la traverse au bois de Vincennes et que Jean-Jacques Rousseau aimait à suivre, quand il allait faire visite à Diderot captif.

A cette époque, Rousseau n'allait presque jamais visiter son ami malheureux que bras dessus, bras dessous, avec un compagnon littéraire qui se nommait Grimm; ce fut de Grimm et de Diderot que Jean-Jacques reçut, à Vincennes, le conseil d'écrire un *Memoire* sur une question de morale proposée par l'académie de Dijon : le discours du philosophe gagna le prix académique, Quelle causerie spirituelle, savante, délicieuse ce devait être que l'échange des idées et des sentiments de ces trois hommes : Diderot, Grimm et Jean-Jacques! L'un, qui avait toujours à son service la verve, la hardiesse de l'auteur de *Jacques le Fataliste* et du *Neveu de Rameau*; l'autre qui laissait tomber les flots de son éloquence et de son génie sur les paradoxes les plus hasardés de la philosophie; le troisième enfin, qui mêlait aux graves et ardentes paroles de ses deux amis, les finesses de l'observation, les délicatesses du goût, toutes les charmantes bonnes fortunes du babillage et de l'esprit.

Puisqu'il s'agit de Grimm, n'oublions pas la petite comédie qu'il joua à propos d'une comédienne, et qui a été ainsi racontée par Rousseau : « Grimm s'avisa de vouloir mourir pour mademoiselle Fel; il fut en » proie à la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler; » il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux » bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, » sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant » jamais, pas même par signes, et restant là comme s'il eût été mort. »

Revenons à notre sujet : Jean-Jacques avait pris en affection une petite ferme placée sur la lisière de la ruelle qui fait l'angle de la barrière Picpus; souvent il y venait prendre du laitage, et la famille du fermier,



dont un des enfants habitait encore il y a quelques années la rue de Charonne, avait conservé un vase en faïence qu'on appelait la tasse de M. Rousseau. J'ai vu cette tasse entre les mains de M. Richebraque, fondateur de la maison de santé dont je parlerai. Cette tasse était sillonnée de longues arêtes en mastic qui attestaient une fracture réparée.

Voici ce qui était arrivé : quelques années après la révolution, le fanatisme religieux livra une guerre acharnée aux écrits philosophiques et aux monuments, si petits qu'ils fussent, qui pouvaient perpétuer le souvenir des œuvres du XVIII^e^ siècle. Un des fils du fermier dont nous avons parlé voulut se marier, mais il reçut la visite d'un vicaire de sa paroisse, qui refusa de l'admettre à la confession avant qu'il eût brisé *la tasse de Jean-Jacques*. Le prétendu obéit, et la tasse vola en éclats; mais les fragments furent conservés et réunis, *et la tasse de Jean-Jacques ressuscita*.

Pendant les dernières années du XVIII^e^ siècle et aux premiers jours du XIX^e^, la rue Picpus eut ses poètes, qui vinrent rêver sous les charmilles de ses jardins. Des noms déjà illustres, et qui devaient grandir encore, attachèrent là un souvenir. Une maison de modeste apparence, élevée de deux étages, qui porte aujourd'hui le n° 56, fut habité par la comtesse



Rue Picpus.

d'Esparda, Eugénie de la Bouchardie, que l'amour et les vers de Marie-Joseph Chénier ont rendue célèbre.

Chénier eut un rival : Eugénie de la Bouchardie, qui avait peut-être révélation des secrets du destin, avait répondu à sa déclaration : *Vous irez trop loin pour moi qui aime à rester où je me trouve.* Celui à qui cette parole s'adressait dans la petite maison de la rue Picpus était depuis peu général, et se nommait Bonaparte. C'était après Toulon et avant la campagne d'Italie.

Eugénie de la Bouchardie aimait à raconter qu'un jour le général, qu'elle appelait amicalement *son martyr*, lui avait promis, pour le jour de sa fête, un bouquet d'un genre nouveau ; mais il avait demandé la faveur de le présenter à la nuit close et aux bougies éteintes. A l'époque venue, le général, qui dînait ce jour-là chez Eugénie, s'absenta au crépuscule du soir, et trois heures s'écoulèrent pendant lesquelles il fit une promenade dans le bois de Vincennes ; quand il revint, et qu'au signal convenu on eut fait complète obscurité, il présente un buisson ardent ou plutôt une tige d'escarboucles éblouissantes ; c'était un énorme bouquet de petites mauves dont chaque calice contenait un de ces insectes nommés vers-luisants et dont la phosphorescence jette un si vif éclat. Bonaparte les avait recueillis un à un dans les fourrés et les herbages de la forêt.

Chénier s'alarma des assiduités du général, il en conçut même de la tristesse, et Bonaparte dit un jour en souriant à la comtesse, je crois que Chénier veut usurper mon titre de martyr. Peu à peu le général cessa ses visites. Dans la suite, quand une pétition était contresignée Eugénie de la Bouchardie, Napoléon fit toujours droit à la demande.

Talleyrand, de retour d'exil, se rappela un moment que Chénier l'avait servi de tout son crédit.

Je ne pouvais vous oublier, lui dit Chénier ; quand j'étais un jour sans parler de vous, Eugénie se mettait au clavecin et chantait la romance du Proscrit, et, comme si elle eût eu besoin de rendre l'émotion plus profonde, elle disait les vers d'Andre qu'elle avait tous mis en musique ; c'était là notre Angelus du soir.

Et l'ex-évêque d'Autun se plaçait *à deux genoux* devant la maîtresse du poète, il baisait sa blanche main avec transport, et peut-être madame de la Bouchardie eut-elle le rare privilége de voir une larme de diplomate reconnaissant.

Et quand des années eurent passé sur tout cela, quand Chénier eut été rejoindre son frère et lui porter l'épître sur la calomnie, quand l'insouciance de l'avenir, qui est commune à l'amante du poète comme au poète, eût amené des jours de privation et de jeûne pour la comtesse d'Esparda, elle tendit vainement au diplomate sa blanche main amaigrie:

l'obole ne tomba pas des doigts du millionnaire; il ne craignait pas de donner, mais il craignait de se souvenir.

Il y a quelques années encore, Eugénie de la Bouchardie vivait des secours qu'elle obtenait des écrivains et des artistes, auxquels elle montrait avec orgueil des lettres intimes de Marie-Joseph Chénier, et un recueil assez volumineux d'autographes recueillis par elle au temps de sa prospérité. Un soir que le froid ou la faim l'auront torturée au-delà des forces humaines, elle aura donné tout cela pour le gîte d'une nuit.

Enfin un hospice lui a ouvert ses portes, l'admission a été accordée d'urgence, pour cause d'imbécillité. L'ange de l'évêque d'Autun, l'aimée du général Bonaparte, l'idole de Chénier, la belle comtesse de la rue Picpus, tout cela n'est plus rien, pas même une individualité; c'est une chose qui n'a plus de nom et qui se désigne sous un numéro d'ordre dans l'inventaire de cet ossuaire vivant qu'on nomme Dépôt de mendicité.

Il reste encore des ruines de l'ancien couvent de Picpus un joli pavillon construit en rocailles, qui a pour ornements des portraits de moines en pierre sculptée, placés dans des niches en coquillages. Cet ermitage, qui est aujourd'hui au milieu des cultures maraichères, limite de la barrière Saint-Mandé, a été habité quelque temps par Millevoye, un des hôtes assidus de la petite maison d'Eugénie de la Bouchardie. De nos jours, un des locataires de l'oasis fut le spirituel et fécond Théaulon, qui eût été le premier auteur dramatique de notre siècle s'il eût cru que la gloire valût la peine qu'on se rendît esclave du travail. L'ermitage de Picpus a été le berceau du *petit Chaperon rouge;* là fut baptisée *Rose d'amour*, à qui Boïeldieu vint apprendre, sous les berceaux de pampre et de vigne vierge, les chants gracieux qui ont été si longtemps populaires.

Le propriétaire de l'ermitage était alors M. Richebraque, le même qui possédait *la tasse de Jean-Jacques* et dirigeait la maison de santé à laquelle madame Richebraque-Reboul, sa belle-fille, a conservé sa bonne et ancienne renommée.

Dans cet établissement, un service spécial avait été organisé pour le traitement des aliénés. Parmi les malades, quelques-uns jouissaient de longs intervalles de raison, et on cherchait à combattre pour eux le mal par la distraction et les occupations manuelles. Un jour Théaulon avait donné un manuscrit à copier à un des pensionnaires de M. Richebraque; pressé par le temps, l'auteur emporta au comité son manuscrit, qu'il n'eut pas le loisir de collationner... Il commence et lit les deux premiers actes sans encombre; arrivé au troisième, il trouve sur les pages les mots les plus bizarres et les plus incohérents; et quels personnages a-t-on substitué aux siens? c'est la vierge Marie, saint Joseph, le Père Éternel, et tous ceux qui sortent du cerveau troublé du copiste. Le langage burlesque du dialogue aurait fait croire que le paradis était aux petites

maisons. Au troisième acte de la pièce, l'éclair de raison du pauvre écrivain s'était éteint.

La partie de la maison de santé qui n'était pas réservée aux aliénés devint à une autre époque, une réunion d'artistes en tous genres et d'hommes de lettres convalescents, que le hasard avait amenés. Certain jour de la semaine, il y avait réception, et le vaste salon recevait de nombreux invités, parmi lesquels se trouvait souvent le spirituel docteur Alibert. Un soir que l'auteur de la Physiologie des Passions était présent, il passa par la tête d'un des habitués, qui depuis, devint le mari d'une cantatrice célèbre, d'égayer la soirée par une scène improvisée de sa composition, dont il se fit l'acteur, et pour laquelle il choisit un compère.

Le compère dit au docteur Alibert qu'il était arrivé dans la matinée un aliéné dont la double manie était singulière : « Il se croit théière, dit-il avec un sang-froid doctoral.

—Théière, reprit le docteur, ne paraissant pas comprendre ? » A ce moment le jeune Casimir s'avance gravement au milieu du salon, le regard fixe, le sourire sur les lèvres ; son bras gauche est arrondi et repose sur sa hanche, il tient le bras droit horizontal jusqu'à la saignée, l'avant-bras se redresse perpendiculaire jusqu'au poignet, qui se recourbe en col de cygne ou de théière.

« Qui veut me faire l'honneur de prendre une tasse de thé ?» dit Casimir ; et, sans attendre la réponse, il s'avance vers le docteur, imprime à son corps un mouvement penché comme, si le thé eût été versé ; il ajoute en faisant un sourire niais : « Sucrez-vous ? » et répète la scène en parcourant tout le cercle, puis il va s'asseoir à l'écart dans une attitude mélancolique. Le docteur Alibert se lève pour aller au malade, Casimir fait un mouvement brusque, le compère retient le médecin et lui dit : « Voici la seconde phase du mal qui se déclare; l'autre manie de ce pauvre garçon est de se croire *réverbère.* » Casimir arpente le salon et s'adressant à son compère, il lui dit d'une voix sévère : « Faites-moi l'amitié d'avertir monsieur le préfet de police qu'on oublie tous les soirs de m'allumer... » et il ajoute : « Je suis le réverbère le plus connu de Paris, au coin de la rue Saint-Honoré; mais si on me laisse sans huile, je ne réponds plus des événements....; c'est bien assez d'avoir à lutter contre le vent... » Et voila le jeune homme qui balance son corps et imite l'oscillation de la lanterne agitée.

Le docteur Alibert allait parler et peut-être compromettre les théories de la science, quand un éclat de rire, que ne put retenir un des confidents de la scène, mit fin à cette plaisanterie.

« Avouez, docteur, que vous m'avez cru fou, » dit Casimir en s'approchant de M. Alibert ; le docteur prit la main de l'artiste, lui toucha le pouls, passa légèrement les doigts sur sa tête pour avoir quelque indication phré-

nologique, et l'artiste ayant répété en souriant : « Vous m'avez cru fou ? » le docteur répliqua gravement : « Je suis loin d'être revenu de cette opinion. » Les rieurs alors changèrent de camp.

La rue Picpus a son cimetière privilégié, concession faite sous l'Empire à plusieurs nobles familles. Là dorment les Montmorency, les Noailles ; là repose Lafayette, cet astre des deux hémisphères dont l'éclat a été si vif et dont la marche sans règle appréciable est et sera longtemps encore inexpliquée. Dans ce champ de mort, dont l'étendue est de quelques mètres, tout est solennel et sévère ; pas de mausolées, pas de longues épitaphes, pas de fleurs : en se fanant elles symbolisent l'oubli, et toujours elles se fanent faute de larmes pour les raviver ; une table de marbre ou une simple pierre dit le nom de celui qui n'est plus et la date où il a dit adieu à son blason.

Un concierge plus érudit que bien des inspecteurs de monuments publics, meilleur bibliophile que bien des archivistes littéraires, vit depuis dix-neuf ans parmi ces tombes illustres, qui sont aujourd'hui au nombre de quarante, comme les fauteuils académiques. Questionnez le vieux cicerone sur les annales de la rue Picpus, sur ses vieilles chroniques, sur ses établissements modernes, il vous dira tout ce que les bornes de cet article ne me permettent pas d'écrire.

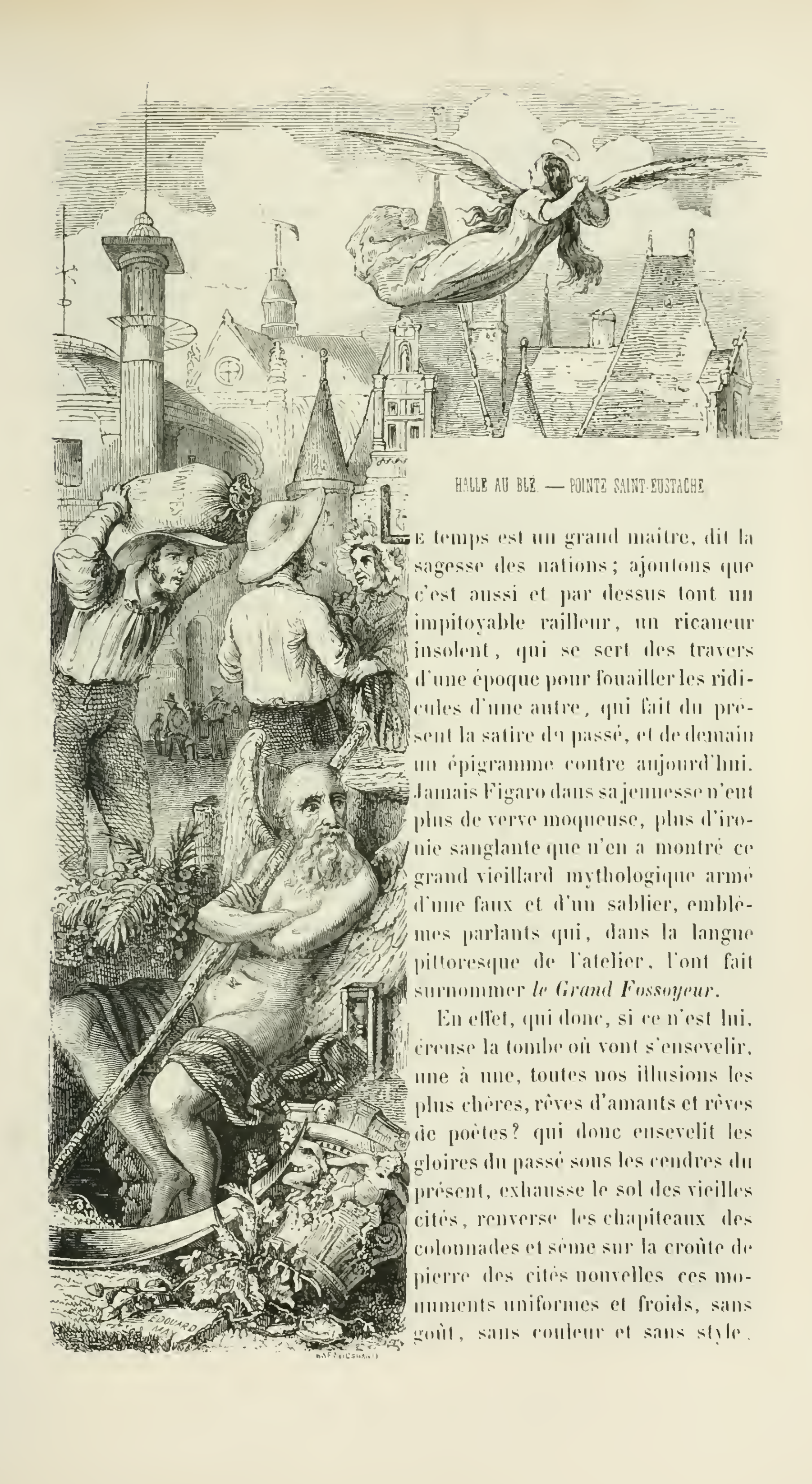
Un de nos collaborateurs dit qu'il croit à la prédestination de certaines localités, et qu'il y a telle place publique, tel carrefour qui, par une force mystérieuse et providentielle, semblent éternellement voués à la même spécialité.

Les annales de la rue Picpus argumentent en faveur de cette croyance. Dans la chaîne des temps qui sert de tracé à cette rue, le premier anneau fut un monastère hospice.

Cette chaîne s'est brisée sous le choc des révolutions, puis elle s'est renouée, et son extrémité est venue se sceller de nouveau, par attraction, aux murs du cloître et de l'asile hospitalier.

Aujourd'hui la rue Picpus compte deux hospices, plusieurs pensionnats, trois maisons de santé, un séminaire et le couvent la Perpétuelle Adoration. L'éducation y prépare l'avenir à l'enfance ; le cloître accueille les croyances que le monde n'a pas tiédies ; le pauvre trouve un lit, qu'une famille princière a préparé pour lui. Espérance, foi et charité, la rue Picpus résume et met en action ces trois vertus chrétiennes, qui doublent de force par leur union.

MAURICE ALHOY.




HALLE AU BLÉ. — POINTE SAINT-EUSTACHE

Le temps est un grand maître, dit la sagesse des nations ; ajoutons que c'est aussi et par dessus tout un impitoyable railleur, un ricaneur insolent, qui se sert des travers d'une époque pour fouailler les ridicules d'une autre, qui fait du présent la satire du passé, et de demain un épigramme contre aujourd'hui. Jamais Figaro dans sa jeunesse n'eut plus de verve moqueuse, plus d'ironie sanglante que n'en a montré ce grand vieillard mythologique armé d'une faux et d'un sablier, emblèmes parlants qui, dans la langue pittoresque de l'atelier, l'ont fait surnommer *le Grand Fossoyeur*.

En effet, qui donc, si ce n'est lui, creuse la tombe où vont s'ensevelir, une à une, toutes nos illusions les plus chères, rêves d'amants et rêves de poëtes? qui donc ensevelit les gloires du passé sous les cendres du présent, exhausse le sol des vieilles cités, renverse les chapiteaux des colonnades et sème sur la croûte de pierre des cités nouvelles ces monuments uniformes et froids, sans goût, sans couleur et sans style.

qui sont comme la pierre tumulaire scellée sur les œuvres des générations mortes. Et comme si ce n'était point assez du temps, ce grand destructeur de villes, ce grand faucheur d'hommes, il faut que chacun apporte son coup de marteau au monument qui s'écroule, que chacun jette en passant sa pierre au génie qui s'en va. Tant il est vrai que, homme ou palais, chef-d'œuvre ou génie, tout ce qui meurt ne peut chez nous mourir tranquille.

Pour cette fois, on le voit, ce n'est pas l'histoire d'une rue que nous allons faire, mais l'histoire d'un monument que nous allons raconter; il est vrai que ce monument est plus qu'une rue, c'est un quartier tout entier.

Au centre de Paris, non loin du carreau des halles, à égale distance du Louvre et de la rue Saint-Denis, du Palais-Royal et de la Seine, perdu dans un inextricable réseau de rues tortueuses et bruyantes, se cache une immense rotonde de pierres que l'on prendrait tout d'abord pour un cirque, si elle ne rappelait beaucoup mieux encore l'idée peu poétique, mais parfaitement exacte, d'un monstrueux gâteau de Savoie. Ce glorieux édifice, précieux échantillon de l'art architectural au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'appelle *la Halle au Blé*.

Loin de nous la pensée de ridiculiser un établissement d'une utilité aussi incontestable que l'est celui dont nous parlons. Dans une ville comme Paris, où la consommation quotidienne s'élève, pour la farine seulement, à quinze cents sacs environ, formant un poids total de deux cent trente-huit mille cinq cents kilogrammes ou six cent soixante-dix-sept mille livres, la *Halle au Blé et à la farine* est certainement quelque chose de fort respectable: on ne plaisante pas avec le pain de chaque jour, et quand on songe que si la Halle au Blé venait tout-à-coup à s'écrouler ou à prendre feu, Paris en serait réduit demain à dîner sans pain, et dans quelques jours, peut-être, à ne pas dîner du tout; on se sent pris, je l'avoue, d'une admiration profonde pour ce philantropique établissement. C'est à cette légitime admiration que la *Halle au Blé* doit sans doute la belle réputation dont elle jouit comme œuvre d'art. Le culte depuis longtemps voué au contenu s'est insensiblement étendu jusqu'au contenant. La louange a passé de la farine à l'édifice, de l'édifice aux architectes qui l'avaient élevé de ceux-ci au magistrat qui en conçut le projet, de celui-là au roi qui en fit jeter les fondements, et de ce dernier à tous les autres de la même famille, *ejusdem farinæ*; qu'on nous pardonne ce mot, il ne sort pas de notre sujet.

Mais avant tout, procédons par ordre: c'est surtout à l'égard des monuments que nous croyons à la métempsycose, et malgré ses allures bourgeoises, sa tournure lourde, sa mine enfarinée, l'odeur de négoce et le parfum de gros sous qu'elle exhale, il nous semble reconnaître à tra-

vers les murailles massives de la Halle au Blé quelques traces mal effacées d'une plus noble origine.

En dépit du prévôt des marchands et de messieurs les échevins de la bonne ville de Paris, le bout d'une oreille aristocratique a fini par percer au bord de ce dôme gigantesque, dont on a si bourgeoisement coiffé la Halle au Blé ; le squelette de celui qui fut autrefois l'hôtel Soissons n'était pas si profondément enseveli dans son double linceul de farine et d'oubli, qu'on ne pût voir poindre à la surface de l'édifice nouveau quelque vigoureux rejeton du palais Médicis.

S'il en est des palais comme des familles, si leur noblesse s'accroît en raison de leur ancienneté, l'emplacement où s'élève aujourd'hui la coupole de la rue de Viarmes a droit plus que toute autre à nos respectueuses investigations.

Vingt maîtres différents, tous de famille royale, ont possédé ce sol ingrat, qui ne garde pas même leur souvenir : huit têtes couronnées ont reposé derrière ces murs que tant de majesté n'ont pu défendre. Cinq rois de France : Louis IX, Philippe de Valois, Charles V, Charles VI et Louis XII ; deux reines : Blanche de Castille, mère de saint Louis, et Catherine de Médicis, mère de trois rois, qui fut trois fois régente : voilà sur quelle souche glorieuse la prévôté de Paris est venue greffer ce rameau plébéien qui se nomme la Halle au Blé. Jamais plus noble blason subit-il plus sanglant outrage ?

Dès le commencement du XIII[e] siècle, Jean II, seigneur de Nesle et châtelain de Bruges, possédait en cet endroit un hôtel auquel il donna son nom, et qui ne se composait, à cette époque, que de deux maisons réunies par une grange. Il y avait loin de là au fastueux palais qui, deux siècles plus tard, devait sortir de cet humble berceau.

Jean II ne pouvait prévoir la colossale fortune de sa modeste demeure : aussi, en vrai prodigue qu'il était, en fit-il présent au roi Louis IX, qui, la même année, la céda à la reine sa mère. Dès lors commença, pour l'hôtel de Nesle, une série de transformations qui le rendirent bientôt méconnaissable ; dès lors ses vieilles murailles, entourées de prés et de vignes, marchèrent rapidement à la conquête des terrains environnants.

Tout d'abord la reine Blanche y fit son séjour. Thibaud, comte de Champagne, ce prince le plus vaillant des capitaines et le plus gentil des troubadours, soupira des *lais* amoureux aux échos plaintifs de son oratoire. C'était, à la vérité, un amour insensé, un véritable amour de poète ; car si la reine était belle, elle était plus vertueuse encore ; *les chansons du roi de Navarre* en sont la preuve. Quoi de plus galant et de plus chevaleresque que ces vers dans lesquels le poète guerrier déclare qu'en partant pour la Palestine il cède bien plutôt à l'excès de l'amour

qu'à l'entraînement de la foi; l'étendard des croisades couvrit de son voile ces platoniques amours, comme pour sanctifier les voûtes de l'hôtel de Nesle :

> Amor le veult et ma dame m'en prie,
> Que je m'en part, et moult je l'en merci;
> Quand par le gré, ma dame m'en chasti.
> Meillor reseon ne voi à ma partie.

L'histoire de l'hôtel de Nesle n'offre rien de bien intéressant dans cette première phase de son existence. Son inconstance patronimique mérite seule d'être mentionnée.

En 1327, il s'appela hôtel de *Bahaigne* ou *Bohême*, de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui y demeurait.

En 1388, il appartenait à Louis, duc d'Orléans, qui fut depuis Louis XII. Il prit alors le nom de son nouveau propriétaire; mais en même temps qu'il s'était débaptisé, il s'était aussi considérablement agrandi, et l'*hôtel d'Orléans*, avec ses jardins immenses, ses longues galeries et son vaste préau, occupait tout l'emplacement compris entre la rue Coquillère, la rue d'Orléans et celle des Deux-Écus. C'était beaucoup, ce n'était point assez.

En 1499, le couvent des Filles-Pénitentes possédait la totalité de l'*hôtel d'Orléans*, en partie donné par le roi Louis XII à cette communauté religieuse, en partie acheté par elle à Robert de Framezelles, chambellan du roi.

Voilà donc l'hôtel devenu *couvent*.

Aux refrains bachiques des joyeux compagnons du duc vont succéder les pieux cantiques des saintes femmes; les voûtes sonores, qui retentissaient la veille sous le pas éperonné des chevaliers, ne rediront plus que le doux murmure des *oremus*. Le séjour de la reine Blanche ne pouvait tomber en de meilleures mains, espérons que les vertueuses traditions de la mère de saint Louis s'y conserveront intactes et pures!

Mais, hélas! les mœurs du temps ne sont pas, à beaucoup près, aussi édifiantes que nous l'avions rêvé, et s'il faut en croire les naïfs chroniqueurs de l'époque, les jolies pénitentes du couvent ne tardèrent pas à se consoler entre elles des rigueurs d'une réclusion forcée : il est avec le ciel des accommodements, et le cloître n'est que le trait-d'union du ciel et de la terre.

En 1571, l'hôtel de Nesle avait déjà changé trois fois de nom et quinze fois de maître; il ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Son humeur inconstante s'arrangeait mal du long séjour des nonnes qui l'habitaient depuis près d'un demi-siècle. Il ne fallait qu'une occasion favorable pour

l'affranchir de leur tutelle. Cette occasion se présenta : elle se nommait Catherine de Médicis, reine et régente de France : on ne pouvait la désirer meilleure.

« Catherine, dit Varillas, avait la taille admirable ; la majesté de son » visage n'en diminuait pas la douceur ; elle surpassait les autres dames » de son siècle par la vivacité de ses yeux et la blancheur de son teint ; » le beau tour de ses jambes lui faisait prendre plaisir à porter des bas » de soie bien tirés, et ce fut pour les montrer qu'elle inventa la mode » de monter mi-jambe sur le pommeau de la selle, en allant sur les ha- » quenées, au lieu d'aller, comme on disait, à la planchette. Elle inven- » tait de temps en temps des modes également galantes et superbes. » Elle était avare et prodigue, magnifique mais non généreuse. Avant » tout elle aimoit la puissance, et pour régner elle ne mettait aucune » différence entre les moyens légitimes et ceux qui sont défendus. Mal- » heur aux princes, aux courtisans, aux ministres qu'elle appelait *mon* » *ami!* c'était dans sa bouche l'expression de la haine et de la vengeance. » Madame, lui dit un jour Bois-Février, qu'elle venait d'appeler *mon ami*, » obligez-moi de m'appeler plutôt votre ennemi. » En un mot, Catherine était une véritable Italienne, ardente jusqu'à l'impétuosité, dévote jusqu'au fanatisme ; ses moindres désirs étaient des passions. Dès qu'elle eut jeté les yeux sur le couvent des Filles-Pénitentes, elle y porta la main ; elle rêvait déjà les splendeurs impossibles que n'avaient réalisées qu'à demi son palais des Tuileries et son hôtel de Saint-Maur-des-Fossés.

Bientôt elle abandonne tout pour se livrer à sa nouvelle fantaisie ; elle possédait depuis longtemps l'hôtel d'Albret, six maisons et deux jardins situés dans la rue du Four ; le couvent lui convenait, elle l'acheta. Une armée de maçons, de tailleurs de pierre, de sculpteurs, de menuisiers, de charpentiers et de tapissiers, envahit les désertes cellules, se répandit dans les plus secrètes galeries, bouleversa les jardins, et mit en fuite ce gracieux essaim de nonnes éplorées, qui, ramassant au plus vite guimpes et chapelets, émigra tout doucettement, sans scandale et sans bruit vers l'abbaye de Saint-Magloire.

Alors s'éleva véritablement, comme par miracle, ce splendide palais qui fit l'admiration des contemporains, et dont il ne reste debout aujourd'hui que l'élégante tour construite par Bullan, rare et précieux débris de cette royale merveille. Comme tous les esprits impérieux, Catherine mit à poursuivre son projet une ardeur incroyable ; rien ne l'arrêta : une rue venait entraver ses plans, elle la coupait par le milieu, et passait outre. Ainsi fit-elle de la rue d'Orléans et de la rue des Deux-Écus, qui lui barraient le passage. Elle obtint des bulles du Saint-Père pour ratifier le déplacement des Filles-Pénitentes, et des actes du parlement pour légaliser ses usurpations de terrains ; elle appela à grands frais des ou-

vriers de toutes les parties du monde. Pour arriver à ses fins, elle employa tour-à-tour la violence et la persuasion, la menace et la prière. Bref, en moins de deux années, l'*hôtel de la Reine* sortit radieux de ses limbes, et Catherine vint l'habiter.

Aujourd'hui on connaît le véritable motif de cette impatience mal contenue, de cet empressement extrême qui lui fit tout prodiguer, l'or, les faveurs, les grâces et jusqu'à ses plus doux sourires, pour hâter l'achèvement de son nouveau palais. Ce motif, le voici :

Catherine était dévote et superstitieuse ; certain soir qu'elle consultait les astres dans son observatoire des Tuileries, assisté de Côme Ruggieri, astrologue florentin, en qui elle avait la plus entière confiance, elle désira savoir quel serait le lieu de sa mort. L'astrologue, après avoir interrogé les étoiles et tracé plusieurs cercles magiques du bout de sa baguette divinatoire, lui répondit ce seul mot : « *Saint-Germain.* »

Catherine, frappée de la prédiction, ne songea plus dès cet instant qu'à déjouer l'influence des astres. Elle abandonna sur-le-champ le palais des Tuileries, qui se trouvait dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois ; elle laissa inachevé son palais de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, situé près de Saint-Germain-des-Prés, et ne remit plus les pieds au château de Saint-Germain-en Laye. Mais comme il lui fallait nonobstant une royale demeure, elle fit construire l'*hôtel de la Reine*, sur la paroisse Saint-Eustache ; puis tranquillisée par ces prudentes mesures, elle oublia dans les bras du cardinal de Lorraine la funeste prédiction de l'astrologue.

Ce fut au milieu des bals, des fêtes, des carrousels et des divertissements de toute espèce que se fit l'inauguration de l'hôtel de la Reine. Catherine avait soif de plaisirs ; la joie débordait de son cœur ; elle était belle, elle était puissante, elle pouvait à bon droit se croire immortelle, et de plus elle était veuve. Quelle femme, quelle reine, eut à la fois plus de bonheur ?

L'hôtel de la Reine était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de jeune, de noble et de beau à la cour de France. A la faveur du masque et du travestissement, les chefs de la Ligue y coudoyaient les mignons de Henri III ; et qui sait ? ce fut peut-être durant l'une de ces fêtes que Saint-Mégrin puisa dans les beaux yeux de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, cet amour qui devait causer sa mort ; ce fut peut-être aussi à la faveur d'une des lourdes portières de brocard qui fermaient l'oratoire de la reine-mère, que le Balafré surprit le secret des deux amants.

Mais nous sommes au 9 mai 1588 ; la foule encombre les rues, les places et tous les abords de l'hôtel ; c'est que le duc de Guise vient de rentrer dans Paris, malgré les ordres réitérés de Henri III, et qu'il est descendu tout d'abord à l'hôtel de la reine-mère. Voyez, les portes s'ouvrent, Catherine

de Médicis est dans sa chaise ; le duc de Guise, à pied, se tient à la portière : ils vont ainsi tous deux, aux acclamations de la foule, braver le roi dans son Louvre.



Ce jour fut leur dernier jour d'orgueil et de puissance à tous deux. Un an plus tard, le 5 janvier 1589, Catherine meurt en apprenant l'assassinat de ce forcené ligueur; une fièvre violente la saisit, un prêtre est appelé, et après une longue et pénible confession, Catherine de Médicis expire dans les bras de cet ecclésiastique. C'était un prédicateur du roi, qui se nommait *Saint-Germain ;* la prédiction de Ruggieri s'accomplissait.

Catherine avait habité son hôtel pendant quatorze ans ; elle y mourut chargée de dettes, et les créanciers d'une des plus grandes, sinon des plus vertueuses reines de France, vendirent ce magnifique palais à Charles de Bourbon, comte de Soissons, fils du prince de Condé, pour la somme de trente mille et cent écus. Il reçut alors le nom d'hôtel Soissons, qu'il a conservé jusqu'en 1763.

Il n'était pas au bout de ses vicissitudes ; du XVIe au XVIIIe siècle, il mena la vie élégante et dissipée d'un grand seigneur en train de se ruiner. La trop célèbre comtesse de Soissons y donna des fêtes splendides, qui se terminèrent brusquement par l'intervention du lieutenant criminel et de la chambre ardente. Un sinistre reflet du bûcher de la

Voisin répandit ses teintes rougeâtres sur le somptueux édifice. Vous savez l'histoire terrible des empoisonnements de cette époque; tout le monde mourait empoisonné, parce que tout le monde croyait à un poison invisible qui se glissait dans les familles, chez le pauvre et chez le riche, dans la maison du bourgeois, dans l'hôtel du grand seigneur et jusque dans le palais du monarque. Paris, qui était toute la France, était dans l'épouvante, et l'on ne parlait que des mystères de la chambre ardente. J'ai nommé l'empoisonneuse la Voisin : il n'est pas hors de propos de vous nommer la Brinvilliers; celle-là était une grande dame, riche, élégante, spirituelle, qui passait son temps le plus doux à empoisonner les gens qu'elle aimait par une préférence bien naturelle, et puis les gens qu'elle n'aimait pas, ce qui était encore plus naturel et plus simple. Madame de Brinvilliers inventa la *poudre de succession*; nous lui devons aussi une des lettres les plus charmantes, les plus cruelles, les plus impitoyablement jolies de madame de Sévigné; il faut voir de quelle façon l'adorable marquise nous parle de ces petites pincées de cendres.... qui ont été une femme!

Bientôt enfin, devenu succursale de l'hôtel de Nevers, il préluda par l'agiot des billets de la banque de Law à l'agiotage plus immoral encore qui s'y fait aujourd'hui sur les farines.

Ce fut le prince de Carignan qui offrit au chancelier, dont l'hôtel était situé sur la place Vendôme et que le bruit des agioteurs incommodait sans doute, de transférer l'agiot à l'hôtel de Soissons. Une ordonnance défendit, sous prétexte de police, aux porteurs de billets de conclure ailleurs aucun marché. Le prince fit alors construire dans les jardins de l'hôtel quelques centaines de petites baraques qui, louées à raison de 500 livres chacune, lui firent un agréable revenu de 500,000 livres par an. Rien n'était plus curieux que l'aspect du jardin et de ses baraques à certaines heures de la journée : il y avait foule; les carrosses des grands seigneurs encombraient toutes les avenues de l'hôtel; les dames y allaient en chaises, et tandis que les maris jouaient à la hausse, les femmes s'abaissaient parfois jusqu'à sourire à ces petits agents de change de création toute nouvelle, mais que l'on regardait déjà comme les dispensateurs de la fortune.

Le 4 avril 1741, la mort vint une fois encore frapper aux portes de l'hôtel, et cette fois elle frappa si rudement que le vieil édifice en fut ébranlé. On le sait, il était du bel air en ce temps-là de mourir insolvable. A peine Victor-Amédée de Savoie, prince de Carignan, dernier propriétaire de l'hôtel Soissons, reposait-il dans le caveau de sa famille, que ses créanciers s'abattirent sur cette belle et riche proie; mais, oh! honte, l'hôtel Soissons, mis en vente, ne trouva pas d'acquéreur, et les créanciers, impatients de la curée, mirent la main à leur œuvre de dé-

molition. Faute d'acquéreurs ils auraient scié, les Vandales, la Vénus de Médicis ou la Madeleine de Canova, pour en faire des tablettes de cheminée et des socles de pendules !

Les magistrats, qui avaient laissé démolir l'hôtel Soissons, achetèrent son emplacement pour y élever la Halle au Blé ; puis, fiers sans doute de tant de générosité, ils voulurent éterniser le souvenir de leur magnificence. La postérité apprendra donc, grâce à eux, que MM. de Viarmes, de Sartines, Oblin, de Varennes, Babille, de Vannes et Mercier, sont seuls coupables de la destruction de l'hôtel Soissons; ils ont voulu se faire un piedestal de ses ruines; l'art indigné le change en pilori.

Pourtant si quelque chose peut pallier cet acte de vandalisme sauvage, c'est assurément l'idée qui a présidé à la construction de la Halle au Blé.

L'initiative du projet appartient à M. de Viarmes, alors prévôt des marchands, et à MM. les échevins que nous venons de nommer. M. de Sartines, lieutenant-général de police, que ses fonctions mettaient plus souvent en rapport avec le maître, eut le mérite de le faire agréer au roi, et M. Le Camus de Mézières, qui en avait dressé le plan, fut appelé à en diriger l'exécution.

A tout prendre, l'hôtel Soissons une fois détruit, ce qui restait de mieux à faire c'était d'en utiliser l'emplacement.

Déjà depuis longtemps en France il se faisait une grande révolution dans les idées et dans les mœurs; les préjugés s'en allaient insensiblement; les palais ne pouvaient rester debout longtemps encore. Déjà l'on commençait à faire la cour au peuple ; bon peuple, que l'on flatte en lui donnant du pain ! En 1772 l'inauguration de la Halle au Blé fut donc, en quelque sorte, un mouvement politique : c'était, sous une autre forme, la reconnaissance tacite des droits du tiers-état.

Sous ce point de vue, la Halle au Blé et les rues qui l'environnent ne sont pas entièrement dépourvues d'intérêt. D'ailleurs, parmi ces rues plébéiennes, issues d'aristocratiques décombres, il en est une qui mérite une mention particulière.

On comprend que nous voulons parler de celle qui s'est placée sous le patronage de M. de Sartines.

En sa qualité de lieutenant-général de police, Antoine Raymond Jean Gualbert de Sartines était certes à cette époque l'homme le plus influent de tout Paris, sans excepter le roi lui-même. C'est qu'il réalisait merveilleusement bien la fable du solitaire, — qui sait tout, qui voit tout, entend tout, est partout. — C'était, en un mot, l'homme le mieux renseigné de France et de Navarre, et comme tel, ami précieux, dangereux ennemi.

A M. de Sartines a commencé seulement la police en France. Jusqu'alors le système se réduisait à deux choses : les lettres de cachet et

le guet de nuit ; les unes étaient pour l'utile, l'autre pour l'agréable. Les lettres de cachet servaient à mettre les fâcheux à la Bastille ; le guet servait à se faire rosser. Rosser le guet a longtemps été la suprême folie du XVIIIe siècle.

M. de Sartines inventa les *fonds secrets* à une époque où la pudeur publique n'était cependant rien moins que farouche. Jugez alors et de la source et de l'emploi de pareils fonds. Chaque maison de jeu, chaque lieu de débauche, payait à la ville une redevance qui servait à solder la police. L'impôt du vice perçu par l'infamie, la source était digne de l'emploi !

Qui fit mettre à l'index le *Contrat Social* et les *Lettres de la Montaigne ?* M. de Sartines, ce même M. de Sartines qui, étant ministre de la marine, ne trouva rien de mieux à faire pour la guerre de l'indépendance qu'un surcroît de dépense de douze millions, qui lui valut l'épigramme suivante :

> J'ai balayé Paris avec un soin extrême,
> Et, voulant sur la mer balayer les Anglais,
> J'ai vendu si cher mes balais
> Que l'on m'a balayé moi-même.

Un homme aussi répandu et surtout aussi populaire que l'était M. de Sartines devait nécessairement donner son nom à une rue créée et mise au monde par sa toute-puissance. Mais n'est-ce pas une chose digne de remarque, que la rue la plus mal famée et la plus immorale de ce quartier fut, vers la fin du XVIIIe siècle, cette même rue à laquelle M. de Sartines avait donné son nom pour lui servir d'égide.

La débauche devint l'hôte privilégié de la rue de Sartines : chaque maison logeait au moins, à chacun de ses étages, l'un des sept péchés capitaux. Jour et nuit l'orgie chantait par ses fenêtres ouvertes, laissant flotter ses rideaux au dehors, comme un ivrogne débraillé laisse flotter son jabot taché de vin. Bientôt la contagion gagna de proche en proche. Autour des rues de Sartines, de Viarmes, de Varennes, Oblin et Mercier, vint se grouper une population hideuse, que la misère conduisait au vice et le vice au crime. Toute la corruption de bas-étage, la prostitution qui a froid et qui a faim, s'inféoda à ce quartier, dont le centre est la *Halle au Blé*, et qui eut *sainte Agnès* pour patronne. Cela a existé, cela existe encore, cela existera longtemps ainsi, comme si Dieu voulait, afin d'éclairer ces ténèbres, que la pudeur vendue pour un morceau de pain vînt expirer sur des monceaux de farine.

Nous venons de nommer sainte Agnès ; la vierge pudique que l'on adorait au commencement du XIIIe siècle avait sans doute prévu les débordements futurs de ce quartier, puisqu'elle ne fit que poser à peine le bout de ses pieds de marbre sur l'autel qu'on lui avait élevé. Scandalisée par avance de tous les damnables méfaits qui devaient s'accomplir sous ses

yeux, elle déploya ses ailes et céda la place, en 1223, à un saint moins scrupuleux, canonisé sous le nom de saint Eustache, saint d'origine tellement problématique que la légende reste muette à son égard, et que certain curé de la paroisse dont il est le patron disait en parlant d'un savant docteur, grand dénicheur de réputations usurpées et de canonicats douteux : «Lorsque j'aperçois M. de Launoy (c'était le nom du savant), je lui ôte mon chapeau bien bas et lui tire de grandes révérences, afin qu'il laisse tranquille le saint de ma paroisse. »

Quoi qu'il en soit de l'orthodoxie du bienheureux saint Eustache, toujours est-il que, dès 1254, il existait près des Halles dans le carrefour étroit et dangereux, formé par la rue du Jour, la rue Montmartre et la rue des Prouvaires, une église paroissiale, précédemment consacrée à sainte Agnès et bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple de Cybèle. Cette fois encore le culte chrétien s'élevait sur les ruines du paganisme.

De temps immémorial, la paroisse Saint-Eustache fut un centre d'opposition, où toutes les dissidences religieuses, toutes les rumeurs populaires, toutes les querelles politiques eurent de l'écho.

D'abord ce furent d'interminables différends entre le curé de cette paroisse et le doyen de Saint-Germain l'Auxerrois, dont il n'était en quelque sorte que le fermier. La plupart des curés de Paris exploitaient ainsi le paradis et l'enfer au profit des grands seigneurs ecclésiastiques. Mais en dépit de ce vieux proverbe, qui prétend qu'*il faut être fou pour être curé de Saint-Eustache*, nous aimons à croire que la vigne du Seigneur était déjà d'un entretien facile et d'un excellent rapport, car si le maître engraissait à vue d'œil, en retour l'esclave ne maigrissait pas.

Tandis que les deux compétiteurs se disputaient ainsi les bénéfices de la messe, les produits de la confession, les dragées du baptême et les aubaines de la bénédiction des lits nuptiaux, survint un troisième larron qui les mit promptement d'accord.

Un moine de l'ordre de Cîteaux, grand, pâle, décharné, visage livide, accompagné d'une barbe inculte, d'où sortait une voix grave et retentissante, venait d'arriver à Paris, traînant à sa suite une horde de bandits fanatisés composée de près de cent mille hommes, et qu'on appelait *les Pastoureaux*.

Cet imposteur effronté se nommait Jacob : il se disait l'envoyé de Dieu, le précepteur des anges et le cousin de la Vierge Marie à la mode de Bretagne; il était venu sur terre prêcher une sainte croisade composée de bergers, de cultivateurs et de gens du peuple, et ne marchait qu'entouré de cette multitude sauvage qui l'avait surnommé le maître de Hongrie.

C'était à coup sûr un maître fripon que ce moine Jacob, mais la terreur qu'il inspirait, lui et sa bande, était si grande qu'on n'osa pas d'abord l'inquiéter. Il choisit l'église *Saint-Eustache* pour le lieu de ses pré-

dications, en chassa les prêtres, en fit assassiner quelques-uns sur les marches mêmes de l'autel, et inspira aux Parisiens une si grande terreur que les maîtres de l'Université se barricadèrent dans leurs colléges, s'attendant de jour en jour à quelque effroyable massacre; par bonheur, ce débordement de barbares n'eut pas d'autres suites; un beau matin Jacob et les Pastoureaux s'en allèrent comme ils étaient venus, emportant seulement par distraction, sans doute, les vases sacrés, les ornements du culte et tout ce qu'ils trouvèrent de précieux à Saint-Eustache.

A vrai dire, la perte ne fut pas bien grande, car l'église était pauvre et modeste. Ce fut seulement en 1532 que Jean de La Barre, prévôt et lieutenant du gouvernement de Paris, posa la première pierre de l'église actuelle; plus d'un siècle s'écoula avant qu'elle fût achevée : c'est là ce qui explique l'originalité de sa construction. L'aspect général de cette œuvre est sévère et imposant, malgré l'opposition des deux genres d'architecture sarrasine et grecque qui s'y trouvent réunis. Cette église appartient par son style au genre dit gothique fleuri, et mérite d'être classée parmi les plus curieux monuments de la transition; mais c'est l'intérieur surtout qu'il convient d'admirer; la voûte, dont l'élévation est prodigieuse, est soutenue par des faisceaux de colonnettes qui montent avec une merveilleuse hardiesse; on dirait des fusées de granit, s'élançant du sol jusqu'au cintre, où elles éclatent en culs-de-lampes délicatement sculptées, en fleurons et en gracieux pendentifs. Mais ce que l'on admire plus encore, ce que l'on admirera toujours comme un véritable chef-d'œuvre, c'est le petit portail de la rue des Prouvaires, auquel il ne manque qu'un peu plus d'air et de jour pour disputer la palme aux plus riches sculptures de ce temps-là.

Sous ce portail festonné comme une dentelle, périt assassiné un pauvre écolier qu'une vieille dévote fanatique traita publiquement de luthérien; ce seul mot fut son arrêt de mort, et ce mot était une calomnie. Les prédicateurs préparaient ainsi le drame sanglant de la Saint-Barthélemy; il ne pouvait en être autrement : Catherine de Médicis n'était-elle pas le premier marguillier de la paroisse Saint-Eustache !

L'Eglise se souvient de loin : Saint-Eustache n'a pas oublié que la confrérie de Saint-André, instituée par les agents du duc de Bourgogne, s'est élancé de ses nefs pour voler au massacre de la faction d'Armagnac; elle se rappelle la date du 9 juin 1418, où chaque confrère, la tête couronnée de roses, comme pour une fête, prêta serment de fidélité au duc de Bourgogne.

C'était en effet le riant prologue d'une fête sanglante qui se donna trois jours après, et dans laquelle le comte d'Armagnac, connétable de France, le chancelier de Marle et l'évêque de Coutances furent impitoyablement massacrés. Guidés par maître Cappeluche, bourreau de Paris et favori du duc, les meurtriers pénétrèrent dans les prisons, incendièrent celles

qu'ils ne purent forcer, et, tuant tout ce qu'ils rencontraient, mirent véritablement Paris à feu et à sang. Ils préludaient ainsi à quatre siècles de distance, aux massacres de septembre ; Bourguignons et Septembriseurs étaient dignes de leurs chefs : Cappeluche était frère de Marat.

Nous n'en finirions pas si nous voulions évoquer tous les actes de férocité dont le parvis de l'église Saint-Eustache fut le théâtre. Dans l'histoire des vieilles églises de Paris, le sang vous mouille parfois la cheville; à Saint-Eustache il y en a jusqu'au genou.

Par bonheur, ce qui nous reste à dire est d'un genre beaucoup moins lugubre; le burlesque se trouve souvent à côté de l'horrible.

Les confrères de la Passion, ces joyeux paroissiens du curé de Saint-Eustache, vinrent égayer parfois la sombre monotonie de ces sanglantes chroniques : le bruit des grelots succède aux sons plaintifs du tocsin.

Depuis que les *confrères de la Passion* s'étaient installés dans son quartier, d'abord à l'hôtel de Flandres, rue Coquillière, ensuite à l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, jamais curé ne vécut en plus mauvaise intelligence avec ses ouailles que René Benoît, curé de Saint-Eustache, avec ces comédiens.

C'était entre eux un touchant et continuel échange de petites taquineries fort peu édifiantes.

En ce temps-là, les théâtres n'étaient pas précisément ce qu'ils sont aujourd'hui, le public ne venait pas toujours prendre son billet à la porte, par l'excellente raison qu'il n'y avait pas de billets. Que faisait le théâtre alors? Personnifié dans son directeur, il mettait sur ses épaules un tambour retentissant, s'en allait chercher son public au premier carrefour venu, et l'alléchait à grand renfort de promesses pompeuses et de roulements de caisse qui manquaient rarement leur effet. La pointe Saint-Eustache était l'endroit adopté de préférence par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne pour leurs périodiques appels, et maintefois les bons bourgeois de Paris, se rendant aux offices du dimanche, interrompirent, sous le porche même de l'église, leur signe de croix commencé pour aller entendre de plus près les facétieuses annonces de Jean Serre ou de Jean du Pontalais. Ce Jean du Pontalais devint le principal acteur de l'hôtel de Bourgogne; il était à la fois auteur, acteur, souffleur, machiniste et aboyeur de son théâtre, et l'héritier direct de Pierre Gringoire, autre célébrité du théâtre des *Enfants sans souci*.

Un jour, Pontalais vint battre la caisse jusque sous la gargouille de Saint-Eustache; le curé, bruyamment interrompu au milieu de son prône, éleva la voix; Pontalais battit plus fort. Impatienté, le curé descend de sa chaire en grande hâte et va droit à Pontalais : « Qui vous a fait si hardi de jouer du tambourin pendant que je prêche, lui dit-il? » Pontalais, sans se déconcerter, lui répond : « Qui vous a fait si hardi de prêcher tandis que

je tambourine? » Le curé furieux crève le tambour, Pontalais exaspéré court après lui et soulevant de ses deux mains la caisse effondrée, il en



coiffe le pauvre curé, qui reparaît dans ce grotesque équipage aux yeux ébahis de ses paroissiens.

Pontalais se retira triomphant, mais peu de temps après René Benoît fut bien vengé; défense fut faite aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne d'ouvrir les portes de leur théâtre avant que les vêpres fussent achevées.

Ainsi se termina ce différend, qui ne prouve rien, du reste, contre les goûts artistiques et littéraires du curé de Saint-Eustache. Loin de là, il y a peu d'églises aussi riches en monuments funèbres et surtout en monuments *littéraires*, s'il est permis de parler ainsi des tombeaux de Voiture, le poète bel-esprit mort en 1648, du grammairien Vaugelas, mort en 1650, du poète Benserade, du ministre Colbert, d'Antoine Furetière de l'Académie française, de Marie de Gournay, fille adoptive de Michel Montaigne, à laquelle nous devons l'admirable livre des *Essais*, rassemblés et publiés par elle. Là encore fut enterré Chevert, pour lequel d'Alembert composa une épitaphe très-remarquable, modèle de simplicité et d'éloquence, que nous ne pouvons résister au désir de transcrire ici :

« Ci-gît François Chevert, commandeur, grand'croix de l'ordre de

» Saint-Louis, chevallier de l'Aigle blanc de Pologne, gouverneur de Gi-
» vet et de Charlemont, lieutenant-général des armées du roi.

» Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra » au service dès l'âge de onze ans ; il s'éleva malgré l'envie, à force de » mérite, et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat; le seul titre de » maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple » de ceux qui le prendront pour modèle.

» Il était né à Verdun sur Meuse, le 2 février 1699; il mourut à Paris, » le 24 janvier 1769. » Il est impossible de dire plus de choses en moins de mots et en meilleurs termes.

Maintenant que nous avons exploré les deux pôles de notre sujet, la Halle au Blé et la pointe Saint-Eustache, gravissons la spirale de pierre qui monte au sommet de la colonne de Médicis, et de ce point culminant jetons un rapide coup-d'œil sur le quartier qui nous environne.

Derrière le cercle que nous avons tracé, à l'extrémité de la rue Oblin, commence la rue du Jour, où Charles VI fit construire une maison, des écuries et un jeu de paume, et dont il fit pendant quelque temps son séjour. De là lui est venu le nom qu'elle porte; de l'autre côté de Saint-Eustache est la rue des Prouvaires; les prêtres de Saint-Eustache qui l'habitaient au XIII[e] siècle lui ont donné leur nom. En 1476, Alphonse V, roi de Portugal, étant venu à Paris, Louis XI le logea dans la rue des Prouvaires, chez un épicier nommé Laurent Herbelot. Ici c'est la rue des Deux Écus, là c'est la rue du Four; partout c'est la honte, la misère et la prostitution, qui se cachent aux angles de Saint-Eustache, comme dans les carrefours de la Halle au Blé : c'est par là que nous terminerons.

Comme œuvre d'art, la Halle au Blé est plus que médiocre, elle est nulle; comme monument d'utilité publique, elle ne pouvait être plus mal placée. Nous ne répéterons pas les éloges exagérés qui ont été décernés au choix des pierres et à la qualité des briques employées dans sa construction. Nous nous garderons bien de parler de sa coupole, les questions de diamètre et de circonférence ne sont pas de notre ressort; que M. Le Camus de Mezières et MM. Grand et Molinos soient de remarquables géomètres et des architectes de talent, nous sommes bien loin de le trouver mauvais, attendu que cela nous est parfaitement indifférent; mais ce que nous nions de toutes nos forces, c'est que la Halle au Blé soit une œuvre d'art, et ces messieurs des artistes.

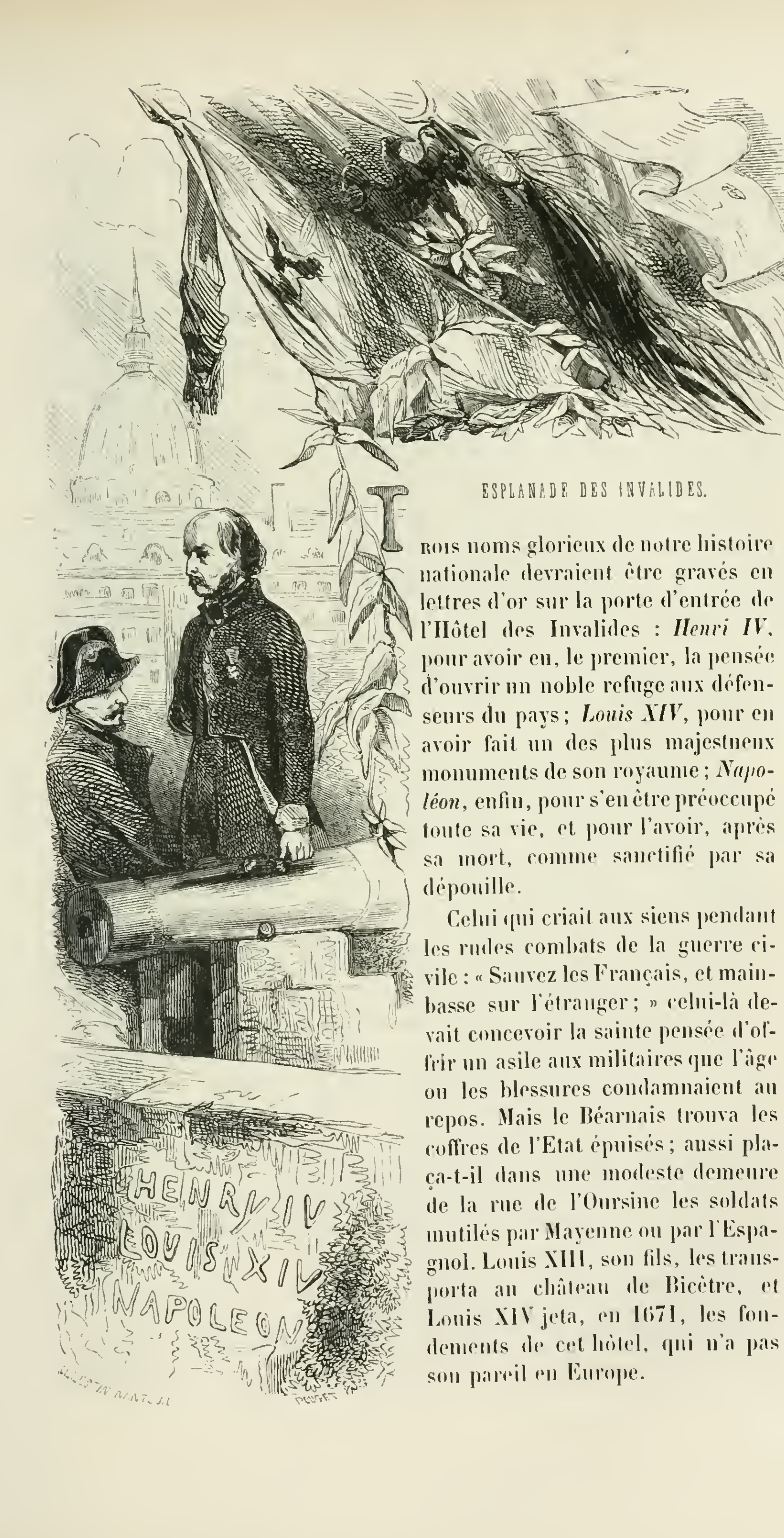
Nous donnerions toutes les pierres, toutes les briques, tout le cuivre et tout le zinc, et tous les vitraux par dessus le marché, qui donnent une si grande importance à la Halle au Blé, pour cette élégante colonne de Médicis dont nous parlions tout-à-l'heure; et à ce sujet, un dernier mot. La démolition de l'hôtel Soissons allait être achevée, déjà le marteau s'abattait sur la frêle aiguille de Bullan, lorsqu'un amateur éclairé des

arts, indigné d'un pareil sacrilége, se présenta pour l'acheter. Cette colonne lui fut adjugée pour la somme de quinze cents livres.

On a immortalisé le nom des magistrats qui sont restés spectateurs muets de cette profanation, on n'a rien fait pour sauver de l'oubli le nom de ce protecteur des arts : c'était M. Petit de Bachaumont ; nous sommes heureux de pouvoir lui rendre ici l'honneur qui lui est dû.

Voilà donc ce que c'est que la gloire. On aura vu se succéder vingt générations de rois ; on aura servi de séjour à la reine Blanche, la dame *au doulx regard*, abrité la démence de Charles VI et le repentir des plus jolies pécheresses du xv[e] siècle ; on aura fait de la nécromancie avec la reine Catherine, de la chimie avec la comtesse de Soissons et de la finance avec le prince de Carignan : et de tout cela il ne restera rien, rien qu'un quartier fangeux, bruyant, mal aéré, des rues sombres, encombrées d'immondices, et une halle où s'accomplit chaque jour, sur une denrée de nécessité première, le plus scandaleux agiotage ; car la Halle au Blé n'est, après tout, il faut bien le dire, que la bourse des farines. Tous les abus de la coulisse se sont glissés dans son sein, les ravages de la fin de mois s'y font sentir, la vente à prime et la vente à livrer y ont fait élection de domicile. Rien n'y manque, en un mot, ni les plus scandaleuses fortunes, ni les plus épouvantables désastres. Encore si c'était tout ; qu'importe, en effet, quelques méchants millions plus ou moins gagnés, plus ou moins perdus, plus ou moins volés ! le mal n'est pas là assurément ; mais ce qui est important, ce qui est immoral, bien plus, ce qui est impolitique, c'est que le prix du pain augmente ou diminue en raison de la hausse ou de la baisse imprimée aux farines. Que les spéculateurs se ruinent du jour au lendemain, libre à eux ; mais que le pain, la seule nourriture du pauvre, devienne un objet de luxe, voilà ce que l'on devrait prévenir, ce que l'on devrait empêcher. Le peuple a un appétit robuste : quand il a faim, il mangerait des bastilles : donnez-lui donc du pain !

Ch. ROUGET.




ESPLANADE DES INVALIDES.

Trois noms glorieux de notre histoire nationale devraient être gravés en lettres d'or sur la porte d'entrée de l'Hôtel des Invalides : *Henri IV*, pour avoir eu, le premier, la pensée d'ouvrir un noble refuge aux défenseurs du pays ; *Louis XIV*, pour en avoir fait un des plus majestueux monuments de son royaume ; *Napoléon*, enfin, pour s'en être préoccupé toute sa vie, et pour l'avoir, après sa mort, comme sanctifié par sa dépouille.

Celui qui criait aux siens pendant les rudes combats de la guerre civile : « Sauvez les Français, et main-basse sur l'étranger ; » celui-là devait concevoir la sainte pensée d'offrir un asile aux militaires que l'âge ou les blessures condamnaient au repos. Mais le Béarnais trouva les coffres de l'Etat épuisés ; aussi plaça-t-il dans une modeste demeure de la rue de l'Oursine les soldats mutilés par Mayenne ou par l'Espagnol. Louis XIII, son fils, les transporta au château de Bicêtre, et Louis XIV jeta, en 1671, les fondements de cet hôtel, qui n'a pas son pareil en Europe.

Le sort des défenseurs du pays commença alors seulement à être honorablement fixé.

Avant ce jour, les abbayes, les prieurés contribuaient à nourrir, à entretenir, à loger, les vieux soldats. Tout monastère en recevait un certain nombre ; mais un devoir ridicule ou humiliant leur était imposé en retour ; ils étaient obligés de sonner les cloches pour éveiller les moines ; ces hommes d'épée, qui avaient été réveillés si longtemps au son du clairon et du tambour, moins considérés que les sacristains, moins estimés que les suisses de paroisse, dans leurs mains le balai remplaçait le fusil qu'ils avaient noblement porté. Honneur au petit-fils de Henri IV pour avoir relevé le vieux soldat de ces humiliantes nécessités !

L'édit de fondation de l'Hôtel des Invalides parut en 1674 ; il mérite qu'on en cite des extraits. La France était toute saignante encore de glorieuses blessures, et elle allait s'engager de nouveau dans une guerre formidable. Louis XIV, dira-t-on peut-être, avait intérêt à se montrer généreux envers les soldats vieux ou mutilés, puisqu'il en appelait de plus jeunes à de nouvelles chances. Qu'importe si dans ce grand acte de reconnaissance il entrait un peu d'égoïsme ! Les rois ne font pas toujours de grandes choses, alors même que leur intérêt particulier marche d'accord avec l'équité.

« Nous avons estimé, dit le monarque, qu'il n'était pas moins digne
» de notre pitié que de notre justice, de tirer hors de la misère et de la
» mendicité les pauvres officiers et soldats de nos troupes qui, ayant
» vieilli dans le service, ou qui, dans les guerres passées, ayant été
» estropiés, étaient hors d'état de pouvoir vivre et subsister ; et qu'il
» était bien raisonnable que ceux qui ont exposé librement leur vie et
» prodigué leur sang pour la défense et le soutien de cette monarchie...
» jouissent du repos qu'ils ont assuré à nos autres sujets, et passent le
» reste de leurs jours en tranquillité...... A l'effet de quoi, et pour suivre
» un si pieux et si louable dessein et mettre la dernière main à un ou-
» vrage si utile et si important, nous avons donné nos ordres pour faire
» bâtir et édifier ledit hôtel royal, au bout du faubourg Saint-Germain
» de notre bonne ville de Paris. »

On fit trois classes d'officiers et soldats, pouvant être reçus.

La première classe comprenait ceux qui avaient servi vingt ans.

La deuxième classe, ceux qui, après avoir rempli deux engagements de six ans, se trouvaient par leur âge ou leur mauvaise santé hors d'état de continuer le service.

La troisième enfin, ceux qui étaient estropiés ou grièvement blessés, sans avoir égard au temps pendant lequel ils avaient servi.

Il est inutile d'entrer dans de plus longs détails sur une organisation qui, depuis cette époque, a été considérablement modifiée. Dans le prin-

cipe, le cadre des invalides *résidents* s'élevait à quatre ou cinq mille ; il y a place aujourd'hui pour sept mille pensionnaires, bien logés, bien nourris, bien chauffés, entretenus avec soin et recevant : les officiers, 10 fr. par mois, et les soldats 1 fr. pour leurs *menus besoins*.

L'Hôtel des Invalides semble être l'établissement national que Louis XIV affectionnait le plus Souvent il s'y rendait incognito ; quelquefois sa cour l'y suivait en grande pompe.

Son dernier soupir témoigne encore de cette prédilection : « Outre les » différents établissements que nous avons faits dans le cours de notre » règne (dit-il dans son testament), il n'y en a point qui soit plus utile à » l'État que celui de l'Hôtel royal des Invalides... Toutes sortes de motifs » doivent engager le dauphin et tous les rois nos successeurs à le soutenir » et à lui accorder une protection particulière. Nous les y exhortons « autant qu'il est en notre pouvoir. »

Coustou le jeune, qui a fièrement campé Louis XIV à cheval, au-dessus de la porte d'entrée, a donc eu raison d'asseoir aux angles du piédestal, et dominant les statues colossales de Mars et de Minerve, les figures plus modestes de la Justice et de la Prudence.

Situé à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, presqu'au milieu de l'ancienne place de Grenelle, non loin du fleuve qui baigne le centre de Paris, sur un terrain un peu élevé et dans une magnifique position, l'Hôtel des Invalides occupe une surface de 5 hectares, 400 ares.

Lorsque, sur les dessins de Libéral Bruant, s'élevaient ces fortes murailles, les jeunes et les vieux soldats ne craignaient plus tant la guerre. « Morts, disaient-ils, Dieu là-haut récompense les braves ; blessés, le roi à Paris nous bâtit un palais. En avant donc, et vive la France !... »

Le clergé et les moines en furent seuls marris ; ils perdaient leurs sonneurs de cloches et leurs balayeurs d'église....

.... Jadis, pour soutenir ses jours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir :
L'État qu'il a vengé daigne enfin le nourrir !

La façade de l'Hôtel des Invalides a 198 mètres de long, d'une extrémité à l'autre de ses pavillons ; au centre, est la porte surmontée d'une forme cintrée où l'on voyait un bas-relief représentant Louis XIV, entouré comme le soleil des douze signes du zodiaque ; en avant est une place en demi-lune entourée de fossés, revêtus en maçonnerie jusqu'à hauteur d'appui. Là, comme pour annoncer les hôtes du lieu, seize pièces de canon présentent leur bouche tamponnée aux promeneurs inoffensifs. Un beau page, tantôt borgne, tantôt manchot, tantôt jambe-de-bois,

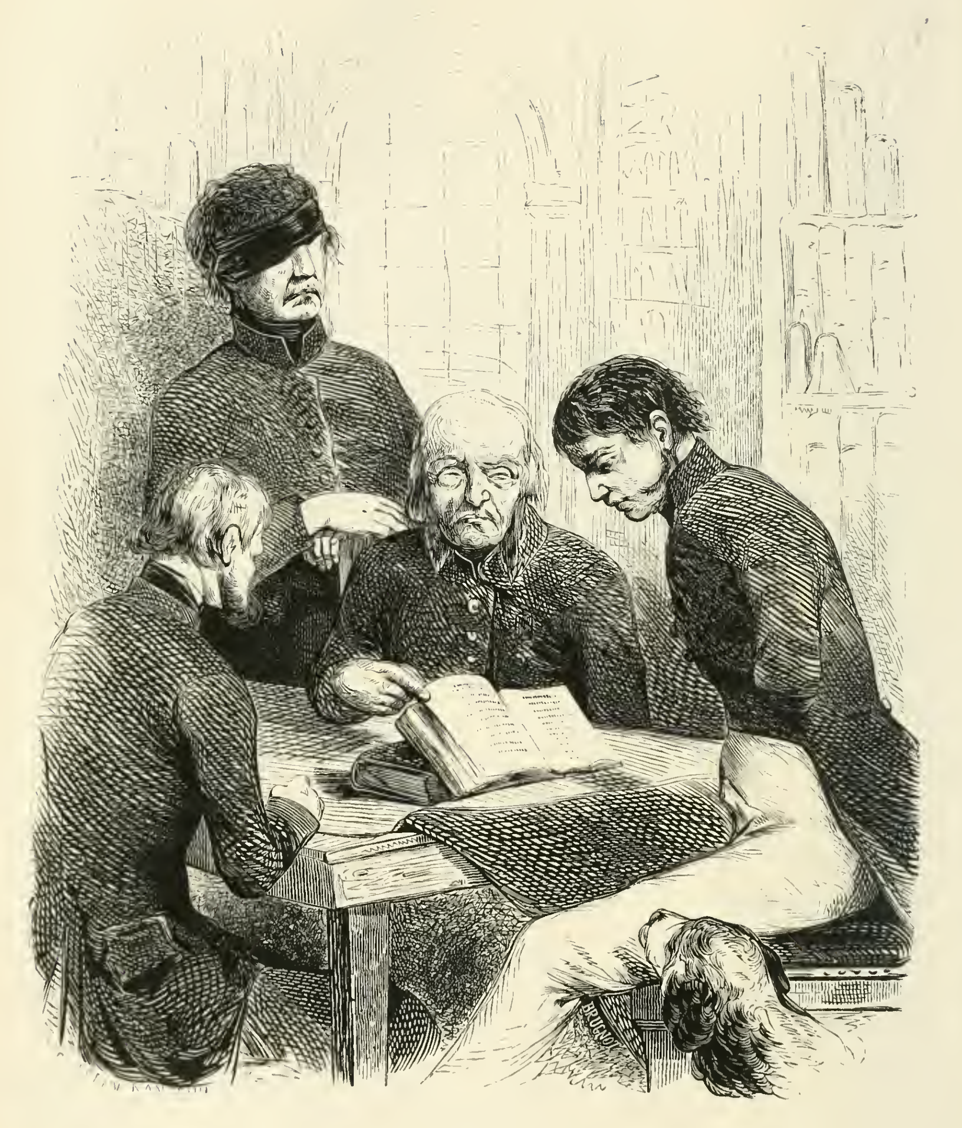
monte la garde à la grille d'entrée. Derrière lui s'allongent de galants parterres symétriquement dessinés; et sur les côtés de la place, quelques invalides ratissent, bêchent, cultivent enfin des jardinets particu-




liers, où la rose fleurit pour le corset de leur belle; où grimpent aussi à des berceaux treillagés la gracieuse clématite et le volubilis tricolore.

Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Quittons cette place extérieure, passons sous la grande porte, et saluons la statue équestre du royal fondateur; entrons dans la cour Napoléon, suivons de l'œil, dans cette cour, les glorieux débris de nos armées immortelles; voyons-les se glisser, vieux ou aveugles, le long de ces quatre corps de bâtiments; écoutons retentir leurs béquilles sur les dalles des arcades; ils montent, ils descendent, ils vont et viennent comme les habitants d'une fourmillière. Attention! le tambour bat; les quatre réfectoires sont ouverts. Là, au milieu de peintures à fresque, représentant des victoires du règne de Louis XIV, des tables rondes de huit couverts sont dressées, et chaque soldat y vient prendre sa place accoutumée. Alors commence un curieux, un intéressant spectacle: l'aveugle arrive, appuyé sur l'épaule du manchot qui lui sert de guide, et



Esplanade des Invalides.

le manchot trouve à son tour un soldat à la jambe de bois qui lui coupe les morceaux et lui donne la becquée.

Dans la bibliothèque, au centre de 25,000 volumes, riche présent de l'empereur Napoléon, un cercle d'aveugles est formé, et un camarade leur fait la lecture. Toutes les fois qu'il arrive à la fin de la deuxième page, « tournez », dit le lecteur qui a laissé ses deux bras à Wagram ou à Moscow; et un aveugle des Pyramides est là, dont le doigt exercé obéit au commandement. Partout l'Hôtel des Invalides offre la réalisation de la fable de l'*Aveugle et le Paralytique* :

Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

Le secours mutuel y est organisé ; disons mieux : y est inspiré par la fraternité militaire plus que par l'infortune et la nécessité.

Ne sortons pas encore ; jetons un coup-d'œil dans les vastes cuisines, où le feu pétille sous les marmites gigantesques, dont la crédulité provinciale a cependant décuplé les dimensions. Au fait, on peut croire aux marmites de vingt mètres de circonférence, fonctionnant à merveille, quand on croit à la tête de bois de l'invalide bon vivant.

Visitons encore, et avec un tout autre intérêt, les infirmeries où les sœurs de la charité ne cessent de prodiguer le dévouement aux malades, aux vieillards, aux plus infirmes des pensionnaires ; montons jusqu'aux combles de l'édifice, à la salle des *plans en relief des places fortes de France*, où l'on ne pénètre qu'avec une permission du ministre de la guerre ; passons enfin à l'église... Mais non ; le récit d'illustres funérailles nous y ramènera plus tard ; retournons sur nos pas, à l'Esplanade qui nous réclame.

On est redevable de l'Esplanade des Invalides au comte d'Argenson, ministre de la guerre sous Louis XV. C'est à l'ombre de ces quinconces épais, c'est sous ces belles allées d'ormes, et de tilleuls servant de cadre à de frais tapis de verdure, que les vieux soldats promènent leur rêverie : comme aux héros d'Homère et de Virgile, il fallait bien leur créer un Elysée. Cette esplanade silencieuse, où l'oiseau chante et fait son nid, tranquille comme au fond d'un bois écarté, le peuple l'envahît plus d'une fois, et y laissa l'empreinte de ses pieds de géant. Est-il une rue de Paris, un de ses carrefours, une de ses promenades, qui n'ait sa page glorieuse et sa date immortelle? Une fois..... c'était le 14 juillet 1789 :

Trente-cinq mille hommes campaient sur la route de Versailles; les gardes suisses occupaient même l'entrée de la place Louis XV. Le prétexte était le rétablissement de l'ordre public ; l'objet réel, la dissolution des états-généraux. Mirabeau, depuis quatre jours, avait rédigé la fameuse adresse qui demandait l'éloignement des troupes et le renvoi des Suisses ; Louis XVI avait refusé. La veille du grand jour, le prince de Lambese avait sabré des promeneurs dans le jardin des Tuileries, et, une heure

plus tard, Camille Desmoulins avait transformé en cocardes aux couleurs de l'espérance les feuilles des arbres du Palais-Royal. Deux conspirations depuis longtemps en présence, celle de l'aristocratie et celle du peuple, allaient se heurter enfin.

Le soleil qui devait éclairer la chute de la Bastille n'était pas encore levé, mais déjà pointait à l'horizon de Paris l'aurore de la liberté. Deux hommes franchirent alors la grille de l'Hôtel et gagnèrent, en continuant leur conversation commencée, les premiers arbres de l'Esplanade. L'un d'eux était M. de Sombreuil, gouverneur des Invalides; l'autre, un courtisan dont le nom est resté inconnu.

« Dites au roi que je ferai mon devoir, Monsieur; mais, je vous le répète, en voulant faire naître la peur, on peut enfanter l'enthousiasme. Le peuple se forge des armes comme par enchantement quand la nécessité le lui commande, Annoncez à Versailles, Monsieur, que cent cinquante mille piques ont été fabriquées en une nuit.

— Des piques, répondit l'inconnu, en souriant avec mépris, que pourront les piques contre les canons et les fusils de M. de Besenval ?

— Mais le peuple sait où des canons dorment sur leurs affûts; il sait où des milliers de fusils se trouvent en dépôt. Deux députations de districts vinrent hier déjà réclamer les 32,000 armes à feu que renferment les souterrains de l'Hôtel; j'ai refusé de les donner aux députés, mais si le peuple vient les prendre.....

— Vous les défendrez, M. de Sombreuil...— Oui, si mes invalides écoutent ma voix... Mais, portez mes craintes à Versailles... Hier, après avoir éconduit les deux députations, j'ai imaginé de faire retirer de tous les fusils les chiens et les baguettes.— C'est parfait, M. le gouverneur... Voilà une ruse de comédie... qui rendra toute tragédie impossible. . Le récit en égaiera la Cour. — Patience, Monsieur ; ne vous hâtez pas de rire. J'ai donc fait descendre vingt invalides pour mettre mon moyen à exécution. — Il n'en fallait pas davantage pour rendre dans une nuit toutes ces armes inoffensives.— Eh bien! Monsieur, dans l'espace de six heures, vingt invalides de choix n'avaient désarmé que vingt fusils —Un fusil par six heures et par individu! d'honneur, c'est par trop invalide... — Monsieur, répondit M. de Sombreuil à l'inconnu qui riait aux éclats de sa mauvaise plaisanterie, libre à vous de réjouir la Cour avec le récit que je vous ait fait, et surtout avec le jeu de mots qu'il vient de vous inspirer... Cependant, n'oubliez pas de dire à Sa Majesté qu'un danger peut naître,et que j'attends des ordres. »

Là-dessus le gouverneur tourna les talons au courtisan, qui monta à cheval et se dirigea du côté de Versailles. Deux heures après cet entretien, des rassemblements nombreux débouchaient par les rues de Grenelle, de Varennes, de l'Université, et envahissaient l'Esplanade.

Il y avait un danger réel dans cette expédition. Le procureur de la ville l'affronta courageusement, à la tête de quelques compagnies de gardes françaises, rangées déjà sous la bannière des autorités révolutionnaires. Dans d'autres groupes moins pacifiques on distinguait les habits rouges des clercs de la Basoche; mais le rassemblement le plus tumultueux était celui que conduisait le curé de Saint-Etienne-du-Mont, animant du geste et de la voix ses fidèles paroissiens.

M. de Sombreuil répondit, comme la veille, au magistrat que : dépositaire des fusils, il ne pourrait les livrer sans l'autorisation du ministre de la guerre, auquel il s'était adressé; et il ajouta, pour gagner du temps sans doute, que la réponse arriverait dans une heure.

Il était imprudent pour le peuple de se contenter de ce faux-fuyant, en face des préparatifs hostiles du maréchal de Broglie et de M. de Besenval. Cette réflexion une fois exprimée à haute voix par un simple ouvrier, la foule se précipite, franchit les fossés de l'hôtel, avec d'autant plus de facilité que les invalides assiégés tendent les mains et les béquilles aux assiégeants; on désarme les sentinelles, qui se laissent faire. Pour traîner vingt pièces de canon dont on s'empare, on emprunte à M. de Sombreuil, qui les livre sans se faire prier, les chevaux de sa voiture; enfin on descend dans les souterrains, au-dessous du dôme; on y trouve les fusils, on les emporte au nombre de près de 30,000, y compris les vingt qui avaient été désorganisés la veille par les doigts paresseux des vingt vétérans patriotes. Une fois armé, le peuple traverse l'Esplanade et se répand dans Paris; un grand nombre de vieux soldats se mêlent à la foule, l'instruisent en marchant, la dirigent militairement; et tout ce peuple va, le même jour, faire contre les murs de la Bastille le premier essai de ses forces invincibles. C'est donc sur l'Esplanade des Invalides que commença le grand combat du despotisme et de la liberté. Ces soldats mutilés, leurs canons, leurs fusils, figurèrent souvent à titres d'acteurs et d'accessoires dans le magnifique drame de la révolution. Quant à l'Esplanade, elle fut envahie, occupée, parcourue toutes les fois que le peuple de Paris se rendit au Champ-de-Mars et à la plaine de Grenelle, où se déroulèrent quelques-uns des plus pathétiques tableaux de cette sublime période.

Bonaparte rappela dans le feuillage de ce quinconce les oiseaux effarouchés; et si, souvent alors, on les vit s'envoler à tire-d'ailes, c'est que les canons des Invalides, replacés sur leurs affûts, avaient pour mission d'annoncer à la France les victoires de ses enfants.

En 1804, le conquérant de l'Italie plaça le lion de Saint-Marc au milieu de la grande allée de l'Esplanade. Hélas! il resta seize ans à peine sur le piédestal de Trepsat; mais Venise ne revit son palladium que brisé en éclats, et c'est par morceaux rajustés qu'il est remonté sur sa haute colonne. La veille du jour où l'Autrichien devait nous l'enlever,

grues et cabestans avaient été dressés autour du superbe trophée. Un invalide, selon l'usage, fut placé là toute la nuit, comme gardien ; et le jour venu, quand les poulies tournèrent, quand les cordages se tendirent sous l'effort des ouvriers, le lion, soulevé un instant, tomba et se fracassa sur le sol de l'Esplanade. Le gardien de nuit n'aurait-il pas dévotement coupé avec son briquet d'Italie quelques brins du chanvre, qui sembla se rompre sous le poids du bronze colossal ?

Une gerbe de lys en plomb doré remplaça, sous la Restauration, le lion absent ; et du centre de chacune de ces fleurs coulait quelquefois un léger filet d'eau, qui allait humecter le fond d'une grande vasque circulaire.

Après la révolution de juillet, un buste de Lafayette détrôna le bouquet de fleurs royales ; et maintenant, buste et fontaine ont disparu. Rien n'arrête plus l'œil sur la longue ligne qui va se prolongeant entre des tapis de verdure et de belles allées, depuis la grille de l'hôtel jusqu'au parapet qui borde la Seine.

Nous n'en avons pas fini encore avec l'époque impériale ; notre chronique y doit puiser d'autres souvenirs.... Un jour, les canonniers invalides étaient à leurs pièces, écouvillon en main et mèche allumée. Paris attendait tout en émoi. On disait que le docteur Dubois venait d'être appelé aux Tuileries ; et aussitôt la foule d'accourir par toutes les avenues sur le terre-plain des Invalides, entre les fossés et l'Esplanade.

Place ! place au page de l'Empereur qui apporte la grande nouvelle ! Et le page entra au galop de son cheval dans la cour de l'hôtel. Quelques minutes après, une mèche allumée traça un demi-cercle à la droite d'un affût, et donna un baiser de feu à la lumière d'un canon. Le premier coup retentit ; et sur cette multitude qui parlait, qui jacassait comme une femme bavarde, plana aussitôt un de ces silences imposants, solennels, qui s'échappent des foules immenses. Seulement, à chaque détonation, il bruissait un léger murmure, écho du bronze qui avait commencé à parler. On comptait à voix basse : un... deux... trois... quatre... jusqu'à vingt, limite fatale, car à ce nombre, le doute sur le sexe de l'enfant n'avait pas cessé. Encore une gargousse brûlée, et Napoléon avait un héritier mâle, un successeur direct au trône impérial.

L'invalide qui devait enflammer la vingt-unième amorce avait été jadis le loustic du régiment. Voyant la foule suspendue au bout de corde qui brûlait dans sa main, il l'abattit à faux sur la pièce, puis, comme si la mèche eût été presque éteinte, il l'approcha de ses lèvres pour la ranimer en soufflant. Pendant ces évolutions calculées, l'intervalle voulu entre deux détonations s'était écoulé et au-delà ; si bien que Paris, l'oreille au guet, était consterné. Ces mots circulaient déjà sous les quinconces : « — Vingt ! — Rien que vingt ! — C'est fini , c'est une fille !

Le loustic coupa court aux commentaires. Le vingt-unième coup de

canon éclata ; et d'un bout à l'autre de l'Esplanade un cri s'élança dans les airs : Vive l'Empereur! —Vive l'Empereur! répondirent de l'autre côté des fossés les mutilés de l'Empire. Vive l'Empereur! dirent aussi les blessés de Sambre-et-Meuse ; et de vieux soldats de Fontenoi poussèrent aussi ce cri qui signifiait : Vive la France, glorieuse et respectée!...

Alors l'hôtel en hébergeait encore plus d'un de ces braves militaires, qui eurent l'honneur de servir sous Maurice de Saxe ou Richelieu. C'était plaisir de les voir marcher fraternellement, appuyés sur un camarade de Hoche, ou sur un grognard d'Oudinot. Assis sur un banc de pierre de l'Esplanade, ils contaient aux nouveaux venus Port-Mahon et Laufelt ; puis, quand les jeunes parlaient, quand ils disaient les envahissements du torrent républicain et les élans rapides de l'aigle impérial, les vieux soldats de l'antique monarchie trahissaient leur admiration par cette phrase banale : « J'aurais voulu être là ! » Et comme le brave Crillon, ils se seraient pendus de regret de ne s'être pas trouvés à de pareilles fêtes.

Ah! le poète avait surpris, sans doute, un de ces naïfs entretiens quand il fit dire par un soldat de l'ancien régime :

Vieux compagnons, des héros d'un autre âge
Comme Nestor je ne vous parle pas;
De tous les jours où brilla mon courage.
J'achèterais un jour de vos combats.

Mais bientôt, à ces époques de joie universelle succédèrent des temps



de deuil. Un matin, Paris au désespoir vint secouer la grille des Inva-

lides : « Aux armes, crie-t-on ! Aux armes, vieux soldats.... L'étranger est à la barrière. » Soudain, comme au son de la trompette du dernier jugement, ces nobles débris de nos légions secouent leur poussière, se redressent, se cherchent, se combinent, et par tronçons réunis reconstituent des soldats complets, forment des pelotons, se groupent en batteries, qui s'arment, marchent, manœuvrent, s'attèlent aux canons, les traînent jusqu'à la route de Vincennes, jusqu'aux buttes Saint-Chaumont, jusqu'à la barrière de Clichy ; et là, de béquille ferme, ils défendent Paris, sous le commandement de celui qui sera plus tard gouverneur des Invalides..... Dernier et sublime fait d'armes qu'ont popularisé la plume, le pinceau et le burin !

Mais voici la grande journée de l'Esplanade des Invalides.

Dès l'aube, tout un peuple est en mouvement, toutes les imaginations sont remuées ; la France entière est représentée dans sa capitale ; les vieilles générations pleurent, les jeunes admirent. La nationalité française se réveille et se rattache à une grande ombre qui s'avance. Bonaparte, le premier consul, Napoléon, l'empereur, le petit caporal, le proscrit de Sainte-Hélène, tous ces grands hommes si populaires reviennent dans un même cercueil, après vingt-cinq ans d'exil !

Les abords de l'Esplanade, l'Esplanade elle-même, dans la partie qui n'est pas interdite, tout est envahi avant le jour par des hommes, des femmes, des enfants qui affrontent une température de glace.

Bientôt le dôme doré des Invalides reflète des rayons éclatants ; c'est le soleil d'Austerlitz qui se lève ! tout le monde l'a reconnu et salué. Lui aussi vient revoir son héros...

Chacun disait : quel beau temps !
Le ciel, toujours le protége !

A dix heures, un coup de canon tiré de Neuilly annonce que le cortége s'ébranle. Pendant qu'il s'avance dans tout son éclat, dans toute sa majesté, pendant que Napoléon s'arrête sous cet arc-de-triomphe de l'Étoile qu'il fonda de sa main puissante ; pendant que sur une longue ligne, toute resplendissante d'armes, d'uniformes et d'étendards, il passe sa dernière revue ; pendant que l'armée frémit et pleure, que les gardes nationales présentent les armes, que les drapeaux s'agitent, que les ponts gémissent sous le poids de la foule, jetons un coup-d'œil rapide sur l'Esplanade, dans la cour intérieure de l'hôtel et dans l'église, où nous n'avons pas encore pénétré.

Trente-sept statues gigantesques sont alignées le long des quinconces. Entre ces statues faites à la taille des héros dont elles sont l'image, des flammes funèbres brûlent dans des trépieds dorés. Derrière cette double

rangée de rois, de généraux, deux estrades sont bâties où trente-six mille personnes, debout, échelonnées, resteront là, en plein air, en plein vent, en plein froid, heureuses, dans leur souffrance, de leur place privilégiée ; et derrière ces estrades, une foule compacte, plus de deux cent mille citoyens se rappelant combien la France fut grande alors que l'homme géant combattait pour elle.

L'entrée de l'hôtel est imposante de draperies ; la cour intérieure, où six mille places ont été marquées, offre une décoration bien harmoniée avec la circonstance ; des tentures noires, brodées d'argent, des grisailles, des trophées, des boucliers, des chiffres de Napoléon ; tout cela éveille des idées de gloire, tout cela se marie par ses couleurs sombres à la couleur grise du monument.

L'église, divisée en deux parties, la première, que l'on doit à Bruant le jeune, n'offre plus au regard ses deux ordres de colonnes ioniques et composites l'un sur l'autre placés. Les belles figures de Van-Clève et de Coustou l'aîné sont masquées aussi ; l'autel lui-même, ses six colonnes torses, dorées, garnies d'épis, de pampre, de feuillage, portant faisceaux de palmes qui, en se réunissant soutiennent le baldaquin, cet autel a disparu pour la cérémonie. Complètement transformée, cette partie de l'église resplendit d'or et d'argent sur un fond violet et noir ; les travées latérales sont disposées en tribunes inférieures et supérieures ; à chaque pilastre s'élève un faisceau de drapeaux tricolores ; et les noms des plus illustres généraux et des plus glorieuses victoires du consulat et de l'empire étoilent les deux côtés de la nef.

La partie appelée le dôme, ce chef-d'œuvre d'architecture élevé par Jules Hardouin Mansard, a changé totalement aussi de caractère. Là sont réunies les notabilités les plus éminentes du pays, autour du catafalque, dont la partie inférieure attend le cercueil du héros. Aux angles de ce monument s'élèvent quatre figures de victoires, dominées par l'aigle impérial aux ailes déployées. Où sont les peintures de Lafosse ? *La gloire du paradis, la félicité des bienheureux ?* qui les cherche de l'œil ? qui s'en informe ? Voyez, voyez ces velours, cet or, ces lauriers se jouant sur une draperie parsemée d'abeilles... Regardez, avant tout, ces drapeaux de vingt nations, que nos soldats enlevèrent à l'ennemi, et qu'on avait voulu leur reprendre avec le lion de Saint-Marc ! Les sublimes recéleurs de ces trophées sont descendus naguère au fond des souterrains ; ils ont déroulé ces glorieux lambeaux tachés de leur sang peut-être ; ils les ont suspendus de nouveau à la voûte du temple, où on croit les voir s'incliner devant la grande ombre qui s'avance.

Vingt-un coups de canon annoncent son arrivée sur l'Esplanade. Quel moment solennel ! Napoléon mort, défilant devant l'image de ses généraux, morts comme lui, pour aller, à quelques pas de là, se coucher

dans la tombe qui lui est préparée, et que garderont les débris mutilés de ses glorieuses phalanges !

Le mausolée porté sur quatre roues étincelantes d'or, traîné par seize chevaux richement caparaçonnés, traverse l'Esplanade. Là, comme sur toute la route parcourue, tous les fronts se découvrent, et une voix énergique, la grande voix du peuple, fait entendre ce cri de *vive l'Empereur !* autour de ses restes inanimés !

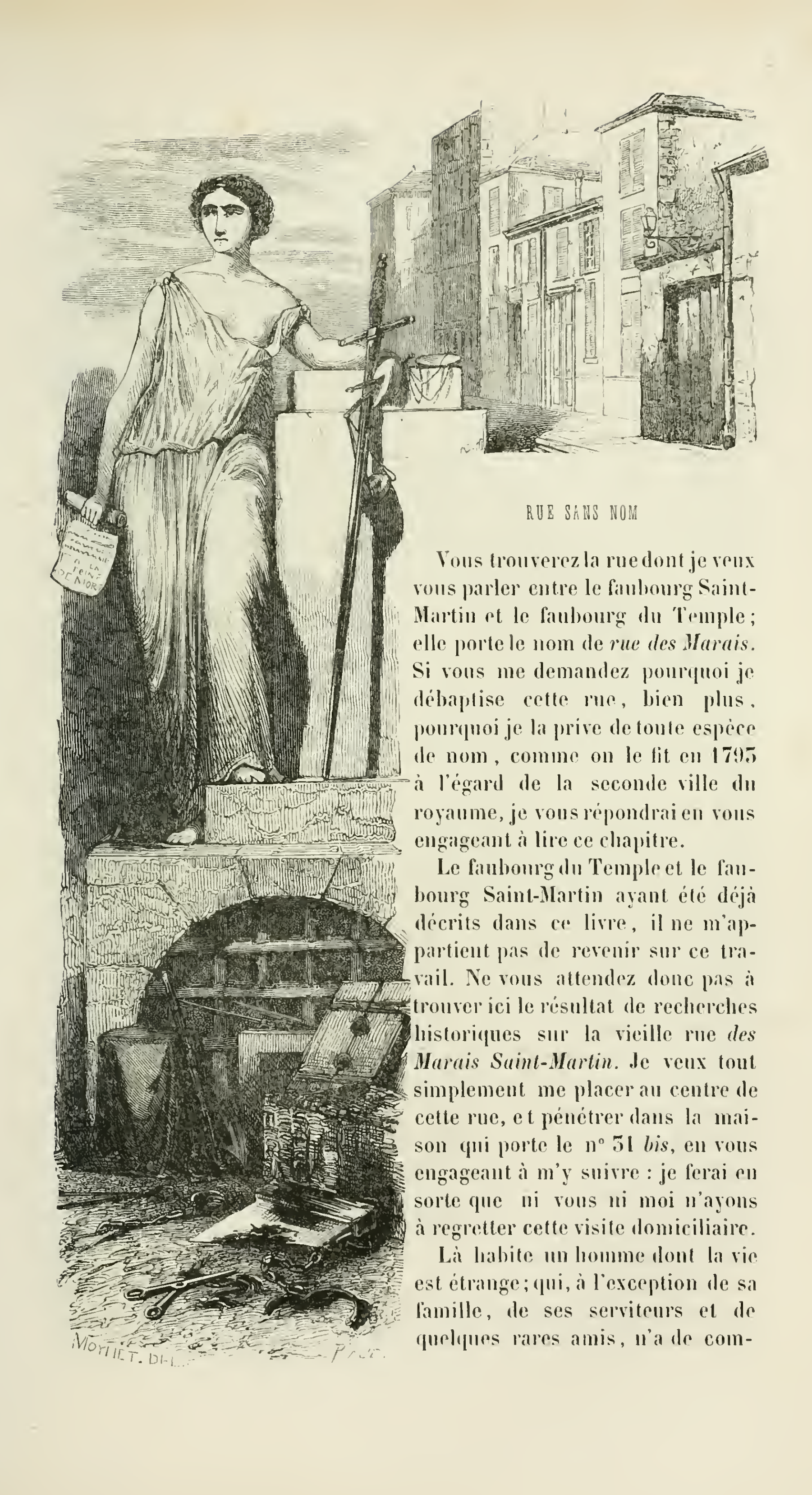
Le char funèbre s'est arrêté à la grille de l'hôtel. Trente-six matelots s'emparent du cercueil et le portent jusqu'à la cour intérieure ; là, trente-six sous-officiers de la garde nationale et de l'armée, les remplacent jusque sous le dôme..... et les cérémonies de l'église commencent.

Ainsi, sur l'Esplanade des Invalides, déjà si riche en souvenirs, s'est accompli ce dernier vœu de Napoléon :

« Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine. »

Étienne Arago.





## RUE SANS NOM

Vous trouverez la rue dont je veux vous parler entre le faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple ; elle porte le nom de *rue des Marais*. Si vous me demandez pourquoi je débaptise cette rue, bien plus, pourquoi je la prive de toute espèce de nom, comme on le fit en 1793 à l'égard de la seconde ville du royaume, je vous répondrai en vous engageant à lire ce chapitre.

Le faubourg du Temple et le faubourg Saint-Martin ayant été déjà décrits dans ce livre, il ne m'appartient pas de revenir sur ce travail. Ne vous attendez donc pas à trouver ici le résultat de recherches historiques sur la vieille rue *des Marais Saint-Martin*. Je veux tout simplement me placer au centre de cette rue, et pénétrer dans la maison qui porte le n° 31 *bis*, en vous engageant à m'y suivre : je ferai en sorte que ni vous ni moi n'ayons à regretter cette visite domiciliaire.

Là habite un homme dont la vie est étrange ; qui, à l'exception de sa famille, de ses serviteurs et de quelques rares amis, n'a de com-

merce qu'avec des malheureux, qui n'en ont plus avec la société, du sein de laquelle ils vont disparaître tout-à-l'heure; un homme dont l'aspect, dont le nom même, fige le sang dans les artères, et dont la seule présence dit à celui qu'il approche : « Tu n'es plus de ce monde ! »

C'est l'exécuteur des jugements criminels !.... Inclinons-nous en entrant chez cet homme... qui a le dernier mot de bien des destinées ! . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le prince de l'Eglise et l'exécuteur des hautes-œuvres ; l'homme du ciel avec sa parole tout évangélique, et l'homme de la terre avec sa mission toute de douleur et de sang ;

Celui qui prie pour l'âme, celui qui détruit le corps ;

L'un portant ses regards vers ce qu'il y a de plus haut, l'autre forcé de les tourner vers ce qu'il y a de plus bas ;

Tous deux, par un étrange abus de mots, par un renversement de toute idée, de toute logique, tous deux appelés du même nom :

Bossuet, *monsieur de Meaux !*

Sanson, *monsieur de Paris !*

Son nom seul inspire de l'horreur, et cela s'explique : il rappelle une mission de mort ; il évoque dans l'âme d'affreux souvenirs ; il fait apparaître aux yeux une fantasmagorie sanglante....! Vous voyez l'échafaud, la planche d'un rouge noir dont une nouvelle couche de sang va raviver la couleur ; vous voyez le coffre de plomb où vient se précipiter une tête fortement lancée loin du tronc !.... Vous voyez un néant anticipé succéder à une vie pleine de jours !....

Il est bien difficile de prendre de cet homme une idée juste et raisonnable ; ses fonctions s'adressent trop à ce sentiment intime qui vient de l'âme, pour que la raison préside au jugement que l'on en porte. On n'est pas toujours le maître de se faire une opinion entre celle de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et celles du chantre de *Julie :* s'il ne faut pas, comme M. de Maistre, voir dans la famille de l'exécuteur *une femelle et des petits*, il faut aussi se défier de la sophistique philosophie de Jean-Jacques ; et, même sans être roi, rêver pour son fils une autre épouse que la fille du bourreau.

La charge d'exécuteur des hautes-œuvres n'a pas toujours été soumise à l'état d'abaissement où nous la voyons aujourd'hui.

Chez les Israélites, les sentences de mort étaient exécutées par tout le peuple, ou par les accusateurs du condamné, ou par les parents de l'homicide, si la condamnation était pour meurtre, ou par d'autres personnes, selon les circonstances.

Le prince donnait souvent à ceux qui étaient auprès de lui, et surtout aux jeunes gens, la commission d'aller mettre quelqu'un à mort. On en trouve beaucoup d'exemples dans l'Écriture ; et loin qu'il y eût infamie

attachée à ces exécutions, chacun se faisait gloire d'y prendre part.

Chez les Grecs, l'office de bourreau n'était point méprisé. Aristote, dans ses *Politiques*, met l'exécuteur au nombre des magistrats. Il dit même que, par rapport à sa nécessité, on doit mettre cette charge au rang des principaux offices.

A Rome, outre les licteurs, on se servait quelquefois du ministère des soldats pour l'exécution des criminels, non-seulement à l'armée, mais à la ville même, sans que cela les déshonorât en aucune manière.

Chez les anciens Germains, la charge d'exécuteur était exercée par les prêtres, par la raison que ces peuples regardaient le sang des coupables et des ennemis comme l'offrande la plus agréable aux dieux de leur pays.

Anciennement les juges exécutaient souvent eux-mêmes les condamnés : l'histoire sacrée et l'histoire profane en fournissent plusieurs exemples.

En Allemagne, avant que cette fonction eût été érigée en titre d'office, le plus jeune de la communauté ou du corps de ville en était chargé. En Franconie, c'était le nouveau marié; à Reutlingue, ville impériale de Souabe, c'était le dernier conseiller reçu, et à Stadien, petite ville de Thuringe, l'habitant qui était le plus nouvellement établi dans la ville.

En Russie, la charge d'exécuteur n'existe pas; les exécutions sont confiées chaque fois à un prisonnier. Cette mission d'un instant lui vaut grâce pleine et entière.

En France, l'exécuteur de la haute justice avait autrefois droit de prise, comme le roi et les seigneurs, c'est-à-dire de prendre chez les uns et chez les autres, dans les lieux où il se trouvait, les provisions qui lui étaient nécessaires, en payant néanmoins dans le temps du crédit qui avait lieu pour les emprunts forcés.

Les lettres de Charles VI, du 5 mars 1398, qui exemptent les habitants de Chailly et de Lay, près Paris, du droit de prise, défendent à tous les maîtres de l'hôtel du roi, à tous les fourriers, chevaucheurs (écuyers), *à l'exécuteur de la haute justice et à tous nos autres officiers*, et à ceux de la reine, aux princes du sang et autres, qui avaient accoutumé d'user de prise, d'en faire aucune sur lesdits habitants.

L'exécuteur se trouve là, comme on le voit, en assez bonne compagnie.

Plus tard, le métier de bourreau tomba dans le plus complet avilissement. Il ne fut un peu relevé qu'en 1790, époque où l'Assemblée nationale, sur la proposition de Maton de la Varenne, appuyée par Mirabeau, décréta qu'elle avait entendu comprendre les exécuteurs dans le nombre des citoyens.

Prévoyait-on déjà que, deux années plus tard, il dût être la cheville ouvrière de la révolution, et voulait-on le récompenser à l'avance du terrible service que l'on devait exiger de lui?

Mais nous voilà bien loin de la petite maison de la rue des Marais du Temple. Cependant, avant d'y revenir, je vous demande la permission de vous conduire non loin de là, dans le même faubourg, et dans une petite rue encore plus étroite, encore plus malpropre, et que l'on nomme la rue *Saint-Nicolas*.

C'est là que demeurait le grand-père de l'exécuteur actuel; celui qui, il y a cinquante ans, fit tomber tant de têtes illustres et courageuses.

Nous nous arrêterons là quelques instants, en face d'une petite maison noire et enfumée, qui serait à peine digne de servir d'écurie à la confortable demeure du petit-fils de celui qui l'a bien longtemps habitée. Je ne vous parlerai pas de celui-là : je n'étais heureusement pas né lors de son terrible règne; mais je vous raconterai une anecdote que je tiens de son fils, mort il y a trois ans, et qui se rattache à un des épisodes historiques les plus célèbres du XVIII^e^ siècle.

Vers l'année 1750, au milieu de la nuit, trois jeunes gens appartenant à cette haute noblesse qui avait le monopole des vitres cassées, des passants insultés, du guet battu; trois jeunes gens, de ceux qui faisaient revivre, après un long intervalle, les mœurs si gaies, si en dehors, si insolemment aristocratiques de la régence; trois jeunes gens descendaient le faubourg Saint-Martin, après un délicieux souper dans une petite maison, car on soupait alors : une civilisation rétroactive n'avait pas encore détruit ce joyeux usage du vieux temps, où l'on mettait le couvert à l'heure où l'on se couche aujourd'hui, pour ne l'ôter qu'à l'heure où l'on se lève.

Après souper donc, entre deux et trois heures de la nuit, ces messieurs descendaient le faubourg Saint-Martin, riant, délirant, et surtout causant de cette causerie si amusante quand on ne sait pas ce que l'on va dire et quand on ne sait plus ce qu'on a dit. Ils voulaient ne pas rentrer chez eux avant le jour, et aucun cabaret n'était ouvert.

Arrivés devant la rue Saint-Nicolas, ils entendent un bruit d'instruments, une musique joyeuse, spéciale, qui dit que l'on danse d'une danse folle, instinctive, affreusement bourgeoise.

Quelle trouvaille! ils vont pouvoir finir la nuit.

L'un d'eux frappe; un homme vient ouvrir, poli, simple, bien vêtu.

Celui qui avait frappé s'empresse d'expliquer le motif d'une visite a cette heure indue : « Nous sommes montés à la joie, dit-il; la nuit a commencé pour nous délicieuse et folle; nous cheminions sans savoir où, quand le bruit de votre joyeuse fête nous a brusquement arrêtés. Nous serons bien venus partout où l'on rira; souffrez que nous nous joignions à vos convives.

— » Ce que vous demandez est impossible, répond avec une froide politesse le maître du lieu; ceci est une fête de famille; aucun étranger n'y peut être admis.

— » Vous avez tort; jamais peut-être meilleure société n'aura fait honneur à votre salon.

— » Je vous répète, Messieurs, que je ne puis vous recevoir.

— » Bah! vraiment!.... vous ne savez pas qui vous refusez, l'ami.

— » C'est bien à regret, je vous le jure.

— » Faites attention, bon homme!.... nous sommes de la cour, nous venons de souper à notre petite maison, et c'est un grand honneur que nous vous faisons de vouloir bien achever la nuit chez vous.



— » Encore une fois, Messieurs, je suis forcé de vous refuser, et si vous saviez qui je suis, bien loin de me prier, vous mettriez autant d'empressement à vous éloigner que vous mettez d'insistance à vous faire admettre.

— » Charmant, d'honneur! dit le plus tenace, le plus fou. Vous pensez donc qu'il soit si facile de nous intimider?

— » Messieurs, messieurs, pas un mot de plus, de grâce..... vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

— » Et qui êtes-vous donc, bon Dieu?

— » Je suis le bourreau de Paris!....

— » Délicieux!..... ah! ah! ah! Comment, c'est vous qui coupez si dextrement les têtes? qui écartelez si habilement des membres? qui faites

si bien craquer des os entre deux chevalets? qui torturez si agréablement de pauvres diables? qui.....

— » Là, là, Monsieur, tels sont bien en effet les devoirs de ma charge; mais je laisse tous les détails à mes valets....; seulement lorsqu'un homme de qualité, un seigneur comme vous, Messieurs, a eu le malheur d'encourir les rigueurs de la justice, je ne laisse pas à d'autres le soin de punir, et je me fais un honneur de l'exécuter de ma main. »

L'interlocuteur du bourreau était M. le marquis de Lally.

Vingt ans après, M. le marquis de Lally mourait de la main de ce même homme, dont les fonctions lui inspiraient alors de si folles railleries.

Retournons maintenant à la petite maison de la rue des Marais.

Depuis longtemps j'étais curieux de connaître cette puissance occulte qui est comme le premier anneau de la chaîne sociale; je voulais voir dans son intérieur, entouré de sa famille, celui dont le monde se fait une si prodigieuse idée; je voulais l'entendre parler de ses terribles fonctions, recueillir de sa bouche des paroles humaines.

Arrivé devant le n° 31 *bis*, j'aperçus une petite maison protégée par une grille de fer, dont les interstices en bois ne permettent pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Cette grille ne s'ouvrait pas; on entrait dans le sanctuaire par une petite porte qui s'y trouvait attenante, et à droite de laquelle était une sonnette. Au milieu de cette porte était une bouche de fer entièrement semblable à une poste aux lettres; c'est là que l'on déposait les missions que le procureur-général envoie à l'exécuteur pour le prévenir que l'on va recourir à l'appui de son bras.

Aujourd'hui cet extérieur est entièrement changé, comme je le dirai plus tard, quand je parlerai de l'exécuteur actuel. Il n'est ici question que de son père, mort, comme je l'ai dit plus haut, il y a trois ans à peu près.

Je pressai doucement le bouton de la sonnette; la porte s'ouvrit, et un homme d'une trentaine d'années, grand et vigoureux, me demanda fort poliment ce que je désirais. « M. Henri Sanson, » répondis-je d'une voix mal assurée.— « Entrez, Monsieur, » me dit mon guide.

C'était un des aides de l'exécuteur.

Je pus, dès ce moment même, me convaincre combien le monde a souvent une fausse idée de ce qu'il ne connaît pas, et combien certains proverbes populaires sont peu fondés : je ne sais si le moutardier du pape est fier, mais je puis répondre que les valets du bourreau ne sont pas insolents.

Parmi les croyances superstitieuses qui règnent sur les devoirs de l'exécuteur, il en est une qui est généralement accréditée : je parle de l'obligation où serait le fils de succéder à son père, de la perpétuité de la charge dans la famille.

C'est une grande erreur : il faut chercher autre part la cause de l'acceptation que fait toujours le fils de l'exécuteur du sanglant héritage de son père.

L'exécuteur vit en dehors du monde ; sa seule société, après sa famille, ce ne sont guère que des bourreaux ; ses alliances, il va les chercher parmi des bourreaux. Lui donneriez-vous votre fille ? rechercheriez-vous la main de son fils ? le recevriez-vous dans votre salon ? Cependant c'est un homme comme vous ; comme vous il a besoin d'amitié, d'expansion, et il ne peut demander tout cela qu'à des âmes faites comme la sienne ; c'est une famille de chandalas au milieu d'une caste de bramines.

Et puis, que l'on ne croie pas que la charge d'exécuteur puisse jamais venir à faiblir. Il y a quelque vingt ans, quand *monsieur de Versailles* vint à mourir sans laisser d'héritier naturel, cent quatre-vingt-sept pétitions demandèrent la place. Les postulants étaient, pour la plupart, d'anciens militaires et surtout des bouchers.

Je reviens à ma visite.

On m'introduisit dans une petite salle basse, où je vis, occupé à tirer d'un piano des sons qui n'étaient pas sans mélodie, un homme paraissant avoir à peine soixante ans, bien qu'il en eût soixante-dix, d'une figure pleine de franchise, de douceur et de calme ; sa taille élevée, sa belle tête chauve et les traits réguliers de son visage lui donnaient l'apparence d'un patriarche.

C'était lui !....

Dans la même pièce était son fils, — celui qui est aujourd'hui titulaire de la charge, — un homme d'environ trente-huit ans, l'air timide et doux. Près de lui se tenait une jeune fille de quinze à seize ans, de la physionomie la plus vive et la plus distinguée.

C'était la sienne.

Ce tableau de famille me frappa : M. Sanson parut s'en apercevoir. Le fait est que, sans partager l'opinion irréfléchie de la multitude, je m'étais fait une tout autre idée du spectacle qui frappait mes yeux.

Cette jeune fille surtout !.... elle bouleversait toutes mes idées. Je n'aurais pas voulu que quelque chose de si frais se rencontrât là : c'était comme un rayon de soleil traversant un orage, une rose élevant sa tige entre les pierres d'un tombeau.

M. Sanson me reçut en homme qui sait son monde, sans embarras comme sans affectation, et s'informa du motif de ma visite.

Ma fable était faite : je lui dis que, m'occupant d'un ouvrage sur les supplices aux différentes époques de notre législation, j'avais assez compté sur sa complaisance pour venir lui demander quelques renseignements.

Le ton avec lequel il me répondit qu'il était tout à ma disposition me

mit bientôt à mon aise; je ne m'en tins pas aux questions que devaient comporter le motif que j'avais donné à ma visite, et, dans une conversation de près de deux heures, je pus remarquer la justesse d'esprit et la pureté de vues de *Monsieur de Paris*.

M. Sanson ne se dissimulait pas l'horreur de la position dans laquelle le sort l'avait placé; il la supportait non pas en homme qui en eût méprisé les conséquences, mais en sage qui sentait ce qu'il valait. qui comprenait que nous pouvons toujours avec une volonté nous élever au-dessus de l'état que la naissance nous a fait, et que les sentiments du cœur, les conseils de la raison nous classent dans le monde en dépit de la direction imprimée à nos mouvements.

Cette conscience, qui le relevait à ses propres yeux, ne lui faisait jamais oublier la distance que la société a mise entre elle et lui. Si l'on avait pu un instant la perdre de vue, M. Sanson eût pris soin lui-même de vous la rappeler.

J'en eus bientôt une preuve : il avait souvent ouvert sa tabatière devant moi sans me la présenter. Cette dérogation aux usages reçus parmi les priseurs, à cette politesse qui n'en est plus une depuis qu'elle est devenue une habitude, m'avait surpris sans que je pusse me l'expliquer. Tout-à-coup, sans but aucun, machinalement, au milieu d'une conversation qui ôtait l'âme à mes pensées, je lui offre du tabac. Il élève sa main en signe de refus, avec une expression de physionomie qu'il est impossible de rendre et qui me fit froid. Le malheureux!... un souvenir d'hier venait de lui mettre du sang aux doigts!

M. Sanson aimait à causer, peut-être parce qu'il avait lu beaucoup et avec fruit. Il possédait, en effet, une bibliothèque nombreuse et choisie, qui chez lui n'était pas une affaire de luxe. Ses livres étaient toute sa société; par leur secours il pouvait, échappant à la gène et à l'humiliation, s'entretenir avec les hommes qui la composaient, leur demander des distractions à ses horribles devoirs, des consolations contre les mépris du monde, des arguments pour ceux qu'il aimait, du repos pour ses jours, du sommeil pour ses nuits..... Exclu de la société des vivants, il en trouvait une dans la compagnie morte de nos grands hommes, et ceux-là, il pouvait les regarder sans frémir : ils ne sont pas morts de sa main!...

Parmi les ouvrages qui composaient la bibliothèque de l'exécuteur, il en est deux que je ne serais pas venu chercher là : les *œuvres de M. de Maistre* et *le Dernier jour d'un Condamné*.

L'examen des livres de M. Sanson me fournit un sujet de causerie que je fus bien aise d'avoir trouvé.

Dès que je l'eus mis sur le chapitre de la littérature, il s'abandonna entièrement ; la contrainte qu'il s'était imposée jusque-là disparut tout-

à-coup ; il émit des principes, discuta mes opinions, et à travers quelques hérésies qui tenaient au manque d'instruction primitive, il avança des jugements dont se ferait honneur un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il semblerait que la nature de ses fonctions, les gens avec lesquels elles le mettaient incessamment en rapport, eussent dû détruire chez lui tout sentiment d'humanité. Bien loin de là, ils avaient développé dans son âme une sensibilité exquise.

Ce même homme, qui allait froidement surveiller tous les apprêts d'un supplice, monter pièce à pièce l'affreuse machine de destruction, graisser les cordes, consulter du doigt le tranchant du couteau, faire partir d'une main assurée la détente qui allait rendre à la terre l'ouvrage du ciel ; ce même homme ne pouvait retenir ses larmes quand vous lui rappeliez le souvenir de quelque exécution ; vous l'auriez entendu s'élever avec une ferme énergie contre la peine de mort, développer avec vivacité les moyens qui pouvaient la remplacer le plus efficacement ; vous l'auriez vu un jour de Grève pâle et défait, refusant toute nourriture, mort comme s'il avait changé de rôle, comme si l'*autre* eût été le bourreau.

Il me rapporta une foule de particularités sur les divers moments de quelques condamnés célèbres ; je ne les rapporterai pas ici. Parmi des détails quelquefois touchants, quelquefois burlesques, toutes ces histoires offrent quelque chose de pénible et de forcé : c'est comme le rire d'un pendu.

Je ne dirai qu'un mot pour rassurer des consciences timorées : beaucoup de personnes croient encore aujourd'hui que Castaing, ce célèbre médecin-empoisonneur, était innocent ; eh bien ! il a fait, au pied de l'échafaud, l'aveu complet de son crime !

Je citerai encore, de cette conversation, la circonstance à laquelle il est dû que maintenant l'échafaud soit démonté et remis en place tout de suite après l'exécution, tandis qu'autrefois il restait là pendant plusieurs heures. C'était une attention délicate pour les assistants : la tragédie est courte, il fallait laisser la foule jouir du spectacle des décors.

Seulement un cadenas comprimait la détente qui laisse glisser l'instrument oblique.

En 1797, après une exécution, le bourreau et ses aides s'étaient retirés au premier étage du cabaret, situé à l'angle de la place de Grève et du quai Pelletier.

Ils causaient, ils buvaient, ils riaient, peut-être !

On frappe à la porte du cabinet. C'est un homme, une espèce d'ouvrier, qui vient prier M. Sanson de lui confier la clé du cadenas qui retient le couperet de l'échafaud. Un garçon perruquier venait d'être arrêté au moment où il volait une montre au milieu de la foule qui s'écoulait après

l'exécution. Le peuple, dans sa justice expéditive, avait saisi le coupable, l'avait hissé sur l'échafaud, couché sur la bascule, roulé sous le couteau, et c'en était fait du malheureux sans la précaution que l'on prenait toujours, sans doute par instinct. L'exécuteur, qui était venu ouvrir lui-




même, répondit à cette demande atrocement singulière que M. Sanson était sorti, que lui seul avait la clé, et qu'il ne reviendrait pas avant deux ou trois heures. Il fallut se résigner: la foule s'écoula peu à peu, mais le patient promis à la mort était toujours dans son affreuse position. Enfin, après un temps dont on ne peut calculer la longueur si l'on veut se mettre à la place du pauvre diable, on vint le délivrer. Rien ne peut redire son état et ce qu'il avait dû souffrir dans cette lente agonie.

Moins par curiosité que pour rappeler à M. Sanson le but de ma visite, je le priai de me faire voir la chambre où il tient renfermés les instruments destinés aux différents genres de supplice usités autrefois.

La vue de ce *musée* me glaça d'horreur, moins par ce que j'y vis, que par ce qu'il me rappela.

Une seule chose, dans ce sanglant conservatoire, mérite qu'on en parle; c'est le sabre avec lequel M. le marquis de Lally fut décapité. On le fit faire exprès, et il en fut fondu trois avant qu'on en pût trouver un convenable.

A cette époque, lorsqu'une exécution remarquable avait lieu, les jeunes

seigneurs avaient le privilége de monter sur la plateforme de l'échafaud, comme d'aller le soir, à la Comédie-Française, s'étaler sur les banquettes qui garnissaient la scène. Le jour où M. de Lally subit son jugement, la foule était plus considérable que de coutume. Un des plus empressés à l'horrible fête froissa le bras de l'exécuteur au moment où l'arme homicide se balançait au-dessus de la tête du patient ; la secousse fit dévier l'arme, qui, au lieu de frapper la nuque, rencontra le cervelet et vint s'arrêter sur la mâchoire de la victime sans trancher entièrement sa tête La lame du sabre fut ébrèchée par le contact d'une dent contre laquelle elle frappa, et un des aides de l'exécuteur fut obligé, à l'aide d'un coutelas, d'achever le sacrifice !.....

J'ai tenu dans mes mains l'arme fatale : une dent s'adaptait exactement au vide laissé par l'éclat qui en a jailli.....

Une dernière observation qui achevera de peindre cet homme.

Quand je le quittai, apres une longue visite qui avait fait disparaître à mes yeux celui chez lequel je me trouvais, et poussé par cet élan naturel et irréfléchi qui nous porte au-devant de toutes les infortunes, je tendis la main. Il recula d'un pas, et me regarda d'un air étonné et presque confus.

La tabatiere me revint à l'esprit, et je compris toute sa pensée : la main qui subit chaque jour le contact du crime n'osait pas presser celle d'un honnête homme.

Depuis la mort de M. Sanson, la petite maison de la rue des Marais a perdu son aspect étrange et presque lugubre. La grille de fer noir et oxydé, a fait place à une de ces portes élégantes comme on en voit aux petits hôtels des quartiers neufs ; la petite porte a disparu, et la bouche de fer n'existe plus. Dans la cour, qui est assez vaste, on a construit une sorte de tambour vitré, dont l'intérieur forme un élégant vestibule. A gauche, sous ce vestibule, se trouvent la cuisine, l'office et tout le service ; à droite, la salle à manger et un petit salon où *Monsieur de Paris* reçoit ses visiteurs ; au premier, sont les appartements, où l'on ne pénètre pas, et où se tient renfermée madame Sanson, que je n'ai jamais pu apercevoir dans mes différentes visites soit au fils, soit au père. Ce que j'ai vu de l'habitation de M. Sanson est meublé avec cette simplicité sévère qui convient à un pareil lieu.

Connaissant très-peu le fils de M. Sanson, que je n'avais vu qu'une ou deux fois en passant, lorsque j'étais allé chez son père, je ne croyais pas me retrouver jamais avec lui, lorsqu'il y a quelques mois il vint dans les bureaux de rédaction de la *Gazette des Tribunaux*, pour nous engager à aller voir une guillotine que M. le ministre de la guerre lui avait commandée pour Alger, et qui allait partir sous quelques jours pour sa destination. Je me trouvais là, et je me promis de me rendre à l'invitation de M. Sanson :

accompagné d'un de mes amis, j'allai le prendre chez lui, et il nous conduisit dans la rue des Vinaigriers, où est situé son atelier. M. Sanson est charpentier fort habile, et c'est sous sa direction que cet échafaud avait été construit. Il se trouvait dressé dans la cour; sa couleur garance, frottée et cirée, reluisait au soleil; le sang d'aucun homme n'avait encore terni ses jumelles ni filtré dans ses jointures : c'était un échafaud brillant, coquet, que l'on pouvait regarder, que l'on pouvait toucher.

M. Sanson, au lieu de perdre du temps à nous faire la description de la machine, voulut la faire fonctionner devant nous : un botillon de paille, fortement serré à son extrémité et de la grosseur voulue, fut roulé sous le couteau, la détente fut lâchée et la paille coupée avec une affreuse précision. Un second essai eut lieu, et cette fois M. Sanson m'engagea à faire partir moi-même la détente : je n'osai pas refuser; mais tel est l'empire de l'imagination que, quand je posai la main sur la tringle de fer, mon bras s'engourdit comme s'il avait été touché par une torpille.

L'un des aides de l'exécuteur me dit au moment où nous partions : « Si vous voulez revenir demain, à onze heures, ce sera bien mieux qu'aujourd'hui; nous aurons une *répétition générale.* » Ce mot me glaça : au théâtre une répétition générale a lieu avec tous les accessoires, souvent même avec les costumes : l'accessoire obligé d'une guillotine, c'est un guillotiné, et je me demandais si l'on n'avait pas en réserve quelque condamné à sursis dont on voulût nous donner les prémices. Toujours est-il que je manquai à l'invitation.

Quelques jours après, je retournai rue des Vinaigriers avec un avocat célèbre qui, lui aussi, était curieux de voir en détail un échafaud. M. Sanson s'y trouvait encore, car c'est dans son atelier qu'il passe presque tout son temps; l'aide qui m'avait invité à la répétition générale ne m'eut pas plustôt aperçu qu'il me dit : « Eh bien! vous n'êtes pas venu l'autre jour...; vous avez eu tort, cela a été à merveille... Nous avons exécuté un mouton.... En roulant dans le panier, sa tête a fait trois ou quatre sauts, *absolument comme une tête de chrétien.* »

Combien je me félicitai alors de n'avoir pas assisté à la répétition générale de la guillotine d'Alger!

Le surlendemain l'échafaud partait pour l'Afrique. Qu'on vienne nous dire maintenant que la civilisation n'a pas pénétré en Algérie : on y a introduit une guillotine!

Pendant que l'avocat que j'accompagnais examinait la machine, moi j'étais resté à causer avec M. Sanson, sur le seuil de son atelier.

L'exécuteur actuel diffère beaucoup de son père : il n'a pas, en parlant de sa profession et des détails qui s'y rattachent, cet embarras, cette gêne, ce malaise que l'on remarquait chez son prédécesseur. Bien convaincu de l'utilité de sa charge et des services qu'il rend à la société, il ne se

considère pas autrement qu'un huissier qui exécute une sentence, et il parle de ses fonctions avec une aisance remarquable. Autant son père était ennemi de la peine de mort, autant il en est partisan. Cette différence entre l'opinion du père et du fils peut, je crois, s'expliquer facilement.

Bien jeune encore, à cet âge où les impressions fortes s'enracinent si profondément dans le cœur, le premier avait assisté son père dans les sanglantes saturnales de la révolution; il avait vu tomber les plus nobles têtes; il avait vu disparaître sous sa main la gloire, la fortune, la grandeur, la vertu, la beauté, toutes choses devant lesquelles on continue de s'incliner. De ce frottement d'une minute, si l'on peut ainsi dire, à toutes les grandes infortunes, il avait amassé de douloureux souvenirs, presque des remords, et il s'était dit, le pauvre homme, que mieux vaut renoncer aux services que la peine de mort peut rendre, que de voir ainsi tomber, sous le fer légal, tout ce qu'il y a sur la terre de respectable et de sacré. Quand on a eu le malheur d'être choisi pour décapiter une monarchie dans la personne de son chef, il est bien permis de détester la peine de mort.

Il n'en est pas ainsi de l'exécuteur actuel: jamais on ne lui a jeté que des criminels obscurs, rebut de l'humanité, et pour lesquels les cœurs sont fermés à toute pitié; et puis il a vu tous ces misérables, domptés seulement par une grande condamnation de mort, chercher à s'y soustraire, même au prix des galères perpétuelles, et supporter alors leur destinée avec insouciance, souvent avec gaîté, dans l'espoir incessant d'une prochaine évasion; et il s'est dit que la mort de pareils hommes était un bienfait, et qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

J'avais souvent lu dans les journaux que tel et tel condamné avait faibli en présence de l'échafaud et était mort lâchement. J'ai su, de la bouche de M. Sanson, qu'il n'en est point ainsi : il m'a dit que, depuis vingt-cinq ans qu'il assistait aux exécutions, il ne pouvait pas citer l'exemple de trois suppliciés qui fussent morts sans courage. D'après lui, c'est, chez la plus grande partie de ces malheureux, une résignation inspirée par les paroles du prêtre; chez d'autres, c'est un moment de fièvre, qui leur donne une force factice bien suffisante pour le temps du sacrifice; chez d'autres enfin, c'est la vanité qui n'abandonne jamais certains hommes: ils savent que la foule a les yeux sur eux, et, comme l'empereur Vespasien, ils veulent mourir debout.

Je demandai à M. Sanson ce qu'était devenue sa fille, cette charmante jeune personne dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre : « Elle est mariée, me dit-il; elle a épousé un médecin de Paris. »

Je ne sais si ma figure exprima quelque étonnement; mais M. Sanson se hâta d'ajouter: « Eh! mon Dieu, voyons donc les choses d'un peu

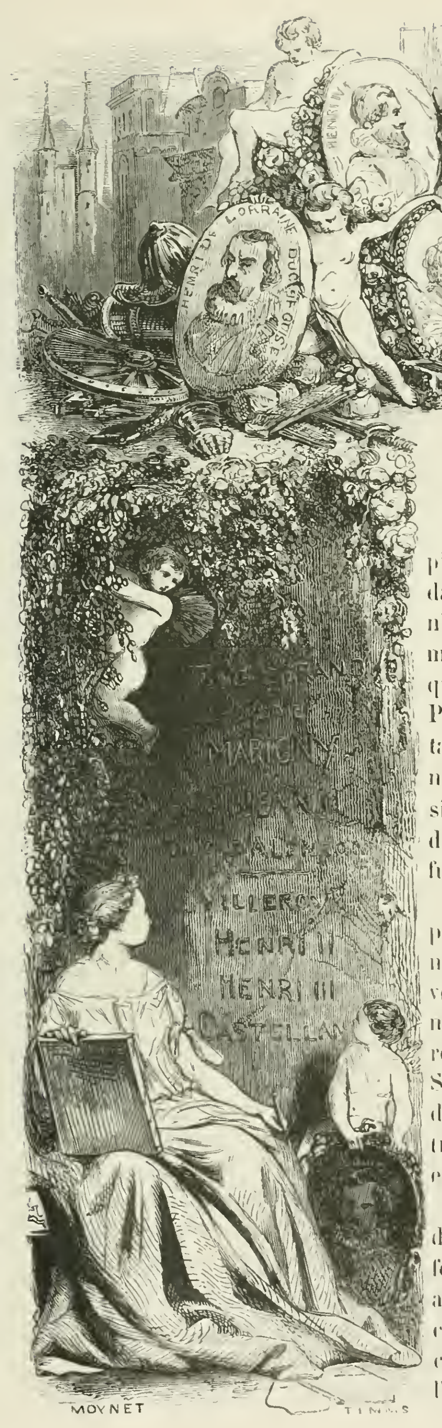
haut. Pour sauver un corps humain, un chirurgien est souvent obligé de sacrifier un membre malsain ; lorsque le corps social a un de ses membres gangrenés, ne convient-il pas aussi d'en faire le sacrifice... — Permettez-moi, lui dis-je avec quelque hésitation, de vous faire observer qu'il y a entre les deux sacrifices une bien grande différence. — Oui, Monsieur, dans la dimension du couteau. »

Et, me saluant avec une politesse grave, M. Sanson rentra dans son atelier.

Tâchez de passer maintenant, sans éprouver une secrète et terrible émotion, dans la rue *Sans Nom !*

James Rousseau,
*Rédacteur de la Gazette des Tribunaux.*






## RUE ET QUARTIER DE LA MONNAIE

En commençant à écrire ce chapitre, bien incomplet sans doute, dans le livre des *Rues de Paris*, je n'ai pas été séduite par la physionomie moderne de cette grande rue, qui touche par ses deux bouts au Pont-Neuf et à la pointe Saint-Eustache. En 1245, la rue de la Monnaie était la *rue au Cerf;* le xiv^e^ siècle la baptisa de nouveau, en lui donnant un *Hôtel des Monnaies*, qui fut démoli en 1778.

Je n'ai pas été séduite davantage par le voisinage de la Halle ; je ne me suis laissé prendre ni aux souvenirs de la Fronde, ni aux cérémonies de Saint-Germain l'Auxerrois, ni aux coutumes de la rue Saint-Honoré, ni aux magnificences du Louvre : j'ai cherché et j'ai trouvé tout autre chose dans les environs de la rue de la Monnaie.

Les historiens n'ont pas besoin d'être des rois pour exécuter des fouilles aussi riches, aussi variées, aussi prodigieuses que celles d'Herculanum et de Pompéïa ; ils marchent sur les ruines, les yeux et l'esprit fixés sur le livre de l'his-

toire, et soudain, en faisant voler autour d'eux, avec la barbe de leur plume, la poussière qui cache les hommes et les choses du temps passé, ils ressuscitent des royaumes, des villes, des palais, qui se remettent à s'agiter et à vivre, par la grâce de l'imagination et de la science.

Les pavés, la terre, l'herbe et la boue que nous foulons chaque jour, avec toute l'indifférence des vivants pour les morts, ne couvrent-ils pas des sociétés tout entières, des civilisations brillantes, des mœurs oubliées ou inconnues, des événements et des personnes qui ont joué un grand rôle sur le théâtre de l'humanité ?

Les princes et les savants, qui s'ingénient au pied du Vésuve, ne trouvent au fond de leurs fouilles réelles que des matériaux de marbre, de pierre et de brique, des ustensiles, des métaux, et de petits tas de poussière qui ont été des hommes; l'histoire est plus heureuse : quand elle fouille dans la lave des siècles, elle trouve des morts qui ressuscitent à sa voix, comme par enchantement, avec les passions, les coutumes, les plaisirs, les amours et les vices, en un mot, avec l'esprit et le cœur de leur première vie d'autrefois.

Regardons ensemble ce coin de terre qui se cache dans la ville de Paris, entre la rue de la Monnaie, la rue Étienne, la rue Boucher, la rue des Poulies, la rue de la Bibliothèque, la rue d'Angivilliers, et bien d'autres rues noires, maussades, boueuses ou déshonorées : la grandeur, la noblesse, la galanterie élégante, l'amour chevaleresque, la gloire et la royauté ont passé par là ; tâchons de les admirer encore, en les réveillant !

Tristes ou modestes, comme des coquettes détrônées, les rues dont je parle n'ont plus rien de leur ancien éclat; leurs hôtels, les plus beaux fleurons de leurs couronnes, sont tombés un à un sous le marteau des démolisseurs, si bien, ou plutôt si mal, qu'il n'en reste pas même une pierre pour provoquer les souvenirs du poète, de l'artiste ou de l'historien. Hélas ! elles eurent des jours de gloire; les caprices de la mode semblaient devoir leur rester fidèles à jamais ; elles étaient belles, riches, parées, splendides, fières de leurs nobles maisons, qui étalaient orgueilleusement des jardins tout remplis de femmes et de fleurs, des terrasses somptueuses, des portes blasonnées. Lorsque nos rois vinrent habiter le Louvre, les rues du quartier de la Monnaie serpentaient au milieu de vieilles constructions qui appartenaient au clergé de la paroisse voisine ; sombres et malsaines, elles ne durent leur prospérité qu'au voisinage de la royale demeure, dont elles étaient le chemin. La noblesse, comme une plante avide de soleil, y jeta des racines profondes; les constructions se multiplièrent, et bientôt ces vieilles maisons, à l'aspect misérable, cédèrent la place aux hôtels d'Austeriche, d'Alençon, de Louis d'Évreux, de La Roche-Guyon, tandis qu'un peu plus loin l'hôtel du Petit-Bourbon s'élevait sur d'autres masures et sur d'autres ruines.

Je vous ai dit en courant l'origine de la rue de la Monnaie : permettez-moi de me débarrasser bien vite de l'étymologie de la rue des Poulies, dont la place a joué un grand rôle dans l'histoire de ce quartier. D'après Félibien, son nom viendrait d'Edmond Poulie, qui vendit vers 1250 à Alphonse de France, comte de Poitiers, frère de saint Louis, sa maison, située rue d'Austeriche ; selon d'autres historiens, ce nom serait venu de l'hôtel d'Alençon, dont les jardins étaient garnis de poulies ; ces poulies, raconte Sauval, servaient à jouer un certain jeu, inconnu de nos jours. Ce jeu, dont il est question dans quelques vieux livres, était une sorte de gymnastique à laquelle s'exerçaient les pages : il consistait à se hisser à une très-grande hauteur, pour se laisser ensuite descendre avec une rapidité que le joûteur pouvait modérer à son gré, en retenant la corde entre ses mains garnies de gantelets. Quoi qu'il en soit, l'hôtel d'Austeriche, qu'Alphonse de France avait fait bâtir sur l'emplacement de la maison d'Edmond Poulie, et auquel il avait réuni dix maisons appartenant au chapitre de Saint-Germain, prit un développement si considérable qu'Archambaud, comte de Périgord, en étant devenu possesseur après la mort d'Alphonse de France, en vendit la moitié à Philippe de France, comte d'Alençon, cinquième fils de saint Louis, et à Jeanne de Chastillon, comtesse de Blois, pour la somme de sept cent cinquante livres tournois. C'est du séjour qu'y fit le prince que l'hôtel porta dans la suite le nom d'*hôtel d'Alençon*.

Enguerrand de Marigny, qui possédait déjà aux environs du Louvre plusieurs maisons et jardins, devint encore possesseur d'une partie de l'hôtel d'Alençon par la grâce de la munificence royale ; mais les rois se succèdent et ne se ressemblent pas : Louis-le-Hutin, cédant aux insinuations de Charles de Valois, frappa d'un coup terrible l'ancien surintendant de son père. Enguerrand de Marigny, chez qui tous les contemporains s'accordent à reconnaître de grandes qualités et de grands talents, fut pendu au gibet de Montfaucon qu'il avait fait construire lui-même ; ses biens furent pris et confisqués au profit de Philippe de Valois, qui eut la bonté de s'en dessaisir à l'intention de son frère Charles, le jour de son avénement au trône de France.

Puisque nous sommes sur les terres d'Enguerrand de Marigny, arrêtons-nous devant la maison Saint-Germain : elle porte le sceau de la malédiction royale ! Là s'élevait une noble et riche demeure qui s'est écroulée au souffle de la haine ; il semble que les exécuteurs de la justice princière aient eu à cœur d'accomplir les paroles terribles que Dieu adressait à une ville maudite : « Je chercherai avec soin tes moindres vestiges pour les effacer. » Mais cet horrible empressement à détruire tout ce qui pouvait rappeler une illustre victime ne réussit pas aux bourreaux : longtemps, à l'heure du couvre-feu, les imaginations superstitieuses cru-

rent voir paraître, au milieu des ruines, l'ombre de l'ancien ministre de Philippe-le-Bel. Ces frayeurs, ces rêveries, ces préjugés des esprits faibles, donnèrent de la mémoire au peuple qui avait estimé Enguerrand de Marigny : il se souvint des vengeances royales.

Après le drame et l'échafaud, la comédie et le bal ; nous allons danser, si c'est possible, sur le gibet de Montfaucon. Voulez-vous assister aux fêtes brillantes qui furent données dans les jardins d'Alençon ? que votre fantaisie soit faite : voilà des écuyers, des pages qui portent des bassins en or, en argent ou en vermeil ; voilà de bien riches étoffes qui flottent aux branches des arbres, ou qui servent de tapis aux boudoirs en plein vent que l'on a imaginés sur les terrasses ; vous plaît-il de boire et de vous enivrer, au besoin, à une coupe enchantée ? allons, tendez votre verre de cristal à la main charmante d'Hébé ; moi, je vais demander un peu de nectar à Ganymède. — Le nectar s'appelait hypocras ou ervoisie.

Cet homme, ce gentilhomme qui prend une si bonne part de tous les jeux, de tous les plaisirs, de tous les excès de la fête, c'est Jean II, duc d'Alençon, fils de Jean I^er^, tué à la bataille d'Azincourt ; il est riche, fastueux, magnifique ; nul ne saurait le surpasser quand il s'agit de luxe, de prodigalité, de folie ; mais, pour Dieu ! n'allez pas voir, dans ce prince, un gentilhomme qui n'aime que le faste, la paresse et le plaisir !.. Certes, il adore les femmes, et il les trompe toujours ; mais la patrie, la France a été sa première maîtresse, et vraiment, la main sur son cœur, il ne l'a jamais trahie. Prisonnier à la bataille de Verneuil, il a refusé de redevenir libre pour ne point avoir le déshonneur de remercier des Anglais ! Vous n'êtes peut-être pas de mon avis..... moi, je vous assure que les princes ont quelquefois du bon.

Trente ans s'écoulent vite, au milieu des fêtes et des plaisirs ; en 1457, vous retrouvez à l'hôtel d'Alençon le même bruit, la même richesse, les mêmes excès ; seulement, la figure du maître est un peu triste ; il ne s'amuse plus qu'à obéir à un vœu de sa conscience, qui ne lui permet pas de trop s'ennuyer ; aussi bien, voici le commencement de sa fin.

Assisté du prévôt de Paris et d'une troupe de hallebardiers, le comte de Dunois vint un jour, en 1458, arrêter au nom du roi le duc d'Alençon, qui, après avoir rendu son épée, fut conduit à Vendôme. Un arrêt de la cour des pairs condamna Jean II à la peine capitale pour crime de haute trahison.

Rassurez-vous : l'arrêt ne fut pas exécuté ; Charles VII laissa la vie à l'illustre condamné, en commuant la peine en une prison perpétuelle. Le duc fut conduit au château de Loche, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Louis XI. Esprit inquiet et turbulent, Jean II conspira de nouveau pour Charles-le-Téméraire : nouvel arrêt de mort ; nouvelle grâce

d'en haut; nouvelle commutation de peine. Louis XI fut assez adroit pour être clément; jugez de sa clémence ou de son adresse : le roi de France rendit la vie à un vieillard; mais en accomplissant cet acte généreux, il se réserva le droit de punir le fils, qu'il haïssait, des fautes du père qu'il ne craignait plus; par son ordre, on supprima les pensions du malheureux René d'Alençon, qui, privé de ses biens, effrayé par des avis perfides, se réfugia en Bretagne, où il fut arrêté et conduit prisonnier à Chinon, pour y vivre, tout simplement, dans une cage de fer; enfin, jugé par le parlement et déclaré coupable de simple désobéissance, il recouvra la liberté, mais ses biens et ses titres ne lui furent rendus que sous le règne de Charles VIII.— Louis XI a été notre premier roi diplomate.

L'histoire de l'hôtel d'Alençon est une sorte d'appendice à ce livre de pierre que l'on nomme le Louvre; la maison reçoit toujours le contre-coup du palais : le château du roi a toujours une tuile que le vent fait tomber sur le logis du seigneur.

Dieu merci, l'hôtel d'Alençon se reposa un instant, dans les premières années du XVI^e siècle; respectons, s'il vous plaît, ce calme, ce silence qui ne sont pas habituels à sa vie orageuse, et frappons à la porte de son illustre voisin, l'hôtel du Petit-Bourbon.

Nous jouons de bonheur, dans notre visite historique : à l'heure qu'il est, l'hôtel du Petit-Bourbon se trouve tout rempli de mouvement, de bruit et de colère : le peuple vient d'envahir les appartements de notre hôte; le peuple crie, le peuple menace, le peuple voue à l'exécration éternelle un traître qui a trahi son roi et sa patrie, un traître qui n'est rien moins que le fameux connétable de Bourbon! Et au même instant, quel curieux spectacle! un bourreau, le bourreau de Paris exécute un arrêt qui dégrade le coupable : il sème du sel dans les cours de l'hôtel; il marche librement, solennellement, oh infamie! dans la maison du traître, et sa main qui déshonore vient de toucher le blason d'une noble famille.— Maintenant que le bourreau est sorti, vous pouvez regarder aux armes du connétable : assurément vous y verrez une tache.

Justice est faite!.... Je me trompe : car voilà M. le duc Charles de Bourbon qui continue à trahir la France, tandis que Charles IV, duc d'Alençon expie, par son désespoir et par sa mort, la honte d'avoir sonné la retraite à la bataille de Pavie; vous le savez : cette retraite funeste, c'est la captivité de François I^er.

Par un contraste bizarre, chaque nouvel avènement s'annonce sous les auspices les plus magnifiques : les fêtes sont étincelantes; la joie est si folle qu'elle semble défier l'avenir; et tout-à-coup, les bals et les jeux finissent par une péripétie qui est une catastrophe. La branche d'Alençon venait de s'éteindre; mais les apparences tristes et désolées de l'hôtel des anciens ducs de ce nom se cachèrent bien vite sous de bril-

lantes armoiries qui laissaient voir ces mots gravés en lettres d'or : *Hôtel de Villeroy*.

Singulier caprice, et qui est bien un caprice royal! en 1549, Henri II veut habiter cet hôtel, autour duquel gravitent pêle mêle les grands et les petits, la noblesse et la roture. Cette députation qui s'avance lentement, au détour de la rue Saint-Honoré, c'est la ville qui vient faire la révérence au roi, lui soumettre humblement l'élection de Marcel à la dignité de prévôt des marchands, et s'entretenir avec Sa Majesté du projet des fortifications de Paris.

En cet endroit, les cours souveraines viennent en grande cérémonie et en grand deuil honorer les funérailles d'une fille de France : il me semble entendre le bruit des plaintes et des sanglots; les sujets et le roi pleurent sur un cercueil; les portes, voilées d'un drap mortuaire, ne s'ouvriront plus, sous ce règne, que pour laisser passer les nobles Vénitiens ou les derniers envoyés de l'Espagne, en 1559.

Cette ambassade eut pour objet le mariage de Philippe II et d'Élisabeth de France, fille de Henri II; les ambassadeurs étaient le prince d'Orange, un des premiers capitaines de son temps, Alvarez de Tolède, duc d'Albe, dont la cruauté politique a flétri la mémoire, et par un rapprochement étrange, le comte d'Egmont, ce héros qui devait quelques années plus tard porter sa tête sur un échafaud, dressé par le représentant impitoyable de Philippe II. Oui, en 1559, le comte d'Egmont et le duc d'Albe parurent officiellement dans ce quartier de Paris; ils entrèrent, bras dessus bras dessous, dans cet hôtel, pour y négocier le mariage de leur souverain maître! Le jour de leur arrivée à Paris, quel bruit, quelle cohue, quelles rumeurs, aux portes de l'hôtel de Villeroy, que l'on avait préparé avec une magnificence royale, pour y recevoir les ambassadeurs de Philippe! La foule, qui a toujours des yeux et des oreilles, voulait tout voir et tout entendre : il fallut je ne sais combien de soldats et de gourmades pour empêcher le peuple de regarder et d'écouter de trop près, sur le seuil de l'hôtel de Villeroy. Enfin les pauvres gens, qui comptaient sur un spectacle gratis, se retirèrent bon gré, mal gré : la ville complimenta les ambassadeurs, et le cortége officiel commença à défiler dans l'ordre suivant :

Les archers, les arquebusiers et les arbalestriers à pied, vêtus de leurs hoquetons de livrée.

Dix sergents de la ville, à pied et vêtus de leurs robes à la nef d'argent sur l'épaule.

Le prévôt des marchands et les echevins.

Les greffiers vêtus de leurs robes de livrée et montés sur leurs mulets.

Le procureur du roi et la ville.

Les quarteniers, au nombre de seize. Enfin les bourgeois, vêtus de leurs plus beaux habits.

Oui, oui, tout cela à cette place même qu'occupent aujourd'hui la rue de la Monnaie, la rue des Poulies et d'autres vilaines petites rues, sombres, tristes et boueuses!

L'exactitude a toujours été la politesse des rois; ce n'était pas là précisément la politesse du duc d'Albe, qui représentait pourtant une royauté : il fit attendre les complimenteurs officiels et ses propres collègues jusqu'à six heures du soir; il s'en était allé, en mettant pied à terre, au débotté, voir le Louvre, visiter le roi et la reine, faire l'éloge de son maître, en saluant la royale fiancée de Philippe II. — Le courtisan des deux monarques et des deux pays n'avait pas une minute à perdre, en faveur des bourgeois de la ville.—Il faut être juste envers la bourgeoisie : elle ne revint pas deux fois à la charge ; elle rengaîna ses compliments et ses cadeaux de circonstance, ou plutôt elle se contenta de les offrir à ceux de messieurs les ambassadeurs qui jugeaient que les présents de la ville de Paris valaient au moins la peine de les prendre.

Quelques jours après, le duc d'Albe épousa, au nom du roi son maître, la princesse promise à l'infortuné don Carlos, et voilà la fin d'une véritable tragédie. Les fêtes continuèrent dans Paris, avec tous les *esbatements et playsirs* que l'on put imaginer, jusqu'au 28 juin 1559, jour néfaste, où Henri II fut si malheureusement frappé de mort, en joûtant une dernière fois en l'honneur de la reine, au tournois de la rue Saint-Antoine.

En 1568, Henri III, alors duc d'Anjou, vint habiter l'hôtel de Villeroy, qu'il donna ensuite à sa femme, lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne.

Jaloux de reconnaître les services que lui avait rendus Costellani, son médecin, homme dévoué qui se mêlait un peu d'astrologie judiciaire. cette princesse lui fit don de l'hôtel et de ses dépendances ; il paraît, par un titre daté de 1578, qu'Albert de Gondi, duc et pair de Retz, en acheta une partie, des héritiers de Costellani, pour la somme de deux mille trois cents écus d'or.

Depuis la trahison du connétable, une volonté mystérieuse pèse sur l'hôtel du Petit-Bourbon : c'est la vengeance de François I[er] qui le poursuit sans doute; les murailles ont beau en être solides, elles tomberont une à une; et pour commencer l'œuvre de démolition *fatale*, voici la rue des Poulies qui se glisse comme un serpent, au milieu de cette demeure maudite et qui cherche à rejoindre la Seine à travers l'hôtel de Villeroy. Plus tard, on ne ménagera pas même la chapelle de cette habitation : elle s'écroulera, par respect pour la colonnade du Louvre.

Une partie des débris de l'hôtel de Villeroy servit, en 1588, à élever cette mémorable barricade qui causa tant de déplaisir au roi, et qui le retint prisonnier dans son château du Louvre.

S'il vous plaisait de prendre des bottes de sept lieues, vous pourriez enjamber aujourd'hui les événements et les siècles, pour assister à cette sanglante tragi-comédie qui a nom la Ligue, et dont les principaux personnages s'appellent de Guise et de Valois. — Vous avez été bien bon de me suivre, et je tiens à vous faire les honneurs de ce nouveau spectacle, qui représente des barricades, échelonnées dans la rue de la Monnaie, dans la rue des Poulies, tout près de la chapelle du Petit-Bourbon.

Le duc de Guise est entré dans Paris; on entend déjà le signal de la révolte, et le pauvre Henri III, qui ne manque pourtant ni de vaillance ni de volonté, encourage lui-même la sédition populaire, à force de faiblesse, à force de lâcheté; comprenez-vous qu'en cette occasion, en un pareil jour, un roi de France ait laissé à un rebelle assez de temps et assez de force pour soulever le peuple? La royauté se réveille à la fin; mais dans l'histoire politique, aussi bien que dans le plus petit monde, comme *on fait son lit, on se couche :* Henri III a permis au duc de Guise de lancer des pavés dans le jardin royal, et le roi de France se réveille sur des barricades!



J'aperçois à merveille, et vous apercevez aussi, le maréchal de Biron à la tête des gardes suisses et des gardes françaises, M. Daumont qui garde le pont Notre-Dame avec une double haie d'arquebusiers, Chillon

qui défend le pont Saint-Michel, et Legast qui vient de poster sa compagnie sur le Petit-Pont; mais, à quoi bon tout cela? que faire et que résoudre, contre un mal à peu près sans remède?

Le peuple s'inquiète de ces préparatifs extraordinaires, qui, selon moi, ne le sont pas assez; les chefs de la Ligue ont répandu de certains bruits: on parle d'un pillage général, et les marchands ne plaisantent jamais en semblable matière : ils ont la faiblesse de ne vouloir pas être pillés. Holà! entendez-vous le cliquetis des épées, le bruit des arquebuses et des pertuisanes? et le tocsin qui fait trembler toute la ville? et le retentissement des chaînes que l'on vient de tendre dans les rues? et les cris de ces ouvriers de l'insurrection qui forment, avec des planches, des tonneaux et des pierres, les citadelles de la Ligue, des barricades qui ont l'air de vouloir frapper sur les portes du Louvre, en guise de béliers? Eh bien! êtes-vous fâché de votre petite promenade historique dans le quartier de la Monnaie? quant à moi, je ne suis pas fatiguée le moins du monde, et je continue, si vous voulez bien me le permettre....; mais il est trop tard : la bataille est finie; les Suisses, qui manquent de chefs, ont été chargés par les Ligueurs, et comme ils faisaient mine de vouloir mourir pour leur maître, on les a tués presque sous les yeux du roi! — La toile tombe sur ce tableau, et la couronne royale aussi.

Et la reine-mère et le roi, que font-ils en ce moment dans les coulisses du théâtre des barricades? La reine-mère monte en tremblant dans son coche, et s'en va prier M. de Guise de mettre fin à ce tumulte révolutionnaire; M. le duc lui répond qu'il ne peut guère retenir de véritables taureaux échappés; il déclare ne pas être disposé à se jeter en pourpoint au milieu de ses ennemis; d'ailleurs il proteste de son dévouement, si bien qu'il s'avance tout seul jusque sur la barricade du Petit-Bourbon, et la reine-mère entend crier trop distinctement : Vive Guise! vive notre sauveur!

Henri III entendit aussi les cris des Ligueurs, et il s'effraya pour sa personne royale; il affecta une contenance assez calme, en voyant bien que tout était perdu; il parla de réprimer le désordre qu'il n'avait pas su prévenir; il proposa d'assembler le conseil et de faire justice aux grands et aux petits; comédie que tout cela, et la pire des comédies politiques...., celle de la peur! Sous le prétexte d'une promenade aux Tuileries, le roi se fit accompagner de MM. de Montpensier et de Longueville, bien résolu à se promener jusque dans la ville de Chartres.

Près de quitter Paris, presque seul, et déjà sans couronne, Henri III s'arrêta un instant à Chaillot; il voulut jeter un dernier regard sur sa capitale infidèle, et il s'écria, les yeux mouillés de larmes : « *Ville ingrate* » *et déloyale! ville que j'ai toujours honorée d'une continuelle demeurance,* » *que j'ai plus enrichie qu'aucun de mes prédécesseurs, je ne rentrerai ja-*

*» mais dans ton enceinte que par une brèche mémorable! Maudits soyez » aussi, vous tous, pour lesquels j'ai encouru la haine de tant de peuples!* »

Le roi maudissait la ville de Paris, mais il pleurait en la maudissant; il l'appelait ingrate et déloyale, mais il la regardait, il l'admirait de loin, avec une colère toute pleine de regrets, avec une haine toute remplie d'amour!

Paris fut inexorable : je n'ose rien dire, rien vous rappeler, à propos de ces processions, de ces réjouissances extravagantes qui accueillirent la nouvelle de l'assassinat de Henri III. — Une maîtresse infidèle a bien le droit de tuer celui qui l'aime encore; mais chanter, danser et s'ébattre sur sa tombe... fi donc!

Je l'avais prédit, ce me semble : l'hôtel du Petit-Bourbon s'en va déjà, pierre à pierre, fleuron à fleuron; et pour que rien ne manque à son malheur et à sa honte, les arbres de ses jardins, qui ombrageaient la couronne d'un duc-connétable, ombragent aujourd'hui le coffre-fort d'un financier italien, d'un Zamet!

L'amour ne veut pas encore abandonner l'hôtel du Petit-Bourbon : Henri III s'est hasardé bien souvent dans la galante demeure de Zamet; Henri IV s'y hasardera plus souvent encore, en chantant à voix basse, afin de n'être entendu que d'une seule personne :

*Charmante Gabrielle* !

Ce diable de Zamet avait commencé par être cordonnier à Lucques; il amassa, je ne sais comment, ou plutôt, je le sais trop bien, une fortune immense, et il osa s'intituler, dans le contrat de mariage de sa fille : *Seigneur suzerain de dix-sept cent mille écus d'or.* — Qu'il aurait eu de noblesse, si on lui en avait donné pour son argent! Zamet eut l'honneur d'être l'ami de Henri IV et le triste avantage de devenir son compagnon de débauche; le roi galant confiait au financier italien l'histoire équivoque de ses passions amoureuses, et il lui empruntait beaucoup d'argent par-dessus le marché : Henri IV perdait au jeu des sommes énormes, et Zamet payait volontiers les dettes du joueur couronné; en pareil cas, le prêteur se personnifiait avec orgueil dans le royal emprunteur, et il disait parfois en souriant : J'ai beaucoup perdu la nuit dernière!

Chose étrange! Henri IV, *le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire*, a surtout aimé une femme qui est aussi la seule maîtresse à demi-couronnée dont le peuple ait conservé le charmant souvenir. Gabrielle s'est promenée dans ce vilain quartier, qui était magnifique autrefois; elle a soupiré dans des berceaux de charmille qui étaient les boudoirs d'été de l'hôtel du Petit-Bourbon; elle a glissé sur cette terre que nous foulons aujourd'hui et qui était couverte, je l'imagine, d'un beau tapis de gazon et de fleurs; elle a marché, elle a couru, elle a volé, comme un bel oiseau amoureux, dans ces vilaines petites rues qui cachent les plus belles mai-



Rue et quartier de la Monnaie.

sons historiques de la grande ville. Un recueil d'anecdotes, un livre précieux et tout-à-fait ignoré, que je me plais à relire, nous parle de la légèreté de Gabrielle, quand elle se faisait poursuivre par Henri IV dans les jardins de l'hôtel du Petit-Bourbon ; le vieux conteur s'extasie sur les *petits pas,* sur les *petits sauts*, sur les *petits bonds* de cette nouvelle Galathée, et l'on est tenté de dire, en la voyant courir, ce que le poëte a dit de l'oiseau :

Et même quand il marche, on sent qu'il a des ailes.

O Brantôme ! Brantôme ! qu'il y a loin de mon recueil d'anecdotes à votre livre des *Femmes Galantes* ! Quoi ! vous perdez votre temps, votre honnêteté et votre esprit à recueillir des contes horribles sur ma pauvre et adorable Gabrielle ! Il vous sied de vous faire le triste écho d'une cour jalouse et dissolue ! Ajoutez donc foi, misérable Brantôme, aux accusations de Sully, qui haïssait Gabrielle ; allez, allez toujours, écoutez aux portes de nos ennemis intimes ; ramassez les balayures des appartements du palais, et dites aussi que nous avons empoisonné d'Alibour, le médecin du roi !

Répondez-moi, Brantôme : si vous reparaissiez dans ce monde, pour y inventer de nouvelles galanteries, comme vous seriez étonné, fâché, furieux, d'entendre le nom de Gabrielle chanté par le peuple, qui daigne l'associer au nom et presqu'à la gloire de Henri IV ! Vous reviendriez à la charge, n'est-ce pas ? vous répéteriez vos contes d'autrefois, et il vous souviendrait encore du médecin empoisonné par Gabrielle ! O monsieur de Brantôme ! vous avez donc été bien malheureux avec les femmes ? On ne se décide à les haïr toutes que parce qu'on n'a pas réussi à se faire aimer d'une d'elles.

En 1599, Gabrielle demeurait dans l'hôtel du Petit-Bourbon ; elle s'y trouvait à merveille : sa tante, madame de Sourdis, et Henri IV, son amant, étaient ses plus proches voisins. Le 8 mai, dans l'après-midi, Gabrielle descendit dans les jardins de Zamet, pour y rêver tout éveillée, en retrouvant à chaque pas des souvenirs dans des feuilles mortes, des espérances dans des fleurs qui ne devaient s'épanouir que le lendemain. — Vous savez la fin de cette histoire : Gabrielle voulut goûter à une orange, et soudain la pauvre reine sans couronne se laissa tomber en criant, en sanglottant, et dans des convulsions horribles ; les médecins ne se firent pas attendre, mais la médecine n'avait plus rien à faire : Gabrielle était morte !

Brantôme, voilà un poison bien plus réel que celui qui a tué le médecin d'Alibour !

Entre nous, Henri IV avait un grand défaut : son cœur n'avait pas de mémoire ; il pleura sans doute Gabrielle, mais il l'oublia tout de

suite ; chez lui, l'amour survivait aux amours ; il appliquait à la galanterie le principe de l'hérédité royale : Ma mie est morte...., vive ma mie !

Henriette de Balzac d'Entraigues monta sur le trône de Gabrielle d'Estrées ; et si j'en crois les méchantes langues de l'histoire, Henriette avait réussi à se faire couronner secrètement, sans attendre la succession amoureuse de Gabrielle.

Douze ans plus tard, à quelques pas de la rue de la Monnaie, tout près de l'hôtel du Petit-Bourbon, le peuple voulait massacrer un homme que des soldats avaient arrêté : c'était François Ravaillac, le fanatique assassin de Henri IV.

Ravaillac fut conduit à l'hôtel de Retz. Le souvenir de cette demeure historique va me fournir une anecdote qui est un contraste avec le drame qui précède ; voici la comédie : elle fut jouée sous le règne de Marie de Médicis.

L'on s'entretenait à la cour d'une intrigue dont les héros étaient MM. de Montmorency et de Retz, tous les deux fort épris, amoureux à en perdre la tête, d'une jeune et très-jolie femme. Nos deux poursuivants d'amour avaient déjà demandé bon nombre de sonnets galants à M. de Malherbe, le poète le plus complaisant dans ces sortes d'affaires de poésie et de cœur. M. de Malherbe se mit à rimer les plus douces choses du monde, sans confier aux nobles seigneurs qu'ils raffolaient de la même femme : il chanta Thémire pour le compte de M. de Retz, et Corisandre pour le compte de M. de Montmorency ; de pareils noms d'emprunt servaient, à cette époque, à déguiser le scandale de certaines mésalliances. Les deux rivaux, qui ne savaient pourtant rien de leur rivalité, trouvèrent charmant de se faire de mutuelles confidences, et la comédie de *Thémire* et *Corisandre* s'embrouilla de mieux en mieux, à la grande joie de Malherbe.

Que vous dirai-je? il s'agissait d'une femme adorée en deux personnes ; eh bien ! la belle fit un miracle : elle aima deux fois. C'est bien simple : *Thémire* ne fut pas insensible à l'esprit de M. de Retz, et *Corisandre* n'eut pas la force de résister aux grâces de M. de Montmorency ; quel triomphe pour M. de Malherbe !

Ce n'est pas tout : il fallait un dénouement à l'intrigue, et ce fut un valet qui dénoua la pièce. Ce maladroit eut l'adresse de deviner le mot de l'énigme ; il courut bien vite le dire à son maître, et voilà la guerre allumée ! M. de Retz était furieux, et M. de Montmorency ne l'était pas moins ; l'un voulait châtier son rival, et l'autre voulait tuer son adversaire ; ils s'expliquèrent, et ils finirent par ne rien comprendre à cet imbroglio amoureux ; M. de Montmorency s'imagina que M. de Retz avait perdu la tête.

La reine s'en mêla ; la cour tout entière voulut s'en mêler ; on persuada

sans peine à M. de Retz qu'il était offensé; on accusa son ami, son rival, qui avait l'audace de rire d'une pareille aventure; bref, on alla se battre, avec deux tenants : quatre gentilshommes se mirent à ferrailler,... sans pouvoir ou sans vouloir se faire la moindre égratignure; mieux que cela : ils se laissèrent tomber par terre, tous quatre à la fois; ils se regardèrent alors, et apparemment ils se trouvèrent si ridicules, qu'ils se relevèrent en riant pour s'embrasser.

Le soir, grand souper, grande fête à l'hôtel de Retz; Malherbe était de la partie, et même on l'avait chargé d'adresser une invitation en vers à *Corisandre* et à *Thémire*.

Au milieu du festin, une femme paraît dans la salle; elle met bas son masque de velours : elle est charmante.




— C'est Thémire! s'écria M. de Retz.

— C'est Corisandre! s'écria M. de Montmorency.

— Je ne suis que Thémire, répond la belle dame; vous ne reverrez jamais Corisandre : elle a rompu pour toujours avec M. de Montmorency. Sautez donc, M. de Retz!

J'ai oublié de vous nommer quelques hôtes illustres de la rue ou du quartier de la Monnaie : les Longueville, les Créqui et les Conti demeuraient dans la petite rue *des Poulies*. Robert Bayeul, clerc des comptes, a donné son nom à une rue du voisinage; Philippe Tyson a légué à la rue Bayeul une tourelle fort élégante, qui sert aujourd'hui de magasin à un commissionnaire de roulage.

Nous arrivons au grand siècle, au règne de Louis XIV, et Molière va nous forcer de visiter encore les ruines de l'hôtel du Petit-Bourbon : ces ruines sont à demi cachées par un théâtre, depuis le mariage de Louis XIII ; la royauté s'est beaucoup divertie sur cette scène ; le grand roi a daigné lui-même s'y montrer en personne ; il a figuré, il a dansé publiquement dans le ballet de la *Nuit* et dans les *Noces de Thétis et de Pelée;* singulier spectacle : un grand roi qui se dépouille de sa majesté réelle, pour s'affubler d'une couronne radiale... en carton doré !

Après avoir excité l'enthousiasme du Languedoc, Molière et sa troupe avaient enrayé à Rouen leur chariot dramatique, qui valait un peu mieux que celui qui roule dans le roman de Scarron ; la cour de Paris fut jalouse de la ville de Rouen : Molière, mandé au Louvre, protégé par un grand seigneur, présenté au roi et à la reine-mère, ne tarda pas à jouer, avec sa troupe, dans la salle des Gardes, en présence de leurs majestés, le chef-d'œuvre de *Nicomède.*

A la fin de cette pièce, qui fut approuvée par le roi, Molière s'avança jusqu'aux bords du théâtre ; il s'inclina respectueusement ; il remercia Louis XIV, en appelant son indulgence sur de pauvres comédiens qu'avait troublés l'aspect d'une assemblée auguste ; sa majesté daigna lui sourire, et Molière, encouragé par tant de bonté, continua son petit discours, en disant : « que l'envie qu'ils avaient de divertir le plus grand roi de l'uni-
» vers leur avait fait oublier que sa majesté avait à son service d'excel-
» lents originaux dont ils n'étaient que les copies, mais que puisqu'elle
» avait bien voulu souffrir leurs manières de campagne, ils la suppliaient
» très-humblement de vouloir bien permettre qu'on lui donnât un de ces
» petits divertissements qui leur avaient acquis quelque réputation et
» dont ils régalaient la province. »

Le roi fut si satisfait du compliment de Molière, et surtout du divertissement, qu'il lui accorda le théâtre du Petit-Bourbon pour y jouer alternativement avec la troupe italienne.

Les comédiens de Molière débutèrent dans cette salle le 3 novembre 1658, par l'*Étourdi* et le *Dépit-Amoureux :* leur réussite fut complète. La construction de la colonnade du Louvre ayant été décidée, on détruisit la galerie qui servait de salle à la nouvelle troupe ; en 1661, les comédiens de Molière se réfugièrent au Palais-Royal, et prirent le titre de *Comédiens de Monsieur.*

La noblesse continue à vivre et à briller dans la rue *de la Monnaie* ou dans ses environs. Louis-Marie Daumont, marquis de Vielleguier, le même qui se fit appeler duc de Mazarin avec l'aide du nom de sa femme, avait acheté de M. de Guise la moitié de l'hôtel de Conti, où il fit construire l'hôtel Daumont ; c'est à ce même duc de Mazarin, qui était bien le personnage le plus débraillé et l'aristarque le plus pointilleux de son

siècle, que le duc de Richelieu adressa cette apostrophe, si spirituellement railleuse :

« Duc d'Aumont, Dieu t'a fait bon gentilhomme et le roi t'a fait duc et
» pair; M. le duc de Bourbon t'a fait.....; et c'est madame la duchesse
» d'Orléans qui t'a fait cordon bleu; c'est moi qui t'ai fait et reçu che-
» valier, à telle enseigne que je t'ai embrassé ce jour-là; mon bon ami,
» fais donc, à ton tour, quelque chose pour ta personne : fais-toi la
» barbe. »

Les hôtels historiques du quartier de la *Monnaie*, de la *rue des Poulies*, de la *rue Etienne*, de la *rue Boucher*, ont subi bien d'autres changements, bien d'autres transformations, des vicissitudes dont l'histoire serait trop longue pour le lecteur et pour moi; je demande seulement la permission de vous adresser encore quelques mots sur les maisons illustres que nous avons visitées ensemble.

Après la destruction de la galerie et de la chapelle, démolies en 1662, les étages inférieurs du Petit-Bourbon furent conservés..., mais pour servir de garde-meubles, de magasins et peut-être même d'écuries.

L'hôtel de Longueville, élevé sur les ruines de l'hôtel de Retz, fut vendu à Louis XIV, lorsque ce prince voulut faire construire la place du Louvre.

L'hôtel de Longueville joua de bonheur: il fut réparé; il reçut un maître honorable, M. d'Antin, directeur des bâtiments; il fut baptisé du nom d'*hôtel de la Surintendance*, et consacré à la fois au service des bâtiments et des postes.

Vous le voyez : bien des illustrations ont passé tour-à-tour dans le quartier de la Monnaie, sous le giron du Louvre qui les abritait de sa couronne royale; bien des personnages, grands, nobles, orgueilleux, ont gravé les armes de leurs blasons sur la façade de ces vieux hôtels qui recevaient des princes, des rois et des reines; mais, au milieu de toutes les célébrités dont je parle, il en est une que je préfère à toutes les autres, moins pour sa grandeur que pour sa vertu : il s'agit, qui le croirait? d'une princesse ottomane qui avait nom Marie-Cécile, et qui avait fait l'admiration de son siècle.

La fille d'Achmet III, de ce héros qui accorda une hospitalité généreuse à Charles XII vaincu, fut enlevée du sérail à l'âge de six mois, et conduite à Gènes, où elle fut solennellement baptisée devant le sénat. Dix ans plus tard, elle arrivait à Rome, pour y être présentée au pape Clément XI : dans cette entrevue avec le Saint-Père, Marie-Cécile laissa percer un peu de cette fierté que l'excès du malheur ne devait point abattre. Comme on l'engageait à baiser la main du souverain pontife, elle refusa de se soumettre à ce qui lui semblait une faiblesse; elle disait qu'elle était d'assez bonne naissance et d'un rang assez haut pour ne faire sa cour à personne; il fallut bien des prières et bien des ruses pour

la forcer d'accepter un tableau de la Vierge, enrichi de diamants et de perles.

A Paris, où le Régent l'avait appelée, je ne devine pas trop dans quel but, Marie-Cécile fut reçue deux fois par ce prince; plus tard, elle eut l'honneur de s'entretenir avec Louis XV et Louis XVI.

Ce que l'on a raconté de la violente passion du Régent pour Marie-Cécile est-il bien vrai? On raconte qu'un jour, le prince osa lui parler de son amour; elle en fut, dit-on, si effrayée, qu'elle s'enfuit en pleurant, en se désolant comme une folle; c'est bien la peine d'être née dans un sérail pour avoir peur d'une belle passion que l'on inspire!..... Comme elle sortait du Palais-Royal, les yeux mouillés de larmes, un gentilhomme lui recommanda, de la part du prince, de bien prendre garde à sa chevelure, qui était longue, épaisse, soyeuse, magnifique; elle se retourna fièrement, elle prit des ciseaux, elle coupa ses beaux cheveux, elle les cacha dans son mouchoir, et répondit au gentilhomme :

— Allez dire à celui qui vous envoie, que désormais ma chevelure sera bien gardée!

Marie-Cécile avait trouvé dans la maison du prince de Condé les égards et les secours d'une protection bienveillante; à la mort de son noble protecteur, elle n'eut plus aucune ressource pour vivre comme il convenait à une personne qui venait de si loin et de si haut. Trop fière pour aller tendre la main à ses amis d'autrefois, elle vécut d'une petite pension que lui fit obtenir M. de Calonne, contrôleur général; elle supporta les rudes épreuves de la mauvaise fortune, avec une résignation toute chrétienne; souvent elle disait, avec une sorte de sentiment du fatalisme oriental :

— Chaque fois que l'on frappe à ma porte, je m'imagine que c'est la mort qui m'appelle, et je me hâte d'aller ouvrir. Je ne m'inquiète guère de quelle maladie je mourrai; sera-ce de la fièvre ou de la faim? Peu m'importe.... l'une ou l'autre sera la bienvenue, pourvu qu'elle vienne vite me chercher, de la part de l'Éternel.

Marie-Cécile mourut de douleur et de misère, dans la rue des Poulies, au fond d'un galetas, tout près de l'hôtel d'Antin.

Encore un mot : l'hôtel de Rambouillet, situé autrefois dans la rue *Saint-Thomas-du-Louvre,* ne me semble pas bien loin des beaux hôtels qui brillaient il y a longtemps, il y a des siècles, dans les environs de la rue *de la Monnaie;* salut à madame la Marquise de Rambouillet!

Avouez que pour un bas-bleu qui a la prétention d'écrire un chapitre d'histoire, il est impossible de mieux terminer sa petite besogne littéraire, qu'en parlant de l'hôtel de Rambouillet, de prétentieuse mémoire.

Madame Élisa Latour de Warrens.



PROMENADES DE PARIS.

« Dedans la *Cité* de Paris
» Y a des rues trente-six,
» Et, au quartier de *Hulepoix*, (*)
» En y a quatre-vingt et trois;
» Et, au quartier de Saint-Denis,
» Trois cents, il n'en faut que six;
» Contez-les bien, tout à votre aise.
» Quatre cents y a et treize. »

dit un rimeur du temps de Henri IV dans son poème des cris et des rues de Paris.

En revanche, à cette époque, il n'existait encore dans la capitale qu'une seule promenade : le Pré-aux-Clercs.

On allait donc au Pré-aux-Clercs, comme, depuis, on a été aux Prés-Saint-Gervais.

Mais messieurs les écoliers, auxquels un réglement de 1215 avait adjugé cette localité, se considéraient bien et duement comme seuls propriétaires de l'endroit, en dépit des revendications de l'abbé et des moines du bourg de Saint-Germain, et devenaient souvent des trouble-fêtes pour les paisibles bourgeois de la grand'ville, qui se permettaient

(*) *Quartier de l'Université.*

de flâner sur leurs terres. Peu de jours se passaient sans amener une rixe sanglante, ou l'incendie d'une ou deux maisons ; un duel, un sergent mis en pièces, n'étaient que jeux d'enfants. Le parlement avait beau se déclarer en permanence et mander le recteur, ils n'en pouvaient mais ; les troupes que l'on envoyait étaient accueillis par une grêle de pierres, et ce n'était guère qu'à la faveur de la nuit que le lieutenant civil et ses archers parvenaient quelquefois à pénétrer dans l'intérieur des colléges et à y faire quelques prisonniers. En 1557, pour ajouter aux agréments de la promenade, les réformés avaient choisi le Pré-aux-Clercs comme lieu de prêche et pour y chanter les psaumes de David en vers français : la foule les entourait et reprenait les refrains en chœur ; ce concert ambulant devenait à la mode et se renouvelait chaque jour, quand la force armée s'en mêla, au nom de Henri II.

Or, ceux des citadins qui ne se souciaient pas de tirer le bâton ou la rapière, de recevoir des horions, de chanter des psaumes, ou même de rencontrer leur ménagère en galante partie dans quelque cabaret du lieu, s'abstenaient prudemment d'aller prendre le frais au Pré-aux-Clercs. Auquel cas, ils avaient la faculté de vaguer dans leurs noirs carrefours, dans leurs rues fangeuses et tortueuses, en s'amusant, le long du chemin, à compter les croix, potences, échelles et piloris destinés aux contrevenants, sans autre figure de procès. Ils avaient également le droit de faire de l'exercice devant leur porte, de prendre l'air à leur croisée et de se promener dans leur chambre, en long ou en large, à leur choix.

En l'année 1616, Marie de Médicis, qui cherchait tous les moyens de se distraire de son veuvage, et qui se plaisait à mettre à sec les caisses d'épargnes de Henri IV, fit tracer et planter, pour elle et ses courtisans, dans l'espace compris maintenant entre la place Louis XV et l'allée des Veuves, le long du quai de Billy, une promenade à laquelle on donna le nom de Cours-la-Reine.

C'est là que les d'Épernon, les Concini, les ducs de Guise et de Nevers, venaient étaler autour de la régente les costumes brillants qui remplaçaient le vêtement noir, dont l'économie de Sully et la sévérité des mœurs des calvinistes avaient amené la mode sous le règne précédent ; c'est là que venaient cavalcader les justau-corps de satin, les haut-de-chausses écarlates, ouverts à la ceinture, les petits manteaux de velours, les longs cheveux en boucles, les moustaches bien cirées, les amples feutres ombragés de plumes de coq, les fraises tuyautées dites *à confusion*, les riches aiguillettes, les grandes épées de duel, les larges bottes découpées, et les longs éperons d'or résonnant aux talons ; car tel était alors l'accoutrement d'un gentilhomme, d'un raffiné, d'un beau dangereux. C'est là que passaient et repassaient, à pied ou en litières, les robes de soie brochées d'or et d'argent, les larges collerettes empesées, les roses de ru-



Les Promenades de Paris.

bans appelées *assassines*, les belles épaules découvertes et les jolis minois voilés d'un masque noir; c'est là qu'au milieu de sa cour, Marie de Médicis apparaissait, traînée dans un *coche* à forme ronde; c'est là que le comte de Bassompierre fit rouler le premier carrosse fermé avec des glaces, que l'on eût vu à Paris jusqu'alors.

L'entrée du Cours-la-Reine était interdite aux habits de tiretaine, aux bas de laine noire et aux chaperons de drap. Or, en ce temps-là, dire à quelqu'un : Allez vous promener, n'eût pas été logique; il vous aurait répondu : Où voulez-vous que j'aille? Le pauvre populaire, ainsi que la bourgeoisie, en étaient donc réduits à considérer le Pont-Neuf comme une promenade. Les croquants et les coquardeaux, badauds de l'époque, venaient, faute d'ombre, s'ébahir en plein soleil devant les charlatans, les empiriques, les banquistes, les joueurs de gobelets et les marionnettes qui exploitaient les environs du terre-plein; ils écoutaient les marchands de chansons accompagnés par le carillon de la Samaritaine, et allaient se gaudir sur la place Dauphine aux farces de Tabarin.

Pendant que je suis sur le Pont-Neuf, où je ne fais que passer, je ne puis résister au désir de citer une courte anecdote, qui peint mieux peut-être que tout *Péréfixe* la popularité du Béarnais.

« Un pauvre poursuivait un passant, le long du parapet : — Au nom de




» saint Pierre, disait-il... — Au nom de saint Joseph, — de la Vierge Ma-

» rie, — de son divin fils !.. — et le passant allait toujours. — Au nom de » Dieu ! — rien encore. — Arrivés devant la statue : — Au nom de » Henri IV, dit le pauvre... — Tiens, répond le passant, voilà un louis » d'or. »

Mais il ne s'agit pas de conter des histoires; il s'agit de se promener, quelque temps qu'il fasse.

Entrons dans le jardin des Tuileries, c'est-à-dire, contentons-nous d'abord de tourner autour.

Vers 1566, l'enceinte de Paris fut étendue à l'ouest, et cette partie d'enceinte se nomma boulevart des Tuileries. L'extrémité occidentale fut fermée par un large bastion dont Charles IX posa la première pierre, le 6 juillet de la même année. C'est entre ce bastion et la Seine que l'on établit, par la suite, une porte appelée de *la Conférence*, ainsi que je le disais, avec des fossés et des bastions; avec des sentinelles telles que Charles IX et Catherine de Médicis, il n'était pas donné à tout le monde de pénétrer dans l'enceinte pour contempler la vaste volière, l'étang, la ménagerie, l'orangerie et la garenne contenus dans l'enclos royal. La consigne devait être : les chiens et le peuple n'entrent pas.

Sous Louis XIII, le jardin des Tuileries était encore séparé du palais par une rue qui portait le nom de ce jardin, ce qui inspira, au commencement du règne suivant, les vers que voici à l'auteur de *Paris Ridicule* :

« Qu'il est beau ! qu'il est bien muré ! (*)
» Mais d'où vient qu'il est séparé,
» Par tant de pas du domicile?
» Est-ce la mode, dans ces jours,
» D'avoir la maison à la ville
» Et le jardin dans les faubourgs ? »

Quelque temps après la révolution de 1830, nous avons eu aussi les plaisanteries de circonstance sur les fossés des Tuileries.

Laissons de côté, jusqu'à nouvel ordre, ce jardin si bien muré, si bien embastionné ; et, en attendant qu'on s'y promène, allons visiter le jardin des Plantes, où nous serons peut-être plus heureux.

Naturellement c'est à un médecin que nous devons le jardin des Plantes; mais Gui Labrosse, en obtenant de Louis XIII et du cardinal de Richelieu la fondation du jardin royal des plantes médicinales, à l'imitation des jardins botaniques de Padoue, de Florence et de Pise, qui avaient donné l'exemple depuis un siècle, Gui Labrosse, dis-je, ne songeait nullement à nous ménager un but de promenade. Quoi qu'il en soit, sans le savoir, il nous a ordonné l'exercice qui vaut à lui seul tout l'attirail d'une pharmacie

(*) *Le Jardin des Tuileries*

On n'avait connu à Paris, jusques-là, que le jardin botanique fondé par Nicolas Houel, et devenu depuis jardin des apothicaires, dans la maison des Enfants-Rouges et ensuite à l'hôpital de la rue de l'Oursine. Après avoir acquis, au nom du roi, en 1635, une voierie appelée des *Copeaux*, et, quelques années après, des terrains voisins, le tout réuni formant environ quatorze arpents, Gui Labrosse fit construire des bâtiments pour des cours de botanique, de chimie et d'histoire naturelle. Les premières allées du jardin des Plantes n'ont dû être foulées, dans le principe, que par les confrères en chirurgie, les graves docteurs et les élèves de la faculté.

A dater du règne de Louis XVI, le jardin lui-même fut considérablement agrandi; et maintenant sa superficie totale a cinq fois plus d'étendue qu'elle n'en avait à son origine. Avant 1782, il ne s'étendait pas au-delà de cent soixante toises, en partant du Muséum d'histoire naturelle, et son extrémité orientale était bornée par un vieux mur au bas duquel coulaient les eaux du canal de Bièvre, lorsque ce canal traversait l'abbaye de Saint-Victor et une partie de Paris.

Louis XV avait nommé Buffon à la surintendance du jardin du roi; Louis XVI, en 1780, fit placer solennellement, à l'entrée du cabinet d'histoire naturelle, la statue en marbre du célèbre naturaliste, sur le socle de laquelle on lit cette inscription :

*Majestati naturæ par ingenium.*

La belle serre près la ménagerie est de la même époque.

La révolution, qui laboura tant de jardins de luxe, respecta le jardin des Plantes et concourut à son embellissement. En 1790, un monument fut érigé à Linnée, à mi-côte du labyrinthe, et l'on creusa le grand bassin dont les talus sont environnés d'arbustes et de plantes aquatiques. En 1792, quand on supprima la ménagerie de Versailles, une foule d'animaux rares ou féroces qui se trouvaient sans feu ni lieu, reçurent l'hospitalité dans ce paradis terrestre des hyènes et des fleurs. Aujourd'hui, chaque espèce du genre animal a son domicile bien clos, ses heures de repas bien réglées, malgré la réduction proposée naguère à la Chambre des députés sur la table et le logement des lions et des tigres. Toute la genté volatille, y compris les oiseaux de proie, perche ou vole à son gré derrière d'élégants treillis qui n'ont d'autre défaut pour elle que celui d'être une cage; mais qui n'a pas sa cage, ici-bas?.. Les aquatiques se livrent aux délices du bain dans une onde transparente; toute bête ruminante a pour elle et sa famille une cabane, au milieu d'un parc... j'allais presque dire un château; enfin, les singes ont un palais, un palais de cristal, une maison de verre, comme le sage de l'antiquité. Un muséum est leur dernière demeure; ils ont aussi leurs catacombes dans le cabinet

d'anatomie comparée, où sont rangés, comme des statuettes de Dantan, les squelettes de toutes les races d'animaux connus.

De pareils hôtes ne pouvaient manquer d'amener des promeneurs, et quelquefois, en venant visiter l'éléphant ou la giraffe, on jette un coup-d'œil sur les nouvelles serres chaudes, dont les vitraux rivalisent avec la demeure féerique des Jokos, et l'on entre un instant dans la Bibliothèque et dans les vastes galeries où sont rassemblées les productions les plus rares des trois règnes, venues de toutes les parties du monde. Enfin, voici une promenade digne de ce nom et ouverte à tous les rangs, à tous les âges; mais c'est une promenade excentrique; le véritable Parisien y va une fois en sa vie, à moins qu'un tendre rendez-vous ne l'appelle sous ces discrets ombrages, dans ce nouveau monde situé aux confins de Paris. Le labyrinthe a vu plus d'une Ariane. Les habitués du lieu sont les étrangers, les militaires et les bonnes d'enfants. Les enfants regardent les singes; les bonnes regardent les militaires; les étrangers seuls regardent tout.

Quittons donc cet univers en abrégé, et traversons rapidement le Luxembourg, où Etienne Arago a passé avant moi, en allant à l'Observatoire.

Revenons vers le centre; mais, tout en avançant, reportons-nous en arrière de deux siècles à peu près. En quelle année sommes nous ?.. 1670. En l'espace de cent ans, nous avons eu bien du changement aux Tuileries; Lenôtre a dessiné tout le jardin sur un nouveau plan, et puis on y entre maintenant; Louis XIV est à Versailles. Promenons-nous, promenons-nous, pendant que le roi n'y est pas.

Oui, tout est changé : voici maintenant deux belles terrasses plantées d'arbres qui encadrent le parc des deux côtés et s'inclinent, après un retour, en se rapprochant du côté opposé au palais. Voici un beau parterre orné d'ifs et de buis en dessins contournés; un bosquet, trois bassins et la belle allée des orangers semée d'un vert gazon; et voyez que de statues dans le parterre ! Énée, après le sac de Troie, enlevant son père Anchise, qui tient par la main son petit-fils Ascagne (de Lepautre); la mort de Lucrèce, groupe commencé à Rome par Théodon et terminé à Paris par Lepautre; au-delà du bosquet, la Vestale de Legros, et au bas des rampes des deux terrasses, quatre groupes représentant des fleuves : d'un côté, le Nil et le Tibre, sculptés à Rome d'après l'antique; de l'autre, la Seine et la Marne par Couston l'aîné, et la Loire et le Loiret par Van-Clève. Mais, assez de statues; nous n'avons pas ici à composer un livret d'exhibition.

Laissons donc les statues de marbre pour les statues vivantes et parlantes : Voici quelques échantillons des modes de l'époque : on a quitté le petit manteau pour prendre l'habit à manches que l'on nomme *sur-*

*tout*. Les magistrats et les gens de robe s'enveloppent dans des manteaux très-larges. On voit quelques habits de velours ; mais la plupart sont en draps de couleur, bordés de galons d'or. Le chapeau est toujours rond et surchargé d'un nombre infini de plumes d'autruche, qui ont succédé aux plumes de coq, et là-dessous d'énormes perruques. Peu de changement dans la toilette des dames : les étoffes de soie brochée sont encore bien *portées* ; seulement on fait les robes à corsage avec manches et jupes fort longues, sans *tournures*. Sans tournures ! O siècle de Louis XIV ! Voltaire a eu bien raison de t'admirer.

« Dans ce lieu si agréable, dit un contemporain, on raille, on badine, » on parle d'amour, de nouvelles, d'affaires et de guerre ; on décide, on » critique, on dispute, on se trompe les uns les autres, et avec cela, tout » le monde se divertit. »

C'était un salon en plein air.

Aujourd'hui c'est un cabinet de lecture : on y lit les journaux, ou bien l'on s'observe en silence ; on s'assied, on s'encaisse comme les orangers, et l'on appelle cela *se promener*. Les enfants qui sautent à la corde, et les vieillards qui se chauffent à la petite Provence, ont l'air d'être les seuls à comprendre qu'ils sont dans un jardin.

Les Tuileries peuvent être rangées au nombre des victimes de la révolution. Envahies par le peuple aux 20 juin et 10 août 92, elles furent souvent arrosées de sang et sablées de poudre à canon, témoin le siége que la Convention eut à soutenir au 13 vendémiaire. Marat, couronné de fleurs et porté en triomphe le 24 avril 1793, y causa bien aussi quelque dommage, et les jardiniers durent avoir de la besogne, le lendemain de la fête de l'Être-Suprême. Du moins, les dégradations de ce genre avaient-elles encore quelque chose de noble, de grand, et ne peuvent se comparer à l'affront que reçut le jardin des Tuileries pendant la disette : on arracha les fleurs, les gazons, et à leur place on cultiva des pommes de terre ; oui, les pommes de terre, *inventées* par Parmentier, suivant l'heureuse expression d'un orateur de faubourg. La plaine des Sablons était devenue insuffisante pour ce genre d'horticulture.

Du reste, il faut rendre justice à la révolution : elle fut la première à reparer le dégat qu'elle avait causé : de nombreux embellissements furent commencés en l'an V par le conseil des anciens et continués ensuite par le premier consul et l'empereur. Des statues, tirées des parcs de Sceaux, de Marly, vinrent se joindre à celles dont nous avons parlé. La terrasse des Feuillants était bordée par un vieux mur qui cherchait envain à masquer sa vétusté par une charmille : cette clôture délabrée fut remplacée sous l'empire par la grille qui règne maintenant le long de la rue de Rivoli.

Mais, en attendant tout cela, en attendant les fêtes du Directoire, du

consulat et de l'empire ; en attendant les concerts en plein vent du pavillon de l'Horloge, les illuminations de tous les règnes, de tous les partis, de toutes les couleurs ; en attendant que les dames portent la cocarde tricolore à leur bonnet, et que l'on danse la Carmagnole sur la terrasse du château, où, vingt ans plus tard, on doit danser en rond, au retour de Louis XVIII ; en attendant que Napoléon fasse construire un petit souterrain conduisant du palais à la terrasse du bord de l'eau, pour ménager à Marie-Louise une promenade isolée, pendant sa grossesse, sortons du jardin des Tuileries, par le Pont-Tournant de 1717, mécanisme imaginé par un frère Augustin, Nicolas-Bourgeois, pour laisser la nuit le fossé à découvert, et dirigeons-nous vers les Champs-Elysées.

Une seule observation avant d'aller plus loin : il est à remarquer que le plus beau jardin public d'Athènes, *le Céramique*, s'appelait aussi les Tuileries, parce qu'il avait également été planté sur un endroit où l'on faisait de la tuile (κεραμος, tuile ; κεραμικος, tuileries.) Pardon de l'érudition ; il ne faut pas m'en vouloir ; c'est Saint-Foix qui dit cela, et maintenant, allons.

Car il faut continuer mon chemin, aller toujours, sans savoir si j'arriverai jusqu'au bout. Je suis le juif-errant des promenades, l'Ahasvérus des jardins publics, et ce n'est qu'en l'an de grâce 1843 qu'il me sera permis de me reposer. Oh ! alors je dépenserai de grand cœur mes cinq sols avec les *recereuses* de chaises des Tuileries ou du boulevart des Italiens ; car, en ce temps-là, je vous le dis, ces dames ne s'appelleront plus loueuses de chaises, mais bien receveuses de chaises.

Pour le quart-d'heure, il s'agit d'arpenter les Champs-Élysées, plantés en 1670 par ce même Louis XIV et dessinés par ce même Lenôtre ; les Champs-Élysées, la vraie promenade du Parisien ; ce cours du peuple, qui est venu se placer là à côté du Cours-la-Reine ; ce rendez-vous du riche et du pauvre, du noble et de l'artisan, de la grisette et de la grande dame, avec la seule différence que les uns marchent en voiture et que les autres se promènent à pied ; les Champs-Élysées, témoins de toutes nos fêtes populaires, où il a poussé autant de mâts de Cocagne dans les carrés que d'arbres dans les quinconces ; où il s'est allumé plus de lampions qu'il n'y a d'étoiles au ciel ; où il a jailli plus de vin dans les distributions officielles de comestibles qu'il ne coulera d'eau des fontaines dorées qui les arrosent aujourd'hui ; les Champs-Élysées, ce parc, cette avenue, ce hameau, ce bazar, qui, ainsi que le Palais-Royal, n'ont pas leur pareil sur la surface du globe civilisé, et que les Anglais nous ont envié et nous envieront toujours, en dépit de Saint-James-Parc, de Hyde-Parc, de Regent-Parc et de tous leurs autres parcs !

Là, point de clôtures, point de fossés, de bastions : une seule grille, celle de la barrière ; une seule porte, l'Arc-de-Triomphe. Là, point de

gène, point d'étiquette; on circule librement, à droite, à gauche, en avant, en arrière; on joue aux quilles, on joue à la paume; on tourne au jeu de bagues, on s'élance dans les balançoires, on se fait peser, on essaie ses forces, on s'exerce au tir, on entre chez *Auriol*, ou l'on s'arrête devant polichinelle; au-dessus de quinze ans, on va danser ou voir danser au bal Mabille; au-dessous de sept ans, on se promène en voiture à quatre chèvres: la foule se presse dans les restaurants, s'attable devant les cafés, auxquels on a élevé des temples; des flots de bierre, des flots d'harmonie!... enfin, on va, on vient, on rit, on cause, on regarde, on s'arrête, on se repose... excepté moi.

Mais, là-bas, dans la grande avenue, ces trois files de voitures et toutes ces cavalcades...c'est Longchamp, Longchamp, sous Louis XV!...Courons! justement c'est vendredi, le beau jour! et il fait beau! Oui, voilà bien les carrosses de la cour sur le haut du pavé, et, sur les bas-côtés, les carrosses de remise et les fiacres, qui s'en mêlent aussi depuis 1650. Que de broderies! que d'or et d'argent! que de paillettes! Oh! les jolis bonnets, les jolies dentelles, avec des coques de rubans! Tiens, voici des chapeaux à trois cornes! Quelle est donc cette voiture, dont les roues étincellent de métaux précieux? les chevaux sont ferrés d'argent et ornés de marcassites... sans doute quelque princesse du sang? Non, c'est l'équipage d'une Lorette de l'époque. Bon temps pour les Lorettes! Elle a voulu éclipser sa rivale, la femme honnête, la femme légitime, qui est tout bonnement couverte de pierreries, comme on disait alors. Et quels paniers, grand Dieu! Quatre pieds de circonférence! (Mesure de l'ancien régime.) Cela est un composé de cerceaux de baleine et se nomme un *bouffant;* cela porte même un autre nom que la pudeur et la civilité puérile et honnête me défendent de prononcer. On a repris les draps de Silésie, les camelots, les velours ciselés. C'est juste: nous sommes au printemps. Demain, samedi, on va quitter le point d'Angleterre et reprendre les malines; ensuite, viendront les taffetas, et d'ici à l'hiver prochain, qu'il fasse chaud ou froid, nous ne verrons plus ni satins, ni draps, ni manchons, ni ratines. Oh! oh! deux cavaliers qui ont l'air de se disputer le pas: c'est un prince de la maison d'Artois et un prince de la maison d'Orléans! Que de monde, quelle confusion! et, bien qu'on ait arrosé, quelle poussière!... Non, c'est la poudre. Quels doux parfums exhalent les fleurs! Non, c'est la pommade.

Ma foi, suivons la foule; je veux aller à Longchamp; je veux aller à Ténèbres, tout comme un autre. J'entrerai dans l'église avec la bonne société, pour entendre les *leçons* chantées par les jeunes recluses. On dit que les demoiselles Lemaure et Fel surpassent les premières chanteuses de l'Opéra: on dit même que M. l'archevêque a bien envie de supprimer la musique, sous prétexte que les sœurs mineures ont oublié depuis long-

temps qu'elles doivent la pieuse fondation de leur communauté à Isabelle de France, sœur de saint Louis ; qu'elles ne font plus de miracles ; qu'elles ont des mœurs et une discipline beaucoup moins austères ; qu'elles ont quitté l'uniforme de la maison, pour prendre des habits mondains et porter des bijoux ; qu'elles reçoivent des visites au parloir, en plein jour..., et même, ne va-t-on pas jusqu'à faire des commentaires sur leurs petites fenêtres, qui semblent avoir été construites tout exprès pour favoriser des escalades nocturnes ; et cela parce que le bon saint Vincent-de-Paule a fait dans le temps quelques réflexions à ce sujet dans une lettre qu'il écrivait au cardinal Mazarin ; parce que jadis une religieuse, à l'âme un peu trop tendre, sortit du couvent avec les honneurs de la guerre, grâce au roi vert-galant, et devint abbesse de Saint-Louis-de-Vernon, ce qui, suppose-t-on encore, a dû exciter l'ambition des autres ; mais les chants auront beau cesser, Lonchamp sera toujours à la mode. On aura beau ensuite vendre l'abbaye, abattre les cellules ; le bois de Boulogne sera toujours là, et l'on continuera d'y venir, sinon en pélerinage, du moins en promenade. Les parvenus, les fournisseurs, les incroyables, les merveilleuses, les habits carrés, les costumes grecs, les titus, les caracalla, les cadenettes, les carmagnoles et enfin les fracs, les bottes, les dessous de pied, les paletot et les twen, remplaceront tous ce monde frisé, pommadé, parfumé, pailleté de la régence et de Louis XV.

A commencer par moi, je me trouve tout porté dans ce bois de Boulogne, qui est bien réellement une promenade de Paris, quoique *extrà-muros,* ou plutôt, *suprà-muros*, depuis les fortifications, et à travers les allées duquel je voulais faire ma dernière excursion. Ce bois, de quatre kilomètres en longueur, sur deux de large, est désigné, dans une ordonnance de 1577, sous le nom de bois de Rouverai. Le village voisin, qui lui-même s'appelait anciennement Boulogne, a fini par lui procurer son nouvel extrait de baptême.

En revenant de Longchamp, dont il ne reste plus que la plaine, le premier objet qui me frappe est la Folie-Sainte-James. Un seul rocher du parc coûta quinze cent mille francs au trésorier général de la marine, qui, sous Louis XVI, se fit construire cette fabuleuse habitation, ce qui lui valut de la part du roi le sobriquet de l'homme au Rocher. Après avoir scandalisé la ville et la cour par son luxe de Lucullus, Sainte-James finit par faire, en 87, une légère faillite de vingt-cinq millions (huit de moins que le prince de Guéménée) ; il fut mis à la Bastille, et n'en sortit que pour mourir d'indigence et de chagrin. Un dicton bourgeois dit qu'il faut acheter les folies des autres. Le fournisseur Hainguerlot fut en effet plus adroit et plus heureux que le premier propriétaire : il trouva moyen, sans se ruiner, de donner à la Folie-Sainte-James des fêtes de trente mille livres chaque et de la revendre ensuite à un frère de Bona-

parte. Après avoir été successivement habitée par madame la duchesse d'Abrantès et M. Thiers, et s'être vu convertir l'an dernier en une maison de santé à l'usage des malades comme il faut, sous le patronage de madame Récamier et de monsieur de Châteaubriand, la Folie-Sainte-James est devenue la propriété de M. Bénazet, qui l'a louée à lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre. Cette ravissante *villa* s'est entourée successivement d'élégantes maisons de campagne et de châlets fashionables, qui ont fini par constituer un nouveau village avec lequel le parrain enfumé du bois ne peut plus soutenir la comparaison, et je ne vois pas pourquoi le bois de Boulogne ne s'appellerait pas un de ces jours le bois Sainte-James.

Pendant que nous y sommes, si nous allions à Madrid, non pas pour voir Espartero, qui n'y est plus, mais pour contempler la place où fut le château bâti en 1529 par François I^er^, sur le modèle et en mémoire de celui où il avait été trois ans prisonnier en Espagne, après la bataille de Pavie. Singulier souvenir que ce roi chevalier a voulu se donner là ; il aura pu inscrire sur les vitraux de son nouveau manoir :

« *Gloire* varie
« Et bien fol qui s'y fie. »

Charles IX et Louis XIII vinrent souvent à leur tour au château de Madrid que, de nos jours, Louis XVIII a fait démolir : le roi exilé redoutait-il le souvenir d'un roi captif? c'est ce que j'ignore; tout ce que je sais, c'est que l'emplacement de cette royale villegiature est occupé maintenant par des œufs frais et des beeftecks. A propos de restaurants, la cour de Cassation a dû porter un coup terrible à ceux du bois de Boulogne, en supprimant les duels. Il est avéré qu'on plume beaucoup moins de canards à la porte Maillot. A défaut de parties d'honneur, on s'en retire comme on peut sur les cabinets particuliers.

On loue des chevaux à la porte Maillot et même des ânes ; des ânes au bois de Boulogne! C'est bien la peine d'avoir un jokeis-club et à quelques pas de là, un dépôt des haras. Heureusement ces modestes montures suivent humblement la contre-allée, l'espèce de chemin de ronde qui conduit à la porte de Madrid, laissant le pavé du roi, la route d'Harmenonville, aux pur-sang, aux Briska et aux gentleman riders ; quant aux philosophes et aux amoureux, ils vont rêver à la mare d'Auteuil.

Au nombre des habitués du bois, il faut citer notre gracieux compositeur Auber, celui qui a su résumer en lui seul Grétry et Rossini : chaque jour il fait sa promenade à cheval et travaille là comme dans son cabinet.

C'est peut-être aux allées du bois de Boulogne que nous devons les plus heureuses inspirations du Domino Noir, de l'Ambassadrice et de la Part du Diable.

« Le talent monte en groupe et galoppe avec lui. »

En trottant de mon côté, me voici à Bagatelle. Ce joli château en miniature qui est venu se poser si légèrement en 1779, sur les ruines de celui de mademoiselle de Charolois, cette merveille à mettre sous verre, que le comte d'Artois ou la baguette d'une fée a fait sortir de dessous terre, en huit jours et en huit nuits, pour ménager une surprise à Marie Antoinette, ce *petit* Trianon, où les enfants du duc de Berry ont essayé leurs premiers pas, a été flétri pendant quelque temps par l'ignoble écriteau de « Maison à vendre. » Mais 1,800,000 fr. l'ont adjugé à la marquise de Hertford, mère de lord Seymour, qui l'habite été et hiver. Le contrat de vente renferme, dit-on, une clause singulière, d'après laquelle l'acquisition serait annulée, au cas où le duc de Bordeaux reviendrait en France. Il est heureux qu'après avoir échappé à la bande noire, Bagatelle ne soit pas devenue la maison de plaisance d'un épicier retiré ou d'un gentilhomme de la bourse. Il en aura été quitte pour quelques fêtes champêtres pendant la révolution, comme l'Elysée-Bourbon et le jardin Marbeuf.

L'hygiène est venue se réfugier sous les ombrages du bois de Boulogne. Parmi les maisons de santé qui l'environnent, on remarque l'établissement orthopédique du docteur Duval, qui occupe à la porte Maillot la belle maison où Casimir-Périer venait chaque jour se délasser de ses travaux ministériels et parlementaires.

L'orthopédie a pareillement élu domicile au château de la Muette ou de la Meute qui, depuis Charles IX, avait servi de rendez-vous de chasse. Rebâti dans les premières années du règne de Louis XV, le château de la Muette vit mourir en 1719 la duchesse de Berry, fille du régent, à la suite de ses petits soupers du Luxembourg et de ses fêtes d'Adam. Ce fut à la Muette qu'eut lieu le 21 novembre 1783 la seconde expérience de Pilastre du Rozier, accompagné dans son voyage aérien par le marquis d'Arlandes : nous attendons la suite, car les chemins de fer commencent à être bien usés, bien terre-à-terre.

C'est là aussi qu'Audinot, expulsé de la salle de l'Ambigu, obtint la permission d'établir en 85 ses petits comédiens *du* bois et non *de* bois de Boulogne, avec droit et privilége d'exploiter le répertoire de la Comédie française et de l'Opéra-Comique.

Ce souvenir de théâtre me sert de transition pour arriver au Ranelagh, qui justement est là tout près. Ouvert quelques années avant la révolution, le Ranelagh est plus connu comme salle de bal que comme salle de spectacle; cependant il s'y donne, de temps à autre, pendant l'hiver, des représentations d'amateurs qui font pâlir la rue Chantereine ; de plus, il est desservi l'été, par l'administration des théâtres de la banlieue.

Les folles et insouciantes parisiennes qui, chaque jeudi et chaque dimanche de la belle saison, viennent exécuter là les différentes figures

franco-andalouses, ne se doutent pas qu'elles doivent la conservation du Ranelagh au directeur de l'établissement. En 1814, il sut, à lui tout seul, par son sang-froid et sa présence d'esprit, le défendre contre une armée de Cosaques, campée dans le bois de Boulogne, où elle a laissé des traces de dévastation à peine effacées aujourd'hui. Ces enfants du Nord, dont l'intention était évidemment de se chauffer avec l'édifice, planche par planche, avaient déjà commencé à faire irruption dans le magasin de décors du théâtre, et s'apprêtaient à faire bouillir leur marmite avec des coulisses et une toile de fond représentant des arbres.




— Comment! leur dit le brave directeur, avec autant de justesse que d'indignation, comment! vous avez là un bois sous la main et vous voulez brûler ma forêt?.. — A ces paroles fermes et inattendues, la forêt tomba des mains des Cosaques et le Ranelagh fut sauvé.

Toute plaisanterie à part, si chaque Français d'alors en avait fait autant, la France serait demeurée saine et sauve.

Je n'ai rien à vous dire des promeneurs qui choisissent les coins mystérieux du parc royal de Boulogne, pour venir se pendre ou se brûler la cervelle ; ce serait assombrir la fin de notre promenade. Je retrouve bien, en passant devant Beau-Séjour, tout un volume de souvenirs ; mais il ne m'est accordé qu'une feuille d'impression : d'ailleurs, il est difficile d'intéresser les autres avec des souvenirs intimes. Un adieu à notre bon

Brazier, que je crois entendre encore fredonnant un gai refrain sur cette verte pelouse, et puis grimpons dans la voiture de Passy!

J'aurai laissé sur ma gauche, en revenant par la rue de Rivoli, feu le jardin des Capucines, dont on a parlé, et les boulevarts si vivants dont on parlera. Une autre plume que la mienne est chargée de retracer cette énorme voie où tout Paris a passé, où tout Paris passe, où tout Paris passera.

Ouf! je suis au Palais-Royal, devant le café de Foy; je m'assieds, je m'endors, comme a pu le faire tout lecteur qui vient de me lire, et voici le rêve que je fais :

Un vitrage immense, soutenu par des milliers de colonnettes de fer, couvre toute la surface du jardin, à partir de la hauteur du balcon qui règne tout autour, et des calorifères souterrains répandent dans les allées et sous les galeries la douce haleine du printemps. Notez qu'on est à la fin de décembre; dans la rue, dix degrés de froid; dans le jardin, vingt degrés de chaleur. La Seine est prise depuis deux jours; ici, voyez les poissons rouges! là-haut, il neige; en bas, les arbres sont toujours verts, toutes les fleurs sont en fleur, les citronniers ont des citrons, les orangers ont des oranges; on les achète sur pied. A chaque entrée, des portes à deux battants, avec des bourrelets. Au perron, un vestiaire, où l'on dépose en arrivant les pelisses et les manteaux; le pantalon blanc et la robe de barrège sont de rigueur. Les locataires du Palais-Royal n'ont plus besoin de faire du feu; il leur suffit, pour se chauffer, d'ouvrir la fenêtre; et voilà que nous sommes en janvier, et l'ingénieur Chevalier descend toujours. Ici, l'on étouffe; si cela continue, il faudra donner de l'air au jardin....

Et là-dessus, je m'éveille en grelottant; par l'été qui court, le besoin d'un jardin d'hiver se fait généralement sentir. Pourquoi ne nous donnerions-nous pas cette petite douceur, à l'instar de Saint-Pétersbourg? — Cela coûterait trop cher. — Pas tant que les fortifications. Ne doit-on pas, dans cent ans, parqueter et frotter les boulevarts? Eh! mon Dieu, *nous verrons* tout cela. Tivoli, Beaujon, Frascati, ne sont plus. Nous n'avons plus de jardins d'été; ayons au moins un jardin d'hiver. Si les marchands du Palais-Royal entendaient un peu leurs intérêts, ils se cotiseraient, à l'instant, pour faire les fonds de mon idée; ce serait le seul moyen décent de rendre à ce point central du globe toute sa vogue et tout son éclat; autrement, dans un temps donné, le Palais-Royal passera à l'état de Place-Royale.

Si mon rêve se réalise, la chanson n'osera plus dire :

« La plus belle promenade
« Est de Paris à Saint-Cloud. »

« Frédéric de Courcy.»




## RUE ET QUARTIER DE LA SORBONNE

Il y a des noms qui sont doués, comme certaines formules de la démonologie antique, du mystérieux pouvoir d'ouvrir les tombeaux, d'évoquer les ombres et de reconstituer, pierre à pierre et homme à homme, les sociétés et les monuments couchés dans la poussière des siècles.

Ces noms sont autant de légendes; ils résument de la manière la plus pittoresque, la plus énergique, les mœurs, les opinions, les événements du passé; ils se sont pour ainsi dire identifiés avec les hommes et les choses qu'ils rappellent; ils sont devenus hommes et choses eux-mêmes.

Pour nous borner à un exemple, ne suffit-il pas de prononcer le nom de la Sorbonne pour que mille souvenirs, comme éveillés par un appel magique, surgissent aussitôt dans notre esprit bruyants, tumultueux, pleins d'animation et de vie; pour que nous voyions se presser, se heurter en foule sous nos yeux, ces représentants d'un autre âge, cette population innombrable de clercs,

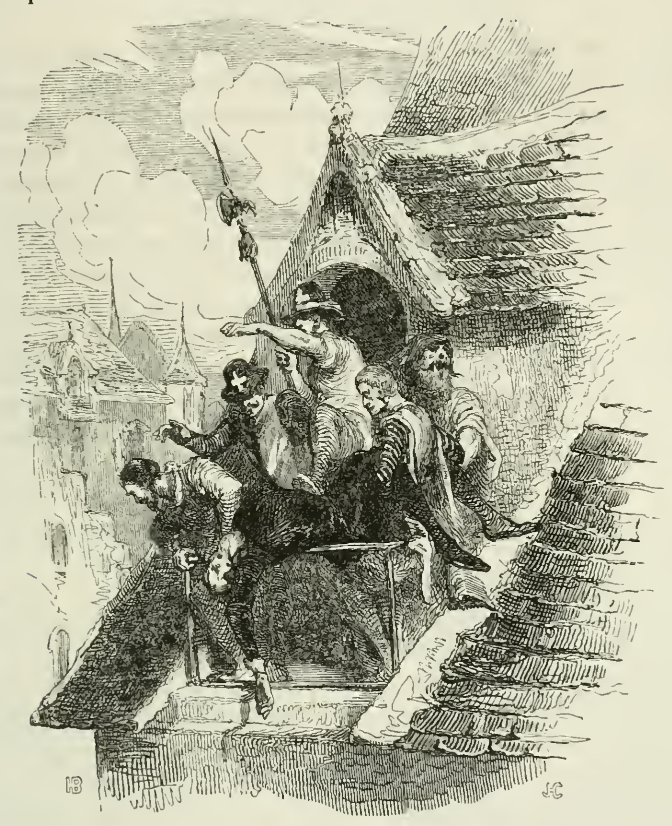
de bacheliers, de docteurs, de casuistes, pédants de toute espèce, de tout âge, de toute nation, cohue bariolée de mille couleurs, débraillée et fourrée d'hermine, grave et tapageuse, tachée d'encre et de vin, avide de science, et, la leçon finie, se ruant au cabaret pêle-mêle avec les truands et les filles de joie? N'entendez-vous pas les cris de l'école, les disputes sur la logique et les catégories d'Aristote, les anathêmes lancés contre les appelants de la bulle *Unigenitus*, les censures prononcées contre les Lettres Provinciales et Bélisaire? N'assistez-vous pas à l'exhumation complète d'une époque passée sans retour, et cela naturellement, sans effort, presque malgré vous? Vous est-il possible de séparer le mot de la chose, l'idée du fait?

Tant que vous verrez gravé à l'angle d'une rue un nom aussi significatif que celui de la Sorbonne, ne craignez pas de voir périr le souvenir des événements qui se rattachent à ce nom. En vain les habitudes, les mœurs, les industries modernes, tenteront l'invasion de cette rue; en vain vous la sillonnerez d'omnibus, vous la criblerez de cafés, vous la constellerez de becs de gaz, vous ne parviendrez jamais à lui ôter son caractère originel, car le nom qu'elle porte est sa sauve-garde, car le passé est le bouclier du présent. Oui, jusqu'à ce que vous ayez remplacé son nom historique par le nom banal de quelque préfet ou de quelque agent de la grande voirie, la rue de la Sorbonne restera ce qu'elle a été, le quartier-général, le saint des saints des écoles.

Cette rue, qui commence à celle des Mathurins, en face de l'hôtel Cluny, et qui aboutit à la place de la Sorbonne, n'a d'autre histoire que celle de la Sorbonne elle-même; et la Sorbonne étant, comme nous l'avons dit, le noyau, le cœur, la capitale d'un empire qui avait ses mœurs, ses lois, sa milice, ses tribunaux particuliers, il suit que cet empire entier est notre domaine légitime, et que nous avons le droit incontestable de l'explorer dans toute son étendue. La rue de la Sorbonne sera donc l'observatoire d'où notre œil rayonnera sur les régions environnantes, d'où nous recueillerons tous les faits du même ordre qui doivent entrer dans la composition de notre tableau. Notre cadre embrassera tout l'espace compris entre la rue des Mathurins, la rue de la Harpe, la rue des Grés et la rue Saint-Jacques.

Il n'est pas nécessaire d'avoir creusé et étudié à fond l'histoire du vieux Paris, pour savoir que la plupart des colléges, écoles et asiles de l'ancienne Université étaient renfermés dans cet étroit espace. Beaucoup de ces monuments ont disparu, mais il en reste encore assez pour donner à l'ensemble du quartier une physionomie singulièrement originale. Ces maisons hautes, étroites, pignonnées, trouées de petites fenêtres, qui se heurtent, se coudoient et grimpent les unes sur les autres, sans ordre, sans symétrie, sont les colléges de Seez, de Narbonne, de Bayeux, de Justice. Quel est cet hôtel garni qui empiète audacieusement sur la

voie publique pour mieux faire admirer ses persiennes feuille-morte et son fringant badigeon jaune? C'est le collége de Dainville, fondé avec les deniers prélevés sur les halles et marchés de la ville de Rouen. Voyez-



vous cette fenêtre toute couverte de liserons et de capucines qu'arrose en riant une jolie grisette? C'est de là que fut précipité, sur le pavé, le corps sanglant de Pierre Ramus.

Regardez cette maison noire et crevassée qui bourdonne comme une ruche d'abeilles et d'où s'échappent par instants de folles clameurs et d'épaisses colonnes de fumée de tabac : c'est le gothique collége des Cholets où Buridan, sauvé des eaux comme Moïse, soutint, un jour durant, qu'il est licite de tuer une reine de France. Vous le voyez, pas une pierre, pas une ruine de ce vieux quartier qui ne soit une relique précieuse de l'Université de Paris, la fille aînée des rois de France.

Je me trompe pourtant, on voit encore dans la rue des Mathurins les restes de deux monuments étrangers à l'Université, le couvent des Pères de la Merci et l'abbaye de Cluny ; nous commencerons par l'histoire de ces

deux maisons pour que rien ne vienne plus nous distraire de la partie capitale de notre sujet.

COUVENT DES PÈRES DE LA MERCI.

A quelques lieues de la ville de Digne, en Provence, s'élève une montagne percée de quelques grottes naturelles, où, à une époque bien éloignée de nous, de pieux solitaires venaient chercher un refuge contre le bruit et les distractions du monde. Par une belle et chaude soirée d'été de l'année 1196, un vénérable habitant de cette obscure Thébaïde était agenouillé au milieu d'un petit bois de mélèzes; la terre fraîchement remuée et ramassée en tertre sous les genoux du vieillard, une croix de bois grossièrement façonnée, et plus encore une bêche jetée non loin de là sur le gazon, indiquaient qu'une scène douloureuse venait de s'accomplir, et que la voix humaine qui se mêlait aux vagues murmures du désert était en même temps une prière et un adieu. Lorsque le solitaire se releva, il aperçut à quelques pas devant lui, debout et appuyé sur un long bourdon de pélerin un étranger qui semblait le contempler avec un religieux intérêt. L'étranger rompit le premier le silence.

— Mon frère, dit-il, vous venez de remplir avec courage un cruel devoir; à en juger par les larmes qui coulent de vos yeux, celui qui dort maintenant dans cette tombe était un ami cher à votre cœur?

— Vous dites vrai, mon frère, répondit le solitaire; je viens de confier à la terre la dépouille mortelle de l'homme que j'ai le plus aimé. Le premier de nous deux, Fiacre, a obtenu le pardon de ses fautes.

— Mon frère, reprit le pélerin avec émotion, pardonnez à la curiosité d'un étranger, mais je crois avoir déjà entendu votre voix; maintenant même que je vous examine avec plus d'attention, votre visage ne me paraît pas inconnu.

— Devant Dieu je me nomme le père Félix, répondit le solitaire, mais il y a vingt ans, les hommes me nommaient Hugues de Valois.

—Quoi! s'écria le pélerin, êtes-vous réellement Hugues de Valois, le fils de Raoul le Vaillant et d'Aliénor de Champagne, le petit-fils d'Hugues de France, comte de Valois et de Vermandois, le noble rejeton du roi Henri I^er^ du nom?

— Il fut un temps, répondit le solitaire avec un sourire mélancolique, où ma vanité s'enivrait du bruit de ces titres; mais voyez ces sandales d'écorce et cette robe de bure, et jugez, mon frère, de l'impression que peuvent produire sur mon cœur toutes ces pompes de l'orgueil humain. Mais vous, quel motif vous a engagé à prendre le bâton de pélerin et à vous éloigner pour longtemps peut-être de votre famille, de vos amis?

— Je n'ai ni famille ni amis, répondit l'étranger; je suis un pauvre solitaire comme vous; depuis de longues années je vivais aussi priant

Dieu et travaillant de mes mains dans un désert traversé par la rivière de Marne; mais des gens de guerre se sont emparés de mon ermitage, et comme j'avais entendu parler de cette sainte montagne, je me suis décidé à venir y chercher l'oubli du monde et la paix du cœur. Je me nomme Jean de la Mathe; ce nom n'est pas aussi éclatant que le vôtre, mais je dois moins attendre de la miséricorde de Dieu, puisque je ne puis lui offrir, comme vous, le sacrifice des honneurs et des biens de la terre.

Le père Félix réfléchit un moment, puis lui prenant la main :

— Frère Jean de la Mathe, lui dit-il, puisque Dieu vous a inspiré la pensée de venir habiter cette montagne dans le même temps qu'il rappelait à lui le compagnon de ma solitude, il est juste de croire qu'il vous a choisi pour remplacer l'ami que j'ai perdu. Je ne puis vous offrir que ma pauvreté, mais nous prierons, nous travaillerons ensemble.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis cette rencontre, que Jean de la Mathe était installé dans la grotte du père Félix; les deux solitaires avaient les mêmes goûts, la même simplicité de cœur, la même piété, et ils auraient passé toute leur vie dans cette retraite si la volonté de Dieu, manifestée par des miracles, ne les en eût fait sortir. Un jour, Félix et Jean de la Mathe venaient de faire leur prière accoutumée sur la tombe



de saint Fiacre, lorsqu'ils aperçurent, arrêté à quelques pas devant eux, un cerf blanc dont le front était surmonté d'une croix moitié bleue et

moitié couleur de pourpre. Les deux anachorètes, saisis de frayeur, se signèrent en se serrant instinctivement l'un contre l'autre. Au bout de quelques instants le cerf s'éloigna lentement en se retournant de temps à autre, et alors il fixait sur les deux vieillards des regards d'une douceur inexprimable, et il baissait doucement la tête comme pour mieux leur faire remarquer l'emblème mystérieux qu'il portait.

Lorsque cette vision eut complètement disparu, Félix saisit la main de Jean de la Mathe, et d'une voix tremblante d'émotion :

— Mon frère, lui dit-il, si Dieu vous a accordé le don d'expliquer les prodiges, faites-moi connaître le sens de celui-ci, car mon cœur est rempli de surprise et de crainte.

— Je suis encore plus troublé que vous, répondit Jean de la Mathe, car ce n'est pas la première fois que ce miracle se manifeste à mes yeux. Le jour que je dis ma première messe, pendant l'élévation de l'hostie, un ange m'apparut; il était vêtu d'une tunique blanche, et sur sa poitrine brillait une croix semblable à celle que nous venons de voir sur la tête de ce cerf; à sa droite était un esclave maure, à sa gauche un esclave chrétien. Or, voici ce qui arriva : l'ange fit passer le maure à sa gauche et le chrétien à sa droite; tout-à-coup les fers des deux esclaves se brisèrent et tout disparut. Longtemps je cherchai la signification de ce prodige, mais je n'ai pu la trouver.

Le père Félix se recueillit un moment :

— Frère Jean, dit-il ensuite, Dieu vous destine et veut m'associer à l'accomplissement d'un glorieux dessein, cela n'est pas douteux. Mais ce dessein, quel est-il? je ne connais qu'un homme au monde qui puisse nous le révéler. Partons demain pour Rome, et nous raconterons à notre saint père le Pape les merveilles dont nous avons été témoins.

Le lendemain, Jean de la Mathe et Félix de Valois se mirent en chemin; un mois après, ils arrivèrent à Rome.

Le pape Innocent III accueillit avec distinction les deux solitaires, et, après les avoir entendus en audience publique, il ordonna un grand jubilé pour supplier l'Esprit saint de l'éclairer de sa sagesse divine. Quelques jours après cette solennité, le souverain pontife fit appeler les pères Jean et Félix, et leur parla ainsi en présence de tous les dignitaires de l'Église.

« Au nom de la très-sainte Trinité, voici ce que j'ai à vous dire :

« Dieu, mes fils, a daigné exaucer nos prières et m'expliquer le sens des miracles que vous avez vus. Frères Jean et Félix, vous avez été choisis pour fonder un ordre religieux, dont la mission sera de solliciter par toute la terre la charité des fidèles, afin de payer aux idolâtres la rançon des pauvres esclaves chrétiens. Pour perpétuer le souvenir du prodige par lequel s'est déclarée la volonté de Dieu, vous vous vêtirez de blanc

et vous porterez sur la poitrine une croix mi-partie rouge et bleue; vous vous nommerez les Frères de la Rédemption des Captifs; allez en paix, mes fils, et Dieu nous pardonne à tous nos péchés! »

Telle fut l'origine de l'ordre des Frères de la Rédemption ou de la Merci. Jean de la Mathe et Félix de Valois ayant quitté Rome, vinrent à Cerfroid en Brie et y fondèrent le premier monastère de leur ordre; quelque temps après ils obtinrent, par lettres-patentes, la propriété de l'aumônerie de Saint-Benoît, située rue des Thermes, et vinrent s'y établir. Dans cette aumônerie était une petite chapelle où reposait le corps de saint Mathurin. Le nom du saint devint bientôt celui de la rue et des religieux qui l'habitaient.

Les philosophes du siècle dernier ont éloquemment attaqué l'institution des ordres monastiques, et ils ont sagement fait, car toute institution qui tend à isoler les hommes, est un abus et un principe de ruine: mais, s'il eût été possible d'établir des distinctions entre les communautés de toute espèce, de toute règle, de toute couleur, qui pullulaient alors sur le sol de la France, assurément les frères de la Merci méritaient d'être exceptés de la proscription générale. N'était-ce pas en effet un touchant spectacle que de voir ces pauvres frères s'en allant prêchant par le monde et sollicitant, au nom de Jésus le divin Rédempteur, l'aumône de tous, humbles ou puissants, pauvres ou riches, non pour acheter le champ du voisin, ou pour dorer la chapelle du couvent, comme les autres ordres mendiants, mais pour rendre un époux et un père à la famille du soldat, du matelot pris sur les galères du roi par les corsaires barbaresques! — Puis, quand la récolte avait été abondante, quand le tribut levé par la charité sur la pitié de tous les peuples chrétiens avait atteint le chiffre exigé, que d'acclamations, que de vœux ardents devaient saluer le départ du navire qui allait porter aux malheureux enchaînés sur une terre inhospitalière l'espoir de la patrie et toutes les joies de la liberté. Les voyez-vous ces pauvres esclaves de Tunis et de Tanger s'élancer en foule de leurs bagnes infects à la vue du vaisseau rédempteur, tomber à genoux sur le rivage, et, sans pouvoir prononcer une parole, arroser de leurs larmes les pieds des saints missionnaires qui, réalisant la vision de Jean de la Mathe, touchent leurs fers et les font tomber!

Et cependant ces religieux qui opéraient tant de merveilles étaient les plus simples et les plus modestes des hommes. Ils ne se recommandaient ni par les brillants dehors du clergé séculier au moyen-âge, ni par l'éclat de l'éloquence, ni même par la supériorité de l'instruction; pauvres et ignorants pour la plupart, ils n'avaient pour combattre l'indifférence, ou même l'avarice des heureux dont ils venaient solliciter la compassion, d'autres armes qu'une foi ardente et un dévouement infatigable. Leur humilité même était passée en proverbe, et ils avaient reçu un de ces

surnoms significatifs qui ont presque la valeur d'une définition. Comme ces religieux entreprenaient de longs voyages, et que leurs forces ne répondaient pas toujours à leur zèle, le pape leur avait permis de se servir d'ânes pour montures; d'où il arriva que le peuple, chez qui la familiarité n'exclut pas toujours l'admiration et le respect, les appelait communément les *frères aux ânes*. Ils se glorifiaient eux-mêmes de leur simplicité, et se faisaient honneur des travaux les plus serviles, comme le prouve cette épitaphe curieuse d'un de ces bons pères, nommé Mathurin Duportail.

Cy gist le léal Mathurin
Sans reprouche bon serviteur
Qui céans garda pain et vin
Et fut des portes gouverneur.
Pannier ou hotte par honneur
Au marché volentiers portait ;
Très vigilant et bon sonneur
Dieu pardon à l'ami lui soit.

On lisait encore dans l'église des Mathurins une autre épitaphe, dont nous aurons bientôt occasion de parler ; église et tombeaux ont disparu; il ne reste du couvent des frères de la Merci que les dépendances, qui sont aujourd'hui des propriétés particulières.

## HÔTEL CLUNY.

En sortant du couvent des Mathurins, nous entrons immédiatement dans l'hôtel Cluny.

Précieuse relique du passé, échappée aux sauvages mutilations du vandalisme moderne, l'hôtel de Cluny est situé en face de la rue de la Sorbonne et adossé aux Thermes, qui dépendaient du palais de l'empereur Julien ; ce *fac-simile* du style du moyen-âge, ce merveilleux échantillon de l'art au xv[e] siècle, s'est conservé jusqu'à nos jours aussi intact que s'il sortait d'un musée.

Cet édifice résume en lui seul trois âges de l'architecture ; romain par la base, élevé et décoré en partie par les dernières inspirations de l'art gothique, il a été terminé sous la gracieuse influence du style de la renaissance. L'édifice tout entier repose sur des fondements pétris de ce ciment qui a survécu au peuple-roi et a conquis, lui aussi, à juste titre, l'ambitieux surnom d'éternel, masse agatifiée de six ou huit mètres d'épaisseur, qui rappelle les monuments égyptiens taillés d'un seul bloc dans les immenses carrières de la chaîne lybique. C'est sur ce rocher, image du stoïcisme antique personnifié dans l'empereur Julien, son fondateur, que le moine, l'artiste, le poète catholique a brodé et découpé les capricieuses fantaisies, les inspirations célestes de la pensée, fière d'avoir

enfin trouvé son symbole; le caractère des arts à cette époque se trouve heureusement formulé par cette expression de madame de Staël, en parlant d'une vieille basilique : c'est, dit-elle, la prière fixée; certes il serait difficile d'accuser d'une manière à la fois plus exacte et plus poétique la tendance des hommes d'alors à traduire le *sursum corda* que le prêtre prononce avant de chanter la préface, pour engager les fidèles à élever leurs cœurs vers Dieu.

Le voisinage du collége de Cluny, situé sur la place de la Sorbonne, en face de la rue Coupe-Gueule, et dont l'église a longtemps servi d'atelier au peintre David, détermina les abbés de Cluny à choisir l'emplacement du palais des Thermes pour y fixer leur résidence. C'est de cette église pittoresque que Germain Brice a écrit : « A main droite de la place de la Sorbonne est la chapelle du collége de Cluny, qui procure quelque sorte de décoration, quoiqu'elle soit gothique, en disposant les yeux à remarquer la différence grossière et rustique de bâtir des siècles passés d'avec la manière correcte et étudiée de ces derniers temps. »

L'hôtel Cluny, dans lequel ce même Germain Brice ne trouvait rien de remarquable que sa solidité, a servi tour-à-tour de résidence à des princes, à des ministres du saint-siége, à des comédiens, à des religieuses; la section de Marat y tint ses séances en 93. Son dernier hôte fut M. Dusommerard; depuis dix ans cet antiquaire intelligent et infatigable y a accumulé tous les objets d'art qu'il a pu recueillir. Le gouvernement, jaloux de conserver et de compléter ce musée, vient d'en faire l'acquisition, moyennant 500 et quelques mille francs qu'il a obtenus du vote des deux chambres. Lorsque nous nous y sommes présentés, l'entrée en était fermée à tout ce qui n'était ni député ni pair de France. Nous, qui ne sommes pas même électeur, nous n'avons qu'à grand renfort de salutations obtenu d'une dame vêtue de noir, et qu'à tout hasard nous avons jugée être la veuve du propriétaire, la permission de visiter l'hôtel en compagnie du valet de chambre, qui nous a servi de cicerone. Il est impossible, avec les idées étroites qu'on se forme d'une collection créée par les soins et les deniers d'un simple particulier, d'imaginer les richesses du musée Dusommerard. Meubles, bronzes, marbres, armes, bijoux, étoffes, tableaux, manuscrits, vitraux, porcelaines, émaux, faïences, tout le moyen-âge est là pêle mêle, en dépit de l'ordre qu'on a voulu y introduire : ainsi, dans une chambre dite de François I$^{er}$, nous avons remarqué à côté de l'épée du vainqueur de Marignan et des éperons qu'il portait à la bataille de Pavie, les quenouilles de la reine Blanche et ses fuseaux. Une de ces quenouilles surtout est sculptée avec une délicatesse exquise; ce n'est qu'à l'aide de la loupe qu'on peut en admirer tous les détails; le clou de Jaël, la cruche de Rébecca, les ciseaux de Dalilah, le sabre de Judith, et d'autres signes encore y sont ingénieuse-

ment reproduits et composent une espèce de trophée en l'honneur des Juives illustres.

Comme nous, lectrice, vous n'auriez pu résister au désir de vous pencher sur le miroir de Marie de Médicis, et si les groupes d'amour sculptés sur le cadre d'or vous eussent inspiré quelque pensée profane, la Vierge et les saints, qui tournent le dos à ces petits Cupidons, vous auraient rappelée bien vite à des idées plus sévères.

Nous recommandons aux disciples de Philidor l'échiquier du roi saint Louis, dont les cases et les pièces sont en cristal de roche et montées en argent doré. La bordure d'encadrement est creuse et renferme de petites figurines en bois sculpté représentant des tournois ; sous le parquetage sont des fleurs en argent découpées et dorées ; le dessous et le pourtour extérieur sont couverts d'appliques en argent repoussé. Cet échiquier, précieux à cause de sa date et de son bel état de conservation, doit être un ouvrage allemand du xv[e] siècle. Il est décrit dans l'inventaire des diamants de la couronne, imprimé en 1791, par ordre de l'Assemblée constituante, et il est mentionné comme ayant été donné au roi par *le Vieux Lamontagne*. Les commissaires sans-culotte chargés de procéder à l'inventaire auront cru, dans leur ignorance, devoir sacrifier la particule du Vieux de la Montagne aux principes d'égalité dont ils étaient les apôtres si intelligents.

Ce jeu a été apporté aux Tuileries sous la Restauration ; une de ses pièces fut égarée, et alors Louis XVIII en fit don à son valet de chambre, M. le baron de Ville-d'Avray, qui le vendit 1,200 francs à M. Dusommerard.

Dans la salle à manger, sur de magnifiques buffets ou dressoirs richement sculptés, on admire de belles faïences de Flandre et d'Italie, et de magnifiques plats ronds représentant des sujets mythologiques ou peuplés en relief d'écrevisses, de coquillages, de poissons et d'herbes marines. Ces poteries sont tout simplement de Bernard de Palizzi, ce grand artiste dont le génie persévérant lutta contre la matière rebelle, jusqu'au jour où, pour faire sa dernière expérience, il fut réduit à chauffer son four des débris de son mobilier. Cela ne vous rappelle-t-il pas l'héroïque action de Guillaume-le-Bâtard, brûlant sa flotte sur les côtes d'Angleterre et criant à ses compagnons : « Nous vaincrons ou nous mourrons ici. »

Au milieu des lutrins, des mitres, des crosses, des châsses, des chasubles, des coffres, des stalles, des chappiers, des prie-dieu, objets tirés en grande partie des villes relevant de l'ancien duché de Bretagne, nous avons remarqué une cordelière d'Anne, fille du dernier duc. Cette princesse avait institué pour les dames de sa cour, en l'honneur, dit-on, des cordes de la Passion et du cordon de saint François d'Assise, patron du duc son père, l'ordre de la Cordelière, qu'on n'obtenait qu'à des condi-

tions de vertu très-difficiles à remplir, à la cour surtout. Mezerai accorde à cet insigne la vertu d'éteindre *les flammes de l'impureté.* Ce cordon, que nos femmes portent aujourd'hui encore au théâtre et à la ville, n'éteint plus rien. Nous n'en finirions pas si, au risque d'ennuyer nos lecteurs, comme un catalogue, nous entreprenions de décrire toutes les richesses que contient cette précieuse collection. Du reste, l'hôtel Cluny va devenir un musée public, et chacun pourra inventorier à son aise les objets d'art que nous-même nous n'avons vus qu'imparfaitement, talonnés que nous étions par notre cicerone et par la maîtresse du logis, dont la défiance un peu brutalement exprimée aurait pu nous formaliser.

### SORBONNE.

Ce collége fut fondé vers l'an 1250, par Robert de Sorbonne, chapelain du roi saint Louis, originaire d'un village du Rethelois, dont il prit le nom, suivant l'usage du temps. Saint Louis de son côté agrandit cet établissement de trois maisons situées rue Coupe-Gueule, et donna à chacun des écoliers qui l'habitaient un ou deux sous par semaine pour les aider à vivre. Cependant les bâtiments menaçaient ruine depuis longtemps, lorsque le cardinal de Richelieu résolut de les reconstruire sur un plan plus vaste et plus magnifique. Le nouveau collége fut commencé le 4 juin 1629, en présence de l'archevêque de Rouen, et le 15 mai 1635 le cardinal posa lui-même la première pierre de l'église, qui fut construite sur les dessins de Jacques Lemercier, un des plus habiles architectes de l'époque. C'est dans cette église qu'on voit le tombeau du cardinal de Richelieu, exécuté par le fameux sculpteur Girardon. C'est à la vue de ce tombeau que mademoiselle de Thou, dont le cardinal-ministre avait fait décapiter le frère, dit, en parodiant avec amertume, les paroles dont Marthe salua Jésus après la mort de Lazare : *Domine, si, fuisses hic, frater meus non esset mortuus.* A soixante ans de là, le czar Pierre, à genoux devant le même tombeau, s'écriait : « O grand homme ! je t'aurais donné la moitié de mes états pour apprendre de toi à gouverner l'autre... »

La maison de Sorbonne, qui devint par la suite le siége de la faculté de théologie, n'était dans l'origine qu'un collége fondé comme les autres pour servir d'hospice à de pauvres écoliers qui suivaient les leçons des écoles publiques de l'Université.

Une opinion assez accréditée de nos jours fait honneur à Charlemagne de la fondation de l'Université de Paris. C'est une erreur : Charlemagne, il est vrai, s'efforça pendant toute la durée de son glorieux règne de faire fleurir dans ses États les sciences et les lettres ; il couvrit de sa protection éclairée les écoles naissantes d'Aix-la-Chapelle, de Tours, de Châlons ; mais il n'y avait pas alors une seule école publique à Paris. Les premiers professeurs qui vinrent y enseigner furent deux moines de Saint-Germain

d'Auxerre, nommés Remi et Huchald de Saint-Amand, qui ouvrirent, en l'année 908, près d'un siècle après la mort de Charlemagne, un cours de dialectique et de théologie; ces deux maîtres ayant réuni autour d'eux un certain nombre de disciples, d'autres professeurs vinrent se fixer à Paris et y obtinrent un succès immense. Les noms de Guillaume de Champeaux, d'Abailard, de Robert de Melun, de Joscelin, de Pierre Lombard, devinrent européens, et la gloire de ces savants maîtres attira dans la ville une telle affluence d'étudiants de toutes les nations, que leur nombre, au dire des chroniqueurs, dépassait quelquefois celui des habitants, et qu'ils étaient obligés de bivouaquer dans la campagne, faute de maisons pour se loger. Les maîtres eux-mêmes faisaient souvent leurs leçons en plein air. Abailard, qui était toujours suivi de trois ou quatre mille disciples, établissait son camp, comme il le disait lui-même, sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève ou au milieu du Pré-aux-Clercs.

C'est à cette époque que Jean Scot introduisit et vulgarisa en France la philosophie d'Aristote. L'enthousiasme qui s'empara des écoles à la lecture des écrits du philosophe grec tenait de la frénésie et du délire ; ce fut comme une seconde révélation ; on ne jurait que par Aristote : *Le maître l'a dit*, voilà quel était le dernier argument, l'*ultima ratio* des controversistes.

Les opinions du maître, même les plus erronées, même les plus bizarres, étaient considérées comme autant d'articles de foi. On rapporte à ce sujet qu'un moine qui cherchait, à l'aide de son lexique, la signification de ce passage : ὁ νοῦς ἔστιν ἄυλος (l'âme est immatérielle), ayant trouvé que αὐλὸς signifiait flûte, composa dans un exercice académique quinze arguments, tout au moins, pour prouver que l'âme est un sifflet. Et ce ne fut pas là une mode d'un jour : huit siècles durant, le livre d'Aristote fut regardé comme l'arche sainte à laquelle on ne pouvait toucher sans sacrilége ; on sait que le savant et malheureux Ramus fut assassiné pour avoir soutenu publiquement « *que tout ce qu'Aristote a enseigné n'est que fausseté et chimère* ; » mais ce qui passe toute croyance, c'est que le parlement de Paris, le parlement de Louis XIV, dans le siècle de Pascal, de Corneille, de Molière, s'assembla un jour, toutes chambres réunies, à la requête de la Sorbonne, et condamna au bannissement trois chimistes nommés Bitant, de Claves et Villon, qui avaient soutenu des thèses contre Aristote, et prononça gravement la peine de mort contre quiconque oserait à l'avenir attaquer les doctrines du philosophe grec.

Ce qu'il y avait de plus singulier dans cet engouement, c'est que les plus fougueux champions d'Aristote ne le comprenaient pas, et qu'on l'admirait généralement sur parole : on avait, il est vrai, adopté sa méthode de raisonnement parce qu'elle se prête merveilleusement à l'analyse, et que, comme un arsenal neutre, elle peut fournir des armes aux com-

battants de tous les partis ; mais au fond rien ne ressemblait moins aux spéculations élevées de la philosophie antique que les disputes des dialecticiens du moyen-âge ; rien de puéril, d'extravagant, de bizarre, comme les thèses qu'on soutenait dans les écoles. Pour ne citer qu'un exemple, on examinait consciencieusement, sans rire, si Jésus-Christ est nu ou habillé dans l'eucharistie. Chaque argument affirmatif était noté par un pois chiche, chaque argument négatif par une fève, et la question était résolue par oui ou par non, selon que le nombre des pois l'emportait sur celui des fèves, et réciproquement.

L'abus de l'argumentation scolastique, joint à la futilité des objets en discussion, n'était pas le seul vice qui se remarquât alors dans l'enseignement comme dans le principe : on n'exigeait des maîtres aucune preuve, aucune garantie de capacité ; de ce que le premier venu pouvait, si bon lui semblait, ouvrir une école, il arriva qu'une foule de prétendus savants se mirent à enseigner des matières dont ils ne possédaient pas les premières notions, et que la plupart des classes devinrent autant de tours de Babel, où maîtres et disciples parlaient, péroraient, disputaient des journées entières sans s'écouter et sans se comprendre. On finit par sentir la nécessité d'imprimer une direction uniforme aux études et de centraliser l'enseignement ; vers le milieu du XIIIe siècle, les maîtres se réunirent et décidèrent qu'à l'avenir, nul ne pourrait professer s'il n'était pourvu des diplômes de bachelier, de licencié, de docteur ; et, pour pouvoir exercer sur les écoliers un contrôle plus actif, on les divisa en quatre nations sous les dénominations de France, d'Angleterre, de Normandie et de Picardie; c'est alors que, pour la première fois, la réunion de toutes les branches d'études ou facultés fut désignée sous le nom d'Université. Mais l'Université, en s'organisant hiérarchiquement, voulut aussi se constituer comme corporation civile, et elle obtint du pouvoir royal des franchises particulières, qui devaient par la suite lui procurer une influence redoutable à la couronne elle-même ; entre autres privilèges, les clercs ou étudiants étaient affranchis de la juridiction ordinaire, et en toute circonstance ils devaient être jugés d'après le droit canon par le tribunal ecclésiastique du lieu où ils faisaient leurs études.

On comprend de quelle puissance était armée, dans une ville du moyen-âge à peu près dépourvue de lois et de règlements de police, une population de cent mille jeunes gens ne formant qu'un seul corps, ayant les mêmes occupations, les mêmes goûts, les mêmes habitudes, indépendants par caractère et par position, ardents, passionnés, impatients de toute autorité et naturellement ennemis des bourgeois qui avaient bon feu, bon lit, bonne table, bon pourpoint de surcot de laine, tandis qu'eux, les clercs, les lettrés, réduits pour la plupart aux deux sous par semaine du roi saint Louis, s'en allaient mendiants par les rues, en compagnie des

francs-mitous, des cagous et des bohèmes, buvaient du vin frelaté quand le tavernier faisait crédit et se chauffaient en hiver quand luisait le soleil.

C'était, en vérité, une singulière institution que l'Université de Paris au moyen-âge! n'est-il pas bizarre de voir ce vaste corps d'où sortirent tant de personnages recommandables tout ensemble par leur savoir, leurs vertus, leur piété, ce corps qui donna à la France ses ministres les plus capables, à l'Église ses prélats les plus illustres, composé d'une cohue inouïe de joyeux pauvres diables sans chausses le plus souvent et le ventre creux, mais portant fièrement la dague malgré les ordonnances, bons compagnons, mais toujours prêts à dégaîner, disputant à l'école sur les propriétés hygiéniques du vin de Brie, mais en revanche ergotant au cabaret sur les catégories d'Aristote. Quant au reste, il n'en faut point parler; les fredaines des étudiants de nos jours, les abominations du Prado et de la Grande Chaumière, ne sont qu'un pâle reflet des bruyantes orgies du Pré-aux-Clercs, orgies de toutes les heures, orgies de jour et de nuit, accessibles seulement aux initiés, aux clercs, et où n'aurait osé se risquer quiconque n'eût pu se faire reconnaître par quelque mystérieux *shiboleth*.

Qu'on s'étonne à présent que, lorsque les écoles venaient à vaquer, lorsque la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, comme d'inépuisables



vomitoires, jetaient tout-à-coup sur les quais des nuées d'écoliers,

affamés, armés jusqu'aux dents et désœuvrés, qui pis est, les bourgeois rentrassent chez eux et fermassent leurs boutiques comme dans une calamité publique; et ce n'était pas là un événement rare : toutes les fois qu'un clerc se passait la fantaisie de rosser un sergent du Châtelet et que celui-ci avait l'audace de rendre, d'après la jurisprudence du talion, horion pour horion, œil pour œil, dent pour dent, l'écolier, qui connaissait ses classiques et qui savait quelle émotion populaire avait excitée ce débiteur romain étalant les plaies de son dos au milieu du Forum, se mettait à parcourir les écoles depuis la rue du Fouarre jusqu'au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, faisant montre de sa souquenille délabrée, poussant le cri de guerre et recrutant en moins d'une heure une armée de dix mille hommes. Malheur alors aux archers qui se trouvaient sur le passage de l'émeute; en un clin d'œil, si nombreux, si braves qu'ils fussent, ils étaient entourés, démontés, foulés aux pieds et jetés à la rivière, le tout pour la plus grande gloire de l'Université et d'Aristote. Ces excès se renouvelaient chaque jour, en plein soleil, au cœur de Paris; et si par hasard il se trouvait un prévôt moins patient que ses devanciers, qui fît conduire au Châtelet quelques-uns des perturbateurs, oh ! alors ce n'était plus une émeute, mais une insurrection générale, une guerre sainte, avec son manifeste, son drapeau et ses chefs; l'Université tout entière, clercs et docteurs, disciples et maîtres, s'ébranlait comme un seul homme; les cours étaient suspendus, les écoles fermées, et le recteur, suivi d'une respectable escorte, allait humblement signifier au roi que, si dans les vingt-quatre heures on ne faisait pas droit à ses justes griefs, « la fille aînée » du trône, persécutée dans son honneur, abandonnerait Paris, cette ville » d'iniquité, et s'en irait comme une brebis errante chercher ailleurs un » asile. »

Le roi, qui savait que sa fille aînée, toute brebis qu'elle était, ne se ferait pas faute d'exciter des troubles dans tout le royaume, s'empressait toujours de désavouer son prévôt, et le courageux magistrat, coupable d'avoir trop bien fait son devoir, était condamné d'ordinaire à l'amende honorable, au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens.

De pareils faits demandent à être appuyés par des preuves : nous choisirons un exemple entre mille.

C'était au mois d'octobre de l'année 1407, sous le règne de Charles IV; dans la salle basse et enfumée d'une taverne qui s'ouvrait à l'angle formée par la rencontre des rues des Mathurins et de la Sorbonne, était réunie une foule inaccoutumée de clercs et de bacheliers; mais, contre l'usage du lieu, le silence le plus profond régnait dans l'assemblée; les pots de vin et de cervoise restaient remplis sur les tables, et les écoliers se regardaient avec inquiétude comme si tous avaient quelque chose à dire et que personne n'osât commencer.

Tout-à-coup une voix éclatante s'écria du coin le plus obscur de la salle.

Los et honneur à l'Université! Mort au sire de Tignouville! à sac le Châtelet et la prévôté!

Ces quelques paroles produisirent dans la taverne l'effet d'une commotion électrique. Une sourde et vaste rumeur s'éleva dans l'assemblée, et un grondement lugubre courut le long des voûtes surbaissées de la salle.

Alors on vit s'élancer au milieu des tables un personnage de haute taille et d'une carrure puissante. Une moustache fièrement retroussée ajoutait encore à la sévérité de son visage, et sa longue rapière, dont le baudrier se croisait sur son pourpoint de camelot noir avec le cordon plus pacifique d'un encrier de corne, dénotait suffisamment un étudiant armé en guerre.

« Par la mort-dieu! s'écria-t-il, que signifie cet air abattu, ces visages consternés? Est-ce que les Bourguignons sont entrés dans Paris? Est-ce que le roi notre sire est mort? Non pas, que je sache. De quoi s'agit-il donc? d'arracher deux écoliers aux griffes du prévôt? Et pour cela que faut-il faire? rosser quelques archers et renverser quelques potences? Est-ce la première fois que nous rappelons au sire de Tignouville le respect qu'il doit à nos priviléges? Que ceux qui ont peur se retirent: quant à moi, je déclare que, si dix d'entre vous veulent me suivre, je me charge d'aller chercher nos camarades jusqu'à Montfaucon, et de vous les ramener en triomphe.

— Ignorez-vous, Eustache Beautreillis, dit une voix, qu'à la requête du prévôt le roi a mandé des troupes de toutes les villes des environs; Philippe Bruant, que voici, a vu entrer ce matin par la porte Saint-Honoré six compagnies d'arbalétriers venant de Chartres, et Senlis nous a envoyé toute la cavalerie du comte de Brissac.

— Eh bien! si la victoire est plus disputée, s'écria Eustache Beautreillis, est-ce une raison pour laisser pendre comme des truands deux écoliers comme nous, et cela parce que, sentant leur bourse et leur ventre à sec, ils ont emprunté dans le bois de Vincennes quelques misérables écus à un riche bourgeois du faubourg Saint-Antoine?

— Non, non, s'écrièrent quelques voix dans la salle; à bas le prévôt, à bas le Châtelet!

— Oui, à bas le Châtelet! reprit Eustache Beautreillis; nous sommes clercs, et devons être jugés en cour d'Eglise. La condamnation de Bourgeois et de Dumoussel est une insulte à l'Université; aux armes, donc, camarades!

— Oui, oui, aux armes! s'écria-t-on de toutes parts.

— Un moment, dit Eustache Beautreillis, écoutez-moi, camarades; lorsque vous entendrez Dumoussel crier: « A nous, clergie!» vous vous jetterez sur les gardes! Malheur à qui fera quartier!




Quartier de la Sorbonne.

— L'exécution a lieu à une heure, s'écria Philippe Bruant. — Et il est midi, répondit Eustache Beautreillis : nous n'avons pas de temps à perdre. Camarades, à Montfaucon !

— A Montfaucon, s'écrièrent tous les écoliers en se précipitant hors de la taverne. »

Chemin faisant, cette troupe indiciplinée se grossit d'une armée entière de clercs qui, à la nouvelle du soulèvement, sortaient en foule des colléges innombrables des quartiers Saint-Benoît et Saint-André-des-Arts. Toutefois ce ne fut pas sans peine que les écoliers purent pénétrer jusqu'au lieu du supplice. Dès le matin les archers de la prévôté, les sergents du Châtelet et les troupes royales s'étaient emparés de toutes les issues, et plus d'un horion fut donné et reçu avant que les soldats, refoulés de toutes parts vers l'éminence sur laquelle se dressait le gibet, se fussent décidés à abandonner leur position et à se replier en cordon serré autour des fourches patibulaires.

Après ce premier succès, un hourra formidable s'élança du milieu des assaillants ; mais, cette démonstration accomplie, il s'établit partout un silence de mort mille fois plus menaçant que le tumulte : l'émeute attendait.

Tout-à-coup un son lugubre vibra dans les airs ; des tintements sourds et monotones se succédaient lentement : c'était le glas des agonisants qui annonçait l'heure du supplice ; un immense frisson parcourut la foule, et toutes les mains se dérobèrent à la fois sous les capes et les manteaux pour serrer la garde d'une épée ou la poignée d'un lourd maillet de fer.

Bientôt un murmure mêlé de cris se fit entendre du côté du faubourg Saint-Martin, et un appareil formidable de cavalerie et d'arbalétriers déboucha sur le plateau de Montfaucon. Eustache Beautreillis, qui n'avait pas cessé de parcourir les groupes en excitant le courage des uns et en calmant la fougue des autres, s'élança sur une pierre et fixa ardemment les yeux sur une charrette entourée d'un triple rang de soldats. Tout-à-coup il pâlit.

« Malédiction ! s'écria-t-il, tout est perdu ! »

Tous les regards suivirent la direction des siens : Dumoussel et Bourgeois étaient bâillonnés.

Cet incident pouvait avoir les suites les plus funestes. En effet, qui donnerait le signal ? Quelle voix imprimerait une impulsion universelle et instantanée à cette foule, dont l'ensemble seul pouvait faire la puissance ? Déjà l'on se regardait avec inquiétude ; les plus timides ne se voyaient pas sans une certaine terreur en face de cette lourde cavalerie de Brissac, qui avait pris part à tant de combats dans la guerre des Anglais.

Beautreillis seul, le premier moment de surprise passé, ne laissait

voir sur ses traits ni crainte, ni découragement; immobile sur le bloc de pierre qui lui servait d'observatoire, il ne perdait pas un détail de la scène qui se passait sous ses yeux, et son attention paraissait surtout concentrée sur un vieux moine assis entre les condamnés, et qui leur parlait avec une vivacité peu ordinaire en pareil cas. Tout-à-coup Beautreillis se retourna vers l'écolier qui était le plus près de lui :

« Lyonnel Pernotte, lui dit-il, vous qui mangez à la gamelle de tous les couvents de la ville, connaissez-vous ce vieux moine barbu qui tient le bon Dieu comme une rapière ?

— Je ne l'ai jamais vu, répondit Lyonnel.

— C'est singulier, reprit Beautreillis en fixant de nouveau les yeux sur la charrette. »

En ce moment le regard du religieux rencontra celui de l'écolier. Beautreillis tressaillit, et, montrant du doigt la charrette qui n'était plus qu'à vingt pas du gibet,

« Attention, s'écria-t-il en tirant vivement son épée. »

Alors on vit le moine s'approcher de Dumoussel comme pour l'embrasser, puis d'un coup de main il lui enleva son bâillon, et Dumoussel se redressant avec fierté, s'écria d'une voix éclatante :

« A nous, clergie ! »

A ce signal, une clameur effroyable ébranla les airs; les soldats stupéfaits se replièrent en désordre autour de la charrette, tandis qu'Eustache Beautreillis s'élançant du haut de sa tribune improvisée courait sus aux archers en criant de toutes ses forces :

« En avant l'Université ! à sac ! à sac !

—Bayeux, en avant ! par ici la Sorbonne ! à moi les Grassins ! » criait-on de toutes parts.

Le choc fut terrible : Beautreillis, suivi de toute sa troupe, fit une trouée au milieu des soldats; mais le flot se referma et l'engloutit avec ses compagnons.

Pendant cette lutte, les condamnés avaient atteint l'échafaud, et bientôt ils parurent sur la plate-forme, escortés d'un huissier du Châtelet et du bourreau. A cette vue, les assaillants, qui n'étaient plus animés par les cris et par l'exemple d'Eustache Beautreillis, commencèrent à reculer; une vigoureuse charge de cavalerie acheva la déroute, et lorsque toujours courant ils furent arrivés au bas de la colline, les écoliers purent voir les corps de Léger Bourgeois et d'Olivier Dumoussel se balancer entre les funèbres poteaux du gibet de Montfaucon.

Toutefois l'Université ne se tint pas pour battue. La mort de deux clercs condamnés et exécutés par la justice civile criait vengeance; la montagne Sainte-Geneviève s'émut jusque dans ses fondements; le recteur et tous les maîtres s'assemblèrent en séance solennelle dans le

cloître des Mathurins. On approuva la conduite des écoliers, on ordonna un service funèbre en l'honneur d'Eustache Beautreillis et de tous ceux qui avaient péri dans le combat, et on décida que les cours seraient suspendus et les écoles fermées.

Le lendemain l'Université en corps se transporta au palais du Louvre, et, ayant obtenu audience, demanda énergiquement au roi Charles VI la punition du sire de Tignouville, le prévôt de Paris, qui avait fait arrêter Léger Bourgeois et Olivier Dumoussel. Le roi, qui n'osait reconnaître que le prévôt avait agi par ses ordres, répondit en termes vagues qu'il examinerait cette affaire; mais quelques mois après, l'Université ayant déclaré que, si satisfaction ne lui était pas donnée dans un délai déterminé, elle en référerait au pape et se disperserait dans tout le royaume, le roi, qui avait alors bien d'autres affaires sur les bras, eut la faiblesse de désavouer le premier magistrat de la cité, et, le 16 mai 1408, un arrêt du conseil condamna le sire de Tignouville à aller en personne détacher les cadavres du gibet, à les baiser sur la bouche et à payer les frais de leur convoi, que devait conduire le bourreau revêtu d'un surplis et portant à la main un cierge de cire jaune. Le prévôt fut en outre destitué de sa charge, et privé à toujours de l'exercice de ses droits civils.

Après cette cérémonie, les deux écoliers furent enterrés en grande pompe dans le cloître des Mathurins, et, pour perpétuer le souvenir de la satisfaction qu'elle avait obtenue, l'Université fit graver cette épitaphe sur leur tombe:

« Cy dessous gissent Léger Dumoussel et Olivier Bourgeois, jadis » clercs écoliers, étudiants en l'Université de Paris, exécutés à la justice » du roy notre sire, par le prévost de Paris l'an 1407, le vingt-sixième » jour d'octobre, pour certains cas à eux imposés; lesquels, à la pour- » suite de l'Université furent restitués et amenés au parvis de Nostre » Dame, et rendus à l'évèque de Paris comme clercs, et au recteur et aux » députés de l'Université, comme suppôts d'icelle, à très grande solen- » nité, et de là en ce lieu cy furent amenés, pour estre mis en sépulture, » l'an 1408, le seizième jour de may; et furent lesdits prévost et son » lieutenant démis de leurs offices à ladite poursuite, comme plus à » plein appert par lettres patentes et instruments sur ce cas. Priez Dieu » qu'il leur pardonne leurs péchés. Amen. »

L'Université, enhardie par ce succès, put se considérer dès-lors comme une puissance redoutable; on la vit se mèler activement à toutes les guerres civiles qui, jusqu'au règne de Henri IV, ensanglantèrent la France. La Sorbonne surtout, qui était devenue, comme nous l'avons dit, le siége de la faculté de théologie, s'était de sa propre autorité établie juge de toutes les controverses politiques et religieuses qui agitaient l'Etat, et si quelques-uns de ses actes témoignent honorablement de son

indépendance et de sa fermeté à défendre, même contre le pape, les droits de la royauté et les libertés de l'Église, il en est d'autres qu'on ne peut



rappeler sans un pénible sentiment de honte et de douleur. Ainsi, pendant l'occupation de Paris par les Anglais, on vit la faculté de théologie assemblée aux Bernardins, pour examiner les pièces du procès de Jeanne d'Arc, déclarer cette héroïque jeune fille hérétique et schismatique, et demander sa mort aux ennemis de la France; plus tard, elle approuva, par une déclaration solennelle, les massacres de la Saint-Barthélemy. C'est dans la chambre de Jean Boucher, docteur de Sorbonne, que s'organisa le conseil des seize, et que tous les Français furent déliés du serment d'obéissance à Henri III. Henri III mort, la Sorbonne déclara Henri IV indigne du trône, et ne le reconnut qu'après son abjuration.

Les autres facultés avaient pris une part plus ou moins directe à ces actes; aussi Henri IV, dont la rancune s'étendait à toute l'Université, entreprit-il de reconstituer ce corps sur des bases toutes nouvelles. En 1600 parut une ordonnance de réforme, rendue au nom du roi, et sans l'intervention du pape ni de l'autorité ecclésiastique. L'Université murmura, la Sorbonne surtout; mais, la satire Ménippée aidant, ses

plaintes n'excitèrent que la risée du public, et l'ordonnance s'exécuta. A partir de ce moment, les écoles furent assujéties à une discipline plus sévère; le bon ordre, la tranquillité reparurent, et le goût des hautes études, si longtemps négligées pour le vain bruit de la dispute, se répandit de plus en plus dans les colléges. L'ordonnance de Henri IV enleva à l'Université tout caractère politique; pour la première fois, elle ne fut pas admise comme corps aux états-généraux qui se tinrent à Paris en 1614.

Toutefois, au milieu de ce silence des autres facultés, la Sorbonne conserva encore une certaine influence en vertu du caractère spirituel dont elle était revêtue. L'activité de ce corps remuant ne s'appliqua plus qu'aux questions purement religieuses; mais c'était encore assez pour troubler, à cette époque, la tranquillité publique. Tout le monde sait quelle agitation causèrent dans le clergé de France la publication du livre de Quesnel sur la grâce et les mandements fulminés de part et d'autre par les évêques soumis et appelants; il y avait, en effet, matière à faire égorger tous les théologiens de l'Europe, tant les propositions condamnées par le pape étaient obscures; la Sorbonne se jeta à corps perdu dans la mêlée; et tour-à-tour moliniste ou janséniste, selon que l'exil ou le rappel de ses membres les plus fougueux modifiait sa majorité, un siècle durant, elle ne cessa d'ergoter et de disputer sur des propositions que n'avaient comprises ni Quesnel, qui les avait émises, ni le pape Clément XI, qui les avait censurées.

Ces discordes avaient un fâcheux retentissement. Du fond de la Sorbonne le goût de la dispute s'était répandu au dehors, la société tout entière était envahie par ce fléau; il y avait des salons molinistes et des salons jansénistes; dans les cafés, dans les promenades, dans tous les lieux publics, on ne parlait que de la grâce, de la bulle *Unigenitus*, de l'appel au futur concile.

Les armes spirituelles ne suffisant pas pour apaiser la querelle, l'autorité royale crut devoir intervenir; la confiscation, l'emprisonnement, l'exil, frappaient les appelants, comme on nommait alors les jansénistes; ceux-ci, de leur côté, se défendaient par les voies judiciaires, et, chose incroyable! on vit alors des curés qui refusaient les derniers sacrements de l'Eglise à des malades, et des malades qui sommaient par huissier les curés de les administrer. Ces sommations se terminaient ordinairement par cette singulière formule, qui peint toute l'époque: « Et à défaut par » ledit curé de donner ledit bon Dieu, le présent acte devant tenir au ma- » lade lieu et place de viatique, etc. » C'est sans doute un descendant de quelqu'un de ces praticiens qui, en l'an de grâce 1842, signifiant un acte à une personne morte la veille, rédigeait ainsi le *parlant à*: « Nous sommes transportés au domicile du sieur Léveillé, musicien en cette ville de

Langres, rue Neuve, n° 5, où étant et parlant à sa personne, ainsi déclarée, que nous avons trouvée en bière sur sa porte, etc. »

En 1729, la Sorbonne, qui avait vu cent de ses docteurs exilés par le cardinal Fleury, s'était définitivement rangée du côté des jésuites. A partir de cette époque, la Faculté de théologie se déconsidéra tellement par les censures ridicules dont elle frappa presque tous les livres de physique, de jurisprudence et de philosophie, entre autres, ceux de Montesquieu, de Buffon et de Marmontel, qu'elle perdit toute influence sur l'esprit public. Elle était morte de fait; un décret de l'Assemblée législative la supprima de droit, au nom de la raison « *qu'elle avait outragée tant de fois,* » dit le rapport. Le même décret supprima le conseil académique et l'Université.

La révolution qui, au milieu des embarras de toute espèce que lui suscitaient ses ennemis au dedans et au dehors, ne cessa pas de se préoccuper des besoins intellectuels et moraux de la nation, comprit la nécessité de réorganiser l'instruction. Dès le 21 avril 1792 Condorcet présenta à l'Assemblée législative un nouveau système d'enseignement public, dont les terribles événements qui suivirent paralysèrent l'application. Plus tard, divers rapports furent présentés à la Convention au nom du comité d'instruction publique par les députés Lakanal, Chénier et Lepelletier. Enfin, le 9 brumaire an III, parut la loi établissant l'École normale, qui dès sa fondation comptait au nombre de ses professeurs Lagrange, Berthollet, Laplace, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, Monge, Daubenton, Haüy, Volney, Sicard et Laharpe. Le 17 novembre 1808, l'Université, décrétée deux ans auparavant, fut définitivement organisée comme elle l'est de nos jours; M. de Fontanes en devint le premier grand-maître. Depuis cette époque, la Faculté des lettres et la Faculté de théologie, réinstallées côte à côte à la Sorbonne, nous ont donné les conférences de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, les leçons de philosophie de MM. Royer-Collard, Cousin et Jouffroy; les leçons de littérature et d'éloquence française des Andrieux et des Villemain; les leçons d'histoire des Lacretelle, des Guizot, des Michelet et des Quinet, magnifique pléïade que nous avons pu admirer depuis vingt ans, et qui a dû rassurer les amis de la philosophie sur les destinées du pays, en dépit de ces hommes noirs,

Qui, de toute lumière obstinés détracteurs,
Au char de la Raison s'attelant par derrière,
Veulent à reculons l'enfoncer dans l'ornière.

Oui, malgré vos cris, l'Université continuera sa carrière, et, si vous l'insultez dans vos libelles, elle saura bien encore vous répondre avec de l'encre de Pascal.

S'il est vrai que dans les derniers siècles la Sorbonne ait justifié par son intolérance l'accusation portée contre elle par Fourcroy, il est juste de reconnaître qu'elle a puissamment contribué à répandre en France les lumières et la liberté de discussion en protégeant contre d'aveugles préjugés les premiers essais de l'imprimerie. L'an 1469, Jean de la Pierre, prieur de Sorbonne, fit venir d'Allemagne Martin Crantz, Ulric Gering et Michel Friburger, qui imprimèrent dans une salle de la Sorbonne *les Epistres de Gasparinus Pargamensis* et *les Epistres cyniques de Crates le philosophe*. Ces trois imprimeurs se fixèrent par la suite rue Saint-Jacques, près des charniers de Saint-Benoît, et prirent pour enseigne le soleil d'or.

A quelques pas de là, dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, les Estienne établirent le siége de leur imprimerie ; nombreuse et belle famille de savants qui ont poussé l'art de la typographie à un tel degré de perfection que le luxe de nos éditions modernes reste bien au-dessous de la netteté et de la correction des leurs. De pareils hommes comprenaient toute la grandeur de l'art auquel ils s'étaient voués, et la considération qui s'attachait à leur personne rejaillissait sur leurs travaux. On raconte qu'un jour François I[er] vint visiter les ateliers du premier Henri Etienne, l'imprimeur était occupé à corriger une épreuve ; le roi ne voulut pas l'interrompre, et attendit, avec toute sa suite, qu'il eût fini sa tâche. Qu'aimez-vous mieux, de François I[er] faisant antichambre chez un savant ou de Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien ?

Le second, Henri Etienne, l'auteur du *Thesaurus*, ne fut pas aussi heureux que son devancier. Proscrit sous le règne de Henri II, à cause de son apologie d'Hérodote, il fut brûlé en effigie pendant qu'il était caché dans les montagnes d'Auvergne, ce qui lui fit dire plaisamment qu'il n'avait jamais eu si grand froid que lorsqu'il avait été brûlé à Paris. Il mourut fou et misérable à l'hôpital de Lyon, en 1598.

Peu d'arts ont obtenu, en si peu de temps, des résultats aussi complets que l'imprimerie ; on peut dire que, grâce à ses progrès, il s'opéra, en moins de vingt ans, une révolution dans l'enseignement des écoles ; les livres, qui auparavant étaient rares et hors de prix, se trouvèrent bientôt dans toutes les mains, comme on en peut juger par ces vers d'un poète contemporain :

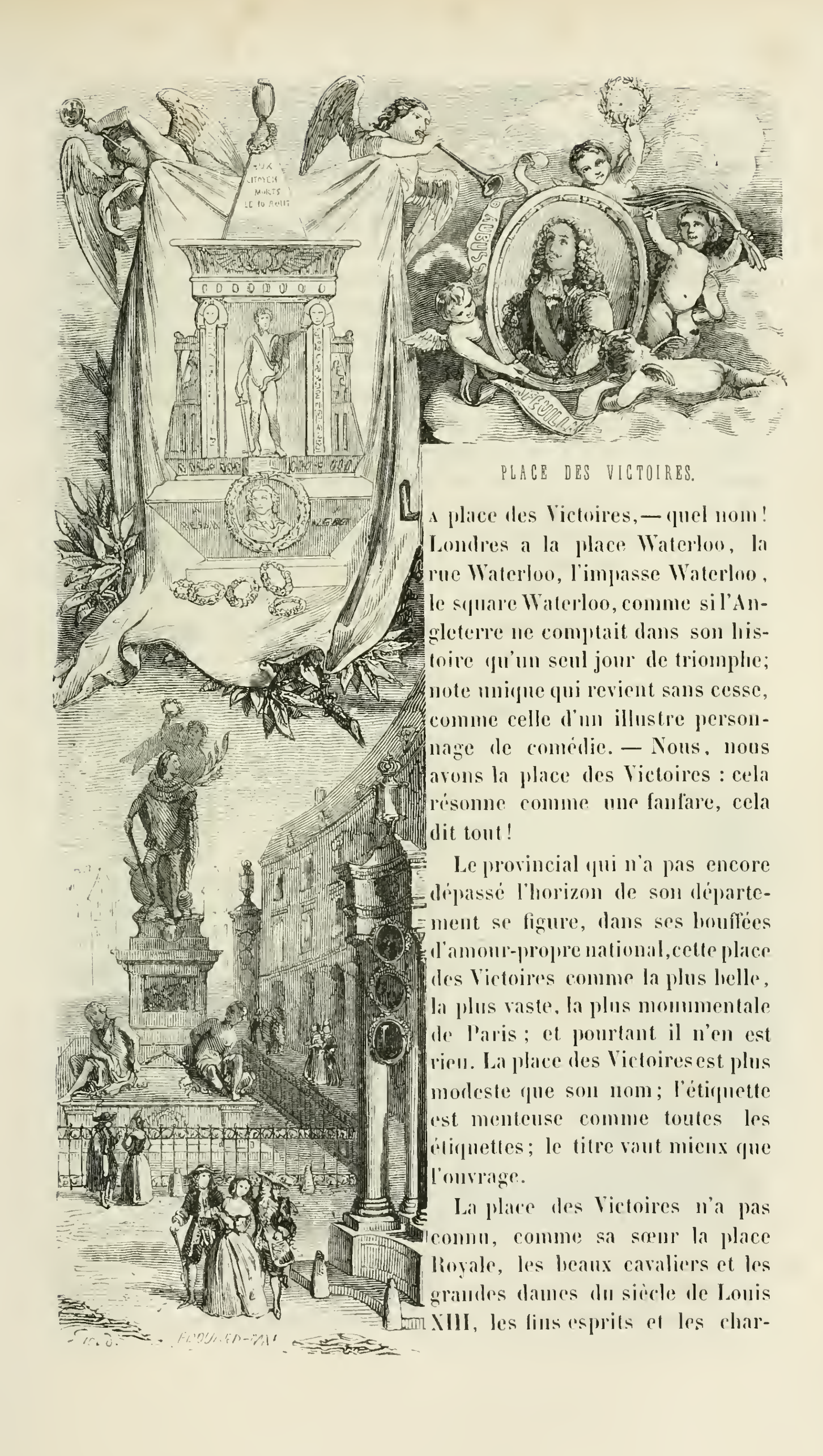
J'ai vu grand' multitude
De livres imprimés
Pour tirer en estude
Povres mal argentés.
Par ces novelles modes.
Aura maint escholier
Decrets, bibles et codes
Sans grand argent bailler.

Toutefois, les encouragements accordés à l'imprimerie firent bientôt place à des persécutions. Henri II, pour arrêter les progrès du calvinisme, au profit duquel fonctionnaient presque toutes les presses de France, ordonna qu'aucun livre ne pourrait paraître sans l'autorisation des censeurs royaux. Cette ordonnance, dont les rigueurs furent souvent aggravées, fut en vigueur jusqu'à la révolution de 1789.

Que de faits encore à énumérer, s'il nous fallait compléter l'histoire de ce petit carré de terrain dont nous avons plus haut déterminé les limites. Nous voudrions pouvoir vous peindre l'étonnement de la cour et de la ville en apprenant l'impolitique audace du jeune abbé de Gondi, depuis cardinal de Retz, passant sa sorbonique et l'emportant sur l'abbé de Lamothe-Houdancourt, candidat avoué de Richelieu, qui lui faisait l'honneur de le reconnaître pour son parent. N'est-ce pas à la Sorbonne aussi que se révéla la mâle indépendance du génie de Bossuet, lorsque âgé de vingt ans à peine, et aux risques de compromettre les résultats de sa thèse, il défendit contre le recteur un point de dogme avec une opiniâtreté telle qu'il lui fallut se retirer aux Bernardins, en s'écriant comme Sertorius : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. » C'est sur la place de la Sorbonne, dans le grand salon d'une guinguette, que les Saints-Simoniens avaient établi une de leurs succursales. A dix pas plus loin, nous trouvons la rue des Cordiers, devenue célèbre par le séjour qu'y fit l'auteur d'*Emile*. Dans la même rue, dans la même mansarde peut-être, Hégésippe Moreau méditait, en 1833, une ode infernale à la faim !

Que serait-ce donc s'il nous était permis de sortir de notre cadre et de vous retracer l'histoire de cet édifice apostat qui abrita tour-à-tour sous sa tolérante coupole la châsse de sainte Geneviève et la tombe de Mirabeau, qui tour-à-tour se para avec orgueil de la croix catholique et du magnifique fronton de David. Nous vous introduirions encore dans ces bâtiments lourds et écrasés que l'architecte Soufflot semble n'avoir assis en face du Panthéon que pour faire ressortir l'élégante hardiesse de ce temple. C'est là que bourdonne et dispute la Faculté de droit, qui, si longtemps proscrite par les jésuites et la Sorbonne, vint s'y installer en grande pompe le 24 novembre 1783. Suivons cet essaim de jeunes gens qui sortent des cours ; ce n'est plus au Pré-aux-Clercs, ce n'est plus à Montfaucon qu'ils vont discuter, boire ou batailler. Leur Pré-aux-Clercs aujourd'hui c'est le Luxembourg et la grande Chaumière ; leur champ de bataille, le parterre de l'Odéon ; leurs cabarets, la taverne et les caves de Rousseau, que son surnom d'*aquatique* semble prédestiner à présider un jour quelque société de tempérance.

PAUL LAGARDE.



## PLACE DES VICTOIRES.

La place des Victoires, — quel nom! Londres a la place Waterloo, la rue Waterloo, l'impasse Waterloo, le square Waterloo, comme si l'Angleterre ne comptait dans son histoire qu'un seul jour de triomphe; note unique qui revient sans cesse, comme celle d'un illustre personnage de comédie. — Nous, nous avons la place des Victoires : cela résonne comme une fanfare, cela dit tout!

Le provincial qui n'a pas encore dépassé l'horizon de son département se figure, dans ses bouffées d'amour-propre national, cette place des Victoires comme la plus belle, la plus vaste, la plus monumentale de Paris; et pourtant il n'en est rien. La place des Victoires est plus modeste que son nom; l'étiquette est menteuse comme toutes les étiquettes; le titre vaut mieux que l'ouvrage.

La place des Victoires n'a pas connu, comme sa sœur la place Royale, les beaux cavaliers et les grandes dames du siècle de Louis XIII, les fins esprits et les char-

mantes précieuses de l'hôtel de Rambouillet; elle n'a pas vu reluire aux lanternes les rapières des raffinés, comme cette petite place Dauphine qui a tant fait parler d'elle à une autre époque; la noblesse de la place des Victoires est moins ancienne, ses parchemins datent de Louis XIV.

Mais aussi on lui a épargné, peut-être en faveur de sa glorieuse dénomination, les horribles spectacles de la terreur; elle n'a pas assisté à l'exécution d'un roi de France, comme sa sœur de la Concorde; jamais l'affreuse machine du philanthrope Guillotin n'a posé ses pieds rougis sur ce noble sol du grand roi. Elle a traversé tous les régimes en conservant toujours son nom, parce que ce nom se lie à toutes les politiques et est au-dessus de tous les gouvernements.

Est-ce le souvenir des victoires de Louis XIV qui a donné un nom à cette place? ou bien a-t-elle été baptisée par l'invocation des religieux de Notre-Dame des Victoires? Le terrain historique dont il s'agit relevait à coup sûr de l'église, de la communauté, de la congrégation, sa voisine; il y poussait probablement, dans ce temps là, des fruits, des légumes et des fleurs, à l'usage du monastère; plus tard, il devait y pousser des rois et des grands hommes, c'est-à-dire des statues.

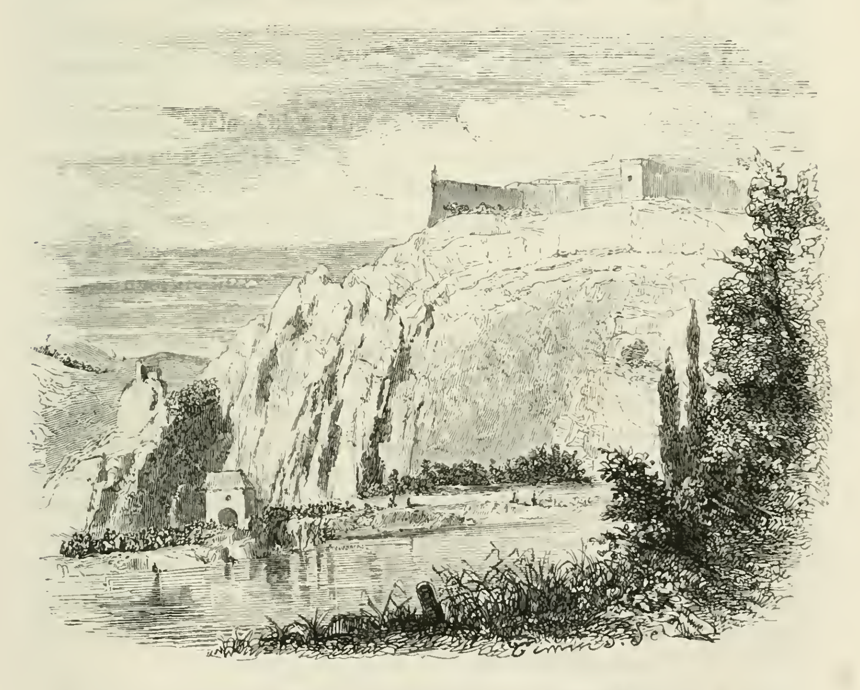
La place des Victoires est la fille d'un courtisan! Avouons que les courtisans sont parfois bons à quelque chose.

Mon Dieu, oui! ce fut le vicomte François d'Aubusson, duc de La Feuillade, maréchal de France, colonel des gardes françaises et chevalier de Saint-Louis, qui, dans son admiration et son amour pour son maître, consacra près de trois millions à l'achat du terrain occupé alors par le magnifique hôtel de Senneterre, qu'il fit abattre, et à l'érection d'un monument en l'honneur de Louis-le-Grand.

Mais comme il a payé cher son dévouement et son enthousiasme pour son roi, ce chevaleresque duc de La Feuillade! Tous les écrivains qui se sont occupés de lui l'ont passé au fil de leurs épithètes les plus saugrenues; ils l'ont appelé le courtisan des courtisans, le flatteur des flatteurs, comme si les courtisans avaient l'habitude de jeter pour trois millions d'encens dans la cassolette qu'ils font fumer au pied de leur idole..... Il n'y a pas jusqu'au duc de Saint-Simon, ce beau phraseur du grand siècle, ce noble insulteur de la noblesse française, qui n'ait poursuivi le duc de La Feuillade de sa période à quatre membres.... « Si Louis XIV l'eût laissé faire, M. de La Feuillade eût adoré son roi comme un dieu! » dit le caustique chroniqueur qui n'avait jamais adoré que sa personne.

A les entendre, tous les critiques et les esprits chagrins qui ne voient les choses qu'à travers leur lorgnette misanthropique, ne dirait-on pas que le duc de La Feuillade n'avait jamais quitté le repos de l'Œil-de-Bœuf, et qu'il profitait de la faveur de son maître pour vivre tranquille-

ment au sein des voluptés de la cour? Vous allez voir quel courtisan c'était que ce noble gentilhomme, dont l'ancêtre Èbon d'Aubusson avait signé à la donation de Pepin-le-Bref, père de Charlemagne.— Tout jeune, il débute dans la carrière militaire à la bataille de Rhétel, où il reçoit trois blessures; un an après, à l'attaque des lignes d'Arras, il entre le premier dans les retranchements des Espagnols, commandés par le grand Condé. Six mois plus tard, il est blessé à la tête et fait prisonnier au siége de Landrecies. Mais ce n'est pas tout; le courtisan ne s'arrête pas en si beau chemin. On le voit tour-à-tour à la bataille du Saint-Gothard commandant les Français en l'absence de Coligny, puis au siége de Bergues, de Furnes et de Courtrai. La paix venait d'être signée; rien n'empêchait le duc de La Feuillade de prendre du repos, mais il avait résolu de se montrer courtisan jusqu'au bout; il part avec trois cents hommes entretenus à ses dépens, pour aller secourir Candie, alors assiégée par Achmet Kœperli, le même qu'il avait vaincu à Saint-Gothard. Puis, de retour en France, il fait la campagne de Hollande, suit le roi en Franche-Comté, prend Salins, emporte l'épée à la main le fort Saint-Étienne, l'ancienne citadelle de Besançon, et entre encore le premier dans



Dôle, dont la prise acheva la conquête de Louis XIV. Nous ne vous parlerons pas de la campagne de Flandre, qu'il fit plus tard, et où il se

montra comme toujours un preux et chevaleresque gentilhomme..... Ce que nous venons de dire nous semble suffisant, et si l'épithète de flatteur et de courtisan doit toujours rester accolée au glorieux nom du fondateur de la place des Victoires, demandons à Dieu qu'il nous envoie beaucoup de courtisans comme ce brave et intrépide duc de La Feuillade!!.

Le duc de La Feuillade se rendit donc possesseur de l'hôtel de Senneterre, dont les écrivains contemporains du grand siècle ont vanté la magnificence; on remarquait surtout dans cet hôtel colossal une chapelle en stuc qui passait pour l'une des curiosités du temps. — Quand il ne resta plus une pierre de ce monument, dont l'achat avait coûté au duc six cent mille livres (à peu près douze cent mille francs d'aujourd'hui), il fit placer au milieu de la place improvisée un piédestal de marbre blanc qui supportait un groupe de bronze doré représentant la statue pédestre de Louis XIV, couronné par la victoire, avec cette inscription : *Viro immortali.* Aux quatre coins du piédestal, quatre esclaves enchaînés servaient de pendants allégoriques. Quatre bas-reliefs ornaient chaque côté du piédestal; ils représentaient la conquête de la Franche-Comté, le passage du Rhin, la préséance de la France sur l'Espagne et la paix de Nimègue. Ce monument était l'œuvre du statuaire Desjardins.

Mais dans notre description nous avons omis un détail d'assez peu de valeur en apparence, et qui cependant a joué un certain rôle dans la destinée de ce monument.

Le duc de La Feuillade avait fait placer autour de la statue de Louis-le-Grand quatre lanternes. Ce luxe inouï jeta d'abord Paris dans l'admiration..... On s'occupait médiocrement de la statue en elle-même, des quatre esclaves enchaînés et des bas-reliefs : on ne parlait que des quatre lanternes, qui faisaient, dit un auteur du temps, régner un jour éternel autour de l'image du grand roi...., quand le vent voulait bien le permettre.

On sait que les réverbères ne datent que du règne de Louis XV. Mercier, dans son Tableau de Paris, ne tarit pas en moqueries contre les *antiques lanternes*, dans lesquelles on plaçait une chandelle que le vent éteignait quand il ne se contentait pas de la faire couler; mais il parle avec emphase des *feux combinés* de douze cents réverbères qu'on venait d'établir tout nouvellement. Que dirait-il aujourd'hui, s'il voyait la place de la Concorde ? Eh bien, les quatre lanternes dont l'apparition avait causé un si vif enthousiasme parmi la population parisienne furent supprimées, quelque temps après la mort du grand roi, par arrêt du conseil; et savez-vous à quoi l'on attribue la cause de cette suppression ? à un distique gascon ainsi conçu :

La Feuillade, sandis, jé crois qué tu me bernes,
Dé mettre le soleil entre quatre lanternes.

Il faut avouer que nos pères étaient par trop accessibles à l'épigramme.

Cette démolition des lanternes fut le premier coup révolutionnaire porté à la mémoire de Louis XIV.

Dix ans plus tard, la grille qui entourait le monument partagea la mauvaise fortune des lanternes et fut arrachée d'après un nouvel arrêt du conseil.

Et il y a des gens qui prétendent que la révolution française a commencé en 89!

Mais poursuivons l'histoire de la grandeur et de la décadence du monument du duc de La Feuillade.

En 1790, à cet époque d'émancipation où l'on ne prononçait plus qu'un seul mot du dictionnaire, le mot *liberté*, la municipalité de Paris ne jugea pas convenable de laisser les quatre esclaves de bronze dans leur posture humiliante; elle voulut qu'ils fussent libres comme tout le monde, et elle les fit enlever pour les envoyer respirer à pleine poitrine dans la cour du Louvre. — Franchement, la municipalité leur devait bien cela.

Enfin, en septembre 1792, la statue du grand roi alla rejoindre les lanternes, la grille et les quatre esclaves!.. Elle tomba sous les coups des démolisseurs.

Si le distique gascon n'eût pas renversé les quatre lanternes soixante années auparavant, les hommes qui traînaient l'image de Louis XIV dans le ruisseau les eussent certainement laissées debout; on avait le plus profond respect pour les lanternes depuis qu'elles étaient devenues fonctionnaires publics.

Louis XIV destitué, il fallait mettre quelqu'un ou quelque chose à sa place. La république, qui n'aimait pas les personnalités, se décida pour la chose. Elle substitua au royal monument du duc de La Feuillade une pyramide en bois, portant sur ses faces les noms des départements et des citoyens morts dans la journée du 10 août. A dater de ce jour, la place enrichit son nom d'un adjectif; elle s'appela Place des Victoires nationales. — La pyramide commémorative ne jouit pas longtemps de son triomphe; Bonaparte la traita de barraque, et en fit cadeau à un corps-de-garde, qui se chauffa tranquillement avec le monument républicain.

En 1800, le premier consul posa sur la place des Victoires la première pierre d'un nouveau monument, qui devait être consacré à la mémoire de Desaix et de Kléber, morts le même jour, l'un tué à la bataille de Marengo, l'autre assassiné en Égypte après la bataille d'Héliopolis.

Mais ce monument ne fut pas exécuté; on figura seulement le modèle en charpente. C'était un temple égyptien contenant sur des cippes les bustes des deux généraux. Après quoi l'on abattit le tout un beau matin

sans donner la moindre explication. Voilà donc cette malheureuse place veuve pour la troisième fois.

En 1806, Napoléon fit construire un piédestal uniquement destiné à Desaix; Kléber était sacrifié, il n'avait connu que l'apothéose provisoire. La statue de Desaix, exécutée en bronze sur les dessins de Degoix, était gigantesque (dix-huit pieds de haut). Le général républicain, représenté dans un appareil trop simple, souleva les réclamations des pères de famille, qui n'osaient passer avec leurs femmes et leurs filles devant cet indécent colosse. Pour faire taire les scrupules de la foule, on se vit obligé de jeter sur les épaules du héros une chemise..... de charpente.—Desaix n'aperçut donc les fêtes de l'Empire qu'à travers les fissures de ces planches, puisqu'il demeura dans sa boîte jusqu'en 1815, où il fut déporté dans ce musée qui, depuis trente ans, servait successivement de refuge aux grands hommes de toutes les opinions.—Impartial Botany-bey de la gloire!

De 1815 à 1822, la place resta sans monument; elle commençait à s'habituer aux douceurs de son quatrième veuvage, lorsque le grand Louis reparut un matin à cheval, à l'endroit même où il s'était tenu si long-temps debout, au milieu de ses quatre esclaves enchaînés. Seulement, comme le gouvernement absolu avait définitivement fait place au régime constitutionnel, le roi de Versailles s'était soumis aux exigences de l'esprit contemporain. Il ne traînait plus à sa suite aucune province conquise; il était seul, à cheval, mais toujours beau, toujours fier, toujours roi.

Dans l'espace d'un siècle, la place des Victoires a vu cinq monuments paraître et disparaître, ombres chinoises des idées et des passions du moment. Dans cet espace resserré, il y a toute l'histoire de la France depuis Louis XIV. Chaque gouvernement, chaque faction dominante a imprimé sur le sable de cette place la trace de son pied, effacée le lendemain. Il ne faut pas plus de quatre mètres carrés pour contenir l'histoire en relief d'une nation!....

Le gouvernement de juillet a laissé intact le monument de la Restauration, lequel, si nous ne nous trompons pas, est l'œuvre du baron Bosio. En 1830, nous nous rappelons avoir vu le drapeau tricolore ombrager perpendiculairement la tête du monarque absolu. Qu'aurait dit le grand roi, qui tenait tant à ses trois fleurs de lis, si quelque courtisan de Trianon lui eût prédit que son nez servirait un jour de point d'appui au bâton d'un drapeau républicain, et que lui, le petit-fils de saint Louis, porterait l'oriflamme de la révolte pendant que la France chasserait ses descendants?

Les hôtels dans le style de Louis XIV qui entourent cette place circulaire, et qui servent aujourd'hui de magasins à des marchands de draps

et de soieries, étaient autrefois occupés par de grands seigneurs et des financiers. Le célèbre Law habita pendant quelques mois seulement l'hôtel situé entre la rue de La Feuillade et la petite rue de la Banque.

La statue de Louis XIV, élevée juste en face de la rue Neuve-des-Petits-Champs qui s'étend perpendiculairement jusqu'à la rue de la Paix, près de la place Vendôme, présente de loin un aspect grandiose. Le piédestal du grand roi sert de pendant à la colonne du grand empereur ; la rue Neuve-des-Petits-Champs est le trait d'union des deux monuments.

Voilà, en quelques mots, l'histoire de cette place. Hommage d'un sujet fidèle, présent d'un grand seigneur qui aimait, disait-il, son roi comme un père et son pays comme une maîtresse.

La place des Victoires est enclavée dans les rues Vide-Gousset, Croix-des-Petits-Champs, des Fossés-Montmartre et de la Vrillière.

La rue de la Vrillière doit encore son nom à un grand seigneur, qui y fit bâtir un hôtel en 1620 (aujourd'hui l'hôtel de la Banque de France).

A ce propos, ne trouvez-vous pas ridicule le reproche fait au grand siècle, par quelques historiens, d'avoir tenu sur les fonts baptismaux une assez grande partie des rues de la capitale?

Qu'a fait la cour de Louis XIV, si ce n'est ce qu'on a fait avant et après elle? Est-ce que chaque époque n'a pas laissé un quartier à cette immense cité, et placé son nom en tête de chacun de ces quartiers.

Le moyen-âge religieux a donné à ses rues des noms de saints; les corporations ont aussi baptisé leurs rues : les rues de la Boucherie, de la Tixeranderie, de la Corderie, de la Tonnellerie, etc., etc. Le XVII[e] siècle nomma des rues royales; le XVIII[e] fit des rues littéraires et philosophiques, comme la rue du Contrat Social, la rue Voltaire, la rue J.-J. Rousseau..... Le XIX[e] siècle commença le baptême des rues par des victoires. Aujourd'hui c'est l'argent seul qui se prélasse au coin des rues ou au fronton des passages.... Le boutiquier a remplacé le philosophe et le grand seigneur, et l'argent s'appelle Véro quand il ne se nomme pas Dodat!

Mais revenons à nos moutons.

Cet hôtel de La Vrillière, qui donna son nom à la rue, avait été construit par M. Phélippeaux de La Vrillière, secrétaire d'Etat, sur les dessins et les plans de Mansard. L'intérieur était d'une magnificence inouïe; l'escalier surtout passait pour un chef-d'œuvre à cette époque des grands et majestueux escaliers. L'hôtel de La Vrillière renfermait l'une des plus belles galeries de tableaux de la France : on y voyait des Titien, des Guide, des Poussin, des Tintoret, des Pierre de Cortone, des Véronèse; et l'on venait surtout admirer, dans la fastueuse demeure du secrétaire d'État, l'Andromède du Titien et une fresque de Périer, re-

présentant le soleil (encore Louis XIV) accompagné des quatre éléments.... L'écurie pouvait contenir quatre-vingts chevaux, et il y avait une remise de carrosses pavée en marbre blanc, qui surpassait en richesse les remises de Versailles et certains appartements de Saint-Germain!..... Les carrosses de M. Phélippeaux étaient bien plus à l'aise que les courtisans de l'Œil-de-Bœuf, qui, au dire de Saint-Simon, étouffaient derrière leurs lucarnes comme des prisonniers sous des plombs.

Le conseiller d'État laissa son hôtel et ses fabuleuses richesses à son fils, lequel n'était tourmenté que par une idée, mais une idée qui l'obsédait à chaque heure, à chaque minute; il voulait absolument être duc et pair.... Une seule personne peut-être trouvait qu'il ne faisait pas assez de démarches auprès du cardinal Dubois et de monseigneur le régent pour enlever cette haute dignité, c'était sa femme, madame de La Vrillière, très célèbre sous la régence pour sa beauté et ses galantes aventures.

Madame de La Vrillière avait résolu de travailler de tout son pouvoir à placer la couronne ducale sur la tête de son mari, qui ne montait pas assez vite, selon elle, à ce mât de Cocagne des dignités, élevé à l'usage des grosses fortunes du temps par son éminence le cardinal Dubois. En conséquence, comme ses importunités n'avaient que médiocrement réussi auprès du régent, et que le cardinal se réfugiait dans un labyrinthe de faux-fuyants, elle avait jeté les yeux sur un certain Suisse nommé Schraub, pour arriver à son but.

Schraub, ce Suisse, ce drôle, cet intrigant, dit le duc de Saint-Simon, cet aventurier si rusé, si délié, si anglais, si autrichien, si ennemi de la France, si ami du ministère de Londres, était un beau jeune homme, ma foi! d'une figure charmante, portant le jabot comme Lauzun, et se tenant sur la jambe gauche avec la ravissante fatuité de Fronsac..... Schraub, agent de l'Angleterre, exerçait une grande influence sur l'esprit du cardinal. Il avait vu plusieurs fois madame de La Vrillière, et avait papillonné autour d'elle avec l'intention bien arrêtée de se brûler un beau jour, ou plutôt une belle nuit, à la chandelle des yeux provocateurs de la future duchesse! Or, un certain soir que le chevalier Schraub respirait le frais dans les jardins de Trianon, où se tenait madame la duchesse de Berry, la fille du régent... voilà deux hercules qui s'emparent de sa personne, lui mettent un bâillon sur la bouche, le jettent dans un carrosse sans livrée, et fouette cocher! Une heure après cet enlèvement, Schraub se trouvait étendu sur un sofa dans un boudoir délicieux.

D'abord l'agent anglais, surpris à l'improviste, avait cru à une vengeance diplomatique; il se voyait déjà suspendu au bout d'une corde à dix pieds au-dessus de l'éternité, ou tout au moins enfermé dans quelque

cachot de la Bastille; mais quand il sortit de ce rêve lugubre, pour tomber dans ce boudoir élégant, coquet et voluptueux, paradis en miniature, il pensa avec raison qu'il était plutôt le captif de l'amour que le prisonnier de la politique.

Alors il reprit toute son assurance, et, tout en chiffonnant son jabot de dentelle devant un magnifique glace de Venise, il jetait un coup d'œil rapide sur sa personne pour se convaincre que l'harmonie de sa toilette était irréprochable. Son imagination, emportée sur les ailes du caprice, parcourait dans tous les sens cette belle guirlande de femmes du parterre de la cour, et dans ce charmant jardin de l'amour, de la grâce, de la jeunesse et de la beauté, il ne savait sur quelle fleur arrêter sa pensée et son désir, non pas qu'il eût craint de la cueillir, eût-il dû se piquer aux épines; mais comme à toutes il avait jeté au moins un sourire et un regard, il s'interrogeait sur le choix de sa préférence pour voir si dans cette circonstance le hasard allait prendre la peine de l'exaucer!...

Si c'était madame de Veyle? pensait-il en faisant claquer sa langue contre son palais...

On la marquise de Montbazon?

Ou mademoiselle de Néris?...

Triple sot! les yeux de la duchesse de Berry m'ont lancé l'autre jour deux flèches mortelles. Mon cœur saigne encore. — Je me promenais précisément dans ses jardins tout-à-l'heure; c'est elle qui m'aura fait enlever!... Allons, chevalier, la fortune te poursuit en France comme en Angleterre.—Il en était là de son monologue lorsqu'un ressort secret joua dans la boiserie; il tourna la tête aussitôt, et vit paraître toute pomponnée, toute étincelante de beauté et de jeunesse, madame de La Vrillière... Schraub exécuta trois saluts, baisa plutôt deux fois qu'une le bout des doigts de sa nouvelle conquête, et prit place sur un fauteuil à côté du sofa de la belle duchesse en perspective.

« Eh quoi! dit-il en rejetant son corps en arrière et en dandinant sa jambe droite, posée sur la jambe gauche; c'est vous qui avez daigné penser au plus humble de vos serviteurs; mon cœur me le disait bien tout bas... mais je n'osais croire aux propos de ce présomptueux...»

Schraub mentait comme un nouvelliste.

Madame de La Vrillière, qui avait bien la toilette la plus provocatrice, la plus charmante, la plus divine et la plus transparente, laissa tomber sur Schraub un regard long et tendre en souriant à demi, pour montrer une double rangée de perles fines dont l'éclat était rehaussé par le corail de sa petite bouche en cœur, ravissant écrin que n'auraient pu payer toutes les richesses du Bengale.

Schraub profita de ce moment pour examiner la place où il allait poser le genou, et tombant aux pieds de la jeune femme, sans perdre la grâce

de l'équilibre, il se penchait pour effleurer de ses deux lèvres les épaules de sa souveraine lorsque celle-ci, évitant cette attaque amoureuse, se retira tout au fond de l'appartement en laissant le malheureux chevalier à genoux vis-à-vis du sofa, comme un fidèle en face d'une niche veuve de son saint...

« Mais, madame, dit Schraub désappointé, qui venait de reprendre la position perpendiculaire, pourquoi diantre m'avez-vous donc fait venir ici? »

Madame de La Vrillière s'était rapprochée en riant de l'air décontenancé de sa victime.

« Pour vous parler d'affaires, mon beau chevalier, répondit-elle.

— Ah! dit Schraub en chiffonnant son jabot d'une main convulsive, s'il en est ainsi qu'on me ramène aux carrières.... de Trianon.

— Ecoutez, lui dit la jeune femme, qui venait de reprendre place sur le sofa, ne me faites pas la moue ainsi, cela va mal à un amoureux!...

— A un amoureux, répéta Schraub...

— Vous voudriez peut-être me faire accroire que vous ne m'aimez pas?

— Mais.... répondit Schraub avec une suspension qu'il s'efforçait de rendre impertinente.

— Bah! chevalier, dit madame de La Vrillière avec le plus adorable sourire, vos yeux ont parlé pour vous.

— Alors, madame, ce sont des pendards et des traîtres qui ont dévoilé un secret que je n'avais confié qu'à eux seuls... »

Et en parlant ainsi Schraub baisait la main de madame de La Vrillière.

« Oui, continua la jeune femme sans retirer sa main et en regardant autour d'elle d'un air indifférent, il faut que vous me rendiez un service?

— Parlez, madame.

— Vous êtes tout-puissant auprès du cardinal? »

Décidément pensa Schraub, ceci rentre dans la politique; et cette fois il imprimait ses lèvres sur la peau satinée de la jeune femme.

« Vous pourriez bien, poursuivit-elle sans faire semblant de s'apercevoir des galanteries risquées de l'agent de la Grande-Bretagne, lui dire deux mots ce soir en faveur de M. de La Vrillière.

—Comment! quatre, si vous voulez, répondit Schraub qui s'était assis sur le sofa à côté de la jeune femme.

— Il y a longtemps que mon mari attend sa nomination de duc et pair.....

—C'est trop juste... aussi je vous donne ma parole d'honneur qu'il sera nommé avant trois jours.

—Vous me le promettez?

—Je vous le jure! » Et leurs lèvres n'étaient plus séparées que par



Place de la Victoire.

l'épaisseur d'un baiser lorsque madame de La Vrillière, le repoussant tout doucement :

« Tout beau chevalier, vous allez trop vite!.. Exécutez-vous à votre tour; pour moi, je suis en règle, j'ai donné mes arrhes...

— Tigresse! » reprit Schraub, qui devenait plus entreprenant.

Mais la jeune femme fit un bond de panthère, et, se suspendant à un cordon de sonnette...

« Si vous faites un pas de plus, j'appelle mes gens,» dit-elle.

A la vue de ce cordon, Schraub demeura ébahi.

« Et comme vous êtes un galant homme, ajouta madame de La Vrillière d'un ton plus doux, je compte sur votre promesse...

—Allons, reprit Schaub qui semblait prendre son parti, je suis battu. Quelle honte!..... Dans un pareil combat ceux de ma nation ne font pourtant ni quartier ni merci!.... Mais enfin puisqu'il le faut.... absolument.....

— C'est une revanche à prendre, dit en riant la jeune femme qui ne voulait pas désespérer son galant protecteur.

— Elle est prise, s'écria celui-ci! « Et se saisissant d'une paire de petits ciseaux en nacre, qu'il venait d'apercevoir au fond d'une chiffonnière, il leva le bras et coupa le cordon de la sonnette.

— Que prétendez-vous faire, dit madame de La Vrillière effrayée?

— Madame, je vous l'ai dit : ceux de ma nation n'accordent jamais ni quartier ni merci. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain à la cour il ne fut bruit que de l'aventure de Schraub et de madame de La Vrillière, que l'on appela la duchesse au cordon, le cordon ducal et le grand cordon du Saint-Esprit.

Il paraît que ce drôle de Schraub ne tint pas ses promesses, ou que sa protection fut impuissante, car M. de La Vrillière ne fut nommé duc et pair que beaucoup plus tard, sous le règne de Louis XV de galante mémoire.

Louis le Bien-aimé et le mal-aimant avait probablement connu l'histoire du cordon, et il trouvait que madame de La Vrillière avait bien gagné son titre de duchesse.

Cet hôtel de La Vrillière fut vendu en 1705 à M. Rouillé, maître des requêtes, moyennant 450,000 livres. Il passa depuis, en 1713, aux mains du comte de Toulouse, et fut habité, quelque temps avant la révolution, par le vertueux duc de Penthièvre.

Le bucolique capitaine de dragons, M. le chevalier de Florian, de l'Académie française, qui appartenait, comme chacun sait, à la maison de Penthièvre, occupa dans cet hôtel, pendant quelques années, une petite chambre où il composa quelques-unes de ses idylles.

L'hôtel de La Vrillière a passé sans transition de la poésie au positif. Il a suivi le cours des choses; ses vastes appartements, qui avaient entendu les plaintifs accents de l'églogue sentimentale, ne retentissent plus aujourd'hui que du son des pièces de cinq francs... Le berger d'Arcadie s'est fait loup-cervier.

Le dernier jour de chaque mois, cette petite rue de La Vrillière, où l'on n'entend que le bruit métallique des sacs d'écus qui entrent et qui sortent, qui vont et qui viennent sur les épaules des garçons de recette, présente un aspect des plus animés.

C'est le quart d'heure de Rabelais, c'est le jour où le grand et le petit commerce viennent rembourser les effets échus... Quelquefois, une foule impatiente stationne aux portes de l'antre monstrueux dont le dragon est représenté par un soldat de la troupe de ligne, qui garde, moyennant cinq sous par jour, deux ou trois cents millions de francs!

C'est dans l'hôtel même de la Banque de France qu'est venue s'installer cette institution philantropique qu'on appelle la Caisse d'Épargne. La Caisse d'Épargne a remplacé avantageusement dans notre siècle, rangé et vertueux, la loterie et les jeux de hasard, que la rigidité puritaine de nos représentants a jetés au-delà de la frontière... Autrefois les domestiques volaient leur maître pour nourrir à la loterie royale quelque terne fabuleux ou quelque quine impossible; aujourd'hui, les mêmes serviteurs, encouragés par la perspective des prix Monthyon, volent leurs maîtres comme par le passé; seulement, au lieu de confier le produit de leur vol à des chances aléatoires, ils le déposent à la Caisse d'Épargne à raison de quatre pour cent d'intérêt; ce qui est un véritable triomphe pour la morale publique!...

L'établissement de la Caisse d'Épargne a fait élection de domicile dans cette partie de la Banque qui fait face à la rue Croix-des-Petits-Champs. A ce propos, nous allons saisir l'occasion qui se présente tout naturellement de donner une preuve de notre profonde connaissance étymologique; la rue Croix-des-Petits-Champs est ainsi nommée parce qu'il y avait une croix de pierre près de l'hôtel de Senneterre, et que l'emplacement sur lequel elle fut construite représentait des champs comparativement plus petits que d'autres plus étendus.

Nous défions le bibliophile Jacob lui-même de donner une plus rigoureuse définition.

L'étymologie de la rue Vide-Gousset, qui faisait autrefois partie de la rue du Petit-Reposoir, n'est guère plus difficile. Le nom de cette rue était une indication nette et précise qu'il ne faisait pas bon de s'y promener après le couvre-feu. C'était un avis charitable donné aux bourgeois trop confiants de cette époque naïve qui ne connaissait pas encore les bienfaits du gouvernement constitutionnel et de la gendarmerie

royale... Si, nonobstant le nom significatif de la rue, quelque nocturne flâneur rentrait chez lui dévalisé, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, ce qui lui évitait la peine de déposer sa plainte entre les mains du procureur du roi et de voir le lendemain dans les journaux le récit de son aventure, avec cette éternelle phrase stéréotypée, pour l'encouragement des voleurs : *la justice informe*.

Du reste, la rue Vide-Gousset ne jouissait pas seule de cette *détroussеuse* prérogative; ce n'était pas seulement les tirelaines et les flibustiers vulgaires qui volaient ou assassinaient les passants à la barbe du



guet et des archers. Sans parler des gentilshommes qui envahissaient, à la tombée de la nuit, les issues du Pont-Neuf, la joyeuse à la main, Tallemant des Réaux nous raconte, avec sa bonhomie quelque peu contemporaine, que M. le duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet, avait l'habitude de répondre à ses gens lorsqu'ils demandaient le paiement de leurs gages :

— Eh quoi! marauds, l'hôtel d'Angoulême est situé au beau milieu d'un carrefour, quatre rues viennent y aboutir, et vous osez encore me demander des gages !

Quelle charmante époque pour les gens qui savaient se servir de leur épée!

Reste la rue de La Feuillade, qui n'est que le prolongement ou la tête

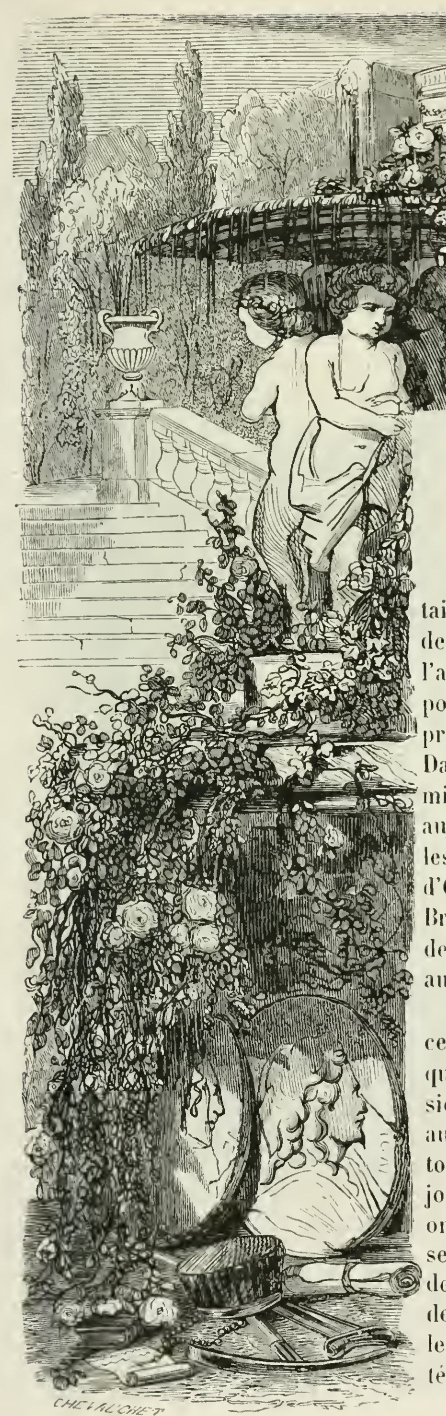
de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Cette rue est composée d'une vingtaine de maisons modernes, et ne possède qu'un petit hôtel dans le style du temps de Louis XV. Cet hôtel a été construit et habité par un financier dont nous n'avons jamais pu trouver le nom, ce qui empêchera ce malheureux croquant de passer, par la voie de cet article, à la postérité la plus reculée.

Ce quartier de la Banque, habité jadis par les grands seigneurs et les hauts financiers du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, est envahi aujourd'hui par le commerce des soieries et des draps. C'est sur la place des Victoires, au coin de la rue des Fossés-Montmartre, qu'a commencé et décliné la colossale fortune de la maison Ternaux qui étendit, sous la Restauration, ses opérations commerciales dans toutes les parties du monde. On nous a dit que M. Ternaux avait beaucoup perdu à la révolution de juillet, dont il avait hâté l'événement de ses vœux et de ses actes. C'est l'histoire éternelle de la flûte et du tambour : ce qui vient par le commerce s'en va par la politique....

Pour remplir le cadre que nous nous sommes tracé, il serait peut-être nécessaire de dire quelques mots de la rue des Fossés-Montmartre; mais nous avons vainement cherché et compulsé, nous n'avons rien trouvé de bien intéressant sur l'origine de cette rue, à laquelle on pourrait appliquer le mot que disait Voltaire, à propos d'une académie de province : « C'est une fille honnête qui n'a jamais fait parler d'elle. »

EDM. TEXIER D'ARNOUT.






RUE ET ILE SAINT-LOUIS.

En 1614 l'île Saint-Louis n'existait pas encore; il y avait à sa place deux îlots, l'un à peu près vague, l'autre presque inhabité, et qui ne portaient pas encore le nom qui a prévalu ; on les appelait l'île Notre-Dame et l'île aux Vaches. La première et la plus considérable forme aujourd'hui le terrain compris entre les quais de Béthune, de Bourbon, d'Orléans, d'Anjou, jusqu'à la rue Bretonvilliers au midi, et jusqu'au delà de la rue Poultier au nord; l'île aux Vaches se composait du reste.

C'était un beau séjour alors que ces deux îles ! Si on en excepte quelques rares cabanes, dont la concession avait été faite dans l'une d'elles aux favoris du chapitre, elles étaient tout entières semées de gazons toujours frais, plantées de vergers bien ombreux, de jardins bien fleuris, où se promenait la rêverie studieuse des chanoines. Pas de bruit, pas de boue, pas d'odeur nauséabonde ; le domaine épiscopal les avait protégées, et rien ne ressemblait moins

à la Cité, cette ville sombre, marécageuse, bruyante, que ses tranquilles et vertes voisines, sorties tout exprès de l'eau pour offrir un de ces contrastes saisissants que l'on ne rencontre qu'à Paris.

Or, en 1614, deux hommes abordèrent sur la côte occidentale de l'île Notre-Dame; c'était dans une des premières journées d'avril; la brise, qui suivait le cours du fleuve sans rider sa surface, portait à nos deux promeneurs les fines senteurs de la violette qui commençait à fleurir; le soleil avait séché les vapeurs de l'air, le ciel était pur, la cime des arbres se colorait déjà de je ne sais quelle poussière lumineuse, et le printemps n'était pas loin.


MOYNET. DELRAINE ET LENEPVEU

Sans doute les deux hommes qui s'étaient fait descendre sur le rivage fuyaient l'éternel hiver de Paris; amoureux impatients des fleurs et du soleil, ils n'avaient d'autre but que de rendre hommage à leurs naissantes amours, dans les délicieuses solitudes de l'île.

Ils étaient bien soucieux, cependant, pour des poètes qui allaient cueillir

des violettes, et peut-être aussi trop vieux pour ce pèlerinage bucolique. Le plus jeune avait, ce me semble, des cheveux qui grisonnaient déjà ; sa physionomie austère, son front dépouillé, ses yeux sans regard, ses lèvres sans mouvement, son attitude grave et réfléchie auraient laissé deviner en lui un officier de la justice criminelle, si son habit de cour, fastueux dans sa simplicité, n'eût révélé brillamment quelque haute position nobiliaire. Sous Louis XIII, un manteau de velours noir, un chapeau à larges plumes ondoyantes, une longue rapière, et voilà tout de suite un véritable gentilhomme, sans qu'il soit besoin de prodiguer sur son juste-au-corps les torsades, les rubans, les dentelles, toutes les futilités apparentes des gens de la cour. En regardant ce personnage, nous apprenons déjà qu'il est un seigneur de Paris ; peut-être en saurons-nous davantage en l'écoutant. Aussi bien, celui qui l'accompagne ne doit pas être un rêveur silencieux ; l'exagération de sa bosse abdominale ne nous annonce guère une secrète ardeur des jouissances contemplatives ; il secoue les pans de sa soutane de la meilleure grâce du monde ; il prise, il tousse, il pousse de petits soupirs bienheureux, il se frotte les mains en écarquillant sa luisante prunelle ; le bon chanoine va, vient, court, arpente le terrain, prononce des mots techniques, des mots barbares, et vraiment! c'est à faire fuir les muses et à désoler ceux qui sont encore dans l'âge où on les cultive, où on les aime! — décidément nous avons affaire à l'économe du chapitre ; il va parler :

« Eh bien, messire? demanda le chanoine.

— Oui, j'avais raison, répondit le gentilhomme, sans avoir entendu la demande de son compagnon.

— Mais cependant, messire...., reprit l'économe un peu plus haut.

— C'est impossible ! » répliqua le seigneur un peu plus bas.

On pouvait parler ainsi fort longtemps et ne s'entendre guère ; c'était au moins l'avis du chanoine qui, à bout de sa longanimité, se prit à saisir l'interlocuteur rebelle, en le tirant par le bout de son petit manteau ; il lui dit d'un ton presque sévère :

« Or çà, vous plaît-il de vous décider enfin, messire Lagrange ? »

Messire Lagrange ! Qu'est-ce que c'est que çà ! — Voilà un nom qui sent assez peu son pont-levis et sa meurtrière ! — Lagrange ! mais voilà un nom qui n'a jamais été celui d'un gentilhomme ! Quelle est cette méprise? Eh! mon Dieu! il n'y a point de méprise. Le raffiné au manteau de velours est bien le sieur Lagrange, secrétaire du roi ; par malheur, il n'a de noble que les relations de sa place et les dentelles de son pourpoint ; homme considérable pourtant par son entourage, et qui a fini par revêtir sa personne de toutes les magnifiques apparences d'un véritable duc et pair.

Le secrétaire du roi, Jean Lagrange ou Delagrange, mis en demeure

par le chanoine, et ne trouvant plus de moyens dilatoires, consentit à s'expliquer en ces termes :

« Mon révérend, vous m'avez indiqué vous-même les obligations auxquelles le protégé des commissaires devra souscrire, pour la réunion des deux îles et pour la construction d'un nouveau quartier sur ce vaste terrain; puisqu'*il est maçon*, il doit savoir à quoi il s'engage !... J'ai consulté des architectes d'un mérite incontestable, je me suis interrogé moi-même, et, tout considéré, je ne pense pas qu'un honnête homme puisse prendre de pareils engagements, parce qu'il lui serait impossible de les remplir; je me retire donc, mon révérend, et je remercie le chapitre pour une gracieuse préférence dont je n'ai que faire.

— Tant pis pour vous, messire! »

Et le chanoine n'avait point tort.

Quelques jours plus tard, le 19 avril, Christophe Marie, entrepreneur général des ponts de France, signait un contrat par lequel il s'obligeait à réunir les deux îles, en comblant le canal qui les séparait, à les environner, dans le délai de dix ans, de quais revêtus de pierres de taille, à y construire des maisons, des rues larges de quatre toises et un pont de communication avec la ville. En revanche, il obtenait la faculté d'établir, dans l'été, un jeu de paume et une maison de bains, qui n'auraient donné peut-être que du vent ou de l'eau claire si les commissaires du roi n'avaient libellé un dernier article qui lui conférait le droit de lever sur chaque maison, et pendant soixante ans, une contribution annuelle de douze deniers.

Désormais en règle à l'égard de toutes les chambres du parlement, maître et seigneur pour plus d'un demi-siècle d'un vaste et beau quartier qu'il allait construire, Marie s'avisa de rêver à la gloire. Il se rappela que l'une des clauses de son traité, — bizarre époque où les entrepreneurs songeaient à leurs traités! — il se rappela qu'il devait un pont pour relier le nouveau quartier à la ville, et il résolut de baptiser ce pont, pour l'honneur de son orgueilleuse truelle.

L'entrepreneur Christophe Marie avait donc l'extrême bonté de se soucier de la gloire; mais jusqu'à cette époque les saints du calendrier avaient eu seuls le privilége de patroniser les rues de Paris, les places de Paris, les quais et les ponts de Paris. Quelque prévôt, quelque échevin, quelque dignitaire municipal s'était glissé parmi eux, çà et là, dans les endroits les plus écartés, les plus sombres de la ville; les maîtres maçons ne l'avaient point osé encore.... Eh bien! Christophe, qui avait du crédit à la cour, se fit promettre par la reine-mère de venir, avec le roi son fils, poser la première pierre du *pont Marie;* la cérémonie eut lieu avec une grande pompe, le 11 octobre 1614, en présence d'une assemblée auguste, d'une foule d'élite, dans laquelle figuraient le président Miron,

prévôt des marchands, les échevins, le procureur de la ville et bien




d'autres notables; la reine-mère dont je parle était Marie de Médicis.

Le vent emporta tout ce bruit d'une foule brillante, toute cette poussière soulevée par un manteau royal; le souvenir du 11 octobre resta enseveli sous les arches du pont; bientôt les tailleurs de pierres ne connurent que leur entrepreneur, et le nom de l'heureux Marie devait survivre, grâce au mortier hydraulique, à toutes les révolutions, à tous les orages, à toutes les crues d'eau de la Seine.

Mais c'était là trop de bonheur pour un maçon!... A tort ou à raison, le chapitre de Notre-Dame se prétendit lésé par le contrat de Christophe Marie, et les chanoines s'opposèrent vivement à l'exécution des travaux; l'affaire fut chaudement suivie par le bon économe que vous connaissez, par l'ami de Jean Lagrange; il épuisa tous les degrés de juridiction, y compris le conseil du roi, et le chapitre perdit son procès.

Neuf ans plus tard, l'île Notre-Dame, comme on l'appelait encore, commençait à prendre l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui, quoiqu'il lui restât beaucoup à faire pour compléter sa métamorphose. Jean Lagrange, qui n'avait pas été absolument étranger au procès du chapitre, regretta ses scrupules et ses refus. Il voyait avec l'envie d'un courtier qui a manqué une belle opération, avec le dépit d'un courtisan qui

se laisse dépasser en courtisanerie, les rues de l'île se couvrir d'édifices et les édifices se peupler d'habitants; il voyait une ville nouvelle s'élancer du fleuve, comme par enchantement; il voyait grandir l'influence de Christophe Marie, que les honneurs de la popularité allaient transformer en une puissance du jour, en un homme véritablement à la mode.

Faute d'un meilleur moyen pour contenter son dépit et sa colère, Lagrange essaya contre Marie le pouvoir des séductions diplomatiques, terrain sur lequel il se sentait tout-à-fait à l'aise, comme chez lui; la ruse et la flatterie lui réussirent à merveille. Dans l'année 1623, Jean Lagrange devint cessionnaire du privilége qui lui avait inspiré tant de convoitise; par malheur les commissaires du roi avaient reconnu depuis longtemps la nécessité d'apporter quelques modifications au traité de Christophe; Lagrange s'engagea à continuer les travaux de son prédécesseur, à construire en six ans un pont de bois pour joindre l'île au quartier Saint-Landry et un pont de pierre pour la réunir aux Tournelles; il obtint le droit d'établir des bateaux de lavandières, douze étaux de boucher, et enfin le droit de bâtir des maisons sur le pont Marie et sur le pont des Tournelles; c'était là un vrai coup de maître.

C'est à un pareil contrat que nos pères furent redevables de ce couronnement pittoresque de maisons qui s'élançaient avec tant de légèreté et de grâce, du milieu de la Seine, et qui, pour le pont Marie particulièrement, jouissaient d'une si juste réputation de hardiesse et d'élégance; quant à Lagrange, sans le petit inconvénient que nous allons vous dire, il leur aurait dû de bonnes redevances, car, à cette époque, il s'y faisait un commerce très-actif en pierres fines et en métaux précieux, absolument comme cela se fait encore sur le *Ponte-Vecchio* à Florence.

Voilà donc Lagrange qui se croit le cessionnaire le plus heureux de France et de Navarre !

Pauvre secrétaire ! vous ne savez pas ce que le métier de constructeur a de dangereux ; on dégringole si aisément d'un échafaudage ou d'une échelle! Pour Dieu ! craignez qu'il ne vous tombe quelque tuile sur la tête ! Pas d'imprudence! Voici venir Marie avec ses associés et ses gens de loi ; vous êtes sur un terrain glissant, entre un chapitre et un entrepreneur !

Prenez garde !... mais il est trop tard ; le pied vous a manqué !... un huissier vous jette par terre, et vous voilà secrétaire du roi comme devant. Ceci se passait en 1627.

Les requêtes, les débats, les plaidoiries commencèrent entre Lagrange, Christophe Marie et les chanoines de l'île Notre-Dame ; la lutte judiciaire dura jusqu'en 1642, et les plaideurs, bien entendu, n'y gagnèrent que les coquilles de l'huître dont parle la fable. Enfin, que vous dirai-je : il ne fallut rien moins que trente-un ans de travaux, d'intrigues et de procès, pour couvrir de maisons un terrain deux ou trois fois

grand comme la *Boule-Rouge*, que l'on vient de peupler de véritables palais en une minute, en un clin d'œil, en un hiver ! A vrai dire, il s'agissait, dans l'île Notre-Dame, d'un quartier qui allait abriter durant deux siècles tous les justiciers, tous les gens de robe de la ville de Paris.

En perdant ses chanoines pour prendre des procureurs, l'île Notre-Dame a quitté son nom pour prendre celui de Saint-Louis.

De ce moment, l'île Saint-Louis aura des rues bien alignées, des maisons bien aérées, des hôtels riches et sévères, des terrasses plantées d'arbres, des bassins et des eaux jaillissantes ; et tout cela, pour une population grave, silencieuse, triste et presque toute vêtue de noir !

Molière, qui avait beaucoup ri sans doute en regardant les hôtes habituels de l'île Saint-Louis, habilla de noir tous ses personnages ridicules : *castigat ridendo mores.*

L'apparition du nouveau quartier eut un succès immense dans l'opinion parisienne. D'abord il était vraiment tout neuf, de la cave au grenier ; ensuite il était à coup sûr plus beau, plus élégant, mieux divisé que tous les autres quartiers de la ville de Paris ; l'admiration des Parisiens n'était-elle pas bien légitime ?

Puisque désormais l'île Saint-Louis existe bien et dûment, par acte authentique, enregistré au greffe, essayons d'examiner, dans quelques-uns de ses magnifiques détails, le nouveau quartier qui a métamorphosé l'île Notre-Dame.

A la pointe orientale de l'île, précisément à l'endroit où s'appuie le pont de Damiette, on voyait encore à la fin du dernier siècle un hôtel somptueux, bâti par Du Cerceau pour M. de Bretonvilliers, et dans lequel les fermiers généraux transportèrent, en 1719, le bureau des aides et du papier timbré ; en 1790, il servait encore à la régie de la ville ; c'était là une belle porte de Paris, *sur la route de la Seine* ; un terre-plain en parterre, entièrement découvert sur le quai, et rafraîchi par un jet d'eau, attirait sans cesse les rêveurs du quartier ; l'hôtel Bretonvilliers faisait concurrence à l'hôtel Lambert.

L'hôtel Lambert est bien le monument le plus singulier de l'île, celui qui témoigne le mieux de sa splendeur passée, le seul qui raconte aux générations contemporaines la vie tout entière d'une société éteinte, disparue dans un orage révolutionnaire ; qui porte lisiblement écrite sur son front son illustre origine, et conserve encore assez de grandeur pour commander les regards, l'attention et les respects de la foule. Peu d'édifices particuliers ont abrité autant de gloires, et gardé autant de souvenirs que l'hôtel Lambert. Dans les deux siècles de sa vie publique et privée, il a vu s'asseoir dans ses salons, défiler dans ses splendides galeries tous les grands noms qui ont honoré les lettres, les arts et la magistrature ; et, comme si tant d'éclat et d'honneur ne suffisait pas encore

à la grande existence de l'hôtel Lambert, l'abandon et la solitude ont jeté sur lui la poétique majesté des ruines et du silence.

L'hôtel Lambert est le contemporain des plus vieilles maisons de l'île Saint-Louis; il est né dans l'ombre, bien loin du soleil parisien, entre l'hôtel de Pincodan et l'hôtel de Bretonvilliers; il est sorti des mains un peu louches de l'architecte Levau, qui devait écraser un peu plus tard, sous le poids des pavillons de Flore et de Marsau, une des plus charmantes et des plus délicates créations de la renaissance.

Une réflexion, trop souvent applicable aux édifices bâtis depuis cette époque, s'applique singulièrement à l'œuvre de l'architecte Levau; en comparant les styles qui ont décoré tour-à-tour l'extérieur et l'intérieur de l'édifice, on croirait qu'il s'agit de la collaboration de deux hommes bien différents l'un de l'autre; le premier n'est qu'un bourgeois, un misérable tailleur de pierres, un simple artisan qui ne sait pas réaliser dans l'air une pensée de Vignolle, de Palladio ou de Michel-Ange; le second est un artiste audacieux, original, élève de son propre génie bien plus que du génie de ses maîtres, et qui ne se souvient de l'école que pour chercher le beau dans une voie nouvelle; l'hôtel Lambert, d'une apparence imparfaite au dehors, avait reçu au dedans toutes les merveilles d'une admirable fantaisie; l'on eût dit que Levau avait douté de ses juges... en plein vent.

Soyons juste, l'hôtel Lambert avait une porte-cochère assez remarquable : elle était surmontée d'une guirlande en feuilles de chêne d'un travail et d'un goût tout-à-fait charmants.

L'hôtel Lambert a perdu presque tous les tableaux que lui avait donnés l'admirable munificence de Lesueur; il garde encore, avec un juste orgueil, le plafond de sa galerie, peint tout entier par le pinceau de Lebrun; l'artiste favori du grand roi se surpassa lui-même dans cette magnifique peinture; à vrai dire, il s'agissait pour lui de lutter avec un rival redoutable, qui se nommait Eustache Lesueur, peintre de la reine-mère.

A cette époque, Lebrun n'était pas encore le premier peintre de Louis XIV, et il lui fallait conquérir un pareil titre à force de travail, à force de talent; son œuvre de l'hôtel Lambert a trahi la secrète pensée de son ambition; de la science, des efforts, du bonheur, du goût, mais pas de chaleur, point de cœur, aucune véritable inspiration, digne d'un aussi grand artiste que Lebrun.

Tout cela n'a pas empêché le peintre de Louis XIV d'avoir laissé tomber de sa palette, sous les lambris de l'hôtel Lambert, des fleurs qui ont l'air de se balancer sur leurs tiges, de jeunes filles qui ont l'air de s'envoler avec les amours, des riens charmants, de poétiques allégories qui feraient adorer la plus vieille et la plus ennuyeuse mythologie de ce monde.

Il y a là, dans cette brillante peinture, une Cybèle qui ressemble à une délicieuse marquise de Versailles; une Cérès qui ressemble à une vicomtesse adorable, et une Flore qui ressemble à une petite baronne sans pareille; les grandes dames de la cour empêchaient Lebrun de peindre exactement les déesses de la mythologie. L'hôtel Lambert est tout rempli de héros fabuleux, d'animaux fantastiques, de génies ailés, de festons et de corbeilles de fleurs.

Dans un des premiers salons qui avoisinent la grande galerie, les mutilations qui ont bouleversé l'hôtel Lambert commencent à s'étaler bien tristement; les glaces et les lambris ont été remplacés par une espèce de papier en chinoiserie, dont l'aspect a quelque chose de désolant; voilà une bonne occasion de gémir et de lever les yeux au ciel, afin de perdre de vue les lambris et de trouver sur un plafond une belle peinture sans nom d'auteur, un Zéphire soulevant un corps aussi léger que le sien, le corps divinisé de la Psyché grecque: page ravissante, petit chef-d'œuvre de goût, d'expression et de grâce, qui aurait honoré même le pinceau de Lesueur.

C'est en admirant cette Psyché que le souvenir d'une petite anecdote nous est revenue, parce qu'elle a dû se passer tout près de la galerie Lebrun.

Peu de temps après l'entière exécution des travaux de l'hôtel, un nonce du saint-siége, ami des arts, en sa double qualité d'Italien et de prince de l'Église romaine, désira les visiter et les juger; ce fut Lebrun lui-même qui le reçut dans l'hôtel et qui voulut avoir la faveur de le conduire; le nonce, qui ne connaissait pas encore le nom de son officieux cicérone, se prit à louer de son mieux les tableaux du peintre de Louis XIV, sans deviner tout ce que valaient de pareils éloges aux yeux du complaisant anonyme qui lui faisait les honneurs de la galerie d'Hercule, dans tous ses détails, dans toutes ses petites merveilles; si bien qu'en entrant dans les salles peintes par Lesueur, Lebrun s'avisa de presser le pas, sans doute pour en finir au plus vite avec les chefs-d'œuvre d'un rival...

— Tout beau, *caro mio!*... s'écria le nonce, ce plafond est de la peinture italienne, de la peinture d'un grand maître; regardons-le, s'il vous plaît, avec le soin, avec l'attention qu'il mérite. Quant à ce que vous m'avez fait voir jusqu'ici, entre nous, ce n'est qu'une *coglioneria!* — Pauvre Lebrun!

Le troisième salon n'a rien aujourd'hui de ce qui faisait autrefois sa splendeur; le *Phaéton* de Lesueur n'y est plus; ses belles Muses ont cédé la place à de petites dames énamourées, qui soupirent avec tout le mauvais goût d'*Angélica Kauffmann;* les voussures de François Périer sont à peine visibles, grâce à une couche de poussière qui commence à se faire carton-boue; saluons encore, dans cette salle, quelques gracieuses figu-

rines sur fond d'or, et n'oublions pas d'aller admirer dans l'antichambre les grisailles de Lesueur que B. Picard n'a point jugées dignes des honneurs de la gravure.

L'hôtel Lambert possède une salle précieuse qu'on appelle la chambre de Voltaire; ce cabinet a dû commencer par être une salle de bains; les peintures qui ornent son plafond convenaient à ravir au ciel d'une baignoire; elles sont toutes de Lesueur et partout admirables.

L'artiste a peint en camaïeux entourés d'ornements Actéon, Neptune et Amphitrite; la marquise du Châtelet s'est peut-être baignée dans cette salle, les yeux fixés sur Actéon.

Le jardin de l'hôtel Lambert a subi la loi du temps et celle des hommes, quelquefois plus cruelle encore; le pauvre président Nicolas Lambert ne reconnaîtrait guère ce beau jardin qu'il aimait tant, et qui n'a plus aujourd'hui ni bosquets, ni amours, ni fleurs, ni mystères, ni rêveries!

Nous voici déjà à la porte de l'hôtel Lambert, et nous ne quitterons pas l'île Saint-Louis sans avoir salué son église.

Cette église, succursale de Notre-Dame, n'était en 1616 qu'une petite chapelle, bâtie par Nicolas le jeune, couvreur, qui le premier avait habité dans l'île en 1600. Le nombre des habitants s'étant augmenté, cette chapelle fut agrandie à la fin de 1622. Enfin, le 14 juillet de la même année, elle fut érigée en paroisse sous le titre de Notre-Dame en l'île; titre qu'elle ne conserva pas longtemps, puisque vingt ans plus tard on disait : Le curé de Saint-Louis en l'île.

Le 1er octobre 1664, M. de Péréfixe, archevêque de Paris, posa la première pierre des nouveaux agrandissements dirigés par l'architecte Levau; mais, ces constructions n'étant point en harmonie avec les autres parties de l'édifice, on reconstruisit la nef, et l'église, achevée par Leduc, fut bénite le 4 juillet 1726.

Telle qu'elle est aujourd'hui, elle n'offre rien de remarquable.

Depuis deux cents ans, l'île Saint-Louis n'a rien changé à ses apparences habituelles; l'ancien pays des chanoines et des gens de robe est resté grave comme le chapitre de Notre-Dame, immobile comme la balance de la justice, inamovible comme la magistrature de France.

En général, ce sont des teinturiers et des imprimeurs en étoffes qui ont remplacé, dans l'île Saint-Louis, les chanoines et les procureurs. — Voilà le progrès.

L'île Saint-Louis, c'est la province à Paris; c'est une petite ville qui a des rentiers dans les maisons, de l'herbe dans les rues et de petits bateaux sur l'eau.

L'île Saint-Louis a eu trois existences bien distinctes : la vie du cloître, la vie du palais, la vie du bourgeois : un rochet, une robe, un bonnet de coton!

G. Bottée de Corcy.




Rue Montmartre. — Hôtel Royaumont.




RUE MONTMARTRE

Le nom seul de la rue Montmartre nous dispense de faire ici l'historique de son baptême. Tout le monde connaît cette butte, fameuse par ses ânes et ses moulins autant au moins que par ses carrières, qui s'élève au nord de Paris. Il n'est pas douteux que la rue n'ait eu la butte pour marraine : je ne sache point d'étymologiste qui ne tombe d'accord de ce fait ; mais à quelle circonstance la marraine doit-elle le nom qu'elle a transmis ? c'est une question, il en faut convenir, qui n'a jamais été été très-claire. Avant même que les savants s'avisassent de s'en mêler, on s'entendait mal sur ce chapitre. Depuis eux, c'est une autre affaire, on ne peut plus s'entendre du tout.

Les uns veulent que Montmartre ait, dans les temps anciens, servi de lieu d'exécution, et s'appelât alors *Mont du Martrois*.

Les autres, grands rechercheurs d'origines latines, y dressent, de leur chef, un temple au dieu des batailles, et décorent ladite butte du titre pompeux de *mons Martis*.

Certains érudits, peu jaloux des étymologies faciles, préfèrent consacrer le temple à la divinité du commerce, et décident que Montmartre descend en droite ligne de *Mons Mercurii*. Ont-ils raison? je le veux croire. Toutefois ce dérivé-ci me semble proche parent de celui dont riait Voltaire :

> Oui, *cheval* vient d'*equus*, sans doute.
> Mais avant il faut dire aussi
> Que, pour se transformer ainsi,
> Il a dû bien changer en route.

Citons enfin une quatrième version traditionnelle ; suivant elle, c'est à Montmartre, au fond d'une cave où saint Denis disait clandestinement sa messe, qu'il fut surpris et décollé avec un de ses amis : c'est de là qu'il partit, sa tête entre ses mains, pour le lieu de sa sépulture, d'où il suit qu'il parcourut un demi-myriamètre environ, sans se seposer, dit la légende, plus de trois fois le long du chemin. Certes, faire une lieue en semblable équipage est un assez rare tour de force ; mais en pareil cas, comme disait le cardinal de Polignac, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dans l'opinion populaire, Montmartre est, de temps immémorial, synonyme de *Mons Martyrum*, en bon français, Mont des Martyrs. Dès l'an 1096, il est fait mention d'une chapelle érigée par la dévotion du seigneur de ce lieu, Gualterius Paganus, et qui jouissait d'un grand crédit à Paris et aux environs. Les moines de Saint-Martin-des-Champs, auxquels il en avait fait don, en furent longtemps propriétaires. En 1133, la reine Adélaïde acquit de ses deniers l'abbaye qu'avaient bâti les moines, et y fonda un couvent de bénédictines. En 1534, Loyola, sur le point d'instituer les jésuites, vint supplier les saints martyrs de se charger auprès de Dieu des intérêts de la compagnie, et il faut rendre de bonne foi à ses bienheureux agents d'affaires la justice qu'ils ne se sont pas mal acquittés de la commission. Anne de Jésus et Anne de saint Barthélemy se crurent obligées, avant d'acclimater les Carmélites à Paris, à une semblable déférence.

Du reste, toutes ces politesses, très-flatteuses sans doute pour l'honneur des saints patrons du monastère, étaient apparemment peu productives pour la bourse des saintes filles. En effet, on lit dans Sauval que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la communauté se trouvait grevée de plus de dix mille livres de dettes, et ne possédait pas au-delà de deux mille livres de revenu. Le jardin était tout en friche, les murailles gisaient par terre, le cloître et le dortoir servaient de promenade, et le réfectoire, vu la maigreur de la cuisine, devenu une superfluité sans objet, remplissait l'office de bûcher. Tel était l'état du local. Quant à celui des habitantes,

il n'était pas moins affligeant. Au titre et au costume près, il n'y avait plus de religieuses : fort peu se souciaient des matines, pas une ne songeait au salut. Les plus sages, en d'autres termes, les plus laides, travaillaient pour vivre et mouraient à peu près de faim ; les plus jolies faisaient les coquettes, quelques-unes faisaient encore pis : les vieilles allaient garder les vaches ou bien jouaient, auprès des jeunes, le rôle des duègnes espagnoles dans Don Quichotte et dans Gil Blas.



Soyons justes pourtant : l'indigence n'était pas seule responsable de tout le mal : Henri IV avait passé par là. En 1590, au début du siége de Paris, le quartier général de l'armée assiégeante occupait la butte Montmartre. Le Béarnais était alors plus hérétique et plus vert-galant que jamais : les officiers valaient le maître ; c'était double plaisir pour tous ces mécréants que de faire damner des nonnes. Aussi n'y manquèrent-ils point, d'autant que les nonnes, il faut le dire, n'étaient que trop faciles à la tentation. Le prince se chargea, pour sa part, de la conversion de l'abbesse, Claudine de Beauvilliers ; elle était jeune, belle, partant fort agréable

à convertir, et Henri la prêcha si bien que, lors de sa retraite sur Senlis, sa néophyte voulut l'y suivre. Ce fut même là, par parenthèse, que notre pauvre abbesse apprit ce qu'il en coûte de se fier aux infidèles. Le roi vit Gabrielle d'Estrées, et la pénitente de la veille fut sacrifiée à celle du lendemain.

Tout le temps que dura le blocus, l'état-major des troupes royales élut domicile au couvent. Aussi, quand l'armée décampa, n'y restait-il guère de novices; l'innocence et la chasteté s'étaient envolées pour longtemps. Les satiriques contemporains, dans leur langage sans façon, baptisaient la sainte maison d'un nom médiocrement chrétien. Cependant ce ne fut pas sans peine que la nouvelle supérieure obtint de sa libéralité six mille francs, *pour réparer,* dit Sauval, *les dégâts qu'il y avait faits.* Je m'étonne tout le premier de cette étrange lésinerie; mais eût-il donné cent fois plus, eût-il épuisé sa cassette, il avait fait là, par malheur, de ces dégâts que tout l'or du monde est impuissant à réparer.

Si les six mille francs du roi, joints à quelques aumônes, ne suffisaient pas, tant s'en faut, pour relever l'abbaye de ses ruines, ils suffisaient du moins pour les premiers travaux. On mit donc la main à l'œuvre, et,




dès les premiers coups de pioche, que trouva-t-on? un trou tout noir parfaitement ignoré jusque là. Sur ce, le chapitre s'assemble : grands dé-

bats, grandes suppositions. A quoi donc ce trou noir peut-il avoir servi? Si c'était...? pourquoi pas?... la cave où saint Denis disait sa messe? Allons, c'est clair, c'est manifeste : c'est là qu'il fut décapité. Vite on fait corner la trouvaille aux quatre coins de la capitale. A ce bruit l'attention s'éveille, la dévotion s'exalte; puis survient la mode, qui s'en mêle. La reine Marie de Médicis et les plus grandes dames donnent l'exemple : les visites affluent, les offrandes abondent, le caveau s'emplit, le tronc regorge, et voilà le couvent rétabli.

Ce n'était pas assez au gré de la persévérante abbesse ; il s'agissait de ressusciter la discipline, et de renfermer au bercail des brebis qui passaient depuis longtemps leurs jours, trop souvent même leurs nuits, à s'égarer. La supérieure s'engagea franchement, hardiment, dans la voie des réformes. On murmura, on parla de résistance; elle ferma l'oreille. Poussées à bout, comment s'y prirent les rebelles? qui chargèrent-elles du soin de les défendre ou de les venger? Le poison. Quand les nonnes s'avisent de faire de l'opposition, elles n'y vont pas de main morte. La constitution de la victime et des antidotes administrés à propos détournèrent à demi les effets de cette odieuse tentative. La supérieure vécut, mais affligée de mille infirmités précoces. N'importe, sa fermeté ne se démentit pas. Force fut aux recluses de plier sous le joug, et le couvent reprit, du moins en apparence, son austérité d'autrefois. Il paraît, au surplus, qu'elle ne se maintint guère. Pendant le XVII^e^ et surtout pendant le XVIII^e^ siècle, la licence du couvent de Montmartre était presque proverbiale. La Fillon, célèbre entremetteuse, qui vivait, ainsi que chacun sait, en fort bons termes avec le régent, eut le front de lui en demander très-sérieusement la direction, sous prétexte qu'une abbesse comme elle était bien bonne pour de pareilles religieuses.

« D'ailleurs, ajoutait-elle, non sans quelque raison, pourquoi n'aurais-je point une abbaye? mon compère Dubois a bien un archevêché! »

En 1789, la maison, soupçonnée de recéler des armes, fut visitée, sondée, fouillée de fond en comble par le peuple. Bientôt la congrégation, dispersée au vent de la tempête révolutionnaire, disparut; les murailles abandonnées tombèrent, et à l'heure où sont tracées ces lignes à peine reste-t-il encore quelques vestiges de l'œuvre de l'abbesse de Beauvilliers. Chaque jour les carrières qui s'affaissent, les gouffres qui s'entr'ouvrent, achèvent d'engloutir le peu qu'ont épargné les ans, la main des hommes et la guerre! oui, la guerre. S'il est vrai que le dieu des batailles ait jadis vu fleurir son culte en ces hauts lieux, les débris dont il les a couverts attestent qu'il ne l'a point oublié. Sentinelle avancée de la grande ville, qu'il commande, Montmartre compte par ses désastres les siéges que subit Paris depuis l'invasion des Normands en 886, jusqu'à l'invasion des alliés en 1814. Aujourd'hui la voix de la guerre s'est éteinte

comme s'éteignit la voix des recluses. A la place où éclatait le bruit des combats, où montaient jusqu'au ciel les hymnes monastiques, vous entendrez hurler des refrains animés ; vous entendrez grincer les accords des guinguettes provoquant les passants aux ébats de la Terpsichore un peu nue qui règne sans rivale dans ces parages-là.

Le plan de Paris sous Philippe-Auguste, venu, grâce au hasard, jusqu'à nous, constate que la rue Montmartre faisait partie de la clôture fortifiée construite par le susdit prince, aux frais des bourgeois de la ville, en l'an de grâce 1190. L'église Saint-Eustache et la butte Montmartre se disputèrent assez longtemps l'honneur de lui donner leur nom. La butte finit par triompher : l'usage décida que la porte s'appellerait Porte Montmartre, et quand elle périt au bout de cent soixante-six ans d'existence, elle transmit à son héritière ce nom désormais consacré. C'était en 1356, année de deuil et de désastres. La fleur de la noblesse était morte à Poitiers, le roi Jean était pris, l'Anglais victorieux, la France à deux doigts de sa perte, et la capitale du royaume à la merci de l'ennemi. Un homme ne désespéra pas ; cet homme fut Étienne Marcel, le fameux prévôt des marchands. Quelques mois lui suffirent pour mettre Paris en état de défense. A l'aide de trois cents ouvriers et d'une somme équivalente à un million de notre monnaie, il restaure, il rehausse, il augmente, il équipe les vieux remparts de Philippe-Auguste. Vers le nord, où la ville, à l'étroit dans ses murs, débordait à grands flots au dehors de la digue, il en élargit la ceinture; et c'est ainsi que la nouvelle porte, pourvue d'un pont-levis et flanquée de tourelles, se trouve, du point où d'abord fut assise sa sœur aînée, transférée à seize pieds en deçà de la rue Neuve-Saint-Eustache, autrefois rue Saint-Côme du Milieu des Fossés.

Non loin de la première porte Montmartre, Charles V, vers l'an 1370, fit bâtir une somptueuse et vaste résidence, surnommée le *Séjour du roi*. C'était la mode en ce temps-là, chez les princes et les grands seigneurs, de posséder dans les faubourgs ou les alentours de la ville une sorte de succursale de leur palais, de *villa*, de maison de plaisance, connue sous le titre de *Séjour*. Celui du roi, qui fut, à son apparition, salué comme une merveille, se composait de six corps de logis, d'une chapelle, d'un jardin, de trois cours, sans préjudice d'une grange. Le jardin, qui comprenait en outre, écuries, manége et promenade, à l'usage des coursiers de cérémonie, dits *Grands Chevaux du Séjour du roi*, s'émaillait de mille fleurs charmantes, s'ombrageait de mille arbres touffus. Le château, retraite favorite de Charles V et de sa cour, brillait de toutes les recherches de l'art, du goût, de l'élégance et du luxe contemporains. A un siècle de là, de ce royal asile, de toutes ces richesses, de toutes ces splendeurs, qu'avaient fait le temps, l'abandon et surtout la guerre intestine? un dé-

sert de ruines, de ronces, de décombres, où s'élevait encore, isolée, chancelante, une pauvre mâsure ouverte à tous les vents et dont un portefaix avait fait sa tanière à raison d'un loyer annuel de vingt-quatre sols parisis (un franc cinquante centimes en monnaie d'à-présent). Louis XI, dont l'esprit économe s'arrangeait mal des non-valeurs, mit, après expertise, enquête et contre-enquête, le domaine tout entier en vente, sur le pied de seize livres, treize sols, quatre deniers parisis de rente, rachetable moyennant deux cents livres comptant. Un conseiller, le sieur Morin, en fit emplette; dès-lors, adieu le Séjour du roi! Jardins, châteaux, ronces, ruines, tout disparaît, voire le souvenir! son nom même, superbe relique confiée aux lieux où il fut (*campos ubi Troja fuit*), ne lui survécut qu'à demi. Mutilé, tronqué, dénaturé, c'est lui, c'est pourtant lui qui figure aujourd'hui, absurde contresens consacré par l'usage, au coin de cette ruelle sombre, noire, lugubre, qu'on appelle la rue du Jour.

Jusqu'à Louis XIII, la rue du Jour ou du Séjour conserva son aspect rustique; mais, vers l'année 1612, on la voit s'enrichir d'un nouvel édifice qui, du chef de son fondateur, l'abbé de Royaumont, évêque de Chartres, s'intitule fièrement *Hôtel de Royaumont*. A peine achevé, l'hôtel, bizarre vicissitude! passe des mains d'un homme d'église aux mains du plus fameux duelliste d'une époque féconde en duellistes fameux. C'est la demeure de Montmorency Bouteville, noble coupe-jarret, qui, grâce aux rigueurs salutaires du cardinal de Richelieu, termina le cours de ses duels par un duel en place de Grève, en tête à tête avec le bourreau. Tenez! voyez là-haut ce balcon où pérore, s'agite et gesticule, la rapière au côté, le feutre sur l'oreille, la barbe en fer de lance et la moustache en croix, ce groupe de cavaliers au regard querelleur, toisant du haut en bas les passants, qui s'éloignent sans mot dire et sans oser même lever les yeux. — Quels sont ces gens-là? je vous prie. Ces gens-là sont le cadet de Suze, Pompignan, Végole, Villemore, Lafontaine, Montmorin, Pétris, Monglas, que sais-je? l'élite de la cour, la fleur de la noblesse, l'escadron, comme on disait alors, ou bien, comme on dit aujourd'hui, le club des *raffinés d'honneur*. Ces gens-là se piquent, se font gloire de jouer incessamment leurs jours au hasard d'une feinte ou d'un coup droit. En vain les édits de Louis XIII promettent au vainqueur l'échafaud; en vain les plus hardis, les plus habiles finissent par succomber à leur tour; en vain on a vu Balagny, Balagny le roi des fines lames, Balagny surnommé *le brave*, tomber victime du sort des armes qui le favorisa si longtemps. Point de remède à cette absurde et sanguinaire monomanie. C'est la mode, l'épée ne tient point au fourreau; on se choque d'un mot, on s'offense d'un geste, on se formalise d'un coup d'œil. On pousse jusqu'au fanatisme l'idolâtrie du point d'honneur. Une vétille, un rien suffit pour dégaîner. Plus vous êtes pointilleur, plus on vous considère, et l'importance d'un homme se mesure au nombre de ceux qu'il a tué.

A ce titre, le premier rang appartenait sans contredit à Bouteville; il marchait, par droit de conquête autant que par droit de naissance, à la tête des raffinés. Son hôtel de la rue du Jour était l'état-major de la bande. Là se traitaient les plus subtiles et les plus délicates questions du point d'honneur; là le duel avait ses juristes, l'escrime ses académiciens. On y discutait l'art sublime de s'entr'égorger par principes; on dissertait sur le mérite d'un coupé ou d'un dégagé; on plaidait le pour et le contre de la botte la plus nouvelle; prime, seconde, tierce, quarte, quinte, parade, riposte, voilà le jargon qu'on y parlait; et afin que la théorie s'y fortifiât de la pratique, la courtoisie du maître avait pris soin de transformer en salle d'armes le rez-de-chaussée de sa maison. Noble ou vilain, tout spadassin, tout matamore, tout bretailleur de profession jouissait librement de ses entrées; c'était la terre promise des vauriens, des ivrognes, des tapageurs, des vagabonds, de la Bohême de Paris, vrai pays de Cocagne où, du matin au soir, elle trouvait, gratis et à discrétion, de quoi boire et de quoi ferrailler; car l'hospitalité de Bouteville pourvoyait, à ses frais, à ce double besoin; des épées mouchetées tapissaient les murailles, des tonneaux toujours pleins provoquaient les buveurs, et le tireur haletant pouvait, séance tenante, retremper dans le vin sa vigueur épuisée, au risque de l'y noyer tout-à-fait.

Chacun courait à volonté du gobelet à la flamberge, de la flamberge au gobelet. Ce n'était que santés, ce n'étaient que défis; ce n'étaient, au sein de cet enfer, de ce *tapis-franc* d'un autre âge, que cris, horions, blasphêmes, refrains de cabaret, cliquetis de verres et d'aciers; puis quelquefois, l'ivresse et la colère aidant, certains champions finissaient par prendre le jeu au sérieux; la joûte dégénérait en bataille, on démouchetait le fer, on affutait la pointe, on s'attaquait avec fureur, et bientôt, à la grande joie de la galerie, l'un ou l'autre des combattants, trop souvent même l'un et l'autre, après avoir laissé leur raison au fond des bouteilles, laissaient leur vie au bout d'un fleuret.

Le couvre-feu sonné, la valetaille faisait évacuer la place; ceux des habitués (c'était le petit nombre) qui gardaient tant bien que mal l'équilibre gagnaient le pont clopin clopant; les autres, on vous les balayait pêle-mêle sur le pavé, sans s'inquiéter le moins du monde de savoir s'ils n'étaient que morts-ivres ou s'ils étaient morts tout de bon.

Mais fuyons, détournons nos regards et nos pas de ces saturnales sanglantes; aussi bien nous allons trouver, pour rejoindre la rue Montmartre, une autre voie qui, Dieu merci, réveille, avec d'aussi nobles noms, de moins flétrissants souvenirs; je veux parler de la rue ci-devant Plâtrière, replacée, depuis 1830, sous l'invocation de J.-J. Rousseau, quartier privilégié qu'illustrèrent tour-à-tour l'aristocratie de la naissance, l'aristocratie de la fortune, l'aristocratie du talent.

En 1292, elle portait encore son vieux nom de *Marerse*, et n'était qu'un chemin fangeux, abandonné, relégué au pied des murailles, que déjà Guy, comte de Flandre, un des plus grands seigneurs de son temps, y venait fixer sa résidence. Un riche bourgeois, le sieur Coquillier, possédait, dans la rue Coquillière, une vaste habitation voisine de la porte de Bohême. Le comte achète l'habitation, y joint trois arpents et demi de terres contiguës que lui cède l'évêché de Paris; et, comme cet immense espace de bâtiments et de jardins dont l'ensemble forme l'hôtel de Flandre, bientôt ce beau domaine passe, en vertu d'alliance, à la famille des ducs de Bourgogne; puis, dans la suite des ans, négligé, délaissé par ses propriétaires, aliéné par les uns, demembré par les autres, envahi par tous ses voisins, il n'est plus, vers le milieu du xv^e^ siècle, que le fantôme de lui-même. L'édifice tombe en ruines, les plantations n'existent plus: une grande maison à l'image Saint-Jacques a usurpé le terrain de la rue Plâtrière, et l'unique corps de logis susceptible d'être utilisé sert de local aux *maîtres et doyens de la Passion de notre Sauveur.*

C'est là, chez ces Thespis du Théâtre-Français, qu'apparurent successivement le *Mystère des Apôtres*, dont le succès fut tel que la pièce obtint (prérogative peu commune en ce temps-là) les honneurs de l'impression, et même (prérogative fort rare en ce temps-ci) ceux de la réimpression; le *Mystère de l'Apocalypse*, drame de Louis Choquet, pareillement inspiré et composé de neuf mille vers, c'est-à-dire deux fois supérieur, du moins quant à la quantité, aux plus longs ouvrages de Corneille; enfin le fameux *Mystère de l'Ancien Testament*, qui fit courir Paris entier au spectacle et la France entière à Paris. Bien plus! il eut la gloire d'allumer un conflit entre le parlement et la cour. Interdit par autorité de justice, il ne triompha du *veto* que par l'autorité royale. Encore la cour souveraine, tout en se soumettant aux volontés formelles du roi François I^er^, prescrivit-elle aux comédiens « de n'user d'aucune fraude, » et de n'interposer aucunes choses profanes, lascives, ni ridicules. »

O Censure dramatique, comme te voilà fière! la première page de ton histoire est écrite, il y a trois siècles, dans les registres du parlement.

L'arrêt, car il y eut arrêt, contient en outre plusieurs articles réglementaires d'un intérêt assez piquant:

« Les comédiens, y est-il dit, ne prendront pour l'entrée du théâtre pas » plus de deux sous par personne; pour le louage de chaque loge, durant » ledit mystère, pas plus de trente sous. N'y sera procédé qu'à jours de » festes non solemnelles; commenceront à une heure après midi, finiront » à cinq.— Feront en sorte qu'il ne s'ensuive ni scandale ni tumulte; et » à cause que le peuple sera distrait du service divin, *et que cela diminuera les aumônes*, ils laisseront aux pauvres la somme de dix livres » tournois, sauf à ordonner plus grande somme. »

En 1547, Henri II ordonna, par lettres-patentes, la démolition de l'hôtel de Flandre. La maison de l'Image Saint-Jacques suivit son voisin dans sa chute, et de leurs débris réunis sortit triomphant et superbe le nouvel hôtel d'Épernon. Cent ans après, celui-ci subissait à son tour le sort de son prédécesseur. Le terrain morcelé, divisé de rechef, voyait s'élever côte à côte les demeures plus brillantes et plus somptueuses encore de deux Crésus de la maltôte, deux vilains auxquels leurs écus avaient servi de savonnette. L'un était Fleuriau d'Armonville, simple marchand de la Touraine, parvenu, en passant par les Fermes, à la direction des finances; l'autre le surintendant de Bullion, cet amphytrion magnifique, ce Lucullus digne des Mille et une Nuits, qui, traitant quelques grands seigneurs, et des plus huppés de la cour, fit circuler comme plats de dessert trois corbeilles de pièces d'or; ce fut, du reste, la plus goûtée de toutes les friandises du festin, et les nobles convives firent de si bon cœur l'éloge des morceaux que, quand on desservit la table, il n'y restait pas un louis.

A l'heure qu'il est, ces deux hôtels n'ont pas cessé d'être debout; mais que leurs destinées diffèrent!

L'un, ravalé au rang du Temple et des Piliers des halles, est devenu le *forum* de la vente aux criées, le champ de bataille du brocantage, l'auxiliaire habituel des décès, des faillites, l'exutoire du Mont-de-Piété. J'ai vu, moi qui vous parle, je crois les voir encore, ses salons étincelant jadis de meubles précieux, d'éblouissantes toilettes, métamorphosés en musée de bric-à-brac et de guenilles. Oh! regrets, oh! douleur, oh! dégradation! *heu! quantum mutatus ab illo!*... Eusses-tu voulu croire, aux temps de ta splendeur, que tes pauvres échos mollement endormis aux accords harmonieux des bals et des concerts, s'éveilleraient au bruit de la voix glapissante d'un crieur et d'un huissier priseur? que sous tes lambris, impregnés du parfum de l'aristocratie, viendrait grouiller la tourbe impure des fripiers et des revendeurs? que tes glaces, où se miraient de si frais, de si nobles, de si charmants visages, se verraient condamnées à réfléchir un jour tant de faces communes et de traits avinés? que tes parquets enfin, naguère effleurés par le soulier de satin et par le talon rouge, gémiraient au contact de l'escarpin ferré, du socque articulé, hélas! même (*proh pudor!*) du trivial sabot?

Au dehors, tout est noir, sombre, morne, enfumé, et n'était l'écusson gravé sur le fronton ainsi que sur un mausolée, nul indice extérieur, dans ce lugubre édifice, ne révélerait le fastueux séjour du surintendant Bullion.

Mais chez son voisin quel contraste! quel mouvement! quelle vie! A peine l'aube blanchit-elle les murs grattés, polis et recrépis à neuf, tout s'éveille. Les salles, converties en bureaux, se peuplent d'une

fourmillière d'employés; les cours, les escaliers, les corridors s'animent; mille passants se croisent, s'entre-croisent, se coudoient d'un air affairé; on entre, on sort, on sort, on rentre : ce ne sont qu'estafettes arrivant au galop, courriers s'élançant ventre à terre, véhicules qui s'en vont, véhicules qui reviennent, gens à pied, à cheval, en voiture, sentinelles veillant aux portes, en un mot l'appareil complet d'une vaste administration. C'est que c'en est une en effet, c'est que l'hôtel a passé, depuis 1717, du service de l'opulent traitant au service d'un maître encore plus opulent que tous les traitants imaginables, au service de tout le monde : c'est que le ci-devant hôtel d'Armenonville est aujourd'hui l'*Hôtel des postes*.

Je rappellerai que Louis XI, fondateur de la poste, en emprunta l'idée première aux Messagers de l'Université, qui, en sa qualité d'érudite, l'avait elle-même renouvelée du grand Cyrus et des Romains; que cet établissement, qui produit à l'État un revenu de près de cinquante millions, lui coûtait, au début, trois millions de dépenses annuelles. Et le *Cabinet noir*, cette inquisition épistolaire créée pour amuser la vieillesse blasée de Louis XV; et le bureau de la poste restante! et le bureau des envois d'argent! et le bureau des imprimés, qu'assiègent à l'envi, de deux heures jusqu'à trois, ce qu'on est convenu d'appeler les organes de l'opinion! Au XIV^e^ siècle, les comtes de Joigny habitaient l'hôtel de Calais, en face de l'hôtel de Flandre. Après lui, l'hôtel de Laval s'éleva sur une partie de son emplacement; à celui-ci succédèrent plusieurs maisons de maigre et chétive apparence, entre autres la maison qui porte actuellement le n° 2; regardez-la : rien ne la distingue de ses maussades et tristes sœurs, si ce n'est qu'elle semble peut-être encore plus triste et plus maussade; et cependant elle fut, c'est tout dire, le logis de J.-J. Rousseau. C'est là que, défiant, ombrageux, hypocondre, victime imaginaire de complots chimériques, l'auteur de *Julie* et d'*Emile*, cet homme qui traduisit avec tant d'éloquence l'âme d'un ami, d'une mère, qui sut peindre l'amour pur, éthéré, céleste d'un si poétique pinceau, vécut, tel qu'un ours dans son antre, rebelle à l'amitié, rebelle à la nature, uniquement attaché, que dis-je? acoquiné à je ne sais quelle créature sans attraits, sans jeunesse, sans éducation, sans esprit et sans cœur.

Nous savons par Rousseau lui-même qu'il habitait la rue Plâtrière en 1776, année de l'accident qui faillit lui coûter la vie et dont sa deuxième rêverie nous a minutieusement conservé les détails. Il y raconte comment un chien danois courant en avant d'un carrosse le fit choir à la descente de Ménilmontant, et peu s'en faut qu'il n'accuse la pauvre bête de s'être fait en cette circonstance l'agent secret de ses ennemis. On le reconduisit tout sanglant à son domicile, et les premiers symptômes furent si graves que ses jours parurent un instant en danger. Quelle fin pour Jean-Jacques,

pour cet amant des cieux, de l'air, de la verdure, que d'expirer au fond de son obscur réduit, comme un captif dans son cachot ! Le destin ne le permit pas. Il mourut quelques années plus tard, sous ces beaux ombrages d'Ermenonville qu'il a célébrés et chéris. Ses restes confiés à l'*Ile des Peupliers* en sortirent en 1791 ; ils rentrèrent à Paris par un beau soir d'automne, au milieu des concerts, des flambeaux et des fleurs. Le Panthéon s'ouvrit; les cendres de Voltaire attendaient celles de Rousseau, et le même caveau vit les deux prétendants au sceptre de la philosophie, les deux rivaux, les deux antagonistes unis et réconciliés dans la mort.

Un nouveau compagnon, Marat, ne tarda pas à les y joindre; le 21 septembre 1793, la Montagne triomphante y fit, en grande cérémonie, transporter sa dépouille mortelle, mais

La roche Tarpéienne est près du Capitole.

Cette maxime, faite pour les vivants, n'était pas moins vraie pour les morts. Tout défunt qu'il était, Marat suivit dans ses vicissitudes la fortune de la Montagne, et ne fit qu'un saut du Panthéon à l'égout de la rue Montmartre ; ce fut là sa dernière caravane.

A droite de l'égout où Marat, ce lépreux physique et moral, trouva une tombe digne de lui , s'étend une longue galerie toute revêtue de marbre et de cristal : c'est le Passage du Saumon. Naguère ténébreux et gothique, le passage du Saumon a fait toilette. Le jour, le soir, il brille, il étincelle, tantôt de l'éclat du soleil, et tantôt de mille et mille becs de gaz, mille et mille fois répétés. Les magasins de modes, de lingerie, de fantaisies, de nouveautés, l'ont surtout pris en affection. Dans la plupart de ces boutiques on ne vend rien ou pas grand'chose, et pourtant ce ne sont pas celles qui font le plus mal leurs affaires.

A gauche, voici la rue de la Jussienne, dont le nom rappelle.... ou plutôt dont le nom ne rappelle guère la chapelle élevée au XIV[e] siècle sous les auspices de sainte Marie l'Egyptienne.

La rue de la Jussienne devint plus tard le refuge d'une autre pécheresse, qui dut à ses charmes diamants, vaisselles, rentes, armoiries et bonnes terres ; elle s'appelait la comtesse Du Barry. On voit encore, rue de la Jussienne, la retraite, fort coquette d'ailleurs, où Cotillon III ensevelit les premières années de son *veuvage*. Elle y attendit l'achèvement de sa résidence princière élevée à l'angle de la rue Sainte-Anne et de la rue des Petits-Champs. Ce fut dans ce nouveau séjour que la révolution vint la prendre pour la conduire à l'échafaud. On sait comment elle y monta ; elle trembla vis-à-vis de la guillotine, elle se débattit sur la planche fatale, en poussant à travers ses sanglots, ce cri tristement célèbre :

« Cinq minutes encore ! rien que cinq minutes ! Au nom du ciel , monsieur le bourreau ! »

Nous passons lestement devant les rues des Fossés-Montmartre et du Mail, dont le nom seul indique suffisamment la condition primitive, et nous voici à la porte des Messageries royales. Qui ne connaît les Messageries royales? La moitié de la France, que dis-je? la moitié de l'Europe, du monde, a peut-être passé par là! Les Messageries sont, en quelque sorte, le cœur même de la capitale; c'est par leur entremise que s'opère cette transfusion, ce troc journalier, à l'aide duquel se renouvelle et s'alimente incessamment la masse flottante de la population parisienne.

Hélas! l'instant n'est-il pas proche où, comme Babylone, Tyr, Carthage, Venise, ce grand centre d'activité va s'amortir et s'éteindre petit à petit? Les choses ressemblent aux hommes, elles n'ont qu'un temps à vivre, et le progrès, cet autre Saturne, ne subsiste qu'à la condition de dévorer ses propres enfants. La vapeur! la vapeur! c'est la divinité du jour. Les Messageries contraintes à sacrifier devant leur mortelle ennemie, se sont, bon gré mal gré, attelées à sa suite. Depuis Orléans jusqu'à Rouen, la vapeur triomphe sur toutes les lignes et leur coupe l'herbe sous les roues en attendant, destin fatal, inévitable! qu'elle la fasse pousser dans leur cour.

Non loin des Messageries, *le Constitutionnel* arbore au-dessous de son enseigne *l'arc-en-ciel de la liberté*, comme dit *la Parisienne*. Quelle histoire que celle du *Constitutionnel!* Quel tableau que celui de cette lutte acharnée de l'esprit libéral en France contre l'absolutisme et le parti-prêtre, lutte d'où sortit tout armée l'insurrection de juillet!

Vis-à-vis de la porte du *Constitutionnel* se trouve le marché Saint-Joseph, qui fut autrefois un cimetière: Molière et Lafontaine y reposèrent côte à côte jusqu'à l'époque où le champ de mort se métamorphosa en marché. La piété des vivants a respecté cette fraternité posthume, et, dans le gîte que ces grands hommes occupent au Père Lachaise, elle a groupé leurs tombes jumelles sous l'égide de la même grille et à l'ombre des mêmes cyprès.

Que me reste-t-il à dire? Parlerai-je d'une méchante fontaine où la main du sculpteur fit jaillir à grands flots une onde emblématique, prévoyante enseigne qui fut, depuis Louis XV jusqu'à l'Empire, l'unique témoignage de sa destination? Parlerai-je de l'hôtel d'Uzès, magnifique demeure, naguère la résidence d'une de nos plus illustres familles, puis le siége de l'administration supérieure des douanes, actuellement le séjour d'un banquier, M. Benjamin Delessert; hélas! les banquiers sont aujourd'hui les heureux de la terre! à eux les palais, le pouvoir, les honneurs, les titres, tout enfin! L'argent est l'idole du monde, et les banquiers en sont les rois. L'aritocratie a fait place à la théocratie du Veau d'or.

Franchissons les boulevarts : voici la rue Grange-Batelière, con-

struite sur l'ancien domaine de l'évêché de Paris, lequel domaine, tirant son nom du voisinage du Champ de joûte, s'appelait, en latin du XII^e^ siècle, GRANGIA BATAILLIÆ, *grange de la bataille*, et non pas, ainsi que l'interprète l'opinion vulgaire, *grange aux bateaux* ou *aux bateliers*.

En face de la rue Grange-Batelière l'œil rencontrait encore, il y a trois ou quatre ans, avec autant de surprise que de répugnance, un amas hideux de masures, de toitures défoncées, de charpentes vermoulues, de murailles moisies, de débris, de fange, d'immondices, un repaire de misère, une sentine infecte, une de ces choses enfin qui n'ont, comme dit Bossuet, de nom dans aucune langue. Cela en avait un pourtant: la Boule-Rouge. Le terrain provenait d'un legs fait aux hospices en 1261, par Geoffroy et Marie, sa femme, pauvre ménage de savetiers. Le paiement du cens seigneurial et de la rente viagère imposée aux donataires leur a coûté, à l'origine, quatre mille francs de notre monnaie. La vente leur a produit quatre millions. Tout vient à point à qui sait attendre : le tout est de savoir attendre cinq cents ans.

Maintenant ce sol se couvre à l'envi des merveilles de l'architecture; une rue monumentale est ouverte, où le nom des deux auteurs de ce riche cadeau, dont elle perpétue la mémoire, rayonne à chaque extrémité, et bientôt la Boule-Rouge, autrefois la honte et le dégoût du quartier, en va faire l'orgueil et l'admiration.

Pourquoi continuer? Là finit l'histoire du faubourg Montmartre, ou plutôt, à proprement parler, le faubourg Montmartre n'a pas d'histoire: sa naissance date d'hier. Des marais, des champs, des égouts et quelques cabarets clair-semés, avant-postes des Porcherons, tel était l'état des lieux en 1760, au moment où vint s'y abattre la bande des bâtisseurs du temps. Maisonnettes, jardins, prairies, tout disparut sous le marteau, la pioche et la truelle. La démolition ne fit grâce qu'à la vieille chapelle des Porcherons, humble et noir édifice dont Notre-Dame de Lorette se contentait alors et s'est contentée près d'un siècle. A Notre-Dame de Lorette maintenant tout est doré.... jusqu'aux ceintures.

AD. DE BALATHIER.




## RUE DE RIVOLI.

La rue de Rivoli est une des rues les plus nouvelles de Paris; éclose par la volonté de l'Empereur, son nom est un beau souvenir de gloire, car il rappelle une victoire remportée le 14 janvier 1797. — C'est une page détachée de ce grand siècle, siècle de victorieuse mémoire, s'il en fut. Mais, par sa construction, elle est aujourd'hui une preuve irrécusable de ce mauvais goût qui présidait à l'architecture du temps de l'Empire. Cette colonnade, carrément uniforme à l'œil, n'appartient à aucun ordre, à aucun style; c'est tout uniment un portique bien froid, bien lourd, bien compassé, un amas de pierres et d'ardoises, une exhibition de fenêtres qui représentent assez volontiers des serres chaudes avec des balcons extérieurs.

La Restauration, que les lauriers de l'Empire empêchaient de dormir, tenta un effort pour changer le nom de la rue de Rivoli au profit du duc de Bordeaux; un buste transparent en toile fut placé aux deux extré-

mités de la rue avec cette inscription : RUE DU DUC DE BORDEAUX. Le lendemain, écriteau et transparent, tout avait disparu sous une avalanche de pierres; la rue de Rivoli conserva son glorieux nom, et la dédicace qu'on cherchait à introduire vint, quelque temps après, prendre possession d'une petite rue qui changea bientôt son noble titre pour une simple date : le 29 Juillet.

Séparé du jardin des Tuileries par un mur élevé, le terrain qui forme actuellement la rue de Rivoli était coupé en trois parties : l'*Assomption*, couvent habité par des religieuses; le *Couvent des Feuillants;* le *Couvent des Capucins*. Ces trois monastères étaient compris entre la rue Saint-Florentin et la rue du Dauphin ; le reste du terrain jusqu'à la rue de Rohan était occupé par l'hospice des *Quinze-Vingts*, construit par saint Louis, sur une pièce de terre appelée Champourri. Il avait même doté particulièrement cet hospice, et une rente annuelle de trente livres avait été affectée à payer le potage des aveugles. En 1779, le cardinal de Rohan, grand-aumônier de France, les transféra dans le faubourg Saint-Antoine, et fit ouvrir sur le lieu même où avait été l'hospice deux rues, dont l'une prit le nom de *Rohan*, l'autre celui des *Quinze-Vingts*.

Mais revenons aux monastères, en commençant par le seul dont il reste encore un souvenir : je veux parler du couvent de l'Assomption.

C'est le cardinal de La Rochefoucauld, en 1625, qui donna sa propre maison, et qui la consacra à recueillir quelques pauvres religieuses sans asile ; mais, leur nombre s'accroissant de jour en jour, il adjoignit peu de temps après l'hôtel d'un bourgeois enrichi, le sieur Desnoyers, dont l'étendue permit bientôt de construire une église et un vaste corps de logis. Le couvent fut réformé en 1790 et démoli entièrement en 1804; l'église seule reste debout, comme pour garder la place hantée jadis par l'esprit saint.

Le *Couvent des Feuillants* se prélassait sur l'espace occupé aujourd'hui par les rues Saint-Honoré, de Castiglione, de la Paix et la place Vendôme. Les religieux ne prirent possession du couvent et ne s'y installèrent que le 9 juillet 1587. De l'Estoile parle ainsi de leur arrivée : «Venue » des Feuillants à Paris, espèce de moines aussi inutiles que les autres.»

Ils arrivèrent à la suite de Jean de la Barrière, abbé du diocèse de Rieux, qui les avait rangés militairement sur deux lignes, ce qui produisit l'effet le plus pittoresque. Leur église, bâtie par Mansard, en 1676, fut l'objet d'une demande assez singulière.

La famille de Rostaing, qui y possédait une chapelle et les tombeaux de plusieurs de ses membres, offrit de reconstruire le maître-autel et de se charger de l'entretien de l'édifice, à la seule condition que le blason de Rostaing y figurerait dans soixante endroits. Les Feuillants s'y refusèrent, ne voulant pas, dirent-ils, accepter un don qui n'était offert que pour servir l'orgueil du donateur.

Les règles du couvent étaient d'une sévérité telle que dix-sept religieux moururent en moins de huit jours. Cette règle, qui consistait à marcher pieds nus et la tête découverte, à dormir entièrement vêtus et couchés sur des planches, à manger à genoux et à boire de l'eau dans des crânes humains, fut considérablement adoucie. Des lits moelleux remplacèrent les planches ; les religieux s'attablèrent pour prendre un repas plus substantiel, et ils abandonnèrent les crânes humains dans lesquels ils ne buvaient que de l'eau, pour prendre des gobelets remplis d'un vin généreux.

Bernard Percin, dit *le Petit Feuillant*, fut un des plus ardents ligueurs; et, quoique boiteux, il n'épargna ni son temps ni ses démarches au profit de la Fronde. La satire Ménippée nous donne du *Petit Feuillant* un portrait fort piquant.

Un club, qui prit le nom de Club des Feuillants, vint s'installer en 1790 dans les bâtiments du couvent, mais bientôt il se vit dissous par l'influence de la société des Jacobins, à laquelle il était tout-à-fait opposé.

De tous les couvents de France, le plus vaste, le plus considérable et le plus nombreux était le *Couvent des Capucins*. Il s'étendait depuis la rue Saint-Honoré jusqu'au mur des Tuileries, et du terrain des Feuillants jusqu'à la rue de l'Echelle. Cent vingt religieux habitaient ce monastère, mais, loin d'imiter l'austérité de leurs voisins, les capucins entretenaient un cellier bien garni. Tous les jours, quatre frères parcouraient les rues et rapportaient les aumônes récoltées dans Paris. L'intérieur du monastère était riche et splendide, des peintures de prix garnissaient les murs de la chapelle; entre autres, on peut citer un tableau de Lahire, un autre de Robert, et un Christ de Lesueur. L'argent ne manquait point à cet ordre mendiant, et les plus grands personnages, en prenant le froc et les sandales, lui apportaient des dotations considérables.

Henri, duc de Joyeuse, à la mort de sa femme, se fit capucin, et donna au couvent une partie de ses biens; mais il n'y resta que fort peu de temps, il reprit le casque et la cuirasse pour aller guerroyer contre Henri IV, auquel il se vendit plus tard au prix du bâton de maréchal. Le roi ne fut pas dupe d'un dévouement dicté par l'interêt personnel; aussi, un jour que des gens du peuple se groupaient sous le balcon du Louvre, Henri IV lui dit en souriant : « Savez-vous, mon cousin, de quoi ces braves gens s'étonnent? c'est de voir ensemble un renégat et un apostat. »

Cette épigramme le décida à rentrer aux capucins; et, pour racheter les péchés de sa vie mondaine, il entreprit à pied le voyage de Rome, mais il mourut en chemin. C'est en parlant du duc de Joyeuse que Boileau a dit :

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

Et Voltaire :

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

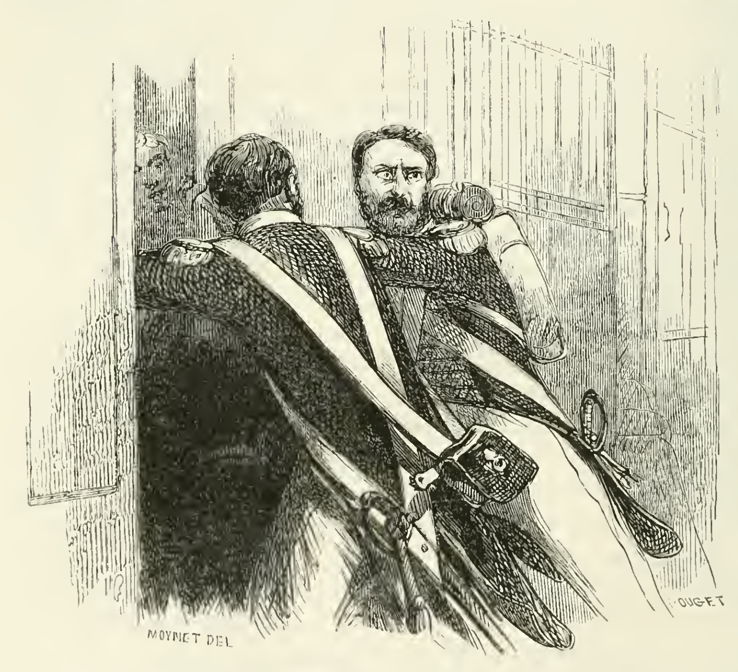
Il fut transporté en grande pompe et comme un saint homme dans le couvent dont il avait été un des principaux bienfaiteurs et enterré sous le maître-autel de la chapelle. Près de sa tombe on plaça celle du père Joseph, l'ami et le conseiller du cardinal de Richelieu. Ce voisinage inspira le distique suivant :

> Passant, n'est-ce pas chose étrange,
> De voir un diable auprès d'un ange (*) !

En 1790, l'Assemblée nationale fit évacuer le couvent, dispersa les capucins et attacha cet écriteau sur les portes de l'église : TERRAIN A VENDRE.

En 1804, on éleva sur cet emplacement même le Cirque Olympique, où fut jouée la fameuse pantomime de Kléber en Égypte. Enfin l'espace compris entre la rue de l'Echelle et les Quinze-Vingts était occupé par le manége et les écuries du roi.

Voici de nouveau la rue de Rohan, dont vous connaissez le parrain. Qu'entends-je, quel est ce tumulte, quels sont ces cris, ces coups de feu partant des fenêtres ? des hommes en armes se précipitent dans les maisons... c'est la rue de Rohan qui reçoit son baptême de sang, comme elle avait reçu son baptême de féodalité de la main du cardinal.




— Quels sont ces deux hommes à l'œil en feu, à la moustache hérissée, aux lèvres noires de poudre..... leurs habits sont en désordre ; ils entrent

(*) Le duc de Joyeuse se nommait *Ange*.

chez un boucher... une foule hurlante suit leurs traces... elle assiége la porte..... elle demande à grands cris la tête des fugitifs..... La porte cède enfin sous les efforts redoublés..... Deux grands gaillards à la figure imberbe viennent faire offre de service au peuple souverain. En un moment, la boutique est visitée, les recherches les plus actives n'amènent aucun résultat, aucune découverte ; ces deux hommes se sont enfuis, et la foule, mobile et changeante dans ses plaisirs comme dans ses colères s'écoule en tumulte et court le mousquet au poing renverser un trône et conquérir la liberté.

Nous sommes au mois de juillet 1830 : ces deux hommes sont des gardes royaux qu'un boucher a rasés pour les soustraire à la fureur du peuple; nous sommes en pleine révolution.

Mais la rue de Rohan est rentrée dans son calme primitif, les pavés ont repris leurs places, le trou des balles est rebouché, la révolution a passé : continuons.

La rue Saint-Nicaise, sa voisine, pourrait nous parler d'une machine infernale qui devait ébranler la puissance d'un futur empereur et qui n'ébranla que les maisons du quartier des Tuileries; mais c'est encore un souvenir de sang et de meurtre : courons bien vite faire nos ablutions dans la fontaine de la rue de l'Échelle.

— Ah ! je vois bien une fontaine, mais l'eau ?...

Patience, cette fontaine a été construite en 1759, en prévision de la pompe à feu de Chaillot ; en attendant, regardez avec moi ces sculptures, ce cadran solaire, cet obélisque, cette proue de vaisseau : tous ces ornements sont, il est vrai, d'un goût un peu hasardé. Ce monument, passez-moi le mot, est élevé sur l'emplacement du lieu de supplice (les échelles) qui a donné le nom à la rue; pardonnez donc, en faveur de l'intention, à l'architecte philanthrope qui a voulu remplacer l'instrument de mort par un objet d'utilité publique.

Mais pendant que nous causions, la pompe à feu vient de marcher, et l'eau coule en abondance. *Tout vient à point à qui sait attendre*, comme disait un des principaux habitants de la rue de Rivoli.

La rue du Dauphin est une des premières étapes de Napoléon Bonaparte. C'est dans la rue du Dauphin qu'il habitait une chambre sombre et mesquine à son retour d'Italie ; c'est devant la rue du Dauphin qu'il frappa pour la première fois à la porte du château, en se faisant annoncer par le bruit du canon. C'est de la rue du Dauphin qu'il dessina le nouveau quartier des Tuileries, et le boulet parti de Saint-Roch traça d'un seul jet les rues de Rivoli, de Castiglione, de Monthabor, de Mondovi, des Pyramides, pour venir s'arrêter au pied de la Colonne de la place Vendôme.

Les rues que je viens de nommer, et qui se rencontrent successive-

ment, appartiennent au domaine de l'histoire moderne, c'est-à-dire au souvenir des victoires et conquêtes de l'armée française, dont on trouve le catalogue sur les murs de l'arc de triomphe de l'Etoile.

La Restauration entreprit en 1817 de régulariser les projets de l'empereur; sur les plans dessinés en 1805, on vit s'élever une grande maison, ni moins belle, ni moins laide, et semblable en tout à ses voisines. Cette maison fut destinée d'abord à faire une caserne pour les gardes-du-corps; mais l'auteur du trois pour cent, M. de Villèle, la jugeant convenable à ses idées bourgeoises, vint l'habiter en 1820. Depuis cette époque, le bâtiment se distingue des autres par un drapeau tricolore à toutes les fenêtres, des lampes sépulcrales à toutes les arcades, et des sentinelles à toutes les portes : c'est le ministère des finances, c'est le trésor.

Je ne quitterai pas la rue de Rivoli sans vous parler de deux excentricités qui ont vécu aux deux extrémités de cette longue file de maisons.

La première, la plus curieuse, c'est lord Egerton, dont le singulier entêtement s'était toujours opposé à livrer sa maison, le plus ravissant hôtel de toute la rue, à l'alignement de la colonnade. Contre le fisc, pas de résistance possible : voici donc ce qu'il fit pour avoir un peu de cette tranquillité qu'il était venu chercher en France.

Un jour, pressé plus que de coutume par les architectes voyers de la capitale, lord Egerton envoya chercher son médecin et un avoué, puis les réunissant devant son fauteuil, qu'il ne quittait plus depuis longues années,— le noble lord était goutteux,— il dit en s'adressant à l'avoué :

« La ville de Paris veut faire comprendre mon hôtel dans l'alignement de la rue : je ne veux pas y consentir; on parle déjà de me contraindre par la voie des tribunaux. Je vous ai fait venir pour vous consulter; vous m'avez été spécialement recommandés; dites-moi donc combien de temps vous pouvez faire durer cette affaire.

L'avoué réfléchit, médita, pesa toutes les questions et répondit :

— Mylord peut compter sur mon zèle pendant trois ans.

—C'est bien, reprit lord Egerton. Puis, se tournant du côté du médecin:

— Vous me soignez depuis vingt ans, vous devez donc connaître mon tempérament : combien de temps ai-je encore à vivre?

— Mylord!.... reprit le médecin tout interdit.

— Je ne vous ai appelé que pour savoir la vérité, parlez sans crainte, et surtout parlez vite.

Après avoir hésité quelques instants encore, le docteur répondit :

— La santé de mylord, quoique robuste, est attaquée par des affections assez graves, et qui peuvent faire croire que sa seigneurie en aurait encore pour.....

— Pour combien? repartit lord Egerton avec impatience.

— Pour quatre ans, répondit le médecin.

— Vous entendez, messieurs, répliqua l'Anglais, il y a entre vous une année de différence. Allez, et tâchez de vous mettre d'accord.




Le médecin eut tort et l'avoué n'eut pas raison ; deux années après cette conversation, lord Egerton succombait dans un accès de goutte, et donnait ainsi gain de cause aux adversaires du procès qu'il avait engagé.

Cet Anglais était bien le plus original de tous les originaux de son pays : il aimait les chiens jusqu'à la fureur ; il en élevait chez lui une grande quantité, qu'il envoyait promener tous les jours au Champ-de-Mars, dans deux magnifiques voitures attelées de quatre chevaux.

Comme nous l'avons dit, lord Egerton était podagre, rongé par la goutte et les rhumatismes ; amateur passionné de la chasse, il ne voulut pas renoncer à ce délassement, alors même que ses jambes lui refusaient le service. Tous les ans, assis dans un fauteuil à roulettes, il s'en allait, traîné par deux laquais, faire l'ouverture de la chasse.... dans son jardin. Un sanglier *domestique* acheté pour cet usage, et peint en noir par les soins de son intendant, représentait le gibier, qui ne tardait pas à tomber sous les coups du vieux chasseur, dont le coup-d'œil n'avait rien perdu de sa vivacité ni de sa justesse.

On raconte de lord Egerton un fait qui serait tout-à-fait en harmonie avec ses habitudes bizarres.

Il touchait en Angleterre une rente considérable, résultat d'un legs de famille, mais à la condition expresse qu'il prouverait son séjour en Angleterre.

Lord Egerton, comme beaucoup de ses compatriotes, avait pris la terre natale en aversion ; il allait donc tous les ans à Douvres, et dès qu'il avait mis le pied sur le sol anglais, il donnait cinq guinées au premier manant qui lui tombait sous la main, à la condition qu'il chercherait querelle à quelqu'un ; ce qui ne se faisait pas attendre. Après les premiers coups de poings, lord Egerton saisissait au collet le malheureux qui agissait toujours sans comprendre, le menait chez le sheriff, et déposait comme témoin ; ayant ainsi donné une preuve évidente de son séjour en Angleterre, il reprenait immédiatement le chemin de la France.

Cette autre excentricité dont je vous ai parlé habite modestement un cinquième étage de la maison qui fait le coin de la rue Saint-Florentin. Une femme, dont le nom est célèbre par l'importance qu'elle a voulu lui donner, dépense en un jour, au profit des oiseaux de la capitale, tout le pain que le couvent des Capucins absorbait en un mois. Des domestiques, chargés de corbeilles pleines de pain et de graines de toutes sortes, se rendent tous les matins aux Tuileries, et les moineaux reçoivent de cette main charitable, une distribution à domicile et quotidienne.

Aux petits des oiseaux *elle* donne leur pâture;

mais je n'ai pas ouï dire que sa bonté s'étendît sur toute la nature.

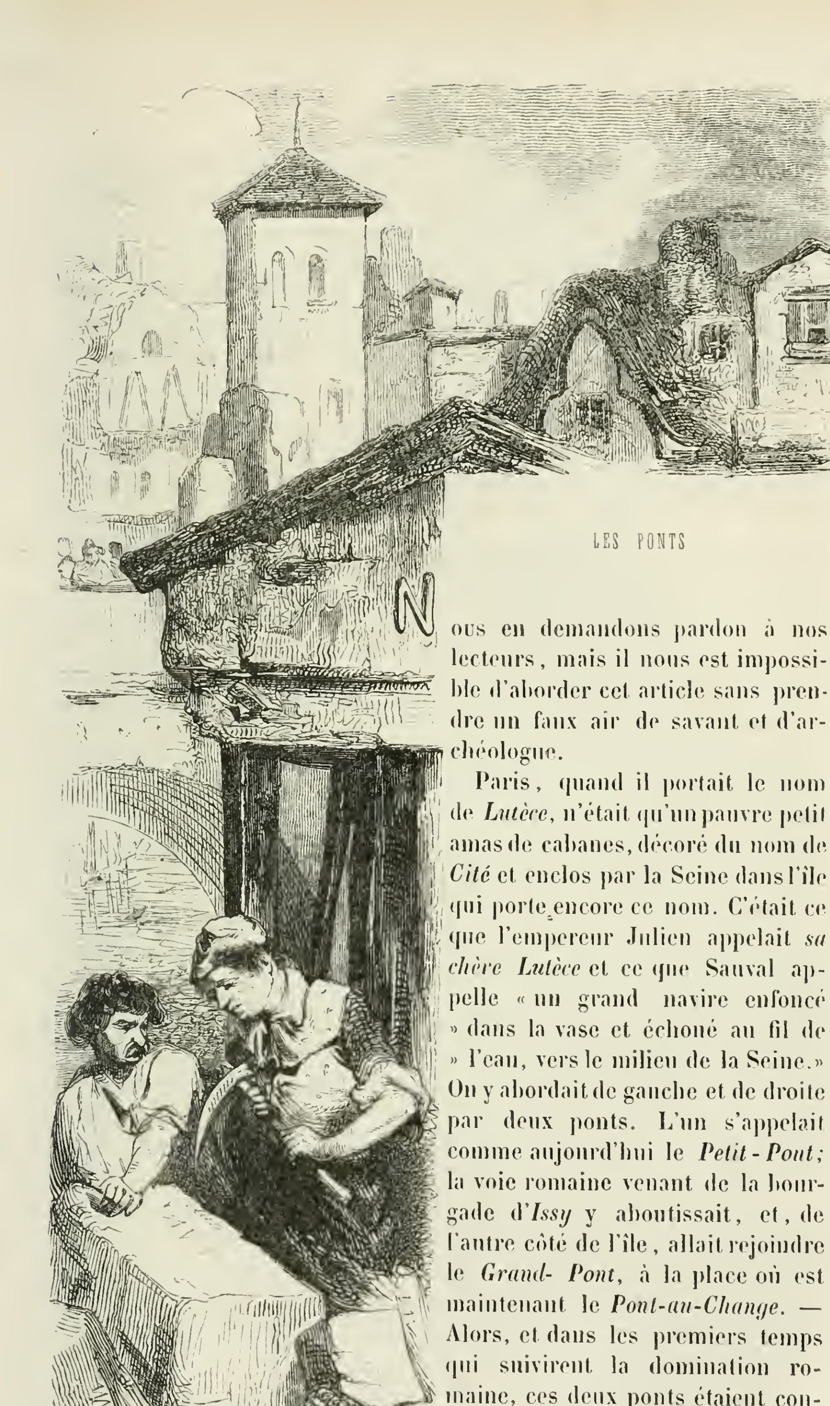
Maintenant la rue de Rivoli peut se prélasser dans tout son éclat; une seule maison s'opposait à l'alignement officiel; le propriétaire voulut faire comme lord Egerton, mais, n'ayant pas eu la précaution d'appeler à son aide la faculté de médecine et celle de droit, il s'est vu contraint d'obéir à la loi d'expropriation, et les colonnes fiscales ont masqué la maison récalcitrante.

Je ne terminerai point cette revue sans parler de deux restaurateurs qui ont fait sinon la fortune de la rue, du moins leur fortune particulière.

Le premier est Legacque, et le second Véry, dont les salons étaient le rendez-vous de la haute fashion du Directoire et de l'Empire.

Le café Véry étalait un luxe jusqu'alors inouï ; on parlait de 80,000 fr. qui auraient été dépensés seulement en glaces, porcelaines et cristaux. Il est vrai que Lucien Bonaparte allait souvent dîner chez Véry; on dit même qu'un jour il eut la fantaisie de payer une carte de 75,000 fr. ; les habitués du temps ont prétendu que ce n'était là qu'un prêt fait à la dame du comptoir; d'autres ont assuré que c'était un don purement gratuit ; ce qu'il y a de certain, c'est que le café, magnifiquement restauré, fit une fortune rapide. La rue de Rivoli est une des premières rues de Paris... en venant de la barrière de l'Etoile : c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

MAX. DE RÉVEL.




## LES PONTS

Nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais il nous est impossible d'aborder cet article sans prendre un faux air de savant et d'archéologue.

Paris, quand il portait le nom de *Lutèce*, n'était qu'un pauvre petit amas de cabanes, décoré du nom de *Cité* et enclos par la Seine dans l'île qui porte encore ce nom. C'était ce que l'empereur Julien appelait *sa chère Lutèce* et ce que Sauval appelle « un grand navire enfoncé » dans la vase et échoné au fil de » l'eau, vers le milieu de la Seine.» On y abordait de gauche et de droite par deux ponts. L'un s'appelait comme aujourd'hui le *Petit-Pont;* la voie romaine venant de la bourgade d'*Issy* y aboutissait, et, de l'autre côté de l'île, allait rejoindre le *Grand-Pont*, à la place où est maintenant le *Pont-au-Change*. — Alors, et dans les premiers temps qui suivirent la domination romaine, ces deux ponts étaient construits en bois. Tous ceux, au reste, qui furent bâtis en Gaule,

sous la race mérovingienne, même ceux que Charlemagne tenta d'établir sur le Rhin, n'étaient point faits d'autre matière. Ce n'est que sous la troisième race qu'on commença à bâtir des ponts en pierre.

A mesure que Paris gagna sur les deux rives du fleuve, de nouveaux ponts s'élevèrent pour servir aux besoins de la population, et à ce sujet il nous revient un couplet que vous retrouverez dans un vieux petit livre, intitulé *Tout Paris en vaudevilles.* Il date de la révolution; le voici :

Grâce à nos artistes profonds,
Nous possédons de nombreux ponts;
Mais le public, toujours sévère,
Trouve encor qu'il n'y en a guère;
Il en demande chaque jour.
A sa plainte pour couper court,
Un architecte a proposé d'en faire
Tout le long, le long, le long de la rivière.

Au mois de janvier 861, les Normands, qui deux fois avaient déjà envahi Paris, revinrent plus nombreux et plus audacieux, et, après avoir pillé les riches abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Victor, tandis que le bon empereur Charles-le-Chauve tremblait enfermé dans Senlis, ils rompirent les deux ponts, dont les piles trop rapprochées les unes des autres opposaient à leurs barques un obstacle qui les empêchait de porter leur brigandage plus loin.

Après la retraite de ces hardis pirates, Charles-le-Chauve ordonna la reconstruction du Grand-Pont. Le Petit-Pont fut également reconstruit, et tous deux furent flanqués à leur extrémité de tours en bois, qui, en 885, défendues par Eudes, comte de Paris, et par l'évêque Goslin, arrêtèrent une nouvelle invasion de trente mille Normands. Mais l'année suivante, la moitié du *Petit-Pont* fut renversée par les eaux débordées de la Seine, et la tour qui se trouvait à l'extrémité méridionale fut prise et brûlée par les infatigables assaillants. On sait que Charles-le-Gros paya leur retraite quatorze cents marcs d'argent.

Louis VI, à la place d'une des tours en bois qui s'élevait à l'extrémité septentrionale du Grand-Pont ou *Pont-au-Change*, en fit construire une autre aussi en bois, mais plus considérable et qui prit le nom de Grand Châtelet; c'était la demeure du prévôt de Paris; on présume que le *Petit Châtelet*, situé à l'extrémité méridionale du Petit-Pont, fut fondé à la même époque.

Le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle touchent presqu'au seuil du Pont-au-Change, et pour en parler dignement je n'ai besoin que de faire la citation suivante, empruntée à un excellent discours que M. Charençay

vient de prononcer à l'audience de rentrée du tribunal de première instance :

« Le Palais de Justice est presque aussi vieux que celui des Thermes. Tous les monuments de la même antiquité ont péri, ou n'offrent que des ruines. Il est certain qu'il était édifice public même avant l'invasion des Francs dans les Gaules.

Il est probable que c'est au Palais, comme le croient certains auteurs, que, du temps de la domination romaine dans les Gaules, se tenaient les magistrats municipaux, *ordo municipalis.*

» Selon Adrien de Valois, Eudes serait venu au Palais pour se protéger mieux contre les Normands, et placer entre eux et lui le fil de l'eau.

» Les rois de la seconde race n'habitèrent pas le palais, mais Hugues Capet en fit sa demeure.

» Robert le Pieux se maintint dans le manoir paternel. Il passe pour avoir rebâti complètement le Palais, et, à dater de son règne, l'histoire et l'art marchent avec plus de certitude. De son temps se sont vues la chambre de la Conciergerie, celle de la Chancellerie. Il fonda une chapelle du nom de Saint-Nicolas au même lieu où, dans l'année 1180, entre Robert et saint Louis, Louis le Jeune éleva une chapelle à la Vierge.

» Ainsi, il faut bien le reconnaître, c'est sur un sol autrefois bénit que s'agite, que se presse cette foule que des intérêts divers appellent chaque jour au sanctuaire de la justice, et par une étrange vicissitude des siècles, la chicane et la controverse aiguisent aujourd'hui leurs armes les plus acérées là où jadis on prêchait à nos pères la paix évangélique et l'oubli des injures.

» En 1137, Louis le Gros mourut dans le Palais. L'histoire a conservé de lui de nobles paroles prononcées au dernier moment. Puis-je m'étonner assez d'avoir à répéter ces paroles sous les mêmes voûtes qui les recueillirent il y a huit siècles, de la bouche d'un roi de France expirant : « Souvenez-vous, mon fils, disait le monarque, et ayez toujours devant les yeux que l'autorité royale n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort. »

» C'est là que Philippe-Auguste épousa en secondes noces Ingelburghe, sœur de Canut, roi de Danemarck.

» Un soir il regardait par une de ses fenêtres couler l'eau de la Seine lorsqu'il fut désagréablement assailli par une odeur infecte qui monta vers lui, parce qu'au-dessous des voitures sillonnaient la boue épaisse qui croupissait alors dans les rues de Paris. « Le roi sentit la pueur si corrompue et s'en tourna en grande abomination de cœur. Il manda le prévôt des bourgeois et ordonna que toutes les rues fussent pavées soigneusement de grès gros et forts. »

» Ainsi commença le pavage de la capitale. Pour assurer et hâter les travaux, un sieur Gérard de Melcy donna onze mille marcs d'argent. J'a-

vais hâte d'arriver à ce trait, et je croirais même faillir au bien public que de ne pas le proposer en exemple aux financiers de notre temps.

»J'arrive à saint Louis, et avec ce roi qui fut à la fois un saint, un législateur, un héros, commence une ère nouvelle pour le palais. L'histoire, la religion et l'art s'y établissent à la fois. Pour recevoir dignement les saintes reliques venues d'Orient, la Sainte-Chapelle s'élève, monument digne de tous nos éloges, chef-d'œuvre incomparable, où se sont rencontrés, fondus d'un seul jet, le génie d'un grand artiste et la vertu d'un grand roi. La Sainte-Chapelle a toujours été le type le plus pur et en même temps l'œuvre la plus achevée à Paris, de cette architecture dont nos pères surprirent le secret chez les Sarrazins. L'analyse seule de ses beautés matérielles demanderait un volume. Nulle part on ne trouve plus de légèreté hardie, une plus grande abondance de traits délicats, d'ornements riches, variés, minutieux, qui sont le charme du genre gothique, comme ils en sont le caractère. Si je voulais, messieurs, faire avec vous le tour extérieur du monument, m'arrêter devant ces fenêtres en ogives, si belles jadis par leurs teintes éclatantes et leurs splendides personnages, devant ces tourelles, sentinelles gracieuses qui gardent et décorent à la fois la façade; si, entraîné à la suite de détails ingénieux et finement œuvrés, je m'élevais jusqu'à ce toit dont le faîte, imitant la carène renversée d'un navire, a semblé au poète du haut des tours Notre-Dame *le dos d'un éléphant chargé de sa tour;* si, entrant ensuite dans cette double église, d'où la prière s'élançait vers le ciel de deux étages superposés, je vous faisais admirer la pierre ici se dressant en faisceaux de colonnettes sveltes et minces, plus haut se projetant par une courbe flexible en arceaux à vive arête, là se divisant, là se réunissant, s'intersectant avec une grâce infinie, plus loin s'épanouissant en rosace brillante, se posant, se prolongeant, se découpant en élégante balustrade, se transformant en bouquets de sculpture, limite indécise entre l'art du statuaire et celui de l'architecte, serpentant en festons, s'agençant en guirlandes, en couronnes, se couvrant comme une étoffe légère de mille dessins à souhait pour le plaisir des yeux; s'assouplissant en un mot, s'animant en mille manières pour reproduire les fantaisies d'une imagination libre et inépuisable, je serais trop court pour mon sujet; mais ne serais-je pas trop long pour vous, messieurs, et surtout pour moi-même, et sans servir à Pierre de Montereau, ne me nuirais-je pas dans vos esprits?

» La première flèche de la chapelle était un modèle de ténuité, de grâce aérienne; on eût dit de la dentelle de pierre. Sauval l'appelle *une des merveilles du monde;* elle périt par le feu en 1630, et fut remplacée par un clocher, œuvre remarquable encore, mais qui dut disparaître parce qu'il menaçait ruine avant la révolution. L'eau envahit les fondements de l'édifice comme la flamme en avait attaqué le sommet, et après une inon-



Ponts de Paris.

dation qui le dévasta en 1690, le rez-de-chaussée fut refait dans le goût moderne.

» Dans la chapelle était le trésor des Chartes; près de là saint Louis se fit construire une bibliothèque sacrée, dans laquelle il venait passer de longues heures. Les livres, après sa mort, furent partagés entre les Cordeliers, les Jacobins et l'abbaye de Royaumont.

Dans les jours de grandes cérémonies religieuses, un ange se détachait de la voûte et faisait tomber de l'eau d'un vase d'or sur les mains du pontife officiant dans la haute chapelle. Ce spectacle divertissait singulièrement Charles VIII, « petit homme de corps et peu entendu, dit Commines, mais si bon, qu'il n'est point possible de voir meilleure créature. »

» Le clergé de la Sainte-Chapelle jouit de tout temps de notables prérogatives. Une bulle de Jean XXII l'affranchit de la juridiction épiscopale; mais ce ne fut point assez pour l'archichapelain de marcher l'égal des évêques : il osa prendre un jour le titre de pape de la Sainte-Chapelle.

» Je ne sais pourquoi cette pensée me conduit au Lutrin immortalisé par Boileau; mais je laisse le poème pour parler du poète. La mort eut bien vite fait raison aux chantres et aux chanoines de celui qui avait tant égayé le Parnasse à leurs dépens. En 1711, une dépouille mortelle arrivait à leur porte : c'était la sienne. Ils la reçurent, et lui donnèrent, sous une de leurs dalles, l'hospitalité glacée du tombeau. Était-ce une vengeance, était-ce un pardon ? Question délicate, et dont je livre la solution à votre sagacité et à vos recherches. »

Il y a tout un beau livre à faire avec l'histoire du Palais de Justice et de la Sainte-Chapelle. Que de scenes étranges et terribles, comme le dit encore M. Chavençay, se sont passées sous ses voûtes formidables, et que n'aurais-je pas à dire de ces lieux qui voient le crime à tous les instants, mais qui ont vu aussi la vertu et les plus hautes infortunes !

Au temps de saint Louis, c'était au passage du Petit Châtelet que se percevaient le péage et les droits d'entrée. Sainte-Foix nous a conservé quelques-uns des tarifs imposés aux Parisiens par Étienne Boislève, leur prévôt. Ainsi, le marchand qui y faisait passer un singe, pour le vendre, payait 4 deniers. Si le singe appartenait à un jongleur, le jongleur le faisait jouer et danser devant le péager, qui alors était peut-être quelque vieil invalide échappé des croisades, et il était quitte de son passage. Les faiseurs de vers payaient en chantant un couplet de leur façon : alors, du moins, les vers étaient bons à quelque chose.

A la fin du XII^e siècle, le philosophe Jean de Petit Pont et ses disciples reconstruisirent de leurs mains et à leurs frais le Petit-Pont, qui venait de s'écrouler. C'est bien le moins qu'un philosophe qui se fait maçon s'édifie une maison, pour son usage particulier : c'est ce que firent, sur le

pont même, Jean de Petit-Pont et ses élèves, et c'était là que le maître enseignait sa science.



Vingt fois les deux misérables passerelles se trouvèrent sous l'eau, et même elles eurent à subir un outrage auquel nul pont au monde ne devrait s'attendre : elles furent incendiées, l'une par des bateaux de foin enflammé que le courant emportait, et qui vinrent s'engager dans les charpentes; l'autre, quelque temps après, par les débris en flammes de son voisin le *Pont Marchand*, dont nous parlerons plus loin. Enfin le Petit-Pont, en 1718, fut reconstruit tel qu'il est aujourd'hui, et le grand en 1647. Tous deux étaient bordés de maisons et n'étaient à proprement parler que deux rues jetées sur la Seine; à l'extrémité septentrionale du Grand-Pont ou Pont-au-Change, il y avait deux entrées formées par un groupe triangulaire de maisons; la façade de ce groupe de maisons était ornée de trois figures ronde-bosse en bronze, sur un fond de marbre noir représentant Louis XIII, Anne d'Autriche et le jeune Louis XIV, alors

âgé de dix ans. Il était l'ouvrage de Simon Guillain. Au-dessous était un bas-relief représentant deux esclaves.—Ces maisons furent détruites sous Louis XVI.

Au moyen-âge, l'aspect pittoresque de ces deux rues traversant la rivière était égayé par des philosophes qui y débitaient leur marchandise, par des jongleurs, des chanteurs et des conducteurs de chiens savants ou d'ours apprivoisés; le jour, c'était un coupe-bourse, la nuit, un coupe-gorge. Quelques historiens ont parlé d'un troisième pont que Charles-le-Chauve aurait fait élever au-dessous du Pont-au-Change, mais son existence est fort problématique.

### PONT SAINT-MICHEL.

Il communique de la place où viennent aboutir les rues de la Vieille-Bouclerie, de la Huchette, de Saint-André des Arcs, etc., à la rue de la Barillerie dans la Cité. On ne connaît point au juste l'époque où il fut construit; son existence est constatée pour la première fois vers le milieu du XIIIe siècle. Il subit plus tard le sort fatalement attaché à ces misérables constructions en planches. En 1378, Charles V chargea Hugues Aubriot, né à Dijon, capitaine et prévôt de Paris, « qui, dit l'historien anonyme de Charles VI, se plaisait à la décoration des villes, » de reconstruire le pont Saint-Michel; il fut bâti en pierre et prit le nom de *Pont-Neuf*. Des maisons le bordaient des deux côtés, selon l'habitude invariable du temps. En 1408, les bourgeois du pont Saint-Michel se réveillèrent un beau matin dans la rivière, qui roulait d'énormes glaçons et avait sapé les fondements du frêle édifice. Il fut reconstruit en 1416, mais simplement en bois. Jean de Taranne, bourgeois de Paris, avec la permission du roi, moyennant une redevance de 16 livres de rente, payées à la recette de Paris, y fit élever un double rang de barraques ou loges en bois qui le couvraient de chaque côté. L'autre moitié du pont fut également couverte de barraques par Michel de Lallier. « La nuit qui suivit la Conception de la bienheureuse Vierge, dit une chronique de 1547, les eaux de la Seine s'étant fort accrues, le pont Saint-Michel fut à moitié emporté. »

Enfin, il fut reconstruit en pierre l'an 1618 : c'est le même que nous voyons aujourd'hui; mais il était alors bordé de maisons, qui ne furent démolies qu'en 1808.

### PONT NOTRE-DAME.

Dans la direction de la rue du Petit-Pont et de la rue qui traverse la Cité, au commencement du XIVe siècle, il y avait là un pont en bois qui servait de communication avec des moulins établis sur la Seine. Il se nommait Planche-Mibray.

Le pont Planche-Mibray était ainsi nommé parce que son extrémité

nord, où se trouve maintenant la rue Planche-Mibray, aboutissait à une planche ou à des planches qu'on jetait sur une mare formée par la vase de la Seine : *mi bray*, *émi bray*, *parmi la boue*.

Le pont Notre-Dame date de 1413. Le premier pieu en fut planté, le 31 mai, par Charles VI, en présence du duc de Guienne, du duc de Berry, du duc de Bourgogne et du sire de la Trémouille. Robert Gaguin a dit, en parlant de cette *merveille* du temps : « Il était chargé de soixante » maisons, trente de chaque côté de la route. Lorsqu'on s'y promenait, » ne voyant point la rivière, l'on se croyait sur terre et au milieu d'une » foire par le grand nombre et variété de marchandises qu'on y voyait » étalées. On peut dire que ce pont, par la beauté et la régularité des » maisons qui le bordaient, était un des plus beaux ouvrages qu'il y eût » en France. Ces maisons étaient en bois, quelques-unes sculptées, » peintes de diverses couleurs, et leurs vitraux coloriés, enchâssés dans » des fenêtres en ogives, ajoutaient à l'éclat du spectacle. Selon l'usage, » des moulins étaient au-dessous établis sur des bateaux. »

Le 25 octobre 1499, à sept heures du matin, un charpentier courut avertir le prévôt de Paris que le malheureux pont menaçait ruine ; on fit mettre le brave homme en prison. Toutefois on avertit les habitants de l'endroit d'avoir à prendre leurs mesures de sûreté, et deux sergents, la hallebarde au poing, furent placés à chaque extrémité du pont pour en interdire le passage. Deux heures après, un horrible craquement se fait entendre, les maisons s'entr'ouvrent, le pont cède, et tout s'engloutit dans la Seine. Le prévôt des marchands et les échevins furent assez justement accusés de négligence, car, dit Robert Gaguin, ils gardaient pour eux, au lieu de l'employer en réparations, le prix du loyer des maisons ; ils furent destitués.

En attendant qu'il fût en effet reconstruit en pierre, on établit un bac sur la rivière ; Jean Joconde, cordelier, fut chargé des nouveaux travaux du pont Notre-Dame, qui fut terminé en 1512.

Ce distique latin fut inscrit sur l'une des arches, en l'honneur du bon cordelier :

Jucundus geminos posuit tibi, Sequana, pontes;
Nunc tu jure potes dicere PONTIFICEM.

Ce qui n'est rien moins qu'un calembour latin : on nommait frères *pontifes*, au moyen-âge, des industriels qui exploitaient le privilége de la construction des ponts.

Cette fois encore deux haies de maisons bordèrent le pont Notre-Dame ; elles furent démolies en 1786.

### PONT AUX MEUNIERS ET PONT MARCHAND.

Nous ne parlerons que pour mémoire du *Pont aux Meuniers*, qui abou-

tissait d'un côté au quai de l'Horloge, et de l'autre au quai de la Mégisserie ; il existait au XIII^e siècle et n'avait été établi que pour le service de plusieurs moulins des environs.

Il fut emporté par la Seine, dans la nuit du 21 décembre 1596.

En 1598, Charles Marchand, le constructeur du Pont-Neuf, obtint des lettres-patentes qui l'autorisaient à reconstruire le *Pont aux Meuniers* ; en 1609, le nouveau pont fut achevé et on le baptisa du nom de son architecte, comme l'indique ce vers de l'inscription gravée sur une table de marbre :

MERCATOR fecit et nomen ipse dedit.

On l'appelait aussi le *Pont aux Oiseaux*, parce que chacune des boutiques dont il était bordé avait pour enseigne un oiseau ; charmantes boutiques et charmantes maisons, toutes peintes à l'huile et de diverses couleurs! — En 1621, dans la nuit du 22 octobre, le feu prit à une de ces baraques, et le pont brûla tout entier.

### PONT BARBIER.

Le pont Marchand ne fut point reconstruit. A cette extrémité de la rue qui fait maintenant face au Pont-Royal, était autrefois un *bac* à l'aide duquel on traversait la Seine pour communiquer du Pré-aux-Clercs aux Tuileries. — La rue du Bac a pris son nom de ce souvenir ; un nommé Barbier, qui possédait quelques arpents de terrain à l'endroit où est maintenant la rue de Beaune, construisit de cette rive à l'autre un pont de bois auquel il donna son nom. Plus tard, il se nomma tour-à-tour pont *Sainte-Anne* en l'honneur d'Anne d'Autriche, puis *des Tuileries*, et enfin *Pont-Rouge* parce qu'on le peignit de cette couleur. Il exista jusqu'en 1684 et fut emporté, au mois de février de cette année, par les eaux de la Seine. On lui substitua le Pont-Royal, qui fut jeté un peu plus haut et dont nous parlerons ailleurs.

### PONT-NEUF.

En 1578, Paris n'était plus un misérable amas de cabanes ; c'était une grande et belle capitale, riche et populeuse. La plupart de ses rois lui avaient légué un monument, et quelques-uns d'entre eux avaient été forcés d'en étendre l'enceinte, trop étroite pour ce corps immense de maisons, de palais, de tours et de châteaux, d'églises et de couvents, qui se multipliaient sous l'influence magique de cette fée que l'on appelle la civilisation.

Le cardinal de Bourbon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, continua dans son faubourg les améliorations que son prédécesseur, l'abbé de Tournon, avait commencées. Il fit paver quelques rues, et combler d'immenses cloaques situés à l'extrémité orientale de la rue Taranne.

De l'autre côté de la Seine, les environs du Louvre se peuplaient également; les communications d'une rive à l'autre devenant chaque jour plus actives, les bacs et les batelets durent être remplacés par un pont.

La première pierre du Pont-Neuf fut posée par Henri III, le 31 mai 1578, le soir même du jour où il fit inhumer si pompeusement les corps de ses mignons Quélus et Maugiron. Cette première pierre fut posée du côté du quai des Augustins. Le journal de Henri III, connu sous le nom de *Journal de l'Étoile*, parle ainsi de la construction de ce pont :

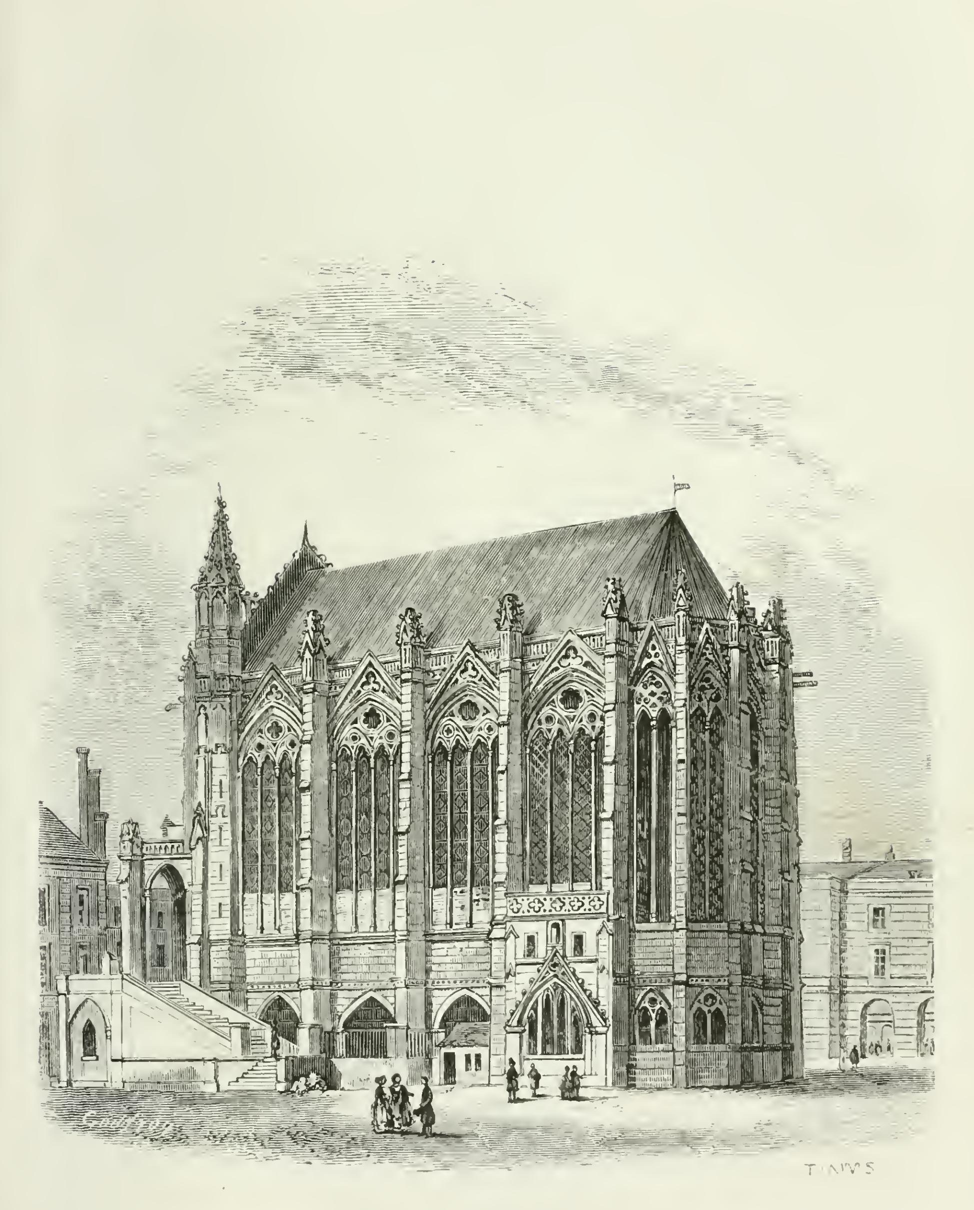
« En ce mois de mai, à la faveur des eaux qui lors commencèrent et jusqu'à la Saint-Martin continuèrent d'être fort basses, fut commencé le *Pont-Neuf*, de pierres de taille, qui conduit de Nesle à l'Ecole de Saint-Germain (de la rue Dauphine au quai de l'École), sous l'ordonnance du jeune Du Cerceau, architecte du roi, et furent, en un an, les quatre piles du canal de la Seine, fluant entre le quai des Augustins et l'isle du palais, levées chacune environ une toise par-dessus le rez-de-chaussée; les deniers furent pris sur le peuple, et disait-on que la toise de l'ouvrage coûtait quatre-vingt-cinq livres. »

Ce projet d'un pont que l'*Étoile* appelle *merveilleux* fut chanté par le poëte Ronsard. Cependant les travaux en furent suspendus, les événements politiques ne permettant point de s'occuper d'autre chose que de guerre; on ne les reprit que sous Henri IV, en 1602. L'année suivante, l'intrépide Béarnais, qui était allé visiter la nouvelle construction déjà fort avancée, mais qui cependant n'offrait encore qu'un passage fort périlleux, s'y hasarda malgré les pressantes objections de ses courtisans. « Mais, sire, lui disait-on, des imprudents, qui ont voulu » tenter ce que veut tenter votre majesté, se sont rompu le cou. — Ils » n'étaient pas rois, reprit Henri IV. » — Les rois croyaient encore qu'ils étaient un peu plus que des hommes.

Les masques de satyres, de sylvains et de dryades, qui supportent la corniche saillante dont le Pont-Neuf est orné sur ses deux faces dans tout son prolongement, sont dus à l'habile ciseau de Germain Pilon.

La célèbre fontaine si poëtiquement appelée la *Samaritaine* fut érigée en 1608, sous la seconde arche du Pont-Neuf, du côté du quai de l'École, non sans grande irritation de la part du prévôt des marchands, qui y voyait un obstacle à la navigation; mais Henri IV lui imposa silence, « attendu que le pont avait été fait de ses deniers. » — Eh bien ! et les deniers du peuple?

Le mécanisme de cette fontaine était de l'invention d'un Flamand nommé Lintlaër; le bâtiment, supporté par des pilotis, s'élevait au-dessus du pont et était décoré sur sa façade d'un groupe de figures en bronze doré, représentant Jésus-Christ et la Samaritaine auprès du puits de



Ponts de Paris. — La Sainte-Chapelle.

Jacob; entre ces deux figures tombait d'une vaste coquille une nappe d'eau, reçue dans un bassin également doré.

On y voyait aussi le cadran d'une horloge à carillon, sur lequel un petit bonhomme venait sonner les heures. Cette merveille attirait une foule de curieux; elle n'a été complètement détruite qu'en 1813.

Ce ne fut qu'en 1675 que furent construites les boutiques que nous voyons encore sur le Pont-Neuf. A l'extrémité méridionale, sur le quai Conti, à l'endroit même où est la voûte sous laquelle on passe pour descendre à la Seine, était une maison appelée le Château-Gaillard

A quoi sers-tu dans ce bourbier?
Est-ce d'abri, de colombier ?
De quoi? de port ou de soutien?
— Je crois que tu ne sers de rien ;

dit un poète du temps, en parlant du Château-Gaillard.

De rien! le profane! c'était là que Brioché avait établi son spectacle de marionnettes; bons et chers petits acteurs sans prétentions, à qui Nodier a donné tant d'esprit, quoiqu'ils en eussent beaucoup déjà; ils n'ont légué à nos artistes modernes que leurs ficelles!

Dès son origine, le Pont-Neuf devint la promenade favorite des Parisiens, le rendez-vous des étrangers, des charlatans, des joueurs de gobelets, des chanteurs, des marchands de toute espèce, et des *tirelaines* en plus grand nombre.

C'était un pêle-mêle bigarré, remuant, grouillant, parlant, criant; un brouhaha souvent compliqué de batailles à coups de poings, à coups de brettes, que le gué compliquait encore jusqu'à ce qu'enfin il eût rétabli une apparence d'ordre en arrêtant les battants et les battus, les voleurs et les volés, les charlatans, les compères et les dupes.

Ces vers empruntés à un poète de l'époque donnent une idée des mille bruits confus qui animaient le Pont-Neuf :

J'ai, monsieur, de fort bon remède,
Vous dit l'un; mon baume est en aide
Au cours de ventre, au mal des yeux;
— Mon élixir est merveilleux;
Il blanchirait la peau du diable.
— Cette chanson est agréable,
Dit l'autre, monsieur, pour un sou !
— Là hé! mon manteau ! ah! filou !
Au voleur! au tireur de laine!
— Eh! mon dieu! la Samaritaine,
Voyez comme elle verse l'eau!
— Et cet horloge, qu'il est beau! etc.

C'était sur le Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, qu'était établi le fameux Tabarin, beau-père de Gauthier-Garguille, associé de Mondor. Mondor et Tabarin, c'étaient les *Bilboquet* de l'époque, joyeux acteurs en




plein vent qui ne savaient jamais ce qu'ils allaient dire en montant sur les planches, et qui n'en descendaient jamais sans avoir aspergé d'esprit les badauds ébahis devant leurs tréteaux.

Dans une ancienne gravure, on voit attachés au-dessus du théâtre de Mondor et de Tabarin deux écriteaux avec ces vers :

> Le monde n'est que tromperie.
> Ou du moins charlatanerie ;
> Nous agitons notre cerveau
> Comme Tabarin son chapeau.
> Chacun joue son personnage ;
> Tel se pense plus que lui sage
> Qui est plus que lui charlatan.
> Messieurs, Dieu vous donne bon an !

Mondor et Tabarin sont les pères du vaudeville et les véritables créateurs de ces joyeuses chansons qui coururent si longtemps Paris, sous le titre de *ponts-neufs*.

Il serait trop long de donner ici une analyse *des farces de Tabarin*, dont quelques-unes ont été empruntées par Molière, celle du sac de Scapin, par exemple. Quelquefois, Mondor et Tabarin se proposaient des questions, des énigmes, dont la solution ou le mot était toujours une épigramme :

Qu'aimerais-tu mieux, demande Tabarin à Mondor, être un âne ou un cheval? — Un cheval, répond Mondor. — Et moi un âne, réplique Tabarin, parce que les chevaux ont la peine de courir les *bénéfices*, et les ânes n'ont qu'à les prendre.

Souvent l'épigramme était joyeuse jusqu'à la licence, mais n'en était que plus gaîment acceptée par le public. Les dames de la cour ne dédaignaient ni les bons mots de Tabarin, ni son baume, ni son opiat, ni ses pommades. Peut-être même n'allaient-elles acheter les précieuses drogues de l'empirique que pour avoir une occasion d'entendre décemment les gaudrioles du charlatan. — Le recueil général des *Œuvres et fantaisies de Tabarin* eut six éditions! Cependant, soit que les commères de la Cité fussent devenues trop prudes, soit que le goût se fût épuré, comme dirait un moraliste classique, le pauvre Mondor fut forcé par ordre du parlement de fermer boutique en 1634. Les voisins se plaignaient de ce que « lui et les autres charlatans du Pont-Neuf chantaient des chansons » scandaleuses et faisaient des actions mal séantes. »

Les jongleurs détalèrent, et avec eux s'en alla la grosse gaîté française. Le Pont-Neuf n'en fut pas moins le rendez-vous général des oisifs, des tirelaines, des mendiants, qui venaient s'y chauffer au soleil et faire la cour au roi de bronze, comme dit le poète Saint-Amand, dans la Chronique du Pont-Neuf. Les poètes y venaient aussi pour avoir chaud et pour s'inspirer dans la foule. Hélas! l'abbé Levayer raconte qu'un pauvre poète vint sur le Pont-Neuf proposer à un charlatan de se faire arracher deux dents pour dix sous, avec promesse de jurer ses grands dieux aux assistants qu'il n'avait pas ressenti la moindre douleur! *Le Roi de bronze* dont parle Saint-Amand n'est pas celui que nous voyons maintenant sur le Pont-Neuf. Nous allons en quelques lignes tracer l'histoire des *deux rois de bronze* : c'est un grand exemple de la fatalité de notre destinée que celle du premier cheval sur lequel on fit monter Henri IV. D'abord il n'avait point été fait pour son cavalier. Ferdinand, duc de Toscane, l'avait fait faire pour lui, ou du moins pour sa statue, par Jean de Boulogne, élève de Michel-Ange. Mais, Ferdinand étant mort, Come II fit cadeau du palefroi de son prédécesseur à Marie de Médicis, régente de France. C'était s'épargner adroitement les frais d'une statue. On l'embarqua ; il fit naufrage, et le voilà cheval marin pendant un an sur les côtes de la Normandie. Il fut retiré à grands frais du fond de la mer, et il reparut à Paris au mois de mai 1614 : debout sur le piédestal qu'on lui

donna, il attendit bien des années, la patte en l'air, la venue d'un complaisant cavalier. Dupré acheva enfin la statue de Henri IV, et voilà le Béarnais à califourchon sur un cheval toscan! Il était représenté la tête nue, couvert d'une armure, tenant d'une main la bride du cheval, et de l'autre son bâton de commandement.

Le piédestal avait quatre bas-reliefs qui représentaient les batailles d'Arques et d'Ivry, l'entrée d'Henri IV à Paris, la prise d'Amiens et celle de Montmélian. Richelieu, qui avait fait finir ce monument en 1635, y avait fait graver son nom. Le peuple l'effaça en 1788. Mais rendons au peuple ce qui est au peuple : il couronna Henri IV de fleurs et de rubans! Peu à peu, cependant, *le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire* fut oublié ou méconnu par le peuple. En 89, on mit une cocarde nationale à l'oreille de son cheval. Pauvre cheval! En 92, toutes les statues des rois qui étaient à Paris furent renversées, celle de Henri IV comme les autres. Cheval et cavalier devinrent canons. Cette fois, le peuple eut raison, car l'armée du roi de Prusse était aux portes de Paris. Je suis bien sûr que Henri IV n'a pas pris en mauvaise part cette utile et glorieuse métamorphose. En 1817, la nouvelle statue que nous voyons aujourd'hui fut fondue dans les ateliers de Lemot. Louis XVIII posa la première pierre du piédestal, qui reçut, sous le sceau du secret, un magnifique exemplaire de la Henriade.

Ce fut sur le Pont-Neuf que se révéla pour la première fois ce singulier homme de cour, d'esprit, de cape, d'épée, d'amour, d'intrigues, j'ai manqué dire d'état, qui s'appelle le cardinal de Retz.

Après l'enlèvement du *Patriarche de la fronde, du père du peuple*, Pierre Broussel, et de quelques autres conseillers au parlement qui avaient résisté à Mazarin, en 1648, le peuple prend les armes, tend des chaînes dans les rues, fait des barricades et réclame à grands cris la liberté des prisonniers. Le Pont-Neuf était le centre de l'émeute; les gardes françaises et les gardes suisses, envoyés par la régente ou plutôt par Mazarin, avaient été repoussés. L'abbé de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, depuis cardinal de Retz, vêtu de ses habits pontificaux, vint haranguer la populace en la pressant, mais mollement, de se retirer; le peuple déposa les armes à la condition qu'on lui rendrait Broussel.

Nous aurions dû peut-être faire l'historique de chacun des ponts de Paris en les présentant dans leur numéro d'ordre; mais nous avons pensé qu'il était préférable de les prendre par date de construction.

### PONT MARIE.

Il communique de l'île Saint-Louis au quai des Ormes, sur le bras septentrional de la Seine. Il doit son nom à son architecte. Il fut commencé en 1614 et terminé seulement en 1635. En 1658, la Seine entraîna deux

arches du pont Marie du côté de l'île; il était, comme tous les ponts d'alors, bordé de maisons qui ensevelirent leurs habitants sous leurs ruines. La reconstruction des deux arches fut ordonnée, et provisoirement on les remplaça par deux arches en bois, sur lesquelles on ne pouvait passer qu'en payant. Le prix du péage devait servir à la restauration du pont. Dix ans plus tard, il fut enfin réparé; mais l'expérience profita cette fois, et on n'éleva point de maisons sur les deux arches nouvelles. Celles qui existaient à l'autre extrémité n'en étaient pas moins habitées; elles ne furent complètement enlevées qu'en 1789.

### PONT DE LA TOURNELLE.

Sur le bras méridional de la Seine, entre l'île Saint-Louis et le quai de la Tournelle. Il fut établi sur la ligne du pont Marie; il figure sur le plan de Paris de 1620. En 1627, il fut emporté par les glaces et reconstruit encore en bois; il ne le fut en pierre qu'en 1656. Une inscription placée sous une de ses arches précise cette date.

### PONT ROUGE.

Il servait de communication entre la pointe occidentale de l'île Saint-Louis et la Cité.

Pendant le jubilé de 1634, trois paroisses en procession, et se disputant la préséance, se précipitèrent à la fois sur le frêle édifice, l'ébranlèrent d'abord et puis, brisant les garde-fous (c'est bien le mot), les rompirent si bien que quelques malheureux tombèrent dans la rivière; une terreur panique s'empara de la foule; on s'imagina que le pont s'écroulait de toutes parts, et voilà les plus hardis, les plus peureux peut-être, qui se jettent dans la Seine comme les moutons de Panurge. Détruit un peu plus tard, toujours par une inondation, ce pont fut reconstruit et peint en *rouge* en 1717. On n'y passait qu'à pied et en payant un liard. Il fut enfin remplacé par le pont de la Cité.

Passons à la hâte par les ponts de la Cité, de l'Archevêché, Saint-Charles, de Bercy, et arrêtons-nous un instant sur le pont d'Austerlitz.

### PONT D'AUSTERLITZ.

Le pont d'Austerlitz ou du Jardin des Plantes communique par son extrémité septentrionale au quai de la Râpée, et par son extrémité méridionale au quai de l'Hôpital de Saint-Bernard, et au boulevard de l'Hôpital.

Il fut un des trois ponts que la loi du 24 nivose an IX (14 janvier 1801) ordonna de construire; le *pont de la Cité* était le second; le troisième était le pont des Arts.

Le pont d'Austerlitz, commencé en 1802, ne fut entièrement achevé qu'en 1807. Son nom rappelle la brillante victoire remportée en 1805 par nos armées sur les Russes et les Autrichiens. Une compagnie, qui en per-

çoit le péage, le fit construire sur les plans de M. Becquey-Beaupré, par l'ingénieur Lamandé.

On regarde le pont d'Austerlitz comme un des plus beaux monuments du genre. Ses culées et ses piles en pierres de taille sont sur pilotis; cinq arches en fer fondu, dont la dimension est de 25 mètres, présentent un arc de cercle. Sa longueur totale est de 130 mètres.

C'est un spectacle magnifique qui se déroule sous les yeux du spectateur placé au milieu du pont d'Austerlitz. En face, le plus beau jardin du monde; à droite et à gauche, des quais immenses que longent d'un côte la belle grille du Jardin des Plantes et celle de l'Entrepôt; cet Entrepôt, avec ses petites maisons en bois entourées de jardins, ressemble à une petite ville peuplée d'artistes. Fiez-vous donc à l'apparence! De l'autre côté, la Seine, coupée un peu plus loin par le pont de Bercy; à droite, le vieux Paris, les tours de Notre-Dame; enfin, voilà tout près de vous une promenade plantée d'arbres, le boulevard Bourdon, et vous pourrez encore apercevoir la colonne de Juillet, avec son génie de la liberté qui prend son vol pour s'en retourner au ciel.

### PONT D'ARCOLE.

Le pont d'Arcole est un pont en fil de fer jeté sur le bras droit de la Seine, du quai Napoléon à la place de Grève. Avant 1830, il se nommait pont de Grève; il ne sert qu'aux piétons. On sait que le pont d'Arcole a été le théâtre d'une horrible tragédie.

### PONT DES ARTS.

Le pont des Arts traverse la Seine, du Louvre à l'Institut, ci-devant Collége des Quatre-Nations, ci-devant Palais Mazarin. Jeté entre le Louvre et l'Institut, ce pont ne pouvait s'appeler que le pont des Arts. Il a été commencé en 1802 et terminé en 1804, aux frais d'une compagnie qui vous demande l'aumône d'un sou quand il vous plaît d'aller à l'Académie par le chemin le plus court. C'est le premier pont de Paris dont les arches aient été construites en fer.

Pendant la nuit, le panorama qui se déroule autour du pont des Arts est un spectacle merveilleux. On se croirait au milieu d'un monde féérique, splendidement éclairé par des myriades d'étoiles. Voilà le palais du Louvre, la Cité, les tours Notre-Dame, le Pont-Neuf, le Palais de la Monnaie, le Palais Mazarin, les quais Malaquais, Voltaire et des Tuileries. Là-bas, là-bas, sur la Seine, tâchez de suivre ces feux follets bleus ou rouges qui volent d'une rive à l'autre: ce ne sont que des voitures illuminées par des lanternes et qui traversent le Pont-Royal ou le pont du Carrousel. Je comprends qu'un poete qui ne peut plus vivre s'élance dans l'éternité du haut du pont des Arts, durant une belle nuit; en pareil

cas, l'on doit se croire à une très-petite distance des splendeurs du paradis de Mahomet.

### PONT DU CARROUSEL.

Du quai du Louvre au quai Voltaire, parallèle au pont des Arts et au pont Royal, ses deux magnifiques voisins de droite et de gauche. Il est d'une hardiesse de construction remarquable; trois arches, dont chacune présente cinq travées formées par de longues planches de sapin superposées comme des ressorts de voiture, bien goudronnées et enfermées dans une enveloppe de fonte, soutiennent élégamment un sol de cailloutage bordé de trottoirs en relief, *pavés* d'asphalte. La rampe du pont du Carrousel est simple et élégante comme l'encadrement à jour d'une corbeille.

### PONT ROYAL.

Après la destruction du *pont Barbier*, dont nous avons déjà parlé, la communication directe des Tuileries au Pré-aux-Clercs se trouvait interrompue. En 1685, Louis XIV ordonna la reconstruction d'un pont, cette fois en pierre, et qui devait s'élever un peu au-dessus de l'endroit où avait été le pont Barbier. Mansard et Gabriel fournirent les plans de ce nouveau pont, et l'exécution en fut confiée à un dominicain, frère François Romain. On le nomma pont Royal, en mémoire sans doute de ce qu'il avait été construit aux frais du roi. Le pont Royal a été le théâtre de la première tentative d'assassinat faite sur Louis-Philippe.

### PONT DE LA CONCORDE.

Ce pont va de la place de la Concorde à la Chambre des Députés; on le commença en 1787; il fut achevé en 1790, sur les dessins de l'ingénieur Péronnet. Il a été terminé avec des matériaux provenant de la démolition de la Bastille. Nous y avons vu douze statues de grands hommes qui menaçaient de l'enfoncer; elles sont maintenant au musée de Versailles.

Ces grands hommes du temps passé formaient la haie aux grands hommes vivants de la Chambre des Députés, qui leur demandaient sans doute, en se rendant au parlement, de nobles et utiles inspirations.

Il n'y a pas loin du pont de la Concorde au pont des Invalides et au pont d'Iéna.

### PONT D'IÉNA.

Le pont d'Iéna communique du Champ-de-Mars à la route de Versailles. Il fut commencé en 1809 et achevé en 1813. Au-dessus de chaque pile et dans l'intervalle des arches étaient sculptés des aigles, qui ont été effacés sous la Restauration. Il doit son nom à la bataille d'Iéna, ga-

guée en 1806 sur les Prussiens. A l'époque de l'invasion étrangère, Blücher, qui commandait l'armée prussienne, voulut faire sauter le pont d'Iéna, espérant ainsi effacer le souvenir d'une honte et d'une défaite. Louis XVIII, qui avait besoin de se rendre populaire, s'opposa vivement à cet acte de vandalisme et alla même jusqu'à dire : « Si vous persistez à vouloir détruire le pont d'Iéna, vous me ferez sauter aussi. » Blücher transigea avec Louis XVIII : le pont d'Iéna s'appela *pont des Invalides* et fut conservé.

En suivant le cours de la Seine, jetons un coup-d'œil rapide sur la physionomie habituelle que présentent les ponts principaux de Paris. Toutes les individualités si distinctes et si tranchées des derniers siècles se sont effacées peu à peu ; une déplorable uniformité envahit chaque jour les costumes, les allures, les instincts de la population parisienne. S'il nous était permis d'observer avec justesse tous les gens affairés qui traversent la Seine pendant une journée, nous reconnaîtrions sur tous les ponts les mêmes préoccupations, les mêmes désirs ; nous devinerions sous des traits différents les mêmes mobiles et les mêmes intentions. Où retrouver aujourd'hui les *raccoleurs*, les tirelaines, les charlatans, les duellistes du joyeux Pont-Neuf de nos pères? Le raccoleur moderne a subi une entière transformation : vous le prendriez volontiers pour un banquier ou pour un avocat ; il se croirait déshonoré s'il entrait comme autrefois boire au simple cabaret ; il lui faut de riches appartements, des commis, des bureaux, des caisses à remplir, une maîtresse, un cabriolet, des meubles moyen-âge, des tableaux ; dans son salon, il tranche de l'artiste, mais il tient une *assurance* contre les chances du recrutement ; il n'est plus *raccoleur*, il est marchand d'hommes. Le charlatan que nous avons vu peupler le Pont-Neuf attend aujourd'hui l'acheteur, non plus en plein vent, mais dans de vastes magasins, et se contente de dépenser 20,000 francs d'annonces et de se faire bréveter pour l'invention d'une poudre dentifrice ou d'une pommade mélaïnocôme. Le mousquetaire si admiré de tout Paris en jupon, un instant ressuscité par Ellevion, paraît condamné à l'éternel repos, à moins qu'une velléité guerrière de mademoiselle Déjazet ne lui ouvre encore une fois un dernier théâtre.

L'inventeur de la poudre persane, le grand Miette, est le seul héritier de toute cette joyeuse bande dont Tabarin est l'aïeul; à ce grand artiste peut s'appliquer cette phrase académique de M. Sainte-Beuve, qui n'est peut-être pas fort compréhensible : « L'ombre de Brioché vint » donc de bonne heure prendre par la main M. Miette ; il espéra ! et » comme un Scapin, serein et patient, souriant de loin sous son manteau à quelque ami qui s'avance le long des trottoirs, il marche à » l'immortalité par la route non plus frayée, mais encore sûre. »

La place qu'occupe M. Miette est à peu près celle que tenait Brioche, au bout du Pont-Neuf.




A part les bouquinistes, qui encombrent de vieux livres les parapets des ponts de la Cité, et l'homme au petit manteau bleu, qui est la providence des malheureux sur le pont au Change, personne à présent ne peuple les ponts : ils ne sont plus une demeure, ils ne sont qu'un passage. Quelques bibliophiles s'y arrêtent seuls quelquefois, flairant la poussière d'un Alde ou d'un Elzevir en s'écriant avec Pons de Verdun :

> Ah! je la tiens : que je suis aise!
> C'est bien la bonne édition.
> Car voilà, pages treize et seize,
> Les deux fautes d'impression
> Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Naguère encore, à certain jour, le pont au Change présentait une animation inaccoutumée : c'était un condamné qui allait expirer à la place de

Grève ; maintenant le patient va finir loin de Paris, loin de tout, près des catacombes, à la barrière Saint-Jacques. Les jolies marchandes du quai aux Fleurs réclament, dit-on, contre la suppression de ce dernier acte du drame judiciaire, qu'elles voyaient représenter gratis. Sur le pont d'Austerlitz, c'est toujours l'impassible rentier du Marais qui s'en va visiter les singes du Jardin des Plantes. Le pont des Arts est fréquenté par les académiciens, en dépit de cette épigramme que M. Victor Hugo débitait après la réception de M. Scribe : « Je ne veux plus entrer à l'Académie » française ; pour y arriver maintenant, il faut passer par le *Pont-Neuf*. »

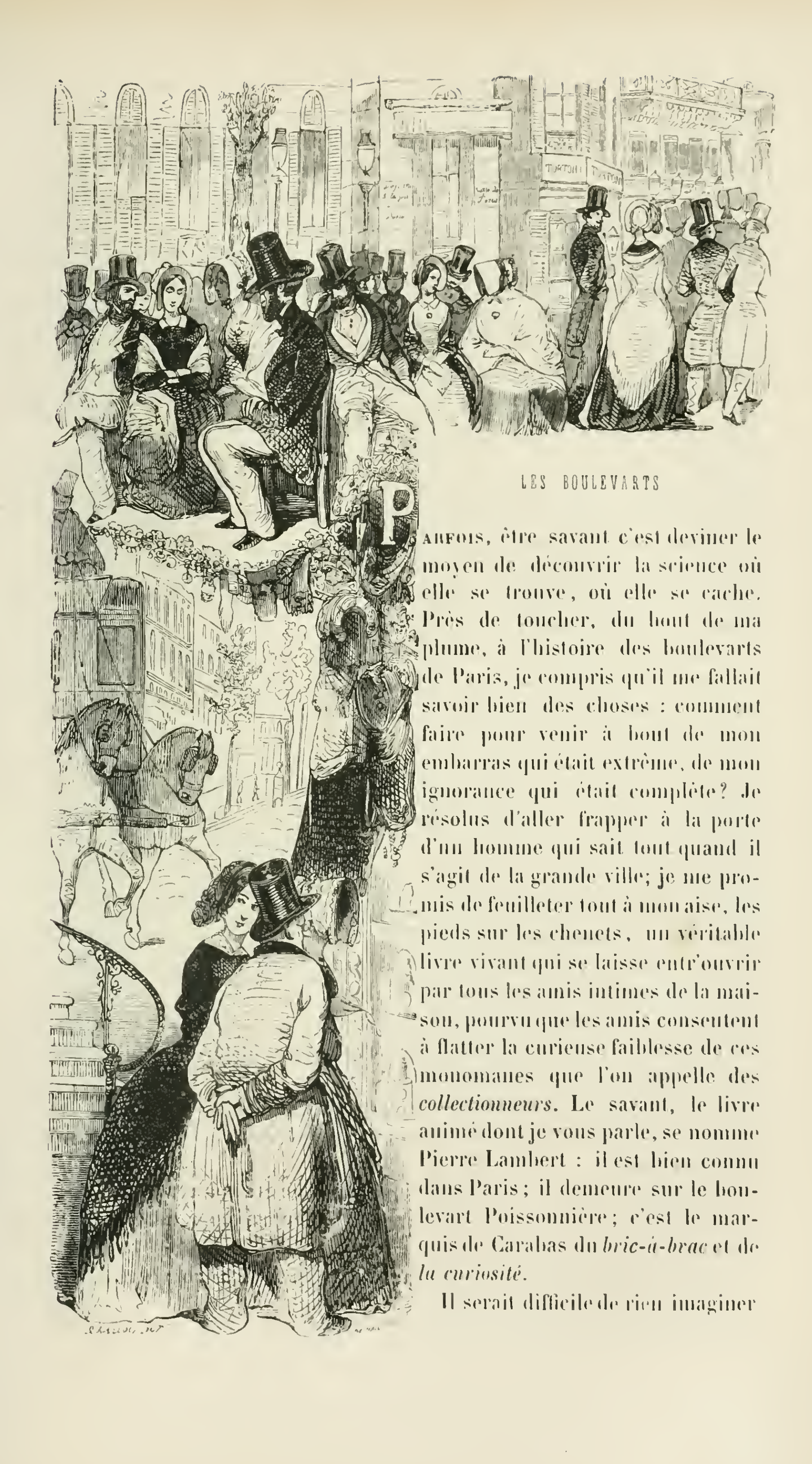
Sur le pont Royal, véritable cap des tempêtes, si favorable aux jolies jambes, c'est toujours une foule qui va se précipiter dans la rue du Bac ou qui vient se jeter dans les Tuileries et dans le Carrousel ; placé entre le régime absolu et le régime constitutionnel, le pont Royal est un trait d'union entre l'ancienne noblesse et la nouvelle cour.

Quand il s'agit d'une chute en ballon ou d'une course de chevaux, le pont d'Iéna reçoit la bruyante visite des pur-sang, des grooms, des sportmen et des badauds ; le lendemain, le pont d'Iéna reprend sa gravité habituelle, comme il convient à un solitaire qui pense à la grandeur et à la décadence de l'Empire.

L'auteur du *Voyage sentimental* aurait-il le droit de s'écrier encore : « De tous les ponts qui ont été faits le Pont-Neuf est certainement le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de rivière, sur la surface du globe. »

FRANCIS GUICHARDET.





LES BOULEVARTS

Parfois, être savant c'est deviner le moyen de découvrir la science où elle se trouve, où elle se cache. Près de toucher, du bout de ma plume, à l'histoire des boulevarts de Paris, je compris qu'il me fallait savoir bien des choses : comment faire pour venir à bout de mon embarras qui était extrême, de mon ignorance qui était complète? Je résolus d'aller frapper à la porte d'un homme qui sait tout quand il s'agit de la grande ville; je me promis de feuilleter tout à mon aise, les pieds sur les chenets, un véritable livre vivant qui se laisse entr'ouvrir par tous les amis intimes de la maison, pourvu que les amis consentent à flatter la curieuse faiblesse de ces monomanes que l'on appelle des *collectionneurs*. Le savant, le livre animé dont je vous parle, se nomme Pierre Lambert : il est bien connu dans Paris; il demeure sur le boulevart Poissonnière; c'est le marquis de Carabas du *bric-à-brac* et de *la curiosité*.

Il serait difficile de rien imaginer

de plus singulier, de plus somptueux que le sanctuaire de cet adorateur de la *collection*; c'est un pêle-mêle bizarre, incroyable, fabuleux : des meubles sculptés dans tous les goûts, dans tous les styles, et de mille façons étranges ; des monuments d'histoire, d'art et de poésie; des chefs-d'œuvre de ciselure, des dessins et des toiles de toutes les écoles ; des antiquités profanes qui sentent furieusement le paganisme, mêlées à des reliques pieuses qui respirent encore le parfum de la chasteté chrétienne; les croyances, les siècles et les nations, confondus dans le désordre le plus capricieux : Cléopâtre et Marie-Madeleine ; Messaline et madame Dubarry ; Sardanapale et S. M. Louis XV; de jolies filles de Watteau et des magots de la Chine ; des amours bouffis qui effleurent, en badinant, la sainte épée de Jeanne d'Arc ; des bas-reliefs, des camées, des glaces de Venise et des momies !... Cette magnifique salle est le *salon carré* du Louvre de notre collectionneur.

En visitant M. Pierre Lambert, dans l'intérêt de mon histoire des boulevarts, je commençai par admirer ses bric-à-brac du XVIIIe siècle, parce que je lui connaissais une secrète préférence pour le rococo du règne amoureux de madame de Pompadour.

« Mon cher savant, mon cher archéologue, mon cher antiquaire, lui dis-je en prenant un éventail de Vanloo qui cachait presque une figure érotique, en arrivant dans cette salle, dans cette Thébaïde de la fantaisie spirituelle, j'admire dans toutes ces frivolités luxueuses le caprice et le bonheur des riches d'autrefois; près de vous, le siècle de Louis XV s'élance tout-à-coup, à mes yeux, de son obscure poussière, dépouillé de son beau linceul de soie et de dentelle : vous l'avez obligé à revivre tout entier, à grands frais de patience, d'imagination et d'argent; vous avez recueilli, une à une, toutes les merveilles mignardes du XVIIIe siècle ; vous avez cherché dans ces futilités mondaines la robe de madame de Lignolle et les mouches de la marquise de B*** ; vous avez découvert toute la défroque pailletée des coureurs de ruelles et des héros de petites maisons ; vrai Dieu ! en admirant ces frivoles reliques, l'on croit assister au spectacle de l'impertinence et de la galanterie de l'ancien régime ! A ces causes, mon cher M. Lambert, votre maison historique doit figurer dans mon histoire des boulevarts.

— Quelle est cette histoire ? me répondit le collectionneur.

— Un chapitre bien difficile, et qu'il me faut insérer dans le livre des *Rues de Paris*.

— Que savez-vous de la vie publique et privée des boulevarts ?

— Rien, mais j'ai compté sur vous pour en apprendre quelque chose.

— Qu'à cela ne tienne, mon jeune ami ; questionnez-moi : je répondrai à vos questions les plus indiscrètes.

— Grand merci! je n'ai pas une minute à perdre, et je vais commencer... par le commencement.

— Mais d'abord, de quels boulevarts me parlez-vous?

— Je ne vous parle ni du boulevart de 1761, qui commence au Luxembourg et qui finit à l'Esplanade des Invalides, ni du boulevart qui sert de ceinture à la ville de Paris, à travers les villages de Ménilmontant, Belleville, Montmartre, Batignolles, Passy, Vaugirard, Ivry, et bien d'autres vastes cabarets qui touchent aux barrières; il s'agit des boulevarts du nord, des vrais boulevarts, qui s'étendent, sous la forme d'un demi-cercle, de la place de la Bastille à la place de la Madeleine.

— Oui, vous avez raison : c'est le boulevart par excellence, le boulevart historique et monumental; les arbres y périssent chaque jour, faute d'air et de soleil; mais, en revanche, les hommes, le gaz, la mode, le luxe et l'industrie s'y trouvent à merveille. Après?

— Quelle est la date, quelle est l'origine de cet immense boulevart?

— Son origine se perd dans la boue des fossés de 1536; ces fossés devaient servir à repousser les attaques des Anglais qui ravageaient la Picardie et menaçaient la capitale; les premiers arbres y furent plantés en 1668. Ensuite?

— Cette longue et admirable promenade, qui touche à la Bastille et à la Madeleine, se divise en plusieurs boulevarts, en plusieurs quartiers?

— Oui; nous avons les boulevarts *Beaumarchais*, *du Temple*, *Saint-Martin*, *Saint-Denis*, *Bonne-Nouvelle*, *Poissonnière*, *Montmartre*, *des Italiens*, *des Capucines* et *de la Madeleine*. Autrefois, quand on arrivait à Paris par la rue Saint-Antoine, on regardait tour-à-tour la Bastille, l'Arsenal et l'habitation de l'auteur du *Mariage de Figaro*; aujourd'hui, la maison du poète, la prison d'État, l'édifice embelli par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, ont cédé la place à un grenier d'abondance, à une bibliothèque publique, à la colonne de Juillet et à une des branches du canal de l'Ourcq. Tout près de l'habitation de Beaumarchais, voici la demeure de Cagliostro en 1785, et un peu plus loin, la résidence galante de Ninon de Lenclos, dans la rue des Tournelles. Le boulevart Beaumarchais est bien calme, bien tranquille, bien solitaire; il ressemble aux académies de province : il ne fait jamais parler de lui. Le souvenir de Figaro lui a pourtant inspiré quelque velléité de bruit, de réputation et de gloire : il s'est donné un petit théâtre qui, pour réussir, ne demande que des pièces, des auteurs, des comédiens et un public.

— Passez vite sur le boulevart *du Temple* : un de mes collaborateurs en a déjà parlé d'une façon charmante, à propos de la rue et du faubourg qui portent ce nom....

— C'est le boulevart des petits cafés, des petits restaurants et des petits spectacles; le grand nombre de théâtres établis, dans tous les temps,

sur le boulevart du Temple, inspira le quatrain suivant je ne sais plus à quel méchant auteur de vaudevilles :

Il ne fallait au fier Romain
Que des spectacles et du pain ;
Mais, au Français plus que Romain,
Le spectacle suffit sans pain.

Tenez, j'ai là, dans ma bibliothèque, un petit livre très-rare et fort amusant; il est intitulé *l'Espion du boulevart du Temple en* 1782; le promeneur, qui nous a légué ce scandale littéraire, nous en apprend de belles sur les cafés, les restaurants, les jardins, les théâtres qui brillaient au XVIII^e siècle; lisez ce livre, mais n'en dites rien aux lecteurs des *Rues de Paris*.

— Pourquoi cela ? Je trouve, à la première page de cette médisance en un volume, des vers adressés à une glace du *Café Turc* d'autrefois; je les recommande au propriétaire du *Café Turc* d'aujourd'hui :

Douce liqueur, glace adorable,
Émule du nectar des dieux ,
Si ma bouche te baise, un charme délectable
Me fait douter, en ce moment heureux,
Si j'habite la terre ou si je règne aux cieux.
Iris et toi, dans le fond de mon âme,
Portez la pure volupté ;
Chacune de vous m'enflamme,
Et paraît à mes yeux une divinité.
Mais tu ne charmes que ma bouche
Par ton excessive fraîcheur;
Et quand celle d'Iris me touche,
Je sens une douce chaleur
Que son baiser conduit jusqu'à mon cœur.

Voilà, ce me semble, un bouquet à Iris... à la glace.

Je m'aperçois que notre espion du boulevart du Temple en veut beaucoup à l'intelligence de Nicolet, qui était pourtant un homme d'esprit : « Un soir, nous dit-il en parlant du directeur des *Grands danseurs du roi*, » on répétait une pantomime; un musicien avait les bras croisés en attendant que son tour vînt d'exécuter sa partie : Nicolet fait tout arrêter, le prend à la gorge, et lui demande pourquoi il reste ainsi à se reposer, tandis que ses camarades s'escriment de toute leur force? Ce musicien, qui jouait de la quinte, lui répond qu'il compte des mesures. — Malheureux! s'écrie Nicolet, est-ce que je vous paie pour compter des mesures?... Jouez, monsieur, jouez... Je paie ici pour que l'on joue! — Nicolet faillit l'étrangler. »

Et plus loin, quand il juge la troupe dramatique de ce pauvre Nicolet ; « C'est un composé de mauvais, de bizarre, d'extravagant ; si ce spec-
» tacle n'existait pas, personne n'y songerait ; il existe, et l'on s'y rend
» par habitude. »

N'est-ce point là l'histoire de plus d'un théâtre du boulevart, en 1845 ? — Ne cherchez plus ce boulevart du Temple qui faisait les délices du XVIII<sup>e</sup> siècle : la promenade que nous voyons aujourd'hui est pleine de bruit, mais elle n'a plus d'éclat. Où sont les spirituels Paillasses du temps passé ? Et Bobèche et Galimafré, que sont-ils devenus ? Qu'a-t-on fait des illuminations, des concerts, des bals, des fêtes du *Jardin de Paphos ?* Et le cabaret mystérieux de Bancelin, qui s'entendait si bien au petit bonheur des parties fines ? Et Fanchon la vielleuse, où est-elle ? Mon dieu ! que cette jolie petite fille chantait à ravir les couplets de Piron,



de Collé et de l'abbé de Latteignant ! Pauvre Fanchon ! elle n'a servi qu'à faire faire un vaudeville par M. Bouilly.

Et le *Cadran Bleu !* il n'a plus d'aiguille qui marque l'heure des ga-

lants rendez-vous; et les *Variétés amusantes*, dont on voit encore le titre sur une façade, sur un relief théâtral qui n'est que le mensonge d'un masque! Et le *Café d'Apollon*, dont les joyeux habitués furent remplacés par des figures en cire! Et tous ces beaux piétons de la cour et de la ville, ces grands seigneurs, ces grandes dames, ces tirailleurs titrés du plaisir et de l'amour, qui s'en allaient gaîment à la guerre sur le boulevart du Temple! Le temps, le caprice, le vent, la bande noire, les révolutions et la mode ont tout emporté!...

— Passons au boulevart Saint-Martin: la journée s'avance, et je n'ai qu'un jour pour me promener de la Bastille à la Madeleine.

— S'il en est ainsi, regardons à la hâte le *Château d'Eau*, qui fut construit en 1811, et le théâtre de l'Ambigu-Comique, dont le répertoire est un véritable robinet d'eau tiède, et la salle Saint-Martin, qui fut bâtie pour l'Opéra en soixante-dix jours, par l'architecte Lenoine, à la fin du règne de Louis XVI. Le boulevart dont je parle est le rendez-vous habituel des pioun-pioun, des bonnes d'enfants, des gamins, des acteurs et des poètes du mélodrame.

Le boulevart Saint-Denis est situé entre les deux portes triomphales que la faiblesse ou la reconnaissance de la grande ville daigna voter en l'honneur de Louis XIV. La porte Saint-Martin fut édifiée en 1674; la porte Saint-Denis en 1672. L'une nous parle, dans ses bas-reliefs, de la prise du Limbourg et de la défaite des Allemands; l'autre nous rappelle le passage du Rhin et les provinces conquises par le grand roi. L'écusson fleurdelisé de la porte Saint-Denis est le seul emblème royal qui ait été respecté par les sublimes démolisseurs de la révolution de juillet.

— Au xv^e^ siècle, n'y avait-il pas déjà un théâtre sur le terrain qui est aujourd'hui le boulevart Saint-Denis?

— Le théâtre de la Trinité n'était pas loin, en effet; l'on y jouait des *mystères*, et ce fut là véritablement que se firent les débuts de l'art dramatique en France. Les spectacles ont toujours abondé sur la ligne de cette belle voie parisienne : le *Gymnase Dramatique*, enrichi par la verve inépuisable de M. Scribe et par la charmante protection de la duchesse de Berry, continue à tenir sur le boulevart Bonne-Nouvelle son petit bureau d'esprit.... où il ne manque guère qu'un peu de marchandise spirituelle; nous verrons tout-à-l'heure, sur le boulevart Montmartre, le *théâtre des Variétés* qu'il ne faut pas confondre avec les anciennes *Variétés amusantes;* plus loin, sur le boulevart des Italiens, vous entrerez, si bon vous semble, au théâtre de l'Opéra-Comique, où rien ne ressemble ni à un opéra ni à une comédie. Je vous ai parlé du *Gymnase Dramatique :* n'oubliez pas son voisin, le fameux marchand de galette; les deux boutiques se touchent. Un autre détail, s'il vous plaît : l'ancien théâtre de S. A. R *Madame* fut construit en 1820 sur l'emplacement d'un cimetière; au-

jourd'hui le Gymnase se ressent peut-être de cette triste origine : il tombe en poussière dramatique.

Je vous recommande, sur le boulevart Poissonnière, l'hôtel Montholon, qui sert d'entrepôt à une manufacture de tapis ; le bazar, qui sert de promenade pendant l'hiver à des chalands qui ne veulent rien acheter : l'hôtel de Rougemont de Lowemberg, ce délicieux oasis, cette maison de plaisance au milieu de Paris, ce nid de fleurs, de gazon et de rocailles, qui faisait envie à Napoléon ; hélas ! je me trompe : l'hôtel de Rougemont n'existe plus depuis quelques mois ; la bande noire a passé par là !

Le boulevart Montmartre est l'antichambre ou le vestibule du boulevart des Italiens : il nous introduit aux régions bienheureuses du monde parisien ; il nous provoque déjà, il nous allèche par le spectacle de la rue Neuve-Vivienne et du passage des Panoramas ; il commence à nous surprendre à force de luxe, à nous étourdir à force de bruit, à nous éblouir à force de lumière. Le jockey-club se tient à cheval au coin de la rue Grange-Batelière, entre le boulevart Montmartre et le boulevart des Italiens.

La vie du boulevart des Italiens, la vie publique, brillante, scandaleuse, se passe et se perd tout entière sur les allées de droite : elle commence à s'ébattre sur le seuil du passage de l'Opéra ; elle expire tout doucement dans une espèce de pénombre, au coin de la fameuse rue du Helder. Le café de Paris, le café Tortoni et la maison d'or sont là tout près de vous ; s'il nous était possible de nous asseoir un instant sur ces chaises que les promeneurs se disputent, nous verrions passer à nos pieds, dans un désordre, dans un pêle-mêle incroyable, l'agiotage, le journalisme, la mode, la galanterie, la littérature, l'art, la science, l'aristocratie et la prostitution, toutes les existences de la grande ville. — Permettez-moi de rendre hommage à la mémoire du café Hardy, qui *gouvernait les hommes* en leur donnant à boire et à manger, sur le boulevart des Italiens, au coin de la rue Laffitte : c'est le premier café de Paris qui ait eu la bienheureuse pensée d'offrir au public des déjeuners à la fourchette. Les gourmands du café Hardy appelaient cette innovation gastronomique une succulente hardiesse ou *Hardyesse*.

Le seuil du passage de l'Opéra nous offre, chaque jour, deux spectacles assez curieux et qui ne coûtent rien au spectateur ; ces passants affairés, inquiets, bavards et turbulents, sont les Bohémiens de la Bourse, les coulissiers, que le dieu de la police a chassés du temple de Tortoni. — Ces autres promeneurs qui trottent menu, en chantant, en gazouillant, en battant la mesure, en parlant de Rossini, de Beethoven ou de Mozart, sont presque tous des mélomanes, des chanteurs de romances, des compositeurs, des maîtres de chapelle, des organistes qui appartiennent à la clientelle officieuse du magasin de musique de Bernard Latte : l'auteur

de la *Lucia*, de la *Favorite*, et de *don Sébastien* est le grand-prêtre de cette charmante église où le plain-chant ressemble aux plus belles harmonies de ce monde; les Tuileries ont leur *petite Provence;* grâce à M. Bernard Latte, le boulevart des Italiens a sa *petite Italie*.

Un peu plus loin, de l'autre côté du boulevart des Italiens se trouvent le café Anglais, dont la cuisine française est excellente, les Bains chinois dont l'eau tiède ne lave plus les petits corps et les petites souillures à la mode, le Pavillon de Hanovre qui fut baptisé ainsi par la dédaigneuse justice du peuple.

Vous savez sans doute que cette luxueuse résidence appartenait à M. le duc de Richelieu; M. le duc de Richelieu l'avait fait, disait-on, construire avec le produit des lauriers d'or et d'argent qu'il avait cueillis ou qu'il avait dérobés pendant la guerre de Hanovre; les nouvelles à la main, débitées par le peuple, voulurent flétrir la conduite équivoque du maréchal, en jetant sur la façade de son petit pavillon un titre afflictif qui lui est resté. Je me souviens d'une anecdote que j'ai entendu raconter à ce sujet par un ancien serviteur de M. le duc de Richelieu.

Ce diable de maréchal, s'étant avisé de faire la guerre de Hanovre, s'avisa, je ne sais comment, de prendre une petite forteresse ennemie; aussitôt M. le bourgmestre, au lieu de se brûler la cervelle, s'achemine vers le vainqueur et lui apporte les clés de la ville, qui étaient pardieu! en or massif; le duc de Richelieu, avec ce tact admirable qui lui faisait toujours deviner le bon argent, la chair fraîche et le fruit nouveau, salue, remercie et tend les deux mains... — Hélas! s'écrie le bourgmestre, en pareille occasion, M. de Turenne se contenta de prendre la ville... il ne prit pas les clés. — C'est possible, répond le maréchal; mais M. de Turenne était un homme vraiment inimitable! Les clés d'or dont il s'agit ne servirent-elles pas aux serrures du Pavillon de Hanovre?...

Les boulevarts des Capucines et de la Madeleine ont subi, en quelques années, une métamorphose complète; ils sont devenus tout-à-fait dignes, à force d'élégance et de richesse, du voisinage magnifique de la rue de la Paix et des Tuileries, de la rue Royale et de la place de la Concorde. L'hôtel du ministère des Affaires étrangères, l'hôtel d'Osmond, l'hôtel Sommariva, sanctifié par un chef-d'œuvre de Canova, appartiennent au boulevart des Capucines. — Nous voici sur le seuil de l'église de la Madeleine : « Le soir, aux abords de cet édifice, a dit un promeneur spirituel et sentimental, tout revêt un aspect de majesté; tout y est vaste, ample, élevé; il y a dans les dispositions de ce monument le reflet d'une dignité qui surprend la pensée; quelques-uns peuvent regretter de ne pas rencontrer, entre ces colonnes aux chapiteaux corinthiens qui s'éclairent de lueurs fantastiques, la statue de la gloire; nous nous consolons en y trouvant celle de la charité. »

— Je prends note, ô mon savant cicérone! de tout ce que vous avez eu la bonté de me montrer et de me dire; mais, ce n'est pas tout, et j'ai besoin d'en apprendre davantage : recommençons notre promenade sur les boulevarts; marchons bras dessus, bras dessous, au hasard; regardons ensemble çà et là, dans le monde de l'histoire ou dans le monde de la vie contemporaine; je n'aurai que des yeux pour voir et des oreilles pour entendre : vous aurez de la mémoire, de l'observation et de la patience pour me guider et pour m'instruire. Je vous écoute.

— Tout Paris a passé, tout Paris passe et tout Paris passera sur les boulevarts; parlons d'hier et d'aujourd'hui, sans nous inquiéter de demain.

J'ai vu passer sur les boulevarts les convois de Louis XVIII, de Lafayette, de Casimir Périer, du général Lamarque et du duc d'Orléans; j'y ai vu défiler les mascarades du carnaval, les pèlerins frivoles qui s'en allaient à Longchamps, à pied, à cheval ou en voiture, les cortéges de toutes les sortes qui assistaient à des cérémonies religieuses, civiles et militaires; j'y ai vu tour-à-tour les vainqueurs de la Bastille, et Louis XVI que l'on conduisait à l'échafaud, et Marat que l'on se préparait à jeter dans l'égout de la rue Montmartre, et Mirabeau qui rentrait, pour y mourir, dans sa maison de la rue Caumartin, et les rois étrangers qui ramenaient les Bourbons, et les émigrés de Coblentz, et les royalistes de Gand, et Charles X qui se montrait au peuple, et la révolution de 1830 qui commençait à poursuivre la garde royale à coups de pierres, parce qu'elle n'avait pas encore de fusils.

J'ai assisté, sur les boulevarts, au spectacle des incendies qui dévoraient la nuit ou le jour les théâtres du Petit Lazary, de la porte Saint-Martin, de la Gaîté, du Cirque, de l'Ambigu, de l'Opéra Italien; j'ai fait la chaîne, bon gré, mal gré, autour des flammes de l'ancien bazar : j'ai entendu les plaintes affreuses, les cris horribles des animaux que le feu atteignait déjà dans leurs cages, et je me rappelle encore la terreur des Parisiens qui croyaient à l'évasion des serpents à sonnettes de cette ménagerie incendiée.

Mirabeau est mort au premier étage de cette maison, qui fait l'angle du boulevart et de la rue Caumartin. — La célèbre Mlle Duthé, cette véritable *fille d'affaires* du XVIIIe siècle, demeurait presque en face, de l'autre côté du boulevart; elle y reçut l'auguste visite du roi de Danemarck; S. M. danoise professait, pour la petite Duthé, une si singulière estime et une admiration si profonde qu'elle parlait sérieusement, Dieu me pardonne! de lui confier l'éducation mondaine de son héritier présomptif!... Il n'en fit rien pourtant, et le royaume de Danemarck l'échappa belle!

Chose étrange! en 1814, le jour de l'entrée des alliés dans Paris, au

moment où ils défilaient triomphalement sur les boulevarts, il y avait à toutes les fenêtres de l'ancienne habitation de Mlle Duthé des femmes, de jolies Françaises, des folles de tout, qui agitaient leurs mouchoirs, en guise de drapeaux blancs, et qui criaient avec l'enthousiasme de je ne sais quelle tendre curiosité : Vivent nos amis les ennemis ! — Les malheureuses, les ingrates, avaient oublié déjà leurs amants de la veille, les beaux officiers de l'Empire.

En revanche, il n'y avait personne sur la terrasse de la maison mortuaire de Mirabeau ; cette maison semblait porter le deuil de l'empereur et de l'Empire. Des hommes, des traîtres, plus étrangers que les soldats de la coalition, pénétrèrent de force dans cette demeure, qui avait peut-être le courage de son opinion : ils y trouvèrent une jeune et belle femme en deuil ; elle était agenouillée ; elle priait, en pleurant, pour le salut de la France, dans la chambre même qui entendit le dernier soupir d'un tribun de la révolution française ! Quel regret pour la mémoire de mon cœur : je ne sais pas le nom de cette femme !

Le 17 février 1814, je vis passer sur les boulevarts les prisonniers que l'empereur avait faits sur le champ de bataille de Champaubert ; à peu près à quatre heures, huit ou dix mille soldats étrangers, qui avaient eu l'honneur de se battre contre nous, commencèrent à défiler sur le boulevart Saint-Denis, sous l'escorte de la garde nationale de Paris. Permettez-moi de vous le dire, tandis que Napoléon défendait son trône et son pays, les armes à la main, en imaginant des prodiges, les Parisiens, je me trompe... quelques Parisiens oubliaient la France, pour crier à Paris, sur les boulevarts de Paris : Vive l'Angleterre ! Vive l'Allemagne ! J'ai vu, le 17 février 1814, des Français qui s'apitoyaient en public sur le sort des prisonniers de Champaubert : on leur jetait du pain, des gâteaux, de l'argent et des hardes ; une jolie femme, une comédienne, Mlle Bourgoin, du Théâtre-Français, leur distribuait des provisions dans sa voiture ; Mlle Regnault, de l'Opéra-Comique, eut l'indigne bonté de suivre l'exemple de sa camarade. Pardonnons à ces deux belles actrices : elles se souvenaient peut-être de quelque Russe amoureux ou de quelque Anglais prodigue ; elles n'étaient pas chargées de faire du patriotisme : elles faisaient tout simplement de la reconnaissance ; les comédiennes de tous les pays et de tous les siècles ont été élevées dans l'amour des étrangers.

L'horrible procession des armées étrangères, sur les boulevarts, est un événement qui me semble digne de notre curiosité la plus inquiète, de notre intérêt le plus triste. Le 31 mars 1814, dans la matinée, un cortége de royalistes annonça, par des cris qui n'étaient plus séditieux, la présence très-prochaine de nos amis les ennemis ; M. le duc de Fitz-James, M. de Montmorency, M. de Morfontaine, M. Louis de Châteaubriand, M. Archambauld de Périgord, se mirent à crier : *Vive le Roi ! vive Louis*

*XVIII ! vivent les Bourbons !* M. de Maubreuil, qui avait attaché sa croix d'honneur à la queue de son cheval, criait plus fort que les autres : *Vive le roi ! à bas le tyran !*

Je m'en souviens... Il était midi et un quart à ma montre de Bréguet, lorsque les trompettes des alliés se firent entendre sur le boulevart des Italiens ; je ne veux pas prêter mes propres paroles à l'expression de pareils souvenirs : prenez ce livre rouge... là, sur le premier rayon de ma bibliothèque, et lisez pour vous et pour moi.

— C'est un livre traduit de l'anglais...

— Oui ; lisez toujours.

— « Nous ne tardâmes pas à voir un groupe magnifique, composé de l'empereur de Russie, du roi de Prusse, du prince de Schwartzemberg, de l'hetmann Platoff, du général Muffling, de lord Cathcart, de lord Bargers, de sir Charles Stewart et de plusieurs autres, tous vêtus de brillants uniformes et montés sur des chevaux superbes. L'empereur portait un uniforme vert avec des épaulettes d'or ; sur son chapeau était un plumet, assez semblable à la queue d'un coq. Le prince de Schwartzemberg était à sa droite ; à sa gauche se trouvait le roi de Prusse : son air paraissait grave ; il portait un habit bleu et des épaulettes d'argent. Lord Cathcart, avec son uniforme écarlate et son petit chapeau plat, faisait un singulier contraste avec les autres. Sir Charles Stewart était couvert de rubans, de plaques, de croix, et son costume fantastique était évidemment composé de ce qui lui avait plu dans les uniformes des différentes armées..... »

— Oui da ! ce Charles Stewart avait peut-être voulu représenter sur son costume la coalition européenne. Continuez

— « Aussitôt que les souverains parurent, on commença à crier : *Vivent les alliés ! vivent nos libérateurs ! vivent les Bourbons ! à bas le tyran !*... Les officiers répondaient par des saluts gracieux aux acclamations des hommes, et principalement à celles des femmes... »

— Passez, passez, de grâce... ce n'étaient là ni des hommes, ni des femmes ; ce n'étaient que des lâches qui n'avaient point de sexe.

— Je continue... dans l'intérêt de l'histoire. « Le grand-duc Constantin se sépara du cortége, tout près de l'église de la Madeleine, et se plaça sur un des côtés du boulevart, pour inspecter les troupes qui défilaient : elles se composaient de 35 à 45,000 soldats. En voyant des hommes placés devant une femme, il fit observer qu'il croyait les Français plus galants.. »

— Cosaque, va !

— « Lorsque les troupes eurent fini de passer, je me rendis à la place Louis XV, où je trouvai les souverains qui revenaient des Champs-Élysées. L'empereur de Russie se rendit à l'hôtel de M. de Talleyrand, où il établit son quartier général ; le roi de Prusse alla loger à l'hôtel du prince En-

gène, rue de Lille, n° 82. M'étant tiré, non sans quelque peine, du milieu des chevaux, je suivis la rue de Rivoli, et en arrivant rue de Castiglione, je vis un homme monté sur l'acrotérium de la colonne Vendôme : Il essayait, avec un gros marteau, de détacher la statue de Napoléon !... »

— Et en ce moment là Napoléon s'efforçait encore de défendre Paris et l'indépendance nationale !... O Parisiens de 1814 ! vous valiez moins que les Russes de 1812 : ils brûlaient leur ville sainte pour la soustraire à l'empereur des Français, et vous livriez notre grande ville aux cosaques de l'empereur de Russie ! Ce jour là, du moins, j'eus le bonheur d'entendre un mot grossier mais sublime, prononcé par un homme du peuple : un ouvrier, plein de mépris et de colère pour les passants qui saluaient nos ennemis, se jeta sur un groupe de bourgeois qui insultaient à la gloire de l'empereur et de l'Empire ; il leur dit, à deux pas du grand-duc Constantin : Misérables ! vous n'avez pas d'entrailles... vous n'avez que des tripes !

— A la bonne heure, voilà un Parisien !

— Vous me parliez, au début de notre promenade sur les boulevarts, de la maison de Beaumarchais et de celle de Ninon de Lenclos ?...

— Oui, et j'ai eu le tort de vous en parler assez brièvement. Tenez, montons dans cet omnibus qui passe et retournons au boulevart Saint-Antoine ; à propos d'omnibus, la première de ces voitures populaires roula dans Paris en 1825, et je me suis laissé dire qu'elle eut l'honneur de porter bien des fois S. A. R. Madame la duchesse de Berry. — Ah ! nous jouons de malheur : l'omnibus est au complet ; nous marcherons.

Ne quittons pas le boulevart des Capucines sans dire un mot sur deux étrangers célèbres, un philosophe et un médecin, qui ont habité la rue Caumartin, au XVIII<sup></sup>e siècle ; le premier se nommait Grimm, et le second Tronchin.

Le nom du baron Frédéric de Grimm est arrivé jusqu'à nous, pêle-mêle avec les noms de tous les beaux esprits du XVIIIe siècle. Ce n'est là qu'un pauvre satellite qui s'est illuminé d'une petite auréole, d'une petite flamme d'emprunt, au splendide rayonnement d'un immense et magnifique soleil ; vraiment ! quand on a pris la peine de lire les œuvres misérables de ce petit bavard, on est tenté de croire que la postérité d'aujourd'hui a daigné le recevoir, sans y prendre garde et par-dessus le marché, dans la glorieuse succession du règne éblouissant de Voltaire. M. Grimm, dont la vie tout entière fut une spirituelle exploitation de la poésie, de la littérature, de la critique, de la royauté, de la finance et de la noblesse, a trouvé le moyen d'exploiter encore, après sa mort, la célébrité de ses amitiés littéraires : Jean-Jacques a laissé tomber sur son front un reflet de son immortalité radieuse, en lui consacrant quelques lignes de regrets, de plaintes et de reproches ; Diderot a jeté sur l'obs-

curité de son talent équivoque un faible rayon de sa gloire, de ses travaux et de son génie.

Dans les dernières années du XVIII[e] siècle, du XVIII[e] siècle monarchique, l'influence des médecins en général, et de Tronchin en particulier, était prodigieuse sur la santé, ou plutôt, sur l'esprit des jolies femmes de la cour et de la ville : les médecins avaient remplacé, dans les boudoirs, les directeurs de consciences. — Tronchin n'était pas français, et cela même lui porta bonheur, en lui donnant le droit de réussir en France ; il avait assez d'esprit pour se moquer de la médecine, assez de finesse pour deviner les petits secrets du cœur humain, assez d'habileté pour connaître le monde, assez d'élégance pour lui plaire, assez de charlatanisme pour savoir l'exploiter ; dans l'ordre des travaux qui intéressent l'art difficile de guérir, le médecin à la mode du XVIII[e] siècle, le docteur ordinaire de Richelieu, de madame de Polignac et de l'abbé Terray, nous a laissé deux bons ouvrages pratiques : un fauteuil et une table, qui portent encore le nom de Tronchin. Tronchin ne manquait pas d'une certaine dose de sensibilité ; il disait souvent, pour justifier cette faiblesse, bien rare chez les médecins : « Un cœur sensible est un instrument nécessaire, indispensable à l'exercice de la médecine. C'est bien le moins que l'on sache s'apitoyer sur les souffrances que l'on ne sait pas guérir. »

Encore un mot sur le boulevart de la Madeleine. L'église que nous avons admirée est le centre merveilleux d'un nouveau monde de pierres, d'une petite ville admirable ; le quartier de la Madeleine est le digne pendant de cet autre quartier splendide que l'on appelle *la Boule rouge* ; le quartier Saint-Georges est éclipsé ; l'on ne dit plus, en parlant de certaines femmes qui gazouillent le jour et la nuit, dans les bosquets amoureux de Paris, des *Lorettes;* on dit maintenant des *Madeleines* et des *Boules rouges*. Le quartier de la Madeleine a des rues dont le titre renferme quelque chose d'honorablement historique : la rue *Tronchet* et la rue *De Sèze* rappellent de nobles exemples de courage, d'éloquence et de dévouement ; elles ne sont pas loin du monument expiatoire de la *rue d'Anjou*. Laissons là ces souvenirs d'une grande et terrible époque, et mêlons-nous un instant à la foule des belles dames qui achètent des *Jardins suspendus*, au marché aux fleurs de la Madeleine ; les jardins suspendus des Sémiramis de Paris sont tout simplement des violettes et des giroflées... sur le bord d'une fenêtre.

Nous allons passer devant la rue Sainte-Anne, qui portait autrefois le nom d'*Helvétius*. Quel singulier homme que cet Helvétius, et de quelle étrange façon il débuta dans le monde, pour un philosophe qu'il voulait être ! Helvétius était beau, trop beau pour ne point réussir dans un siècle où la beauté conduisait à tout, jusque sur les degrés du trône : il était riche, à une époque où la finance était une souveraineté, par-

fois ridicule, mais toujours inviolable; il avait beaucoup d'esprit, dans un temps où l'esprit était une puissance dont l'éclat prestigieux servait à saupoudrer de sable d'or les taches et les souillures du cœur; Helvétius dansait comme un ange, comme un ange travesti en homme, sous le double règne de Louis XV et du célèbre danseur Dupré; il s'escrimait dans les salles d'armes tout aussi bien que la chevalière ou le chevalier d'Eon; il hantait les coulisses avec les Sophie Arnould de tous les théâtres; il se glissait dans les boudoirs et les ruelles, sur les traces des héros amoureux les plus compromettants; il composait des vers lestes et badins, à la façon de Gentil-Bernard et des poètes assermentés de madame de Pompadour; il était l'amphitryon de petits soupers qu'il offrait, sans doute, aux convives habituels du baron d'Holbach; enfin, Helvétius commença par être un des hommes les plus beaux, les plus adroits, les plus aimables, les plus heureux du XVIII^e^ siècle. Un jour, le fermier général voulut devenir un écrivain; l'homme du monde voulut devenir un philosophe; il s'empara d'une idée étrange, audacieuse, fausse, absurde, et il publia son fameux livre : *De l'esprit.*

Voltaire a dit du chef-d'œuvre immortel de Montesquieu : « C'est de l'esprit sur les lois; » on pourrait dire avec plus de raison, en parlant du chef-d'œuvre d'Helvétius : C'est de l'esprit sur rien.

Voyez donc, sur le boulevart Poissonnière, cette délicieuse maison qui porte le nº 14 : *Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales*, et des voûtes à arcades, des colonnes, des ponts suspendus, des jardins, des dentelles en pierre, des joyaux de marbre, des dorures, tout le luxe, toute la fantaisie, toute la prodigalité d'une résidence princière. Eh bien! la foule daigne à peine prendre garde à cette petite merveille de l'architecture parisienne. — N'oubliez pas, dans votre histoire des boulevarts, les Piqueurs de 1818, ces malfaiteurs mystérieux qui attentaient à la sûreté publique en général, et à la pudeur des femmes en particulier... à coups d'épingles.

Nous voici de retour au boulevart Saint-Antoine : la maison de Beaumarchais, dont je vous parlais tout-à-l'heure, joua un rôle dans le drame révolutionnaire; l'auteur du *Barbier de Séville* et de *la Folle Journée* avait assez bafoué, ce me semble, la noblesse, la justice, la royauté, la religion, tout ce que la révolution avait détruit elle-même : en 93, l'esprit de Figaro alla se perdre dans le bruit des vociférations populaires, et Beaumarchais n'eut pas toujours à se louer, dans la tourmente, de ce peuple qu'il avait fait si bien parler, en 1784, contre les nobles, contre les prêtres, contre les juges, contre les rois. Sa maison reçut la visite armée du faubourg Saint-Antoine, qui venait y chercher le comte Almaviva, et Rosine, et Bartholo, et Bridoison, et Basile, et jusqu'à ce pauvre Chérubin, qui n'eut que le temps de se cacher dans le fauteuil où il s'était blotti si souvent à la Comédie Française.

M^lle Lenormand, qui vient de mourir, aurait dû habiter cette maison qui fait le coin de la rue Saint-Claude; c'était là que demeurait, en 1782, le charlatan, le sorcier, l'aventurier Cagliostro. Le plus grand miracle de ce faiseur de prodiges fut, à coup sûr, l'escamotage du collier de la reine; Marie-Antoinette, dans sa vertu, le cardinal de Rohan, dans son honneur déjà fort équivoque, le bijoutier de la couronne, dans ses intérêts matériels, devinrent les victimes de Cagliostro et de madame de Lamothe ; l'escroquerie du collier de la reine aurait fait honneur au génie quelque peu hasardé de Cartouche et de Mandrin.

Saluons, pour la seconde fois, au détour de la rue des Tournelles, M^lle Ninon de Lenclos, cet *honnête homme* qui avait toutes les faiblesses d'une femme ; cette courtisane émérite qui fut toujours jeune ; cette malheureuse mère qui eut la honte d'inspirer à son propre fils, sans le savoir, une passion horrible, et qui eut la douleur de le voir mourir pour elle ; ce philosophe en jupon qui pensait comme Épicure, et qui agissait comme Aspasie ; cette protectrice de l'esprit, des belles manières, du bon goût, des beaux arts et des lettres, qui devinait le génie du jeune Arouet de Voltaire en lui léguant une bibliothèque pour l'inspirer, pour l'encourager, pour l'instruire.

De Ninon de Lenclos, qui demeurait rue des Tournelles, à Marion Delorme qui demeurait place Royale... en d'autres termes, d'Aspasie à Laïs il n'y a que la distance d'une jolie main ; baisons cette petite main, le plus longtemps qu'il nous sera possible, et parlons un peu de Marion.

N'était-ce point là une folle raisonnable, une folle spirituelle, dont la vie fut une puissance amoureuse, et qui se moqua, le plus gaîment du monde, de toutes les seigneuries de France et de Navarre? Cette frivole héroïne, cette reine des plaisirs, dont le sceptre était un éventail, le diadème une couronne de fleurs, le palais un vaste boudoir, le peuple toute la jeunesse illustre de la cour et de la ville, vivait et brillait dans Paris au beau milieu du XVII^e siècle; dans les meilleurs jours de son règne, cette souveraine insensée était encore bien jeune pour une femme à la mode : on lui donnait vingt-huit ans, à la première vue, à la première œillade, au premier soupir, et la coquette n'en voulait guère accepter que vingt-cinq ; la vérité de l'histoire m'oblige à vous dire qu'elle en avait trente.

Une beauté merveilleuse, des trésors de coquetterie inépuisables, des intrigues sans fin, une galanterie espagnole, italienne et française tout à la fois, une richesse apparente, un luxe insolent, beaucoup d'extravagance, une audace à l'épreuve, des plaisirs un peu publics, tout cela avait valu à une courtisane en chaise à porteurs, à une aventurière en carrosse, je ne sais quelle influence mystérieuse, une royauté fort équivoque sans doute, mais une royauté charmante, une usurpation naturelle qui com-

mandait à de nobles cœurs, à de nobles esprits, à de nobles courages; oui, cette femme brillante, cette puissance d'un jour qui régnait par la grâce de Dieu, du hasard et de la mode, se nommait tout simplement Marion.

Marion Delorme trônait, sans être reine, dans son joyeux sanctuaire de la place Royale, comme le cardinal de Richelieu trônait, sans couronne, dans les salles mystiques du Palais-Royal; je ne sais... mais il me semble qu'il ne serait point impossible de découvrir plus d'un secret rapport entre ces deux singulières figures historiques, Marion Delorme et Richelieu! l'une en voulait à l'orgueil et à la richesse des gentilshommes; l'autre en voulait à la force et à l'ambition de la gentilhommerie. L'une visait le cœur; l'autre visait la tête. La courtisane gouvernait, à coups d'éventail, le prêtre politique gouvernait à coups de hache. Marion, n'est-ce point la fée du plaisir, la séduisante Armide, qui attire Renaud dans ses bras, le flatte, le caresse et l'enchante jusqu'à ce qu'il s'endorme? Richelieu, n'est-ce point l'ennemi caché, le complice terrible qui survient, au premier souffle du sommeil, et qui frappe sur le front engourdi de son adversaire?.. Cinq-Mars s'agenouille aux pieds de sa belle maîtresse, et soudain la noble tête du conspirateur amoureux tombe, des genoux de Marion Delorme, dans les bras ensanglantés du bourreau.

Sous le règne de Louis XIII, on joue, on s'amuse, on se bat en champ clos, on parade, on parle, on s'agite, on conspire contre la robe rouge du cardinal, on soupire, on fait l'amour chez Marion Delorme, et l'on s'agenouille sur les planches de l'échafaud; et puis, s'il reste encore une noblesse, une aristocratie en France, elle ira tour-à-tour s'humilier, s'étourdir et disparaître, dans les antichambres de Louis XIV, dans les petits soupers de la Régence, dans la tempête révolutionnaire de 93.

Vous ignorez, je l'imagine, que le magnifique intérieur de la maison de Marion Delorme fut dessiné, décoré, enrichi par un grand homme méconnu, par un homme de génie persécuté? Il se nommait Salomon de Caus. A vingt ans, Salomon de Caus était déjà un architecte habile, un peintre distingué, un ingénieur remarquable; il se vantait d'avoir deviné une véritable merveille scientifique : il avait eu l'idée singulière d'élever l'eau avec l'aide de la vapeur; il avait imaginé d'employer la vapeur comme moyen de force active, dans les proportions d'une échelle immense; grâce à la protection galante de Marion, le jeune savant eut l'honneur de soumettre au cardinal-ministre le plan d'une machine atmosphérique; or, cette machine, sauf quelques légers détails de construction, est absolument semblable à celle qui fut inventée plus tard par l'illustre Papin.

Salomon de Caus, qui avait le double tort d'avoir du génie, aux yeux du surintendant des finances, et de la beauté aux yeux de Marion Delorme, fut arrêté, par l'ordre de Richelieu, garrotté, bâillonné, et enseveli tout

vivant dans la tombe d'un hospice ; la tombe de Bicêtre se referma sur sa tête, et tout fut dit.

Au mois de février 1641, Marion Delorme s'avisa de proposer au marquis de Worcester une promenade sérieuse, une promenade d'observation à l'hospice de Bicêtre. Comme ils se promenaient en observant, en riant, dans le jardin des fous, un homme, un maniaque, jeune encore, mais horrible à force de misère et de folie, leur apparut tout-à-coup derrière les grilles d'un cabanon, et se mit à crier d'une voix tremblante, d'une voix brisée :

— J'ai fait une découverte qui enrichira mon pays ! Venez, venez briser les barreaux de ma cellule... Je me nomme Salomon de Caus ! — Et qu'est-ce que la découverte dont il parle ? demanda le marquis de Worcester à un gardien. — Ah ! monseigneur, une chose bien niaise : l'emploi de la vapeur de l'eau bouillante.

Le lendemain, après avoir interrogé Salomon de Caus, le marquis s'écriait devant toute la petite cour de Marion Delorme : Oui, vous l'avez rendu fou ; mais quand vous l'avez jeté dans un cachot, vous avez assassiné le plus grand génie de votre époque !

Béranger, sans le vouloir, chantait l'éloge de Salomon de Caus quand il disait dans une chanson admirable :

Vils soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous, nous crions : à bas les fous !
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Voilà de ces choses que l'on trouve dans l'histoire des boulevarts, en les cherchant bien.

Le souvenir de ce pauvre savant, qui était aussi un artiste, porte bonheur à ma mémoire. Je me souviens d'avoir vu, il y a quarante ans, sur le boulevart du Temple, une bicoque, une mâsure qui avait appartenu, me disait-on, à un artisan célèbre, à l'ouvrier Boule, sous le règne de Louis XIV. André Boule avait quelque chose que n'ont pas d'ordinaire les simples artisans : beaucoup de tristesse, beaucoup d'orgueil, une grande intelligence et une ambition plus grande encore.

Un jour, la belle M^lle de Fontange adressa un appel public à tous les talents de Paris et de Versailles pour l'ornement, pour la décoration mobilière d'un palais, d'une espèce de petite-maison qu'elle devait à la munificence amoureuse du grand roi. L'ouvrier Boule osa se mettre sur les rangs, pour disputer le prix-Fontanges à tous les artistes de la cour et

de la ville; il eut l'honneur d'étaler sous les yeux de la duchesse un modèle d'ameublement qu'il avait dessiné à l'insu de tout le monde, et la favorite en fut véritablement ravie, émerveillée. — Madame, lui dit le modeste ouvrier, il ne me faut que de l'argent pour exécuter un pareil assemblage d'ornements, de caprices et de figures ; j'achèterai du bois de l'Inde, du bois du Brésil, du cuivre, de l'ivoire, et j'imiterai, à l'aide de l'incrustation et de la découpure, tous ces fruits, tous ces animaux, toutes ces fleurs, toutes ces feuilles d'acanthe, toutes ces figurines, tous ces riens que j'ai dessinés à plaisir et qui vous paraissent un prodige.

Le prodige fut réalisé, et les caillettes du grand siècle disaient à voix basse que l'amour avait passé par là ! Eh ! mon Dieu, pourquoi pas ? Boule était jeune, beau, spirituel et amoureux... oui, amoureux de la maîtresse d'un roi ; à vrai dire, il n'était qu'un homme de rien, mais en France tous les hommes sont égaux devant une coquette ! Louis XIV voulut être le premier à visiter le nouvel hôtel et le nouvel ameublement de la duchesse : il pénétra dans le boudoir de M[lle] de Fontange, avant tout le monde... après Boule ! Le souverain accorda au protégé de la favorite un brevet, une pension et un appartement au Louvre.

Il y a des inventions d'une apparence bien commune et dont les origines sont charmantes ; les joies et les souffrances de l'inventeur, voilà un monde tout plein de mystère, de douleur et de poésie ! L'histoire des hommes de rien qui sont devenus quelque chose par le travail serait en même temps une belle action à faire et un beau livre à écrire ; la lutte de l'intelligence contre la misère est un spectacle qui peut donner des leçons à tout le monde. L'on nous a raconté cent fois la vie des hommes illustres qui ont imaginé des poèmes, gagné des batailles, écrit des romans, inventé des théories orgueilleuses, prononcé des discours admirables, conquis des provinces, ravagé la terre ou déshonoré le genre humain ; pourquoi ne pas confier à la mémoire des pauvres les illustrations populaires qui ont honoré le peuple? Croyez-vous donc qu'il n'y aurait aucun intérêt véritable pour le cœur et pour l'esprit dans cette histoire qui porterait ce titre bien simple : *le Poëme du travail* ?

Les boulevarts sont tout remplis, tout peuplés de ces souvenirs du travail, de l'intelligence, du génie en lutte avec l'injustice, avec les passions, avec la misère. Après Salomon de Caus, après Boule, voici Montgolfier : il a vécu à Paris, en 1784, dans une chétive maison du boulevart Saint-Martin. A l'âge de treize ans, Joseph Montgolfier s'était enfui du collége de sa province, sous le prétexte admirable qu'il avait horreur du grec et du latin ; à quinze ans, il s'était pris d'une belle passion pour les arts utiles, pour les sciences exactes ; à vingt ans, il avait inventé les planches de la stéréotypie et la simple et utile merveille du bélier hydraulique ; enfin, au mois de juin 1783, il lança dans la ville d'Annonay

son premier ballon, un aérostat, que le public appela une Montgolfière.

Le premier voyage dans l'air, exécuté à Paris dans la nacelle d'une montgolfière, coûta la vie au malheureux Pilâtre du Rozier. On disait, à ce propos, à l'illustre Franklin : A quoi bon, je vous le demande, l'invention puérile de ces globes de toile et de papier ? — A quoi bon l'enfant qui vient de naître ? répondit le physicien philosophe.

L'enfant de Montgolfier tarde bien à grandir jusqu'à la taille d'un homme !

Moi qui vous parle, j'ai vu, j'ai entendu, sur le boulevart Saint-Antoine, une femme bien singulièrement et bien tristement célèbre : elle se nommait Théroigne de Méricourt; cette fille, cette femme, ce démon était né dans un village ; elle était jolie, ambitieuse, ardente, infatigable au plaisir : elle appartenait de droit à la grande ville ; Dieu me pardonne ! je crois qu'elle entra dans Paris le même jour et par la même porte que Charlotte Corday ! Comme elle était jolie, Théroigne commença par réussir : elle se faisait surnommer l'*Aspasie* du peuple ; comme elle était ambitieuse, elle essaya de jouer un rôle révolutionnaire ; comme elle était ardente et résolue, elle prit un bonnet rouge, une pique, un sabre, un fusil... que sais-je?... et la voilà dans les rues de Paris, criant, frappant, blasphémant, faisant de la terreur et du vice, au bruit du tambour de Santerre !

Un jour, les femmes du peuple, ses compagnes, qui valaient mieux qu'elle, s'emparèrent de cette insensée : on la garotta, on la déshabilla publiquement, et on la fouetta comme une vile pécheresse. Eh bien ! cette malheureuse, qui n'avait rougi de rien jusque là, eut honte du châtiment public qu'elle avait reçu ; elle devint folle : elle est morte folle à la Salpétrière, sous l'Empire ou dans les premières années de la Restauration.

L'histoire a des oppositions et des constrastes qui effraient et qui consolent à la fois ; soyez assez bon pour m'écouter encore : voici une simple histoire qui repose un peu de celle de Théroigne de Méricourt.

C'était quelques jours avant la mort de Marie-Antoinette. Une de ces femmes, une de ces choses que l'on appelle des filles de joie, et que l'on devrait appeler des filles de peine, s'avisa de crier dans un cabaret du boulevart du Temple : *Vive la Reine !* Je crois bien que cette malheureuse ne savait pas ce qu'elle disait ; n'importe : elle fut prise, jugée et condamnée à mort. Je commence à croire qu'elle savait ce qu'elle avait dit, puisqu'en entendant prononcer sa condamnation elle se reprit à crier : *Vive la Reine !*

Les hommes imaginent de singulières vengeances : le jour où Marie-Antoinette devait mourir sur la place de la Révolution, on fit monter la pauvre femme dont je vous parle dans la charrette qui portait une reine de France ; pourtant la Convention n'avait point voté cette humiliation,

cette honte, cette peine aggravante contre *l'Autrichienne*. La fille de joie se rendit justice : elle s'agenouilla aux pieds de Marie-Antoinette, et lui dit, tout le long de la route qui conduisait au calvaire royal : « Madame, madame, pardonnez-moi de mourir avec Votre Majesté ! »

Je regrette d'avoir oublié le nom de cette malheureuse femme, qui croyait encore à quelque chose.

— Vous ne m'avez rien dit, en passant sur le boulevart du Temple, de l'horrible attentat de Fieschi...

— Je ne vous ai pas montré, parce qu'elle n'existe plus, Dieu merci, la maison qui servit de coulisse à ce drame déplorable, à cette tragédie de la rue ; vous connaissez et de reste, avec tout le monde, cette affreuse histoire dont le dénoûment fut une calamité publique. La journée de Fieschi porta malheur à ce pauvre Jardin Turc : les habitués et les oiseaux de l'endroit ne sont pas encore revenus de leur épouvante ; les uns ne parlent guère et les autres ne chantent plus.

C'est au coin du boulevart et du faubourg du Temple que commence ou que finit, comme il vous plaira, la *fameuse descente de la Courtille* ; là




vient tomber le dernier masque du Mardi-Gras, dans la poussière du mercredi des Cendres ; le carnaval vient y expirer, en grimaçant de la

façon la plus horrible, comme un moribond vicieux qui a honte de sa vie et qui a bien peur de la mort : il expire, pour ressusciter un peu plus tard à la voix joyeuse du dieu de la mi-carême, qui lui rendra, pour une nuit, ses oripeaux tachés de boue, de sottise et de vin. La descente de la Courtille est le revers affreux d'une brillante médaille; c'est l'affreuse doublure d'un habit pailleté d'or et d'argent ; c'est le lendemain bien triste, bien noir, bien désolé d'un jour de plaisir, de soleil, d'ivresse et de folie. La descente de la Courtille est à la fois le spectacle le plus attristant et le plus consolant que l'on puisse offrir à la raison : il n'y a pas de joie qui vaille une pareille infamie, de pareilles grimaces, une pareille misère; tout y est en guenilles, le masque, l'esprit, le travestissement, le corps, la bourse et le cœur : c'est hideux!

— Le premier essai de l'éclairage au gaz n'a-t-il pas été fait sur les boulevarts ?

— Oui, en 1817, sur le boulevart Montmartre, dans le passage des Panoramas. — Vous devinez que ce passage a dû son nom à un spectacle introduit en France, au mois de janvier 1799. Le premier Panorama de Paris fut dirigé par un Américain des États-Unis, un très-habile ingénieur, qui se nommait Fulton. Qui le croirait! le sort de l'empereur et de l'Empire s'est trouvé un instant dans les mains de cet homme : Fulton, à l'époque du projet de descente en Angleterre, fit présenter à l'empereur un mémoire sur l'application immédiate de la vapeur à la marine de l'Etat. Les savants et les ministres empêchèrent Napoléon de prendre garde à la grandeur merveilleuse d'une pareille idée, qui était pourtant d'une exécution bien raisonnable et bien facile. L'ingénieur, repoussé en France, s'en alla réussir en Amérique, et l'on dit qu'en se rendant à Sainte-Hélène, pour y mourir, l'empereur rencontra au bout de sa lunette un bateau à vapeur qui s'appelait LE FULTON.

Tout près du passage des Panoramas, au coin du boulevart et de la rue Richelieu, se voyaient encore, il y a peu d'années, les beaux salons et les beaux jardins de Frascati; cette maison de jeu était le véritable salon et en même temps le boudoir et la salle à manger des tripots publics de Paris; l'on y donnait volontiers à jouer, à dîner, à souper et à coucher. Le dernier jour, ou plutôt la dernière nuit de Frascati fut une solennité admirable, un spectacle horrible et merveilleux pour l'observateur qui n'avait jamais joué ni au *trente-et-un*, ni à la *roulette*, ni au *creps* : les hommes, les femmes, les croupiers, les tailleurs, les inspecteurs, les messieurs de la chambre, tous les visiteurs habituels, toutes les *curieuses* de l'endroit, tous les employés grands et petits, s'étourdissaient à qui mieux mieux, dans ce dernier carnaval de l'argent et du hasard; et quand la dernière carte fut tombée sur la table, quand le dernier dé eut roulé sur le tapis vert, quand le dernier bruit de l'or eut retenti dans l'oreille

et dans le cœur de tous ces malheureux, riches ou pauvres, qui couraient après la fortune, un immense cri de regret, d'indignation et de douleur se fit entendre dans les salons et dans les jardins de Frascati : c'était le dernier soupir du jeu qui expirait aux pieds des gendarmes.

Les maisons de jeu de Paris ont été fermées le 1er janvier 1838 : ce jour-là, la morale publique reçut de bonnes étrennes.

En 1822, un jeune homme, qui venait de se déshonorer à Frascati, afficha le quatrain suivant sur la glace du grand salon :

Il est trois portes à cet antre :
L'espoir, l'infamie et la mort;
C'est par la première qu'on entre,
Et par les deux autres qu'on sort.

L'auteur de ces quatre vers était déjà déshonoré : il se tua pour donner tout-à-fait raison à la moralité de son quatrain.

Je me souviens d'une scène à laquelle j'ai eu le bonheur ou le malheur d'assister, dans les salons de Frascati.

Une nuit d'hiver, en 1824, un jeune homme vint s'asseoir autour de la table verte en chancelant comme un homme ivre, et il était ivre en effet ; sa figure avinée, ses cheveux en désordre, ses vêtements souillés, son sourire stupide, ses yeux sans regards, donnèrent l'éveil aux délicatesses de la banque : on délibéra sur la question de savoir si le rateau du croupier était compétent pour dévaliser la folie ou l'ivresse ; on passa outre, et les choses se firent en conscience.

Dieu soit loué! le jeune homme se mit à jouer avec ce bonheur que l'on appelle insolent, parce qu'il est contraire aux chances habituelles du jeu ; il gagna de l'or à pleines mains ; il gagna des billets de banque dont il ne savait plus que faire, et qu'il étalait en souriant avec une joie convulsive...

Le joueur bienheureux se leva et demanda du feu pour allumer un cigare... oui, pour allumer un cigare! On lui fit observer que les *messieurs de la chambre* n'étaient point de vils garçons d'estaminet ; on lui fit comprendre, avec toute la politesse due au bonheur, qu'il y avait loin d'un coupe-gorge à une tabagie. — C'est vrai! répliqua le fumeur avec une raison charmante ; je m'incline et je m'en vais...

Mais on transigea bien vite avec les réglements, et l'on eut la bonté d'apporter du feu : le fumeur roula tout simplement un chiffon de papier, un chiffon signé *Garat*, qu'il fit flamber en guise d'allumette, et le cigare alla son petit train dans son petit nuage de rêverie et de fumée.

La galerie osa se plaindre : il lui jeta quelques bouffées de tabac à la figure et continua de jouer. Hélas! le jeu ressemble à la pleine mer : quand on y tombe, la lutte devient impossible ; on a beau résister par le

désespoir, par la force ou par la ruse, le flot vous entraîne toujours, l'horizon s'éloigne sans cesse, l'abîme s'entr'ouvre, on revient encore à la surface de l'eau, on disparaît une dernière fois, et tout est dit.

Deux heures plus tard, le joueur qui avait tant gagné n'avait plus rien à perdre que la vie : il se leva, s'approcha d'une fenêtre, prit un pistolet dans sa poche et se brûla la cervelle : le sang de ce malheureux tomba sur les fleurs du jardin de Frascati.

Chassés par une loi, qui n'était que la consécration de l'opinion publique, les jeux patentés de Paris se sont envolés sous la forme de Mercure, qui n'est pas seulement le dieu du commerce, et nous les retrouvons aujourd'hui, sous les traits d'un banquier, d'un tailleur, d'un croupier, dans les principales villes de l'Europe ; les habitués de Frascati jouent encore à Londres, à Vienne, à Berlin, à Madrid, et dans toutes sortes de tripots que l'on appelle des résidences princières.

Les détails que je vous donne doivent servir à un travail littéraire ; eh bien ! permettez-moi de terminer ma causerie, ma promenade en paroles, par un nom qui a honoré les lettres françaises : Regnard, le poète comique Regnard, a vécu dans la rue de Richelieu, au coin du boulevart des Italiens, là où s'élève maintenant la maison du café Cardinal. En avez-vous assez pour votre article? — Je vous écoute encore...

— Oui da ! vous siérait-il d'aventure de raconter à vos lecteurs l'histoire tout entière, l'histoire complète des boulevarts de Paris? Quelle idée ! Il vous faudrait trois volumes et trois ans pour bien écrire une pareille histoire. Quoi ! vous voudriez raconter la vie des hommes et des choses d'élite qui ont figuré sur cette grande voie parisienne? vous voulez parler à la fois des monuments, des maisons, des passants, des industries, des arbres et des pavés ? Il vous plaît de nous rappeler un à un tous les faits, tous les événements, tous les drames, toutes les farces, toutes les comédies, tous les malheurs, toutes les misères, tous les crimes, toutes les cérémonies, tous les désordres qui ont eu un pareil théâtre? Terminez donc votre article tout simplement; dites aux gens encore de bonne volonté qui prendront la peine de vous lire :

Les boulevarts de Paris sont une ville, une grande ville, où il serait possible à l'homme le plus difficile, le plus sévère, de vivre dans le luxe, dans l'opulence, dans le plaisir, dans une ivresse continuelle. Ce que l'on disait autrefois du Palais-Royal peut s'appliquer aujourd'hui, avec plus de raison, aux boulevarts de Paris : un homme, un prince, pourrait se faire volontiers, en un pareil lieu, le prisonnier de lui-même ; c'est là une vaste et admirable hôtellerie, dont les splendides ressources doivent suffire à tous les besoins, à tous les désirs, à tous les caprices : des cafés et des restaurants, des bibliothèques, des bains somptueux, des vêtements à la mode, des bijoux, des fleurs, des spectacles, de jolies fem-

mes, des chevaux, des voitures, tout le bien-être, toutes les joies, toutes les délices de la fantaisie qui sait vivre. Pour un étranger qui marche au




hasard, à bâtons rompus, sans ami et sans guide, les boulevarts ressemblent à un miroir immense qui tournoie à la lumière; c'est une gerbe de feu éblouissante qu'il faut s'habituer à contempler en face, à la manière des aiglons quand ils regardent le soleil.

— Il manque pourtant quelque chose aux boulevarts...

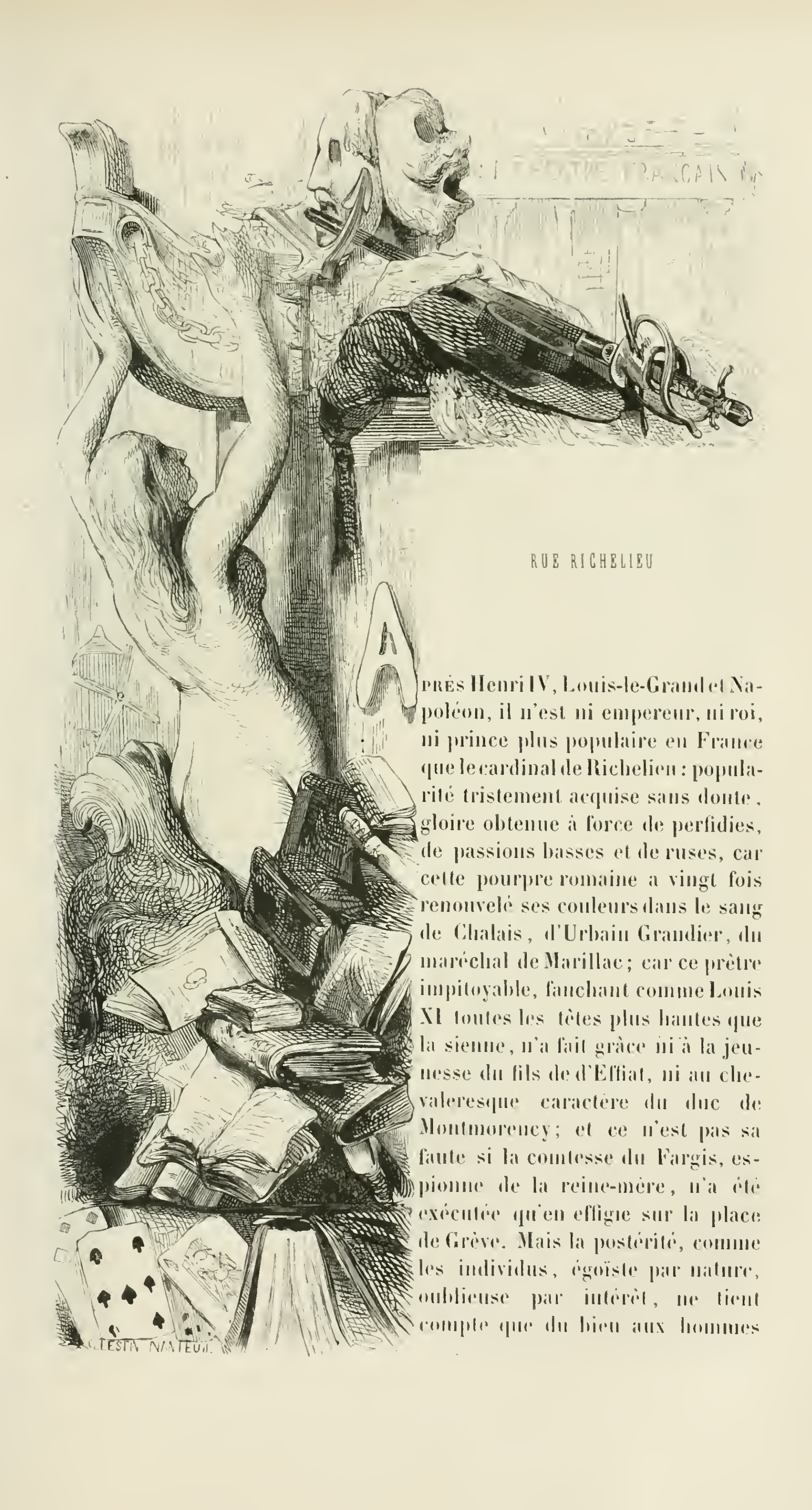
— Quoi donc?

— Des arbres qui puissent donner un peu d'ombrage.

— Prenez-vous-en aux révolutions et aux travaux publics; les plus belles villes du monde sont comme les hommes : elles ne s'avisent jamais de tout.

Les boulevarts mourront d'un anévrisme : l'explosion du gaz.

LOUIS LURINE.



## RUE RICHELIEU

Après Henri IV, Louis-le-Grand et Napoléon, il n'est ni empereur, ni roi, ni prince plus populaire en France que le cardinal de Richelieu : popularité tristement acquise sans doute, gloire obtenue à force de perfidies, de passions basses et de ruses, car cette pourpre romaine a vingt fois renouvelé ses couleurs dans le sang de Chalais, d'Urbain Grandier, du maréchal de Marillac ; car ce prêtre impitoyable, fauchant comme Louis XI toutes les têtes plus hautes que la sienne, n'a fait grâce ni à la jeunesse du fils de d'Effiat, ni au chevaleresque caractère du duc de Montmorency ; et ce n'est pas sa faute si la comtesse du Fargis, espionne de la reine-mère, n'a été exécutée qu'en effigie sur la place de Grève. Mais la postérité, comme les individus, égoïste par nature, oublieuse par intérêt, ne tient compte que du bien aux hommes

qui jouèrent un rôle important dans les affaires de ce monde.—Les contemporains ont moins de larmes pour les victimes du cardinal que d'éloges pour les fortes institutions et les monuments dont il a doté la France : on se souvient de ses victoires en Italie et en Espagne, de ses efforts réitérés pour l'abaissement de la maison d'Autriche; on se rappelle qu'il a fondé l'Académie Française, le jardin des Plantes, qu'il a restauré et agrandi l'Imprimerie royale, la Sorbonne, et l'on s'inquiète très-peu après cela de sa conduite particulière, des honteuses représailles auxquelles il se livra, des condamnations sanglantes que, pour être plus sûr de sa vengeance, il faisait exécuter dans ses châteaux de Bagneux ou de Rueil. Voilà sans doute bien des fautes, j'allais écrire bien des crimes, mais la gloire efface tout, a dit un poète, et la gloire fut en effet d'une prodigalité sans réserve envers Armand Duplessis de Richelieu.

A ce nom devenu presqu'un symbole, car il réunit en lui seul des qualités et des vices dont plusieurs générations ont recueilli les avantages ou porté le fardeau, l'histoire ouvre ses portes à doubles battants; une époque mystérieuse et féconde revit dans le passé, et le regard s'arrête sans être ébloui sur cette aube d'un grand soleil qui va luire. On s'égare sous les ombrages de la place Royale avec une société galante et frivole; c'est un bruit d'éperons, un doux murmure d'éventails, une exhibition de vertugadins, de dentelles, de passements d'argent, de manteaux courts et de mouches, d'épées et de blancs panaches, qui réjouit la vue et embaume le cœur: les ponts-levis du Louvre se lèvent et s'abaissent sous le pied sonore des chevaux; Concini, devenu maréchal, cède le pas à Albert de Luynes; le long du Cours la Reine, des carrosses d'or s'en vont au plaisir avec leurs maréchaux et leurs duchesses, escortés de leur gentils pages; ici Scarron apaise ses douleurs en récitant ses vers; Marie de Médicis regrette et intrigue, Anne d'Autriche espère, Louis XIII se confesse et fait son vœu à la Vierge, tandis que les favoris, météores rapides, se succèdent auprès de lui, comme jadis dans l'alcôve de Marguerite de Bourgogne; — et au-dessus de ces courtisans et de ces reines, plus haut encore que le trône, plane la figure fatale et sombre du ministre-roi.

Depuis tantôt deux siècles, la destinée des Richelieu n'a point cessé de tenir une place dans nos annales; à partir de Henri IV et de Louis XIII, leur grandeur se perpétue d'oncle en neveux et de père en fils, jusqu'au règne de Louis XVIII; c'est une longue odyssée de fortunes diverses. Mais que l'époque fût mauvaise ou bonne, cette race de ducs a eu la main dans tous les emplois, a mis le pied dans toutes les carrières, à Paris et à Rome, aux Tuileries et au conclave. Renommées de champs de bataille et de salon, triomphes de la guerre, triomphes de l'amour; richesse, esprit, puissance, renommée sur terre et sur l'Océan, les Richelieu ont

tout voulu et ils ont tout obtenu. Le temps, loin d'affaiblir l'auréole dont leur blason se couronne, y a joint à chaque révolution, pour ainsi dire, à chaque changement de dynastie ou de règne, un rayon nouveau ; le cardinal leur ancêtre, qui portait sa cuirasse sur sa pourpre, qui était général et prince de l'Église, grand amiral, pourvu des revenus des trois plus grosses abbayes de France, qui ne fut pas insensible aux charmes de sa nièce mademoiselle de Combalot, au langoureux regard de la duchesse de Chevreuse, et que Voltaire accuse d'avoir été l'amant de Marion Delorme, le cardinal a laissé à ses descendants des exemples dans tous les genres.

Pour tous ceux qui l'ont porté, ce nom de Richelieu a été comme une bonne étoile. Il semble que Paris n'ait point été assez vaste pour loger cette famille, qui remplit l'histoire de ses faits guerriers et politiques. L'hôtel d'Antin, dont les Richelieu avaient fait le leur et qu'on admirait encore naguère, s'étendait jusqu'au boulevart des Capucines. Le pavillon d'Hanovre en était l'extrême limite, le vide-bouteille, et c'est sur le jardin qu'a été ouverte en dernier lieu la rue Neuve d'Antin. A l'opposé, dans le Marais, à côté de l'hôtel de Soubise, ils possédaient une autre résidence, et à propos de la rue Blanche, il a été déjà question dans ce livre du pavillon Richelieu, appelé aussi Pavillon de Fronsac du nom d'un cadet de la famille, ce petit bossu aussi célèbre par ses bons mots que ses aînés par leurs amours. Ces différentes constructions sont postérieures au ministre de Louis XIII, et on n'en saurait douter quand on songe que le cardinal, ayant en 1629 acheté les hôtels de Mercœur et de Rambouillet aux confins de la ville, sur les remparts de François I^er^, y fit bâtir par l'architecte Lemercier, qui suspendit tout exprès ses travaux du Louvre, une habitation royale sur la façade de laquelle étaient sculptées ses armes et l'inscription fastueuse : Palais Cardinal. — On fit des couplets à ce propos, mais on allait en composer beaucoup en France : n'était-on pas à la veille de la Fronde !

L'état de la cité en cet endroit aurait peut-être gêné un autre que Richelieu ; sans s'inquiéter de la défense de la ville, lui qui avait fourni ses preuves au siége de la Rochelle, il fit combler les fossés, raser les murailles, et l'intendant des finances Barbier, qui n'était que son humble valet, en fut quitte pour proposer un nouveau projet d'enceinte. En 1632, les idées de l'intendant furent en partie, et pour la plus parfaite convenance du cardinal, mises à exécution par Charles Froger, secrétaire de la chambre du roi. La porte Saint-Honoré contrariait les dessins de l'architecte, on la transporta au bout de la rue, à l'endroit où elle est coupée par la rue Royale, et la porte détruite servit de point de départ à une voie nouvelle, qui prit le nom du ministre et recula l'enceinte de Paris jusqu'à la hauteur de la rue Feydeau, où fut placée la porte Richelieu.

Il est bon de dire qu'en ce temps-là les fortifications de la ville consistaient principalement en courtines plus ou moins inoffensives et en moulins à vent. Cela sent un peu son Don Quichotte, et cependant rien de plus exact : partout des moulins à vent étendaient leurs ailes grisâtres; il y en avait à Saint-Roch, à la butte des Moulins et le long des boulevarts, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la place de la Concorde. En 1636, Richelieu était mieux logé que son roi; placé entre deux salles de spectacle, il avait devant lui une fontaine monumentale, derrière lui un jardin immense que traversaient les vestiges des anciens remparts. Qu'ajouterai-je? Lemercier avait fini son œuvre et l'architecte Oppenord sculptait les dernières ancres, symbole de la dignité maritime du ministre, dans la cour d'honneur du palais Cardinal.

Par une fatalité étrange, ce palais où le prince de l'Église, le monarque réel du monde, avait abrité sa grandeur, cette majestueuse résidence où il se reposait des fatigues de la guerre et des ennuis de la politique, ces plafonds où Philippe de Champagne avait de son pinceau rêveur retracé les principaux actes de cette vie tourmentée et glorieuse depuis les premières luttes et les premières ingratitudes envers Marie de Médicis jusqu'aux échecs des Espagnols, ce monument enfin où Richelieu avait buriné son orgueil sur chaque pierre, ne devait point retourner à sa famille. Légué par lui à Louis XIII, Louis XIV agrandissant le Louvre et édifiant Versailles fit don d'un palais qui n'était plus pour lui qu'une maison de plaisance à son frère Philippe d'Orléans. Or, voyez le bizarre retour des choses : Richelieu de son vivant n'avait pas eu de plus implacable ennemi que l'oncle de ce prince. Gaston d'Orléans s'était constamment mis à la traverse de ses projets, tantôt prenant le parti de la reine-mère, d'autres fois guerroyant pour son propre compte, n'épargnant rien pour le déconsidérer dans l'esprit de Louis XIII, et en dernier lieu refusant d'épouser sa nièce. La providence a voulu malgré cela que tout le bien que le cardinal avait rêvé pour lui-même devînt, au détriment des siens, l'inaliénable apanage d'une famille qu'il détestait!

Une fois possesseur, Philippe d'Orléans n'oublia point l'expiation éclatante qu'il devait à la mémoire de son oncle; tout amateur de peinture, tout peintre et élève d'Antoine Coypel qu'il était, il déchira sans pitié les magnifiques toiles de Champagne; Richelieu n'était pour lui ni un bienfaiteur, ni un héros; qu'avait-il besoin d'avoir sans cesse sous les yeux le vain étalage des exploits de l'ex-évêque de Luçon? Cette vaste galerie, dont les plafonds et les murailles valaient des millions peut-être, fut détruite sans miséricorde; on la transforma en petits appartements, et un jésuite, ami de madame de Maintenon, proposa de sculpter dans la corniche du salon principal la philosophique devise : *Sic transit gloria mundi!* La destruction de l'œuvre de Philippe de Champagne ne fut que

le complément de la pensée de Louis XIII, qui, succédant à son favori, avait substitué à l'inscription de *Palais Cardinal* celle de Palais Royal, qui est restée. Ainsi s'effacèrent dans ces lieux où il avait régné les derniers vestiges de cet esprit tout-puissant duquel Montesquieu a dit : « Il avi-» lit la royauté, mais il éleva le trône ; » — et qui écrivait au monarque à propos du supplice de Cinq-Mars et de la défaite des Espagnols : « Sire, » vos ennemis sont morts et vos armes sont dans Perpignan. » Ainsi fut châtié dans son orgueil ce serviteur à qui Louis XIII eut un jour la faiblesse de répondre : « Assurez-vous que, quiconque vous attaquera, » vous m'aurez pour *second* ; » et qui avait réalisé, longtemps avant que les journaux puritains existassent, la fameuse formule : Le roi règne et ne gouverne pas.

Un seul établissement, celui sans doute auquel on avait le moins songé, échappa aux représailles individuelles. La rue Richelieu grandissant, s'enrichissant au milieu de circonstances diverses, a été préservée des vicissitudes qu'ont subies tant d'autres voies publiques ; elle n'a jamais changé de nom, et à toutes les époques, même aux heures les plus furibondes de nos discordes, elle a rappelé le souvenir du profond diplomate, de l'habile ministre, du soldat intrépide qui mit souvent son intérêt au-dessus de celui du roi, mais qui fut toujours le serviteur très-humble de la grandeur de la France.

Peu à peu on dessécha des marais, on adoucit des pentes, les hôtels s'élevèrent le long de la rue Richelieu, à certaines distances d'abord, puis en se rapprochant au fur et à mesure de l'affluence ; et il est facile au simple examen des styles, de discerner les époques du XVII[e] et du XVIII[e] siècle auxquelles furent posées les premières pierres de ces habitations.

Babin, le costumier, succédant au restaurateur Lambert, a établi ses magasins dans de hauts salons à panneaux de bois de chêne sculptés et rehaussés de dorures, où l'on assure que le vainqueur de Mahon a demeuré. — Les Richelieu ont demeuré partout. — L'escalier en bois sculpté de l'hôtel de Malte rappelle bien, par ses lourdes allures, les modes de décorations intérieures du temps de Louis XIII, et ainsi d'une porte à une autre porte, d'une croisée à une autre croisée, enjambant par-ci par-là une place ou une rue, se tiennent solidement unies les pages de cette histoire de pierre dont nul historien, que je sache, n'a dit un mot ; les anciens, qui avaient de la souvenance, ne pouvaient parler de ce qui n'existait pas encore ; les modernes, qui s'en passent volontiers faute de précédents, s'en sont abstenus.

Et maintenant, fouillez les traditions éparses, interrogez les mémoires que l'âge n'a point encore éteintes, et vous verrez successivement les buttes et les marécages céder la place aux jardins, les jardins écrasés par les pierres de taille; après l'aristocratie de blason, l'aristocratie de finan-

ce, et en dernier lieu l'aristocratie industrielle, la plus dévorante de toutes. Telle qu'elle apparaît aujourd'hui, la rue Richelieu semble encore une des terribles images du cardinal. Un souffle tout-puissant anime et féconde cette voie, qui est devenue le Corso du commerce parisien ; incohérent assemblage de maisons bourgeoises et d'hôtels somptueux, meublée dans toute son étendue de riches magasins et d'enseignes reluisantes, pays de Chanaan des marchandes de modes et des tailleurs; on y rencontre pêle-mêle des maisons de banque, des compagnies d'assurances et des monts-de-piété. Les fiacres, les calèches, les omnibus, sillonnent sans relâche ce pavé qui brûle; la foule entre et sort des hôtels garnis dans les cafés, des cafés dans les théâtres ; à une extrémité le boulevart, à l'autre le Carrousel. Où le nom de Richelieu retentirait-il plus sonore, où son souvenir vivrait-il mieux qu'en ce coin de Paris, qui en est pour ainsi dire le cœur ? Le cardinal n'avait fait qu'indiquer l'œuvre, il avait ouvert le chemin ; dans l'empreinte de son pied le siècle a mis le sien, puis il a marché en avant, et tout ce que la postérité édifie, la postérité le conserve.

La rue Richelieu ne pouvait manquer d'être éternelle, et certains signes présageaient dès l'origine que l'*œre perennius* d'Horace lui serait applicable. Molière, le père de notre comédie et de toutes les comédies du monde, le grand Poquelin y devait mourir au deuxième étage du n° 32, dans un logis plus que modeste, dont un tailleur pour enfants est aujourd'hui le locataire. Tout-à-fait à l'extrémité, en face des jardins de la Grange Batelière, ce lieu de plaisance où les ânes et les paysannes de Montmartre, traversant en un petit batelet le ruisseau qui descendait de Ménilmontant, allaient bondir tous les dimanches, un poète qui avait la verve de Molière, mais qui n'avait pas son génie, un bel esprit aventureux, qui composait des vers pour passer le temps et des pièces de théâtre pour écrire son histoire, l'auteur du *Joueur* avait une maison citée pour sa table et sa cave, citée surtout pour les tumultueux éclats que s'y permettait Regnard, pressentant déjà la régence, rentrant tard, soupant toute la nuit, rossant ses gens et ne fermant les yeux que lorsque l'aurore aux doigts de rose tirait ses voisins de leur couche.

Ecoutez-le :

Au bout de cette rue *où ce grand cardinal*,
Ce prêtre conquérant, ce prélat amiral,
Laissa pour monument une triste fontaine
Qui fait dire au passant que cet homme, en sa haine,
Qui du trône ébranlé soutint tout le fardeau,
Sut répandre le sang plus largement que l'eau,
S'élève une maison modeste et retirée
Dont le chagrin surtout ne connaît point l'entrée.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le jardin est étroit, mais les yeux satisfaits,
S'y promènent au loin sur de vastes marais.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .



Mes voisins ont appris l'histoire de ma vie,
Dont mon valet causeur souvent les désennuie.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Demande-leur encore où loge en ce marais
Un magistrat qu'on voit rarement au palais,
Qui, revenant chez lui lorsque chacun sommeille,
Du bruit de ses chevaux bien souvent les réveille ;
Chez qui l'on voit entrer, pour orner ses celliers,
Force quartauts de vin et point de créanciers ;
Si tu veux, cher ami, leur parler de la sorte,
Aucun ne manquera de te montrer ma porte.

Regnard avait en 1683 acheté une charge de trésorier de France, au bureau des finances à Paris, pour mieux trancher du gentilhomme dans

sa terre de Grillon; — l'auteur des *Folies amoureuses* avait son château de Séricourt comme M. Scribe; — il avait en outre l'intendance des chasses de Dourdan; et la preuve que le train de maison de Regnard était fort convenable, c'est qu'il comptait parmi ses hôtes le héros de Nerwinde, l'époux de Clémence de Maillé-Brezé, nièce du cardinal, le grand Condé et le prince de Conti, ce cousin de Louis XIV qui avait lui-même failli être roi.

L'épître de Regnard ne permet pas de douter que la rue Richelieu ait toujours été embellie d'une fontaine, située sans doute à l'endroit où s'achève si péniblement celle de Molière. Un siècle et demi aura passé avant qu'on se soit décidé à éterniser la mémoire de Molière, et cette justice tardive, retranchée derrière des toiles et des planches, a presque honte de produire son œuvre au jour! Le sang ne coule plus chez nous, Dieu merci! mais en attendant que l'immortel poète apparaisse dans sa chaise curule, entouré des attributs de son génie, l'eau coule encore moins de la fontaine que du temps de Richelieu et de Regnard.

Lemercier, édifiant le Palais Cardinal, y avait ménagé deux salles de spectacle; la plus grande, située du côté de la rue des Bons Enfants, fut en 1660 accordée à Molière. Corneille et Racine y débutèrent; M. de Richelieu lui-même y fit représenter sa *Misanne*, qui ne lui coûta guère que 200,000 écus. Après la mort de leur modèle et de leur chef, les comédiens émigrèrent sur la rive gauche de la Seine, où ils restèrent rue des Fossés Saint-Germain jusqu'en 1670, époque à laquelle ils transportèrent leurs pénates dans le théâtre des machines aux Tuileries; en 1782, Peyre et de Vailly élevèrent pour eux l'Odéon, et, un nouvel incendie les ayant chassés en 1799, ils succédèrent aux Variétés Amusantes dont ils occupent encore la salle, construite d'après les dessins de l'architecte Louis sur l'emplacement du parterre d'Enée. Ce parterre, qui côtoyait une des ailes du Palais Royal, devait ce nom à la galerie que Philippe d'Orléans avait fait peindre par son maître Antoine Coypel, et qui retraçait les principales scènes de l'*Enéide*; lui-même, le régent, il avait peint les aventures de Médée et de Jason, et il n'est pas hors de propos de remarquer que les goûts sont souvent héréditaires: Louis-Philippe tient de son aïeul une passion très-prononcée pour les arts plastiques.

Un jour pourtant la rue Richelieu, si paisible d'habitude, fut troublée par un affreux vacarme: un banquier écossais, le sieur Law, instituait sa caisse dans l'hôtel de Nevers et émettait au perron du Palais Royal ses coupons mystificateurs. Mais à quoi bon parler de Law, quand il y a tant à dire sur l'hôtel de Nevers? Le ministre de Louis XIII ayant un palais, le conseil et la créature d'Anne d'Autriche, un étranger comme Concini, successeur et plagiaire souvent maladroit de Richelieu, le cardinal Mazarin, voulut aussi avoir un palais dont l'étendue était immense.

puisque dans la moitié de sa circonscription achetée en 1719 par Louis XIV qui en fit don à la compagnie des Indes, on a ouvert la rue Vivienne et la place de la Bourse, et que l'autre moitié, patrimoine du marquis de Mancini, a pris le nom d'hôtel de Nevers. On y transporta en 1724 la Bibliothèque royale ; la rue et l'arcade Colbert furent ainsi nommées parce que ce fut sous le ministère de ce conseiller du grand roi que la Bibliothèque devint publique ; on y comptait déjà deux cent mille livres imprimés ; ce nombre s'élève aujourd'hui à quatre cent cinquante mille volumes, autant de brochures, auxquelles il convient de joindre en terme moyen et par année six mille ouvrages nationaux, en outre soixante mille manuscrits, un million six cent mille estampes, je ne sais combien de pierres gravées et d'antiquités, et cent mille médailles ; ce nombre pourtant a dû diminuer depuis un vol avec escalade, effraction, toutes sortes de circonstances aggravantes, qui a valu la croix au conservateur.—Deux ou trois tribunes ont été ménagées dans les combles de la Bibliothèque du roi, pour les menus plaisirs de M. Raoul-Rochette et du comte Jaubert ; ces savants modestes y font sans trouble et sans auditeurs des cours de langue orientale, de chinois et d'idiôme slave ; ils y cultivent avec une persévérance digne d'un sort meilleur le sanscrit et le bouddhisme, choses fort peu importantes au développement et à l'amélioration de l'espèce humaine.

Cependant les règnes allaient toujours, et peu à peu les arbres disparaissaient aux alentours de la résidence des d'Orléans. Laissez faire, quelques années encore et, par les ordres du pere de notre roi en 1782, la hache entamera ces futaies vigoureuses, les grilles tomberont de ces talus, et une triple galerie ouverte au commerce et aux filles de joie multipliera ses pleins cintres romains autour des tapis verts et des charmilles. Le 14 juillet, les vainqueurs de la Bastille débouchent vers les six heures du soir par l'étroit passage Radziwill, et, portant au bout d'une pique la tête du gouverneur, vont prendre des glaces au café de Foy !.. Ce jardin dont le centre est encore occupé par un cirque, sera désormais le forum où viendront s'exercer aux luttes oratoires les Virginius de coin de rue ! Qu'importent ces jongleurs de faubourgs à M. de Beaujolais, le plus jeune des fils du duc d'Orléans ; il leur préfère des marionnettes, et on construit pour lui un théâtre. L'Opéra, alarmé du succès de ces polichinelles qui chantaient mieux que ses hautes-contre, en obtient la suppression en 1790 ; mademoiselle de Montansier y arrive pour jouer la comédie et l'opéra comique ; à mademoiselle de Montansier succède un café spectacle qui garde son nom, et puis l'entreprise s'anéantit pour reparaître en 1831 sous le patronage de M. Contat-Desfontaines, dit Dormenil, *auspice Teucro.*

Mademoiselle de Montansier n'avait abandonné le Palais-Royal que

riche du privilége de l'Opéra, et tandis que cet établissement se réfugiait après deux incendies dans la salle de la Porte-Saint-Martin, bâtie en soixante-quinze jours par Lenoir, l'architecte Louis, le même à qui on était déjà redevable du Théâtre-Français, élevait rue Richelieu, en face de la Bibliothèque, un temple digne de l'Académie royale de musique, qui prit successivement le titre de Théâtre de la Nation et de Théâtre des Arts ; le reste appartient à l'histoire contemporaine. L'Opéra fut, sans le vouloir, l'occasion de deux catastrophes : la machine infernale qui, heureusement pour la France, n'eut d'autre suite qu'une complainte, et l'assassinat du duc de Berry, qui porta un coup terrible à la branche aînée des Bourbons ; le 13 février 1820 au sortir d'une représentation des *Noces de Gamache*, le poignard de Louvel frappa à mort le dernier fils de Louis XVI !

Les portes se fermèrent et la démolition du théâtre fut résolue ; on en donna pour motif le trop près voisinage de la Bibliothèque et le danger que couraient les livres en cas d'incendie de l'Opéra. Aussitôt après, les âmes pieuses émirent le vœu que l'on construisît une église pour éterniser l'acte solennel de Monseigneur de Talleyrand-Périgord, archevêque de Paris, qui avait administré en cet endroit le viatique au prince martyr ; toutefois, la politique eut le pas sur la religion. Les royalistes formèrent une souscription à l'effet d'ériger un monument expiatoire en l'honneur de monseigneur le duc de Berry. Un monument expiatoire ! La révolution de juillet trouvant inachevée, comme le dôme de Cologne et les grandes œuvres dont parle Virgile, la chapelle rachitique et bossue de l'architecte Moutier, la mit bas sans plus de façon. Sous le ministère de M. Thiers, une nouvelle souscription s'ouvrit, non plus pour un tombeau, mais pour une fontaine, et en 1833, M. Visconti, aidé d'un sculpteur de talent, M. Klagmann, offrait aux Parisiens, sur cette même place, agrandie, régularisée et plantée d'arbres, une fontaine monumentale d'un aspect à la fois gracieux et sévère, et qui est sans contredit l'œuvre la plus remarquable que la capitale possède en ce genre.

Le duc de Berry mort, l'Opéra ne pouvait descendre au tombeau ; les maçons et les architectes firent diligence, et en quelques mois on lui appropria rue Lepelletier un asile provisoire qui dure encore.

En descendant la rue Richelieu vers le boulevart, on passe à droite devant les lieux où fut la salle Feydeau ; à gauche, on côtoie la salle Favart. Favart et Feydeau résument en deux mots les fortunes diverses de l'Opéra-Comique, et il n'est pas sans intérêt de suivre depuis le premier chapitre les annales de cette troupe de Français et d'Italiens, de chanteurs et de bouffons, errant toujours, toujours joyeux, rivaux d'abord, et bientôt après inséparables compagnons. Le régent, homme de spectacle et de folles joies, avait appelé d'Italie en 1716 des acteurs qui se fixè-

rent rue Mauconseil, à l'hôtel de Bourgogne, sur l'ancien emplacement de la Halle aux Cuirs. — Un bel esprit d'alors ayant enchâssé dans un quatrain cette pensée réjouissante, « Les arts n'ont point de patrie, » Pulchinella ouvrit sa porte au Pierrot français, et l'hôtel de Bourgogne se fabriqua à son usage un patois mi-parti gascon et napolitain, qui donna naissance à un genre bouffe peu à peu épuré et dans lequel excellèrent Laruette, Vizentini, Bertinazzi, surnommé *Carlin*, Clairval et madame Favart, qui fut, après le triomphe de Fontenoy, la plus belle victoire du maréchal de Saxe. Cependant l'Opéra-Comique, établi en 1714 à la foire Saint-Laurent, luttait de toute sa force contre messieurs les Comédiens Français; réduit, grâce à eux, à vivre de la pantomime, et, las de cette nourriture indigeste, il se réunit en 1762 à la Comédie Italienne; en 1780, l'école française avait le dessus; le jargon des *i* et des *o* avait fait son temps, et à trois ans de là la troupe désertait l'hôtel de Bourgogne pour la salle construite au boulevart des Italiens, ainsi appelé à cause d'elle, et qui prit le nom de son actrice préférée, M^me^ Favart. Quelque temps après, Monsieur, frère du roi, suivant l'exemple du régent, accorda sa protection à des bouffons d'Italie, pour lesquels Legrand et Molinos construisirent, de 1789 à 1790, une salle située rue Feydeau, où vint se loger en 1793 le personnel de la Comédie Italienne, qui, fraternisant avec les auteurs de Monsieur, conserva la dénomination de troupe du Théâtre Feydeau jusqu'au jour où la salle fut rasée pour laisser le champ libre au nouveau quartier de la Bourse. Michu, Chenard, Elleviou, Martin, Gavaudan, sa femme, madame Boulanger, jetèrent un vif éclat sur la scène de Feydeau. Le nom était mort, mais le genre restait; d'abord privé d'asile, Boursault lui en ouvrit un sur la place Ventadour; il n'y fut pas heureux, ses malheurs continuèrent à la place de la Bourse, et peut-être à son tour aurait-il succombé si, d'un pied furtif enjambant la rue Richelieu, il n'était revenu, après l'incendie du Théâtre Italien, dans cette même salle Favart, son berceau, où avec des écrivains comme M. Scribe, des compositeurs comme M. Auber, des chanteurs comme Roger, une longue et prospère existence lui est promise.

Voici le Théâtre-Français : compagnie illustre où l'on trouvait autrefois Préville, Molé, Lekain, Bellecourt, Brizard, et Dumesnil, et Clairon, et Gaussin, et la Dangeville; un peu plus tard, Fleury fit chérir les Moncade; Talma régénéra la tragédie, puissamment secondé par Adélaïde Duchesnois; on peut dire de mademoiselle Mars qu'elle éternisa sur la scène le talent et la beauté. De cette société célèbre, qui portait au loin l'honneur de notre théâtre et de notre littérature, que reste-t-il à l'heure présente? Des débris qui ne furent jamais des monuments, des vieillards qui n'ont point eu de jeunesse, une famille de bonnes gens *pejora prioribus*, ayant plus d'expérience que de verve, moins

de talent que d'adresse, et vivant au soir le soir, au bon plaisir de MM. Scribe, Alexandre Dumas, Casimir Delavigne, et à la grâce de la subvention. Je ne nommerai personne, mais il est triste vraiment, en dépit de tout le prestige du décret de Moscou et des privilèges royaux, il est triste de jeter les yeux sur cette Comédie Française qui ploie sous le faix des ans et des iniquités dramatiques. Il semble que la meilleure condition pour entrer dans ce théâtre est d'avoir de beaucoup dépassé l'âge mûr.



Jusque dans les choses matérielles, le Théâtre Français a opposé aux progrès de la civilisation une force d'inertie qui pourrait bien être de l'entêtement : ce n'est que depuis hier que le gaz a triomphé des quinquets fumeux pour l'éclairage de cette salle, qui exhale du parterre aux combles une affreuse senteur de macouba. En résumé, messieurs les comédiens du roi sont tous plus ou moins convaincus qu'ils vivent et travaillent en société pour faire leurs affaires de préférence à celles du public.

Soldats dégénérés, ils combattent sous un drapeau dont ils ne connaissent plus la couleur !

Vous plaît-il d'examiner hors de leur emploi quelques-uns de ces champions intrépides? — Au café Minerve, à l'angle de la rue Richelieu et vis-à-vis de leur établissement, il leur arrive parfois de se manifester au vulgaire sous les simples apparences de joueurs de domino Mais le café de M. Gibert, placé sous l'invocation de la plus rose déesse de la Fable, est aussi triste et ennuyé que les verts-galants qui le fréquentent. Suivons sans désemparer le trottoir de la rue Richelieu et courons au café Cardinal.

Là jadis demeurait Regnard, et l'ombre de ses vieilles futailles doit encore réjouir les celliers actuels. Le matin, à l'heure des déjeuners, a cette heure propice où l'esprit s'ouvre et se dilate de pair avec l'estomac, le café Cardinal est un portique assidûment fréquenté par des compositeurs, des artistes, des écrivains, des peintres; plusieurs des collaborateurs de ce livre, Louis Lurine, Albéric Second, Étienne Arago, Marie Aycard, sont les habitués de l'endroit qu'illustrent aussi Hector Berlioz, Levasseur, Ricci, Bernard Latte, Auguste Morel, Laurent Jan, Chenavard, Deschères, Barroilhet, Lireux, Jacques Herz, Jax, le docteur Place, et d'autres que j'oublie. Plus d'un article de journal s'est écrit, plus d'un achat de partition s'est consommé, plus d'une caricature est venue au monde sur ces tables de marbre, bien faites, à la vérité, pour de semblables loisirs; car, autant le café Minerve est froid, mélancolique et jaune, autant le café Cardinal étincèle dans la fantastique transparence de ses glaces. Le regard se perd au milieu de lignes architecturales, on est ébloui par ces fleurs aux teintes vives, ces amours aux grosses joues, ces étoiles, ces arabesques, ces ruisseaux d'or, et c'est un contraste dont l'imprévu enchante que celui des emblèmes de la plus haute dignité de l'Église peints dans un lieu assurément très-profane, qui ne se pique d'être ni un oratoire, ni une loge du Vatican. D'ailleurs le cardinal n'est-il pas là drapé dans la pourpre, l'ordre du Saint-Esprit suspendu à son cou, tel que le comte de Vigny nous a accoutumés à le voir dans son beau roman de *Cinq-Mars*, tel enfin qu'il est à Versailles et que nous le montre M. Delaroche, descendant la Saône dans sa gondole pontificale après avoir été chercher sa proie au château de Pierre-Seize! Le portrait du cardinal domine, comme jadis dans le Louvre de Louis XIII, une cour empressée de beaux esprits, de maréchaux et de jolies femmes; il plane, dans un ordre de décoration fidèlement conforme à son époque, au-dessus des médaillons de Montmorency, de Marion Delorme, de Bassompierre, élite d'une société qui, en mainte occasion, servit à ses plaisirs ou à ses vengeances.

Et maintenant qu'à travers les tranformations et les ruines nous

voici arrivés à l'ère contemporaine, maintenant que nous avons parcouru d'un pas rapide cette rue Richelieu, saluons à droite ou à gauche tantôt un monument, tantôt un souvenir : la maison où mourut Molière, et qui fut longtemps contiguë à une académie de peinture, la fontaine que M. Visconti et M. Pradier sculptent en son honneur, la maison que fit bâtir Potier, le dieu comique des Variétés Amusantes, percée d'un passage qui conserve son nom; plus loin la fontaine Richelieu et la Bibliothèque du roi ; plus loin encore Verdier et son magasin de cannes qui a traversé plusieurs générations. Verdier jouit de père en fils du privilége de fournir des ombrelles à nos duchesses, des rotins à nos lions ; pendant la révolution, sa maison devint en quelque sorte historique ; car, plus d'un soir, elle servit de refuge à des malheureux qui, trop lents à gagner la terre d'exil, étaient contraints de se cacher pour se soustraire aux arrêts de la Convention et de ses tribunaux de sang.

Quelque chose manquerait à la destinée de cette rue, qui eut pour hôtes Regnard et le vainqueur de Mahon, si le jeu n'y avait laissé d'indestructibles traces de son passage. On ne sait trop ce que veut dire le médaillon du cardinal de Richelieu en style byzantin et l'inscription à la gloire du ministre burinée par M. A. Elwart, au-dessus de l'écriteau de la rue, sur l'angle du nord. Il est difficile de supposer que ce soit là une manière de sauver de l'oubli la mémoire du cardinal ; ce ne peut donc être qu'un *exegi monumentum* que M. Elwart s'est accordé à lui-même, une façon plus ou moins adroite d'écrire son nom sur le mur ; car, jamais certes hommage ne fut plus mal placé ; choisir pour déposer un *ex voto* à la mémoire du cardinal un endroit où fut Frascati, c'est, ne vous en déplaise, insulter l'Église et nous moquer du pape. M. Paul Delaroche nous a montré Mazarin conseillant à l'écarté, mais l'histoire n'enseigne pas que Richelieu se procurât une distraction semblable.

Au sortir des excès révolutionnaires, le culte du jeu, qui avait eu de si fervents apôtres sous la Régence et sous Louis XV, fut restauré à Paris avec une dévotion presque sans exemple. Partout des maisons de jeu étaient ouvertes, jusque dans les salons de la famille d'Orléans, au Palais-Royal ; on jouait dans les galeries, chez Prévost, au 113 ; on jouait rue Dauphine, alors rue de Thionville, le long des boulevarts, à Paphos, à Frascati, au café Anglais, au Pavillon d'Hanovre ; le Directoire, le Consulat, l'Empire, ramenant peu à peu le calme et la richesse en France, virent cette passion dévorante grandir au lieu de s'éteindre. — Ce fut au milieu de ces circonstances qu'un Napolitain nommé Garchi eut l'idée de doter la rue Richelieu d'un Frascati à l'instar de celui de Naples; la mode des limonadiers devait nous venir d'Italie ; Constantinople n'eut que longtemps après l'honneur de nous envoyer les divans et les pipes turques. Déjà Zoppi avait fondé le café Procope ; Tortoni et Velloni au

Pavillon d'Hanovre apparurent presqu'en même temps que Garchi; Frascati, dont les jardins longeant le boulevart et bordés de terrasses, qui existaient encore il y a peu d'années, s'étendaient jusqu'à la rue Neuve-Vivienne, n'était d'abord qu'un lieu de plaisance où l'on allait se rafraîchir, danser, voir des feux d'artifice, et faire des connaissances dans les allées ombreuses illustrées de verres de couleur et de flamboyantes girandoles. L'assignat avait disparu, le papier-monnaie n'avait plus cours, l'argent revenait dans les poches, et il était d'excellent ton de le dépenser follement. Les lions d'alors venaient à Frascati prendre une glace. — Combien? garçon. — Vingt sous, monsieur. — Voilà un écu de six francs, répondait l'incroyable en jouant de sa badine sur le revers de sa botte, le reste est pour toi.

Au surplus, Garchi se montrait prodigue en certain détail; le service se faisait chez lui à l'italienne, c'est-à-dire que son comptoir ressemblait moins à un comptoir de café qu'à un étalage de confiseur: il était entouré de macarons, de sucre candi, de prâlines, qu'il distribuait aux uns et aux autres, aux enfants surtout, avec une admirable grandeur d'âme.

La contagion des cartes ne tarda guère à envahir le royaume élyséen de Garchi. En pouvait-il être autrement? un trente-et-quarante était ouvert à côté de lui au n° 106, chez Perrin, et, de l'autre côté du boulevart, le creps avait élu domicile à l'hôtel d'Augny, qui fut depuis la demeure de M. Aguado? Donc, tandis que les habitués tranquilles, tandis que les bourgeois prenaient des sorbets et des bavaroises au rez-de-chaussée du pavillon, les familiers, se glissant d'un pied agile par l'escalier de gauche, allaient tenter la chance sur le tapis vert de Brune. Hélas! l'amour qui perdit Troie causa la ruine de Garchi. En ce temps-là, plus galant que le temps actuel, florissaient les dames de comptoir; les beaux de la génération qui s'en va vantent encore avec un tendre émoi la limonadière du Bosquet. L'enfant de Chiaja, l'inventeur de Frascati, le tant renommé Garchi, avait décoré son comptoir d'une séduisante Fornarine, qui dissipa en peu d'années une fortune laborieusement acquise; et ce Napolitain que l'on rencontrait à la promenade étalant son luxe dans un somptueux carrosse, côte à côte avec l'ambassadeur de Turquie, tomba du faîte de son opulence à l'heure où l'on s'y attendait le moins. Contraint de quitter Paris, il se rendit à Stockholm pour tenir l'emploi d'officier de bouche du roi de Suède; mais toujours amoureux et toujours dépouillé par sa maîtresse, il finit par mourir dans la détresse à Hambourg.

Le grand-veneur de l'Empereur, M. Duthillière, ayant acheté la propriété de Frascati, la loua à des entrepreneurs qui l'exploitèrent sur une vaste échelle; Perrin, qui y tint la banque, se retira riche de seize millions, et ce même homme, malheureux comme Garchi, mais par d'autres causes, ce Turcaret qui avait marié sa fille au neveu de Desaix, victime

d'absurdes combinaisons de bourse, est mort insolvable. — Il eut pour successeur Bernard, ancien fabricant d'armes en province, que Savary, ministre de la police, investit du privilége en compensation de pertes qu'il avait essuyées dans des fournitures pour le compte de l'État. — Après Bernard vint le marquis de Chalabre, qui s'est éteint, il y a quinze jours, dans une misère profonde ; enfin, Boursault accrut considérablement son patrimoine à Frascati, et la famille Bénazet y a commencé une fortune qu'elle continue avec une louable ardeur à Baden-Baden.

Le lustre de Frascati date, à vrai dire, de la Restauration. Sous l'Empire, ce n'était qu'un établissement subalterne, écrasé en quelque sorte par les réceptions splendides de l'hôtel d'Augny. Rien en effet ne rappelle aujourd'hui les mœurs de cette époque : le culte des armes ne fit jamais oublier à l'Empire le culte des roses ; dans les rares intervalles de paix, les vrais maréchaux de France étaient jardiniers, et les bouquetières jouèrent un rôle important depuis le Consulat jusqu'à la seconde Restauration. Aux fêtes données à l'Hôtel-de-Ville par la municipalité du temps de Napoléon, tous les parterres des alentours étaient fauchés pour être tranformés en corbeilles et en couronnes, si bien que depuis la révolution de juillet, la duchesse d'Abrantès, commandant un bouquet à mademoiselle Prévost et lui disant d'envoyer chez elle pour en recevoir le prix, recevait cette réponse :

— On m'en a tant acheté jadis pour vous les offrir, madame la duchesse, que je puis bien vous donner celui-là.

A l'exception du 113 et de deux ou trois autres tripots obscurs, consacrés à la roulette et ouverts au premier venu, toutes les maisons de jeu observaient un certain décorum; on n'y était reçu qu'après avoir été invité ou sur présentation officielle, et les cartes n'étaient offertes aux visiteurs que sous le prétexte d'une distraction bien naturelle à la suite d'un repas succulent qu'ils ne payaient pas. Ainsi, dans les salons du duc d'Orléans, chez Prévost, chez Perrin, à son hôtel de la rue Richelieu, il y avait tous les soirs des tables de quarante à cinquante couverts. Des agents dressés à ce service étaient à la piste de tous les étrangers débarquant dans la capitale, et à peine les Anglais, les Bavarois, les Russes, avaient-ils déposé leur manteau de voyage qu'ils recevaient cinq ou six invitations plus gracieuses les unes que les autres, et qu'ils n'avaient, dès le premier jour, que le choix du lieu où il leur plairait d'aller dîner.

L'hôtel d'Augny, où fut donné le premier Bal des Victimes, était l'endroit le plus recherché. Le marquis de Livry, qui avait épousé une danseuse de l'Opéra, Saulnier, la belle des belles, était l'ordonnateur souverain de ces réunions, et les invitations étaient signées de lui. Mais à quoi bon vanter la splendeur des services, l'excellence des mets et des sauces, la profusion des fleurs et des lumières ? ces merveilles ont disparu de nos

usages, et elles ne peuvent inspirer que des regrets. Un attrait plus piquant que tous les autres, et qui donnait à ces nuits une apparence réellement italienne, c'est qu'on y venait masqué ; le domino noir était alors le seul travestissement accepté. Qu'on se figure donc à table, au bal, en face du trente-et-quarante et du creps, ces têtes encapuchonnées, ces yeux flamboyants sous les loups de satin ou de velours, ces intrigues et ces émotions diverses qui tourbillonnaient au-dessus d'une foule amoureuse, passionnée, avide, passant tour-à-tour des excès de la joie aux excès du désespoir, ces dominos si bien inventés pour que les femmes trompassent leurs maris et que les maris fissent la cour à leurs femmes, ces déguisements qui dissimulaient la grandeur de ceux-ci, voilaient la honte de ceux-là, et l'on conviendra que l'hôtel d'Augny, maintenant solitaire, doit regretter amèrement ces plaisirs d'une autre société, ces mascarades d'un autre âge.

Frascati ne fut, sous le règne de Boursault et de M. Bénazet, qu'une imitation bien pâle des orgies élégantes de l'hôtel d'Augny : des femmes que M. Nestor Roqueplan n'avait pas encore nommées *lorettes*, reines ou démons de ces tapis verts, envoyaient leurs plus provocateurs sourires à ceux que favorisait le sort, qu'ils fussent jeunes ou vieux, séduisants ou laids ; car on sait que Frascati ne fut en aucune circonstance le séjour des hommes aimés pour leurs agréments personnels ; là on n'était adoré qu'à prix d'or, et on adorait de même. Le dernier soir de Frascati a été et sera chanté par les prosateurs et par les poètes comme le dernier jour de Pompéïa.

Entre beaucoup d'épisodes de ces palpitantes scènes, il convient de ne pas omettre la simple histoire d'un jeune avocat de province qui, ne pouvant épouser une héritière qu'à la condition d'avoir un patrimoine égal au sien, accourt le 31 décembre 1837 jouer à Frascati l'appoint de douze mille livres qui lui manquaient pour être heureux. On taillait vite ce soir-là ; les séries et les refaits, les parolis et les martingales se liguèrent contre l'avocat ; il perdit sans relâche, et au dernier coup de minuit, à Notre-Dame de Lorette, le râteau du croupier emportait au giron de la banque sa dernière planche de salut, son dernier rouleau d'or.

Les jardins et le pavillon de Frascati que M. Duthillière avait donnés à sa fille en la mariant, ont été remplacés depuis la suppression des jeux par une rangée de maisons gigantesques qui ont quintuplé et au-delà la fortune de madame la comtesse d'Osmont.

Si la rue Richelieu fut jadis célèbre par les exploits du trente-et-quarante, les noces, les dîners patriotiques et les réunions d'actionnaires n'ont pas peu contribué à son illustration. Trois restaurateurs s'y sont enrichis ; Beauvilliers, dont les fourneaux fumaient autrefois à la pointe de la rue Traversière ; Lointier, qui a présidé à l'hymen de plus d'un ne-

gociant, d'un pair de France, d'un banquier; et Lemardelay, dont la lanterne appétissante invite encore les passants ; Lemardelay, amphytrion de tous les régimes, maître-d'hôtel de toutes les opinions, qui professe une estime égale pour le parti conservateur et la nuance Barrot, parce que celui-là pratique les repas de corps, et celle-ci les comptes-rendus ; Lemardelay enfin, dont l'établissement culinaire passe sans nulle peine et au gré des clients du plaisant au sévère, du grave au doux, qui est, selon la circonstance, une salle à manger ou un jeu de paume, et de qui les membres de nos deux chambres diront un jour, sur le refrain de madame Grégoire, se remémorant avec tendresse les excès de ventre ou de langue de leur âge mûr :

Ah ! comme on entrait
Parler à son cabaret !

G. GUÉNOT-LECOINTE.






## RUE ET FAUBOURG POISSONNIÈRE

Il en est des rues comme des hommes : leur physionomie dit leur âge ; ainsi, sombre foyer duquel ont successivement rayonné, à de longs intervalles, les innombrables rues qui composent le Paris de notre temps, la Cité nous apparaît comme un robuste vieillard dont la tête puissante a fléchi sous le poids des siècles ; tandis que les rues Laffitte, Notre-Dame de Lorette, etc., etc., se montrent à nous parées de tout l'éclat et de toutes les séductions de la jeunesse. Entre ces deux extrêmes, la rue et le faubourg Poissonnière occupent une position nettement tranchée. Le caractère empreint dans l'ensemble de leurs traits est celui de la virilité ; ils ont le calme, la gravité tempérée, la physionomie honnête, reposée, de l'âge mûr. Sans être nés d'hier en effet, leur création ne remonte pas à une époque très-éloignée de nous. — Si l'on s'en rapporte au témoignage des écrivains, érudits et patients explorateurs des chroniques, des chartes, des ruines d'un passé plein d'embûches et de téné-

bres, qui se sont imposé la tâche ardue de reconstruire pièce à pièce l'armure de pierre du vieux Paris, l'emplacement où a été bâtie la rue Poissonnière était, dans le xv^e siècle, l'un des recoins les plus dangereux et les plus mal famés de la ville. C'est même sous l'impression de terreur produite par les brigandages des tirelaines et des coupejarrets du temps que cet endroit fut baptisé du nom très-significatif de *Val Larronneux*, et l'on trouvera certes avec nous que jamais appellation ne fut infligée à plus juste titre, si l'on veut se rappeler que tout près de là grouillait, gueusait, larronnait la Cour des Miracles, cet affreux Pandémonium de burlesque et sanglante mémoire.

Cette rue ne fut longtemps qu'un chemin dont le prolongement se reliait au faubourg Saint-Denis. — Quand les malheurs, en partie réparés par la sage administration de Charles V et par l'épée de Duguesclin, malheurs qu'avaient entraînés la perte de la bataille de Poitiers et la captivité du roi Jean, permirent de pourvoir à la sûreté de Paris, en l'enfermant dans une clôture nouvelle, *le Val Larronneux* troqua son nom infamant contre celui très-innocent de rue et chemin des Poissonniers et Poissonnières. Ce nom lui fut donné parce qu'il était le passage habituel des marayeurs se rendant au marché.

Jusqu'à l'année 1624, où fut construite l'église de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, l'histoire ne nous apprend rien sur cette rue qui faisait partie de l'ancien village de la Ville-Neuve, dont les chétives habitations avaient été incendiées et détruites pendant le siége de Paris. A cette époque, quelques nouvelles maisons, bâties en bois pour la plupart, s'y éparpillèrent; mais ce ne fut qu'en 1665 qu'elle mérita véritablement le nom de rue par les nombreuses constructions qui, dans un très-court espace de temps, s'y élevèrent, appropriées aux besoins d'une civilisation plus avancée et plus exigeante.

La rue Poissonnière ne se recommande par aucune résidence historique; elle a des maisons, pas un hôtel. Un de ses édifices mérite pourtant une mention particulière, il porte le n° 26; c'est une maison haute de cinq étages, d'un aspect froid et triste, qui a quelque temps servi de caserne. Au 10 août, une compagnie de gardes suisses s'y trouvait détachée; combien en sortirent dans cette sanglante journée, qui n'y reparurent plus!

A l'endroit où la rue Poissonnière débouche sur le boulevart, une porte fut construite en 1645, sous le nom de porte Sainte-Anne. C'était une flatterie adressée à la reine Anne d'Autriche par sa bonne ville de Paris; l'utile cette fois se trouvait joint à l'agréable.

Si toutes les flatteries dont les rois ont été l'objet avaient eu ce double caractère, nous y aurions perdu deux beaux vers de Racine, mais combien les peuples y auraient gagné!

De cette porte s'étendait à droite et à gauche, vers le nord, un vaste terrain connu, dès l'année 1591, sous le nom de *Clos aux Halliers* ou *Masures de Saint-Magloire*, et plus tard sous celui de *Champ aux Femmes*. Un chemin, qui s'appela dans la suite *Chaussée de la Nouvelle France*, traversait ce terrain dans toute sa longueur, bordé sur les côtés de jardins, de vergers, de vignes, de guinguettes; ce chemin était une sorte de succursale des Porcherons (aujourd'hui rue Saint-Lazare), le paradis des buveurs d'alors. Un arrêt, en date de l'année 1648, l'éleva à la dignité de faubourg. Une chapelle, qui y avait été érigée sous l'invocation de la bienheureuse mère de la Vierge, lui valut le nom de faubourg Sainte-Anne. On l'appela aussi faubourg Poissonnière.

Paris prit sous Louis XIV une physionomie nouvelle. En 1670, on commença à planter d'arbres le boulevart, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la rue des Filles du Calvaire. Cette promenade fut revêtue de murs dans toute sa longueur, qui est de six cents toises. La foule des promeneurs et des oisifs s'y porta le jour; bien des rendez-vous galants s'y donnèrent le soir. Continué pendant les années suivantes, ce travail de plantation fut achevé pour le faubourg Poissonnière en 1684.

Dans le même temps, Paris fut divisé en vingt quartiers. La rue et le faubourg Poissonnière se trouvèrent compris dans le riche et populeux faubourg Saint-Denis; cette division subsista jusqu'en 1789. Dans cette mémorable année, soixante districts ou assemblées primaires furent substitués par le bureau de la ville aux vingt quartiers existants. Le 25 juillet 1790, autre changement : quarante-huit sections remplacèrent les districts. Enfin un décret de la Convention, du 19 vendémiaire an IV, partagea Paris en douze municipalités ou mairies, composées chacune de quatre quartiers. Les quartiers Poissonnière, Montmartre, Saint-Eustache et du Mail, relevèrent de la mairie du troisième arrondissement, dont le siège fut établi place des Petits-Pères, où il est encore.

A l'extrémité supérieure du faubourg Poissonniere s'étend, dans la direction du faubourg Saint-Denis, c'est-à-dire vers l'est, un terrain connu sous le nom de Clos Saint-Lazare. Ce terrain descendait autrefois dans le faubourg Saint-Anne jusqu'à la rue Saint-Lazare (aujourd'hui Paradis), qui lui servait de borne au sud. On y a construit l'église de Saint-Vincent de Paul, la rue et la place Lafayette, la rue Chabrol et toutes celles qui, à cette hauteur, se trouvent entre les deux faubourgs.

La léproserie ou maladrerie (*Hospitium sancti Ladri*), qui existait dès le XIe siècle dans le lieu où a été bâtie la maison Saint-Lazare, a donné son nom à cet enclos.

En 1117, Louis le Jeune, à la veille de partir pour la croisade, s'arrêta quelques jours à la maison de Saint-Ladre, en revenant de Saint-Denis où il était allé prendre l'oriflamme.



Les religieux de cette maison étaient en possession du privilége d'une foire qui leur rapportait des sommes considérables. Philippe-Auguste dont les finances, malgré ses victoires, étaient dans un très-piteux état, acquit d'eux ce privilége en 1183, moyennant une redevance annuelle.

Dans cette communauté était un pavillon appelé *logis du roi*, où les rois et les reines allaient recevoir le serment de fidélité des habitants de Paris avant leur entrée solennelle dans la ville, et où ils faisaient une station après leur mort, avant d'être déposés dans les caveaux de Saint-Denis.

Les revenus de cette riche maison devaient être affectés au soulagement des lépreux et des malades indigents; mais en vertu du proverbe, vrai dans ce temps comme dans le nôtre, « charité bien ordonnée commence par soi-même, » les moines se les approprièrent. De là bien des désordres, bien des scandales. L'autorité ecclésiastique s'en émut à la fin, et en 1682 cette maison et toutes ses dépendances furent données au vénérable Saint-Vincent de Paul, à la condition qu'il continuerait à y soigner les malheureux atteints de la lèpre.

Réformée par ce digne ministre de Dieu, qui en fit le chef-lieu de sa congrégation des Missions, cette communauté devint dans la suite tout à la fois une retraite, une école et une maison de correction.

Dans le temps où l'autorité paternelle était encore toute-puissante, on y renfermait les jeunes gens qui avaient commis de graves fautes. Saint-Lazare était la bastille des pères de famille.

Sous Louis XIII, les religieux de Saint-Lazare obtinrent le privilége de la foire Saint-Laurent. On sait ce que devint bientôt cette foire, une salle de spectacle et un mauvais lieu.

Saint-Lazare, qui sert aujourd'hui de prison à la débauche et à l'adultère, était pendant la terreur une des nombreuses antichambres de la guillotine. André Chénier y chanta sa dernière élégie.

Après avoir été pillé et dévasté, Saint-Lazare faillit, en 1789, devenir la proie des flammes. Ce fut la milice parisienne qui, le 14 juillet, le jour même de son institution, arrêta par de prompts secours les progrès de cet incendie.

Sur le terrain où ont été en partie construites les rues Hauteville, de l'Échiquier et d'Enghien, existait autrefois le cimetière de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Nous avons trouvé dernièrement, parmi les bouquins de rebut d'un étalagiste, un petit in-12, écrit en un latin barbare et intitulé : *De memorabilibus quibusdam dictis et factis.* Les mots de *cimetière de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle* frappèrent nos yeux dans ce livre anonyme, et nous y lûmes une histoire peu édifiante, mais assez curieuse, ce nous semble, pour mériter que nous la racontions.

Vous connaissez la maison de Saint-Ladre. Dans cette maison vivait un moine qui, par la ferveur de son zèle et l'austérité de ses mœurs, faisait tache parmi ses confrères. Son nom était singulier pour un nom de moine : il s'appelait Triptolème.

Au moment où commence ce récit, frère Triptolème comptait trente ans. Les dévotes en raffolaient, et sœur Magdeleine surtout en était folle. Sœur Magdeleine avait vingt ans, le bel âge! Jamais l'abbaye de Montmartre n'avait possédé nonne plus blonde, plus rose, plus svelte, plus charmante. Frère Triptolème et sœur Magdeleine se virent à l'église; beaux tous deux, ils se regardèrent et se sentirent attirés l'un vers l'autre; ils s'y virent une seconde fois, et ils se dirent qu'ils s'aimaient; ils s'y virent une troisième fois, et bientôt la religieuse ne fut plus qu'une malheureuse fille d'Eve.

Magdeleine se mura dans sa cellule, ne parut plus que très-rarement au jardin, au réfectoire, à la chapelle de l'abbaye; elle jeûna, pleura, pria, que c'était une benédiction; elle eut des extases, des visions, des délires; toutes les nuits, un ange lui apparaissait; elle avait d'inénarrables et mystérieux colloques avec ce divin messager; et les nonnes de

coller l'oreille à la porte de sa cellule pour entendre toutes les belles choses qui s'y disaient! Il n'était bruit dans tout le quartier que de sœur Magdeleine. On cria au miracle !

Or, un jour l'abbesse de Montmartre, adroitement inspirée par sœur Magdeleine, manda, pour le consulter sur les séraphiques visions de notre charmante pécheresse, frère Triptolème, qui jouissait, comme vous le savez, d'une grande réputation de piété.

Frère Triptolème fut conduit au bruit des saints cantiques dans la cellule de sœur Magdeleine. L'abbesse et toutes les mères du couvent s'agenouillèrent dévotement sur le seuil, tandis que le moine s'inclinait devant Magdeleine en s'écriant : « Ma mère et vous, mes très-chères sœurs, » rendez grâces à Dieu. Il a daigné renouveler en faveur de votre » sainte maison un de ses plus ineffables, de ses plus éclatants mira- » cles! Bientôt naîtra de sœur Magdeleine, cette rose mystique, ce vase » d'élection, ce beau lys immaculé, un enfant qui n'aura pas été conçu » dans le péché comme les fils des hommes; humilions-nous et ado- » rons. »

L'enfant du miracle fut élevé au milieu des nonnes, qui le choyèrent, le dorlotèrent, le mangèrent de caresses, le bourrèrent de sucreries et de friandises. Vert-Vert, trois siècles plus tard, fut moins gâté par les nonnes de Nevers. Il fallut même un ordre exprès de l'évêque de Paris pour que les pieuses filles consentissent à se séparer de ce jeune loup, qui aurait fini par menacer la sainte bergerie.

De toutes les rues qui donnent dans le faubourg Poissonnière, aucune ne date de plus de cent ans. La plus ancienne est la rue Bergère. Chemin d'abord, cul-de-sac ensuite, elle prit en 1752 le nom de rue du Berger. Celui qu'elle porte aujourd'hui lui vient de l'un de ces hommes qui sont les rois de notre époque et qui étaient déjà tout puissants dans le XVIII$^{e}$ siècle.

Un banquier, M. Rougemont de Lowemberg, possédait dans cette rue, où la finance tient quelques-uns de ses plus opulents comptoirs, une magnifique habitation. Le jardin de sa villa s'étendait jusqu'au boulevart Montmartre. Une grille en fer permettait aux promeneurs de jouir en imagination de la fraîcheur de ses ombrages et du parfum de ses fleurs. Cet hôtel acquis, dit-on, au prix de six cent mille francs, vient d'être acheté la somme énorme de quatre millions par une société d'entrepreneurs. Sur le terrain où il s'élevait, une rue est actuellement en voie de construction.

Au n° 2 de cette même rue, par lettres patentes du 3 janvier 1784, fut établie, sur la proposition du baron de Breteuil, l'école royale de chant et de danse. Cette école s'ouvrit le 1$^{er}$ avril de la même année, sous la direction de Gossec. Elle était destinée à fournir des sujets à l'Opéra.



Rue Poissonnière.

On y enseignait le chant, la musique instrumentale, l'harmonie, la composition musicale et la danse. En 1786, une école de déclamation pour le Théâtre Français lui fut annexée, à l'instigation du duc de Duras. Les artistes les plus célèbres du temps, Molé, Fleury, Dugazon, en furent les premiers professeurs ; Talma y forma son génie aux leçons de ces grands maîtres. L'année 1789, qui fut mortelle à tant d'institutions, vit tomber cette école naissante. Heureusement un homme se rencontra, M. Sarrette, qui eut la pensée d'en réunir les débris, dans l'espoir de leur rendre une vie nouvelle. Quarante-cinq musiciens des Gardes françaises se joignirent à lui et formèrent le noyau de la musique de la garde civique, instituée le 14 juillet sur les ruines de la Bastille. Ses louables efforts reçurent en 1790 une première récompense. Le corps municipal prit à ses frais les artistes qu'il avait rassemblés et porta à soixante-dix-huit le nombre des exécutants qui furent attachés au service de la garde nationale. Leur habile directeur eut la joie de voir plusieurs artistes éminents lui apporter l'appui de leur talent et de leur expérience, et en 1792 il obtint de la municipalité la création d'une école gratuite de musique.

Ce fut du sein de cette école, placée d'abord rue Saint-Pierre-Montmartre et ensuite rue Saint-Joseph, que sortirent tous les instrumentistes des quatorze armées qui en 1793 hérissèrent de leurs baïonnettes républicaines nos frontières menacées par les rois. Au mois de novembre de cette année, le nom d'Institut national de musique lui fut donné : elle l'échangea deux ans plus tard contre celui de Conservatoire de Musique. Une loi de 1795 fixa à cent quinze le nombre de ses professeurs, à six cents celui de ses élèves, à 240,000 francs le budget de ses dépenses. En 1802, une réduction considérable se fit dans le nombre de ses professeurs et de ses élèves. Son budget ne fut plus que de 100,000 francs. Douze élèves pensionnaires des deux sexes y étaient autrefois entretenus aux frais de l'État ; mais, les résultats obtenus étant loin de balancer les dépenses et les inconvénients de ce mode d'instruction, les filles pensionnaires furent supprimées au bout de quelques années.

Le Conservatoire de Musique, définitivement constitué par l'empereur, fut établi dans l'ancien hôtel des Menus-Plaisirs du roi, où il est encore. Les bâtiments contenaient des magasins de machines, de décorations, et un théâtre où se faisaient les répétitions des pièces qui devaient être jouées à la cour. La charmante partition du *Devin de village* de J.-J. Rousseau fut entendue pour la première fois sur ce théâtre. Le spirituel auteur des *Considérations sur les mœurs*, l'académicien Duclos, dirigeait, comme ami du célèbre philosophe, la répétition de cet ouvrage dont le prodigieux succès faillit faire mourir Rameau de jalousie. En 1781, après l'incendie de l'Opéra, on avait disposé ce théâtre pour y

continuer les représentations de l'Académie royale de Musique ; mais la scène était trop petite, et le public y renonça.

Le Conservatoire de Musique, depuis sa création, a eu cinq directeurs : Gossec, Sarrette, Perne, l'illustre Cherubini, et enfin l'auteur de tant de délicieuses partitions, M. Auber.

Débaptisé par la Restauration, qui répudiait tous les souvenirs de la République, pour reprendre le titre qu'il avait primitivement porté d'École royale de Chant et de Déclamation, le Conservatoire de Musique a retrouvé son nom révolutionnaire sur les fonts baptismaux de 1830.

Tout ce que Paris, c'est-à-dire la France, possède d'instrumentistes remarquables dans tous les genres professe au Conservatoire ; là est le beau côté de l'institution. Aussi chaque année en sort-il un grand nombre de sujets distingués, dont les plus méritants n'ont cependant d'autre perspective que de courir le cachet pour vivre ou d'aller s'enterrer avec leurs illusions déçues dans l'orchestre de l'un de nos théâtres secondaires. Quant aux résultats obtenus par les professeurs de déclamation, artistes éprouvés le plus souvent, ils sont d'une nullité désespérante, et cela s'explique. Indépendamment d'une vocation décidée, il faut pour réussir au théâtre tant de qualités que l'art ne donne pas ! Ce que Boileau a dit du poète pourrait de tout point s'appliquer au comédien : sans l'*influence secrète*, pour lui point de salut. Le théâtre restera pour ses yeux un livre dont il déchiffrera à peine la préface, un temple dont le portique seul lui sera connu. Les grands acteurs naissent avec tout ce qu'il faut pour devenir par eux-mêmes, par le seul effort de leur intelligence, de grands artistes. Nous sommes tout-à-fait de l'avis de Voltaire : « Je remarque, a-t-il écrit quelque part, que les académies étouffent toujours le génie au lieu de l'exciter. »

Quelques maisons séparent le Conservatoire, dont la façade a maintenant une physionomie monumentale, d'un vaste bâtiment qui porte écrit en lettres d'or au-dessus de sa porte : MOBILIER DE LA COURONNE. Ce bâtiment, sorte de garde-meuble à l'usage de la liste civile et de l'Opéra, renferme dans ses nombreux magasins toutes les tentures, tous les emblèmes, tous les décors qui depuis 1789 ont servi à la célébration des fêtes publiques.

A l'angle de la rue de l'Echiquier et du Faubourg Poissonnière, on voyait autrefois une maison figurant les cases d'un échiquier : de là le nom de cette rue. A la hauteur de la rue Hauteville existe encore une maison, qu'occupait en 1789 le célèbre Wentzel, fleuriste de l'infortunée Marie-Antoinette.

La Restauration a rendu à la rue d'Enghien son nom, que lui avait volé la République pour lui accoler celui de l'historien-philosophe-abbé de Mably.

C'est encore un financier qui a donné son nom à la rue Richer, par laquelle le faubourg Montmartre, vers sa partie centrale, se relie au faubourg Poissonnière. De grands travaux ont été depuis peu exécutés aux abords de cette rue, longue artère à laquelle sont venus se ramifier plusieurs vaisseaux, dont le plus considérable est la rue Trévise. Parallèlement à cette rue, s'étend un passage qui fut longtemps un jardin. Après avoir amassé dans son commerce de fruits et de légumes une très-belle fortune, le jardinier Saulnier fit construire ce passage. Ce fut ce même Saulnier qui, de riche devenu ambitieux, maria sa fille à un officier comptant plus de quartiers de noblesse que de biens au soleil. Sur la fin du XVIIIe siècle de pareilles mésalliances n'étaient pas rares ; le système de Law, les folles dissipations de la régence et du règne de Louis XV avaient jeté une telle perturbation dans les fortunes, que nombre de gentilshommes, réduits à n'avoir plus d'autre patrimoine que leurs titres, saisissaient avec empressement la première occasion de redorer leur blason. On eût dit qu'ils comprenaient, au train dont allaient les choses, que 89 n'était pas loin, et que le moment approchait où la populace s'appellerait peuple, le peuple bourgeoisie, et où la noblesse cesserait d'être, sous peine du bourreau.

En face du mobilier de la couronne, au fond d'une cour spacieuse, s'élève un somptueux hôtel. Cette splendide habitation n'est la résidence ni d'un prince, ni d'un duc et pair, ni d'un haut baron de la finance ; c'est la demeure d'un très-habile homme, qui dirige depuis vingt ans le théâtre du Gymnase.

La rue Montholon doit son nom à une illustration militaire, et la rue Bleu à un riche négociant.

La caserne de la Nouvelle-France était, dès l'année 1772, occupée par les Gardes françaises. Vendue par l'État, quelque temps après la dissolution de ce corps célèbre, elle a été rachetée à M. de La Brillantais par le ministère de la guerre, sur la fin de la Restauration. Cette caserne possède une cour assez vaste pour que les deux bataillons d'infanterie qu'elle renferme puissent s'y mettre en bataille. Du reste, rien ne la distingue des autres bâtiments de ce genre ; mais un intéressant souvenir s'y rattache : nous voulons parler de deux des hommes dont le nom a sonné le plus haut dans les grandes guerres de la république et de l'empire.

L'un, né à Versailles le 24 février 1768, soldat aux Gardes françaises à dix-sept ans, — général en chef de l'armée de Moselle à vingt-cinq ans, — pacificateur de la Vendée à vingt-sept, — mourut à vingt-neuf ans, général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, le deuxième jour de septembre de l'an V de la république.

L'autre, de quatre ans moins jeune, fit une fortune moins rapide, mais il s'éleva plus haut, et sa fortune jeta de si profondes racines qu'elle

a jusqu'ici résisté à toutes les tempêtes. Soldat en 1780, sergent en 1789, il prit une part active et brillante à toutes les luttes de la France républicaine et impériale contre l'Europe coalisée, jusqu'à la campagne de Pologne, — glorieux terme de sa vie militaire sous nos aigles. — Prince de Ponte-Corvo et maréchal de l'empire en 1804, — adopté six ans plus tard par Charles XIII et élu prince héréditaire de Suède et de Norwège, la France ne le retrouvera plus qu'à la bataille de Leipsig; cette fois il était dans les rangs ennemis ! Le plan de campagne de l'armée d'invasion fut son ouvrage. Ce crime, dont rien ne pourrait l'absoudre, lui fit pardonner par les rois sa naissance et son élévation. Du boulet qui tua Moreau, comme lui traître à sa patrie, la moitié lui revenait. Il est encore aujourd'hui possesseur tranquille du trône de Suède et de Norwège. Que la couronne lui soit légère!

Hoche et Bernadotte, car c'étaient eux, ont été sergents à la Nouvelle-France. On nous a montré la chambre qu'occupait ce dernier; elle sert aujourd'hui de cantine aux sous-officiers.




Une abbesse de Montmartre, ou un archevêque de Paris, jésuite célèbre par son fanatisme, — il y a contestation, — aurait donné son nom à la rue Bellefonds.

Au n° 92 du faubourg Poissonnière se trouvent les ateliers de M. Calla,

habile fondeur, dont le père s'était fait, comme mécanicien et inventeur, une très-grande réputation. De ses ateliers sont sorties les statues qui décorent les fontaines des Champs-Elysées et de la rue Richelieu. Nous avons vu chez lui les modèles en plâtre de Philippe-Auguste et de saint Louis, statues colossales destinées à la barrière du Trône.

Ceux qui voient nos rues principales, nos places, nos promenades, nos cafés si brillamment illuminés aujourd'hui, ignorent peut-être le nom de l'homme qui, le premier, appliqua le gaz à l'éclairage public et particulier en France. L'usine établie au n° 97 dut sa création à M. Pauwels, fils d'un chimiste et chimiste lui-même. En 1819, une société se constitua sous sa direction pour l'éclairage de la ville de Paris, acheta, pour y construire ses ateliers, l'hôtel de François de Neufchâteau, en détruisit les magnifiques plantations, le jardin anglais, le labyrinthe, ne laissant debout que le bâtiment de l'hôtel, qui devint une maison de santé.

Nous avons prononcé le nom de François de Neufchâteau; lorsqu'il vint au monde, il s'appelait François tout court. Adopté par la ville de Neufchâteau, il ajouta, par reconnaissance, à son nom celui de sa mère adoptive. Savez-vous beaucoup de titres de noblesse plus honorables? Sa place est marquée dans l'histoire des enfants célèbres.

Il serait moins long de dire ce qu'il ne fut pas que ce qu'il fut. Intelligence prompte et droite plutôt que brillante, encyclopédie vivante, il se trouva jeté non par l'amour du changement, mais par l'entraînement des circonstances, dans les carrières les plus diverses. Il y marcha toujours d'un pied ferme, sans défaillance, sans faux pas. On le vit tour-à-tour poète, littérateur, jurisconsulte, magistrat, législateur, homme d'état et agronome. Administrateur du département en 1797, il fut ministre de l'intérieur plus tard, membre du Directoire ensuite, sénateur et président du sénat sous l'Empire. Le 9 thermidor, qui sauva tant de têtes innocentes, l'avait sauvé de l'échafaud. On lui doit les expositions de l'industrie; la comédie de *Paméla*, pâle imitation de l'anglais, lui ouvrit les portes de l'Académie française. Son meilleur ouvrage fut sa vie.

A quelques pas de l'hôtel de François de Neufchâteau fut arrêté, par les sbires de la police réactionnaire de 1815, un vaillant soldat sur qui bien des larmes ont été répandues parce qu'il était jeune et beau, parce qu'il était brave entre les plus braves et qu'il s'était dévoué. Son sang généreux mêlé au sang des Ney, des Brune, des Ramel, des Travot et de tant d'autres illustres, acheva de perdre dans l'opinion le drapeau blanc revenu en France parmi les bagages de l'étranger. Traduit devant un conseil de guerre le 4 août 1815, ni l'homme, ni le soldat ne se démentirent un seul moment: on sait comment est mort Labédoyère; il avait vingt-neuf ans.

Ce douloureux souvenir de nos discordes politiques n'est pas le seul que

nous remette en mémoire le faubourg Poissonnière. Le 10 août, cette terrible journée qui décida du sort de la monarchie, y a laissé une longue traînée de sang. Ce jour-là, un grand trou fut creusé un peu au-dessus de l'endroit où existe la barrière, et dans ce trou furent jetés pêle-mêle quatre à cinq cents cadavres qu'on recouvrit de quelques charretées de terre. C'étaient les Gardes suisses morts bravement dans les cours, dans les escaliers, aux fenêtres des Tuileries et jusque sur les marches du trône, pour défendre le roi Louis XVI. Et sur ces martyrs pas une larme ne coula, pas même une larme royale ! Le nom de *trou* des Suisses resta attaché à ce vaste sépulcre.

Le faubourg Poissonnière a une physionomie qui lui est propre. Tous les éléments dont se compose la population d'une grande ville s'y trouvent réunis. Il n'est pas exclusivement livré au commerce comme les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin ; à l'industrie, comme les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau ; à la haute finance, comme la Chaussée-d'Antin ; à l'aristocratie de fraîche date, comme le faubourg Saint-Honoré ; à l'aristocratie de vieille roche, comme le faubourg Saint-Germain. Il est tout et il n'est rien ; un élément y domine pourtant : la riche bourgeoisie y tient le haut du pavé. Il est tranquille sans être triste, animé sans être bruyant. On sent circuler la vie dans ses artères, mais une vie sans passions, sans orages. Enfin avec l'abattoir de la rue Rochechouart, le Conservatoire et l'usine à gaz, il éclaire, nourrit et amuse une partie de Paris. Est-il beaucoup de faubourgs aussi bien partagés ?

Traversons de nouveau le boulevart, afin de ne rien oublier. La rue Poissonnière a une suite que l'on appelle rue Montorgueil, et dont le voisinage est presque une bonne fortune : tant qu'il y aura à Paris, en France, en Europe, des gourmands et des gourmets, on parlera de la rue Montorgueil ; la rue Montorgueil, bonté du ciel ! véritable pays de Cocagne, où l'on déjeune chez Philippe, où l'on dîne au Rocher de Cancale, où l'on soupe avec des pâtés de Lesage, où l'on mange des huîtres partout, *à indiscrétion*. La justice marche lentement, mais enfin elle arrive : les huîtres de la rue Montorgueil ont obtenu le bénéfice d'un domicile politique ; elles vont avoir un marché. — Le marché aux œufs, le marché au beurre, le marché aux fleurs, le marché au poisson, le marché à la volaille, empêchaient les huîtres... de s'ouvrir.

Les mollusques de la rue Montorgueil me rappellent un mot plaisant : Une femme d'esprit disait, à propos de certains imbéciles qui veulent gouverner le monde : « La France ne danse plus sur un volcan ; elle saute sur un banc d'huîtres. »

ALPHONSE BROT.



PLACE DU CARROUSEL

La place du Carrousel est le trait d'union qui soude le Louvre aux Tuileries, la monarchie absolue au gouvernement constitutionnel. Sur cette place, l'Europe entière a passé; sur ces pavés, on peut lire en lettres de sang toute l'histoire politique de la France depuis Louis XIV. Et quelle histoire, juste ciel! Interrogez les hôtes des Tuileries; demandez aux plus vieux habitants du palais; il n'en est pas un seul qui ne répète en tremblant ce couplet de notre illustre Béranger :

> Foin des mécontents !
> Comme balayeuse on me loge,
> Depuis quarante ans,
> Dans le château près de l'horloge.
> Or, mes enfants, sachez
> Que là pour mes péchés,
> Du coin d'où le soir je ne bouge,
> J'ai vu le petit homme rouge.
> . . . . . . . . . . . . .

C'est que le petit homme rouge est bien le seul historiographe de la place du Carrousel, comme Chodruc-Duclos était la véritable chronique du Palais-Royal.

Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate,
Bossu, louche et roux;
Un serpent lui sert de cravate;
Il a le nez crochu;
Il a le pied fourchu;
Sa voix rauque en chantant présage
Au château grand remu'-ménage.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cet allégorique démon ne vous fait-il pas l'effet d'un fâcheux pronostic? c'est le mauvais augure de la mythologie politique; aussi le vit-on apparaître pour la première fois, à la majorité de Louis XIV, sous les massifs du jardin de M^lle^ de Montpensier : c'était le génie révolutionnaire qui venait souffler l'esprit de rébellion dans cette âme ardente et passionnée. L'apparition du petit homme rouge précéda toujours quelque grande catastrophe; cette fois, il annonçait la Fronde, et bientôt les pavés de la journée des Barricades servirent à paver la place du Carrousel.

Jusque là ce vaste et inculte terrain, situé entre le Louvre et les Tuileries, n'avait été qu'un désert fangeux semé de cloaques et de fondrières; on pouvait y aller, il n'était pas sûr qu'on en revînt. Quand mademoiselle de Montpensier vint au monde, ce marécage, s'il faut en croire un poète contemporain, se changea subitement en parterre; dans ce bienheureux siècle de galanterie et de beau langage, les madrigaux fleurissaient en pleine terre; pourquoi le jardin de Mademoiselle n'en aurait-il pas vu naître quelques-uns? Quoi qu'il en soit, jusqu'en 1655 les beaux arbres, le vert gazon, les fleurs rares usurpèrent la place des pavés; il ne fallut rien moins que la toute-puissante volonté du grand roi pour faire rentrer la nature dans le néant. Il est vrai que ce roi-là avait pris le soleil pour emblème; et que peuvent les jardins contre la volonté du soleil! Louis XIV n'avait-il pas d'ailleurs choisi cet emplacement pour en faire le théâtre d'une de ces fêtes splendides qui inaugurèrent son règne, et dont le nom servit de baptême à la place du Carrousel. Dans cette fête, on vit le roi lui-même sous le costume de César, mais toujours coiffé d'une énorme perruque, jouer un rôle en public; il dirigeait *la quadrille des Romains*, Monsieur commandait *aux Persans*, M. le prince *aux Turcs*, M. le duc *aux Moscovites*, et M de Guise *aux Maures*. Toute la cour prit part à ce royal divertissement, qui ne coûta guère que la bagatelle de douze cent mille livres.

Tandis que la cour s'amusait ainsi aux dépens du peuple, le peuple, de son côté, chansonnait la cour et raillait impitoyablement le faste de mauvais goût dont elle avait fait preuve en cette circonstance; les pamphlets, les satires, les épigrammes pleuvaient de toutes parts sur les ma-

lencontreux acteurs; nul ne fut épargné, pas même la place qui leur avait servi de tréteau.

Cirque de bois à cinq croisées,
Barbouillé d'azur et d'or peint.
Amphithéâtre de sapin,
Fantôme entre les colysées.
Hippodrome à Pantagruel,
Belle place du Carrousel,
Faite en forme d'huître à l'écaille,
Quoi qu'on en dise, on vous voit là;
Un habit de pierres de taille
Vous siérait mieux que celui-là.

Certes, il y a loin du petit hôtel des Tuileries que Pierre des Essarts possédait en 1342 au magnifique palais de Catherine de Médicis. Le génie de Bulant et de Philibert de Lorme a effacé jusqu'au souvenir de cette tache originelle, et son nom peut seul rappeler aujourd'hui l'humble fabrique qui lui servit de berceau. Tel qu'il est, c'est une œuvre incomplète, et pourtant dix générations de rois se sont succédé sous ses lambris. Royauté, République, Empire, Restauration, tout a passé par là; tant il est vrai qu'en France le palais des rois n'est après tout que l'hôtel meublé du pouvoir: on y loge, mais on n'y demeure pas.

Dans la nuit du 27 au 28 juillet 1830, nous bivouaquions sur la place du Carrousel; on avait allumé des feux de loin à loin; les soldats couchés sur leur sac attendaient, avec cette héroïque patience qui caractérise une troupe fidèle et dévouée, que l'heure de se faire tuer eût sonné pour eux. Quelques officiers des Suisses et de la garde royale causaient entre eux, se communiquant leurs impressions tristes ou gaies avec l'insouciance de la jeunesse. Seul à l'écart, assis sur un bloc de pierre, destiné sans doute à quelque réparation d'urgence et qu'on avait laissé là par mégarde, je me livrais de plus en plus à toute l'amertume de mes réflexions, interrompues de temps à autre par le dernier retentissement d'une fusillade éloignée. Tout-à-coup je fus tiré de ma rêverie par le bruit d'un éclat de rire sec et nerveux qui partit à mes côtés. Je levai les yeux et je vis, à la clarté de la lune qui perçait en ce moment les nuages noirs dont elle était enveloppée, un petit homme habillé de rouge qui s'était familièrement assis à côté de moi; bien que je n'eusse jamais vu son visage, l'uniforme des Suisses dont il était revêtu me dispensa de l'interroger; interprétant donc son petit rire strident et la familiarité de ses manières comme une sorte d'avance de sa part, je dis brusquement en me tournant vers lui:

— Vous voulez causer; je ne sais rien: si vous savez quelque chose, parlez, je ne demande pas mieux.

— Eh, eh!... volontiers, répondit ce singulier personnage; la nuit est

belle, le feu des bivouacs fait danser toutes sortes de fantômes et de farfadets dans l'obscurité profonde de la place; j'aime le fantastique, moi, ne vous en déplaise, et cette place où nous sommes me rappelle tant de choses.....

— Avant de commencer, permettez que j'aille allumer un cigare.

— A votre aise : écouter c'est entendre, fumer c'est comprendre.

— Fumez-vous? lui demandai-je, coupant son aphorisme par une impertinence.

— Jamais, me répondit-il; comme je me dirigeais vers l'un des foyers les plus rapprochés de nous, il me retint: «Tenez, voici du feu;» et en disant cela il frotta vivement l'ongle de son pouce droit sur la pierre où nous étions assis; une flamme bleuâtre jaillit en pétillant de cette allumette d'une nouvelle espèce; mon cigare allumé, il souffla sur son pouce avec la plus complète indifférence, s'arrangea commodément sur son banc de granit et commença ainsi :

— C'est toute une histoire, voyez-vous, et une drôle d'histoire encore; les plus grands noms s'y heurtent pêle-mêle avec les plus obscurs : la royauté y coudoie le bourreau, la grande dame y donne la main à la femme du peuple. C'est une ronde du diable, un sabbat infernal, un tohubohu de toutes les classes, de tous les pouvoirs, de toutes les institutions, de tous les crimes, de toutes les vertus, de tous les vices, de tous les courages, de toutes les lâchetés, qui se sont succédé dans notre belle France depuis la fin de notre dernier siècle. Cette place que voilà, cette place inaugurée par Louis XIV, et sur laquelle le roi du grand siècle a jeté un lambeau de sa pourpre, cette place du Carrousel enfin, c'est la table de marbre sur laquelle on dissèque depuis cinquante ans le cadavre de la vieille monarchie française; la tâche est rude et n'est pas près de finir.

Ce petit bruit sec et cassant que faisait le rire de mon interlocuteur me fit de nouveau tourner la tête; je ne pouvais voir son visage, mais ses yeux brillaient comme des étoiles. Il reprit :

— Moi qui vous parle, j'ai assisté à tout cela, j'ai tout vu, tout; la place du Carrousel n'a pas de secrets pour moi. Tenez, c'est là, dans le palais de ses aïeux, que Louis XVI, arraché violemment de Versailles, vécut en royal prisonnier. S'il faisait jour, je vous montrerais la porte qui se ferma devant lui quand il en voulut sortir. Par cette même porte sont entrés un à un tous les hôtes des Tuileries : tous en sont sortis l'un après l'autre, un seul excepté, celui qui fait et défait les puissances, qui donne et enlève les couronnes, qui dresse les trônes et les échafauds; on le nomme *Trahison !*

Ici j'ai vu danser la carmagnole de 93 et la farandole de 1814; j'ai entendu les vociférations des massacreurs de septembre et les cris d'amour des courtisans de la Restauration. Ici le canon a tonné pour la naissance

du roi de Rome et pour celle du duc de Bordeaux, pour les victoires de l'empereur et pour les exploits du duc d'Angoulême. Beaucoup de poudre brûlée pour rien et beaucoup de bruit !

En effet, trois ou quatre décharges se succédèrent avec rapidité du côté de l'Hôtel-de-Ville, puis tout rentra dans le silence.

— Bah ! continua mon narrateur, qu'est-ce que cette échauffourée à côté des grandes émeutes de 93? à la bonne heure.

Par un singulier contraste, l'esprit français, cet esprit si original, si vif, si gai, qui est la vraie nationalité de notre pays, ne trouvant plus un pauvre petit coin pour se réfugier, au milieu de la France démagogique, vint tout bonnement se loger à l'ombre de la Convention nationale. Il existait dans la rue de Chartres une salle de bal appelée le Vauxhall d'hiver, qui fut le bal Musard du XVIII^e siècle, rendez-vous habituel des mousquetaires rouges et gris, des grisettes du Palais-Royal et de toute cette folle jeunesse qui se préparait aux saturnales de 93 par les bacchanales de 1778. Ce fut là, dans cette enceinte privilégiée du plaisir et de la galanterie que le Vaudeville planta sa tente. L'inauguration de ce théâtre eut lieu le 12 janvier 1792.

Pendant la période révolutionnaire, le Vaudeville eut à soutenir des luttes continuelles, non seulement contre les sifflets du parterre, mais encore contre les exigences du pouvoir. Dans cet heureux temps de liberté, un couplet faisait tomber une tête ; on avait, à la vérité, renversé la Bastille, mais on élevait des échafauds avec ses débris.

A l'époque du procès de la reine Marie-Antoinette, trois vaudevillistes Barré, Radet et Desfontaines, firent représenter rue de Chartres une pièce intitulée *la Chaste Suzanne ;* les premières scènes furent enlevées, mais au moment où le juge dit aux deux vieillards, accusateurs de Suzanne, « Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez pas être ses juges, » le public crut voir dans cette noble pensée une allusion au procès qui occupait tous les esprits. Des applaudissements et des sifflets éclatèrent de toutes parts ; bientôt le tumulte devint tel que l'on fit évacuer la salle, et les auteurs, arrêtés le lendemain, purent réfléchir sous les verroux au danger des allusions en matière de vaudeville.

Et pourtant le vaudeville n'a de tout temps vécu que de cela. Certain soir, à la première représentation de *René le sage* on apprit, au moment de lever le rideau, que Bonaparte venait de ratifier le traité d'Amiens ; l'acteur Laporte chanta aussitôt, au bruit du canon qui résonnait sur la place du Carrousel, le couplet suivant improvisé dans la coulisse :

Pour éviter certaine guerre
Entre le public et l'auteur,
Par un couplet préliminaire
On vous engage à la douceur.

En conséquence, moi, Laporte,
J'allais vous demander la paix ;
Le canon a la voix plus forte,
Il vous l'annonce, et je me tais.

Plus tard, l'empereur se souvint de cette allusion ; il récompensa le Vaudeville dans la personne de son directeur, en le conviant, avec l'élite de sa troupe, à la grande fête militaire du camp de Boulogne. On vit alors le vaudevilliste Barré célébrer les victoires de Napoléon, comme, cinquante ans auparavant, on avait vu le chansonnier Favart chanter celles du maréchal de Saxe. L'empereur paya noblement les frais du voyage, et dota chacun des auteurs, dont il avait applaudi les refrains, d'une pension annuelle de 3,000 fr. ; aussi, à partir de ce moment, le Vaudeville naturellement si frondeur, que rien n'avait pu rendre sage, qui avait assisté en riant aux plus furieux excès de la révolution, le Vaudeville renonça à son droit de critique. Un sourire de Napoléon fit ce que la terreur n'avait pu faire.

Jusqu'en 1814, le théâtre ne dévia pas de cette voie nouvelle dans laquelle il était entré ; mais au premier bruit de l'invasion étrangère, le violon du Vaudeville rallia autour de lui tout ce qu'il y avait d'esprit patriotique en France. Les étrangers campaient au Carrousel ; trahie par la victoire, la France eut du moins la consolation d'être vengée par le vaudeville.

Incendiée le 18 juillet 1836, la salle de la rue de Chartres ne s'est point relevée de ses décombres, mais le Vaudeville vit toujours. Il a transporté ailleurs sa marotte et ses grelots : les rois s'en vont, les gouvernements se succèdent, les salles brûlent où s'écroulent, l'esprit seul ne meurt jamais, et l'on sait qu'en France on sauve tout avec de l'esprit.

A la bonne heure, voilà de la colère et de la passion ; le peuple des faubourgs se ruant sur la place du Carrousel, ébranlant les grilles, escaladant les fenêtres, brisant les portes et faisant irruption dans l'appartement du roi avec l'impétuosité d'un torrent. Vous vous figurez déjà la famille royale courant éperdue dans les longues galeries du palais, la reine échevelée, madame Elisabeth évanouie et le petit dauphin effrayé allant de l'un à l'autre en pleurant. Allons donc, c'est un tableau sentimental, une terreur bourgeoise que vous voyez là ; et à l'heure dont je vous parle, le sentiment n'était plus dans nos mœurs, l'héroïsme était à l'ordre du jour. La mort, sous cet effroyable régime, était la plus solennelle action de la vie. Chacun tenait à honneur de bien mourir.

— Et vous avez pu assister, spectateur muet, à cet horrible spectacle ! m'écriai-je tout-à-coup, interrompant le narrateur officieux, qui semblait prendre à tâche de réveiller en moi mes plus douloureux souvenirs.

— Vous en parlez bien à votre aise. J'aurais voulu vous y voir : oui, monsieur, oui, je suis resté là..... Pendant six heures que dura l'hor-

rible procession, la reine se tint derrière la table du conseil, sa fille s'assit à ses côtés, le dauphin sur la table devant sa mère, qui le pressait sur son cœur comme pour lui faire un rempart de ses bras. Mesdames de Lamballe, de Tarente, de Tourzel, restèrent debout derrière le siége de Marie-Antoinette; les tableaux les plus hideux défilèrent sous les yeux de la reine. En passant près du jeune dauphin, un fort de la Halle ôta son bonnet rouge et en coiffa le petit-fils de saint Louis: le pauvre enfant se prit à rire en jouant avec l'énorme coiffure; je ne suis pas sensible, mais je me sentis ému de cet affreux contraste: l'emblème de la terreur sur la blonde tête d'un enfant! Santerre lui-même, Santerre s'arrêta à cette vue, et feignant d'essuyer son front pour cacher son trouble, il s'écria d'une voix de Stentor: « Otez, ôtez le bonnet à cet enfant; ne voyez-vous pas qu'il étouffe? » Cette journée s'appelle le 20 juin; ce n'était que la répétition générale de la sanglante tragédie dénouée le 21 janvier sur l'échafaud de Louis XVI. Au 20 juin, on avait injurié la royauté, on l'insulta au 10 août; dès ce moment la royauté n'existait plus.

C'est à partir de cet instant que les événements se pressent, se heurtent, se multiplient; un jour c'est l'échafaud qui se dresse sur la place du Carrousel. Le lendemain, sur cette place encore rouge du sang de la




veille, un monument funèbre, élevé à Marat promet à ses mânes les hon-

neurs de l'apothéose. Je l'ai vu ce monument, c'était bien la plus dégoûtante saleté qu'on pût voir : imaginez-vous une espèce de niche où l'on avait entassé pêle-mêle toutes sortes de vieilleries sans forme et sans nom, une véritable boutique de friperie, la baignoire de Marat, la lampe de Marat, l'écritoire de Marat, et pour couronner l'œuvre, le buste de Marat, le tout entremêlé de légendes, de devises et d'emblêmes. Cela eût fait rire si ce qui est ignoble pouvait inspirer autre chose que le dégoût. Une nuit, la sentinelle placée pour protéger contre les caniches irrévérencieux les reliques de ce fou sanguinaire mourut de froid ou d'horreur au fond de sa guérite. Qui sait ce qui se passa dans l'âme de cet homme, quand il se vit seul, face à face, avec la lampe qui avait éclairé les méditations de cette bête féroce ? La lampe de Marat devait, j'imagine, s'alimenter avec du sang.

Je n'en finirais pas si je voulais retracer tous les tableaux, évoquer tous les fantômes que la révolution a fait passer sur les trois pieds de terre où nous sommes assis. Mais à quoi bon? la vie est un cercle vicieux, l'humanité ressemble à ce cheval de manége qui court toujours sans sortir du cercle tracé, qui avance sans arriver jamais et accomplit sa révolution quotidienne, sans se souvenir de la veille ou se préoccuper du lendemain.

A ces mots, mon mystérieux causeur s'éloigna en riant aux éclats : je ne l'ai pas revu.

Mais poursuivons ; la révolution de 89 n'est qu'un chapitre de l'histoire du Carrousel, le plus sanglant peut-être, mais non pas le plus curieux. Le dernier acte de la grande comédie politique du 18 brumaire fut l'installation de Bonaparte aux Tuileries. C'était un pas fait vers la royauté, le premier et le plus grand de tous. Du Luxembourg aux Tuileries il y avait un abîme : Bonaparte le franchit en se faisant un pont de Cambacérès et de Lebrun, ses deux collègues; à l'aide d'une supercherie ingénieuse, il débaptisa le vieux palais des rois : les Tuileries se nommèrent le gouvernement. Deux architectes, MM. Peyre et Fontaine, furent chargés de le décorer, de l'embellir; sous prétexte de nettoyage, on effaça tous les emblêmes anarchiques, toutes les sentences séditieuses, toutes les devises révolutionnaires dont les murailles et les voûtes avaient été couvertes. On badigeonna la liberté comme on avait gratté les fleurs de lis; depuis 92 la Convention nationale siégeait aux Tuileries, la république avait déteint sur les murailles; on passa l'éponge sur tous ces souvenirs d'un autre âge, et le premier consul entra dans le palais de Louis XIV comme un fils dans la demeure de ses ancêtres.

Ce jour-là fut un jour de fête pour la place du Carrousel; Bonaparte, qui se souvenait du 10 août, avait fait isoler le château; la place était déblayée des maisons qui l'entouraient, tout était prêt; la France attendait

un maître. Tout-à-coup une clameur formidable se fait entendre, les tambours battent aux champs, le peuple bat des mains, mille cris, mille acclamations s'élèvent dans les airs ; le canon gronde, c'est Napoléon qui arrive en calèche découverte, traînée par six chevaux blancs, entouré d'un brillant état-major. Arrivée sur le Carrousel, la voiture s'arrête, le premier consul en descend, s'élance a cheval et inaugure, aux regards de tout un peuple enivré, ce petit chapeau devenu populaire, couronne orgueilleuse par sa modestie même, et que cette feinte modestie n'a pu sauver. Mais trève un instant aux sinistres prédictions ; les drapeaux mutilés de la 96e, de la 43e et de la 30e défilent devant le jeune chef. Bonaparte a découvert son front, il s'incline, l'armée tressaille, le peuple applaudit. En ce moment le vainqueur de l'Égypte est grand comme ces pyramides du haut desquelles quarante siècles ont contemplé ses exploits ; en ce moment tout s'efface devant lui ; déjà il a mis le pied sur la première marche du trône, il a pris la chambre de Louis XVI et le cabinet de Louis XIV ; déjà Joséphine est installée dans l'appartement de la reine, et demain, dans une heure, la nouvelle souveraine recevra les hommages du corps diplomatique avec cette grâce et cette aisance qui sont la véritable royauté de la femme.

L'année qui s'ouvrait ainsi s'écoula comme un rêve féerique au milieu des triomphes de nos armes : chaque coup de canon qui retentissait en Europe avait un glorieux écho à la place du Carrousel. La campagne d'Italie commença cette série de victoires qui devait étonner le monde. A ce faîte de la puissance et de la gloire, Napoléon n'avait plus rien à craindre. Ce fut précisément ce moment-là que les partis ulcérés choisirent pour l'abattre ; le 24 décembre Napoléon sortit des Tuileries pour se rendre à l'Opéra ; Joséphine l'avait précédé et l'attendait ; une heure s'écoule, le premier consul n'arrive pas ; déjà dans les groupes animés du parterre circulent des bruits de mort et d'attentat. Enfin il paraît, son visage ne porte aucune trace d'émotion, il est seulement un peu pâle, comme toujours ; à sa vue, des applaudissements passionnés éclatent de toutes parts ; il sourit, il salue, et le spectacle commence. Eh bien ! cet homme souriant et calme venait d'échapper cinq minutes auparavant à une mort certaine. Un horrible complot avait été tramé contre lui : une charrette placée en travers de la rue Saint-Nicaise, à deux pas du Carrousel, devait lui barrer le passage ; un baril de poudre cerclé de fer, gorgé de balles et de mitraille, avait été disposé de telle sorte qu'à moins d'un miracle Bonaparte devait être broyé, lui, sa voiture et ses chevaux. Il n'en fut rien pourtant, le miracle se fit ; le sauveur de la patrie fut sauvé par son cocher.

Les lauriers préservent de la foudre, cette fois ce fut la vigne qui preserva le laurier. Le cocher du premier consul était ivre, et il conduisait

si follement la fortune de la France que, lorsque la foudre éclata, César était déjà loin, et l'explosion de la rue Saint-Nicaise n'eut d'autre résultat que de hâter l'accomplissement de son vœu le plus cher; il était parti consul, il s'en revint empereur; dès-lors ce ne fut plus qu'une question de forme; les Tuileries attendaient un hôte plus important sinon plus illustre que tous ceux qu'elles avaient reçus jusque là; l'heure du couronnement approchait. Pie VII ne pouvait refuser la couronne à qui lui avait donné la tiare, et Paris assista à cet imposant et solennel spectacle d'un petit soldat de fortune tellement grandi par son génie que le pape put, sans se baisser, lui mettre la couronne au front.

Le séjour du pape, le divorce de l'Empereur, le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise et la naissance du roi de Rome, appartiennent à l'histoire du Carrousel; mais ne sont que des épisodes sans importance dans le cadre de notre sujet.

Le 31 mars 1814 l'Empire n'était plus, la Restauration commençait, le drapeau blanc flottait sur le Pavillon de l'Horloge, et le gouvernement provisoire, à la tête duquel était M. de Talleyrand, siégeait aux Tuileries. Le 13 avril, le comte d'Artois y fit son entrée; il paya sa bienvenue avec deux mots heureux : Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un français de plus. Voilà le premier, celui-là fut pour le peuple; puis en entrant dans le vestibule du palais, il s'écria : Ah ! qu'il est doux de se reposer dans le palais de ses pères! — Sur vos lauriers, messieurs, ajouta-t-il en souriant aux maréchaux qui l'entouraient. Celui-là fut pour les courtisans.

Depuis 93, on n'avait pas dit aux Tuileries le plus petit mot pour rire, aussi la Restauration fut-elle accueillie avec joie; faite par M. de Talleyrand, ce ne pouvait être d'ailleurs que la restauration de l'esprit; restauration éphémère et qui ne dura guère que la valeur d'une épigramme : « Louis XVIII n'avait fait que se coucher dans les draps de Napoléon. » Napoléon retrouva donc son lit tout fait en arrivant; c'est ce qui explique avec quelle facilité il s'en empara. Le drapeau tricolore flotta une fois encore sur le Pavillon de l'Horloge; les voltigeurs de Coblentz, les mousquetaires noirs et toute cette gentilhommerie, mauvaise queue de l'émigration, qui encombraient les Tuileries et gênaient la marche du gouvernement, furent balayés par les traîneurs de sabre; la fusée des Cent-Jours prit son essor, brilla, puis s'éteignit, et le 8 juillet 1815, Louis XVIII reprit possession de ce lit si souvent disputé. Tout porte à croire que cette fois il eut soin de faire changer les draps.

On vit alors pour la première fois les bivouacs des Cosaques et les canons de l'ennemi braqués sur la place du Carrousel; on vit dégrader sous les yeux de Louis XVIII l'arc de triomphe commencé par Napoléon, premier consul. Ce monument de nos victoires était couronné par un qua-

drige dont les chevaux avaient été apportés de Venise. On rendit les chevaux, on dégrada le monument, et pour compléter l'œuvre, on substitua à la statue de la Gloire celle de la Restauration. Il n'y a qu'un gouvernement capable de faire contre lui-même une aussi sanglante épigramme.

Pendant ce temps, la population était prise de vertige, le délire était dans toutes les têtes; tout ce qui approchait du Carrousel et des Tuileries semblait à l'instant même perdre la raison; les plus grandes dames dansaient la farandole sous les fenêtres du château, pêle-mêle avec la populace; mères, épouses et sœurs, se prostituaient volontairement aux étrangers ; les hommes étaient sans courage et les femmes sans pudeur. C'était l'infamie passée à l'état épidémique.

Nous voici arrivés à une époque difficile, où l'histoire du Carrousel se lie tellement à l'histoire de la Restauration qu'il faudrait un volume pour effleurer seulement tous les faits qui s'y rencontrent; et nous n'avons que quelques lignes. Nous passerons rapidement sur les premières années du règne de Louis XVIII, années de troubles, de complots, d'émeutes et de soulèvements populaires; nous mentionnerons seulement les troubles du 4 juin 1820, la naissance du duc de Bordeaux, et nous nous hâterons d'arriver à la mort du roi *très-chrétien*, qui eut lieu le 16 septembre 1824. Son corps, embaumé et enfermé dans un cercueil de plomb recouvert de velours noir, resta exposé pendant deux jours aux Tuileries dans la salle du trône. L'archevêque de Paris et tous les corps de l'État vinrent avec pompe lui rendre les derniers devoirs; le peuple lui-même, dans la personne de ses représentants, la corporation des forts de la Halle et des charbonniers, fut admis à jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil royal. Ce furent, je crois, les seules larmes que le peuple de Paris donna à la mémoire de ce souverain pour lequel l'enthousiasme s'était élevé un instant jusqu'à la démence.

Charles X monta sur le trône; avant que la place du Carrousel se fût aperçue de sa présence il en était descendu, ou, pour mieux dire, le dernier jour de son règne fut pour cette place mémorable, qui avait assisté à la révolution de 89, une sorte de glorieux anniversaire. Les journées de juillet nous servirent de transition pour passer de la branche aînée à la branche cadette des Bourbons. Pendant vingt-quatre heures, le peuple fut véritablement le maître aux Tuileries; il put se rouler à l'aise sur le velours du trône et jouer à la majesté avec les lambeaux de pourpre de la monarchie; mais dès le lendemain le peuple avait un maître. L'histoire de la révolution de juillet, pas plus que celle de la dynastie nouvelle, n'est a faire, nous ne la ferons donc pas. Deux événements ont eu seuls un grand retentissement à la place du Carrousel; c'est par là que nous termineront.

Le premier, par ordre de date, bien entendu, est la mort de M. de Talleyrand.

Le second de ces événements dont nous voulons parler est, selon nous, beaucoup plus grave et beaucoup plus douloureux : on comprend qu'il s'agit ici du duc d'Orléans, l'avenir de la dynastie de juillet. En apprenant la mort d'Armand Carrel, ce chef éclairé du parti libéral, on rapporte que le duc d'Orléans laissa échapper cette noble expression d'un noble regret : « C'est un malheur pour tout le monde, aurait-il dit. » Eh bien, à la mort du prince il s'est trouvé, chose rare, que tout le monde était du même avis.

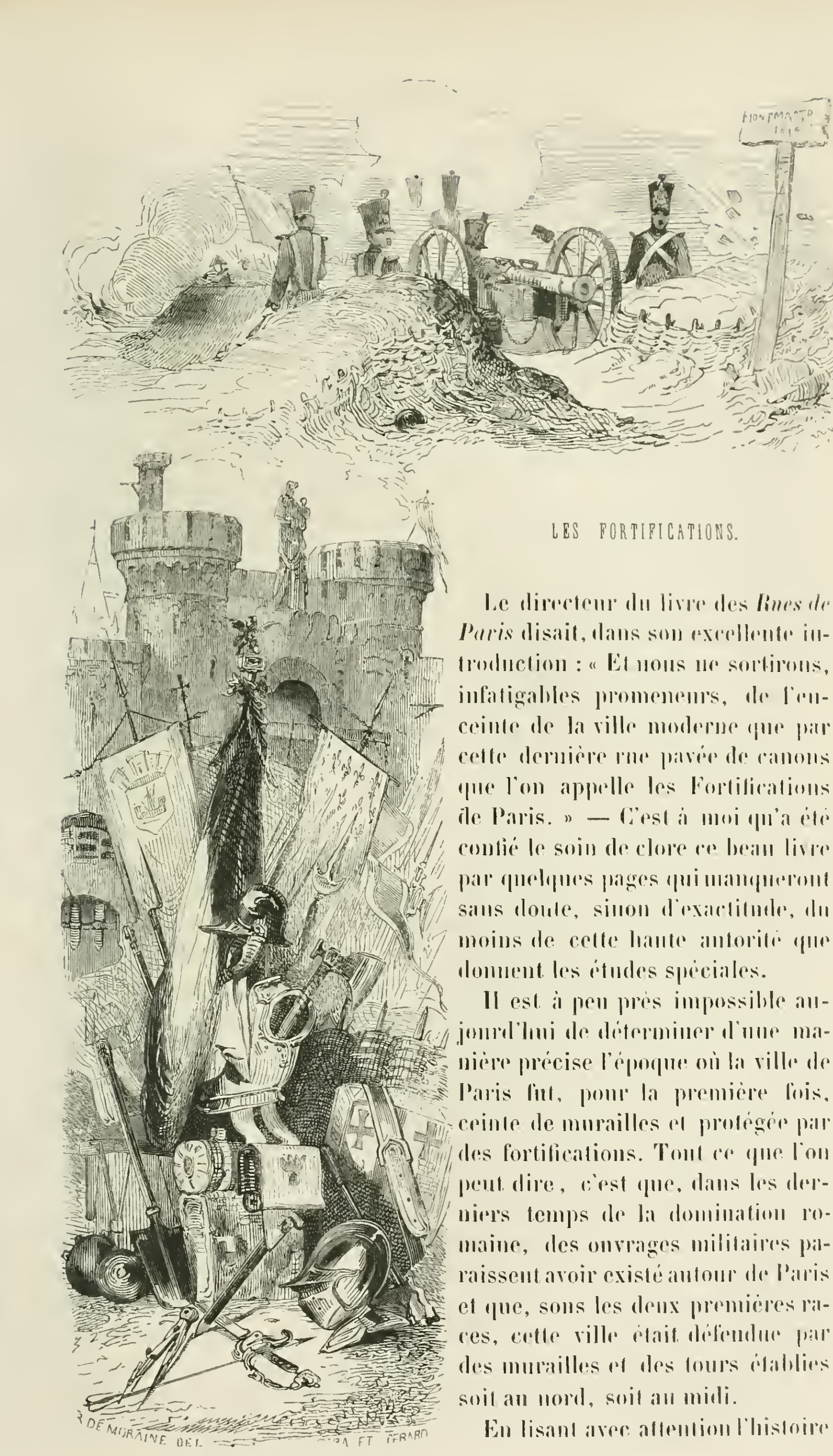
Avant de quitter la place du Carrousel, nous avons à cœur de débarrasser notre conscience d'un doute qui l'accable. Nous avons toujours pensé que la tradition populaire du *petit homme rouge* n'était pas une fable mais une fiction. Chaque régime, chaque règne a eu le sien : le petit homme rouge étant le mauvais génie du maître, se pourrait-il qu'il se fût successivement appelé *Richelieu, Mazarin, La Vrillière, Maury, Samson, Talleyrand*. Pour moi, je penche à le croire, et si quelque chose pouvait contribuer à vous rattacher à mon opinion, je vous dirais :

Soyez donc instruits.
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.

. . . . . . . . . . . .

Seulement l'homme rouge a quitté le costume traditionnel : il est *vêtu* d'une paire de lunettes et d'un portefeuille, ce qui présage non pas précisément un changement de dynastie, mais tout au plus un changement de ministère.

MARQUIS DE MONTEREAU.



## LES FORTIFICATIONS.

Le directeur du livre des *Rues de Paris* disait, dans son excellente introduction : « Et nous ne sortirons, infatigables promeneurs, de l'enceinte de la ville moderne que par cette dernière rue pavée de canons que l'on appelle les Fortifications de Paris. » — C'est à moi qu'a été confié le soin de clore ce beau livre par quelques pages qui manqueront sans doute, sinon d'exactitude, du moins de cette haute autorité que donnent les études spéciales.

Il est à peu près impossible aujourd'hui de déterminer d'une manière précise l'époque où la ville de Paris fut, pour la première fois, ceinte de murailles et protégée par des fortifications. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, dans les derniers temps de la domination romaine, des ouvrages militaires paraissent avoir existé autour de Paris et que, sous les deux premières races, cette ville était défendue par des murailles et des tours établies soit au nord, soit au midi.

En lisant avec attention l'histoire

du développement et de la destruction rapide des anciennes fortifications de Paris, on verra que ce fut toujours après la perte d'une bataille ou dans les bouleversements d'une crise politique que ces fortifications ont été construites ou remises en état de défense. Dans les temps modernes, les mêmes circonstances ont amené aussi des résultats pareils ; et si nous voyons aujourd'hui s'élever autour de notre capitale un mur d'enceinte et des ouvrages de guerre plus considérables que tous ceux qui ont existé autrefois, c'est qu'une longue révolution nous a donné l'expérience des revers terribles, imprévus, qui peuvent affliger une nation; c'est qu'après plus de vingt années de victoires, nous avons vu les armées ennemies campées au milieu de nos places et de nos promenades. Sans doute, il est possible de citer quelques faits isolés qui semblent contraires à ce principe, mais, après un mûr examen, ces faits mêmes sont aisément rattachés au mobile sérieux et puissant indiqué plus haut. Dans le débat solennel dont notre tribune législative a été le théâtre au mois de janvier 1841, au sujet de la loi sur les fortifications qui s'exécutent en ce moment, un des orateurs les plus remarquables a pu dire :

« La proposition de fortifier Paris n'est pas une question de circon-
» stance, car, il y a un siècle et demi, Vauban en conçut la pensée ; il y
» a un quart de siècle, cette pensée occupa le génie de Napoléon. C'est au
» milieu même des prospérités de Louis XIV que Vauban imagina de
» fortifier Paris ; c'est au retour de la grande campagne d'Austerlitz que
» Napoléon y pensa pour la première fois. » (*Rapport de M. Thiers, Moniteur* du 14 janvier 1841.)

Quant à Napoléon, ce ne fut pas la seule fois, après la victoire d'Austerlitz, qu'il parla des fortifications de Paris, et M. Thiers lui-même, dans son discours du 26 janvier, nous apprend qu'en 1815 Napoléon donna l'ordre au général Haxo de les commencer. Vauban s'adressait sans doute à Louis XIV victorieux, mais, dans sa pensée, Vauban songeait principalement à empêcher la capitale de tomber au pouvoir des ennemis : « La prise de Paris, disait-il, serait un des malheurs les plus
» grands qui pussent arriver à ce royaume, et duquel il ne se releverait
» de longtemps, et peut-être jamais. »

La pensée de fortifier Paris ne se présenta pas seulement à l'esprit de ceux qui gouvernaient la France pendant la Révolution et l'Empire ; elle occupa aussi quelque temps le gouvernement de la Restauration. M. de Clermont-Tonnerre, pendant son ministère, proposa au conseil de fortifier Paris ; mais les deux hommes influents de cette époque, MM. de Villèle et de Corbière, s'y opposèrent, et, chose étrange, le ministre des cultes, l'évêque d'Hermopolis, approuva seul le projet.

Plusieurs fois, depuis 1830, ce projet fut repris et débattu ; le système, qui consistait à élever autour de Paris un certain nombre de forts déta-

chés qui en défendraient les approches, avait reçu un commencement d'exécution; mais ces ouvrages furent abandonnés. Il fallut que les éventualités d'une guerre européenne devinssent imminentes pour décider les deux Chambres à voter une loi qui ordonnait l'érection des nouvelles fortifications autour de Paris. Après un débat solennel, cette loi fut votée dans la séance du 1er février 1841.

C'est à plus d'une lieue en avant de la dernière enceinte qui exista autour du vieux Paris que s'élèvent en ce moment les murs et les ouvrages des nouvelles fortifications. Elles se composent de deux grandes parties bien distinctes : l'enceinte continue qui entoure la ville, les forts détachés établis en avant sur les éminences les plus rapprochées de cette enceinte, et qui sont destinés à en défendre les abords. Voici la ligne décrite par cette enceinte et l'emplacement occupé par chaque fort. A l'est de Paris, des bords de la Seine, le mur se dirige au nord derrière la commune de *Bercy*, qu'il embrasse complètement, ainsi que celles de Saint-Mandé et de Charonne. Il se dirige ensuite vers *Ménilmontant* et *Belleville*. Le mur descend dans les Prés-Saint-Gervais, passe entre les canaux de la Villette et de Saint-Denis et coupe au-dessus du village de la Chapelle la grande plaine des *Vertus* pour gagner les hauteurs de *Montmartre*. De ces hauteurs le mur descend à l'ouest vers la Seine, par les *Batignolles* et les *Thernes*, la plaine des Sablons, le bois de Boulogne et le village d'Auteuil. Il aboutit à la Seine au lieu dit *le Point-du-Jour*. Sur la rive gauche, le mur d'enceinte reprend un peu plus bas, entre la Maison-Blanche et Javelle, traverse les plaines de Vaugirard, de Mont rouge et d'Ivry, puis redescend vers la Seine en avant du petit village de Conflans.

Cette enceinte continue est bastionnée dans toute son étendue; le développement mesuré sur les lignes extérieures des fronts a trente-trois mille mètres ; le mur d'escarpe, partout terrassé, a dix mètres de hauteur; les fossés, de quinze mètres de largeur, sont précédés de glacis qui recouvrent les murailles. Enfin, la forme de cette enceinte a été déterminée de manière à saisir les points les plus avantageux à la défense, à envelopper les principaux faubourgs qui entourent la capitale. On a aussi cherché le plus possible à éviter les propriétés existantes et à se tenir à une distance de la ville proprement dite, afin que la défense soit en dehors du contact de la population.

Ce n'est pas tout, seize forts, en y comprenant le château de Vincennes, qui doit servir de magasin d'armes, s'élèvent à quelque distance de cette enceinte continue, et s'y rattachent par des routes militaires, des souterrains et d'autres travaux.

La forme en est généralement pentagone ou carrée. Ces forts sont bastionnés, terrassés et revêtus ainsi que leur contrescarpe. Quant au développement, il varie dans chaque localité ; ils renferment aussi des ca-

semates, des magasins à poudre et des casernes, dont quelques-unes seront voûtées à l'épreuve et serviront en cas de guerre. Voici la position des neuf forts de la rive droite de la Seine : celui de *Charenton* est placé en avant de l'Ecole et du village d'Alfort, dans le coude de la Marne et de la Seine; il servira de tête de pont en avant de ces deux rivières dont il commande le confluent. Les quatre forts de *Nogent, Rosny, Noisy* et *Romainville* couronnent les belles positions qui s'étendent de la Marne au canal de l'Ourcq, et qui ont reçu le nom de *Positions de Noisy*. Ces forts protègent Paris du côté où l'attaque est plus probable; ils sont destinés à tenir l'ennemi à une grande distance et couvrent de plus le château de Vincennes, qui doit être le grand arsenal de la défense.

Le fort d'*Aubervilliers*, placé dans l'intervalle qui sépare le fort de Romainville de Saint-Denis, couvre l'enceinte vers le point où elle tourne de l'est au nord, et assure la vaste plaine des Vertus, entre les canaux de l'Ourcq et de Saint-Denis.

Les trois forts de *l'Est*, de *la Briche* et de la *double Couronne* établissent un système de défense en avant de Saint-Denis; ils relient les inondations qui doivent couvrir cette position importante et rejeter bien loin les attaques de l'ennemi; de plus, ils doivent assurer à la défense la possession paisible du vaste espace compris entre le canal Saint-Denis, la Seine et l'enceinte continue, depuis le Point-du-Jour jusqu'à la Villette. Des six forts de la rive gauche, le plus important est celui du *Mont-Valérien*. C'est une vaste tête de pont, sur la gauche de la basse Seine depuis Saint-Cloud jusqu'à Saint-Denis, qui est destinée à protéger toutes les opérations qui pourraient avoir lieu dans cette partie du fleuve.

Les cinq forts d'*Issy*, *Vanvres*, *Montrouge*, *Bicêtre* et *Ivry*, placés sur la même ligne, couvrent l'enceinte de la rive gauche, et en tiennent partout l'ennemi à une distance de plus de deux mille mètres. Ces forts saisissent les positions les plus importantes, en face des sommités qui s'élèvent parallèlement à l'enceinte, de la haute à la basse Seine.

L'armement des fortifications doit se composer de cinq pièces de gros calibres sur chacun des quatre-vingt quatorze bastions, et de quarante pièces par fort, ce qui donne un total de onze cent dix bouches à feu, sans compter les pièces d'artillerie mobile, dont le nombre est indéterminé. Telle est en résumé cette ceinture de fossés, d'ouvrages en terre et de murailles, qui doit mettre à l'abri d'une invasion nouvelle la capitale du royaume.

Ce n'est pas à moi, simple antiquaire, qu'il appartient de juger au point de vue de l'art militaire les fortifications qui s'élèvent en ce moment autour de la ville de Paris.

Je préfère, en me plaçant par la pensée au sommet de la plus haute de ces citadelles, me représenter ce qui pourrait advenir, si une armée en-

nemie, venant des quatre points de l'horizon, essayait de s'emparer de la ville, fortifiée comme elle le sera dans quelques années. Je suppose une attaque générale dirigée contre les quinze forts à la fois : les bouches à feu dont ils sont garnis répondent aussi à celles des assaillants, pendant au moins quelques jours, arrêtent ces derniers et portent dans leurs rangs la mort et la division. Si quelques-uns des forts succombent et sont abandonnés par les derniers combattants couverts de blessures, le mur d'enceinte, garni d'une artillerie nombreuse et défendu par une population d'un million d'habitants, les recevra. Ce mur d'enceinte résistera plusieurs semaines, à quelque détresse que l'on suppose réduite notre vieille capitale. Tout au plus quelques bombes ennemies pourront-elles atteindre les premières maisons de nos faubourgs; ainsi la ville et les monuments qu'elle renferme n'ont pas à craindre l'incendie. Il faut aussi ne pas oublier les sorties que la garnison de l'intérieur ou celle du château de Vincennes et du Mont-Valérien, ou du fort d'Ivry, que leur position élevée et les travaux qui les précèdent rendent imprenables, ne manqueront pas de faire, et qui éclairciront les rangs ennemis. Enfin cette armée, qui, pour envelopper la ligne d'enceinte sur tous les points, devra se composer de plus de quatre cent mille hommes, au bout d'un siége qui aura duré un mois, privée de tous moyens de subsistance, sera forcée à une prompte retraite si elle veut éviter une entière extermination. Tel serait, j'aime à le croire, le résultat des fortifications qui s'élèvent et qui ajouteront encore à l'importance et à la beauté de notre ville.

LE ROUX DE LINCY.

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE



# A NOS SOUSCRIPTEURS.

Nous croyons avoir tenu honorablement nos promesses : sous le rapport de l'execution typographique, le livre des RUES DE PARIS a semblé à tout le monde un des plus beaux ouvrages de la Librairie moderne ; au point de vue de l'illustration, les deux volumes que nous terminons aujourd'hui peuvent lutter avec les publications de ce genre les plus brillantes, les plus heureuses ; au point de vue de la forme, de la variété, du talent littéraire, n'est-ce point là une charmante histoire de la grande ville, racontée par des gens d'esprit qui sont véritablement spirituels ? A ces causes, que l'on nous permette d'être fier d'avoir attaché notre nom d'Éditeur au livre des RUES DE PARIS.

Des impossibilités matérielles nous empêchent, à notre grand regret, d'offrir à nos Souscripteurs le Portrait des Écrivains qui ont aidé de si bonne grâce a la réussite de notre entreprise : nous avons voulu, du moins, faire figurer dans ce livre, qui est bien un peu son ouvrage, notre Directeur, M. Louis Lurine, dont l'esprit et le zèle n'ont point manqué à l'exécution littéraire des RUES DE PARIS.

Le succès de notre publication nous a décidé à lui donner une espèce de suite naturelle, qui est encore une magnifique histoire ; cette suite historique aura pour titre : les ENVIRONS DE PARIS.

Le nouveau volume que nous annonçons sera écrit, au crayon et à la plume, par l'élite de nos littérateurs et de nos artistes, sous la direction de MM. Charles NODIER et Louis LURINE : M. Charles Nodier, membre de l'Académie Française, n'a plus besoin d'éloges ; M. Louis Lurine a déjà fait ce qu'il faut pour en mériter.

G. KUGELMANN.

Paris — Décembre 1843




L. Lurine.



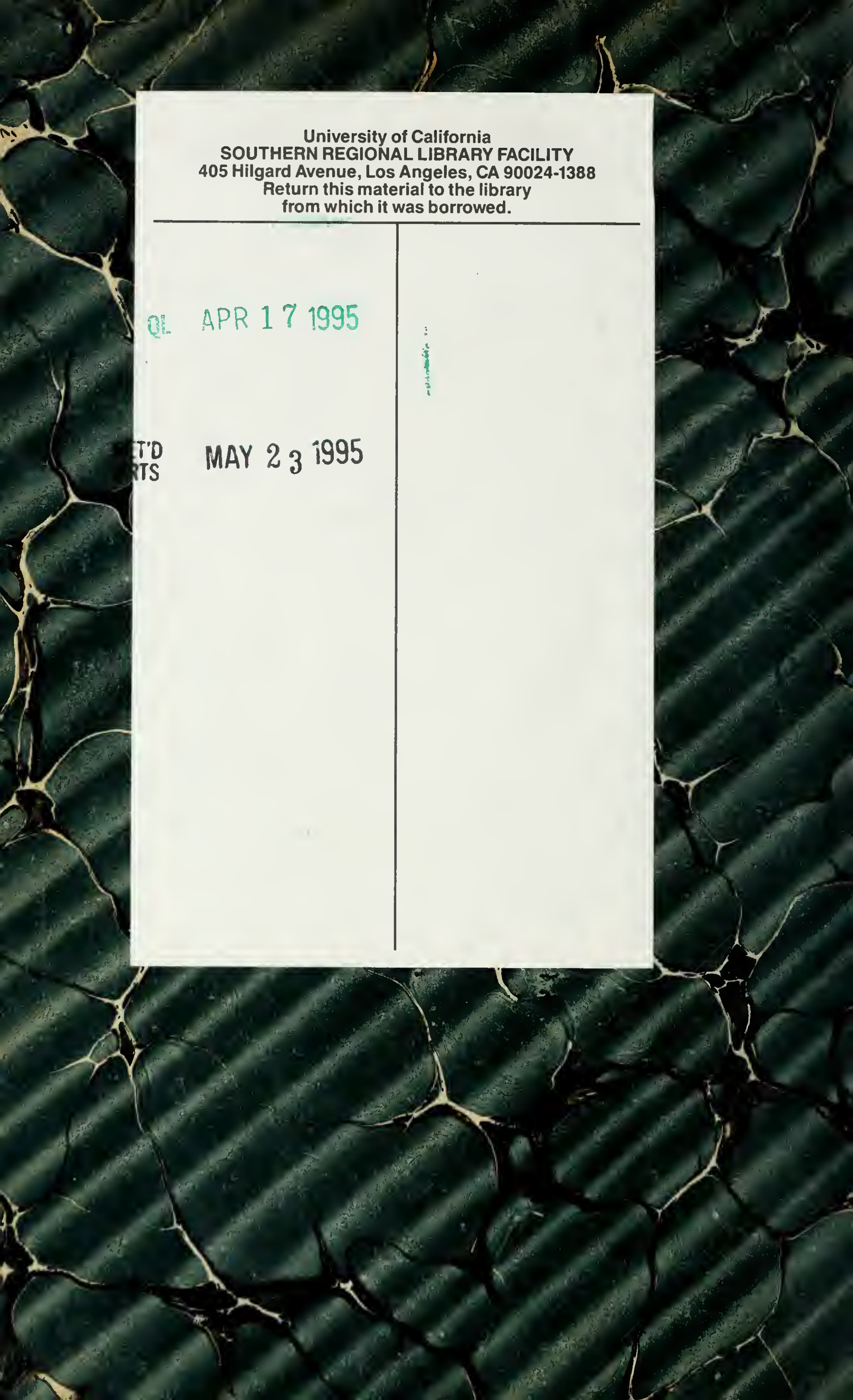
# TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

# PLACEMENT DES VIGNETTES

## DES RUES DE PARIS.

---




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 117 611 4

